

John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o.

Adams
133.1

v. 2





LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS

DE PLUTARQUE.

TOME SECONDE.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS DE PLUTARQUE,

*Traduites en François , avec des Remarques
historiques & critiques , par M. DACIER,
de l'Académie Royale des Inscriptions &
Belles - Lettres , &c.*

Nouvelle Edition , revue & corrigée.

TOME SECONDE,

C O N T E N A N T

Les Vies { de SOLON,
de PUBLICOLA,
de THÉMISTOCLE,
de CAMILLUS,
de PÉRICLÈS,
de FABIVS MAXIMVS.



A PARIS,

Chez H O C H E R E A U l'ainé , Libraire , à la descente
du Pont-Neuf , au Phénix.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

* Adams

133.1

v. 2



SOLON.

LE grammairien (a) Didyme, dans la réponse qu'il a faite à (b) Asclépiade sur les loix de Solon, (c) rapporte un passage d'un certain Philoclès, où le pere de Solon est appelé Euphorion, contre l'opinion générale de tous les écrivains qui lui donnent pour pere Exechestides, homme d'un bien médiocre, & d'une fortune peu élevée, mais de la plus noble maison d'Athenes; (d) car du côté de son pere il descendoit de Codrus, & sa mere, selon (e) Héraclide de Pont, étoit cousine germaine de Pisistraste. Cette parenté fit naître dès le commencement entr'eux une amitié fort étroite, qui fut fortifiée ensuite par l'a-

(a) Ce Didyme vivoit du tems de Jules César. Il avoit écrit trois mille cinq cens volumes.

(b) Asclépiade de Myrlée en Bithynie, historien qui vivoit deux cens ans avant l'ere chrétienne.

(c) *Rapporte un passage d'un certain Philoclès*. Il y a eu de ce nom un poëte comique, neveu d'Eschyle, & contemporain d'Euripide. Mais je doute que ce soit celui dont

Plutarque parle ici. Je ne sais sur quoi Amiot a lu *Amphilès*. Athenée cite de ce dernier un ouvrage qui avoit pour titre, *l'Historiographe*.

(d) *Car du côté de son pere, il descendoit de Codrus*. Et par conséquent il étoit de la famille des rois de Pylos; car Nélée étoit le cinquième ayeul de Codrus.

(e) Historien qui avoit été disciple d'Aristote & de Platon.

mour (a) que les rares qualités & la beauté de Pisistratte donnerent à Solon ; & ce fut à mon avis , la seule raison qui les empêcha de se porter à rien de trop aigre & de trop violent dans les différens qu'ils eurent depuis sur le gouvernement de la république ; leurs premiers devoirs & leurs premières obligations demeurant toujours fortement imprimés dans leur cœur , malgré leur animosité , & y conservant le souvenir & la reconnoissance de leur amour , comme une vive étincelle d'un feu très-ardent : car que Solon ne fût pas à l'épreuve de la beauté , (b) ni un assez vaillant athlete , pour

(a) *Que les rares qualités & la beauté de Pisistratte donnerent à Solon*). Si jamais les grandes qualités d'un tyran avoient pu rendre la tyrannie une royauté légitime , comme les amis de Solon le prétendoient , celles de Pisistratte auroient dû faire un changement si merveilleux ; car c'étoit l'homme du monde le plus né à la vertu , le plus humain & le plus porté à soulager la misère des pauvres , comme on le verra dans la suite. On a encore beaucoup d'exemples de sa clémence envers les historiens. Pour ce qui est de son esprit , de son savoir & de son éloquence , on n'a qu'à voir les éloges que les anciens lui

ont donnés. C'est à ses soins que nous devons les poèmes d'Homere tels qu'ils sont aujourd'hui. Il fut le premier qui fit une Bibliothèque dans Athenes , & qui la donna au public.

(b) *Ni un assez vaillant athlete pour combattre de pied ferme contre l'amour*). Plutarque emploie souvent dans sa prose des passages des poëtes sans en avertir ; & c'est ce qui donne souvent à son style une grace , qui fait encore plus de plaisir quand on en connoît la source. En voici un exemple sensible ; ces mots *πύκλις ὥπως εἰς χεῖρας* ne sont point de lui , il les a tirés de ces vers de Sophocle dans ses *Trachinies* :

Ἐρωτι μὲν νῦν ὅστις ἀντανίσταται
Πύκλις ὥπως εἰς χεῖρας , ἔκκαλῶς φρονεῖ.

• Celui qui entreprend de résister à l'amour & d'en

combattre de pied ferme contre l'amour ; c'est ce qu'on infere aisément de ses poësies (a), & plus encore d'une loi qu'il fit pour défendre aux esclaves de se parfumer & d'aimer les beaux garçons. En effet, on voit bien par-là qu'il mettoit cette passion au nombre des inclinations les plus louables & les plus vertueuses, & qu'il tâchoit, pour ainsi dire, de l'inspirer à ceux qui en étoient dignes, dans le même tems qu'il l'interdisoit à ceux qui ne l'étoient pas. Aussi dit-on que Pisistrate étoit l'amant de Charmys, & que ce fut lui qui consacra dans le parc de l'académie la statue de l'amour (b) près de l'autel où on allume le flambeau sacré dans les courses publiques.

» venir aux mains avec lui
 » comme un vaillant athlete,
 » il présume trop de ses forces
 » ces ».

(a) *Et plus encore d'une loi qu'il fit pour défendre aux esclaves de se parfumer*). Il leur défendit *ἑνταλπειν*, *undiones siccas*, de se frotter d'huile sèche, si l'on pouvoit ainsi parler ; c'est-à-dire qu'il leur défendit l'huile des exercices qu'il appelle *sèche*, parce qu'elle étoit mêlée de poussière & de cire ; & c'est ce qu'on appelle *ceroma*. Je fais bien qu'on a prétendu que par cette onction sèche, il faut entendre la matiere dont on se frottoit après les exercices, & qu'on appelloit *diapasma*, qui étoit une composition de plusieurs drogues sèches, dont on se servoit

après les exercices & le bain, pour arrêter la sueur. Mais cela ne sauroit s'accorder avec le but de Solon, qui vouloit interdire aux esclaves les exercices des hommes libres.

(b) *Près de l'autel, où l'on allume le flambeau sacré dans les courses publiques*). On faisoit à Athenes trois fois l'année une course qu'on appelloit *la course du flambeau*. La première, pendant la fête des Panathénées, en l'honneur de Minerve ; la seconde, pendant la fête de Vulcain, en l'honneur de ce même Dieu ; & la troisième, en l'honneur de Prométhée pendant sa fête. Celle des Panathénées se faisoit au port du Pirée, & les deux autres dans le Céramique, c'est-à-dire dans le parc de l'académie. Les jeu-

Le pere de Solon ayant dépensé la plus grande partie de son bien , comme dit Hermippus , à faire plaisir à tout le monde , Solon étant encore jeune , prit le parti de la marchandise , quoiqu'il ne manquât pas de gens qui lui auroient fourni tout l'argent qu'il auroit voulu ; mais il avoit honte de prendre des autres , étant d'une maison plus accoutumée à donner qu'à recevoir. Il y a pourtant des auteurs qui prétendent qu'il entreprit tous ses voyages , plutôt pour voir & pour apprendre , que pour trafiquer & pour gagner ; car on convient qu'il faisoit profession d'aimer la science ; & ce qui le marque , c'est qu'étant fort avancé en âge , il avoit accoutumé de dire , *qu'il vieillissoit en apprenant toujours*. Il n'étoit même nullement ébloui de l'éclat des richesses ; cependant il les jugeoit nécessaires : car il dit dans une de ses élégies : *(a) Celui qui a beaucoup d'or & d'argent , beaucoup de terres labourables , & de grands haras de chevaux & de mulets , n'est pas plus riche que celui qui a*

des gens , l'un après l'autre , couroient un certain espace de toute leur force , avec un flambeau allumé à la main. Celui entre les mains duquel le flambeau venoit à s'éteindre , le donnoit à celui qui devoit courir après lui , & ainsi des autres ; & celui-là seul étoit victorieux , qui achevoit sa carrière avec le flambeau allumé. A la course des Panathénées , on jettoit le flambeau tout allumé du haut d'une

tour ; & aux deux autres , celui qui devoit courir l'alloit allumer sur l'autel de Prométhée , près de la statue de l'Amour que Pisistrate avoit consacrée. A l'entrée de l'académie , il y avoit aussi un autel de l'Amour , qui avoit été érigé par ce même Charmys , dont Pisistrate étoit amoureux.

(a) Ce passage de Solon se trouve aujourd'hui parmi les sentences du poëte Théognis.

justement de quoi être bien nourri, bien chauffé, bien vêtu ; que si avec cela ils ont l'un & l'autre une maîtresse jeune & belle, dont ils soient aimés, voilà le comble des richesses. Il ne laisse pourtant pas de dire dans un autre endroit : Je souhaite d'avoir des richesses, mais je ne veux pas des richesses injustes ; car elles attirent la vengeance divine tôt ou tard. Aussi rien n'empêche-t-il qu'un homme de bien & un bon politique ne puisse tenir le juste milieu entre le desir des richesses superflues, & le mépris de celles qui sont suffisantes & nécessaires. (a) Or en ce tems-là, comme dit Hésiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fût honteux, ni art ni métier qui mît de la différence entre les hommes. (b) La marchan-

(a) *Or en ce tems-là, comme dit Hésiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fût honteux, ni art ni métier qui mît de la différence entre les*

hommes). Le passage d'Hésiode, que Plutarque cite, est dans le premier livre des Œuvres & des Jours, vers. 309.

Ἐργον δὲ ἐδὲν ὀνειδῆος, ἀεργίη δὲ τ' ὀνειδῆος.

« Aucun travail n'est honteux, il n'y a que la paresse qui soit honteuse ». Voilà pourquoi les anciens travailloient, & n'avoient point de honte de se servir eux-mêmes. Ainsi quand Homere nous a peint ses héros travaillant & s'abaissant à des fonctions, qui nous paroissent serviles, il n'a pas seulement voulu peindre les mœurs telles qu'elles étoient, comme les poètes le doivent faire, mais il a cherché ce

qui étoit sèant & convenable, *id quod decorum est spectans*, dit fort bien Athenée, εἰς τὸ πρεπορ ἀγοράν. Que doit-on donc penser de ces critiques qui prennent aujourd'hui ces traits pour des défauts insupportables, parce qu'ils sont contraires à nos mœurs.

(b) *La marchandise sur-tout étoit honorable*). La petite marchandise, *tenuis mercatura*, étoit méprisée comme vicieuse, parce qu'elle est ordinairement accompagnée du

dise sur-tout étoit honorable, parce qu'elle ouvre le commerce avec les nations barbares, qu'elle donne le moyen de faire amitié & alliance avec les rois, & qu'elle instruit d'une infinité de choses qu'on ignoreroit sans elle. Il y a même eu des marchands qui ont fondé de grandes villes, (a) comme Protus qui fonda Marseille après avoir acquis l'amitié & l'estime des Gaulois qui habitent le long du Rhône. On dit aussi que le sage Thalès, (b) & Hippocrate le mathématicien se mêlerent de marchandise, (c) & que Platon ne fournit aux frais de son voyage d'Egypte, que par le moyen de l'huile qu'il y vendit.

Pour ce qui est de l'excessive dépense de

menfonge; car, comme dit Cicéron, un marchand qui vend en détail, gagne peu, s'il ne ment beaucoup. Mais le gros négoce, le négoce des gros marchands qui trafiquent sur mer, étoit fort honorable à cause des commodités qu'il fournit, & parce qu'il s'accorde mieux avec la vérité & avec la justice. Aussi Hésiode n'a pas cru indigne de lui d'en donner des préceptes à son frere Persa, dans son poëme des *Œuvres & des Jours*.

(a) Comme Protus qui fonda Marseille). Le πρῶτος du texte n'est pas l'adjectif qui signifie premier, c'est le nom propre d'un des chefs de la colonie qui fonda Marseille; car il s'appelloit Protus ou Protis. Justin. liv. 43. *Duces classis Simos & Protus fuere.*

(b) Et Hippocrate le mathématicien). C'est pour le distinguer d'Hippocrate le médecin, qui, bien qu'il ne condannât pas la marchandise en elle-même, la défendoit pourtant aux Médecins, comme la chose du monde qui pouvoit le plus les éloigner de la perfection de leur art, en les dissipant & en les accoutumant à aimer le gain.

(c) Et que Platon ne fournit aux frais de son voyage d'Egypte, que par le moyen de l'huile qu'il y vendit). Car on portoit en Egypte de l'huile de Grece & de Judée. Dans le Prophete Osée il est dit qu'Ephraïm portoit de l'huile en Egypte: *Ephraïm oleum in Ægyptum ferebat*, chap. XII. vers. 1.

Solon, de sa vie molle & délicate, & de la grande licence de ses poëmes, où il parle des voluptés d'une maniere peu convenable à un philosophe ; on croit que c'est l'effet de ce métier de marchand, qui étant sujet à de grands dangers, demande aussi qu'on fasse quelquefois bonne chere, & qu'on se traite délicieusement. (a) Cependant il se mettoit plutôt au nombre des pauvres que des riches, comme on le voit par ce passage d'une de ses élégies : (b) *Beaucoup de méchans deviennent riches, & beaucoup de gens de bien demeurent pauvres ; mais nous ne voudrions pourtant pas changer notre vertu pour leurs richesses : car la vertu est pour toujours, & les richesses changent tous les jours de maître.*

Il ne s'amusa d'abord à la poësie que par maniere de divertissement, & pour s'occuper dans son loisir, sans penser à rien de grave & de sérieux ; ensuite il mit en vers des sentences de morale ; & enfin il y mêla plusieurs choses concernant la politique, où il expliquoit la maniere dont il s'étoit conduit dans son administration, non pas en forme d'histoire ni de mémoires, mais en forme d'apologie, où il faisoit entrer des avis & des exhortations

(a) *Cependant il se mettoit plutôt au nombre des pauvres que des riches.* Aristote, pour prouver que les états les plus heureux sont ceux qui sont composés de gens médiocrement riches, c'est-à-dire, qui ne sont ni riches ni pauvres,

allegue qu'il n'y a pas eu de meilleurs législateurs que ceux qui ont été dans cette médiocrité, comme Solon, Lycurgue, Charondas.

(b) On trouve encore ces vers parmi ceux de Théognis.

qu'il adreffoit aux Athéniens , & fouvent même de graves censures. On dit auffi qu'il avoit entrepris de mettre fes loix en vers , & on en cite le commencement , où il dit :

Veuille le Dieu du ciel accorder à ces loix
Un succès très-heureux , une gloire immortelle.

Pour ce qui est de la philosophie , à l'exemple des sages de ce tems-là , (a) il cultiva particulièrement cette partie de la morale qui traite de la politique ; car pour la physique , il y étoit très-simple (b) & très-grossier , comme cela paroît par ce passage : (c) *La*

(a) *Il cultiva particulièrement cette partie de la morale qui traite de la politique*). Plutarque fait ici de la politique une partie de la morale ; ce qui paroît contraire au sentiment d'Aristote , qui considère la morale comme une partie de la politique. Dans Aristote , la morale est traitée en particulier comme ce qui est nécessaire à chaque personne pour la conduire au véritable bien ; mais , à proprement parler , la morale enseigne à tous les hommes à bien vivre , en quelque pays qu'ils soient , & sous quelque gouvernement qu'ils vivent ; elle a des vues générales , au lieu que la politique en a de particulières , & se conforme à chaque peuple qu'elle instruit. Ainsi la morale est à cet égard le genre , & la politique l'espece.

(b) *Et très-grossier*). Le grec dit , & fort ancien , ce

qui est très-bien dit : car les connoissances qui dépendent de l'expérience , ne se perfectionnent qu'avec le tems.

(c) *La neige & la grêle s'engendrent de la nue*). Cela est vrai en un certain sens ; car , puisque la neige & la grêle s'engendrent des vapeurs qui composent la nue , on peut dire qu'elles s'engendrent de la nue ; mais Plutarque ne laisse pas d'avoir raison d'appeler cette opinion simple & grossière , parce qu'elle n'explique pas la manière dont cela se fait , & que la seule nue ne fera jamais ni neige ni grêle ; la première naissant des parcelles de la nue , qui sont condensées sans être fondues , & qui rencontrant un air froid qui les fige , pour ainsi dire , viennent à nous en flocons , au lieu de tomber en pluie ; & la grêle venant de ces mêmes parties à demi-fondues , qui rencon-

neige & la grêle s'engendrent de la nue ; (a) la foudre naît de l'éclair ; (b) & la mer n'est bouleversée que par les vents ; car si quelque vent ne l'agitoit , ce seroit de tous les élémens le plus doux & le plus tranquille. Aussi peut-on dire en général que , de tous les sages , Thalès fut le seul qui poussa la spéculation au-delà des choses d'usage ; tous les autres n'acquirent cette réputation de sagesse que par leur grande habileté dans la science qui traite du gouvernement des états.

On dit que tous les sages se trouverent une fois à Delphes , & une autre fois à Corinthe , où (c) Périandre les assembla , & leur fit un banquet célèbre ; mais rien ne leur acquit jamais tant d'honneur & de gloire , que la modestie avec laquelle ils se céderent les uns aux

trant un air encore plus froid qui les gele , tombent en grêle , c'est-à-dire , en gouttes d'eau condensées & durcies ; & c'est ainsi qu'Anaximene l'expliqua peu de tems après Solon.

(a) *La foudre naît de l'éclair*). On pourroit encore expliquer cela favorablement ; car le tonnerre & la foudre n'étant que le son & que le fracas que fait l'air enflammé qui sort des nuées , on peut dire qu'ils naissent de l'éclair. Mais , à proprement parler , la foudre , le tonnerre & l'éclair ne sont qu'une même chose , & l'effet des exhalaisons renfermées entre des nues , qui , tombant les unes sur les autres le chassent avec rapi-

dité. Comme il y a quelquefois des tonnerres sans éclair , il y a aussi des éclairs sans tonnerre.

(b) *Et la mer n'est bouleversée que par les vents*). Plutarque accuse Solon de simplicité & d'ignorance , d'avoir cru que l'agitation de la mer n'étoit causée que par les vents ; car il y en a beaucoup d'autres causes , comme la chaleur qui se concentre au fond de la mer , les exhalaisons , la compression de l'air. Mais il fait peut-être trop légèrement le procès à Solon , qui , parlant en poète , n'étoit pas obligé à toute l'exacritude d'un physicien.

(c) Fils de Cypselus , & tyran de Corinthe.

autres , & se renvoyerent le trepied d'or. Voici l'histoire : Quelques hommes de Milet étant à (a) Cos , acheterent un jour des pêcheurs de l'Isle un coup de filet avant qu'il fût tiré ; le filet hors de l'eau , on y trouva un trepied d'or , qu'Hélène , pour accomplir un ancien oracle , avoit jetté dans ce même endroit en revenant de Troie. Voilà un grand débat qui s'émeut entre les pêcheurs & ces étrangers ; les deux villes épouserent la querelle , & elles alloient se faire une cruelle guerre , si la prêtresse d'Apollon ne leur eût ordonné par un oracle de donner au plus sage ce trepied d'or : d'abord on l'envoya à Thalès de Milet , ceux de Cos cédant de bon cœur à ce seul particulier ce qu'ils dispuoient à main armée à tous les Milésiens ensemble. Thalès le renvoya à Bias , qu'il reconnoissoit plus sage que lui ; Bias le renvoya à un autre par ce même principe ; de maniere que ce trepied , après avoir bien couru & passé de l'un à l'autre , revint pour la seconde fois à Thalès , & fut enfin porté à Thebes , & consacré à Apollon (b) Isménien. Théophraste dit pourtant qu'il fut d'abord envoyé à (c) Priene à Bias , qui le renvoya à Thalès ; qu'ayant ainsi passé par les mains de tous , il revint encore à Bias , & fut enfin envoyé à Delphes ; & c'est comme on le raconte le plus communément ; excepté qu'au lieu d'un trepied , on dit que c'étoit

(a) Isle de la mer Egée.

(c) Priene , ville d'Ionie ,

(b) A cause du temple qu'il avoit sur le fleuve Isménus. dans l'Asie mieure.

une coupe que Crésus envoyoit à Delphes, ou un gobelet que (a) Bathyclès avoit laissé.

Mais on parle particulièrement (b) d'une conversation que Solon eut avec Anacharsis, & d'une autre qu'il eut ensuite avec Thalès. On dit qu'Anacharsis, étant allé à Athenes, se présenta à la porte de Solon; ayant frappé, il dit, *qu'il venoit pour faire amitié avec Solon, & pour établir entr'eux le droit d'hospitalité*; Solon lui répondit, *qu'il étoit mieux de faire amitié chez soi sans courir si loin. Eh bien*, répondit Anacharsis, *puisque tu es chez toi, fais donc amitié avec nous selon ta maxime*. Solon, étonné de la vivacité de cette réponse, le reçut à bras ouverts, & le retint quelques jours chez lui.

En ce tems-là, Solon commençoit déjà à se mêler du gouvernement de la république, & il travailloit à ses loix, ce qu'Anacharsis ayant entendu, il se moqua de cette entreprise, de ce qu'il espéroit par des loix écrites refréner l'avarice & l'injustice de ses citoyens : *Car toutes ces écritures*, disoit-il, *ressemblent proprement aux toiles d'araignées; les foibles &*

(a) Bathyclès de Magnésie, célèbre sculpteur.

(b) D'une conversation que Solon eut avec Anacharsis. Long-tems avant Solon, les Scythes Nomades étoient en grande réputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur tempérance & leur justice. Homere les appelle *la Nation très-juste*. Anacharsis étoit un

de ces Scythes & de la race royale. Il alla à Athenes vers l'olympiade XLVII, c'est-à-dire, 590 ans avant l'ère chrétienne. Son bon sens, son profond savoir, & sa grande expérience, le firent passer pour un des sept sages. Il avoit écrit en vers de l'art militaire, & avoit fait un traité des loix des Scythes.

les petits s'y prendront & s'y arrêteront ; mais les puissans & les riches les rompront sans peine. Cependant , repartit Solon , les hommes exécutent fort bien tous les traités qu'ils ont faits , quand aucune des parties ne trouve son profit à les rompre. Il en sera de même de mes loix ; car je les tempere de maniere , & je les accommode si bien aux intérêts de mes citoyens , qu'ils connoîtront évidemment qu'il leur est plus avantageux de les observer que de les violer. (a) Mais le succès fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste, que l'espérance de Solon n'étoit bien fondée. Anacharsis dit encore à Solon , après avoir assisté à une assemblée des Athéniens : Qu'il ne pouvoit assez s'étonner de voir que , dans leurs délibérations , c'étoient les sages qui parloient , & les fous qui décidoient.

Ensuite Solon alla à Milet pour voir Thalès. La première chose qu'il lui dit , ce fut : *Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfans.* Thalès ne lui répondit rien sur l'heure ; mais quelques jours après il apporta un étranger , qui disoit qu'il venoit d'Athènes , d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord , *s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti.* L'étranger , qui savoit fort bien sa leçon , repartit : *Qu'il n'y avoit autre chose que la mort*

(a) *Mais le succès fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste.* C'est ce que le succès fera presque toujours voir , comme il le fit en cette occasion , & comme

il l'a fait en une infinité d'autres. Les loix , sans les mœurs , sont ordinairement inutiles. Les mœurs , sans les loix , sont bien plus sûres que les loix sans les mœurs.

d'un jeune homme dont toute la ville accompagnoit le convoi , parce que c'étoit , disoit-on , le fils de quelque grand personnage , & du plus honnête homme de la ville , qui même se trouvoit pour lors absent depuis un assez long tems. Ah , interrompit Solon , que ce pauvre pere est malheureux ! mais comment l'appelloit on ? Je l'ai ouï nommer fort souvent , repliqua l'étranger , mais son nom m'est échappé ; Je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse & de sa justice. Ainsi à chaque réponse, Solon se fortifiant dans ses craintes , & déjà plein de trouble , dit lui-même son nom à l'étranger , & lui demanda si ce jeune homme n'étoit pas le fils de Solon. L'étranger lui ayant dit qu'oui , Solon commence à se frapper la tête & à faire & dire tout ce que la plus violente douleur a accoutumé d'inspirer. Alors Thalès, le prenant par la main & se mettant à rire , lui dit : Solon , ce qui m'a empêché de me marier & d'avoir des enfans , c'est justement ce qui t'arrive & qui te porte ainsi par terre , quoique tu sois un très-ferme & très-vaillant champion ; mais console-toi , il n'y a rien de vrai dans tout ce que tu viens d'entendre.

(a) Hermippus écrit que cette histoire est mot à mot dans (b) Patæcus, qui se vantoit d'avoir l'ame d'Esopé. Cependant c'est manquer d'esprit & de courage que de renoncer

(a) Hermippus de Smyrne, qui avoit fait les vies des hommes savans & des législateurs. Il vivoit 210 ans avant l'ere chrétienne.

(b) Patæcus, historien plus ancien qu'Hermippus. Il étoit de la secte de Pythagore.

à la possession des choses nécessaires , par la seule crainte de les perdre un jour : car , par la même raison , il faudroit n'aimer ni les biens , ni la gloire , ni la sagesse même , quand on a le bonheur de les posséder. En effet , nous voyons que la vertu , qui est le plus grand & le plus agréable trésor du monde , se perd tous les jours par les maladies & par les poisons ; outre que Thalès , en ne se mariant pas , ne se mettoit pas pour cela dans une plus grande liberté , à moins qu'il n'oubliât aussi parens , amis , & patrie ; mais il étoit si éloigné d'avoir ces sentimens , qu'il avoit même adopté un fils de sa sœur , appelé Cybistus , tant il est vrai qu'il y a dans notre ame de certaines semences d'amour , & qu'elle n'est pas plus faite pour sentir , pour penser & se souvenir , que pour aimer. Aussi quand nous ne trouvons rien chez nous où nous puissions placer notre affection , nous allons chercher des sujets dehors ; des étrangers , & , pour ainsi dire , des bâtards , se mettent par leurs caresses en possession de notre cœur ; comme d'une maison ou d'une terre qui manque de légitimes héritiers ; & après s'y être établis , ils y font naître avec l'affection , les soins & la crainte de les perdre. Jusques-là qu'on voit tous les jours ceux qui parlent du mariage & des enfans avec le plus de dureté & d'inhumanité , se consumer de regret & de douleur , & se laisser aller à des plaintes indignes d'hommes de cœur , quand les enfans , qu'ils ont eus de leurs esclaves ou de leurs concubines , viennent à

mourir, ou que seulement ils tombent malades. Il y en a eu même que la perte de leurs chiens ou de leurs chevaux a honteusement affligés, jusqu'à leur faire desirer la mort ; au lieu que beaucoup d'autres, après avoir perdu de braves enfans, ne se sont point abandonnés à la douleur, & n'ont rien fait de lâche, au contraire ils ont passé le reste de leur vie avec beaucoup de constance & de modération. Car ce n'est nullement l'amour, c'est la foiblesse qui cause ces tristesses profondes & ces regrets infinis, & qui communique ces craintes aux hommes, que la raison n'a pas fortifiés contre les accidens de la fortune, & qui ne jouissent pas du présent, parce que l'avenir les trouble, les effraye & les jette dans de véritables angoisses, en leur faisant envisager qu'ils pourront un jour en être privés. Or il ne faut ni se jeter entre les bras de la pauvreté par la crainte de perdre son bien, ni recourir à l'insensibilité & au célibat, pour n'avoir ni amis ni enfans à perdre ; il faut se servir de sa raison, & s'en faire un bouclier contre toutes ces sortes d'attaques, (a) quand on aura à les soutenir. Mais peut-être avons-nous poussé trop loin cette matière dans un ouvrage comme celui-ci.

Les Athéniens, (b) fatigués de la longue & fâcheuse guerre qu'ils avoient contre ceux

(a) Quand on aura à les soutenir). Car alors, comme dit fort bien l'empereur Marc Aurele, on se servira de sa raison, comme on s'en est

servi dans toutes les autres rencontres de sa vie.

(b) Cette guerre avoit presque ruiné les uns & les autres.

de Mégare pour l'isle de Salamine, (a) firent une loi qui défendoit, sous peine de la vie, d'avancer ni par écrit ni de vive voix, qu'on dût recouvrer cette isle. Solon, ne pouvant souffrir cette infamie, & voyant que la plupart des jeunes gens ne demandoient qu'à recommencer la guerre, mais qu'ils n'osoient le proposer à cause de cette loi, s'avisa de contrefaire le fou, & fit répandre dans toute la ville par ses domestiques, qu'il avoit perdu le sens. Cependant il composa une belle élégie, qu'il apprit par cœur pour la réciter en public; & un jour qu'on ne s'attendoit à rien moins, (b) il sortit de sa maison avec un chapeau sur

(a) *Firent une loi qui défendoit sur peine de la vie*). C'étoit la coutume des Athéniens, quand ils avoient fait quelque chose dont ils ne vouloient pas avoir la tête rompue, ils faisoient une loi pour défendre d'en parler, comme si le silence remédioit à leurs maux & diminuoit leurs fautes ou leurs pertes. Mais c'est la coutume de la plupart des hommes, quand ils ont fait des fautes, ils ne cherchent qu'à s'étourdir & à se tromper.

(b) *Il sortit de sa maison avec un chapeau sur sa tête*). C'est-à-dire qu'il sortit avec tout l'équipage d'un malade; car à Athenes il n'y avoit que les malades qui portassent des chapeaux; & porter un chapeau, entroit dans les ordonnances du médecin, comme

cela paroît par les livres de Platon. Aussi Justin, en parlant de cette sortie de Solon, dit : *Deformis habitu more recordium in publicum evolat*. Solon fut bien moins hardi & moins zélé que Démosthène ne le fut long-tems après dans une occasion semblable. Après la mort d'Épaminondas, les Athéniens, défaits de cet ennemi qui les tenoit en crainte, s'abandonnerent au luxe & aux plaisirs, consommerent en jeux & en spectacles les deniers destinés à la paye des soldats & aux nécessités de la république, & firent une ordonnance, par laquelle ils condamnoient à la mort celui qui auroit la témérité de leur parler de réforme. Démosthène n'eut point recours à une folie feinte; il parla au peuple

sa tête, & courut à la place où le peuple, s'étant assemblé autour de lui, (a) il monta sur la pierre d'où les hérauts avoient accoutumé de faire leurs proclamations, & chanta cette élégie, qui commence: *Je suis un héraut qui vient vers vous de l'agréable Salamine, après avoir composé pour cette assemblée ce beau discours en vers*; cet ouvrage est appelé *Salamine*, & il est de cent vers parfaitement beaux. Solon n'eut pas plutôt achevé de les chanter, qu'ils se mirent à les louer hautement, & que Pisistrate même exhorta & encouragea si bien les citoyens à l'en croire, que la loi fut révoquée sur le champ, la guerre résolue, & Solon élu général.

Pour commencer donc cette expédition, on dit qu'il s'embarqua avec Pisistrate, & qu'il alla au promontoire de (b) Coliade, où toutes les dames Athéniennes étoient assemblées pour

avec toute la liberté & toute l'audace que l'amour de la patrie peut & doit inspirer à un homme de bien, comme nous le voyons dans deux de ses Olynthiennes.

(a) Il monta sur la pierre, d'où les hérauts ont accoutumé de faire leurs proclama-

tions). Dans la place publique d'Athènes il y avoit une pierre, sur laquelle les hérauts & les sergens montoient pour faire leurs publications pour les ventes. Il est parlé de cette pierre dans les *Bacchides* de Plaute, act. IV. sc. 7.

O Stulte, stulte, nescis venire te!

Atque in eo ipse adstas lapide, ubi præco prædicat.

« O le grand fou ! Tu ne fais pas que tu vas être vendu, & que tu es près de la pierre d'où le héraut fait ses publications », ou, com-

me nous parlons, *ses criées*.

(b) Promontoire de l'Attique, sur la côte de Phalère, à vingt stades d'Athènes.

faire le sacrifice annuel à Cérès. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya à Salamine un homme en qui il se fioit entièrement, qui fit semblant d'être un transfuge, & dit à ceux de Mégare, qui tenoient alors cette isle, que, s'ils vouloient prendre les principales femmes des Athéniens, ils n'avoient qu'à venir promptement avec lui au promontoire de Coliade. Les Mégariens le crurent, & envoyèrent sur l'heure même des soldats. Solon, qui étoit aux aguets sur la pointe du promontoire, n'eut pas plutôt vu sortir leur vaisseau du port de Salamine, qu'il renvoya promptement toutes les femmes à Athenes, donna leurs habits, leur coëffure & leur chaussure aux plus jeunes de ses soldats qui n'avoient point encore de barbe, leur fit cacher des poignards sous leur robe; & quand il les eut équipés, il leur commanda de danser tous ensemble sur le bord de la mer, jusqu'à ce que leurs ennemis fussent à terre, & que leur vaisseau ne pût plus échapper. Cela étant exécuté, les Mégariens, trompés par ces danses qu'ils découvrirent de loin, approcherent avec une entière confiance; & étant abordés, ce fut à qui descendroit le premier pour aller ravir ces femmes; mais on les reçut si bien, que pas un ne se sauva, & qu'ils furent tous tués sur la place. Les Athéniens s'embarquerent tout aussi-tôt, & se rendirent maîtres de Salamine sans aucune difficulté.

D'autres disent que Solon ne la surprit pas de cette manière; mais qu'ayant reçu cet

oracle d'Apollon, *vas appaiser par des sacrifices les manes des héros qui ont été les chefs de leur patrie, & qui sont enterrés près de (a) l'Asope vers le soleil couchant*, il passa la nuit à la Salamine, (b) & immola des victimes sur le tombeau des héros Périphémus & Cychrée. Les Athéniens lui donnerent ensuite cinq cens volontaires, auxquels, par un decret, ils s'engagerent de laisser l'entiere disposition de l'isle, s'ils venoient à la prendre. Solon s'embarqua donc sur quelques bateaux de pêcheurs, qui étoient suivis d'un vaisseau à trente rames, & alla jeter l'ancre près de Salamine, à une pointe qui regarde l'Eubée.

Les Mégariens, qui étoient dans la place, en ayant eu quelque vent, sans en favoir pourtant rien de certain, coururent aux armes avec beaucoup de tumulte & de désordre, & envoyèrent à la découverte un vaisseau, lequel s'étant approché trop près, fut pris par Solon, qui retint ceux qui le montoient, & mit à leur place les plus braves des Athéniens, à qui il ordonna de s'approcher de la ville, en se tenant clos & couverts le plus qu'ils pourroient; & lui, avec le reste de ses troupes, il alla par terre attaquer les Mégariens: & pendant qu'il

(a) Il y avoit sans doute à Salamine un fleuve de ce nom.

(b) *Immola des victimes sur le tombeau des héros Périphémus & Cychrée*). Périphémus est inconnu. Pour Cychrée, il étoit roi de Salamine, où il eut un temple.

Pausanias écrit que les Athéniens, dans une bataille navale contre Xerxes, virent un grand serpent sur un de leurs vaisseaux; & qu'ayant consulté l'oracle, il leur fut répondu que c'étoit le héros Cychrée.

combattoit , ceux qui étoient dans le vaisseau s'emparèrent de la ville.

Il semble même que ce qui se pratiquoit anciennement , rende témoignage à la vérité de cette tradition : toutes les années , en certains tems , un vaisseau Athénien navigeoit fourdement vers Salamine ; des gens venoient au-devant avec grand bruit ; un Athénien sautoit à terre les armes à la main , & alloit avec de grands cris donner tête baissée sur cette troupe vers le promontoire de (a) Scirade , où l'on voit encore un temple de Mars , qui a été bâti par Solon ; car ce fut là qu'il défit les Mégariens , & qu'il renvoya ceux qui ne périrent pas dans le combat , après leur avoir imposé telles conditions qu'il voulut.

Malgré ces traités , les Mégariens s'opiniâtrèrent à vouloir recouvrer leur isle ; mais enfin , après avoir fait & souffert les uns & les autres beaucoup de maux , ils prirent les Lacédémoniens pour juges , & le bruit commun est que l'autorité d'Homere servit extrêmement à Solon : car le jour qu'on devoit juger ce différent , Solon allégua en pleine assemblée un vers du dénombrement des vaisseaux , auquel il en ajouta adroitement un autre qui decidoit la chose en sa faveur : après avoir dit , *Ajax mena douze vaisseaux de Salamine* , il continua , (b) *Et les alla ranger où étoit la flotte des Athéniens*.

(a) Toute l'isle de Salamine étoit appelée *Sciras* , d'un héros nommé *Scirus*.

(b) *Et les alla ranger où étoit la flotte des Athéniens*. Par ce vers supposé , Solon

Mais les Athéniens rejettent ce bruit comme un conte puérile & impertinent, & ils disent que Solon fit voir clairement aux juges que Philæus & Euryfaces, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de bourgeoisie à Athenes, donnerent en récompense leur isle aux Athéniens, s'établirent, l'un à Brauron, & l'autre à Mélite, deux bourgs de l'Attique, & habiterent le canton qui de ce Philæus fut appelé le canton des Philæides, où Pisistratè étoit né. Et pour fermer encore mieux la bouche aux Mégariens, il prouva, par les enterremens, que Salamine étoit d'Athenes, parce qu'à Salamine on enterroit les morts comme à Athenes, & non pas comme à Mégare; (a) car à Mégare on les enterroit le visage tourné vers le soleil levant; au lieu qu'à Athenes & à Salamine on les enterroit le visage tourné vers le couchant. Héréas de Mégare nie pourtant ce fait, soutient qu'à Mégare on les enterroit aussi le visage tourné vers le couchant, & établit le droit de Mégare sur une preuve encore plus forte que celle de Solon; (b) car

vouloit prouver que les Salamiens regardoient les Athéniens comme leurs maîtres. Mais la fausseté de ce témoignage étoit trop évidente; car il y a dans Homère plusieurs passages qui prouvent que les vaisseaux d'Ajax occupoient un poste bien différent, & qu'ils étoient rangés près des Thessaliens. Voyez le neuvième livre de Strabon.

(a) Car à Mégare on les en-

terroit le visage tourné vers le soleil levant). Elien écrit pourtant qu'on les enterroit à Mégare comme cela se rencontroit, sans y prendre garde. Liv. VII, ch. 19.

(b) Car il fait voir qu'à Athenes chaque mort avoit son tombeau; au lieu qu'à Mégare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts ensemble). A Athenes chaque mort avoit son tombeau, par;

il fait voir qu'à Athenes chaque mort avoit son tombeau ; au lieu qu'à Mégare , comme à Salamine , on mettoit trois ou quatre morts ensemble. Mais enfin ce qui donna l'avantage à Solon , ce furent certains oracles Pythiques qu'il allégua , & où le dieu avoit appelé Salamine (a) *Ionienne*. Ce différent fut décidé par cinq Spartiates , Critolaidas , Amompharétus , Hypféchidas , Anaxilas & Cléomene.

Un si heureux succès donna beaucoup de réputation & d'autorité à Solon ; mais il acquit encore plus d'estime & de considération parmi les Grecs , par le beau discours qu'il fit pour le temple de Delphes : car il prouva si bien aux Athéniens qu'il y alloit de leur honneur de secourir Delphes , (b) & de ne pas

ce que les Athéniens avoient un grand territoire ; mais ceux de Salamine & ceux de Mégare étant fort à l'étroit , étoient forcés de mettre trois & quatre morts ensemble.

(a) Et par conséquent elle dépendoit d'Athenes ; car anciennement l'Ionie ne comprenoit que l'Attique.

(b) *Et de ne pas abandonner ce sanctuaire à l'insolence & au pillage des Cirrhéens*. Les habitans de Cirrhe , sur le golfe de Corinthe , firent des courses dans le territoire de Delphes , en conquièrent une partie , & alloient assiéger Delphes pour piller le temple , si les Amphictyons n'y eussent donné ordre en envoyant à son secours Clysthene , tyran de Sicyone , &

Solon. Ces deux chefs allèrent d'abord assiéger Cirrhe ; ayant consulté l'oracle sur le succès de ce siège , il leur fut répondu , *qu'ils ne prendroient cette place qu'après qu'ils auroient fait en sorte que les flots de la mer de Cirrhe baignassent son territoire*. Comme ils étoient fort embarrassés sur le sens de cette réponse , Solon dit qu'on accompliroit l'oracle en consacrant toutes les terres de Cirrhe à Apollon ; car le territoire de Delphes étant accru par ce moyen , & s'étendant jusqu'au golfe , il se trouveroit véritablement que les flots de la mer baigneroient ses frontieres. Cela étant exécuté , la ville fut prise , & les citoyens punis de leur audace & de leur

abandonner ce sanctuaire à l'insolence & au pillage des Cirrhéens; & il leur remontra avec tant de force que, pour l'amour du dieu, ils devoient voler à la défense de son temple, (a) que les Amphictyons, touchés de ses raisons, déclarèrent la guerre aux Cirrhéens, comme le témoignent plusieurs auteurs, & particulièrement Aristote, dans le traité qu'il a fait de ceux qui avoient vaincu aux jeux pythiques, où il attribue formellement ce decret à Solon. Il ne fut pourtant pas élu général pour cette guerre, comme Hermippus assure (b) qu'Evanthes de Samos l'avoit écrit. Outre que l'orateur Eschine n'en dit rien, on trouve le nom d'Alcmæon seul dans les registres de Delphes.

(c) Il y avoit déjà fort long-tems que la

impiété. Depuis ce tems-là Cirrhe fut l'arsenal de Delphes.

(a) *Que les Amphictyons*). C'étoient des juges qui tenoient comme les états généraux de toute la Grece; car les douze peuples qui habitoient autour de Delphes envoyoyent chacun leurs députés pour assister à ce conseil, qui se tenoit deux fois l'année aux Thermopyles, & où l'on délibéroit de toutes les affaires qui concernoient le repos de la Grece, & sur-tout de celles qui regardoient la religion. Ils étoient les protecteurs du temple de Delphes.

(b) *Qu'Evanthes de Samos*). Il y avoit deux autres auteurs

de ce nom, l'un de Cyzique, & l'autre de Milet. Je ne fais duquel des trois est l'histoire d'un loup-garou dont parle Pline : *Evanthes*, dit-il, *qui est un auteur considérable parmi les Grecs, nous apprend que les Arcadiens écrivent que dans leur pays il y a une famille d'un certain Antæus, de laquelle un homme choisi par le sort va à un certain étang, se déshabille, pend ses habits à un chêne, traverse l'étang, s'en va dans les deserts, & se change en loup.*

(c) *Il y avoit déjà fort long-tems que la vengeance divine poursuivoit les Athéniens, pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon*). Cylon

vengeance divine poursuivoit les Athéniens, pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon. Car ces malheureux s'étant réfugiés dans le temple de Minerve, l'archonte Mégaclês leur persuada de venir se présenter en jugement ; & comme ils ne pouvoient se résoudre à quitter leur asyle, il leur conseilla d'attacher un fil à la statue de la déesse ; leur faisant entendre que, pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne seroient pas moins en sûreté que s'ils étoient dans le temple même ; mais ce fil s'étant rompu quand ils furent vis-à-vis le temple des Furies,

étoit un Athénien d'une très-ancienne noblesse, qui ayant épousé la fille de Théagène, tyran de Mégare, s'empara de la citadelle d'Athènes, pendant la fête des jeux olympiques, sur la foi d'un oracle d'Apollon, qui lui ordonnoit de faire cette entreprise pendant la plus grande fête de Jupiter. Il crut qu'il n'y avoit pas de plus grande fête pour ce dieu que les jeux olympiques, & il ne prit pas garde qu'on célébroit à Athènes une très-grande fête, appelée *Diasia*, en l'honneur de Jupiter, & que c'étoit peut-être de celle-là dont Apollon avoit parlé. Quoi qu'il en soit, cette équivoque suffit pour justifier l'oracle ; car les oracles n'ont jamais tort. Cylon fut assiégé dans la citadelle, & si pressé par la faim & par la soif, qu'il se sauva avec son frere, & laissa ses troupes, qui, la

plupart, périrent de misère, & les autres s'étant réfugiés dans le temple de Minerve, eurent le sort que Plutarque rapporte ici ; ils furent égorgés dans les temples & à la vue des autels, dont on les avoit arrachés ou par force, ou par adresse. Les dieux, offensés de ce sacrilège, envoyèrent de grands fléaux aux Athéniens, qui, pour les apaiser, excommunierent & maudirent publiquement les auteurs de ce crime, eux & leurs descendans, & exilerent toutes les familles de ceux qui restoient ; ce qui causa encore long-tems après de fort grands désordres. Cette conjuration de Cylon fut faite du tems même de Solon, vers l'olympiade LXV, 598 ans avant l'ère chrétienne. Car il est certain que Mégaclês fut archonte la première année de cette olympiade.

Mégaclês

Mégaclês & ses (a) collegues se saisirent de la plupart d'eux, alléguant que, puisque ce fil s'étoit rompu de lui-même, c'étoit une marque visible que la déesse leur refusoit sa protection, & ne vouloit pas les tenir en sa garde. Ceux qui furent pris furent lapidés sur le champ; on alla égorger au pied des autels ceux qui s'étoient sauvés dans le temple de ces formidables déesses, & il n'en échappa que ceux qui purent aller se jeter aux pieds des femmes de ces officiers, qui, à cause de cette action abominable, (b) furent appelés *maudits* & *excommuniés*, & regardés comme l'objet de la haine publique. Ceux qui restèrent du parti de Cylon, ayant repris le dessus avec le tems, & étant devenus les plus forts, ne firent ni paix ni treve avec les descendans de Mégaclês. Cette sédition étoit alors dans sa plus grande force, de sorte que Solon, voyant le peuple ainsi divisé, se mit au milieu avec les principaux des Athéniens, & fit tant par ses prieres & par ses remontrances, qu'il persuada à ces *excommuniés* de se soumettre au jugement de trois cens des plus gens de bien de la ville. La cause fut donc plaidée, & Milon, du bourg de Phlyée, fut accusateur. On con-

(a) *Ses huit collegues*). Car il y avoit toutes les années neuf archontes.

(b) *Furent appelés maudits & excommuniés*). J'ai conservé ce dernier terme, parce que les anciens pratiquoient l'excommunication presque de la même manière qui est aujourd'hui en usage.

Car lorsque quelqu'un avoit encouru cette peine, on lui défendoit publiquement d'assister aux sacrifices, d'entrer dans les temples, & de participer aux eaux sacrées, c'est-à-dire, à l'eau lustrale, comme je l'ai remarqué sur l'*Œdipe* de Sophocle.

damna tous les *excommuniés* : ceux qui étoient en vie furent bannis, & on déterra les os de ceux qui étoient morts, & on les jetta hors des frontieres de l'Attique. Cependant ceux de Mégare, profitant de cette occasion, attaquèrent les Athéniens, leur prirent (a) Nifée, & recouvrèrent Salamine.

Dans ce même tems-là, toute la ville d'Athenes fut troublée par des craintes superstitieuses, & par des spectres & des fantômes. Les devins affuroient même qu'il paroïssoit par les victimes, que la ville étoit souillée de crimes & d'abominations qu'il falloit purger. (b) Sur quoi ils firent venir de Crete Epiménide le (c) Phestien, qui passe pour le septième sage dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Cet Epiménide avoit la réputation d'être un homme saint, fort aimé des dieux, & profondément savant dans

(a) Ville maritime sur le golfe de Corinthe. Ce fut le port de Mégare.

(b) Sur quoi ils firent venir de Crete Epiménide le Phestien. Il appelle Epiménide Phestien, parce qu'il suit l'opinion de ceux qui écrivent qu'il étoit de la ville de Phestre. Mais le plus grand nombre est de ceux qui disent qu'il étoit de Gnosse. Dans Platon on rend ce témoignage à ce philosophe, qu'il eut plus d'esprit que tous les autres hommes, & qu'il prédit la guerre des Perses plusieurs années avant qu'on

pensât à en faire les préparatifs. Il avoit fait un traité de cinq mille vers de la génération des Curetes & des Corybantes; six mille vers sur l'expédition de Jason; un traité en prose du gouvernement & des sacrifices de ceux de Crete; quatre mille vers sur Minos & sur Rhadamanthe; un traité en vers sur les expiations. Il arriva à Athenes vers l'Olympiade 46. Les Athéniens lui avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

(c) Phæstus, ville de Crete,

les choses divines , sur-tout en ce qui regarde l'inspiration & les cérémonies les plus mystérieuses & les plus cachées ; (a) c'est pourquoi on l'appelloit de son tems *le nouveau Curete* , (b) & *le fils de la nymphe Balté*. Quand il fut arrivé à Athenes , il fit amitié particuliere avec Solon , & lui fraya le chemin pour publier ses loix , pour les faire recevoir du peuple : car il accoutuma les Athéniens à faire moins de dépense pour toutes les choses qui regardoient la religion , & à être plus modérés dans leur deuil , en mêlant d'abord à leurs obseques certains sacrifices , (c) qu'il substitua à la place des coutumes dures & barbares qui regnoient auparavant , & auxquelles la plupart des femmes étoient particulièrement attachées ; mais ce qui est plus considérable , (d) par des propitiations , par des expiations

(a) *C'est pourquoi on l'appelloit de son tems le nouveau curete*). Diogene Laërce dit que ce nom lui fut donné par les peuples de Crete. Ils vouloient dire par-là qu'il étoit aussi sage & aussi habile que les curetes , les prêtres , qui avoient gardé Jupiter enfant.

(b) *Et le fils de la nymphe Balté*). On ne sait qui étoit cette nymphe Balté. Diogene Laërce écrit qu'Epiménide étoit si aimé des nymphes , qu'elles lui donnerent une drogue , qu'il conservoit dans la corne d'un bœuf , & dont une seule goutte le tenoit long-tems vigoureux & sain , & l'exemptoit de la nécessité

de prendre aucune autre sorte de nourriture.

(c) *Qu'il substitua à la place des coutumes dures & barbares qui regnoient auparavant*). Il veut parler , sans doute , de la coutume de se meurtrir & de se déchirer le visage.

(d) *Par des propitiations , par des expiations & par des fondations de temples*). Ces propitiations d'Epiménide ont quelques traits de ressemblance avec l'expiation des Hébreux , comme elle est décrite dans le seizième chapitre du *Lévitique* ; car on écrit qu'il prit des brebis toutes blanches , & d'autres

& par des fondations de temples & de chapelles , il purifia & sanctifia si bien la ville , qu'il la rendit soumise & obéissante à tout ce qui étoit juste , & beaucoup plus souple , plus docile & plus portée à vivre désormais en bonne intelligence & avec union.

On conte aussi de lui que , voyant le port de Munychia , après l'avoir long-tems considéré , il dit à ceux qui l'accompagnoient : *Que les hommes sont aveugles & ignorans dans l'avenir ! (a) Si les Athéniens savoient tous les maux que ce lieu causera à leur ville , ils le mangeroient , pour ainsi dire , à belles dents.* On dit que Thalès eut un pressentiment tout pareil , car il ordonna qu'on l'enterrât dans le plus méchant lieu , dans le lieu le plus désert du territoire de Milet , & prédit aux Miléfiens que ce seroit-là un jour le marché public de leur ville. Les Athéniens donc , ravis d'admiration pour la vertu & pour la sagesse d'Epiménide , voulurent le combler de présens & d'honneurs ; mais il les refusa , & ne voulut

toutes noires , qu'il les mena dans le lieu de l'Aréopage ; & que les laissant aller , il ordonna à ceux qui les suivoient , que par-tout où elles se coucheroient , ils les immolassent sur le lieu même au dieu qui y présidoit ; ce qui fut exécuté , & à chaque endroit on élevoit un autel , d'où vient que dans les bourgs de l'Attique on trouvoit beaucoup d'autels sans nom , anciens monumens de cette cérémonie. Il fit bâ-

tir aussi plusieurs chapelles & plusieurs temples ; & entr'autres , *contumeliæ sanum & impudentiæ.*

(a) *Si les Athéniens savoient tous les maux que ce lieu causera à leur ville).* L'effet de cette prédiction arriva la CXIV olympiade , c'est-à-dire , près de 270 ans après qu'elle fut faite. Car Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garnison dans la forteresse de Munychia.

qu'une seule branche de l'olivier sacré, qu'il emporta dans son pays.

Après son départ, Athenes, délivrée de la malédiction Cylonienne par le bannissement & par la punition de ceux qui l'avoient encourue, retomba dans ses premières dissensions pour le gouvernement de la république, & se divisa en autant de partis, qu'il y avoit de différentes sortes d'habitans dans l'Attique. (a) Car les montagnards tenoient pour le gouvernement populaire; ceux de la plaine vouloient un état olygarchique; & ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mêlé des deux premiers, empêchoient l'un & l'autre des deux partis opposés d'avoir l'avantage. D'ailleurs, la division, qui naît ordinairement entre les pauvres & les riches, à cause de leur inégalité, étoit alors plus enflammée que jamais; de manière que toute la ville se trouvoit dans un très-pressant danger, & sembloit n'avoir d'autre moyen de se garantir du naufrage, que de se soumettre au

(a) *Car les montagnards tenoient pour le gouvernement populaire*). Ce passage est remarquable, en ce qu'il marque l'esprit des peuples qui aiment un gouvernement différent, selon les lieux qu'ils habitent. Ceux qui habitent les montagnes, ordinairement plus pauvres & plus grossiers, sont plus amateurs de la liberté; c'est pourquoi ils veulent un gouvernement populaire. Ceux de la plaine, communément plus riches &

plus polis, & par conséquent plus ambitieux, penchent vers l'olygarchie, parce qu'ils espèrent d'être du nombre de ceux qui gouverneront. Et ceux de la côte, participant des inclinations des uns & des autres, veulent un gouvernement qui tienne de la démocratie & de l'olygarchie, c'est-à-dire, que le peuple ait la liberté des suffrages, & le petit nombre le pouvoir de juger & de décider,

pouvoir d'un seul. Les pauvres, se trouvant obligés envers les riches pour des dettes qu'ils ne pouvoient payer, étoient réduits, ou à leur donner tous les ans le sixième des fruits de leurs terres; c'est pourquoi on les appelloit *fixenaires* & *mercenaires*, (a) ou à engager leurs propres personnes; ce qui les réduisoit au pouvoir de leurs créanciers qui se les faisoient adjuger, & qui les retenoient pour leurs esclaves, ou les envoioient vendre dans les pays étrangers; la plupart même étoient forcés de vendre leurs propres enfans: car il n'y avoit point de loi qui l'empêchât; ou bien ils étoient contraints d'abandonner leur patrie, pour se soustraire à la cruauté de ces usuriers impitoyables.

Enfin le plus grand nombre de ces malheureux, & ceux qui se trouverent les plus forts & les plus résolus, s'étant assemblés, s'encouragerent à ne plus souffrir cette barbarie, & à élire pour chef un homme de confiance, avec lequel ils iroient délivrer ceux qui n'avoient pas pu payer à tems, obtiendroient un nouveau partage des terres, & changeroient entièrement le gouvernement de l'état. Dans cette extrémité, les plus sages des Athéniens, voyant que Solon étoit le seul qui ne fût point

(a) *Ou à engager leurs propres personnes*). C'est ce que les Romains imiterent pendant long-tems; car, par une des loix des douze tables, le débiteur qui ne payoit point, étoit adjugé à ses créanciers, qui le

gardoient chez eux en prison, ou le vendoient. La loi même leur permettoit de le mettre en pieces, & de partager entre eux son corps; mais personne n'usa jamais d'un droit si atroce & si contraire à l'humanité.

suspect à aucun des deux partis , car il n'avoit trempé ni dans l'injustice des riches , ni dans la révolte des pauvres , se mirent à le prier de s'entremettre des affaires , & d'appaiser tous ces différens. (a) Phantias de Lesbos écrit pourtant qu'en cette occasion , Solon usa de ruse , & qu'il les trompa tous également pour le salut de la république ; car il promit secrètement aux pauvres un nouveau partage des terres , & il fit espérer aux riches la confirmation de leurs contrats. Mais , après avoir balancé long-tems s'il se chargeroit d'une chose si difficile , par la crainte qu'il avoit de se voir exposé en même-tems à l'avarice des uns & à l'insolence des autres ; enfin il fut élu archonte après Philombrotus , & nommé arbitre souverain & législateur , du consentement de tout le monde , les riches l'agréant volontiers comme riche , & les pauvres le recevant comme homme de bien. On dit même qu'il courut alors un mot de lui , *que l'égalité n'engendre point de guerre* , mot qui plut merveilleusement aux pauvres & aux riches , parce que les premiers espéroient de parvenir à cette égalité , & de contrebalancer leurs ennemis par le nombre & par la mesure des terres distribuées , & que les autres s'attendoient de tirer le même avantage de leur dignité & de

(a) *Phantias de Lesbos*. Il étoit d'Eresse , ville de l'isle de Lesbos. On cite de lui plusieurs ouvrages ; un des plantes , un autre de la mort des tyrans , un autre des tyrans du siècle , un

autre des magistrats d'Eresse , un autre des philosophes Socratiques , un autre des dissertations de Possidonius. Il étoit contemporain de Théophraste , & disciple d'Aristote.

leur vertu ; de forte que les deux partis étant pleins d'espérance , ceux qui étoient à leur tête ne cessoient de presser Solon de se faire roi , & de prendre hardiment la conduite d'une ville où il avoit déjà toute l'autorité. La plupart même des citoyens , qui n'étoient ni de l'un ni de l'autre parti, voyant qu'il étoit très-difficile d'attendre de la raison humaine & des loix un changement favorable , n'étoient pas éloignés de communiquer le pouvoir suprême à un seul, qui fût très-homme de bien.

Il y en a aussi qui disent qu'il reçut un oracle de Delphes conçu en ces termes : *Sieds-toi au milieu de la poupe du vaisseau , & prends en main le gouvernail , la plupart des Athéniens te seront favorables.* Ses amis sur-tout l'accusoient de bassesse & de lâcheté, de n'oser accepter la monarchie, de peur d'être appelé tyran ; (a) *comme si tous les jours la tyrannie ne devenoit pas une royauté légitime par la vertu de ceux qui s'en sont saisis. N'en a-t-on pas vu, disoient-ils, un bel exemple (b) en*

(a) *Comme si tous les jours la tyrannie ne devenoit pas une royauté légitime , par la vertu de ceux qui s'en sont saisis*). Cela est fondé sur cette maxime, que la domination appartient naturellement à ceux qui ont le plus de vertu , & qui par-là peuvent rendre heureux ceux qui leur obéissent. Mais cette maxime n'est vraie , que lorsque la domination est déferée à quelqu'un du consentement de tout un peuple. Celui qui

l'usurpe ou par force ou par adresse , quelque vertueux qu'il soit d'ailleurs , ne peut jamais cesser d'être un tyran , parce que la tyrannie la plus longue n'est qu'une injustice plus long-tems continuée , & qui ne peut être effacée par les plus grandes vertus. Ce n'est que dans les successeurs du tyran que la tyrannie peut devenir , avec le tems , une royauté légitime.

(b) *En Eubée où Tynnon-das a régné*). Je ne me sou-

Eubée où Tynnondas a regné? (a) Et aujourd'hui même Mitylene n'est-elle pas heureuse sous le sceptre de Pittacus?

Toutes ces raisons n'ébranlerent pourtant pas Solon; il se contenta, dit-on, de répondre à ses amis : *C'est un beau pays que celui de la royauté, mais il n'a point d'issue. Et dans ses poésies il dit, en s'adressant à son ami Phocus : Si j'ai épargné ma patrie, & que je n'aie pas voulu m'en rendre le tyran, ni m'élever par la force & par la violence, en me déshonorant & en souillant toute la gloire que j'avois acquise, je n'en ai point de honte & je ne m'en repens point; au contraire, je prétends avoir surpassé par-là tous les hommes. Ce qui prouve qu'avant même qu'il eût composé ses loix, il étoit dans une grande réputation. Pour ce qui est de ce qu'on disoit de lui, en se moquant de ce qu'il avoit rejeté la souveraine puissance, il le rapporte lui-même en ces termes dans ses poésies : Le bon esprit, dit-on, & la prudence ont bien manqué à Solon, d'avoir refusé le beau présent que Dieu lui faisoit. Après qu'il a eu enfermé une grosse*

viens pas d'avoir rien lu ailleurs de ce Tynnondas, tyran d'Eubée.

(a) *Et aujourd'hui même Mitylene n'est-elle pas heureuse sous le sceptre de Pittacus*). Pittacus, l'un des sept sages de Grece, se rendit le maître de Mitylene. Le poète Alcée, qui étoit de la même ville, & son contemporain, écrivit sur ce-

la contre lui, & le déchira dans ses vers, comme il déchiroit les autres tyrans. Pittacus méprisa ses satyres; & après avoir apaisé, par son autorité, les désordres & les séditions qui regnoient parmi ses citoyens, & rétabli parmi eux le calme, il se démit volontairement de son pouvoir, & rendit la liberté à sa patrie.

proie dans son filet, il n'a su le tirer, sauté d'esprit & de courage : car si l'un & l'autre ne lui eussent manqué, pour être le maître de tant de trésors, & pour regner un seul jour à Athènes, il ne se seroit pas soucié d'être écorché vif le lendemain, & de voir exterminer toute sa race. Voilà comment il fait parler de lui le peuple & les méchans.

Cependant, quoiqu'il eût refusé la royauté, il ne se porta pas plus mollement ni plus lâchement au maniement des affaires ; & on ne le vit, ni céder aux plus puissans dans l'établissement de ses loix, ni rien faire par complaisance pour ceux qui l'avoient élu. Véritablement il y avoit de certaines choses auxquelles il ne toucha point ; mais ce fut parce qu'elles lui parurent bien, & qu'il craignit, qu'après avoir remué & bouleversé toute la ville, il n'eût plus la force de la rétablir & de la remettre en meilleur état. Il ne fit que les changemens qu'il crut pouvoir persuader à ses citoyens par de belles paroles, ou leur faire recevoir par autorité, en mêlant sagement, comme il le disoit lui-même, la force avec la justice ; c'est pourquoi quelqu'un lui ayant demandé quelque tems après si les loix, qu'il avoit données aux Athéniens, étoient les meilleures, il répondit : *Oui, ce sont les meilleures de toutes celles qu'ils étoient capables de recevoir.*

Ce que des auteurs modernes écrivent, que les Athéniens ont accoutumé de cacher la dureté des choses, en les adoucissant par des

noms plus honnêtes & plus gracieux , comme lorsqu'ils appellent les courtisanes *des amies* , les impôts *des contributions* , les garnisons *les gardes des villes* , & la prison *la maison* , ce fut une invention de Solon , qui appella l'abolition des dettes , *la décharge* : car sa première ordonnance fut que toutes les dettes feroient abolies , & que personne ne pourroit plus s'obliger par corps. Il y a pourtant des auteurs , & entr'autres Eurytion , qui écrivent que ce ne fut pas une abolition des dettes , mais une simple diminution des intérêts ; & que les pauvres , ravis du soulagement qu'ils en tiroient , donnerent eux-mêmes le nom de *décharge* à cette ordonnance pleine d'humanité , qui comprenoit aussi l'augmentation des mesures , & celle de la monnoie ; (a) car la mine , qui ne valoit que soixante-treize drachmes , fut portée à cent : (b) de sorte qu'en

(a) *Car la mine , qui ne valoit que soixante-treize drachmes , fut portée à cent*). Ainsi le prix de la monnoie fut augmenté tout d'un coup de plus d'un quart. Il est vrai qu'il y a des auteurs qui prétendent que l'ancienne mine étoit de soixante-quinze drachmes , c'est-à-dire , qu'elle valoit trente-sept livres dix sols , & elle fut portée à cent , ce qui faisoit cinquante livres. Solon diminua le poids d'un quart , & leur conserva le même prix ; par-là les débiteurs payoient les mêmes sommes en valeur courante , & beaucoup moins en poids

& en valeur véritable & réelle. Et afin que cette réformation allât au profit des particuliers , toute leur monnoie étoit réformée pour leur compte , ils payoient seulement pour les ouvriers & pour le coin de la république , quatre pour cent.

(b) *De sorte qu'en payant la même chose en valeur , & donnant beaucoup moins en poids*). Le grec dit , *donnant la même chose en nombre de pièces , & beaucoup moins en poids*). Mais c'est la même chose ; car *valeur* est ici le prix courant. Quant à ce que Plutarque ajoute , *que les dé-*

payant la même chose en valeur, & donnant beaucoup moins en poids, les débiteurs de grosses sommes gagnoient beaucoup, sans que les créanciers perdissent.

Cependant la plupart de ceux qui en ont écrit, soutiennent que cette décharge fut une pure abolition de toutes les dettes, & que cela s'accorde mieux avec ce que Solon écrit dans ses vers, (a) où il se glorifie d'avoir ôté de l'Attique les écriteaux qui marquoient que les héritages étoient engagés; d'avoir rendu toute cette terre libre, d'esclave qu'elle étoit auparavant; & de tous les citoyens adjugés à leurs créanciers, d'avoir ramené les uns des terres étrangères où on les avoit vendus, & où ils avoient été si long-tems errans, qu'ils avoient oublié leur langue naturelle; & d'avoir remis en liberté les autres qui, ayant été retenus dans le pays, croupissoient dans une honteuse & misérable servitude.

Il est vrai que cette affaire lui attira une aventure fâcheuse, qui lui donna un très-sen-

biteurs gagnoient beaucoup sans que les créanciers perdissent, cela fut vrai, parce que la monnoie demeura fixe sur le pied où Solon l'avoit mise. La mine fut toujours de cent drachmes. Ainsi n'y ayant point de diminution, les créanciers ne perdirent rien, & les débiteurs gagnèrent beaucoup.

(a) Où il se glorifie d'avoir ôté de l'Attique les écriteaux qui marquoient que les héri-

tages étoient engagés). En Grece, les propriétaires qui avoient engagé leurs terres ou leurs maisons, étoient obligés de mettre des écriteaux qui marquassent les sommes pour lesquelles ces terres ou ces maisons étoient engagées. Ces écriteaux faisoient le même effet que font aujourd'hui les pannonceaux qu'on met pour marquer qu'une terre est saisie réellement.

sible déplaisir ; (a) car , comme il travailloit à cette abolition , & qu'il cherchoit les paroles les plus persuasives , & l'exorde le plus convenable pour mettre à la tête de son édit , il communiqua son dessein à Conon , à Clinias & à Hipponicus , qui étoient ses meilleurs amis , & qu'il consultoit dans toutes ses affaires ; il leur dit donc qu'il ne toucheroit point aux terres , mais que pour toutes les dettes il vouloit absolument les abolir. Ses amis , plus intéressés que fideles , se hâterent de prévenir la publication de l'édit , & emprunterent secrètement des meilleures bourses de fort grosses sommes , dont ils acheterent des héritages. Après que l'édit fut publié , comme on vit qu'ils retenoient les héritages sans rendre l'argent , on ne manqua pas de rejeter le tout sur Solon , & de l'accuser , non pas d'avoir été trompé par ses amis , mais d'avoir aidé ses amis à tromper les autres. Il est vrai que cette calomnie fut bientôt détruite par la remise qu'il fit le premier de cinq talens qui lui étoient dus : d'autres , (b) comme Polyzelus de Rhodes , en mettent quinze. Cela n'empêcha pourtant pas que ses trois amis ne fussent appelés toujours depuis *les* (c)

(a) *Car , comme il travailloit à cette abolition , & qu'il cherchoit les paroles les plus persuasives , & l'exorde le plus convenable pour mettre à la tête de son édit*). Car il n'étoit pas aisé de trouver des raisons & des prétextes plausibles , pour faire une déclaration si con-

traire aux intérêts des riches.

(b) *Polyzelus* , qui avoit écrit les choses mémorables de Rhodes.

(c) On faisoit allusion au mot *Cécropides* , qui étoit le nom qu'on donnoit aux Athéniens , comme descendants de *Cécrops*.

créocopides, c'est-à-dire, *les abolisseurs de dettes*.

D'abord cette ordonnance ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle abolissoit les dettes; & elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'ordonnoit pas un nouveau partage des terres, comme ils l'avoient espéré; & que Solon ne les avoit pas tous rendus égaux en biens, comme Lycurgue l'avoit fait à Lacédémone. Mais il y avoit cette différence entre Lycurgue & lui, que Lycurgue étoit le onzième descendant d'Hercule; qu'il avoit déjà regné long-tems, & qu'il avoit acquis de l'autorité, des amis & de grandes richesses, ce qui lui fut d'un très-grand secours pour établir la forme de gouvernement qu'il voulut. Encore avec cela fut-il obligé d'employer plutôt la force que l'adresse; il lui en coûta même un œil pour faire passer le point le plus important & le plus capable de rendre une ville heureuse, & d'y faire regner la concorde & l'union, qui est que parmi les citoyens il n'y ait ni pauvres ni riches; au lieu que Solon ne put parvenir à ce point-là, (a) parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne, & qu'il manquoit de tous les autres avantages

(a) *Parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne*). Plutarque a dit au commencement qu'il étoit d'une des plus nobles maisons d'Athènes, & qu'il descendoit du roi Codrus. Comment dit-il donc ici

qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne? Il veut dire, sans doute, que ses ancêtres avoient déchu, & que la fortune n'ayant pas répondu à leur noblesse, ils furent réduits à la médiocrité.

nécessaires pour exécuter un si grand dessein. Il fit pourtant tout ce qu'il étoit possible de faire avec le peu de puissance qu'il avoit en main, n'étant aidé que du bon sens & de la confiance que ses citoyens avoient en lui.

Or, il est si vrai que par sa déclaration il avoit offensé la plupart des citoyens, qui s'attendoient à toute autre chose, qu'il le témoigna lui-même dans ses vers : *Ceux qui étoient auparavant enflés de joie & d'espérance*, dit-il, *me regardent présentement de travers comme un ennemi. Cependant tout autre en ma place, & avec aussi peu d'autorité, n'auroit pu venir à bout du peuple, ni le réduire, (a) qu'il ne l'eût auparavant sucé & mis à sec.* Mais il ne se passa guère de tems, que les Athéniens ne comprissent toute l'utilité qui leur revenoit de cette conduite. Et alors, cessant de se plaindre & de murmurer, ils firent en commun un sacrifice, qu'ils appellerent du nom de la déclaration, *le sacrifice de la décharge*, & donnerent à Solon l'intendance des loix & de la police, avec un pouvoir si peu limité, qu'ils le firent entièrement maître des charges, des assemblées, des jugemens & des délibérations; il créoit à son gré tous les officiers, régloit leurs biens, leur nombre & le tems qu'ils seroient en charge, & cassoit & confirmoit, comme il le jugeoit à propos,

(a) *Qu'il ne l'eût auparavant sucé & mis à sec.* Le grec dit mot à mot, *qu'il n'eût ôté tout le gras lait*, *πικρὸν ἔλεαν γάλα.* Ce qui pa-

roît avoir été une espece de proverbe. Quand on a ôté le gras du lait, il ne reste que le maigre, ce qu'on appelle le petit lait.

toutes les ordonnances qui avoient été faites auparavant.

(a) D'abord, toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers, furent cassées à cause de leur trop grande sévérité; car elles n'ordonnoient pour toutes les fautes qu'une même peine, qui étoit la mort; de sorte que ceux qui étoient convaincus de paresse & d'oïveté, & ceux qui n'avoient volé que des herbes & des fruits dans un jardin, étoient punis aussi sévèrement que les assassins & les sacrilèges. Aussi a-t-on fort vanté dans les siècles suivans le mot de (b) Démadès, qui dit en parlant de ces loix, *qu'elles n'avoient pas été écrites avec de l'encre, mais avec du sang.* Et Dracon lui-même, interrogé pourquoi il avoit ordonné une peine capitale pour toutes les fautes, avoit répondu que c'étoit *parce que les plus petites lui avoient paru dignes de mort, & qu'il n'avoit pu trouver d'autre punition pour les plus grandes.*

Après avoir annullé ces loix, Solon voulut laisser les charges entre les mains des riches, & donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus, fit une estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouverent avoir de revenu an-

(a) D'abord, toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers, furent cassées). Dracon fut le premier des Grecs qui condamna à mort les adulteres; & afin de donner plus d'horreur pour le meurtre, il voulut

qu'on fît le procès aux choses inanimées qui avoient tué quelqu'un. Une statue qui étoit tombée sur quelque personne, étoit bannie, & on ne pouvoit la garder dans le pays.

(b) Orateur qui vivoit du tems d'Alexandre.

nuel cinq cens mesures , tant en grains qu'en choses liquides , furent mis au premier rang , & appellés les *pentacosiomédimnes* , c'est-à-dire , qui avoient cinq cens mesures de revenu. Le second ordre fut de ceux qui en avoient trois cens , & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre , on les appella les *chevaliers* ; ceux qui n'en avoient que deux cens firent le troisième , (a) & on les nomma *zeugites*. Tous les autres , qui étoient au-dessous , furent compris sous le nom de *thetes* , c'est-à-dire , de mercenaires travaillans de leurs mains , auxquels Solon ne permit d'avoir aucune charge ; il leur laissa seulement le droit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens du peuple , ce qui au commencement ne parut rien , & se trouva à la fin un très-grand avantage , parce que la plupart des procès & des différens retournoient toujours au peuple , devant lequel on pouvoit appeller de tous les jugemens des magistrats. D'ailleurs , comme les loix de Solon étoient écrites avec beaucoup d'obscurité , & qu'elles avoient plusieurs sens contraires , cela augmenta infiniment l'autorité de ce tribunal : car les différens ne pouvant être décidés par le texte formel des loix , on avoit besoin de ces juges , de qui dépendoit uniquement la décision , & qui étoient , en quelque façon , au-dessus des loix mêmes. Solon

(a) On les nomma *Zeugites*. Ou *Zugites*. Je crois qu'on les appella ainsi , parce qu'ils tenoient le milieu entre les chevaliers & les thetes : com-

me dans les vaisseaux , les rameurs du milieu étoient appellés *Zugites* , ils étoient entre les thalamites & les thranites.

parle & s'appaudit assez dans ses vers , de cette égalité qu'il avoit introduite : *J'ai donné au peuple , dit-il , tout pouvoir qui étoit juste & raisonnable , sans trop augmenter ni diminuer son autorité. Pour les riches , j'ai aussi pourvu à leur sûreté , je les ai mis à couvert de toute insulte , & j'ai également muni les deux partis d'un fort bouclier , afin que l'un ne puisse jamais opprimer injustement l'autre.*

Mais voulant encore plus subvenir à la foiblesse du menu peuple , il fit une loi qui permettoit à tout le monde de prendre & d'épouser la querelle de celui qu'on auroit outragé. Si quelqu'un avoit été blessé , battu ou maltraité , en quelque maniere que ce pût être , le premier venu pouvoit poursuivre & mettre en justice celui qui avoit commis l'excès : ce législateur ayant sagement voulu accoutumer par-là ses citoyens à sentir les maux les uns des autres , comme membres d'un seul & même corps. Et à cette ordonnance se rapporte un mot qu'on a conservé de lui ; car , comme on lui demandoit un jour quelle ville lui sembloit la plus heureuse & la mieux policée , il répondit que *c'étoit celle dont les citoyens étoient si unis , que ceux qui n'avoient pas été outragés , sentoient l'injure faite à leurs compatriotes , & en poursuivoient la réparation aussi vivement que ceux qui l'avoient reçue.*

(a) Il établit le sénat de l'Aréopage , qu'il

(a) Il établit le sénat de l'Aréopage). L'Aréopage étoit une colline près de la cita-

delle d'Athènes , où il y avoit un enclos découvert , dans lequel les juges s'assem-

composée de ceux qui avoient été (a) archontes ; & comme il avoit eu cette charge , il fut du nombre des juges. Mais voyant que l'abolition des dettes avoit rendu le peuple fier & haut à la main , il créa un second conseil de (b) quatre cens hommes , cent de chaque tribu , devant lesquels on rapportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple ; de sorte que le peuple ne connoissoit de rien qui n'eût été auparavant bien vu & examiné par ce conseil des quatre cens. Il réserva à l'Aréopage , comme à la cour souveraine , l'intendance générale de toutes choses , & le soin de faire observer toutes les loix , dont il le fit le dépositaire ; & il crut que l'état arrêté & affermi par ces deux cours , comme par deux bonnes ancrs , ne seroit plus si agité ni si tourmenté , & que le peuple seroit plus tranquille.

bloient pour juger les procès criminels & les affaires les plus importantes , qui regardoient l'état & la religion. Il y avoit deux sièges d'argent , l'un appelé *le siège de l'Impudence* , & l'autre *le siège de l'Injure*. L'accusateur s'assieyoit sur celui-ci , & le criminel sur celui-là. Cet Aréopage ne fut pas établi par Solon , puisqu'il subsistoit mille ans auparavant sous le regne de Cécrops , qui , après Cranaüs , nomma celui-là Aréopage , *colline de Mars* , après que Mars y eut été jugé , pour le meurtre d'Halirrothius , fils de Neptune. Avant Solon , les plus gens de bien de

la ville étoient les juges ; Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité ; & comme il augmenta beaucoup l'autorité de cette compagnie , il en fut regardé comme le fondateur. Il n'y avoit rien de plus grand ni de plus auguste que ce sénat , ni rien qui égalât la gloire de ces sénateurs. Ils étoient honorés comme des dieux.

(a) Il y avoit neuf archontes toutes les années.

(b) Clisthène , après avoir chassé les Pisistratides , y en ajouta encore cent , & ce fut le conseil des cinq cens.

La plupart des écrivains conviennent que l'Aréopage doit son établissement à Solon, comme nous l'avons dit ; & ce qui semble extrêmement autoriser & confirmer ce témoignage, c'est que Dracon ne fait nulle part aucune mention des aréopagites, & ne cite pas même leur nom ; mais il s'adresse toujours aux (a) éphètes, quand il s'agit de meurtres & de causes qui vont à la mort. Cependant la huitième loi de la troisième table de Solon dit en termes formels, *que tous ceux qui ont été notés d'infamie, avant que Solon fût archonte, soient réhabilités & rétablis, excepté seulement ceux qui, pour cause de meurtre ou de brigandage, ou pour avoir aspiré à la tyrannie, ont été condamnés par l'aréopage ou par les éphètes, ou dans le Prytanée par les rois, & qui étoient actuellement en fuite, quand cette loi a été faite.*

Ces paroles semblent prouver que l'aréopage étoit établi avant que Solon fût en charge, & qu'il eût fait des loix : car qui sont donc ceux qui ont été condamnés par l'aréopage avant Solon, si ce fut Solon qui établit l'aréopage, & qui lui donna toute son autorité ? A moins que l'on ne dise qu'il y a quelque obscurité dans le texte, ou qu'il y manque quelque chose qu'il faut suppléer, & que le sens de la loi est que ceux qui auroient été convaincus des crimes, dont la connoissance appartenoit à la cour de l'aréopage, aux

(a) Juges criminels au nombre de cinquante. Ils étoient distribués dans cinq chambres.

éphètes & au prytanée, quand cette loi fut faite, demeureroient condamnés, & que tous les autres feroient absous. En effet, c'étoit l'intention de Solon.

(a) Parmi les autres loix, il y en a une bien singulière & bien étrange, c'est celle (b) qui déclare infames ceux qui, dans une

(a) *Parmi ses autres loix, il y en a une bien singulière & bien étrange*). Plutarque la condamne formellement dans son traité intitulé, *Instructions politiques*, vol. XI, pag. 813. *Celui, dit-il, à qui Dieu a donné le soin de l'essaim raisonnable & politique, mesurant la félicité du peuple par la douceur, recevra de tout son cœur les autres ordonnances & loix de Solon, & les imitera autant qu'il lui sera possible; mais il doutera & s'étonnera à quoi pensoit ce personnage, quand il ordonna que celui, qui, dans une sédition, demeureroit neutre & ne prendroit aucun parti, seroit infame.* Il prétend que les gens de bien, demeurant neutres, ne seront suspects à aucun des deux partis; & parlant, tantôt à l'un & tantôt à l'autre, ils pourront plus facilement concilier les esprits, & les ramener. Pour moi j'avoue que je ne serois pas du sentiment de Plutarque, & que cette loi de Solon, bien loin de me sembler étrange, me paroît au contraire très-raisonnable & très-sage, le but du législateur étant, non

pas d'augmenter les séditions, mais de les apaiser. Quand les gens de bien & ceux qui ont le plus d'autorité dans une ville, demeurent neutres, les séditions ne s'apaisent que par l'extinction d'un des partis, au lieu que quand ils se jettent dans le parti qui leur paroît le plus juste, ils adoucissent & apaisent ceux dont ils ont embrassé les intérêts, & attirent le respect & la confiance des autres, qui sont persuadés qu'ils ne cherchent que le salut & l'utilité des deux partis. C'est pourquoi le philosophe Favorinus disoit que cette loi de Solon devoit être observée dans les querelles des amis & des frères, contre les amis communs qui ne se déclareroient point. D'ailleurs la neutralité dans les dissensions qui s'élèvent dans sa patrie, ne peut-elle pas faire regarder celui qui l'observe comme un homme indifférent aux biens & aux maux de sa république? Mais c'est une grande question de politique, dont on ne doit attendre la décision que de ceux qui sont habiles dans cet art.

(b) *Qui déclare infames*). Elle les condamnoit encore

sédition de ville , ne prennent aucun parti. Il ne vouloit pas qu'on fût insensible aux malheurs communs , & qu'après avoir mis sa personne & ses biens en sûreté , on se fît un mérite , & que l'on triomphât de n'avoir pris aucune part aux miseres de sa patrie ; il vouloit que dès le commencement on embrassât le parti le plus juste , que l'on courût le même danger , & qu'on n'attendît pas tranquillement de quel côté pencheroit la victoire , afin de suivre le victorieux. Mais il y en a une autre qui me paroît ridicule & impertinente ; c'est celle qui permet à une riche héritiere , dont le mari est impuissant , de chercher à se consoler avec tel des parens de son mari qu'elle voudra choisir. Cette loi a pourtant des approbateurs , qui trouvent qu'on ne pouvoit rien ordonner de plus juste contre ceux qui , connoissant leur foiblesse , ne laissent pas d'épouser de riches héritieres , afin de jouir de leur bien , & font violence à la nature pour profiter du privilege de la loi : car , dit-on , ces gens-là voyant que leurs femmes auront la liberté de prendre ailleurs ce qu'elles ne trouveront pas chez elles , ne se marieront point du tout , ou se marieront avec honte & confusion , & porteront la peine de leur insolence & de leur avarice. C'est d'ailleurs , ajoutent-ils , une chose très-bien imaginée de n'avoir pas permis à ces femmes de choisir parmi tous les hommes indifféremment , mais seulement parmi les parens du mari , afin que les enfans , qui à un bannissement perpétuel , tous leurs biens confisqués.

naissent de ce commerce, soient au moins de la même race & du même sang. C'est pour cela aussi qu'il veut que la nouvelle mariée soit enfermée avec son mari, (a) & mange avec lui d'un même coing, & que le mari soit tenu de la voir au moins trois fois le mois : car, quoiqu'il n'en vienne pas d'enfans, c'est toujours un honneur qu'il rend à la chasteté de sa femme ; & cette marque d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de sujets de querelles & de mécontentemens qui arrivent tous les jours, & empêche que ces différens ne produisent enfin la haine, & n'aliénent entièrement les esprits.

Il abolit les dots des autres mariages, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur ; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fût toujours regardé comme une société honorable pour avoir des enfans, pour vivre agréablement & avec douceur, & pour se témoigner une amitié réciproque. Ce fut dans cette vue que Denys le tyran de Sicile répondit un jour à sa mere, qui le prioit de la marier à un jeune homme de Syracuse : *J'ai bien pu, dit-il, forcer les loix d'une ville*

(a) *Et mange avec lui d'un même coing*). Ce législateur vouloit donner à entendre par-là, non-seulement que les mariés ne doivent jamais en venir à des paroles fâcheuses, car le coing rend l'haleine douce, mais aussi qu'ils doivent veiller à la conservation l'un de l'autre, le coing ayant la vertu, selon une ancienne opinion populaire, d'émousser la force de tous les poisons, & de les rendre inutiles.

pour m'en rendre le tyran ; mais de forcer les loix de la nature pour faire de ces mariages hors d'âge , c'est ce qui n'est pas en mon pouvoir. Aussi faut-il empêcher ces défordres dans les villes , & ne pas souffrir ces conjonctions défassorties , qui n'ont ni le plaisir ni l'amour pour fondement , où l'on ne fait rien qui ne démente le mariage , & où l'on ne se propose aucune des fins que l'on doit avoir. Un sage magistrat , ou un prudent législateur , pourroit fort bien dire à un vieillard qui épouseroit une jeune femme , ce que l'on dit à Philoctète dans une tragédie , *malheureux , es-tu donc en âge de te marier ?* Et s'il voyoit dans la maison d'une vieille un jeune homme s'engraissant à la caresser , comme les mâles des perdrix s'engraissent près de leurs femelles , il le feroit promptement passer de la maison de cette vieille dans celle d'une jeune qui n'auroit point de mari. Mais en voilà assez sur cette matiere.

On loue à bon droit une autre loi de Solon , qui défend de dire du mal des morts ; car il y a de la religion à tenir les morts pour sacrés , de la justice à épargner ceux qui ne sont plus , & de la politique à empêcher les haines d'être immortelles. Il défendit aussi de dire aucune injure à personne dans les temples , dans les lieux où se rendoit la justice , dans les assemblées du peuple , & dans les théâtres pendant les jeux ; & il condamnoit les contrevenans à une amende de cinq drachmes , applicables , trois à l'offensé , & deux au trésor public ;

car

car de ne pouvoir être nulle part le maître de sa colere, c'est être d'un naturel trop indocile & trop effréné ; & de la retenir partout, c'est ce qui paroît très-difficile & souvent impossible : or il faut que les loix visent à ce qui est communément possible, si l'on aime mieux faire un exemple utile du châtiment de peu de personnes, que de ne tirer aucun fruit de la punition de plusieurs.

(a) On estima fort aussi sa loi sur les testa-

(a) *On estima aussi fort sa loi sur les testamens*. Cette loi est rapportée au long par Démosthène, dans sa onzième oraison contre Stephanus, page 683, & elle y est plus étendue. Solon permit aux véritables citoyens de disposer de leurs biens comme ils voudroient, à moins qu'ils n'eussent des enfans mâles, nés de légitime mariage ; qu'ils n'eussent l'esprit affoibli par la vieillesse, aliéné par des breuvages, ou par quelque maladie, ou qu'ils ne fussent séduits par les caresses d'une femme, ou par quelque une des choses défendues par les loix, ou violentés par quelque nécessité ou par la prison. Mais quelque estime qu'on ait eue pour cette loi, j'ose dire qu'elle étoit très-injuste & très-préjudiciable à l'état. Elle étoit injuste, en ce qu'elle privoit les filles du droit qu'elles ont naturellement aux biens paternels. Et elle étoit préjudiciable à l'état, en ce qu'elle

alloit à ruiner l'égalité ; car un même homme pouvoit recevoir plusieurs successions de ses amis, & par conséquent s'enrichir plus qu'il n'étoit convenable. Solon donnoit donc à l'amitié non-seulement aux dépens du sang, mais encore aux dépens de la raison & de la bonne politique.

Long-tems après Solon, un éphore nommé Epitates, ayant eu quelque différent avec son fils, pour se venger fit à Sparte une loi encore plus sévère ; car il permit à tout homme de disposer de sa maison & de son bien, & de les donner de son vivant, ou de les laisser par testament après sa mort à qui il voudroit ; c'est Plutarque qui le rapporte dans la vie d'Agis & de Cléomene ; & il nous fait bien voir le jugement qu'il faisoit de cette loi, & le tort qu'elle fit à Sparte, en nous disant qu'elle ruina un très-bel établissement, qui étoit la conservation des héritages dans les

mens. Avant lui on n'avoit pas la permission de tester; le bien du mourant alloit toujours à ceux de sa famille, & il permit de donner tout à qui on voudroit, quand on étoit sans enfans, préférant ainsi l'amitié à la parenté, & le choix à la nécessité & à la contrainte, & rendant chacun véritablement maître de ses biens. Il n'autorisa pourtant pas indifféremment toutes sortes de donations, & n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, sans aucune violence, & sans avoir l'esprit aliéné & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits & les caresses d'une femme, persuadé avec justice qu'il n'y a aucune différence entre être séduit & être forcé; & mettant en même rang la surprise & la force, la volupté & la douleur, comme des moyens qui peuvent également troubler la raison.

Il fit aussi une loi pour régler les voyages des femmes, leur deuil & leurs sacrifices, & pour empêcher le désordre, l'excès & la licence qui regnoient auparavant. Il leur défendit de sortir de la ville avec plus de trois habits, avec des provisions pour plus d'une obole, & avec un panier plus haut d'une coudée, & leur ordonna de n'aller la nuit qu'en charriot, & précédées d'un flambeau. (a) Il leur défendit de s'égratigner & de se

familles, & qu'elle acheva de sapper le plus sûr fondement de leur police, en ruinant l'égalité.

(a) Il leur défendit de s'é-

gratigner & de se meurtrir le visage aux enterremens). Les Romains prirent cette loi de Solon; on la voit encore dans les douze tables : Mu-

meurtrir le visage aux enterremens , & de faire toutes les autres choses qui arrachotent des larmes & des cris à ceux qui suivoient le convoi , & qui n'étoient en aucune maniere parens du mort. (a) Il les empêcha aussi d'immoler un bœuf sur le tombeau du défunt , d'ensevelir avec lui plus de trois robes , (b) & d'aller aux sépultures d'autrui après le jour & l'heure de l'enterrement. La plupart de ces choses sont encore aujourd'hui défendues par (c) nos loix , qui ajoutent que les hommes mêmes qui y contreviendront , seront condamnés à l'amende par les officiers établis pour réformer les abus des femmes , comme des lâches & des efféminés , qui se sont abandonnés à un deuil immodéré , & qui ont eu toutes les foiblesses qu'il inspire aux plus petites femmes.

lieres genas ne radunto , neve lessum , funeris ergo , habento. « Que les femmes ne s'égratignent point les joues , » & qu'elles ne lamentent point aux enterremens ».

(a) *Il les empêcha aussi d'immoler un bœuf sur le tombeau du défunt , d'ensevelir avec lui plus de trois robes*). Cette loi étoit conçue en ces termes dans les douze tables des Romains : *Sumptum minuito , tria si volet ricinia adhibeto & vincula purpuræ.* « Qu'on diminue la dépense , & qu'on ne jette sur lui que trois robes bordées de pourpre ».

(b) *Et d'aller aux sépultures*

d'autrui après le jour & l'heure de l'enterrement). Les parens pouvoient aller visiter les tombeaux de leurs parens aussi souvent qu'ils vouloient ; & cela étoit regardé comme une action pieuse. Mais il étoit défendu à tous les autres d'y aller après le jour & l'heure du convoi , parce que leurs visites étoient suspectes , & qu'on pouvoit croire qu'ils n'y alloient que pour violer la sainteté des tombeaux , & pour ramasser les ossemens dont on se servoit dans les sortilèges.

(c) C'est-à-dire par les loix des Romains , comme on le voit par les douze tables.

Comme la ville d'Athenes se peuploit tous les jours , & que les hommes y accouroient de tous côtés à cause de la grande sûreté dans laquelle on y vivoit , Solon , voyant que la plus grande partie du terroir de l'Attique étoit ingrat & stérile , & que les marchands , qui trafiquoient sur mer , n'apportoient rien à ceux qui n'avoient rien à leur donner en échange , exhorta ses citoyens à cultiver les manufactures & les arts , & fit une loi , que le fils ne seroit pas tenu de nourrir son pere , qui ne lui auroit fait apprendre aucun métier ; car pour Lycurgue , qui habitoit une ville où il n'y avoit nuls étrangers , & qui possédoit un si grand territoire , qu'il auroit suffi , comme dit Euripide , à une fois autant d'habitans , & , ce qui est encore plus considérable , qui se voyoit environné d'une grande multitude d'Iletes qu'il étoit dangereux de laisser en repos , qu'il falloit abattre & humilier par un travail assidu , sans aucun relâche ; il fit fort bien de décharger ses citoyens de tous les arts mécaniques & bas , & de ne les accoutumer qu'au seul exercice des armes ; mais Solon , qui devoit bien plus accommoder les loix aux choses , que les choses aux loix , & qui connoissoit la nature du pays , qui , bien loin d'être en état de fournir à la nourriture d'une populace fainéante & oisive , pouvoit à peine faire subsister les laboureurs , fit aussi très-sagement de relever les arts & les métiers par toutes sortes d'honneurs & de privileges , & de commettre le sénat de l'a-

réopage pour informer de la maniere dont chacun gagnoit sa vie, & pour châtier ceux qui ne faisoient rien.

Mais une loi encore plus rigoureuse, c'est celle par laquelle, comme le rapporte Héraclide de Pont, il dispensoit les enfans, nés d'une courtisane, de nourrir leur pere : *Car il est évident, disoit-il, que celui qui méprise l'honnêteté & la sainteté du mariage, ne voit des femmes que pour assouvir sa passion, & point du tout pour avoir des enfans. Il a donc sa récompense, & il ne s'est réservé aucun droit sur ceux qui sont venus de ce commerce, & dont il a rendu la vie un opprobre éternel.*

Cependant on peut dire en général qu'il y a beaucoup d'absurdités dans les loix qu'il a faites touchant les femmes. (a) Par exemple, il permet de tuer un adultere qu'on a pris sur le fait ; mais si quelqu'un a enlevé & violé une femme libre, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes ; & si c'est pour la produire, il ne condamne le ravisseur qu'à vingt drachmes ; à moins qu'elle ne fût de ces femmes qu'on vend publiquement, c'est-à-dire, de ces courtisanes qui se prostituent sans honte à ceux qui les achètent. Il défend aussi de vendre ses filles & ses sœurs ; à moins qu'on ne les surprenne en faute pendant qu'elles sont encore à marier. Or il n'y

(a) *Par exemple, il permet de tuer un adultere qu'on a pris sur le fait*). Dracon, comme on l'a déjà dit, avoit condamné à mort les adulte-

res. Mais Solon ne voulut pas qu'on fût assujetti aux formalités de la justice, & donna la permission de tuer ceux que l'on prenoit sur le fait.

a point de raison de traiter si différemment un même crime , & de le punir , tantôt avec beaucoup de sévérité , & tantôt avec beaucoup de douceur , & comme en riant , en se contentant d'une légère amende ; si ce n'est qu'on veuille dire que , comme l'argent étoit alors fort rare à Athenes , la difficulté d'en trouver rendoit ces amendes fort considérables : car dans le réglemeut qu'il fit pour les frais des sacrifices , il n'apprécie un mouton & un minot de bled , chacun qu'une drachme.

(a) A celui qui aura vaincu dans les jeux isthmiques , il lui ordonne seulement cent drachmes ; & à celui qui aura remporté le prix dans les jeux olympiques , il ne lui en ordonne que cinq cens. Il veut qu'on ne donne que cinq drachmes à celui qui aura pris un loup , & qu'une drachme , si c'est une louve ; l'un étant le prix d'un bœuf , comme dit Démétrius de Phalere , & l'autre le prix d'un

(a) *A celui qui aura vaincu dans les jeux isthmiques , il lui ordonne seulement cent drachmes*). Il paroît par Diogene Laërce , que Solon diminua le prix qu'on donnoit aux olympioniques & aux isthmioniques , qui , avant lui , étoit plus considérable : car il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des athletes & à des lutteurs des récompenses plus fortes , qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur pays , & dont il étoit juste de nourrir

& d'élever les enfans , qui suivroient un jour l'exemple de leurs peres. Au lieu que ces athletes étoient des dépensiers , & que leurs victoires étoient souvent plus funestes , qu'utiles à leur patrie. Au commencement , la récompense de tous ceux qui avoient vaincu dans ces jeux , n'étoit que des branches d'olivier pour les jeux olympiques ; & des palmes pour les jeux isthmiques. Euryloque fut le premier qui changea un usage si noble , & qui établit des prix d'argent.

mouton. Dans la feizième table de fes loix , il met un prix beaucoup plus haut aux victimes extraordinaires & choisies ; mais c'est peu de chose , si on le compare avec ce que ces mêmes victimes coûtent aujourd'hui.

C'étoit de tout tems la coutume des Athéniens de faire la guerre aux loups , parce que leur terre est plus propre à nourrir du bétail , qu'à porter du bled. (a) Il y a des auteurs qui prétendent que les quatre tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion , mais des différentes manieres de vivre qu'elles embrasserent. Ceux qui firent profession des armes , furent appelés *oplites* , c'est à-dire , soldats ; ceux qui apprirent des métiers , eurent le nom d'*Ergades* , c'est-à-dire , d'artisans ; ceux qui s'adonnerent au labourage , furent nommés *téléontes* , c'est-à-dire , fermiers ; & on appella *ægicores* , c'est-à-dire , bergers , ceux qui eurent soin des troupeaux. Et parce que l'Attique est un pays sec & aride , (b) sans rivières , sans lacs , (c) où l'on ne trouve que peu de

(a) *Il y a des auteurs qui prétendent que les quatre tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion , mais des différentes manieres de vivre qu'elles embrasserent*). Strabon est de ce sentiment contre Hérodote & contre Euripide , qui disent qu'Ion , fils de Xuthus , eut quatre enfans , Téléon , Ægicore , Egrade & Oplite , qui donnerent leur nom aux quatre premières tribus.

(b) *Sans rivières , sans lacs*). Il y a dans le texte , sans ri-

vieres qui coulent toujours , par où il fait entendre que l'Ilissus & l'Eridan , rivières de l'Attique , étoient souvent à sec. Callimaque , dans son catalogue des fleuves de l'Europe , disoit qu'il ne pourroit s'empêcher de rire , si quelque poète étoit assez fou pour écrire , *que les filles des Athéniens puisoient des eaux pures dans le fleuve de l'Eridan*. Car les bêtes même n'en sauroient boire.

(c) *Où l'on ne trouve que*

fontaines , & que dans la plupart des endroits il n'y a presque d'autre eau que celle des puits que l'on creuse ; il fit une loi , par laquelle il ordonna que ceux qui ne feroient éloignés d'un puits public que d'une certaine distance , qu'il limita à la carrière (a) d'un cheval , c'est-à-dire , à quatre stades , pourroient y aller puiser , & que ceux qui en feroient plus éloignés , chercheroient dans leur propre fonds de l'eau pour leur usage ; mais si après avoir creusé dix brasses , ils n'en trouvoient point , ils pouvoient alors en aller prendre au puits le plus prochain une cruche de six pots deux fois par jour ; car il voudroit soulager la nécessité , & ne pas nourrir la paresse. Il régla aussi en homme fort entendu la distance qu'il falloit observer dans les plants des arbres ; & il ordonna qu'on n'en plantât aucun qu'à cinq pieds du fonds de son voisin , & à neuf , si c'étoit un figuier , ou un olivier , qui étendent plus loin leurs racines , & dont le voisinage n'accommode pas toutes sortes d'arbres ; car outre qu'ils leur ôtent leur nourriture , il y en a qu'ils empoisonnent par leur vapeur. Il voulut que les trous que l'on feroit pour les mettre , fussent aussi éloignés du fonds du voisin , qu'ils auroient de profondeur ; & que

peu de fontaines). Strabon remarque qu'il y avoit une source de bonne eau à la porte de Léocharès , près du Lycée , & qu'anciennement on avoit bâti près delà une fontaine qui fournissoit en abondance d'excellente eau. Mais en gé-

néral , l'Attique étoit fort sèche & fort aride ; & c'est sur cela que les habitans disoient toujours dans leurs prières : *Jupiter , faites pleuvoir sur les champs & sur les terres des Athéniens.*

(a) Cinq cens pas.

les ruches que l'on poseroit, fussent au moins à trois cens pieds de celles qu'un autre auroit déjà posées.

De tous les fruits de la terre, (a) il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, & défendit le transport de tous les autres, sous peine, ou d'être maudit publiquement par l'archonte, ou de payer une amende de cent drachmes au trésor public; & cette loi se trouve dans la première table. Ce n'est donc pas sans quelque sorte de raison que l'on a dit qu'il étoit défendu de transporter les figes hors de l'Attique, & que les délateurs de ceux qui en transportoient, étoient appelés *syco-phantes*.

Il fit aussi une loi pour la réparation du dommage causé par les bêtes, (b) dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien, qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer, & de lui attacher au cou un billot de quatre coudées, assez plaisante invention pour mettre en sûreté contre les attaques d'un chien.

Mais la loi qu'il fit contre les étrangers

(a) *Il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, & défendit le transport de tous les autres*. Car il y avoit beaucoup d'huile en Attique, & peu d'autres fruits à proportion; ainsi ces fruits étoient nécessaires pour la nourriture du peuple, & devoient suppléer, en quelque manière; au défaut de bled.

(b) *Dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer*). Les Romains reçurent cette loi dans leurs douze tables : *Si quadrupes pauperiem fecisse dicatur, dominus sarcito, noxæve dedito*. « Si une bête a fait du dommage, que le maître le répare, » qu'il la donne pour la peine.

qui pouvoient acquérir le droit de bourgeoisie , (a) n'est pas sans difficulté ; car il n'accorda ce droit qu'à ceux qui auroient été bannis à perpétuité de leur patrie , ou qui se feroient transplantés à Athenes avec toute leur famille pour y exercer quelque métier. Et on soutient que , bien loin d'avoir en vue d'éloigner par-là les étrangers , il songeoit au contraire à les mieux attirer par cette promesse qu'ils feroient faits citoyens ; & que c'étoit-là les gens qu'il croyoit les plus sûrs & les plus fideles , parce que les uns auroient quitté leur pays par force , sans aucun espoir de retour , & que les autres y auroient renoncé de leur bon gré , sans aucune contrainte.

Une loi qui lui est particuliere , (b) c'est celle qu'il fit pour les repas que les citoyens

(a) *N'est pas sans quelque difficulté* . Il veut dire qu'on ne savoit si par cette loi Solon n'excluoit pas entièrement les étrangers du droit de bourgeoisie . Ceux qui étoient de cette opinion , ne manquoient pas de raisons valables . Car quelle apparence que Solon eût choisi des criminels & des bannis pour en faire des citoyens ? Et quelle sûreté & quelle fidélité peut-on attendre de gens que leur patrie n'a pu souffrir , ou qui n'ont pu souffrir leur patrie ?

(b) *C'est celle qu'il fit pour les repas que les citoyens faisoient ensemble en public , ce qu'il appelle parasiter* . Dans les premiers tems le nom de

parasite étoit vénérable & saint , car il signifioit proprement *Commensal de la table des sacrifices* . Il y avoit même en Grece des hommes honorés particulièrement de ce titre , & qui étoient comme ceux que les Romains appelloient *Epulones* . Pour revenir donc à Solon , il avoit ordonné que chaque tribu feroit tous les mois un sacrifice , qui seroit suivi d'un repas public , auquel ceux de la même tribu seroient obligés d'assister tour à tour . Ceux qui avoient été nommés pour cela , & qui y avoient manqué , étoient déferés au conseil , & obligés de rendre compte de leur conduite .

faisoient ensemble en public, ce qu'il appelle *parasiter* : car il défendit qu'on y allât trop souvent, & il établit une peine contre ceux qui refuseroient d'y aller à leur tour ; le premier lui paroissant une marque de débauche, & l'autre un signe de mépris.

Il ne donna de force & de vigueur à ses loix que pour cent années, & les fit écrire sur des rouleaux (a) de bois qui furent enchassés dans des cadres où ils tournoient. On en conserve encore quelques petits restes dans le Prytanée, & Aristote assure qu'on les appelloit *des cyrbes* ; c'est à quoi se rapporte ce passage de Cratinus, poëte comique : *De par Solon & Dracon, (b) à qui on cuit aujourd'hui des pois avec des cyrbes*. Mais d'autres prétendent que les tables seules où étoient écrites les loix qui concernoient les choses saintes & les sacrifices, avoient proprement le nom de *cyrbes*, & que les autres étoient appelées *tables* tout simplement. Le conseil jura en commun qu'il maintiendrait les loix de Solon ; (c) & chacun des thesmothetes ou officiers, qui avoient soin des loix, jura la même chose en particulier sur

(a) Ces rouleaux étoient en pyramide triangulaire.

(b) Il veut dire qu'on se moquoit alors des loix de Solon, & qu'on faisoit du feu de ses rouleaux.

(c) *Et chacun des thesmothetes ou officiers qui avoient soin des loix*. Des neuf archontes, il y en avoit six, auxquels on donna l'intendance des loix, & qui, par

cette raison, étoient appelés *Thesmothetes*. Leur fonction étoit d'en expliquer le sens, d'accorder les contrariétés qui pouvoient y être, de rechercher celles qui étoient négligées, afin de les remettre en vigueur, & de voir s'il y en avoit plusieurs sur une même chose. Ces thesmothetes jugeoient les criminels, & les condamnoient à mort.

la place , près de la pierre où se font les proclamations publiques ; & en cas qu'il lui arrivât d'en violer quelque'une , (a) il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes sa propre statue d'or massif , qui peseroit autant que lui.

Solon , voyant l'inégalité des mois , & que la lune ne s'accordoit ni avec le lever , ni avec le coucher du soleil , mais que souvent , en un même jour , elle l'atteignoit & le passoit , voulut qu'on appellât ce jour-là *ene cai nea* , la vieille & la nouvelle lune , & attribua à la fin du mois passé ce qui précédoit la conjonction , & au commencement de l'autre , ce qui la suivoit. D'où l'on peut juger qu'il fut le premier (b) qui comprit bien le sens de ces

(a) *Il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes sa propre statue d'or massif , qui peseroit autant que lui*). Il n'y avoit pas de citoyen assez riche pour faire une telle statue d'or massif ; mais c'étoit un vœu excessif & hyperbolique , qui contenoit tacitement une espece de malédiction : car ceux qui auroient commis la faute , & qui n'auroient pu accomplir leur vœu , auroient été bannis , & leurs biens confisqués. Par un passage du *Phædre* de Platon , il paroît que chacun des archontes promettoit de consacrer sa propre statue ; car *Phædre* dit à *Socrate* : *Si vous pouvez me dire sur ce sujet de meilleures choses que celles qui ont été dites par Lyfias ,*

je me sou mets de consacrer dans le temple de Delphes , non-seulement ma propre statue d'or massif , comme les neuf archontes se sont obligés de le faire , quand ils violeroient les loix de Solon , mais aussi la vôtre.

(b) *Qui comprit bien le sens de ces paroles d'Homere , à la fin du mois & au commencement de l'autre*). C'est le vers 162 du quatorzième livre de l'*Odyssée* , où *Ulysse* même , en parlant de son retour à *Eumée* , lui dit : *Croyez fermement ce que je vous dis , Ulysse reviendra ici cette même année : oui , il reviendra dans sa maison à la fin du mois & au commencement de l'autre.* Sur cela , *Solon* qui voyoit bien qu'*Homere* ne

paroles d'Homere , à la fin du mois & au commencement de l'autre. Le jour suivant , il l'appelle le jour de la nouvelle lune ; (a) & depuis le vingtième jour jusqu'au trentième , il compte , non par addition , mais par soustraction , en diminuant toujours selon le decours de la lune.

(b) Quand il eut ainsi publié ses loix , il

pouvoit parler que d'un seul & même jour , (car comment un homme arriveroit-il chez lui deux jours de suite ?) trouva que ce poëte expliquoit ainsi le jour de la conjonction , dans lequel la lune est vieille & nouvelle , & par conséquent termine un mois & en commence un autre.

(a) Et depuis le vingtième jour jusqu'au trentième , il compte , non par addition , mais par soustraction , en diminuant toujours selon le decours de la lune . Il partagea le mois en trois dixaines. La première étoit appelée du mois commençant , *ισαμένης μηνός*. La seconde , du mois qui est au milieu , *μεσσηρίας μηνός*. Et la troisième , du mois finissant , *εξισμένης μηνός*. La première se comptoit de suite ; le premier , le second , le troisième du mois commençant. Quand on étoit parvenu à la seconde , on comptoit de même , le premier , le second , le troisième du mois au milieu , ou bien le premier après dix , le second après dix , &c. jusqu'à vingt. Et quand

on étoit parvenu à la troisième dixaine , on comptoit par soustraction ; car au lieu de dire un après vingt , deux après vingt , on disoit le dixième du mois finissant , c'est-à-dire , le 21 , le neuvième du mois finissant , c'est-à-dire , le 22 , & ainsi des autres. Quelquefois même on suprimoit du mois finissant , quand on comptoit plusieurs jours de suite , parce qu'alors il étoit impossible de se méprendre. C'est ainsi que dans les Nuées d'Aristophane , Strepfiade , au lieu de compter six après vingt , sept après vingt , huit après vingt , neuf après vingt , compte cinq , quatre , trois , deux , & après cela le plus abominable de tous les jours , celui de la vieille & nouvelle lune , c'est-à-dire , le trente. Les Romains ont imité cette dernière maniere de compter par soustraction ; & il est étonnant que des peuples si sensibles & si polis aient suivi des dates si peu naturelles ou plutôt si extravagantes.

(b) Quand il eut ainsi publié ses loix , Plutarque n'a rap-

étoit tous les jours importuné d'une foule de gens qui alloient chez lui pour les louer ou pour les reprendre ; pour le prier d'y ajouter telle & telle chose qui leur étoit venue dans

porté que celles qui lui ont paru les plus singulières & les plus remarquables. En voici d'autres que Diogene Laërce rapporte, & qui méritent de n'être pas oubliées :

Que le tuteur ne demeure point dans la maison de la mere de ses pupilles.

Que la tutelle des enfans ne soit pas donnée à celui qui doit être leur héritier.

Qu'un Orfèvre ne puisse retenir l'empreinte ou la marque du cachet qu'il aura vendu.

Que celui qui a crevé l'œil à un borgne, perde ses deux yeux.

Que l'archonte, qui se sera enyvré, soit puni de mort.

Que celui qui refusera de nourrir son pere & sa mere, soit infame.

Que celui qui a consumé son patrimoine, le soit aussi.

Qu'un débauché ne puisse parler dans les assemblées du peuple.

On trouve encore deux loix de Solon très-remarquables, dont Plutarque n'a point parlé. La première, contre les femmes débauchées. Et l'autre, contre ceux qui font métier de les produire. Il est défendu à toute femme qui aura été surprise en adultere, de se parer & d'assister aux sacrifices publics, de peur que son commerce ne corrompe les autres femmes ; & si elle s'y présente, ou qu'elle se pare, que le premier qui la rencontrera lui déchire ses habits & lui arrache ses ornemens, qu'il la batte même, pourvu qu'il ne puisse ni la tuer ni l'estropier. Le but du

législateur étoit de couvrir d'infamie cette malheureuse, & de lui rendre la vie insupportable.

A l'égard de ceux qui produisoient les femmes débauchées, *lenones*, *πρωγογοί*, il ordonne qu'on les poursuive, & s'ils sont pris, qu'on les fasse mourir, parce qu'en communiquant pour de l'argent leur effronterie à ceux qui avoient envie de pécher, qui étoient retenus ou par les difficultés ou par la honte d'être vus ensemble, ils leur faciliteroient le moyen de se voir & d'accomplir leurs mauvais desirs. Eschine contre Timarque, pag. 26.

l'esprit, ou pour l'obliger d'en retrancher. La plupart même vouloient qu'il leur rendît raison de chaque article, qu'il les leur expliquât, & qu'il marquât précisément en quel sens il falloit les prendre. Voyant donc qu'il ne pouvoit ni les refuser avec quelque sorte de couleur, (a) ni les contenter sans s'exposer à l'envie, pour se dérober à toutes ces difficultés, & pour éviter les plaintes & la haine de ses citoyens; car, comme il disoit lui-même, *dans les grands desseins il est difficile de plaire à tout le monde*, il s'embarqua & prit, pour prétexte de sa retraite, l'envie d'aller trafiquer sur mer, après avoir obtenu des Athéniens un congé pour dix années, dans l'espérance que ce tems-là suffiroit pour faire qu'on fût tout accoutumé à ses loix.

Il alla d'abord en Egypte, & demeura quelque tems, comme il le rapporte lui-même, *près du rivage de (b) Canope à l'embouchure du Nil*, où il conféra avec Psénophis (c) l'Héliopolitain, & avec Sonchis le Saïte, qui étoient les plus habiles & les plus savans de

(a) *Ni les contenter sans s'exposer à l'envie*). En les contentant il s'exposoit à l'envie, ou parce que pour leur découvrir ses loix, il falloit leur découvrir le jugement qu'il faisoit d'eux, & la connoissance qu'il avoit de leurs inclinations & de leurs vices, ou parce qu'il ne pouvoit répondre à quelques-uns sans se réduire dans la

nécessité de répondre à tous : ce qui étant impossible, il s'attireroit l'envie & la haine de ceux qu'il ne pourroit contenter.

(b) Un des sept bras, par lesquels le Nil se décharge dans la mer. Il y avoit là une ville du même nom.

(c) Héliopolis & Saïs, deux villes d'Egypte entre les bras du Nil.

tous les prêtres du pays, (a) & apprit d'eux ; comme dit Platon, le conte de l'isle Atlantique, qu'il entreprit de mettre en vers pour le publier en Grece. D'Egypte il passa en Cypre, où il acquit l'estime & l'amitié d'un des rois de l'isle, nommé Philocypre, qui habitoit une petite ville que Démophoon, fils de Thesée, avoit bâtie sur les bords du fleuve de Claros, en un lieu fort d'assiette, mais dont le terroir étoit stérile & dur ; c'est pourquoi Solon, voyant qu'il y avoit au-dessous une belle plaine, conseilla à Philocypre de transporter là sa ville, & de la rendre plus grande & plus agréable ; il lui aida lui-même à la bâtir, & pourvut à tout ce qui étoit nécessaire pour la commodité & pour la sûreté de ses habitans, de maniere qu'elle fut bientôt très-peuplée, & que tous les autres Princes voisins en furent jaloux. C'est pourquoi Philocypre, voulant rendre à Solon l'honneur qui lui étoit dû, changea le nom de sa ville, qui étoit appelée *Aipeia*, c'est-à-dire, la haute, & la nomma *Soli*, du nom de son fondateur. Solon parle lui-même de cet établisse-

(a) *Et apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de l'isle Atlantique*). Platon acheva cette histoire sur les mémoires de Solon, comme on le voit dans le Timée & dans le Critias. Il prétend que cette isle Atlantique étoit une isle de l'Océan beaucoup plus grande que l'Asie & que l'Afrique, & qu'elle fut submergée en un

jour & une nuit. Diodore de Sicile dit que les Carthaginois qui la découvrirent, défendirent, sur peine de la vie, de l'aller habiter. On infere delà que dès-lors on avoit en Afrique quelque connoissance de l'Amérique, & que sur cela les Grecs bâtirent la fable, que Platon a conservée dans son Critias.

ment dans ses élégies , où s'adressant à Philocypre , il dit : *Puissiez-vous regner long-tems dans Soli , & habiter en paix cette ville , vous & votre postérité ! Et pour moi , (a) que la belle Vénus me fasse partir en bonne santé de cette isle , & que , pour cette nouvelle fondation , elle me fasse part de ses graces , me comble d'honneur , & me conduise heureusement dans ma patrie.*

Pour ce qui est de l'entrevue qu'il eut avec Crésus , (b) je fais bien que quelques auteurs prétendent prouver par la chronologie que c'est un conte fait à plaisir ; mais une histoire si célèbre , qui a été approuvée par un si grand nombre de témoins , & , ce qui est encore plus considérable , qui convient si bien aux mœurs de Solon , & qui est si digne de sa ma-

(a) Il invoque Vénus , parce qu'elle étoit la patronne de cette isle.

(b) *Je fais bien que quelques auteurs prétendent prouver par la chronologie , que c'est un conte fait à plaisir*). Ces auteurs se fondoient sur ce que Solon ayant été archonte la troisième année de l'Olympiade 46 , & Crésus ayant été vaincu par Cyrus la seconde année de l'Olympiade 58 , Solon ne pouvoit pas être encore en vie si long-tems après , c'est-à-dire , quarante-sept ans après avoir été archonte. Mais ils prouvent encore mieux cette impossibilité , en faisant voir que Solon mourut sous l'archonte Hégésistratus , la se-

conde année de l'Olympiade 51. Or Crésus ne monta sur le trône que la première année de l'Olympiade 56 , vingt-deux ans après la mort de Solon. Comment donc accorder le voyage de Solon en Lydie avec le regne de Crésus , sur-tout en mettant , comme fait Plutarque , ce voyage de Solon avant même la tyrannie de Pisistrate ? Cela est plein de difficultés & de contrariétés qu'on ne sauroit concilier qu'en disant , comme Plutarque , que les anciennes tables chronologiques n'étoient pas exactes , & qu'elles se sentoient des efforts que différentes personnes avoient faits pour les corriger.

gnanimité & de sa sagesse, ne me paroît pas devoir être rejetée, sous prétexte qu'elle ne s'accorde pas avec certaines tables chronologiques, que mille gens, jusqu'aujourd'hui, ont essayé de corriger, sans pouvoir jamais concilier les contrariétés dont elles sont pleines.

On raconte donc que Solon étant allé voir Crésus qui l'en avoit sollicité, il lui arriva à peu près ce qui arriva à un homme qui étoit né au milieu de la terre ferme, & qui alla voir la mer, il prenoit pour elle toutes les rivières qu'il rencontroit : tout de même, Solon étant arrivé à la cour, & voyant un grand nombre de seigneurs magnifiquement vêtus, qui marchaient avec grand bruit, environnés d'une foule d'esclaves, de gardes & de courtisans, il les prenoit tous pour Crésus, jusqu'à ce qu'il fut conduit auprès de ce prince, qui, pour se faire voir avec plus de pompe & de majesté, avoit ce jour-là sur lui tout ce qu'on peut imaginer de plus précieux & de plus rare. Ses habits étoient d'un drap de pourpre de diverses couleurs, rehaussé d'or, où la délicatesse de l'art disputoit avec la richesse de la matière, & où les pierres les plus précieuses étoient semées avec profusion. Solon fut longtemps devant lui, sans donner aucune des marques d'émotion qu'il avoit attendues, & sans dire la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration ; au contraire, il fit connoître aux gens de bon entendement qu'il méprisoit cette vanité, comme une petitesse d'esprit & comme une bassesse de courage.

Crésus commanda qu'on lui montrât tous ses trésors, & qu'on lui fît voir la somptuosité & la magnificence de ses appartemens & de ses meubles ; chose fort inutile : car pour juger de Crésus, Solon n'avoit qu'à le voir. Quand il eut tout vu, on le ramena. Crésus lui demanda, *s'il avoit jamais vu d'homme plus heureux que lui ?* Solon répondit qu'oui, (a) & que c'étoit un simple bourgeois d'Athènes, nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien, qui avoit laissé après lui des enfans généralement estimés de tout le monde, & qui, après avoir été toute sa vie à couvert de la nécessité, étoit mort en combattant glorieusement pour sa patrie.

Crésus le prenoit déjà pour un homme qui avoit perdu l'esprit, & pour un stupide & un grossier, de ne pas mesurer le bonheur à l'abondance de l'or & de l'argent, & de préférer la vie & la mort d'un homme du peuple à une si grande puissance & à un empire si florissant. Il ne laissa pas pourtant de lui demander encore, *si, après ce Tellus, il avoit connu un autre homme dont le bonheur fût égal au sien ?* Solon lui répondit encore, qu'il avoit connu de plus heureux que lui, Cléobis & Biton, (b) deux freres qui avoient été un

(a) Et que c'étoit un simple bourgeois d'Athènes, nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien. Hérodoté, qui raconte cette histoire dans son premier livre, y ajoute ces particularités que Plutarque ne devoit pas ou-

blier ; qu'il avoit vu sa patrie toujours florissante, ses enfans établis, & les enfans de ses enfans ; & qu'il avoit été tué dans une bataille à Eleusine, après avoir mis en fuite ses ennemis.

(b) Ils étoient d'Argos.

*modele parfait d'amitié fraternelle , & qui avoient eu pour leur mere tant d'amour & de piété , qu'un jour de fête solemnelle , comme elle devoit aller au temple de Junon , ses bœufs tardant trop à venir , ils se mirent eux-mêmes au joug , & traînerent le char de leur mere , qui étoit ravie , & dont (a) tout le monde van-
toit le bonheur d'avoir porté de tels enfans . Après le sacrifice , ils allerent se coucher ; (b) mais ils ne se releverent pas le lendemain , & terminerent leur vie par une mort douce & tran-
quille , (c) au milieu d'une très-grande gloire qui n'aura point de fin . Eh quoi , reprit Cré-
sus , déjà transporté de colere , tu ne me comp-
teras donc point parmi les heureux ? Solon , qui ne vouloit ni le flatter , ni l'aigrir davan-
tage , lui dit avec douceur : Roi de Lydie , Dieu nous a donné à nous autres Grecs toutes
choses dans la médiocrité ; sur-tout il nous a
fait présent d'une sagesse ferme , mais simple &
populaire , qui n'a rien de royal ni d'éclatant ,
& qui , connoissant que la vie des hommes
éprouve un nombre infini de vicissitudes & de
changemens , ne nous permet , ni de nous glo-*

(a) Pour honorer leur piété, ceux d'Argos consacrerent leurs statues dans le temple de Delphes.

(b) *Mais ils ne se releverent pas le lendemain*). Leur mere ayant prié Junon d'accorder à ses enfans ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes , la déesse exauça ses prieres , & leur envoya une mort prompte & tranquille ,

faisant entendre par-là que le plus grand bien qui puisse arriver aux hommes en cette vie , c'est d'en sortir.

(c) *Au milieu d'une très-grande gloire qui n'aura point de fin*). Cette prophétie de Solon a été accomplie ; les plus grandes actions des plus illustres capitaines n'ont pas été plus vantées que cette action de piété de Cléobis & de Biton.

rifier des biens dont nous jouissons nous-mêmes , ni d'admirer dans les autres une félicité qui peut n'être que passagere , & n'avoir rien de réel ; car l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidens tout divers , qui ne peuvent être prévus ; celui-là nous paroît seul heureux , de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie ; mais pour celui qui vit encore , & qui flotte au milieu des écueils sur cette mer orageuse , son bonheur nous paroît aussi incertain & aussi mal assuré que la couronne pour celui qui combat encore , & qui n'a pas encore vaincu. Solon se retira après ces paroles , qui ne firent qu'affliger Crésus sans le corriger.

Esope , celui qui a fait des fables , étoit alors à la cour , où il avoit été appelé par Crésus , qui le traitoit très-favorablement ; il fut fâché du mauvais accueil que Solon avoit reçu de ce prince , & lui dit par forme d'avis : *Solon , il faut ou n'approcher point du tout des rois , ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables.* Dis plutôt , répondit Solon , *qu'il faut , ou ne les point approcher , ou leur dire des choses qui leur soient utiles.* Ainsi Crésus eut toujours depuis beaucoup de mépris pour Solon ; jusqu'à ce qu'ayant été défait en bataille par Cyrus , sa ville capitale prise , & lui-même fait prisonnier , & étant déjà monté tout lié & garroté sur le bûcher où il alloit être brûlé au milieu des Perses , & à la vue de Cyrus même , il s'écria par trois fois de toute sa force , *ô Solon , Solon , Solon !*

Cyrus , étonné , lui envoya demander , *quel*

homme ou quel Dieu c'étoit que Solon , qu'il réclamoit seul dans ce malheur inévitable. Crésus répondit , sans rien déguiser : C'est un des sages de la Grece que j'avois fait venir auprès de moi , non pas pour l'écouter & pour apprendre de lui les choses dont j'avois si grand besoin , mais afin qu'après avoir été le spectateur & le témoin de ma gloire & de mes richesses , il allât remplir la Grece du bruit de ma félicité , dans la perte de laquelle je trouve aujourd'hui plus de mal que je n'ai jamais trouvé de bien dans sa jouissance ; car les faveurs de la fortune n'étoient qu'en idée & en opinion , au lieu que ses revers me plongent dans des malheurs très-réels & dans des calamités très-véritables ; & c'est ce que conjecturoit fort bien ce sage Grec. Car prévoyant ce qui m'arrive aujourd'hui sur ce que je faisois alors , il m'avertissoit de regarder toujours à la fin de ma vie , & de ne pas m'enorgueillir , enflé d'une vaine confiance qui n'avoit point de fondement.

Quand on eut fait ce rapport à Cyrus , ce prince , beaucoup plus sage que Crésus , & qui voyoit les paroles de Solon confirmées par ce grand exemple , non-seulement délivra son ennemi , mais l'honora pendant qu'il vécut ; ainsi Solon eut la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux rois , & l'honneur à l'autre.

Pendant son absence , les Athéniens furent toujours divisés entr'eux ; (a) Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine ; Mégacles , fils

(a) Ce Lycurgue étoit fils d'Aristolaïdès.

d'Alcmæon, étoit chef de ceux de la côte, & Pisistrate avoit pris sous sa protection ceux de la montagne, auxquels s'étoit jointe toute la tourbe des mercenaires qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. La ville observoit cependant en gros les loix de Solon, mais il n'y avoit pas un de ses habitans qui ne fût pour la nouveauté, & qui ne souhaitât de voir changer la face du gouvernement, non pas dans la vue de rétablir l'égalité, mais dans l'espérance que ce changement les mettroit au-dessus de leurs adversaires.

Les choses étoient en cet état quand Solon y retourna. Il s'attira le respect & la vénération de tout le monde ; mais à cause de son grand âge, il n'avoit plus la force ni la vivacité nécessaire pour agir ni pour parler en public, c'est pourquoi, s'abouchant en particulier avec chacun des chefs des trois partis, il tâchoit de terminer leurs différens, & de les remettre bien ensemble. Il espéroit même d'abord y réussir, d'autant plus qu'il sembloit que Pisistrate goûtoit volontiers ses propositions : car Pisistrate étoit un homme poli, doux & insinuant, (a) secourable envers les

(a) *Secourable envers les pauvres*. Il se faisoit toujours suivre par deux ou trois esclaves chargés de petites pièces d'argent, qu'il employoit à soulager les malades & à faire enterrer les pauvres ; & quand il voyoit un homme triste, il l'appelloit, lui de-

mandoit la cause de sa tristesse, & si elle venoit de sa pauvreté, il lui fournissoit sur le champ tout ce qui lui étoit nécessaire, non pas pour nourrir sa paresse, mais pour lui donner le moyen de subsister de son travail. Il n'avoit point de portier à ses jardins,

pauvres , sage & modéré envers ses ennemis , & qui favoit si bien imiter & contrefaire les bonnes qualités qu'il n'avoit pas , qu'on étoit persuadé qu'elles étoient plus en lui qu'en ceux qui les avoient naturellement , & qu'on le croyoit le plus traitable & le plus honnête de tous les hommes , le plus zélé pour l'égalité & pour la justice , & l'ennemi le plus déclaré de ceux qui voudroient changer l'état présent de la république , & machiner quelques nouveautés. C'est par-là qu'il trompoit le peuple ; mais Solon eut bientôt connu son naturel , & découvert le but où il tendoit par ses déguisemens & par ses artifices. Il ne rompit pourtant pas avec lui , il tâcha seulement de l'adoucir & de le ramener à la raison par ses remontrances : car il disoit toujours , parlant à lui-même & aux autres , *que si on pouvoit déraciner de son ame cette ambition démesurée , & guérir cette envie effrénée de dominer , il n'y auroit pas d'homme plus né à la vertu , ni un meilleur citoyen dans Athenes.*

(a) En ce tems-là Thespis commençoit à

ni à ses maisons de campagne ; il en laissoit l'entrée libre à tout le monde , qui pouvoit y aller & prendre tout ce dont il avoit besoin. Auresse , quand Plutarque parle des pauvres , il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône , car il n'y avoit pas de ces misérables-là à Athenes. *En ce tems-là , dit Isocrate , il n'y avoit point de citoyen qui mourût de faim , ni*

qui en mendiant déshonorât sa ville.

(a) *En ce tems-là Thespis commençoit à changer la tragédie*). Ce passage est plus important qu'on n'avoit cru. Plutarque ne dit pas que Thespis commença alors à faire jouer des tragédies , mais qu'il commença à changer la tragédie , & cela est bien différent. La tragédie étoit long-tems avant Thespis ; mais ce n'étoit
changer

changer la tragédie ; ce spectacle attiroit tout le monde par sa nouveauté, (a) car il n'y avoit pas encore alors de jeux où l'on disputât le prix de la tragédie , comme il y en eut depuis. Solon, qui étoit naturellement desirieux d'ouïr & d'apprendre , & qui dans sa vieillesse s'adonnoit encore plus volontiers à l'oisiveté & aux plaisirs , & particulièrement à la bonne chere & à la musique , alla entendre Thespis , qui jouoit lui-même , comme c'étoit la coutume des poëtes anciens. Quand la piece fut finie , il appella Thespis , & lui demanda , (b) *s'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens*. Thespis lui répondit , *qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges & dans ces fictions qu'on ne faisoit que par jeu*. Oui , repartit Solon , en donnant

qu'un chœur de gens qui chantoient & qui se disoient des injures. Thespis fut le premier qui jeta dans ce chœur un personnage qui , pour le délasser & lui donner le tems de reprendre haleine , récitoit une aventure de quelque personnage illustre ; & c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des tragédies. Il ne faut donc pas s'étonner si ce changement plut merveilleusement aux Athéniens. On peut voir les remarques sur la poétique d'Horace, vers. 275. La premiere piece que Thespis fit jouer alors , fut *Alceste*.

(a) *Car il n'y avoit pas encore alors de jeux où l'on disputât le prix de la tragédie*).

Tome II.

Ces disputes des poëtes ne furent établies qu'après la mort de Thespis. On commença à disputer par une seule tragédie , & ensuite par trois & quatre , ce qu'on appella des *Trilogies & Tétralogies*. On peut voir les remarques sur le vers 220 de la poétique d'Horace.

(b) *S'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens*). Car dès le commencement le mensonge a été l'ame de la tragédie , comme du poëme épique. Le sujet a toujours été une fable , que les poëtes tâchoient de rendre vraisemblable & historique , par le mélange de quelque vérité.

D

un grand coup de son bâton contre terre , *mais si nous souffrons & approuvons ce beau jeu-là , (a) nous le trouverons bientôt dans nos contrats & dans toutes nos affaires.*

(b) Sur ces entrefaites , Pisistrates , qui s'étoit blessé lui-même , & ensanglanté par tout le corps , se fit porter sur la place dans un charriot , & excita la populace , en lui faisant entendre que c'étoient ses ennemis qui l'avoient mis en cet état , & qu'il étoit la victime de la république. Déjà la plupart , touchés de pitié , commençoient à témoigner leur indignation par leurs cris , lorsque Solon , s'approchant de Pisistrates , lui dit : *Fils d'Hippocrate , tu représentes mal l'Ulysse d'Homere ; car tu t'es déchiqueté pour tromper tes citoyens , & (c) il ne le fit que pour tromper ses ennemis.* Le tumulte continuoit cependant toujours , & la populace étoit prête à prendre les armes , lorsqu'on trouva à propos d'assembler le conseil.

D'abord , Ariston y demanda qu'on accordât cinquante gardes à Pisistrates pour la sûreté de sa personne ; mais Solon se levant s'y op-

(a) Car les hommes portent dans leurs affaires le même esprit qu'ils ont dans leurs plaisirs.

(b) Sur ces entrefaites , Pisistrates qui s'étoit blessé lui-même & ensanglanté par tout le corps . Hérodoté raconte au long cette histoire dans son premier livre , où il dit que Pisistrates ne se blessa pas seulement lui-même , mais

qu'il blessa aussi en plusieurs endroits les mules de son charriot , afin de mieux persuader que ses ennemis l'avoient ainsi maltraité comme il alloit à sa maison de campagne , & qu'il avoit eu toutes les peines du monde à se sauver de leurs mains.

(c) Cette action d'Ulysse est contée dans le IV livre de l'Odyssée.

posa de toute sa force, & dit plusieurs choses, qu'il écrivit depuis dans ses vers, comme :
 (a) *Vous ne regardez qu'aux paroles douces & flatteuses de cet homme qui vous séduit : chacun de vous en particulier a pour ses propres affaires toute la finesse d'un renard ; & tous ensemble, vous n'êtes que des têtes sans cervelle, gens stupides & grossiers.* Mais voyant que tous les pauvres prenoient le parti de Pisistrate, & faisoient grand bruit, & que les riches se reti-roient, saisis de crainte, il sortit de l'assemblée en disant, *qu'il avoit montré plus de sens que les premiers qui ne connoissoient pas les menées de Pisistrate, & plus de courage que les derniers qui, les connoissant, n'avoient pas eu la force de lui résister, & de s'opposer à sa tyrannie.*

Le peuple ayant donc autorisé la proposition d'Ariston, il ne s'amusa pas à l'inquiéter ni à disputer avec lui (b) sur le nombre des gardes, il lui en laissa tranquillement prendre à ses gages tant qu'il voulut, & tant qu'enfin

(a) *Vous ne regardez qu'aux paroles douces & flatteuses de cet homme qui vous séduit.*)
 Je doute que Plutarque eût oublié le vers pentametre

qui suivoit l'hexametre ; & je crois qu'il faut le rapporter dans le texte tel que Diogene Laërce nous l'a conservé :

Ἔς ἐργον δ' ἐδὲν γιγνόμενον βλέπετε.

C'est-à-dire : *Et vous ne prenez garde à aucune de ses actions qui se passent devant vos yeux.*

(b) *Sur le nombre des gardes.* Il en eut quatre cens. Plutarque appelle ces gardes

κορυμβέριον, *des porte-masses* ; car Hérodote remarque fort bien que les Athéniens n'accorderent à Pisistrate que des porte-masses, & non pas des lanciers ; mais cette politique leur fut inutile.

il se rendit maître de la citadelle. Ce fut alors que la ville se trouva fort étonnée & fort troublée. Mégaclês s'enfuit sur l'heure avec les autres Alcmaeonides; & Solon, quoiqu'il fût déjà fort vieux, & qu'il n'eût personne qui le secondât, ne laissa pas d'aller sur la place, & de parler aux citoyens pour leur reprocher leur lâcheté & leur imprudence, & pour les exhorter & les encourager à ne pas abandonner leur liberté. Il leur dit en cette occasion ce mot, qui a été depuis si célèbre : *Avant ce jour il étoit plus facile d'étouffer la tyrannie encore naissante, & présentement qu'elle est formée & établie, il est plus honnête & plus glorieux de l'abolir.* Mais voyant que la peur empêchoit tout le monde de l'entendre, il se retira dans sa maison, prit ses armes, les jeta dans la rue, en disant, *j'ai défendu, autant que je l'ai pû, les loix & ma patrie, & se tint en repos.* Ses amis lui conseilloient de prendre la fuite; (a) il ne voulut pas seulement les écouter, & il demeura chez lui à faire des vers contre les Athéniens, pour leur reprocher leurs fautes : *Si vous vous êtes attiré cette calamité par votre peu de courage, leur disoit-il, ne vous en prenez pas aux dieux; c'est vous-mêmes qui avez élevé vos tyrans en leur donnant des gardes, & c'est ce qui vous a fait tomber dans cet esclavage si honteux.*

(a) *Il ne voulut pas seulement les écouter, & demeura chez lui.* Diogene Laërce dit tout le contraire; car il assure que Solon se retira, & il rap-

porte une lettre que Pisistrate lui écrivit pour le rappeler, & la réponse que Solon lui fit; mais ces deux lettres pourroient bien être supposées,

Ceux qui l'entendoient ne cessoient de l'avertir que le tyran le feroit mourir, s'il venoit à apprendre qu'il tint ce langage, & lui demandoient sur quoi il se fioit pour parler avec tant d'audace & de témérité; il leur répondit, *sur la vieillesse*. Mais Pisistrate, après avoir tout soumis, fut si bien l'adoucir, en lui témoignant beaucoup de bienveillance, en lui faisant toutes sortes d'honneurs, & en l'appellant souvent près de sa personne, que Solon fut son conseil, & approuva la plupart des choses qu'il fit dans la suite. Aussi Pisistrate observoit-il presque toutes les loix de Solon, & les faisoit observer à ses amis; jusques-là même qu'ayant été accusé d'un meurtre devant la cour de l'aréopage, quoiqu'il fût le maître, (a) il se présenta modestement pour se défendre & pour se justifier; mais l'accusateur abandonna sa poursuite.

Pisistrate fit aussi plusieurs loix, & entr'autres celle-ci : *Que ceux qui auroient été estropiés à la guerre seroient nourris aux dépens du public*. Héraclide dit pourtant que Solon avoit déjà fait ordonner la même chose en faveur de Thersippe, & que Pisistrate ne fit que la renouveler & la rendre générale. Théophraste raconte encore que la loi contre les paresseux n'étoit pas de Solon, mais de Pisistrate, qui rendit par ce moyen la ville plus paisible & la campagne mieux cultivée.

Pour Solon, après avoir commencé d'écrire

(a) C'étoit sans doute un trait de politique de Pisistrate, qui cherchoit à endormir les Athéniens.

en vers l'histoire ou la fable de l'isle Atlantique, qu'il avoit apprise des sages de la ville de Saïs, (a) & qui concernoit particulièrement les Athéniens, il s'en lassa tout d'un coup, non pas, comme dit Platon, à cause de ses autres occupations, mais plutôt parce qu'il étoit affoibli par la vieillesse, & que ce long travail lui fit peur; car il jouissoit d'un fort grand loisir, comme il le témoigne assez dans ses vers, où il dit, *je vieillis en apprenant toujours*; & dans un autre endroit, *je ne fais plus la cour qu'à Vénus, à Bacchus & aux muses, qui sont les seules sources de tous les plaisirs des mortels*. (b) Mais Platon, s'emparant de ce sujet comme d'une belle terre abandonnée, (c) & qui lui appartenoit en

(a) *Et qui concernoit particulièrement les Athéniens*. Car cette fable portoit que les peuples de cette isle Atlantique ayant déjà subjugué toute l'Afrique & une grande partie de l'Europe, menaçoient l'Egypte & la Grece; mais que les Athéniens s'opposant à ces rois victorieux, remportèrent sur eux des victoires considérables, & les rechassèrent dans leur isle.

(b) *Mais Platon s'emparant de ce sujet comme d'une belle terre abandonnée*. Platon s'en empara, parce qu'il le jugea très-utile & très-propre à porter les Athéniens à aimer l'union, & à goûter la forme de gouvernement dont il avoit donné l'idée. Car les dix livres de sa *République*, qui

ne sont proprement qu'un seul dialogue, font un seul & même traité avec le *Timée* & l'*Atlantique*, ou le *Critias*. Les livres de la *République* forment ses citoyens, le *Timée* leur découvre la fabrique du monde, afin que cette connoissance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnés; & le *Critias* ou l'*Atlantique* leur prouve, par l'histoire ancienne, que telle étoit la vie de leurs premiers ancêtres, c'est-à-dire, des premiers Athéniens qui vivoient avant le déluge de Deucalion, & que ce n'est que par-là qu'ils firent des actions si éclatantes.

(c) *Et qui lui appartenoit en quelque maniere à cause de la parenté*. Car Platon descendoit d'un frere de Solon.

quelque maniere , à cause de la parenté , & se piquant de l'achever & de l'embellir , y fit une entrée superbe , une enceinte magnifique , & des cours d'une singuliere beauté. Il n'y a ni histoire , ni fable , ni œuvre poétique , qui soit si magnifiquement ornée ; mais parce qu'il le commença trop tard , il mourut avant de l'achever , (a) laissant à ses lecteurs un regret d'autant plus sensible , pour ce qui manque à cet ouvrage , que le peu qu'ils en ont leur fait un très-grand plaisir : car , comme dans Athenes , (b) le temple de Jupiter Olympien est le seul qui n'est pas fini , (c) tout de même la sagesse de Platon , parmi tant d'autres beaux écrits qui en sont sortis , n'a laissé d'imparfait que le seul discours de l'isle Atlantique.

(a) *Laisant à ses lecteurs un regret d'autant plus sensible , pour ce qui manque à cet ouvrage , que le peu qu'ils en ont leur fait un très-grand plaisir*). Ce jugement de Plutarque sur le *Critias* est remarquable. On peut dire aussi qu'il n'y a point d'histoire ni de fiction plus magnifique , plus ornée , mieux écrite , & où l'on découvre de plus grandes vues , que dans ce que nous avons du *Critias*. Malheureusement tout ce qui regardoit les Athéniens manque , & c'est ce qu'il y avoit de plus important.

(b) *Le temple de Jupiter Olympien est le seul qui n'est pas fini*). Je crois que c'est le temple que Pisistrate avoit commencé , & au dessein duquel il avoit employé quatre fameux

architectes. Il mourut avant qu'il pût être achevé. Ses enfans voulurent continuer l'ouvrage ; mais ils ne purent le finir.

(c) *Tout de même la sagesse de Platon , parmi tant d'autres beaux écrits qui en sont sortis*). Je ne fais si l'on a jamais donné à personne une plus belle & plus grande louange que celle que Plutarque donne ici à Platon , en comparant tous ses écrits aux temples de la ville d'Athenes , qu'un poëte grec a appelé le *sacré domicile des Dieux* , & en comparant son *Critias* , qui n'étoit pas fini , au temple de Jupiter Olympien , que les Athéniens avoient laissé imparfait à cause des défordres & des séditions dont leur ville avoit été agitée.

Solon vécut encore plusieurs années après que Pisistrate se fut emparé de la tyrannie, si l'on en croit Héraclide de Pont; & si l'on s'en rapporte à Phantias d'Ephese, il ne vécut pas deux ans entiers; (a) car Pisistrate se rendit maître d'Athenes, sous l'archonte Comias; & Solon, dit-il, mourut l'année suivante sous l'archonte Hégestratus, qui succéda à Comias. (b) Et pour ce qu'on dit de ses cendres, qu'elles furent semées par toute l'isle de Salamine, c'est un conte entièrement incroyable à cause de sa trop grande absurdité; (c) cependant il est rapporté par plusieurs écrivains considérables, & par Aristote même.

(a) *Car Pisistrate se rendit maître d'Athenes sous l'archonte Comias*). Ce Comias étoit archonte la 1^{re} année de l'olymp. 51, env. 550 ans avant l'an 1 de l'ere chrét.

(b) *Et pour ce qu'on dit de ses cendres, qu'elles furent semées par toute l'isle de Salamine, c'est un conte entièrement incroyable*). Il fut fait apparemment sur l'histoire de Lycurgue, dont les cen-

dres furent jettées dans la mer, selon l'ordre exprès qu'il en avoit donné.

(c) *Cependant il est rapporté par plusieurs écrivains considérables*). Le poëte Cratinus, dans une de ses comédies, fait parler Solon conformément à cette tradition, quoique portant d'une manière qui fait assez entendre que de son tems elle ne passoit pas pour certaine; car il dit :

Οἰκῶ δ' ἐ νῆσον , ὡς μὲν ἀνθρώπων λόγος ,
Εσπαρμένος κατὰ πᾶσαν Ἀϊαντος πόλιν.

J'habite l'isle de Salamine, si la tradition est véritable; car mes cendres sont semées dans tout ce territoire d'Ajax.

Fin de la Vie de Solon.





PUBLICOLA.

SOLON ayant été tel que nous venons de le représenter, nous lui comparerons Publicola, à qui le peuple Romain donna ce nom par honneur & par reconnoissance sur la fin de son premier consulat; auparavant il s'appelloit Publius Valérius. (a) Il étoit descendu de cet ancien Valérius, qui contribua plus que personne à mettre la paix entre les Romains & les Sabins, & à les faire devenir un même peuple; car ce fut lui qui porta les deux rois à une entrevue, & qui les obligea d'écouter des propositions d'accommodement. Publius Valérius donc issu de ces ancêtres, (b) quoique

(a) *Il étoit descendu de cet ancien Valérius, qui contribua plus que personne à mettre la paix entre les Romains & les Sabins*). Il descendoit de ce Volésus Valérius, qui étoit un des trois personnages les plus considérables qui suivirent Tatius à Rome.

(b) *Quoique Rome fût encore sous la domination des rois, ne laissa pas de se rendre considérable par son éloquence*). Cela est fondé sur cette opinion assez générale, qu'il n'y a rien de plus contraire à l'éloquence que la

domination des rois; car un esprit accoutumé à la servitude ne peut rien produire de noble ni de grand; la servitude étant comme une prison où l'âme décroît & se rapetisse. Et ce qui semble le prouver, c'est que l'Eloquence a le plus fleuri dans les états qui ont été agités de troubles & de guerres civiles; & que ceux qui ont été bien policés, comme ceux de Lacédémone & de Crete, n'ont pas porté de grands orateurs, non plus que les états monarchiques, où tout dépend

Rome fût encore alors sous la domination des rois , ne laissa pas de se rendre considérable par son éloquence (a) & par ses richesses. Il se servoit de l'une avec autant de droiture que de liberté pour le maintien de la justice , & il employoit généreusement les autres au secours de ceux qui en avoient besoin ; de manière qu'il étoit visible (b) que , si l'état se changeoit en république , il y tiendrait le premier rang.

(c) Tarquin-le-Superbe , qui étoit parvenu à l'empire (d) en foulant aux pieds tous les droits divins & humains , & qui se servoit de

dant de la volonté d'un seul , les affaires se décident plus par le conseil que par l'éloquence. Philippe n'a jamais pu trouver dans ses états un orateur à opposer à Démosthène ; & à Rome on a vu mourir l'éloquence avec la liberté. On peut voir le dernier chapitre de Longin , qui examine à fond les causes de la décadence des esprits. Au reste il faut remarquer que Plutarque écrivoit ceci sous le gouvernement monarchique ; & si cette liberté fait honneur à celui qui écrit , elle en fait encore davantage au prince qui la souffre. Je crois que c'étoit Trajan.

(a) *Et par ses richesses*). Cela étoit fort extraordinaire & fort remarquable ; car Tarquin avoit abaissé toutes les plus grandes maisons de Rome , & dépouillé les plus riches.

(b) *Que si l'état se changeoit*

en république). Comme cela arrive presque toujours à tous les états tyranniques. Ils se changent en démocratie , en gouvernement populaire. Aristote en a expliqué les raisons dans le cinquième livre de ses *Politiques*.

(c) *Tarquin-le-Superbe , qui étoit parvenu à l'empire en foulant*). Il y a dans le texte non par les bonnes voies , c'est-à-dire , non par le décret du sénat , par les suffrages du peuple , par des sacrifices , & par la faveur du ciel , qui devoit approuver l'élection par des signes favorables.

(d) *En foulant aux pieds tous les droits divins & humains*). Car non-seulement il méprisa les voies ordinaires , mais il se fit un degré au trône du propre corps du roi Servius Tullius son beau-père , qu'il tua.

son pouvoir, (a) non en roi, mais en tyran, s'étant rendu insupportable, & le peuple ayant pris pour le prétexte & l'occasion de sa révolte, la mort de Lucrece, qui s'étoit tuée elle-même pour avoir été violée par le fils aîné de Tarquin; Lucius Brutus, qui s'étoit mis à la tête de ce parti, (b) s'en alla d'abord chez Valérius pour lui communiquer son dessein. Il le trouva très-disposé à le seconder de toutes ses forces, & il s'en servit fort utilement pour chasser les rois. Véritablement, pendant qu'il y eut quelque apparence que le peuple établiroit, au lieu d'un roi, un général, Valérius se tint en repos, & céda volontiers à Brutus cette première place qui lui appartenoit à plus juste titre, puisqu'il avoit été le chef de cette entreprise, & l'auteur de la liberté. Mais dès qu'il parut que le nom de monarque étoit odieux, & que le peuple souffriroit plus volontiers une autorité partagée, & que même on proposoit de nommer deux consuls, alors il ne douta pas qu'on ne le choisît avec Brutus; & il se trompa : car, malgré tout ce que Brutus put faire, (c) on lui

(a) *Non en roi, mais en tyran*). Car il abaissoit les nobles, dépouilloit les riches, ôtoit au peuple ses privilèges & ses loix, lui défendoit les assemblées tant sacrées que politiques, & l'accabloit par des ouvrages serviles qui n'avoient point de fin.

(b) *S'en alla d'abord chez Valérius pour lui communiquer son dessein*). Denys d'Ha-

licarnasse & Tite-Live écrivent que Lucrece les avoit fait appeller avec son pere, qu'elle se tua en leur présence, & que dans le même tems le dessein fut pris de chasser les rois.

(c) *On lui donna pour collègue Collatin*). Lucius Tarquinius, fils d'Egérius, neveu de l'ancien Tarquin. Il étoit appelé Collatin, parce

donna pour collègue Collatin , mari de Lucrece. Ce n'est pas que Collatin eût plus de mérite & plus de vertu que Valérius , mais c'est que les plus puissans de la ville , craignant les Tarquins , qui de dehors faisoient encore des brigues , & tâchoient , par toutes sortes de flatteries & de soumissions , d'adoucir le peuple , voulurent avoir pour leur général l'ennemi le plus irréconciliable de la famille royale , comme celui qui ne se laisseroit jamais fléchir.

Valérius , très-fâché de ce qu'on ne le croyoit pas capable de tout faire pour l'amour de la patrie , parce qu'il n'avoit reçu aucune injure particuliere des tyrans , se retira du sénat , abandonna le barreau , & renonça entièrement à toutes les affaires publiques. Cela fit de la peine au peuple , qui appréhenda que le ressentiment ne le portât à rétablir les rois , & à ruiner les fondemens de la république encore mal affermis. Mais quand Brutus , (a) qui en soupçonnoit encore d'autres , voulut faire jurer le sénat sur les sacrifices , & qu'il eut assigné un jour pour recevoir ce serment , Valérius descendit dans la place avec un visage gai , & jura le premier qu'il n'écouterait jamais aucune proposition de Tarquin , & qu'il

qu'il étoit gouverneur de Collatia. Tarquin-le-Superbe & Egérius , pere de Collatin , étoient cousins-germains.

(a) *Qui en soupçonnoit d'autres*). Car non-seulement parmi le peuple , mais aussi parmi

les nobles , il y en avoit beaucoup à qui le dégoût de leur fortune présente , & l'espérance d'une meilleure , faisoient souhaiter de vivre plutôt sous un tyran que dans un état populaire.

lui feroit une guerre immortelle pour la défense de leur liberté ; ce qui fit grand plaisir au sénat , & donna courage aux consuls.

Les effets répondirent même bientôt à ses paroles ; car presque dans le même tems il arriva à Rome , de la part de Tarquin , des ambassadeurs qui portoient des lettres très-propres à gagner le peuple , & qui étoient chargés de lui tenir des discours fort humbles , par lesquels ils espéroient de corrompre la multitude , en lui faisant entendre que c'étoit le roi même qui parloit par leur bouche , qu'il avoit dépouillé toute sa fierté , & qu'il ne demandoit que des choses justes & raisonnables. Les consuls étoient d'avis de les faire parler au peuple : Valérius s'y opposa , & empêcha qu'on ne donnât cette occasion de remuer à une populace accablée de pauvreté , & qui craignoit encore plus la guerre que la tyrannie.

(a) Bientôt après on vit arriver d'autres ambassadeurs , qui dirent que le roi renonçoit à la royauté , qu'il quittoit le dessein de leur faire la guerre , & qu'il demandoit seulement qu'on lui rendît son argent & son bien , & celui de ses amis & de ses parens , afin qu'au moins ils eussent de quoi vivre dans leur fuite. La plupart des sénateurs penchoient à lui accorder sa demande ; mais Collatin n'eut pas plutôt opiné à cela , (b) que Brutus , qui

(a) *Bientôt après on vit arriver d'autres ambassadeurs*). Denys d'Halicarnasse dit que c'étoient les mêmes qui , n'ayant pu obtenir leurs pre-

mieres demandes , se réduisirent à ceci pour gagner du tems.

(b) *Que Brutus , qui étoit homme inflexible & fort em-*

étoit homme inflexible & fort emporté, courut à la place, en criant que son collègue étoit un traître, & qu'il vouloit donner de quoi entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'étoit un crime que d'accorder même de simples provisions pour se nourrir dans leur exil. Là-dessus le peuple s'assemble, & un simple particulier, nommé Caius Minutius, prenant le premier la parole, exhorta Brutus & les Romains à *prendre bien garde que ces richesses combattissent plutôt pour eux contre les tyrans, que pour les tyrans contr'eux*. Cependant les Romains furent d'avis que, puisqu'ils jouissoient de la liberté, pour laquelle seule ils avoient pris les armes, on ne devoit pas rejeter la paix pour ces richesses, & qu'il falloit les renvoyer avec les tyrans.

porté, courut à la place en criant que son collègue étoit un traître). Denys d'Halicarnasse dit au contraire que cela fut traité dans le sénat avec beaucoup de modération de part & d'autre. Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du tyran qui étoient confisqués à la république, & qu'on ne devoit pas lui donner les moyens d'entretenir des troupes, de faire la guerre aux Romains, & de les opprimer encore. Collatin, s'opposant à Brutus, dit qu'on en vouloit aux tyrans, & non pas à leurs richesses; que c'étoit assez de les avoir chassés; qu'il falloit éviter, comme une infamie, de donner sujet de croire qu'on ne

les avoit chassés que pour se rendre maîtres de leur bien; & qu'enfin il ne falloit pas leur fournir un prétexte juste ou plausible de leur faire la guerre. Cette dispute occupa le sénat plusieurs jours: on trouva que l'avis de Brutus étoit plus utile, & celui de Collatin plus honnête; & la décision fut renvoyée au peuple, au jugement duquel le plus juste l'emporta sur le plus utile, d'une seule voix: chose très-singulière & très-remarquable, que dans une assemblée de peuple & dans une affaire aussi importante, le juste l'emporte sur l'utile, après qu'un sénat auguste n'a pu choisir entre ces deux objets.

La chose dont Tarquin faisoit le moins de compte , c'étoit de ravoir son bien ; mais il le redemandoit pour avoir le tems de gagner le peuple , & d'ourdir une trahison. Ses ambassadeurs s'y conduisirent si habilement , qu'en faisant semblant de demeurer pour ramasser les effets du roi , & en disant , tantôt qu'ils en vendoient une partie , tantôt qu'ils rassembloient l'autre , & tantôt qu'ils faisoient partir ce qu'il y avoit de plus considérable & de plus précieux , par tous ces délais ils trouverent moyen de corrompre deux des meilleures maisons de Rome ; celle des Aquiliens , dont il y avoit trois des sénateurs ; & celle des Vitelliens , qui en avoit deux. (a) Les uns & les autres étoient neveux du consul Collatin par leur mere , & il y avoit de plus une étroite alliance entre les Viteiliens & Brutus ; car il avoit épousé leur sœur , (b) & en avoit eu plusieurs enfans , dont ils gagnèrent les deux aînés , qui ne faisoient que d'entrer dans l'âge de puberté , & avec lesquels ils avoient beaucoup de commerce. Ils les attirèrent dans la conjuration , en leur inspirant qu'ils devoient chercher à s'allier à la maison des Tarquins ; qu'avec cette protection toute-puissante , il n'y avoit rien à quoi ils ne pussent parvenir ,

(a) *Les uns & les autres neveux du consul Collatin par leur mere*). Denys d'Halicarnasse ne le dit que des Aquiliens. Tite-Live semble être de l'opinion de Plutarque.

(b) *Et en avoit eu plusieurs enfans*). Denys d'Halicarnas-

se & Tite-Live ne parlent que de deux ; mais Plutarque s'accommode ici au sentiment de ceux qui veulent que Brutus eût d'autres enfans , de l'un desquels vint celui qui tua César. On peut voir la vie de Brutus.

& que cependant ils secoueroient le joug d'un pere stupide & barbare; car ils appelloient barbarie son inflexible sévérité contre les méchans. Pour ce qui est de sa stupidité, (a) c'étoit une stupidité feinte, dont il se servit pour sauver sa vie de la cruauté des tyrans; & il ne refusa pas d'en porter le nom dans la fuite.

Quand ces deux jeunes gens furent engagés, & qu'on les eut abouchés avec les Aquiliens, ils trouverent tout à propos de se lier par le plus grand & le plus horrible de tous les sermens, (b) en buvant tous ensemble du sang d'un homme qu'ils immoleroient, & en jurant sur ses entrailles encore toutes fumantes. Pour cet effet, ils se rendirent chez les Aquiliens, dont la maison, qui apparemment étoit retirée & obscure, avoit paru la plus propre pour leur dessein. (c) Ils ne prirent pas garde à un esclave, nommé Vindex, qui y étoit caché; ce n'est pas que la curiosité l'eût porté à cela, ou qu'il se doutât de ce qu'on

(a) *C'étoit une stupidité feinte dont il se servit pour sauver sa vie de la cruauté des tyrans*). Car Tarquin avoit déjà fait mourir son pere & son frere; & il n'y a rien de plus suspect aux tyrans, que les hommes sages. *Brutus* signifie *stupide*, *sot*.

(b) *En buvant tous ensemble du sang d'un homme*). Ce n'est pas qu'ils crussent que ce sang eût aucune vertu; mais ils vouloient se lier par un grand crime, & se mettre dans la nécessité d'être fide-

les par le désespoir du pardon. Catilina pratiqua la même chose. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live ne parlent point de cet horrible sacrifice.

(c) *Ils ne prirent pas garde à un esclave nommé Vindex, qui y étoit caché*). Denys d'Halicarnasse écrit au contraire qu'on le chassa avec les autres esclaves; mais que la curiosité le porta à se tenir à la porte, d'où il vit & entendit tout ce qui se disoit & qui se faisoit.

vouloit faire; mais ayant été surpris, & voyant entrer des gens fort pressés, il n'osa se montrer, & se mit derriere un grand coffre, d'où il vit tout ce qui se passa, & entendit toutes les résolutions qui furent prises. On convint qu'on tueroit les consuls, & sur l'heure même on en écrivit à Tarquin, (a) & on donna les lettres à ses ambassadeurs, logés dans la même maison, & qui étoient là présens.

Dès que cela fut fait, & que chacun se fut retiré, Vindex sortit secrètement; mais il ne savoit comment se conduire dans une affaire si délicate; car il lui paroissoit dangereux, & il l'étoit en effet, d'aller à Brutus déferer des enfans à leur pere pour le plus horrible de tous les crimes, & d'aller à Collatin accuser des neveux devant leur oncle. D'un autre côté, il ne trouvoit dans Rome aucun particulier à qui pouvoir confier un secret si important; & sa conscience le pressoit si fort de s'en décharger, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût plus capable de faire en cette occasion, que de garder le silence. Enfin il prit le parti d'aller trouver Valérius, attiré par les mœurs douces & faciles de ce personnage, toujours accessible à ceux qui avoient recours à lui, dont la maison étoit nuit & jour ou-

(a) *Et on donna les lettres à ses ambassadeurs, logés dans la même maison*). Je ne fais pas d'où Plutarque a tiré cette particularité, qui n'est nullement vraisemblable; car les ambassadeurs ne logeoient pas chez des particuliers: aussi Denys d'Halicarnasse dit que les Aquiliens s'étoient chargés de rendre eux-mêmes ces lettres aux ambassadeurs.

verte à tout le monde , & qui ne refusoit jamais d'écouter les pauvres qui vouloient lui parler de leurs affaires & de leurs besoins.

Vindex ne fut pas plutôt arrivé chez lui , qu'il lui raconta devant sa femme & devant son frere Marcus Valérius tout ce qu'il avoit vu & entendu. Valérius , saisi d'étonnement & de crainte , enferme d'abord cet homme dans sa chambre , met sa femme à la porte pour le garder , donne ordre à son frere d'aller environner le palais du roi , (a) pour tâcher de surprendre les lettres , & d'arrêter tous les domestiques , & lui , avec une troupe de cliens , beaucoup de ses amis qui ne le quitoient jamais , & tous ses esclaves , il va droit à la maison des Aquiliens qui étoient sortis. Il entre sans que personne pense seulement à l'empêcher : il trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Les Aquiliens , qui avoient été avertis de sa marche , accourent en diligence , & trouvent sur la porte Valérius qui sortoit. Ils se jettent sur lui pour lui arracher les lettres ; Valérius & sa troupe les repoussent , & leur entortillant leurs robes autour du cou , ils les traînent , malgré leur résistance , avec beaucoup de peine & d'efforts , jusques dans la place.

Marcus Valérius avoit eu la même fortune dans le palais ; il avoit surpris d'autres lettres

(a) *Pour tâcher de surprendre les lettres*). Car il ne doutoit pas que les ambassadeurs ne les eussent portées au palais

de Tarquin , pour les envoyer par quelqu'un de ses domestiques.

parmi des paquets de hardes qu'on emballoit, & emmené tout ce qui s'y étoit trouvé de domestiques. Après que les consuls eurent imposé silence, que Valérius eut produit Vindex, & que l'accusation fut intentée, on lut les lettres. Aucun des conjurés n'eut la hardiesse de répondre; toute l'assemblée tenoit les yeux baissés, & personne n'osoit ouvrir la bouche. Il y en eut seulement quelques-uns qui, pour faire plaisir à Brutus, ouvrirent l'avis de l'exil. Les larmes de Collatin & le silence de Valérius donnoient encore quelque espérance, lorsque Brutus, appelant ses enfans par leurs noms : *vous, Titus*, dit-il, & *vous, Valérius*, *pourquoi ne répondez-vous pas à cette accusation?* Par trois fois il les somme d'y répondre; & voyant qu'ils se taisoient toujours, il se tourne vers les licteurs, & leur dit : *c'est à vous maintenant ; faites votre charge.*

Cet arrêt prononcé, les licteurs se faisoient de ces deux jeunes hommes, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derrière le dos, leur déchirent le corps à coups de verges, & font ruisseller le sang de tous côtés. Personne n'avoit la force de soutenir un spectacle si cruel; le pere seul n'en détourna jamais la vue : la compassion n'adoucit pas un seul moment la colère & la sévérité qui étoient peintes sur son visage; il regarda d'un œil ferme & farouche le supplice de ses enfans, jusqu'à ce que les licteurs, après les avoir étendus par terre, leur eurent séparé la tête du

corps. Alors il laissa à son compagnon la punition des autres, & se retira. Action qui ne peut être ni assez louée ni assez blâmée ; car ce fut, ou l'excès de la vertu qui éleva son ame au-dessus des passions, ou l'excès de la passion qui y produisit l'insensibilité ; & ni l'un ni l'autre n'est médiocre, ni proportionné aux forces de l'homme, mais ou d'une bête, ou d'un dieu. Or, il est bien plus juste que la gloire de ce grand homme entraîne notre jugement, que si nous faisons douter de sa vertu par notre foiblesse : (a) car les Romains n'estiment pas que ce fût une entreprise si grande ni si difficile pour Romulus de fonder Rome, que pour Brutus d'établir la république sur les débris de la royauté.

Après le départ de Brutus, l'étonnement, l'horreur & le silence regnerent encore longtemps dans toute l'assemblée ; mais enfin les Aquiliens, encouragés par la lenteur & par la mollesse de Collatin, demanderent du tems pour se justifier, & qu'on leur livrât Vindex, qui étant leur esclave ne (b) devoit point être entre les mains de leurs accusa-

(a) *Car les Romains n'estiment pas que ce fût une entreprise si grande ni si difficile pour Romulus de fonder Rome*). C'est pour prouver ce qu'il vient de dire, que la gloire de Brutus doit entraîner notre jugement ; car, puisqu'il est certain, du consentement même des Romains, qu'il n'avoit pas été si

difficile de fonder Rome, que d'établir la république, l'auteur de ce dernier dessein doit être regardé plutôt comme un dieu que comme un homme, & par conséquent que ce qu'il fit contre ses enfans fut l'effort, non de son insensibilité, mais de sa vertu.

(b) Cela étoit défendu par les loix.

teurs. Collatin étoit prêt de leur (a) accorder leur demande, & de rompre l'assemblée, mais Valérius s'y opposa, & ne voulut ni rendre Vindex qui étoit au milieu de ceux qui l'accompagnoient, ni souffrir que le peuple se retirât & laissât échapper ces traîtres; & lui-même mettant la main sur eux, il appella Brutus à haute voix, & crioit que Collatin faisoit une action très-indigne; qu'après avoir laissé malignement son collègue dans la nécessité de faire mourir ses propres enfans, il cherchoit les moyens, pour faire plaisir à des femmes, de sauver les complices du même crime, & les ennemis déclarés de leur pays.

Cela fit perdre patience à Collatin; il commanda aux licteurs de prendre Vindex. Les licteurs, écartant la foule, faisoient l'esclave, & frappent sur ceux qui vouloient le retenir; les amis de Valérius viennent au secours, & les repoussent. Le peuple commence à crier & à appeller Brutus, qui attiré par ses cris revient sur la place; le bruit ayant cessé, il dit, *qu'il avoit été seul juge suffisant de ses enfans, & que pour les autres, il les avoit laissés au jugement du peuple, qui étoit libre, & qui n'avoit qu'à prononcer; c'est pourquoi, ajouta-t-il, que le premier qui voudra, parle, & qu'il tâche de persuader au peuple ce que bon lui semblera.* Mais, sans attendre que personne se présentât pour parler, les suffra-

(a) Car il favorisoit ses neveux.

ges furent donnés ; il n'y en eut pas un seul qui n'allât à la mort , & l'on trancha la tête aux coupables.

Il y avoit déjà quelque tems que Collatin étoit suspect en quelque maniere , comme proche parent des rois. D'ailleurs , son nom étoit de mauvais augure , à cause de Tarquin qu'on détestoit. Voyant donc qu'en cette dernière occasion il avoit offensé tout le peuple , il se démit volontairement du consulat , & sortit de Rome. Cela donna lieu à une seconde assemblée générale , où d'une commune voix on nomma Valérius consul , pour proportionner la reconnoissance à l'affection qu'il avoit témoignée , & au grand service qu'il avoit rendu. Valérius pensa d'abord que Vindex méritoit d'avoir part à la récompense ; il l'affranchit ; & par un decret solennel , il le fit déclarer citoyen Romain , avec le plein droit de suffrage dans la tribu où il lui plairoit d'entrer , chose qu'on n'avoit point encore vue. Ce ne fut que long-tems après , qu'Appius , pour attirer les bonnes grâces du peuple , renouvella cette loi en faveur de tous les affranchis ; & jusqu'à aujourd'hui cet entier affranchissement s'appelle (a) *vindicta* , du nom de Vindex. On abandonna ensuite au pillage les biens des Tarquins , & on rasa leur palais & leurs maisons de campagne.

Parmi leurs autres biens , ils avoient une piece de terre dans le plus bel endroit du

(a) *Vindicta* étoit , proprement , une baguette dont on donnoit un coup sur la tête de ceux qu'on affranchissoit.

champ de Mars ; (a) on la consacra à ce dieu , dont on lui donna le nom. Les bleds ne venoient que d'être coupés , & les gerbes y étoient encore. On ne crut pas qu'il fût permis d'en profiter , à cause de la consécration qu'on venoit d'en faire ; mais on prit les gerbes , & on les jetta dans le Tibre , avec tous les arbres que l'on coupa , laissant au dieu le terrain tout nud & sans fruit. Les eaux étoient alors fort basses ; ainsi ces matieres ne furent pas portées fort loin par le fil de l'eau ; elles s'arrêterent à un endroit découvert. Les premières arrêtoient les autres , qui ne trouvant point de passage , s'accrocherent & se lierent si bien avec elles , qu'elles ne firent qu'un même corps qui prit racine , l'eau aidant encore à l'affermir ; car elle y portoit encore quantité de limon qui en grossissant la masse , servoit aussi à la lier ; & le courant , bien loin de la désunir , ne faisoit que la mieux serrer , & y joindre tout ce qu'il entraînoit. La grandeur & la solidité de ce premier amas le rendirent encore plus grand dans la suite ; car le Tibre ne pouvoit presque plus rien emmener qui ne s'y arrêtât , de maniere qu'enfin il se (b) forma une isle qu'on appelle à Rome l'*isle sacrée* , (c) où il y a divers temples consacrés

(a) On la consacra à ce dieu). Mais il lui étoit déjà consacré du tems même de Romulus , comme cela paroît par ses loix : Tarquin s'en étoit emparé & l'avoit

converti à ses usages , en y semant du bled.

(b) Tite-Live croit qu'on assura & affermit ce terrain par des jettées.

(c) Il y avoit le temple d'Es-

aux dieux & plusieurs portiques. (a) On l'appelle en latin, *l'Isle des deux ponts*. Il y a pourtant des écrivains qui prétendent que cela n'arriva pas, lorsque cette piece de terre de Tarquin fut consacrée à Mars, mais plusieurs siècles après, lorsque la vestale Tarquinie lui dédia un champ qui lui appartenoit & qui touchoit à celui de Tarquin. Ce don lui attira beaucoup de prérogatives; car le peuple ordonna que son témoignage seroit reçu en justice, privilege qu'on n'avoit pas encore accordé aux femmes. On y ajouta la (b) permission de se marier, qu'elle refusa. C'est ainsi qu'on le raconte.

Tarquin, désespérant de remonter sur le trône par la ruse & par la trahison, se retira vers les Toscans qui le reçurent à bras ouverts, & qui le ramenerent vers Rome avec une puissante armée. Les consuls Romains sortirent à la tête de leurs légions. Les deux armées se mirent en bataille (c) dans des lieux sacrés; celle des Toscans près du bocage d'Arfia, & celle des Romains dans la prairie Æsuvienne. Dès le commencement du combat, Aruns, fils aîné de Tarquin, & le consul Brutus, se rencontrèrent, moins conduits par le hazard, que poussés par leur inimitié & par leur haine;

culape, celui de Jupiter, & celui de Faune.

(a) On l'appella en latin *l'Isle des Deux-Ponts*. Sans doute à cause du pont Fabrice qui la joignoit à la ville du côté du Capitole, & à

cause du pont Cestius qui la joignoit à la même ville du côté du Janicule.

(b) Elles avoient toutes cette permission après le tems de leur vœu.

(c) Entre Veies & le Tibre.

car

car l'un cherchoit le tyran & l'ennemi de sa patrie , & l'autre cherchoit le principal auteur de sa honte & de son exil. Ils ne se furent pas plutôt apperçus dans la mêlée , (a) que poussant leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution , & avec plus d'envie de frapper que de soin de se couvrir , ils se tuerent tous deux. La suite du combat ne fut pas moins sanglante que cette première charge. Le carnage fut horrible & égal des deux côtés ; & il survint un orage furieux qui sépara les deux armées.

Valérius étoit dans un fort grand chagrin , parce qu'il ne savoit à qui la victoire étoit demeurée , & qu'il voyoit ses soldats plus étonnés de leur perte , que réjouis de celle des ennemis , car le nombre des morts étoit si égal , qu'il étoit très-difficile de juger qui avoit eu l'avantage ; & chacun des deux partis qui voyoit certainement ce qu'il avoit perdu , & qui ne jugeoit de la perte de l'ennemi que par conjecture , se croyoit bien plus vaincu que vainqueur. La nuit étant survenue , telle qu'on peut l'imaginer après une journée si cruelle

(a) *Que poussant leurs chevaux l'un contre l'autre*). Tite-Live , en parlant de cette action de Brutus , qui se battit contre le fils de Tarquin , fait une réflexion qui me paroît bien remarquable ; car il dit : *Decorum erat tum ipsis capeffere pugnam ducibus*. « En ce tems-là , il étoit glorieux aux généraux même de se battre ».

Cette coutume s'étoit-elle perdue du tems de Tite-Live ? Il veut dire apparemment qu'avant ce tems-là on n'avoit pas encore connu , comme on le connoissoit alors , qu'il étoit honteux à un général de quitter la conduite d'une action générale , pour s'attacher à un combat particulier. Cela ne devoit pas déplaire à Auguste.

& si douteuse , & le silence regnant dans les deux camps , on dit que le bocage sacré fut ému , & qu'il en sortit une voix qui dit fort clairement , *qu'il étoit mort un homme de plus du côté des Toscans que du côté des Romains.*

(a) C'étoit sans doute quelque voix divine ; car dès le moment les Romains , reprenant courage , remplirent tout de cris de joie , & les Toscans , effrayés & pleins de trouble , abandonnerent leurs retranchemens & prirent la fuite , laissant leur camp au pillage , & près de cinq mille hommes qui furent faits prisonniers. Le vainqueur compta ensuite les morts ; il en trouva onze mille trois cents du côté des Toscans , & un de moins de son côté. On dit que cette bataille fut donnée le dernier jour de Février. On décerna le triomphe à Valérius , & ce fut le premier des consuls qui entra triomphant dans Rome sur un char à quatre chevaux. Ce spectacle parut fort beau & fort magnifique , & n'attira point du tout sur Valérius l'envie ni la haine de ses citoyens , comme quelques-uns l'ont voulu dire ; car si cela avoit été , la coutume n'en auroit pas été conservée avec tant de soin , & n'auroit pas duré tant de siècles.

Une chose encore fort agréable au peuple , ce furent les honneurs que Valérius fit à son collègue avant & après son enterrement ; car ,

(a) *C'étoit sans doute quelque voix divine*). On dit que c'étoit la voix du dieu Pan. Ce fut sans doute un artifice

de Valérius , qui ne trouva pas de meilleur moyen pour redonner courage à ses troupes.

après lui avoir fait des funérailles avec beaucoup de pompe , il fit son oraison funebre , qui plut si fort & fut reçue avec tant d'applaudissemens , que depuis ce tems-là tous les grands hommes qui meurent , sont loués publiquement par les plus gens de bien. (a) Cette oraison funebre est, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs ; à moins que l'on ne reçoive ce qu'Anaximénès le rhéteur a écrit, que cette maniere de louer les morts fut inventée par Solon.

Mais ce qui offensa le peuple, ce fut de voir que Brutus , qu'on regardoit comme le pere de la liberté , n'ayant pas voulu gouverner seul , & ayant pris par deux fois un collegue , Valérius , au contraire , attiroit à lui seul toute l'autorité , car c'est ainsi que l'on parloit , & ne se déclaroit pas l'héritier de Brutus pour le consulat , qui ne remplissoit pas son ambition , mais l'héritier de

(a) *Cette oraison funebre est, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs*). Car les oraisons funebres ne commencerent en Grece qu'après la bataille de Marathon , qui n'arriva que seize ans après la mort de Brutus. Avant cela, les Grecs honoroient de jeux publics & de combats les funérailles des grands hommes ; mais on ne lit nulle part qu'ils en fissent l'éloge publiquement. Ce que les poètes tragiques ont dit que Thesée loua les fils d'Œdipe en les enterrant , est une

pure flatterie pour Athenes. L'honneur de cette invention est dû aux Romains , & ils ont eu aussi cet avantage , qu'ils y observoient plus d'équité & plus de justice. Car en Grece on n'honoroit de cet éloge public , que ceux qui étoient morts en combattant pour leur patrie ; au lieu que les Romains l'accordoient à tous les grands hommes , de quelque maniere qu'ils eussent servi leur pays , jugeant avec raison que toutes les vertus méritent cette récompense.

Tarquin pour la tyrannie : *A quoi bon*, disoit-on, *luer Brutus de parole, lorsqu'il imite Tarquin en effet, en marchant toujours environné de tous les faulx & de toutes les haches, quand il sort de sa maison, qui est beaucoup plus grande & plus magnifique que ne fut jamais celle du roi, qu'il a rasée lui-même ?*

Il est vrai aussi qu'il habitoit une maison trop élevée & trop superbe : elle étoit sur la croupe de (a) Vélia, d'où elle commandoit la place publique, & d'où l'on voyoit tout ce qui s'y passoit ; & ses avenues étoient si difficiles, qu'on n'en approchoit qu'avec beaucoup de peine ; de sorte que, quand il en descendoit avec cette pompe, cela paroïssoit à ceux qui le voyoient d'en bas, la chose du monde la plus fastueuse, & moins la marche d'un consul, que celle d'un roi. Mais il fit bien voir en cette rencontre quel avantage c'est pour ceux qui sont dans les premières places, & qui ont le maniement des grandes affaires d'un état, d'avoir l'oreille plus ouverte au langage sincere des amis, qu'aux cajoleries des flatteurs, & à la vérité qu'au mensonge : car ses amis ne lui eurent pas plutôt rapporté que le peuple étoit mécontent & se plaignoit de lui, que, sans disputer ni se fâcher, il assembla un grand nombre d'ouvriers, & la nuit même il démolit sa maison jusqu'à la dernière pierre.

Le lendemain, les Romains voyant ces ruines, ne purent s'empêcher d'admirer la gran-

(a) C'étoit une partie du mont Palatin.

deur d'ame de Valérius ; (a) mais ils furent bien fâchés que l'envie eût fait abattre dans un moment , contre toute sorte de raison & de justice , une maison si belle & si magnifique ; & ils la regrettoient comme on regretteroit un homme qu'on auroit fait mourir sur le champ sans aucune formalité. D'ailleurs , ils avoient de la confusion de voir leur premier magistrat logé par emprunt , comme un vagabond qui n'a ni feu ni lieu ; car les amis le reçurent chez eux , jusqu'à ce que le peuple lui eût donné une (b) place où il fit bâtir une maison plus modeste que la première , (c) dans le lieu où est aujourd'hui le temple de la Victoire.

(a) Mais ils furent bien fâchés que l'envie eût fait abattre . Ils en étoient fâchés , & ils l'auroient encore condamnée , si elle n'eût pas été abattue. Cela peut admettre le peuple , dont Platon a fort bien dit , qu'il condamne & se repent , qu'il fait mourir quelqu'un & voudroit le ressusciter ensuite.

(b) Au pied du mont Velia.

(c) Dans le lieu où est aujourd'hui le temple de la Victoire . Plutarque dit , où est aujourd'hui le temple appelé Vicus Publicus. Mais qui peut s'imaginer qu'il y ait eu à Rome un temple de ce nom ? Il faut ou que ce passage soit corrompu , ou que Plutarque se soit trompé lui-même ; & qu'ayant lu dans les historiens Latins , *ubi*

nunc est templum Vicæ potæ , & ne l'ayant pas entendu , il ait mis à la place *vicus publicus*. Mais il y a plus d'apparence que c'est une faute du texte. Voici les propres termes de Tite Live : *Delata consilio materia omnis infra Vicam , & , ubi nunc Vicæ potæ est , domus in iunio divo ædificata*. Tous les matériaux furent portés sur l'heime même , tous sur le mont Velia , au pied duquel on lui bâtit une autre maison , où est présente-ment le temple de *Vicæ potæ* , c'est à dire , de la Victoire : car les anciens appelloient la Victoire de ce nom , qui signifie non seulement vaincre , mais pour & tirer tout le fruit de la victoire , *vincere & potari*. Les

Non content de s'être rendu lui-même agréable au peuple, il voulut encore rendre sa charge douce & familière, de farouche & de formidable qu'elle étoit. (a) Il ôta donc les haches à ses faisceaux; & toutes les fois qu'il alloit aux assemblées, il mettoit ses faisceaux aux pieds du peuple, comme un hommage qu'il rendoit à son souverain; & c'est ce que les consuls observent encore. Le peuple ne prit pas garde que par-là il ne s'abaîssât pas lui-même, comme on le pensoit; au contraire, qu'il appaisoit & éloignoit l'envie par cette humilité, & qu'il acquéroit autant d'autorité pour sa personne, qu'il sembloit en ôter à sa charge. En effet, le peuple se soumettoit si volontairement à lui, lui témoignoit tant d'affection, & en étoit si content, qu'il lui donna le nom de *Publicola*, c'est-à-dire, *qui honore le peuple*, nom qui effaça tous ses anciens noms, & dont nous nous servirons toujours dans la suite. Aussi lui étoit-il bien dû; (b) car il permit à tout le monde

viâtoires ne sont plus viâtoires, quand on n'en tire pas le fruit.

(a) *Il ôta donc les haches à ses faisceaux*). Il ordonna que les consuls ne feroient porter devant eux, dans la ville, que les faisceaux sans haches, & qu'on ne porteroit les haches qu'à la campagne.

(b) *Car il permit à tout le monde de demander la place qui vaquoit dans le consulat*). Je ne fais d'où Plutarque a

tiré cette particularité. *Publicola* put donner alors cette permission pour plaire au peuple, mais elle n'eut point lieu. Le consulat fut réservé pour les seuls patriciens, & les plébéiens ne commencèrent que tard à y être admis. *Lucius Sextius* fut le premier du peuple à qui on accorda cet honneur, cent quarante-cinq ans après le tems dont Plutarque parle. Et cela même ne dura qu'onze ans; car la douzième année ensuite,

de demander la place qui vaquoit dans le consulat, mais avant qu'on nommât celui qu'on devoit lui donner pour collegue, comme il ne savoit pas ce qui pouvoit arriver, & qu'il craignoit que ce nouveau consul ne s'opposât peut-être à ses desseins, ou par envie, ou par ignorance, il se servit du pouvoir absolu qu'il avoit seul pour faire de très-grands & très-beaux établissemens.

Il remplit d'abord le sénat qui étoit fort diminué par les cruautés de Tarquin, & par la dernière bataille, & il suppléa, dit-on, jusqu'au nombre de cent soixante-quatre sénateurs. Il fit ensuite des loix qui augmentèrent infiniment la puissance du peuple. (a) Par la première, il permit d'appeller au peuple des jugemens des magistrats; (b) par la seconde, il établit la peine de mort contre ceux qui prendroient des charges sans le consentement du peuple; & par la troisième, qui fut d'un grand secours pour les pauvres, (c) il déchargea tous les citoyens de toutes

c'est-à-dire, l'an de Rome 401, les deux consuls furent pris parmi les patriciens. On peut voir Tite-Live, VII. 18.

(a) Cela affoiblit extrêmement le pouvoir consulaire, que les tribuns acheverent de ruiner.

(b) *Par la seconde il établit la peine de mort*). Il ordonna que personne ne pourroit exercer aucune charge sans le consentement du peuple, & permit à tout le monde de

tuer ceux qui défobéiroient à cette loi.

(c) *Il déchargea tous les citoyens de toutes sortes de tailles & d'impôts*). Il ne fit cette loi que dans son troisième consulat, lorsque Porfenna alla assiéger Rome; & il la fit, de peur que les pauvres, attirés par l'espérance d'avoir quelque soulagement, n'allaient se rendre à l'ennemi, & ne trahissent leur patrie. Den. liv. V. & Tite-Live, XXIX.

fortes de tailles & d'impôts ; ce qui les porta tous à s'appliquer aux arts & aux manufactures. La loi même qu'il fit contre ceux qui défobéiroient aux ordres des consuls , passa pour aussi populaire que les autres ; & l'on estima qu'elle favorisoit encore plus les pauvres & les foibles , que les riches & les puissans ; (a) car l'amende , qu'il établit contre cette défobéissance , étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons. Or , un mouton valoit dix oboles , & un bœuf cent , les Romains ne se servant pas encore beaucoup d'argent monnoyé , & tout leur bien consistant en troupeaux. D'où vient qu'encore aujourd'hui , tout ce qu'un homme possède est appelé parmi eux *peculium* , du mot *pecus* , qui signifie un mouton. La plus ancienne même de leurs monnoies portoit la marque d'un mouton , d'un pourceau ou d'un bœuf ; (b) & ils donnoient à leurs enfans des noms tirés de ces animaux : car ils les appelloient

(a) Car l'amende qu'il établit contre cette défobéissance , étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons). Pourquoi Plutarque tire-t-il delà cette conséquence , que cette loi étoit plus pour les pauvres que pour les riches ? C'est , sans doute , parce que cette amende étant modique , & pouvant être payée ou en argent ou en bétail , elle n'étoit pas au-dessus de la portée du peuple. Publicola l'avoit proportionnée à

leur foiblesse ; car l'amende entière n'alloit qu'à 43 l. 6 s. 8 den. de notre monnoie , à vingt deniers l'obole ; ce qui étoit fort peu considérable par rapport au crime & aux peines dont on le punissoit auparavant.

(b) Et ils donnoient à leurs enfans des noms tirés de ces animaux). Les noms ont toujours été la marque de la modestie & de la simplicité des hommes , ou de leur luxe & de leur orgueil.

suillios & porcios, porchers; *bubulcos*, bouviers; & *caprarios*, chevriers.

Quoique Publicola fût si populaire & si modéré dans ses ordonnances, il ne laissa pas d'étendre quelquefois la rigueur des peines. Il fit une loi qui permettoit de tuer, sans autre forme de justice, celui qui auroit voulu se faire roi, & déclaroit absous l'auteur du meurtre, pourvu qu'il donnât des preuves de l'attentat qu'il auroit puni : car il est impossible que celui qui aspire à de si grandes choses, le fasse si secrètement qu'il ne soit apperçu de personne. Mais il est très-possible qu'étant apperçu il vienne à bout de ses desseins, & se rende le maître, avant qu'on ait pu lui faire son procès : c'est pourquoi il donna la liberté de prévenir, par la voie de fait, un jugement que le criminel alloit empêcher par son injustice.

Il fut aussi fort loué pour l'ordonnance qu'il fit sur la garde du trésor ; car, comme il falloit que tous les citoyens contribuassent pour les frais de la guerre, & qu'il ne vouloit ni administrer lui-même ces deniers publics, ni les faire administrer par ses amis, ni enfin qu'ils fussent dans aucune maison particulière, il ordonna qu'ils seroient portés dans le temple de Saturne, qui est encore aujourd'hui le trésor public ; & il permit au peuple de choisir parmi les jeunes gens deux trésoriers. On choisit Publius Vetturius & Marcus Minucius, qui amassèrent des sommes très-considérables. On fit ensuite le dénombrement ; il

se trouva cent trente mille citoyens , sans compter les orphelins & les veuves , qui furent exemts de toute imposition.

Après qu'il eut ainsi réglé toutes choses , il nomma pour son collègue Spurius Lucretius , pere de Lucrece , à qui , parce qu'il étoit le plus vieux , il céda la premiere place , & lui donna les faisceaux , honneur qu'on fait encore aujourd'hui à la vieillesse. Mais Lucretius étant mort peu de jours après , le peuple assemblé mit à sa place Marcus Horatius , qui acheva le reste de l'année avec Publicola.

Dans ce même tems-là , Tarquin faisant dans la Toscane de nouveaux préparatifs pour une seconde guerre contre les Romains , on dit qu'il y eut un grand prodige. Pendant que ce Prince étoit encore sur le trône , il avoit fait bâtir sur le capitol le temple de Jupiter. Cet édifice étoit presque achevé , lorsqu'il s'avisa , ou pour obéir à un oracle , ou de son propre mouvement , (a) de vouloir mettre sur le faîte un char à quatre chevaux , fait de terre. Il donna le dessein à exécuter à quelques ouvriers Toscans de la ville de Veïes ; mais dans ce tems-là il fut chassé. Les ouvriers ayant fait le char , & l'ayant mis dans le four pour le faire cuire , il arriva tout le

(a) *De vouloir mettre sur le faîte un char à quatre chevaux fait de terre*). Ces ornemens que l'on mettoit au faîte des temples , étoient proprement appelés *fastigia*. On en voit sur les médailles anciennes. On accordoit

quelquefois aux princes d'en mettre de pareils au faîte de leurs maisons , & c'étoit un très-grand honneur ; car , par-là , on marquoit qu'on devoit regarder leurs maisons comme des temples.

contraire de ce qui arrive naturellement à la terre qu'on met au feu, car au lieu de se resserrer & de se condenser par le défaut de l'humidité qui s'évapore, elle s'étendit, & s'enfla si prodigieusement, & devint une masse si forte, si dure & si grande, qu'on eut beaucoup de peine à la tirer, après même qu'on eut abattu le four. (a) Les devins dirent que c'étoit un signe céleste qui promettoit un fort grand bonheur & un merveilleux accroissement de puissance à ceux qui demeureroient les maîtres de ce char. Sur cela, les Veïens résolurent de ne le pas livrer aux Romains, & répondirent qu'il appartenoit à Tarquin, & non pas à ceux qui l'avoient chassé.

Quelques jours après, comme ceux de Veïes célébroient les jeux des courses de chars avec toute la pompe & la solennité accoutumée, celui qui avoit remporté le prix, ayant été couronné, menoit doucement son char hors des lices, lorsque tout d'un coup les chevaux, sans aucun sujet visible, s'effrayerent, ou par aventure ou par quelque inspiration des dieux, & prenant le frein aux

(a) *Les devins dirent que c'étoit un signe céleste, qui promettoit un fort grand bonheur*. Car dans les prodiges comme dans les songes, tout ce qu'on voit s'augmenter & s'agrandir est d'un très-bon augure, & promet un fort grand bonheur; & au contraire tout ce qu'on voit diminuer, est un très-mau-

vais signe. C'est ainsi qu'un pain grossi de moitié dans le four, promet le royaume de Macédoine à Perdiccas, qui n'étoit alors que berger. Et c'est ainsi que les Romains prirent pour un très-méchant augure, de ce que les sorts de Preneste avoient paru diminuer, *extenuata Pignestina sortes*.

dents , coururent à toute bride vers Rome. Celui qui les conduisoit , après avoir fait inutilement tous ses efforts pour les retenir , en leur tirant les rennes , & en les caressant de la main & de la voix , les abandonna , & fut entraîné jusqu'au milieu du capitolé , où ils les renversèrent près de la porte , (a) qu'on appelle aujourd'hui *la porte Ratumene*. Les Veiens , étonnés de cet accident , rendirent le char aux Romains.

Le temple de Jupiter Capitolin , pour lequel ce char étoit destiné , avoit été voué par Tarquin , fils de Démaratus , dans la guerre qu'il eut contre les Sabins : (b) Tarquin le Superbe , fils ou petit-fils de ce dernier , l'avoit bâti ; mais il n'avoit pu le dédier , parce que peu de tems avant qu'il l'eût entièrement achevé , il fut chassé de Rome. (c) L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens

(a) *Qu'on appelle aujourd'hui la porte Ratumene*). Du nom de ce jeune homme qui fut renversé , & qui s'appelloit *Ratumenas*.

(b) *Tarquin le Superbe , fils ou petit-fils de ce dernier*). Plutarque ne prend point de parti entre ceux qui disoient que Tarquin le Superbe étoit fils de Tarquinius Priscus , & ceux qui soutenoient qu'il n'étoit que son petit-fils , le fils de sa fille , quoique ce sentiment soit le plus vraisemblable , & que Denys d'Halicarnasse l'ait prouvé sur les mémoires de Pison , par des raisons très-solides.

On peut voir ce qu'il en dit dans le liv. IV.

(c) *L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens*). Il ne fut fini que sous le troisième Consulat de Publicola. Ce temple occupoit un terrain de huit arpens , il avoit deux cens pieds de longueur , sur cent quatre-vingt-cinq & un peu plus de profondeur. Le devant étoit orné de trois rangs de colonnes , & aux côtés il n'y en avoit que deux rangs. Dans la nef étoient trois grandes cellules ou chapelles , l'une de Jupiter , l'autre de Junon , & la troisième de Minerve.

qu'on avoit dessein d'y mettre. (a) Publicola desiroit passionnément de le dédier ; (b) mais plusieurs des principaux lui envioient cet avantage , disant qu'il devoit se contenter de la gloire qu'il avoit si justement acquise par ses loix & par ses victoires , sans usurper encore un honneur qui ne lui étoit pas dû , & poussèrent Horatius à y prétendre. Les choses étant en cet état , Publicola fut contraint d'aller commander l'armée. Le parti contraire , qui voyoit qu'il ne lui seroit pas aisé de réussir dans son entreprise , si Publicola étoit présent , profita de son absence , fit ordonner par le peuple qu'Horatius feroit la consécration , & sur l'heure même , ils l'accompagnerent tous au capitolé.

D'autres disent que les deux consuls tirent au fort ; que le commandement de l'armée échut à Publicola malgré lui , & qu'Horatius eut la dédicace du temple ; (c) mais il

(a) *Publicola desiroit passionnément de le dédier*). Car c'étoit un fort grand honneur ; le temple portoit le nom de celui qui en avoit fait la dédicace. Parmi les Hébreux , c'étoit un grand malheur de n'avoir pas fait la dédicace des maisons qu'on avoit bâties ; c'est pourquoi Moïse leur avoit ordonné de faire , en tems de guerre , cette proclamation à la tête des troupes : *Qui est l'homme qui a bâti une maison & qui ne l'a pas dédée ? qu'il s'en retourne , de peur qu'il ne soit tué & qu'un autre ne la dédie ,*

(b) *Mais plusieurs des principaux lui envioient cet avantage.*) Cet honneur , quoique grand , étoit le moindre de tous ceux dont Publicola jouissoit ; cependant c'est le seul qu'on lui envie , & rien ne marque mieux le naturel des hommes ; il ne faut qu'un rien pour allumer dans leur esprit une jalousie & une envie que mille choses considérables n'ont pu exciter , mais qu'elles ont seulement préparées.

(c) *Mais il est aisé de juger de ce qui se passa entr'eux sur cette affaire , par ce qui arriva*

est aisé de juger de ce qui se passa entr'eux sur cette affaire , par ce qui arriva le jour de la consécration : car le treizième jour de Septembre , qui se rencontre justement vers la pleine lune du mois que les Athéniens appellent *Métagitnion* , tout le monde étant assemblé au capitolé , Horatius , après avoir achevé toutes les autres cérémonies , tenoit déjà un des poteaux ; tous les assistans étoient attentifs à son action avec un religieux silence ; & il alloit prononcer la priere solemnelle de la consécration , lorsque Marcus Valérius , frere de Publicola , qui s'étoit tenu fort long-tems sur la porte du temple pour épier ce moment , lui cria , *Horatius , votre fils est mort de maladie dans le camp*. Cela déplut extrêmement à tous ceux qui l'entendirent ; (a) mais le consul ne fit que répondre ce peu de paroles : *Qu'on jette son corps où l'on voudra , je ne prends point de part à cette nouvelle , & acheva la consécration*. C'étoit une ruse de Valérius pour l'empêcher de l'achever ; mais on n'en doit pas moins admirer la constance

le jour de la consécration). Plutarque veut dire que ce qui arriva le jour de la consécration , prouve que les consuls n'avoient pas tiré au sort ; car s'ils l'avoient fait , on auroit regardé cette décision comme la marque de la volonté des dieux , & le frere de Publicola n'auroit osé troubler Horatius dans sa dédicace ; le peuple ne l'auroit même jamais souffert. Plutar-

que combat directement Tite-Live. Amiot s'est fort trompé à ce passage.

(a) *Mais le consul , nullement troublé , ne fit que répondre ce peu de paroles*). Car celui que l'augure regardoit personnellement n'avoit qu'à le rejeter & à ne le prendre point pour lui , & le peuple croyoit qu'il n'avoit plus rien de funeste , & qu'on l'avoit ou éludé ou détruit.

& la fermeté de cet homme , (a) soit qu'il se fût apperçu promptement du mensonge , ou que , croyant la mort de son fils très-véritable , il eût eu la force de se maintenir dans la même affliction sans être ému.

Il arriva la même chose pour la consécration du second temple : (b) car ce premier , qui avoit été bâti par Tarquin , & consacré par Horatius , ayant été brûlé pendant les guerres civiles , (c) Sylla le rebâtit ; mais Catulus le consacra , la mort n'ayant pas donné le tems à Sylla d'en faire la dédicace. (d) Ce

(a) *Soit qu'il se fût promptement apperçu du mensonge , ou que croyant la mort de son fils très-véritable*). Plutarque a pris ceci de Tite-Live , qui a écrit : *Num crediderit factum , an tantum animo roboris fuerit , nec traditur certum , nec interpretatio est facilis*. « On n'écrit point bien certainement s'il crut la nouvelle fautive , ou si , la croyant véritable , il trouva en lui assez de force pour la supporter , & il n'est pas aisé de le décider par des conjectures ».

(b) *Car ce premier , qui avoit été bâti par Tarquin , & consacré par Horatius , ayant été brûlé pendant les guerres civiles*). Pendant les guerres de Sylla & de Marius. Ce temple fut consacré la troisième année de l'olympiade LXVIII , 504 ans avant l'an 1 de l'ère chrétienne , & il fut brûlé la seconde année de l'o-

lympiade CLXXIV. Ainsi il ne dura que 423 ans.

(c) *Sylla le rebâtit , mais Catulus le consacra*). Sylla le rebâtit & l'orna de colonnes de marbre qu'il avoit fait apporter d'Athènes , du temple de Jupiter Olympien. Catulus le consacra 67 ans avant l'ère chrét. 14 ans après que le premier eut été brûlé. Sylla dit en mourant , qu'il ne manquoit à son bonheur que d'avoir pu dédier ce temple.

(d) *Ce second temple fut encore brûlé dans la sédition de Vitellius*). Lorsque Vitellius assiégea Flavius Sabinus dans le capitolé. Tacite décrit ce qui se passa en cette occasion , & il dit qu'on ne sait si ce furent les assiégeans qui y mirent le feu pour pouvoir le forcer plus aisément , ou si ce furent les assiégés pour se défendre , comme c'est la plus commune opinion. Il fut brûlé l'an 69 de l'ère chrétienne.

second temple fut encore brûlé dans la sédition de Vitellius ; (a) & Vespasien , entre plusieurs autres grands bonheurs , eut encore celui de le relever de fond en comble , & de ne le pas voir ruiné , comme il le fut bientôt après. En quoi il surpassa d'autant la félicité de Sylla , que Sylla finit ses jours avant que de consacrer son temple , & que cet empereur mourut avant que de voir le sien périr par l'embrasement qui consuma le capitolé peu de tems après sa mort. (b) Domitien le rebâtit la quatrième fois , & en fit la dédicace. On dit que , pour les seuls fondemens du premier , Tarquin avoit dépensé (c) quarante mille marcs d'argent ; (d) mais tout le bien du plus riche

(a) *Et Vespasien , entre plusieurs autres grands bonheurs , eut encore celui de le relever de fond en comble*). L'année suivante , après la mort de Vitellius. Le seul changement qu'on y fit , c'est qu'il fut plus haut que les deux autres n'avoient été. On peut voir dans le IV livre de l'histoire de Tacite , toutes les cérémonies qu'on pratiqua en cette occasion.

(b) *Domitien le rebâtit la quatrième fois , & en fit la dédicace*). Il le rebâtit la première année de son regne , l'an 81 de l'ère chrétienne , & mit son nom à cet ouvrage sans faire aucune mention des premiers fondateurs.

(c) Un million de livres à vingt-cinq francs le marc , qui n'étoit que de six onces.

(d) *Mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne suffiroit pas pour payer la seule dorure du quatrième qui subsiste aujourd'hui , laquelle a coûté plus de douze mille talens*). Si ce que Plutarque dit ici est vrai , il n'y avoit donc pas à Rome , sous le regne de Trajan , des particuliers si riches qu'il y en avoit eu du tems de la république & sous le regne des autres empereurs. L'histoire parle d'un M. Æmilius Scaurus , qui , étant édile , fit pour une fête de peu de jours un théâtre où il y avoit trois cens soixante colonnes , les unes de marbre , les autres de bronze & les autres de cristal. Trois mille statues remplissoient les vuides entre les colonnes , & toute la

particulier de Rome ne suffiroit pas pour payer la seule dorure du quatriéme qui subsiste aujourd'hui, laquelle a coûté plus de douze mille talens. Ses colonnes sont de marbre (a) pentelique; elles étoient d'une longueur proportionnée à leur grosseur; nous les avons vues à Athenes; on a voulu les retailler & les repolir à Rome, (b) & ce second travail a plus gâté leur symmétrie, que relevé leur beauté : car en les affoiblissant & en les rendant trop menues, il leur a fait perdre toute leur grace, qui consistoit dans la proportion. Après avoir admiré la magnificence de ce capitole, si l'on voyoit dans le palais de Domi-

scene étoit tendue de riches tapisseries, presque toutes cachées par des tableaux très-rares & d'un très-grand prix. Quand la fête fut finie, Scaurus, qui étoit trop magnifique pour faire servir dans sa maison de Rome ce qui avoit servi à ce spectacle, le fit porter à sa maison de campagne à Tusculum, où ses esclaves mirent le feu. Il y fut brûlé pour plus de dix ou douze millions de meubles, qui n'étoient qu'une partie de ce pompeux appareil qui n'avoit pas servi un mois. On connoît les richesses de M. Crassus, qui tiroit de ses terres plus de vingt millions toutes les années. L. Cornélius Balbus laissa, par son testament, au peuple Romain vingt-cinq deniers par tête, c'est-à-dire, douze livres dix sols, & il y avoit

beaucoup de particuliers qui nourrissoient dix mille & jusqu'à vingt mille esclaves, seulement pour le faste, sans en tirer d'autre utilité.

(a) Marbre tiré des carrieres de l'Attique, près du bourg Pentele.

(b) *Et ce second travail a plus gâté leur symmétrie, que relevé leur beauté*. Ce passage est remarquable, en ce qu'il fait voir la différence qu'il y avoit entre les ouvriers de Grece & ceux de Rome. Ces derniers gâterent, du tems de Domitien, l'ouvrage des premiers, qui étoit d'une perfection achevée. Mais ce n'est pas seulement du tems de Domitien que Rome a été inférieure à la Grece pour tous les arts, en tout tems elle lui a cédé l'avantage. On fait ce qu'Horace en dit.

rien une de ses galeries , ou une de ses salles , ou ses bains , ou l'appartement des femmes , il n'y a personne qui , comme le poëte Epicharmus disoit à un prodigue , *tu n'es pas libéral , mais tu es malade , tu ne saurois vivre sans donner* , ne dît de même à ce Prince : *Tu n'es ni magnifique , ni pieux envers les dieux ; mais tu es malade , tu ne saurois vivre sans bâtir ; & comme le Midas de la fable , tu souhaiterois que tout devînt entre tes mains & marbre & or.* Mais en voilà assez sur cette matiere.

Après que Tarquin eut perdu la bataille , où son fils Aruns fut tué en combattant contre Brutus , il se retira à Clusium , (a) vers Lars Porfenna , le plus puissant des rois qui fussent alors en Italie , & qui passoit pour très-magnanime & très-généreux. (b) Ce prince lui promit de le secourir de toutes ses forces , & envoya d'abord sommer les Romains de recevoir leur roi , ce que les Romains refuserent. Sur ce refus , Porfenna leur déclara la guerre , (c) les avertit , & du

(a) *Vers Lars Porfenna*). Laras ou Lars est un mot toscan , qui signifie *Roi*. Et on donnoit ce nom à Porfenna , parce qu'il étoit le plus puissant de tous les rois qui regnoient en Toscane , & qu'on appelloit *lucumons*.

(b) *Ce Prince lui promit de le secourir de toutes ses forces*). Porfenna prit le parti de Tarquin , parce que Tarquin étoit originaire de Toscane. D'ailleurs ce roi chassé étoit d'une dangereuse conséquen-

ce pour lui. Tite-Live ajoute à cela une réflexion qui me paroît remarquable : Porfenna croyoit qu'il étoit avantageux & glorieux pour les Toscans qu'il y eût un roi à Rome , & sur-tout un roi Toscan. *Porfenna tum regem esse Romæ , tum etruscæ gentis regem , amplum. Tuscis ratus , Romanam infesto exercitu petit.*

(c) *Les avertit & du tems qu'il iroit à eux , & des lieux qu'il attaqueroit*). Voilà une générosité bien rare & bien

tems qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit, & partit en effet, comme il l'avoit dit, avec une grosse armée. (a) Publicola, qui étoit alors absent, & qui venoit d'être élu consul pour la seconde fois avec Titus Lucretius, revint à Rome, & voulant surpasser en grandeur de courage le roi Porfenna, (b) il se mit à bâtir la ville de (c) Sigliuria, malgré l'approche de ses troupes; & après l'avoir fortifiée avec beaucoup de dépense, il y envoya une colonie (d) de sept cens habitans, pour faire voir qu'il méprisoit cette guerre, & qu'il n'avoit que trop de forces pour la soutenir.

Cependant Porfenna s'approche du janicule, l'attaque, pousse la garde, & la poursuit si vivement, qu'il seroit entré avec elle dans Rome, (e) si Publicola n'eût paru à la tête de

contraire aux intérêts du roi qu'il protégeoit. Porfenna vouloit tout devoir à la force, & rien à la surprise.

(a) *Publicola, qui étoit alors absent, & qui venoit d'être élu consul pour la seconde fois avec Titus Lucretius*). Porfenna ne marcha vers Rome que l'année suivante, sous le troisième consulat de Publicola, qui eut pour collègue Horatius Puvillus.

(b) *Il se mit à bâtir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ses troupes*). Publicola bâtit & fortifia cette ville sous son second consulat, & par conséquent avant que Porfenna menaçât Rome. Et il

ne la bâtit nullement pour affecter de surpasser Porfenna en grandeur de courage, mais pour se mettre à couvert par ce poste contre les Latins & les Herniques, qu'on craignoit alors.

(c) Dans le Latium & près des Herniques. On croit que c'est Signia.

(d) C'étoit une garnison, & non pas une colonie.

(e) *Si Publicola n'eût paru à la tête de ses troupes*). Plutarque dit de Publicola ce que Denys d'Halicarnasse raconte de son frere Marcus Valérius, qui commandoit l'aile gauche avec Lucretius. Ces deux généraux furent

ses troupes, & n'eût arrêté le vainqueur. Il donna un grand combat sur le bord du Tibre, & soutint tout l'effort des ennemis, jusqu'à ce qu'accablé par le nombre, & tout couvert de blessures, il tomba presque sans vie, & fut emporté par ses soldats. Son collègue ayant eu le même sort, les Romains plierent & s'enfuirent dans Rome. Les ennemis les suivoient de si près, qu'ils alloient se saisir du (a) pont de bois, & prendre la ville, lorsqu'Horatius Coclès, & avec lui deux vieux officiers des plus nobles familles, Herminius & Spurius Lartius les arrêterent à la tête du pont. (b) Horatius avoit eu le surnom de Coclès, qui signifie *borgne*, parce qu'il avoit perdu un œil à la guerre, ou selon d'autres, parce qu'il étoit extrêmement camus, & que le haut de son nez étoit si enfoncé dans la tête, que rien ne séparoit ses deux yeux, & que ses sourcils étoient joints, de sorte que le peuple voulant l'appeller *Cyclope*, se méprit, & l'appella *Coclès*, nom qui lui demeura. Horatius donc défendit seul l'entrée du pont contre les Toscans, pendant que ses compagnons le coupoient derrière lui. Il se jeta ensuite tout armé dans le Tibre, & le passa à la nage, quoiqu'il eût reçu dans la cuisse un coup de pique. Publicola, frappé d'admiration pour la valeur héroïque de ce jeune

blessés & emportés hors du combat.

(a) Le pont Sublicius.

(b) *Horatius*). Il étoit fils d'un frere du consul Horatius,

& descendoit de cet Horace qui demeura victorieux dans le combat des Horaces contre les Curiaces, sous le regne de Tullus Hostilius.

homme, (a) obligea sur le champ les Romains à se cottiser, (b) & à lui donner chacun autant qu'ils dépensoient en un jour. (c) Il lui fit aussi distribuer autant de terre qu'il en put labourer lui-même depuis le matin jusqu'au soir, (d) & lui éleva dans le temple de Vulcain une statue de bronze, pour le consoler de sa blessure qui le rendoit boiteux.

Pendant que Porfenna tenoit la ville étroitement assiégée, (e) il lui vint de Toscane un

(a) *Obligea sur le champ les Romains à se cottiser*). La manière dont Denys d'Halicarnasse raconte cette circonstance, est plus honorable pour Horatius ; car il dit que cela vint du seul mouvement du peuple.

(b) *Et à lui donner chacun autant qu'ils dépensoient en un jour*). Cette libéralité montoit à une somme considérable, car les femmes mêmes n'en furent pas exemptes ; & il y avoit par conséquent plus de trois cens mille contribuans.

(c) *Il lui fit aussi distribuer autant de terre qu'il en put labourer lui-même depuis le matin jusqu'au soir*). Spectacle digne des tems héroïques, de voir à la charrue le même homme qui venoit de repousser les ennemis & de sauver Rome. C'est pourquoy ces mots, *lui-même*, ne doivent pas être oubliés. On peut sur cela se souvenir de ce mot de Florus, qui dit, en parlant de Cincinnatus, qui,

après avoir triomphé, retourna cultiver son champ, *rediit ad boves triumphalis agricola*.

(d) *Et lui éleva dans le temple de Vulcain une statue*). Tite-Live dit qu'on éleva cette statue dans le comice, & Denys d'Halicarnasse, dans le lieu le plus éminent de la grande place, du *forum Romanum*. Et cela est aisé à concilier : car le comice étoit le lieu le plus élevé de cette place. Elle fut ensuite posée dans le temple de Vulcain, qui étoit tout auprès, & qui n'étoit qu'une enceinte avec un autel au milieu. Anlugelle raconte pourquoi elle fut changée de place ; on n'a qu'à voir ce qu'il en dit dans le cinquième chap. du liv. IV.

(e) *Il lui vint de Toscane un nouveau renfort de troupes, qui ravageoient tout le territoire de Rome*). Ce nouveau renfort n'étoit qu'un détachement de l'armée, à qui Porfenna fit passer le Tibre, sous la conduite de ses deux fils & de son gendre Mamilius.

nouveau renfort de troupes, qui firent un si grand ravage dans tout le territoire de Rome, que la famine commençoit à travailler les Romains. Publicola, nommé consul pour la troisième fois, vit bien qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de garder la ville sans combattre contre Porfenna; mais il falloit absolument chasser les Toscans qui venoient faire le dégât jusqu'à ses portes. Il leur dressa donc une embuscade, & il en tua cinq mille sur la place.

Peu de jours après, C. Mucius fit cette grande action, dont tout le monde parle, & que l'on conte fort diversement. (a) Je vais l'écrire de la maniere qu'elle me paroît la plus vraisemblable. C. Mucius étoit un jeune homme considérable par sa naissance, & plus encore par son mérite; car il avoit toutes les vertus, sur-tout les vertus guerrieres. Il fit dessein de tuer Porfenna. Il prit donc un habit Toscan; & comme il savoit fort bien la langue Toscane, il passa dans le camp des ennemis, entra dans le quartier du roi, pénétra dans la salle où il donnoit audience, (b) fit le tour du siège où il étoit assis avec

Par-là il étoit maître de la riviere, & empêchoit que les Romains n'en pussent tirer aucunes provisions.

(a) *Je vais l'écrire de la maniere qu'elle me paroît la plus vraisemblable*). Plutarque suit ici Tite-Live, parce qu'il a trouvé que la maniere dont cet historien raconte cette action,

est plus vraisemblable que celle de Denys d'Halicarnasse. Cependant il me paroît qu'elle l'est beaucoup moins; mais elle est plus merveilleuse, comme on le verra dans les remarques suivantes.

(b) *Fit le tour du siège où il étoit assis avec les principaux officiers*). Selon Denys d'Ha-

ses principaux officiers ; & ne connoissant pas certainement lequel étoit Porfenna , & n'osant le demander de peur de se découvrir , il s'adressa à celui qui lui parut être le roi , & (a) lui plongea son épée dans le sein. On le saisit en même-tems , & on l'interroge. Il y avoit vis-à-vis du roi un brasier plein de feu , qu'on avoit apporté pour un sacrifice qu'il vouloit faire ; (b) Mucius , sans balancer , mit sa main droite sur ces charbons ardens ; & pendant qu'elle brûloit , il regarda fixement Porfenna d'un air menaçant , & sans changer de visage , jusqu'à ce que Porfenna , étonné de cette intrépidité & de cette force , (c) commanda qu'on le laissât aller , & lui

licarnasse , Porfenna n'étoit pas présent. Son secrétaire étoit seul. Si le roi y eût été , comment Mucius auroit-il pu se tromper & le méconnoître ?

(a) *Il lui plongea son épée*). C'étoit un poignard qu'il avoit caché sous sa robe ; il n'avoit point d'épée , de peur de donner du soupçon.

(b) *Mucius , sans balancer , mit la main droite sur ces charbons ardens*). Je crois qu'il manque ici quelque chose , & que Plutarque n'avoit pas oublié ce que rapporte Tite-Live , que Porfenna menaça Mucius du feu , pour lui faire déclarer ses complices. Car c'est sur cela que Mucius met sa main dans le brasier , pour faire voir à son ennemi qu'il ne

craignoit pas ses menaces. Cela est même fondé par ce que Plutarque fait dire ensuite par Scevola : *Tu n'as pu m'effrayer par tes menaces*. Au reste , il n'y a que Tite-Live qui parle de cette main brûlée. Denys d'Halicarnasse n'en dit pas un seul mot. C'est pourquoi on pourroit soupçonner que cette circonstance a été ajoutée ensuite pour rendre le conte plus merveilleux.

(c) *Commanda qu'on le laissât aller*). Cela est plus généreux que la manière dont le raconte Denys d'Halicarnasse , qui dit que Porfenna le fit mener en prison , & ne le délivra que par le conseil de son fils , qui lui dit que pour se garantir de la conspiration des Romains ,

rendit lui-même son épée, qu'il prit de la main gauche ; d'où l'on veut qu'il ait été appelé *Scævola*, qui signifie *gaucher*. En prenant son épée, il dit au roi : *Tu n'as pu m'effrayer par tes menaces, Porfenna, & tu m'as vaincu par ta générosité. Je te découvrirai donc par reconnoissance un secret que la force n'auroit pu m'arracher. Trois cens Romains, qui ont fait le même serment que moi, sont répandus dans ton camp, & n'attendent, pour te tuer, que le moment favorable. Le sort a voulu que j'aie tenté le premier l'entreprise ; & je ne me plains pas de la fortune qui m'a envié la gloire d'y réussir, puisqu'elle m'a empêché de tremper mes mains dans le sang d'un si grand homme, & qui est bien plus digne d'être l'ami des Romains, que leur ennemi.* Porfenna ajouta foi à ces paroles, & en fut plus disposé à écouter des propositions d'accommodement, moins, à mon avis, par la crainte des trois cens hommes, dont il étoit menacé, que par l'admiration qu'il eut pour la vertu des Romains, & pour la grandeur de leur courage. Quoique tous les écrivains généralement appellent ce personnage Mucius Scævola, (a) Athénodore Sandon, dans un livre qu'il a

il falloit moins chercher des gardes, que les moyens de s'en passer, & qu'il n'y avoit que leur amitié qui pût le mettre à couvert de leur audace.

(a) *Athénodore Sandon*). Athénodore, fils de Sandon, philosophe Stoïcien, qui a-

voit été précepteur d'Auguste, qui le donna ensuite à Tibere. Il étoit de la ville de Tarse en Cilicie. Outre l'ouvrage dont Plutarque parle ici, on cite de lui un traité des *Occupations sérieuses* & des *Divertissemens*, & un livre de *Differtations*.

adressé

adressé à Octavie, sœur d'Auguste, prétend qu'il s'appelloit aussi (a) Posthumius.

Publicola, qui voyoit que l'inimitié de Porfenna n'étoit pas tant à craindre pour Rome, que son amitié & son alliance étoient à rechercher, ne demandoit qu'à le prendre pour juge des différens qu'il avoit avec Tarquin, lequel il fit sommer plusieurs fois de venir défendre sa cause devant le roi, s'engageant de faire voir qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & que c'étoit avec justice qu'on l'avoit chassé. (b) Tarquin répondit fièrement, & avec des paroles dures, qu'il ne reconnoissoit point de juge, & moins Porfenna que tout autre, puisqu'il étoit capable de l'abandonner & de violer la foi jurée. Porfenna, irrité & désabusé par cette réponse, & d'ailleurs fortement sollicité par son fils Aruns, qui s'intéressoit pour Rome, offrit la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendroient les terres qu'ils avoient (c) conquises dans la Toscane, avec les prisonniers qu'ils avoient faits, & qu'en échange ils retireroient leurs transfuges.

Les Romains acceptèrent ces offres, & donnerent pour ôtages dix jeunes hommes de famille Patricienne, avec autant de filles,

(a) Son véritable nom étoit C. Mucius Cordus.

(b) *Tarquin répondit fièrement & avec des paroles dures.* Denys d'Halicarnasse écrit au contraire, que Tarquin voyant bien que Porfenna ne pouvoit

le rétablir, se réduisit à redemander ses biens, & qu'il voulut bien s'en remettre au jugement de Porfenna.

(c) Le canton des sept bourgs dont il a été parlé dans la vie de Romulus.

parmi lesquelles étoit Valéria, fille de Publicola. Sur la foi du traité, Porfenna avoit déjà congédié la plus grande partie de son armée, lorsque ces filles, qui étoient en ôtage, eurent envie de s'aller baigner, & descendirent sur le bord du Tibre, dans un lieu où le rivage, se courbant en croissant, embrasse une partie du fleuve, & conserve ses eaux tranquilles en la couvrant par ses deux bras contre la fureur des flots. (a) Quand elles virent qu'elles étoient seules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni passans de leur côté, ni bateaux de l'autre, elles prirent la résolution de traverser la rivière à la nage, malgré sa profondeur & sa rapidité. Il y en a qui disent qu'il y en eut une, nommée Clélie, qui passa à cheval, en exhortant les autres qui nageoient, & en les encourageant à la suivre.

Elles n'eurent pas plutôt gagné l'autre bord, qu'elles allèrent se présenter à Publicola, qui, bien loin d'admirer & de louer cette action, en fut très-fâché, craignant qu'on ne le soupçonnât d'être moins jaloux de sa parole que Porfenna, & que l'on ne prît l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains. Il les fit donc reprendre sur l'heure même, (b) & les renvoya à Porfenna.

(a) *Quand elles virent qu'elles étoient seules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni passans de leur côté*). Denys d'Halicarnasse dit qu'elles avoient des gardes, mais qu'elles les prièrent de s'éloigner, afin qu'elles pussent se déshabiller

sans être vues; & cela est beaucoup plus apparent. Comment auroit-on laissé aller des ôtages sur leur bonne foi, & sur-tout des filles de cette naissance?

(b) *Et les renvoya à Porfenna*). Denys d'Halicarnasse

(a) Tarquin, en étant averti, dressa une embuscade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur passage; ils se défendirent vigoureusement, quoique fort inférieurs en nombre. Pendant le choc, Valéria passa au travers des combattans, & se sauva avec trois esclaves; ses compagnes demeurèrent au milieu des armes avec un très-grand danger. Le bruit n'en vint pas plutôt au fils de Porfenna, qu'il monta à cheval, & alla à leur secours avec une extrême diligence. Son arrivée mit les gens de Tarquin en fuite & dégagea les Romains. Porfenna, voyant ces filles de retour, voulut connoître celle qui avoit encouragé les autres, & qui leur avoit donné l'exemple. Quand on la lui eut montrée, & qu'on lui eut dit qu'elle se nommoit Clélie, il la regarda avec un visage doux & serein; & ayant commandé qu'on lui amenât le plus beau cheval de son écurie avec le plus riche harnois qu'il eût, il lui en fit présent. (b) Ceux

écrit qu'il les ramena lui-même.

(a) *Tarquin en étant averti, dressa une embuscade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur passage*). Il n'y étoit pas en personne; mais il mit en embuscade quelque cavalerie, pour enlever le consul & les filles qu'il conduisoit: car les ayant entre ses mains, il espéroit de forcer les Romains à lui rendre tout ce qu'il avoit demandé. Et ce fut la cause de son entière ruine; car Porfenna prononça

en faveur des Romains, & chassa les Tarquins.

(b) *Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clélie seule qui passa le Tibre à cheval, se servent de ce témoignage*). Il est certain que cette particularité a été imaginée sur ce présent que fit Porfenna; on crut, dans la suite, que ce prince n'avoit donné un cheval que parce que Clélie avoit passé à cheval. Mais d'où Clélie auroit-elle eu un cheval, & pourquoi auroit-elle été la seule qui en eût eu?

qui prétendent qu'il n'y eut que Clélie qui passa le Tibre à cheval, se servent de ce témoignage comme une preuve incontestable. Mais les autres soutiennent que le roi donna à Clélie cette marque de distinction, pour honorer cette audace virile avec laquelle elle avoit inspiré aux autres un si hardi dessein. (a) Quoi qu'il en soit, on voit encore dans la rue Sacrée, du côté qui mene au mont Palatin, la statue équestre de cette fille. Les uns disent que c'est la statue de Valérie, les autres celle de Clélie.

Quand Porfenna eut conclu la paix avec les Romains, il leur fit voir, avant son départ, sa libéralité & sa magnificence en plusieurs choses, & sur-tout en ce qu'il ordonna à ses troupes de n'emporter du camp que leurs armes, (b) & d'y laisser tous les vivres & toutes les richesses dont il étoit plein, qu'il

Porfenna donna un cheval pour honorer le courage de cette fille, comme il l'auroit donné à un brave soldat après quelque grande action?

(a) Quoi qu'il en soit, on voit encore dans la rue Sacrée, du côté qui mene au mont Palatin, la statue équestre de cette fille). Cependant Denys d'Halicarnasse écrit formellement que cette statue ne subsistoit plus de son tems, c'est-à-dire, sous le regne d'Auguste. Nous n'avons pas trouvé, dit-il, cette statue de notre tems. On disoit qu'elle avoit été gâtée par un embrasement

qui avoit consumé quelques maisons voisines). Plutarque avoit sans doute été trompé par ceux qui lui avoient montré les antiquités de Rome.

(b) Et d'y laisser tous les vivres & tous les autres biens dont il étoit plein). Le camp des Toscans étoit toujours orné & pourvu comme une ville; & quand ils décampaient, ils ne manquoient jamais de le brûler. Porfenna voulut le laisser aux Romains; libéralité très-considérable; car les trésoriers tirèrent de fort grandes sommes de tout le butin qui fut vendu,

donna à la ville. C'est pourquoi encore aujourd'hui, quand les Romains vendent à l'encan quelques biens qui appartiennent au public, (a) ils font crier dans la première publication, que ce sont les biens de Porfenna, pour lui rendre des actions de grâces dignes de son bienfait, en honorant ainsi sa libéralité d'une reconnoissance éternelle. (b) On lui éleva aussi, vis-à-vis du lieu où se tenoit le sénat, une statue de bronze d'un ouvrage grossier & antique.

(c) L'année suivante, les Sabins entrèrent

(a) *Ils font crier, dans la première publication, que ce sont les biens de Porfenna*). Il paroît, par un endroit de Tite-Live, que cette coutume d'appeler ce qu'on vendoit du public, *les biens de Porfenna*, étoit expliquée divertement, & qu'il n'étoit pas bien certain si les Romains n'avoient pas imaginé ce titre, plutôt pour conserver la mémoire de la défaite de Porfenna, que pour immortaliser sa libéralité & leur reconnoissance. Mais enfin Tite-Live se déclare pour le dernier qui s'accorde mieux avec l'histoire. *Gratiam muneris magis significante titulo*, dit-il, *quàm auctionem regie fortunæ*.

(b) *On lui éleva aussi vis-à-vis du lieu où se tenoit le sénat, une statue de bronze*). Le lieu où se tenoit le sénat, étoit dans la place Romaine près du capitolé, où fut en-

suite le temple de la Concorde. Ni Denys d'Halicarnasse, ni Tite-Live, ne disent rien de cette statue de bronze qui fut élevée à Porfenna. Le premier dit seulement que les Romains lui envoyèrent le siège d'yvoire avec un sceptre, une couronne d'or & une robe triomphale.

(c) *L'année suivante, les Sabins entrèrent en armes dans les terres des Romains. On nomma consul Marcus Valérius*). Plutarque saute ici une année, dans laquelle Spurius Largius & Titus Herminius furent consuls; & il suit Tite-Live, qui, sans faire aucune mention de cette année, passe du troisième consulat de Publicola à celui de son frère. Sigonius croyoit que cette année-là avoit été oubliée dans le texte de Tite-Live; & si cela est, le passage de Plutarque marque que ce défaut est fort ancien.

en armes dans les terres des Romains. On nomma consuls Marcus Valérius, frere de Publicola, & Posthumius Tubertus. Ces consuls ne faisant rien que par le conseil & sous les yeux de Publicola, (a) Marcus Valérius gagna deux grandes batailles contre les Sabins, dans la dernière desquelles il leur tua treize mille hommes, sans en perdre un seul des siens. (b) Outre l'honneur du triomphe qu'on lui décerna pour ces victoires, on lui fit bâtir, aux dépens du public, sur le mont Palatin, une maison qui avoit cela de particulier, qu'au lieu que les portes de toutes les autres maisons s'ouvroient en dedans, les siennes s'ouvroient en dehors dans la rue; privilège qu'on lui accorda, afin qu'il ne pût jamais ouvrir sa porte, qu'il ne prît quelque chose sur le public. On dit qu'anciennement en Grece toutes les maisons s'ouvroient de cette maniere; ce que l'on infere des anciennes comédies, où l'on voit toujours que ceux qui veulent sortir dans la

(a) *Marcus Valérius gagna deux grandes batailles*). La première ne fut pas proprement une bataille; il n'y eut que quelques partis qui furent battus. Denys d'Halicarnasse décrit l'une & l'autre dans le cinquième livre.

(b) *Outre l'honneur du triomphe qu'on lui décerna pour ces victoires, on lui fit bâtir aux dépens du public*). Le triomphe fut décerné aux deux consuls; mais on donna de plus à Marcus Valérius, une place sur le mont

Palatin pour une maison qui seroit bâtie aux dépens du public. *Après de cette maison, dit Denys d'Halicarnasse, il y a un taureau d'airain; & elle a cela de particulier, que la porte de la rue s'ouvre en dehors.* Ce taureau d'airain avoit été mis devant cette maison, pour marquer que Marcus Valérius, par les victoires qu'il avoit remportées sur les Sabins, avoit rétabli la culture des champs, & ramené l'abondance dans Rome.

tue, font du bruit à la porte avant que d'ouvrir, afin que les passans s'éloignent & évitent d'être poussés ou blessés.

Après Marcus Valérius, Publicola fut fait consul pour la quatrième fois, parce que l'alliance des Sabins avec les Latins faisoit appréhender une guerre plus dangereuse que la précédente, & que la ville se trouvoit saisie d'une crainte superstitieuse sur ce que toutes les femmes grosses se blesoient, & qu'il n'y avoit point d'enfant qui vînt à terme. (a) Publicola consulta les livres des Sibylles, fit des sacrifices à Pluton, renouvella certains jeux qui avoient été ordonnés par un ancien oracle de Delphes; & après avoir fait renaître par ce moyen, dans cette ville abattue, quelque rayon d'espérance, comme si les dieux étoient apaisés, il songea à se mettre à couvert des menaces des hommes; car on

(a) *Publicola consulta les livres des Sibylles*). Au commencement du regne de Tarquin, une femme étrangère lui présenta neuf volumes d'oracles des Sibylles, qu'elle voulut lui donner pour un certain prix. Tarquin les ayant trouvés trop chers, elle en brûla trois, & demanda des six autres la même somme. Le tyran se moqua encore d'elle, & la traita de folle, de ce qu'elle demandoit pour les six ce qu'on n'avoit pas voulu lui donner des neuf. Elle en brûla encore trois, sans rien tabattre

pour les trois autres. Tarquin, étonné de la fermeté de cette femme, appella les augures, qui dirent qu'il avoit offensé la religion, en refusant ces livres, & qu'il falloit sauver ce qui restoit, en lui comptant la somme qu'elle en avoit demandée. Ces trois livres furent gardés avec grand soin; & par arrêt du sénat, on les consultoit dans toutes les calamités publiques. On les conserva jusqu'aux guerres civiles de Marius. Ils périrent alors dans l'embrasement du capitolé.

n'entendoit parler que des (a) ligue & des grands préparatifs de guerre qu'on faisoit contre les Romains.

Il y avoit en ce tems-là un Sabin, nommé (b) Appius Clausus, qui avoit de grands biens, qui s'étoit rendu recommandable par sa force & par son courage, & qui passoit pour le plus éloquent & le plus vertueux de tous les Sabins. Cet homme n'avoit pu éviter le sort de tout ce qu'il y a de grand, qui est d'attirer l'envie : car sous prétexte qu'il vouloit empêcher cette guerre, on l'avoit accusé de favoriser les Romains, & de vouloir accroître leur puissance, pour s'en servir à assujettir sa patrie, & à s'en rendre le tyran. Voyant donc que le peuple prêtoit volontiers l'oreille à ces calomnies, & qu'il étoit haï des gens de guerre, & de tous ceux qui ne vouloient pas entendre parler de paix, & craignant qu'on ne l'appellât en justice, il avoit fait venir à son secours un très-grand nombre de ses parens & de ses amis, & formé dans son pays un parti qui avoit été la seule cause du retardement de cette guerre.

Publicola, qui n'oublioit rien, non-seulement pour être informé de ce qui se passoit parmi eux, mais encore pour fomentier &

(a) Tous les Sabins étoient ligüés avec Fidenes & Caméria.

(b) Appius Clausus. Son véritable nom étoit Atta Clausus. On avoit fait pour lui un nom propre de ce qui n'étoit qu'un terme de civi-

lité & de respect, Atta n'étant que ce que les Grecs disoient, ἀτὶς πατήρ. C'étoit un des premiers citoyens de la ville de Regillum. On changea ensuite son nom, & il fut appelé Appius Claudius.

pour irriter ces divisions, avoit auprès de Clausus des gens affidés & habiles qui lui disoient, de sa part, que Publicola le croyoit trop juste & trop homme de bien, pour vouloir se venger contre sa patrie de l'injustice de ses citoyens, quelque mauvais traitement qu'il en eût reçu; mais que s'il vouloit se dérober à leur haine & se mettre à couvert de leur fureur, il seroit reçu dans Rome, & en public & en particulier, avec tous les honneurs qui étoient dus à son mérite, & qu'il pouvoit tout attendre de la magnificence des Romains.

Clausus, après avoir souvent pensé à cette proposition, trouva que c'étoit le meilleur parti qu'il pût prendre dans la nécessité où il se trouvoit. Ayant donc rassemblé ses amis, & ceux-ci en ayant attiré encore d'autres, (a) il enleva aux Sabins cinq mille hommes, avec leurs esclaves, leurs femmes & leurs enfans, & les mena à Rome. C'étoit-là ce qu'il y avoit de plus paisible dans le pays, & qui étoit le plus accoutumé à une vie douce & tranquille. Publicola, qui étoit averti de leur marche, les reçut à bras ouverts, & avec toutes sortes de bons traitemens; (b) car dès l'entrée, il leur donna à tous le droit de

(a) *Il enleva aux Sabins cinq mille hommes, avec leurs esclaves*). Denys d'Halicarnasse écrit qu'il n'y avoit en tout que cinq mille hommes en état de porter les armes.

(b) *Car dès l'entrée, il leur*

donna à tous le droit de bourgeoisie). Denys d'Halicarnasse dit qu'on reçut Clausus dans l'ordre des patriciens, qu'on lui donna un quartier de la ville pour y bâtir, & qu'on lui distribua des terres près de Fidenes.

bourgeoisie , & distribua à chacun deux arpens de terre le long de la riviere de (a) l'A-nio. Il en donna vingt-cinq à Clausus , & l'honora de la dignité de sénateur. Clausus , ayant commencé par-là d'avoir part à l'administration de la république , se conduisit avec tant de prudence & de sagesse , qu'il parvint au plus haut degré de l'autorité , du crédit & de la puissance ; (b) & laissa après lui la famille des Claudiens , qui en noblesse ne le cede à aucune des plus anciennes maisons de Rome.

Sa retraite ayant apaisé la sédition parmi les Sabins , ceux qui gouvernoient le peuple par leur éloquence , ne lui permirent pas de demeurer en repos : car ils ne cessoient de lui représenter avec de grandes lamentations , quelle honte ce seroit que Clausus , fugitif & leur ennemi déclaré , fît par sa fuite ce qu'il n'avoit pu faire par sa présence , & qu'il les empêchât de se venger des Romains. Ces Sabins partent donc avec une puissante armée , vont camper près de Fidenes ; & ayant caché deux mille hommes dans des lieux creux &

(a) Le Teveron , riviere qui se décharge dans le Tibre , au-dessous de Fidenes.

(b) Et laissa après lui la famille des Claudiens , qui en noblesse ne le cede à aucune des plus anciennes maisons de Rome). Il y avoit deux familles de Claudiens à Rome , l'une patricienne , & l'autre plébéienne. La pre-

miere étoit des Claudiens surnommés *Pulchri* , & l'autre , des Claudiens surnommés *Marcelli*. Dans la suite des tems , il y eut dans la patricienne vingt-trois-consuls , cinq dictateurs , sept censeurs , sept grands triomphes , & deux petits. Et l'empereur Tibère descendoit de cette famille.

couverts, (a) ils devoient le lendemain, dès la pointe du jour, envoyer quelque cavalerie enlever du bétail jusqu'aux portes de Rome, avec ordre, quand on fortiroit sur eux, de reculer jusqu'à ce qu'ils eussent attiré l'ennemi dans l'embuscade.

Publicola, informé le même jour de ce dessein par des transfuges, pourvoit à tout, & partage ses troupes. Dès le soir même il envoie Posthumius Balbus avec trois mille hommes de pied, se saisir des hauteurs sous lesquelles les Sabins étoient cachés, donne ordre à son collègue Lucrétius de prendre ce qu'il y avoit de plus léger & de plus dispos dans la ville pour repousser les fourrageurs; & lui avec le reste de ses troupes, il va faire un grand circuit & enveloppe les ennemis par derrière. Le matin il se leva un brouillard fort épais. Posthumius, à la pointe du jour, fond du haut de ces côteaux avec de grands cris sur ceux qui étoient au-dessous de lui, pendant que Lucrétius de son côté tombe sur les coureurs, & que Publicola donne dans leur camp. Voilà donc les Sabins battus par-tout & dans un très-grand désordre. Une des principales causes de leur perte

(a) *Ils devoient dès la pointe du jour envoyer quelque cavalerie enlever du bétail*. Je ne fais pas quels auteurs suit ici Plutarque; mais Denys d'Halicarnasse conte la chose tout autrement; car il dit que les Sabins qui avoient deux camps, avoient résolu

d'attaquer la nuit le camp de Publicola, qui étoit séparé de celui de Lucrétius son collègue. Publicola fut averti par un transfuge; & il donna si bien ses ordres, que les Sabins furent taillés en pièces, & la ville de Fidene prise.

fut l'espérance qu'ils avoient tous que leurs compagnons étoient plus heureux ; car dans cette pensée, au lieu de combattre & de faire tête à l'ennemi , ils prenoient la fuite ; ceux du camp alloient vers ceux qui étoient en embuscade , & ceux-ci tâchoient de regagner le camp ; mais les uns & les autres trouvoient des gens qui avoient plus besoin de secours , qu'ils n'étoient en état d'en donner , & tomboient entre les mains de ceux qu'ils vouloient fuir , qui les tuoient sans courir aucun danger. Tous les Sabins auroient été taillés en pieces , sans la ville de Fidene qui en retira quelques-uns , & qui sauva sur-tout ceux qui échappèrent de la défaite du camp , & qui purent gagner cet asyle ; les autres , qui ne purent y arriver à tems , furent tués ou faits prisonniers.

Les Romains , qui avoient accoutumé de faire honneur à leurs dieux de toutes les grandes choses qui leur arrivoient , attribuerent cette victoire à la seule bonne conduite de leur capitaine : car ceux qui avoient été à l'action , disoient tout haut que Publicola leur avoit livré leurs ennemis pieds & poings liés , & qu'ils n'avoient eu qu'à tuer. Le peuple se refit de ses pertes passées par les dépouilles & par la vente des prisonniers ; & Publicola , après avoir triomphé & remis la ville entre les mains de ceux qui lui succéderent , (a) mourut comblé d'honneurs , ayant

(a) Mourut comblé d'honneurs . Il mourut peu de tems après que Ménenius Agrippa & P. Posthumius lui

passé toute sa vie dans ce que le monde estime de plus beau & de plus grand , autant que les hommes le peuvent faire sur la terre. Les Romains , comme si tout ce qu'ils avoient fait en sa faveur pendant sa vie pour lui témoigner leur reconnoissance , n'étoit rien , & qu'ils lui fussent encore redevables de tous les services qu'il avoit rendus à la république , (a) ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public , (b) & chacun contribua pour ses funérailles une petite piece de monnoie appelée (c) *quadrans*. (d) Les femmes résolurent aussi d'en porter le deuil un an entier ,

eurent succédé au consulat. Tite-Live : *P. Valerius omnium consensu princeps belli pacisque artibus , anno post , Agrippa Menenio P. Posthumio consulibus moritur*. Car cet *anno post* ne signifie pas un an après , mais l'année suivante.

(a) *Ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public*). Comme on faisoit quelquefois cet honneur aux plus riches , il me semble que Plutarque devoit ajouter , que ce fut la pauvreté de Publicola qui porta le sénat à ordonner que le trésor public fourniroit aux frais de ses funérailles , parce qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer : car c'est ce qu'il y a pour lui de plus honorable. En effet , qu'un homme qui avoit chassé les rois , qui avoit donné tous leurs biens au peuple , qui avoit été quatre fois consul , qui avoit triomphé deux

fois de deux nations puissantes , soit mort pauvre parmi tant d'occasions de s'enrichir , voilà ce qu'il y a de plus merveilleux dans sa vie , & qui ne devoit pas être oublié. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live n'ont eu garde de le passer sous silence.

(b) *Et chacun contribua pour ses funérailles*). Les autres historiens disent que ses funérailles furent faites des deniers publics , c'est-à-dire des deniers du trésor , & non pas par contribution. Cette dernière est pourtant beaucoup plus honorable.

(c) *Quadrans*) le quart d'un as romain , d'un sol.

(d) *Les femmes résolurent aussi d'en porter le deuil un an entier*). Toutes les femmes quitterent l'or & la pourpre , & le pleurerent un an entier , comme elles avoient pleuré Brutus.

ce qui fut très-honorable à sa mémoire. (a) On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la ville (b) près du lieu appelé *Vélia*, & qu'à perpétuité ce seroit-là le tombeau de toute sa race; (c) mais aujourd'hui on n'y enterre plus personne de sa maison; (d) on en fait seulement la cérémonie : car on porte le corps dans ce même endroit; & il y a un homme qui, te-

(a) *On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la ville*). Il paroît par ce passage qu'avant que les Romains eussent compilé les loix des Athéniens, & reçu les loix des douze tables, qui défendoient de brûler & d'enterrer personne dans la ville, ils observoient cette coutume. Apparemment ils l'avoient prise des Grecs, avant que d'avoir pris leurs loix; car en Grece cela étoit généralement observé. On n'enterroit dans les villes que les fondateurs, & ceux qui avoient mérité cet honneur par des services considérables. On assigna à Publicola un lieu dans la ville pour son bûcher, & un autre pour son tombeau. *Et ce fut, dit Denys d'Halicarnasse, le tombeau de tous ceux de sa maison, pour y être inhumés : honneur préférable à toutes les richesses & à tous les empires du monde, pour tous ceux qui font consister la félicité, non pas dans les voluptés, mais dans les choses louables & honnêtes.*

(b) *Près du lieu appelé Vé- lia*). Ce qui n'est point con-

traire à Denys d'Halicarnasse; car le *forum Romanum* s'étendoit jusqu'au lieu où étoit la maison de Publicola. Mais il seroit difficile d'accorder Plutarque & Denys d'Halicarnasse avec Suétone, qui dit que ce tombeau étoit sous le capitolé.

(c) *Mais aujourd'hui on n'y enterre plus personne de sa maison*). On les y enterroit encore du tems d'Auguste, comme cela paroît par Denys d'Halicarnasse. Mais ce que cet écrivain ajoute, que Publicola & ses descendans étoient les seuls à qui les Romains eussent fait cet honneur jusqu'à son tems, n'est pas absolument vrai : car quinze ou seize ans après on brûla dans le cirque, & on enterra tout auprès, neuf ou dix tribuns de soldats qui avoient été tués dans la guerre contre les Volsques.

(d) *On en fait seulement la cérémonie*). Je ne fais d'où Plutarque a tiré cette particularité; car elle n'est ni dans Denys d'Halicarnasse, ni dans Tite-Live; mais elle est très-curieuse.

nant à la main une torche allumée, la met dans le tombeau , & un moment après l'en retire , pour témoigner par-là que le mort a bien le droit d'être enterré dans ce même lieu auprès de ses ancêtres , mais qu'il renonce volontairement à cet honneur ; & on va l'enterrer en même-tems hors de la ville.

Fin de la Vie de Publicola.





COMPARAISON

DE SOLON ET DE PUBLICOLA.

IL y a dans cette comparaison une chose bien singulière , & qui ne se rencontre dans aucune de celles que nous avons faites ; (a) c'est qu'ici l'un se trouve l'imitateur , & l'autre le héraut de celui qui lui est comparé. En effet , la déclaration , que Solon fit à Crésus sur la félicité , convient beaucoup mieux à Publicola qu'à Tellus. Véritablement Solon dit que Tellus fut très-heureux , parce qu'il vécut en homme de bien , qu'il laissa des enfans qui lui succéderent , & qu'il mourut glorieusement. (b) Cependant il ne parle de lui dans aucun de ses poëmes , comme d'un homme d'une éminente vertu ; (c) ses enfans n'ont point été

(a) *C'est qu'ici l'un se trouve l'imitateur , & l'autre le héraut de celui qui lui est comparé*). Car Publicola imita Solon , & Solon fut le héraut de la félicité de Publicola , en disant par avance , que celui-là étoit seul heureux dont Dieu avoit continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie ; ce qui ne convient qu'à Publicola.

(b) *Cependant il ne parle de lui dans aucun de ses poë-*

mes , comme d'un homme d'une éminente vertu). Il pouvoit être d'une vertu très-éminente , sans que Solon en eut parlé.

(c) *Ses enfans n'ont point été connus dans le monde , & lui-même ne parvint jamais à aucune dignité*). Mais cela n'est nullement nécessaire pour la véritable félicité. Plutarque parle ici en homme du monde , & non en philosophe.

connus dans le monde , & lui-même ne parvint jamais à aucune dignité : au lieu que Publicola , pendant sa vie , a été le premier des Romains en réputation & en puissance ; (a) & encore de notre tems , six cens ans après sa mort , les plus grandes & les plus illustres maisons de Rome , comme les Publicola , les Messala (b) & tous les Valériens , tirent de lui toute leur noblesse. Tellus fut tué dans une bataille en homme de cœur , gardant son poste & combattant pour son pays ; mais Publicola , après avoir tué ses ennemis , ce qui est plus heureux que d'être tué , après avoir vu sa patrie victorieuse & florissante par son ministère & sous sa conduite , & reçu les honneurs & les triomphes qui lui étoient dus , (c) mourut de la mort que Solon souhaitoit avec tant de passion , & qu'il trouvoit si heureuse.

Bien plus , le souhait que Solon fait dans sa réponse à Mimnerme sur la durée de la vie , où il dit , (d) *que je ne meure point sans être regretté , que mes amis arrosent mon tom-*

(a) *Et encore de notre tems , six cens ans après sa mort*). Il paroît par-là que Plutarque écrivoit cette vie vers le commencement du regne de Trajan.

(b) *Et tous les Valériens*). C'est-à-dire & toutes les autres familles qui sont de la maison des Valériens , & qui ont toutes des surnoms différens qui les distinguent , comme la famille des Ma-

ximi , des Corvini , des Potiti , des Lævini , des Flacci.

(c) *Mourut de la mort que Solon souhaitoit tant , & qu'il trouvoit si heureuse*). C'est-à-dire d'une mort douce & tranquille , & qui est suivie d'une gloire qui ne finira jamais.

(d) *Que je ne meure point sans être regretté*). Cicéron trouvoit ce souhait indigne

beau de leurs larmes , qu'ils y donnent des marques sensibles de leur douleur , ne sert qu'à marquer le bonheur de Publicola ; car il ne fut pas seulement pleuré de ses parens & de ses amis , mais de toute la ville. Je ne fais combien de milliers de personnes furent plongés , par sa mort , dans la tristesse & dans le deuil ; & toutes les dames Romaines le pleurerent , comme si elles eussent perdu leur fils , leur frere ou leur mari.

Pour ce qui est du bien , Solon disoit , qu'il souhaitoit des richesses , mais qu'il ne vouloit pas des richesses injustes , parce qu'elles attirerent la vengeance divine tôt ou tard ; & Publicola eut non-seulement le bonheur de s'enrichir sans injustice , mais encore celui de dépenser son bien honorablement , en secourant ceux qui en avoient besoin ; de sorte que , si Solon a été le plus sage de tous les hommes , (a) Publicola en a été le plus heureux , puisque toutes les choses que le premier a désirées , comme les plus grands & les plus agréa-

d'un homme sage comme Solon , & il lui préfere celui du poëte Ennius , qui souhaite tout le contraire :

*Nemo me lacrymis decoret , nec funera fletu
Faxit : Cur ? volito vivu' per ora virum.*

« Qu'on ne me regrette
» point, que personne n'arrose
» mon tombeau de ses larmes :
» Pourquoi ? parce que je vi-
» vrai toujours , & que mon
» nom sera toujours dans la
» bouche des hommes ».

(a) *Publicola en a été le plus heureux*). Plutarque n'ô-

te pas à Publicola sa sagesse ; pour ne lui donner que le bonheur : car quel bonheur peut-il y avoir sans la sagesse ? Mais il veut dire que Publicola , avec la vertu qu'avoit Solon , eut aussi tous les bonheurs que Solon souhaita , & qu'il n'eut pas.

bles de tous les biens, le dernier les a acquises & en a joui jusqu'à la mort. C'est ainsi que Solon a fait honneur à Publicola, en louant sa félicité, & que Publicola en a fait à Solon, en le suivant (a) comme le plus parfait modèle qu'on puisse proposer aux politiques pour la conduite d'un état populaire : car en retranchant de son consulat le faste & l'orgueil, il le rendit doux & supportable à tout le monde. Il se servit aussi de plusieurs loix de Solon, il fit le peuple maître de créer à son gré les magistrats, & permit d'appeller au peuple de tous les jugemens des juges supérieurs, comme Solon l'avoit fait à Athènes; (b) & s'il ne créa comme lui un nouveau sénat, il augmenta de moitié celui qui étoit déjà établi.

Pour ce qui est des questeurs ou trésoriers, il les institua particulièrement, afin que le

(a) *Comme le plus parfait modèle qu'on puisse proposer aux politiques pour la conduite d'un état populaire*). Aristote rapporte qu'on appelloit communément Solon *le législateur très-vertueux*. En modérant l'oligarchie, qui étoit auparavant effrénée, & en délivrant le peuple de la servitude où il étoit, il avoit si bien tempéré la république, qu'il l'avoit réduite à la forme des anciens gouvernemens populaires; mais on l'a pourtant blâmé du trop grand pouvoir qu'il donna au peuple, & qui fut seul la cau-

se de la ruine de cet état.

(b) *Et s'il ne créa pas comme lui un nouveau sénat*). Car Plutarque a attribué à Solon l'institution du sénat de l'Aréopage, qui étoit pourtant plus ancien que lui, comme je l'ai dit dans la remarque a, p. 42, sur la vie de Solon. Cicéron est du même sentiment que Plutarque; car il dit dans le premier livre des *Offices*, que Thémistocle ne fit pas tant de bien aux Athéniens par le gain de la bataille de Salamine, que Solon par l'établissement de ce sénat.

premier magistrat , s'il étoit homme de bien , eût le tems de penser à de plus grandes choses ; & s'il étoit méchant , qu'il ne pût être tenté de commettre de plus grandes injustices , lorsqu'il se verroit le maître des affaires & du trésor.

La haine des tyrans fut encore plus forte dans Publicola que dans Solon ; car celui-ci voulut qu'on ne condannât à la mort ceux qui étoient accusés d'aspirer à la tyrannie , qu'après leur entière conviction ; & Publicola permit de les tuer avant que les mettre en justice. Solon se glorifioit avec raison d'avoir refusé la monarchie , lorsque les affaires l'y appelloient , & que les citoyens étoient disposés à le recevoir pour maître ; mais il n'est pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu douce & populaire la puissance tyrannique du consulat , & de ne s'être pas servi de toute l'autorité qu'il avoit. Aussi Solon avoit-il bien connu , avant Publicola , que c'étoit la meilleure maniere de gouverner un état : car il dit (a) que , *jamais le peuple n'est plus obéissant & plus souple , que lorsqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté.*

Mais une chose particuliere à Solon , c'est l'abolition des dettes , qui fut le moyen le plus efficace pour assurer la liberté à ses citoyens ; car c'est en vain que les loix éta-

(a) *Que jamais le peuple n'est plus obéissant & plus souple , que lorsqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté.* Car le trop de liberté peut produire l'insolence ; mais le trop peu jette dans le désespoir.

blissent l'égalité, si les pauvres sont accablés de dettes; cette égalité ne subsiste qu'en idée, & lorsqu'ils semblent le plus jouir de leur liberté sous l'autorité des loix, (a) comme lorsqu'ils sont juges ou magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages, c'est alors qu'ils sont le plus esclaves, & qu'ils ne font qu'obéir aux ordres qu'ils ont reçus de leurs créanciers. Et ce qu'il y a encore dans cette action de plus merveilleux & de plus considérable, c'est que toute abolition de dettes est ordinairement suivie de séditions, & que celle-ci est la seule qui ait eu un effet contraire; car Solon s'en servit si à propos, comme d'un remède dangereux, mais très-fort, qu'il appaisa une sédition déjà fort violente, sa vertu & sa réputation ayant dissipé & amorti tout ce qu'il pouvoit y avoir de honteux & de suspect dans cette entreprise.

Que s'il faut considérer toute la suite de leur gouvernement, on trouvera les commencemens de Solon plus éclatans & plus illustres; car il ouvrit le chemin, ne suivit personne, & fit par lui-même, sans le secours d'autrui, la plupart des grandes choses qu'il exécuta; mais la fin de Publicola paroîtra plus heureuse & plus digne d'envie. En effet Solon vit avant sa mort sa politique

(a) Comme lorsqu'ils sont juges ou magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages). C'est le véritable sens de ce passage. Plutarque veut faire entendre que lors-

que le peuple est accablé de dettes, il est toujours l'esclave de ses créanciers, lors même que sous l'autorité des loix, il paroît le plus indépendant & le plus libre.

premier magistrat , s'il étoit homme de bien , eût le tems de penser à de plus grandes choses ; & s'il étoit méchant , qu'il ne pût être tenté de commettre de plus grandes injustices , lorsqu'il se verroit le maître des affaires & du trésor.

La haine des tyrans fut encore plus forte dans Publicola que dans Solon ; car celui-ci voulut qu'on ne condannât à la mort ceux qui étoient accusés d'aspirer à la tyrannie , qu'après leur entière conviction ; & Publicola permit de les tuer avant que les mettre en justice. Solon se glorifioit avec raison d'avoir refusé la monarchie , lorsque les affaires l'y appelloient , & que les citoyens étoient disposés à le recevoir pour maître ; mais il n'est pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu douce & populaire la puissance tyrannique du consulat , & de ne s'être pas servi de toute l'autorité qu'il avoit. Aussi Solon avoit-il bien connu , avant Publicola , que c'étoit la meilleure maniere de gouverner un état : car il dit (a) que , *jamais le peuple n'est plus obéissant & plus souple , que lorsqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté.*

Mais une chose particulière à Solon , c'est l'abolition des dettes , qui fut le moyen le plus efficace pour assurer la liberté à ses citoyens ; car c'est en vain que les loix éta-

(a) *Que jamais le peuple n'est plus obéissant & plus souple , que lorsqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté.* Car le trop de liberté peut produire l'insolence ; mais le trop peu jette dans le désespoir.

blissent l'égalité, si les pauvres sont accablés de dettes; cette égalité ne subsiste qu'en idée, & lorsqu'ils semblent le plus jouir de leur liberté sous l'autorité des loix, (a) comme lorsqu'ils sont juges ou magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages, c'est alors qu'ils sont le plus esclaves, & qu'ils ne font qu'obéir aux ordres qu'ils ont reçus de leurs créanciers. Et ce qu'il y a encore dans cette action de plus merveilleux & de plus considérable, c'est que toute abolition de dettes est ordinairement suivie de séditions, & que celle-ci est la seule qui ait eu un effet contraire; car Solon s'en servit si à propos, comme d'un remède hazardeux, mais très-fort, qu'il appaisa une sédition déjà fort violente, sa vertu & sa réputation ayant dissipé & amorti tout ce qu'il pouvoit y avoir de honteux & de suspect dans cette entreprise.

Que s'il faut considérer toute la suite de leur gouvernement, on trouvera les commencemens de Solon plus éclatans & plus illustres; car il ouvrit le chemin, ne suivit personne, & fit par lui-même, sans le secours d'autrui, la plupart des grandes choses qu'il exécuta; mais la fin de Publicola paroîtra plus heureuse & plus digne d'envie. En effet Solon vit avant sa mort sa politique

(a) Comme lorsqu'ils sont juges ou magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages). C'est le véritable sens de ce passage. Plutarque veut faire entendre que lors-

que le peuple est accablé de dettes, il est toujours l'esclave de ses créanciers, lors même que sous l'autorité des loix, il paroît le plus indépendant & le plus libre.

sion a plus de pouvoir que la force ; car il fut si bien adoucir & gagner Porfenna , que d'un ennemi très-redoutable , & même invincible , il en fit l'ami des Romains.

Quelqu'un pourra m'opposer ici que Solon remit les Athéniens en possession de Salamine qu'ils avoient perdue , & que Publicola rendit les terres que les Romains possédoient dans la Toscane. Mais j'ai à répondre qu'il faut considérer les actions des hommes par rapport au tems où elles ont été faites. (a) Car un sage politique est un homme souple , qui se gouvernant diversément selon les occasions ; & prenant toujours les choses par l'endroit qu'elles présentent , fait sauver le tout par la perte d'une partie , & gagner beaucoup en donnant peu : c'est ce que fit Publicola ; car en rendant quelques terres étrangères , il conserva tout son pays ; & au lieu que les Romains ne pouvoient qu'à peine , & par une espee de miracle , garder leur ville , il les rendit maîtres du camp de ceux qui les assiégeoient ; & en prenant son ennemi même pour juge des différens qu'il avoit avec Tarquin , il gagna sa cause , & avec la victoire il eut encore toutes les choses qu'il auroit volontiers

(a) *Car un sage politique est un homme souple , qui se gouvernant diversément selon les occasions , & prenant toujours les choses par l'endroit qu'elles présentent*). Il n'y a rien de plus sage ni de plus parfait que cette définition que Plutarque fait d'un bon po-

litique. Voilà un philosophe bien éloigné des pernicieuses maximes de certains moralistes modernes , qui font d'un politique un monstre plutôt qu'un homme , & qui veulent que ce soit un composé de fausseté , de tromperie & de mauvaise foi.

données

données pour l'acheter : car non-seulement Porfenna consentit à la paix , mais il donna encore tout son équipage & toutes les provisions de guerre & de bouche qu'il avoit dans son armée , jugeant de la vertu & de la générosité de tous les Romains par celle de leur consul.

Fin de la Comparaison de Solon & de Publicola.





THÉMISTOCLE.

LA naissance de Thémistocle étoit trop obscure pour servir à sa réputation ; car il étoit fils de Néoclès, un des moins considérables citoyens d'Athènes, (a) du bourg de Phréar, de la tribu Léontide. (b) On pré-

(a) *Du bourg de Phréar, de la tribu Léontide*). Ce bourg étoit sur le rivage de la mer, près du Pirée ; & on lui avoit donné ce nom d'un puits remarquable par cette singularité : ceux qui avoient été exilés pour quelque meurtre involontaire, & qui, avant que d'être rappelés, étoient accusés d'en avoir commis volontairement un nouveau, devoient aller se justifier devant des juges assis près de ce puits ; mais comme des bannis ne pouvoient pas mettre le pied dans l'Attique, & que cependant il n'étoit juste ni de laisser un nouveau crime impuni, ni de le punir sans entendre le coupable, on trouva ce milieu de faire venir les accusés, & on leur permettoit de parler à leurs juges sans sortir du vaisseau ; ainsi ils se représentoient, & sans violer leur

bien, ils satisfaisoient à la piété & à la justice. Il est parlé de ce tribunal du puits dans l'oraison de Démosthène contre Aristocrate ; il est appelé *Δικαστήριον ἐν πηγαίῳ*.

(b) *On prétend même que du côté de sa mere il étoit étranger*). Le grec dit *nothus*, *bâtard*, & il faut expliquer ce terme, qui ne signifie pas seulement celui qui étoit né hors de légitime mariage, mais celui qui avoit un pere & une mere étrangers, quoique mariés dans toutes les formes. Carystius, dans le troisième livre de ses Commentaires, avoit écrit qu'un orateur, nommé Aristophon, avoit fait une loi sous l'archonte Euclide, que tout citoyen né d'une mere étrangere seroit *bâtard*, & par conséquent qu'il ne pourroit hériter des biens du pere. Le poëte Callias joua ensuite cer

tend même que du côté de sa mere il étoit étranger, & l'on se fonde sur ce passage : (a) *Je suis Abrotonon, femme Thracienne; mais je me glorifie d'avoir donné le jour au grand Themistocle pour le salut des Grecs.* Il est vrai que Phanias écrit que la mere de Thémistocle étoit de Carie, & non pas de Thrace; il la nomme *Euterpe*, & non pas *Abrotonon*. (b) Et Néanthes, pour le confirmer, ajoute le nom de la ville où elle étoit née; car il écrit qu'elle étoit d'Halicarnasse: c'est pour-quoi (c) tous les habitans illégitimes, c'est-à-dire, qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligés de s'assembler pour leurs fêtes & pour leurs exercices (d) à Cynosarges, qui est un lieu de Palestre hors des portes de la ville, consacré à Hercule, parce qu'Hercule n'étoit pas de race divine des deux côtés, & qu'il avoit une mere mortelle; Thémistocle persuada à quelques jeunes gens

Aristophon dans une de ses pieces, où il lui reprochoit les bâtarde qu'il avoit de la courtisane Chloris.

(a) *Je suis Abrotonon, femme Thracienne*). Ce sont deux vers du poëte Amphicrates, dans son ouvrage des *Hommes Illustres*.

(b) *Et Néanthes*). C'est Néanthes de Cylique, orateur & historien, disciple de Milésius, qui l'avoit été d'Isocrate. Il avoit fait l'histoire des Grecs, un traité des Initiations, où il expliquoit les usages de la superstition payenne. On cite aussi de lui

un traité des *Livres*, & un autre des *Hommes Illustres*.

(c) *Tous les habitans illégitimes, c'est-à-dire, qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligés de s'assembler, &c.*) C'étoit pour empêcher que ces citoyens, nés d'une mere étrangere, ne corrompissent, par des mœurs barbares & vicieuses, les véritables Athéniens.

(d) *A Cynosarges*). C'étoit une grande enceinte, un parc où il y avoit des autels consacrés à Hercule, à Hébé, à Alceme & à Iolaüs.

des plus grandes maisons de descendre à Cynosarges, & de s'exercer avec lui; & par-là il semble avoir adroitement effacé la différence qui étoit entre les véritables citoyens & les citoyens bâtards ou métis. Cependant il est certain qu'il étoit (a) de la maison des Lycomédiens; (b) car la chapelle de cette famille (c) dans le bourg de Phlye, ayant été brûlée par les barbares, Thémistocle la rebâtit & l'orna de tableaux, comme le rapporte Simonide.

On convient que dès son enfance il étoit entreprenant & hardi, qu'il avoit un sens droit, & qu'il étoit naturellement porté aux grandes choses & à la politique; car à ses jours de congé & à ses heures de divertissement, on ne le voyoit jamais perdre son tems à jouer ou à ne rien faire, comme les autres enfans; mais on le trouvoit toujours méditant & composant en lui-même quelques graves discours pour accuser ou pour défendre quelqu'un de ses camarades; aussi son maître d'école lui disoit souvent : *Mon fils, tu ne*

(a) *De la maison des Lycomédiens*). On appelloit ainsi une certaine famille d'Athènes, qui avoit l'intendance des cérémonies & des sacrifices qu'on faisoit à Cérès & aux grandes déesses, & pour laquelle le poëte Musée avoit composé l'hymne qu'on y chantoit. Pausanias en parle en deux ou trois endroits de ses ouvrages, & il ne faut rien changer à ce nom.

(b) *Car la chapelle de cette famille*). C'est-à-dire l'enceinte sacrée où cette famille faisoit ses initiations & célébroit ses mystères. C'est cette même chapelle que Pausanias appelle *Κλισίον Λυκομεδίων*.

(c) *Dans le bourg de Phlye*). C'étoit un bourg de la tribu Cécropide, ainsi nommé d'un certain Phlyus, fils de la Terre.

seras jamais rien de petit ; il faut nécessairement que tu sois ou un grand bien ou un grand mal. En effet , toutes les sciences , qui ne tendent qu'à former les mœurs , ou qu'on ne cherche que pour quelque plaisir honnête , ou pour la bonne grace seulement , (a) il les apprenoit avec lenteur , & sans faire paroître qu'il y eût aucune inclination ; au lieu que si l'on disoit quelque chose qui pût nourrir & augmenter la prudence , & rendre propre au maniement des affaires d'état , il l'écoutoit avec une attention & avec une application au-delà de son âge , (b) & se l'approprioit comme se confiant en son heureux naturel , & ne désespérant pas de le mettre un jour en pratique. Delà vint que long-tems après étant raillé dans une assemblée par des gens qui paroissent mieux instruits que lui dans ce qu'on appelle urbanité , & dans tout ce qui fait l'agrément du commerce de la vie civile ,

(a) *Il les apprenoit avec lenteur , & sans faire paroître qu'il y eût aucune inclination*). Ce n'est pas que Thémistocle méprisât ces sciences qui sont si nécessaires à un honnête homme , mais il ne les aimoit pas tant que ceux qui , les regardant comme leur dernière fin , s'y arrêtent & en font toute leur occupation ; ce que ne sauroit jamais faire un homme qui se destine à l'Etat & qui veut être utile à sa patrie. D'ailleurs Thémistocle étoit trop bouillant pour s'accommoder de l'étude de ces scien-

ces , qui est toujours trop lente ; ces sortes de naturels impétueux ne peuvent être instruits que par l'action.

(b) *Et se l'approprioit comme se confiant en son heureux naturel*). C'est-à-dire qu'il se rendoit ces maximes propres pour s'en servir , ne doutant point que son heureux naturel n'obligeât les Athéniens à lui fournir les occasions de les mettre en pratique. C'est pourquoi , pour éclaircir le texte , j'ai cru devoir ajouter : & ne désespérant pas de les mettre un jour en pratique.

il repoussa ces railleries par des paroles trop fortes & trop hautaines : *Je ne fais*, dit-il, *ni accorder la lyre, ni toucher le psaltérion ; mais qu'on me donne une ville, quelque petite & quelque inconnue qu'elle puisse être, je saurai la rendre grande & lui acquérir un grand nom.*

(a) Stésimbrotus veut pourtant qu'il ait été disciple d'Anaxagore, & qu'il ait étudié la physique sous Mélissus ; (b) mais il n'a pas pris garde d'assez près au tems ; car lorsque Périclès, beaucoup plus jeune que Thémistocle, assiégeoit Samos, (c) Mélissus la défendoit, &

(a) *Stésimbrotus*). Natif de l'isle de Thasos. Il avoit vu Périclès, & avoit fait un livre qui avoit pour titre : *De Thémistocle, Thucydide, & Périclès.*

(b) *Mais il n'a pas pris garde d'assez près au tems ; car lorsque Périclès, beaucoup plus jeune que Thémistocle*). L'objection que Plutarque fait à Stésimbrotus peut être mise dans un plus grand jour, en disant qu'Anaxagore naquit la première année de l'olympiade LXX, que Thémistocle gagna la bataille de Salamine, la première année de l'olympiade LXXV, & que Mélissus défendit Samos contre Périclès, la dernière année de l'olympiade LXXXIV, qui est à-peu-près le tems qu'il commença à fleurir. Il ne se peut donc que Thémistocle ait étudié ni sous Anaxagore qui n'avoit que vingt ans lorsque ce général gagna la bataille de Salamine, ni sous Mélissus,

qui ne commença à fleurir que trente-six ans après le gain de cette même bataille : cela est si clair, qu'on n'a pas besoin d'autres preuves.

(c) *Mélissus la défendoit*). Ce Mélissus étoit de Samos, & il avoit été disciple de Parménide. Il soutenoit que l'univers étoit immuable, immobile, toujours un, toujours semblable à lui-même, & toujours rempli : il disoit qu'il n'y avoit point de mouvement, mais qu'il sembloit y en avoir ; & il enseignoit qu'il ne falloit jamais parler des dieux, parce qu'on n'en avoit aucune connoissance sûre. Ces spéculations abstraites ne faisoient pas toute son occupation ; il s'attacha extrêmement à la politique, & y réussit si bien, que les Samiens lui donnerent le commandement de la flotte. Il avoit cette charge quand Périclès assiégea & prit Samos, la dernière année de l'olympiade LXXXIV.

Anaxagore vivoit avec Périclès. (a) Il vaut donc mieux suivre ceux qui disent que Thémistocle s'attacha à Mnésiphilus le Phréarien. Ce Mnésiphilus n'étoit ni un orateur, ni un de ces philosophes qu'on appelloit *physiciens*; (b) mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de sagesse, & qui n'étoit autre chose que la science qui enseigne à bien gouverner, & qui rend la prudence vigoureuse & agissante; (c) & il s'y

(a) *Il vaut donc mieux suivre ceux qui disent que Thémistocle s'attacha à Mnésiphilus*). Je ne me souviens point d'avoir rien lu ailleurs touchant ce Mnésiphilus, & c'est une chose assez surprenante qu'un homme, qui avoit été si habile dans l'art qui enseigne à gouverner les états, & qui avoit eu pour disciple Thémistocle, déjà avancé dans le gouvernement de la république, soit entièrement inconnu. Il n'en est parlé que dans cet endroit de Plutarque, qui l'appelle *Phréarien*, c'est-à-dire, *Athénien du bourg de Phréar*.

(b) *Mais il s'appliquoit uniquement à l'étude, qui portoit alors le nom de sagesse*). Car les premiers sages étoient proprement de grands politiques, qui s'attachoient à donner des regles & des préceptes pour le gouvernement des états. Thalès fut le premier qui poussa les spéculations au-delà des choses d'usage, & qui renonçant à

la politique, s'attacha à la physique. Tous les autres, comme dit Plutarque dans la vie de Solon, n'acquirent cette réputation de sagesse que par leur grande habileté dans la science qui traite du gouvernement des états: car cette science étoit la seule qui fût honorée du nom de *sagesse*.

(c) *Et il s'y attachoit comme à une secte établie par Solon*). Plutarque a égard à ce qu'il a écrit dans la vie de Solon, ci-devant pag. 8. *Pour ce qui est de la philosophie, à l'exemple des sages de ce tems-là, il cultiva particulièrement cette partie de la morale qui traite de la politique; car pour la physique, il y étoit très-simple & très-grossier*. Solon avoit donc trouvé cette secte déjà établie par les sages de son tems; mais comme il fut le premier législateur qui s'y attacha, & qui la porta à un très-haut degré de perfection & de réputation, Mnésiphilus l'en

attachoit comme à une secte établie par Solon, (a) & qui avoit passé de main en main jusqu'à lui. (b) Ceux qui vinrent ensuite, la mêlerent avec l'art de la déclamation & de

regardoit justement comme le fondateur & le chef.

(a) *Et qui avoit passé de main en main jusqu'à lui*. Pendant l'espace de cent ou de cent-vingt ans.

(b) *Ceux qui vinrent ensuite la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la dispute*. C'est ce que Plutarque entend par *διὰ τὸν αἰσθητικὸν λόγον*, & non pas l'art de la plaidoirie ; car les sophistes n'étoient pas des orateurs, des avocats, dont la profession n'a rien que de noble & d'honnête ; mais c'étoient des déclamateurs & des disputeurs, gens moitié rhéteurs & moitié philosophes, qui s'exerçoient sur-tout dans le genre démonstratif, qui, comme dit Cicéron, est le domaine des sophistes, plus propre à la pompe qu'au combat, tout consacré aux gymnases & à la palestra, & banni du barreau à cause du mépris qu'on avoit pour lui. *Quod proprium sophistarum pompæ quàm pugnæ aptius gymnasiis & palæstræ dictum, spretum & pulsum foro.* Orator ad M. Brutum. Plutarque dit fort bien que ceux qui vinrent après Ménécléus, commencèrent à corrompre cette secte de sages, instituée & suivie par Solon.

En effet Protagoras, qui florissoit vers l'olymp. LXXXIV, fut le premier à qui on donna le nom de *sophiste*. Et voici le portrait qu'en a fait Diogene Laërce : *Il institua, dit-il, les disputes publiques, méla le sophisme à la philosophie, se mettant peu en peine du sens & de la pensée ; il disputa contre des mots, & établit ce genre superficiel de dispute, qui est en vogue présentement, comme Timon le dit en ces termes : Protagoras, cet homme mêlé, qui fait très-bien l'art de la dispute.* Quand Timon appelle Protagoras homme mêlé, il veut dire qu'il étoit moitié déclamateur & moitié philosophe. *Ce fut le premier, continue Diogene, qui changea la manière de Socrate, &c.* Cette race de sophistes ne venoit que de naître quand Platon vint au monde ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient si souvent joués dans ses écrits. Que ne devoit pas faire Platon pour venger Socrate, & quels efforts la vraie philosophie n'étoit-elle pas obligée de faire pour étouffer ces monstres qui l'ont toujours déshonorée, & qui l'ont presque entièrement proscrite ? Malheureusement elle n'a pu en venir à bout.

la dispute, (a) & la firent passer de l'action aux paroles toutes nues ; c'est pourquoi , au lieu de *sages* ils furent appelés *sophistes*. Il est vrai que Thémistocle se mêloit déjà du gouvernement de la république , lorsqu'il fréquenta Mnésiphilus.

Dans les premiers bouillons de sa jeunesse il fut inégal & peu arrêté , comme ne suivant que l'impétuosité de son naturel , (b) qui n'étoit réglé ni par la raison ni par l'éducation , & qui produisoit en lui des changemens de mœurs très-prompts d'une extrémité à l'autre , (c) & le pouffoit le plus souvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais , comme il l'avoua lui même dans la suite , en disant que

(a) *Et la firent passer de l'action aux paroles toutes nues*). Non-seulement aux paroles toutes nues , mais aux paroles toutes pleines de mensonge & d'erreur. On peut voir le dialogue de Platon , qui a pour titre le *Sophiste* , où il en fait voir admirablement le ridicule & la fausseté.

(b) *Qui n'étoit réglé ni par la raison ni par l'éducation*). Car il avoit toujours été ennemi de toute sorte d'étude ; & comme dit Thucydide : *Il n'avoit cultivé les dons de la nature par aucune doctrine , ni pendant sa jeunesse , ni depuis qu'il fut dans le gouvernement.*

(c) *Et le pouffoit le plus souvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais*). Car ces natures fortes pouffent dès

le commencement plusieurs choses étranges & mauvaises , comme les tetres les plus vigoureuses pouffent des brossailles & quantité de plantes sauvages , sans jamais se reposer. Mais enfin l'âge & l'expérience , comme autant de saçons , viennent aider & favoriser la raison & la vertu. Thémistocle étoit tellement porté à ce qu'il y avoit de plus mauvais , qu'Idomenée a écrit qu'un beau matin il attela à un char quatre courtisanes nues , & se fit traîner tout au travers du Céramique , au milieu du peuple qui étoit assemblé , & cela dans un tems où les Athéniens ne connoissoient encore ni la débauche du vin , ni celle des courtisanes.

les poulains les plus difficiles & les plus fougueux deviennent les meilleurs chevaux, lorsqu'ils sont domptés & dressés par un écuyer habile.

Le conte qu'on ajoute à cela, qu'il fut déshérité par son pere, & que sa mere, vaincue par la douleur de voir la vie honteuse de son fils, se fit mourir volontairement, me paroît très-faux. Il est même démenti par des auteurs mieux informés, qui écrivent que son pere voulant le détourner des affaires de la république, lui montra de vieilles galeres jettées & abandonnées sur le rivage, pour lui faire entendre que le peuple en use de même avec ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service. Quoi qu'il en soit, il paroît que Thémistocle s'appliqua de bonne heure & très-fortement aux affaires, & qu'il fut d'abord possédé d'un si violent desir de gloire, que, dès le commencement, pour satisfaire son ambition & pour tenir le premier rang, il heurta audacieusement les premiers & les plus puissans de la ville, & s'attira leur inimitié; il se brouilla sur tout avec Aristide, qui lui étoit opposé en tout.

Il est vrai que la haine qu'il eut pour ce dernier venoit de plus loin, & d'une cause puérile & légère; (a) car ils avoient tous

(a) Car ils avoient tous deux aimé le beau Stésiléos, qui étoit de Téos). Ce ne peut être ce Stésiléos dont il est parlé dans Thucydide, & qui fut tué à la bataille de Mara-

thon; car, outre qu'il étoit Athénien, il avoit à ce combat un commandement considérable, & étoit beaucoup plus vieux qu'Aristide & que Thémistocle: c'est peut-être

deux aimé le beau Stefiléus, qui étoit de (a) Téos, comme l'écrit (b) Ariston le philosophe. De cette jalousie naquit la dissension qui dura toujours entr'eux sur le gouvernement de la république. Il y a pourtant lieu de croire que la différence de leur vie & de leurs mœurs augmentoit encore cette opposition & cet éloignement. Car Aristide étoit d'un naturel fort doux, & d'une vertu & d'une probité consommées; il ne cherchoit dans son ministère ni la faveur du peuple, ni sa propre gloire; mais il alloit toujours à ce qu'il y avoit de meilleur, de plus sûr & de plus juste; au lieu que Thémistocle étoit remuant & inquiet, pouffoit le peuple à beaucoup d'entreprises, & introduisoit de grandes nouveautés; c'est pourquoi Aristide étoit souvent forcé de le contredire & de s'opposer à lui (c) pour empêcher son agrandissement; car il étoit si enflammé du desir de la gloire, si passionné pour les grands exploits, & si plein d'ambition, (d) qu'étant encore

celui dont il est parlé dans le *Lachès* de Platon.

(a) *Téos*. Ville de l'Asie mineure, dans une presqu'île vis-à-vis de Chio.

(b) *Ariston le philosophe*. Ariston de Céos, philosophe Péripatéticien, qui avoit écrit une histoire amoureuse, où il avoit ramassé toutes les aventures semblables qu'avoit produites l'amour. Il avoit traité cette matière à l'imitation de son maître

Aristote, qui avoit fait aussi une histoire amoureuse. Cléarchus, sorti de la même école, suivit aussi cet exemple.

(c) *Pour empêcher son agrandissement*. Qu'il regardoit comme très-dangereux pour la république.

(d) *Qu'étant encore fort jeune lorsque la bataille de Marathon fut donnée*. La seconde année de l'olympiade LXXII.

fort jeune lorsque la bataille de Marathon fut donnée contre les barbares, comme on célébroit par-tout la valeur & la conduite de Miltiade qui l'avoit gagnée, on le voyoit le plus souvent renfermé en lui-même tout pensif; il passoit les nuits entières sans fermer l'œil; il ne se trouvoit plus aux festins publics comme à son ordinaire; & lorsque ses amis, étonnés de ce changement, lui en demandoient la raison, il leur répondoit *que les trophées de Miltiade ne le laissoient pas dormir*. Aussi pendant que tous les autres Athéniens ne doutoient pas que la défaite des barbares à cette journée de Marathon ne fût la fin de la guerre, (a) Thémistocle au contraire pensoit qu'elle étoit le commencement & comme le signal des plus grands combats, auxquels il se dispoisoit toujours lui-même pour le salut de la Grece, & y préparoit de bonne heure ses citoyens, (b) prévoyant de loin ce qui devoit arriver.

Pour cet effet, la premiere chose qu'il fit d'abord, fut que les Athéniens, ayant accoutumé de distribuer entr'eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent qui étoient

(a) *Thémistocle au contraire pensoit qu'elle étoit le commencement, & comme le signal de plus grands combats*). Car il ne doutoit pas que Darius ne comprît enfin que le seul moyen de venir à bout des Grecs, c'étoit de les attaquer vigoureusement par mer qui étoit leur endroit foible.

(b) *Prévoyant de loin ce qui devoit arriver*). Personne n'a jamais prévu plus sûrement que Thémistocle ce qui devoit arriver; aussi Thucydide lui donne cet éloge: ἐπὶ πλείστον τῶν γενομένων ἀριστοὶ εἰρηνοῖ. *Habile & heureux prévisseur des choses futures.*

dans un lieu de l'Attique appelé (a) Laurium, (b) il eut seul le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, & d'employer cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames (c) pour faire la guerre aux (d) Egénetes, alors redoutables à toute la Grece, & les maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaisseaux. (e) Ce fut par-là qu'il vint à

(a) *Laurium*). Montagne de l'Attique, près du promontoire de Sunium.

(b) *Il eut seul le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions*). Il falloit en effet bien du courage pour oser faire cette proposition. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses intérêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'état par ses pertes particulières. Ce seul exemple fait voir qu'une des plus grandes ressources d'un état, c'est l'emploi utile de ses finances.

(c) *Pour faire la guerre aux Egénetes, alors redoutables par le grand nombre de leurs vaisseaux*). Il paroît pourtant par l'histoire ancienne qu'avant l'expédition de Xerxès, les Egénetes n'avoient que très-peu de vaisseaux, encore n'étoit-ce que de très-petits vaisseaux, qui n'avoient que cinquante rameurs.

(d) *Egine*, île près du port de Pirée.

(e) *Ce fut par-là qu'il vint à bout de les persuader, non pas en les menaçant de Darius & des Perses*). Thucy-

dide assure pourtant qu'il se servit de ces deux raisons, & de la guerre qu'ils avoient contre les Egénetes, & du retour du roi de Perse qu'on craignoit. Ἀθηναῖσι ἐπέμεινε κλήσιν ὑπεισεῖν Ἀθηναίοις πολέμους καὶ ἅμα τῇ βουβύξει πρὸς Δαρίεω ὄντι. Et Platon, dans le troisième livre des Loix, marque expressément que tous les jours on recevoit des nouvelles à Athenes des grands préparatifs que Darius faisoit contr'eux; que Darius étant mort, ils furent que son fils Xerxès avoit hérité de son ressentiment, & qu'il se préparoit à venir exécuter les grands desseins de son pere; ce qui les jettoit dans une terrible consternation. Quelle apparence donc que Thémistocle ne se servit pas de cette frayeur, pour les porter à s'appliquer à la marine, afin d'être en état de résister à un prince qui venoit les attaquer avec une flotte de plus de mille vaisseaux? Plutarque a mieux aimé suivre Hérodote, qui dit seulement que Thémistocle obligea les

bout de les persuader , non pas en les menaçant de Darius & des Perses , car ils étoient déjà bien loin , & on ne craignoit que foiblement qu'ils revinssent ; mais en réveillant leur animosité & leur ancienne jalousie contre Egine , pour les porter à faire ces préparatifs. Car on bâtit cent galeres qui combattirent contre Xerxès : & dès ce moment-là , en tournant (a) & conduisant peu à peu sa république du côté de la marine , & en lui faisant voir que par terre elle ne pouvoit pas même résister à ses égaux , au lieu que par ses forces maritimes elle feroit en état non seulement de repousser les barbares , mais de s'affujettir la Grece entiere ; (b) de bonnes troupes de terre , comme dit Platon , il en fit des matelots & des troupes de mer , & s'attira ce reproche , qu'il avoit arraché aux Athéniens la pique & le bouclier pour les réduire au

Athéniens à bâtir deux cens galeres pour faire la guerre aux Eginetes. Liv. VII, sect. 144.

(a) *Et en conduisant peu à peu sa république du côté de la marine*). Jusqu'à Thémistocle , les Athéniens ne s'étoient presque pas appliqués à la marine , ils n'avoient que des vaisseaux de charge ; ceux qu'ils bâtirent même par le conseil de Thémistocle , n'étoient pas tous couverts : mais en peu de tems ils s'y rendirent très-habiles. On peut voir ce qui a été remarqué sur la vie de Thesée , pag. 147 , 148 , tom. I, not. c.

(b) *De bonnes troupes de terre , comme dit Platon , il en fit des matelots & des troupes de mer*). Plutarque tourne en éloge ce que Platon dit comme un blâme. Car il dit crûment dans le IV^e livre des *Loix* , pag. 706. *De bons soldats de terre pesamment armés , & qui attendoient l'ennemi de pied ferme , Thémistocle en avoit fait des matelots accoutumés , à la moindre alarme , de s'enfuir dans leurs vaisseaux & d'en descendre de même , sans croire faire rien de honteux , n'osant pas s'exposer à la mort en soutenant le choc de l'ennemi.*

banc & à la rame ; son avis même passa (a) malgré les efforts de Miltiade qui s'y opposoit , comme le rapporte Stésichore.

(b) Que si par ce conseil il corrompt la

(a) *Malgré les efforts de Miltiade qui s'y opposoit*). Cette opposition de Miltiade n'étoit pas mal fondée ; car outre les inconvéniens qu'il prévoyoit , & qu'il ne manquoit pas de représenter tels qu'ils sont dans Platon , il remontoit le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer , & qui n'étoit en état d'armer que de petits vaisseaux , pût résister à une puissance aussi formidable que celle des Perses , qui avec une flotte de plus de mille vaisseaux , avoient encore une nombreuse armée de terre.

(b) *Que si par ce conseil il corrompt la simplicité & la pureté de la république , c'est une question de philosophie trop profonde pour l'histoire*). Plutarque ne pouvoit pas s'empêcher de parler ici du reproche qu'on avoit fait à Thémistocle , qu'en rendant les Athéniens hommes de mer , il avoit corrompu la république ; mais il n'a eu garde de s'engager à traiter cette question , moins , à mon avis , par respect pour l'histoire , que pour épargner son héros , à qui la décision n'auroit peut-être pas été trop favorable. Aristote , dans le septième livre de ses *Politiques* , a fait un chapitre où il

examine si le voisinage de la mer & les forces maritimes sont utiles aux villes bien policées , & sur les secours , les commodités & l'abondance que les citoyens en tirent ; il conclut qu'elles sont très-utiles , pourvu qu'on évite la corruption des mœurs , qui est le fruit ordinaire du commerce qu'on a avec les étrangers. Cette décision ne donne pas entièrement gain de cause à Thémistocle , mais peut-être que l'extrémité où la ville d'Athènes étoit réduite quand il donna ce conseil , fait un cas particulier , qu'on ne doit pas juger par les voies ordinaires ; la nécessité autorise ce qui seroit peut-être blâmable dans la prospérité. C'étoit à Thémistocle , dira-t-on , à sauver sa ville ; & c'étoit à ceux qui gouvernerent après lui , à prévenir les inconvéniens qui pouvoient arriver du changement qu'il avoit introduit. C'est à quoi Platon répond dans son quatrième livre des *Loix* , où il traite le même sujet qu'Aristote. Il fait parler dans ce dialogue un Athénien , un Crétois & un Lacédémonien. Le Crétois , pour louer cette action de Thémistocle , dit que tous les peuples de Crete regardoient le gain de la bataille navale de Salamine comme

simplicité & la pureté de la république, c'est une question de philosophie trop profonde pour l'histoire ; mais que pour cette fois la Grece ait dû son salut à la mer, & que ses vaisseaux aient remis sur pied la ville d'Athenes (a) qui étoit entièrement abattue, c'est

l'unique cause du salut des Grecs. L'Athénien répond que beaucoup de Grecs & de Barbares la regardoient de même, mais que les Lacédémoniens & lui étoient persuadés que la bataille de Marathon avoit commencé le salut de la Grece, & que celle de Platée l'avoit achevé, parce que l'une & l'autre avoient rendu les Grecs meilleurs, mais que les batailles navales de Salamine & d'Artémise avoient fait tout le contraire. Or quand il s'agit d'une bonne politique, on regarde sur-tout à la nature du pays & aux loix qui y sont établies. Car de se tirer d'un danger présent, ce n'est pas ce qu'il y a de plus considérable ; ce qui mérite toute l'attention d'un homme d'état, c'est de voir si les moyens qu'il choisit rendront ses peuples aussi bons qu'ils puissent être pendant qu'ils subsisteront. Et il pose en fait que dès le tems de Thésée les Athéniens auroient été plus heureux de continuer & de payer à Minos le tribut de sept jeunes garçons, & d'autant de jeunes filles, que d'avoir pensé à équiper des vaisseaux, & à s'appliquer à la marine. En voilà assez pour

ceux qui voudront approfondir la matiere, & examiner les biens & les maux que la mer a faits aux Athéniens. Si Platon a raison, Athenes aura eu la même fortune que Rome. L'Asie vaincue aura toujours ruiné ses vainqueurs. Mais je doute fort que les politiques en conviennent. Quand on a sauvé une ville, on peut travailler à la rendre sage ; mais il n'est plus tems quand on l'a perdue.

(a) *Qui étoit entièrement abattue*. C'étoit de quoi Miltiade ne tomboit pas d'accord ; il prétendoit qu'elle pouvoit se soutenir par ses troupes de terre, & qu'elle ne devoit pas abandonner aux barbares ses murailles & ses dieux. Aussi Thémistocle a-t-il été blâmé d'avoir abandonné sa ville, comme cela paroît par cet endroit de Cicéron, qui écrivant à Atticus, & parlant de Pompée qui avoit quitté Rome, dit, épist. x, liv. VII : *Urbem tu relinquas? ergo idem si Galli venirent. Non est, inquit, in parietibus respublica, at in aris & focis. Fecit idem Themistocles, fludum enim totius barbariæ ferre urbs una non poterat. At idem Pericles non*

ce qui paroît par mille preuves, (a) & surtout par le désespoir de Xerxès, qui, d'abord après la défaite de ses vaisseaux, prit la fuite, comme ne pouvant plus tenir tête aux Athéniens, quoique son armée de terre fût encore entière, & qu'elle n'eût reçu aucun échec; & s'il laissa Mardonius, ce fut, à mon avis, bien plus dans le dessein d'arrêter les Grecs, que dans l'espérance de les vaincre.

(b) Quelques auteurs écrivent qu'il tra-

fecit annum fere post quinquagesimum, cum præter mœnia nil teneret. Nostri olim, urbe reliqua capta, arcem tamen tenuerunt. « Quoi ! abandonner la ville ? vous l'abandonnez donc de même si les Gaulois revenoient ? La ville, dit-il, ne consiste point dans ses murailles. Non, mais elle consiste dans ses autels & dans ses foyers. Thémistocle, ajoûte-t-il, fit la même chose ; car une ville seule ne peut pas soutenir cette inondation de barbares. Mais Périclès ne suivit pas cet exemple environ cinquante ans après, lorsqu'il ne lui restoit plus que les murailles. Et nos ancêtres, après avoir perdu Rome, ne s'abandonnerent pas à ce désespoir, & conservèrent encore le capitolé. Mais, quoi qu'en disent ces grands politiques, on trouvera toujours qu'il vaut mieux conserver la ville en l'abandonnant, que de la perdre

en s'opiniâtrant à y demeurer.

(a) Et sur-tout par le désespoir de Xerxès, qui d'abord après la défaite de ses vaisseaux prit la fuite. Thucydide a fourni cette preuve à Plutarque, car il écrit la même chose dans son premier livre ; mais cette preuve me paroît foible : on ne peut rien conclure de la précipitation aveugle de ce roi barbare. Si la défaite de ses vaisseaux lui fit prendre la fuite, la défaite de son armée de terre ne l'auroit pas plus rassuré.

(b) Quelques auteurs écrivent qu'il travailla toute sa vie à amasser de l'argent par un esprit de libéralité & de magnificence. Ces auteurs vouloient cacher, sous ces spécieux prétextes, le vice de Thémistocle, qui étoit l'avarice & un amour sans bornes pour l'argent. Il ne faut que lire le huitième livre d'Hérodore. Mais, d'un autre côté, comment accorder cette prétendue avarice avec le

vailla toute sa vie à amasser de l'argent par un esprit de libéralité & de magnificence ; car , comme il aimoit à faire de pompeux sacrifices & à recevoir splendidement les étrangers , il avoit besoin de beaucoup de bien pour fournir à ces dépenses excessives. Mais les autres l'accusent d'une mesquinerie & d'une avarice fordide , jusqu'à lui reprocher qu'il envoyoit vendre au marché les présens qu'on lui faisoit. Un jour il demanda un jeune poulain à Philides , qui avoit des haras ; & en ayant été refusé , il le menaça (a) *que bientôt il feroit de sa maison un second cheval de Troie* , lui donnant à entendre , par cette énigme , qu'il lui susciteroit des procès & des querelles avec ses parens & ses amis. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il n'y avoit point d'ambition pareille à la sienne ; car étant encore jeune & peu connu , (b) il pria un joueur de lyre , nommé Epiclès , natif (c) d'Hermione , qui étoit fort

largesses qu'il faisoit lorsqu'il s'agissoit de l'intérêt de la république ? Il y a bien de l'apparence que cette avarice de Thémistocle étoit l'avarice prudente d'un politique ambitieux , qui amasse de l'argent pour avoir dans l'occasion les fonds nécessaires au succès de ses grands desseins.

(a) *Que bientôt il feroit de sa maison un second cheval de Troie*). C'est-à-dire , qu'il rempliroit sa maison d'ennemis qui causeroient enfin sa ruine , comme le cheval de

bois étoit plein de Grecs qui saccagerent Troie.

(b) *Il pria un joueur de lyre nommé Epiclès*). Ces joueurs de lyre étoient fort estimés , non-seulement chez les Grecs , mais aussi chez les Barbares ; c'étoient des gens graves qui ne se bernoient pas à chanter & à jouer de la lyre ; ils se mêloient aussi des affaires d'état , comme cela paroît par mille exemples de l'histoire ancienne.

(c) *Hermione*). Ville maritime du Péloponèse , dans le sinus Argolicus.

estimé des Athéniens, de venir tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde; & dans un voyage qu'il fit pour assister aux jeux olympiques, il se piqua d'égaliser ou de surpasser même (a) Cimon dans la somptuosité de sa table, dans la magnificence de ses pavillons, & dans la richesse du reste de son train & de son équipage; ce qui ne plut pas aux Grecs, qui trouvoient que ce grand éclat convenoit à Cimon, qui étoit jeune & de grande maison, (b) mais que Thémistocle, qui n'étoit pas encore connu, ne devoit passer que pour un présomptueux, de s'élever ainsi au-dessus de son état & de sa fortune.

Il fit les frais d'une tragédie avec tant de magnificence, qu'il remporta le prix; (c) cette sorte de combat étant déjà alors recherchée avec beaucoup d'empressement & de faste;

(a) *Cimon* fils de Miltiade, général des Athéniens.

(b) *Mais que Thémistocle, qui n'étoit pas encore connu*. Nous voyons ici le jugement que les Athéniens faisoient de ceux qui prenoient un vol qui ne convenoit ni à leur naissance ni à leur fortune.

(c) *Cette sorte de combat étant dès-lors recherchée avec beaucoup d'empressement & de faste*. Alors il n'y avoit que peu de tems que la tragédie commençoit à se perfectionner, & les Athéniens avoient un si grand goût pour ce spectacle, que dans les jeux que les magistrats

& les plus riches citoyens donnoient au peuple, ils ne pouvoient lui faire un plus grand plaisir que de le régaler des plus belles tragédies avec le plus de magnificence. Cela causoit une très-grande émulation entr'eux, chacun tâchant de surpasser ses rivaux, non-seulement par la richesse des habits, & par la magnificence des décorations & de toute la scène, mais aussi par la beauté des tragédies, & par le mérite du poëte de qui on les achetoit. J'ai expliqué cela plus au long sur la poétique d'Aristote.

& il fut si charmé de sa victoire, que pour la rendre immortelle, il consacra une plaque d'airain avec cette inscription : *Thémistocle, du bourg de Phréar, fournissoit les frais du chœur*; (a) *Phrynichus étoit auteur de la tragédie*, (b) & *Adimantus archonte*. Cependant il étoit fort agréable au peuple, tant parce qu'il nommoit tous les citoyens chacun par leur nom sans le secours de personne, que parce que dans tous leurs différens il étoit leur arbitre sans aucune partialité : aussi répondit-il (c) au poëte Simonide de Céos, qui lui demandoit quelque chose d'injuste (d) pendant

(a) *Phrynichus étoit auteur de la tragédie*). Phrynichus, poëte tragique, disciple de Thespis, & contemporain d'Eschyle. Il fut le premier qui mit des femmes sur le théâtre. Ses principales pièces furent *Aëxon*, *Alceste* & les *Danaïdes*.

(b) *Et Adimantus archonte*). La dernière année de l'olympiade LXXV. Thémistocle remporta donc ce prix trois ans après avoir gagné la bataille de Salamine.

(c) *Au poëte Simonide de Céos*). Simonide étoit de Céos, île de la mer Egée; c'est pourquoi Horace a appelé ses lamentations *Cæmunera nœniæ*. Outre ces lamentations, qui étoient un poëme où il déplorait les malheurs arrivés à plusieurs personnes, il avoit décrit en vers les batailles de Marathon & de Salamine, il avoit fait

aussi des élégies & des odes. Il fut fort aimé de Pausanias, roi de Lacédémone, & d'Hieron, roi de Sicile; & Platon lui a fait encore plus d'honneur que la faveur de ces rois, car il l'a appelé *divin*, épithète qui nous fait encore aujourd'hui juger de son mérite. Il mourut la première année de l'olymp. LXXVIII, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. Il en avoit donc près de quatre-vingt quand il décrivit la bataille de Salamine.

(d) *Pendant qu'il étoit archonte*). La troisième année de l'olymp. LXXI, deux ou trois ans avant la bataille de Marathon. Il falloit que Thémistocle fût alors fort jeune; mais je croirois que Plutarque s'est trompé, & que ce Thémistocle, archonte, est un autre que celui dont il écrit la vie. Car comment accorder l'année de cet archontat avec

qu'il étoit archonte : *Comme tu ne serois pas bon poëte, si tu faisois des vers contre les regles de la poësie, je ne serois pas non plus bon magistrat, si je t'accordois quelque grace contre les loix.* Une autre fois il railloit le même Simonide, & lui foutenoit qu'il avoit perdu le sens de déchirer, comme il faisoit par ses vers, les Corinthiens qui habitoient une si grande & si puissante ville, & de se faire peindre, lui qui étoit si laid.

Sa puissance étant fort augmentée, & son crédit auprès du peuple fort accru, il opprima Aristide par sa faction, & le fit bannir du ban de l'ostracisme. Sur les nouvelles du retour des Medes contre les Grecs, les Athéniens s'étant assemblés pour délibérer quel général ils devoient élire, & tous les plus considérables, étonnés du péril, renonçant à cet honneur, Epicidès, fils d'Euphémidès, orateur d'une éloquence fort véhémence, mais homme de peu de courage, & qui n'étoit pas à l'épreuve de l'argent, se présenta pour demander cette charge, (a) & il y avoit bien de

l'âge de Thémistocle ! Il seroit encore plus difficile de l'accorder avec ce que Plutarque lui-même a écrit ailleurs, que Thémistocle, jusqu'à la bataille de Marathon, mena une vie très-débordée, & qu'il n'y eut que l'honneur que Miltiade acquit dans cette journée, qui le réveilla & qui le retira de ses infâmes débauches. Hérodote écrit en propres termes que

Thémistocle ne venoit que d'être placé dans les premiers rangs quand Xerxès partit pour la Grece. Comment étoit-il donc premier archonte deux ans avant la bataille de Marathon ?

(a) *Et il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendrait par la voie des suffrages.* Car chacun craignant le péril, il ne doutoit pas qu'ils ne fussent tous ravis de faire tomber sur

l'apparence qu'il l'obtiendrait par la voie des suffrages. Thémistocle donc, de peur que la conduite de cette guerre, venant à tomber en de si indignes mains, (a) n'entraînât la ruine entière des affaires, prit le parti de racheter, à beaux deniers comptans, l'ambition de cette ame vénale.

(b) On loue aussi avec justice ce qu'il fit à l'interprete qui avoit accompagné les ambassadeurs que le roi de Perse envoyoit (c) pour demander l'eau & la terre aux Grecs; car par un decret du peuple il le fit prendre & condamner à mort, sur ce qu'il avoit eu l'audace de faire servir la langue grecque à expliquer les ordres d'un barbare.

On ne vante pas moins la sévérité dont il

Epicydès une charge si pesante & si difficile.

(a) *N'entraînât la ruine entière des affaires de l'état*. Et par son peu de courage & encore plus par son avarice; car il étoit à craindre que cette ame vénale ne se laissât corrompre par l'or des Perses.

(b) *On loue aussi avec justice ce qu'il fit à l'interprete qui avoit accompagné les ambassadeurs*. Hérodote assure que Xerxès n'envoya point d'ambassadeurs demander la terre & l'eau aux Athéniens, parce qu'il se souvenoit que ceux que son pere Darius y avoit envoyés dans la premiere guerre, avoient été fort mal reçus. Les Athéniens les avoient jettés dans des

puits, en leur disant : *voilà la terre & l'eau que vous pouvez porter à votre maître*. Il faut donc que Plutarque parle ici des premiers ambassadeurs, de ceux de Darius; mais c'est toujours la même difficulté dont j'ai déjà parlé. Comment accorder cette action avec la grande jeunesse de Thémistocle?

(c) *Pour demander l'eau & la terre aux Athéniens*. C'étoit la formule ordinaire des rois de Perse, quand ils vouloient que des peuples se rendissent à eux & devinssent leurs sujets : ils leur envoyoit demander la terre & l'eau, c'est-à-dire une entière sujétion désignée par le renoncement à ces deux choses si nécessaires à la vie.

usage envers (a) Arthmius, de la ville de Zele, qui sur son rapport fut noté d'infamie avec ses enfans & toute sa postérité, parce qu'il avoit apporté aux Grecs l'or des Medes. Mais la plus grande & la plus louable de toutes ses actions, c'est d'avoir assoupi les guerres intestines des Grecs, & reconcilié leurs villes, en leur persuadant de suspendre leurs inimitiés à cause de cette guerre, à quoi l'on prétend que Chiléus d'Arcadie le servit très-utilement.

Dès le moment qu'il eut été élu général, il tâcha d'obliger les Athéniens à monter sur mer, leur remontrant qu'ils devoient quitter leur ville & aller sur leurs vaisseaux le plus loin qu'il se pourroit de la Grece, au-devant de la flotte des barbares; mais le peuple s'étant opposé à cet avis, (b) il mena une grosse

(a) *Arthmius de Zele*). Zele étoit une ville de l'Asie mineure, entre la Cappadoce & le Pont-Euxin. Il ne faut pas la confondre avec une autre ville qui étoit dans la Toade, car celle-ci s'appelloit Zelée, & non pas Zele. Il falloit donc que cet Arthmius fût un Asiatique établi à Athenes. Et cela paroît manifestement par un passage d'Eschine, dans son oraison contre Ctésiphon. Cet orateur dit aux Athéniens : *Peu s'en fallut qu'Arthmius de Zele, qui s'étoit venu établir à Athenes, & avec lequel les Athéniens avoient contracté publiquement le droit*

d'hospitalité, ne fût condamné à mort par vos ancêtres pour avoir porté en Grece l'or des Medes; mais on se contenta de le bannir à son de trompe, non-seulement de la ville, mais de toutes les terres de la domination des Athéniens. N'auriez-vous donc point de honte, &c.

(b) *Il mena une grosse armée à Artemise*). Dans ce premier voyage il n'alla pas à Artemise; il embarqua sur l'Euripe une armée de terre, composée de dix mille hommes, descendit au port de l'Achaïe, & avec la cavalerie des Thessaliens qui le joignit, il campa entre le Mont-

armée à Artemise avec les Lacédémoniens , pour couvrir la Thessalie , qui ne paroissoit pas encore avoir embrassé le parti des Medes ; mais après qu'ils furent revenus de là sans rien faire , & que les Thessaliens s'étant enfin déclarés pour le roi de Perse , l'exemple de leur désertion eut été suivi de tout le pays jusqu'à la Béotie , les Athéniens commencerent alors à goûter l'avis de Thémistocle , qui leur conseilloit de combattre par mer ; ils l'envoient donc avec des vaisseaux à Artemise pour garder le détroit. Là tous les autres Grecs , d'un commun accord , voulurent céder aux Lacédémoniens , & déférer l'honneur du commandement à leur chef Eurybiade ; mais les Athéniens refusoient d'obéir , & prétendoient que le commandement leur étoit dû , (a) parce qu'ils fournissoient eux seuls plus de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble. (b) Thémistocle , voyant le danger où l'on s'exposoit

Olympe & le Mont-Ossa ; mais ayant appris que Xerxès étoit entré dans la Thessalie par la Macédoine supérieure , il ramena son armée : ainsi les Thessaliens abandonnés , se livrerent aux barbares. Voilà comme le raconte Hérodote. Dans la suite Plutarque marque parfaitement la situation d'Artemise.

(a) *Parce qu'ils fournissoient eux seuls plus de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble*). Cela paroît par le dénombrement qu'en fait Hérodote au commencement du

huitième livre ; car il dit que les Athéniens fournissoient 127 vaisseaux , & que tous les autres Grecs ensemble en fournissoient 151 ; mais de ces 151 , il y en avoit 20 qui appartenoient aux Athéniens , & qu'ils avoient prêtés aux Chalcidiens : ainsi les Athéniens en fournissoient 147 , & les autres 131.

(b) *Thémistocle voyant le danger où l'on s'exposoit par cette dissension*). Hérodote assure qu'elle auroit entraîné la perte de la Grece , car tous les confédérés avoient

par

par cette diffention, céda lui-même toute l'autorité à Eurybiade, & appaisa les Athéniens, en leur promettant que, s'ils se portoient en vaillans hommes à cette guerre, (a) tous les autres Grecs leur céderoient ensuite volontiers la prééminence, & feroient gloire de leur obéir. (b) En quoi il semble avoir été la principale cause, & du salut des Grecs en général, & de la gloire que les Athéniens acquirent en particulier d'avoir su vaincre par leur courage leurs ennemis, & par leur déférence leurs alliés.

La flotte des barbares étant venu jeter l'ancre (c) aux Aphetes, Eurybiade, étonné d'avoir en tête un si grand nombre de vaisseaux, & d'apprendre encore qu'il y en avoit deux cens autres (d) qui alloient par les derrieres

protesté qu'ils se retireroient si l'on ne donnoit le commandement à un Lacédémonien.

(a) *Tous les autres Grecs leur céderoient ensuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obéir*. Thémistocle promettoit cela trop légèrement; mais il ne cherchoit qu'à amuser les Athéniens. Bien loin que les Lacédémoniens cédaient dans la suite cette prééminence, il fallut que les Athéniens eussent recours à la ruse pour la recouvrer. Ils prirent pour prétexte l'orgueil de Pausanias.

(b) *En quoi il semble avoir été la principale cause*. Voilà deux grands avantages que

Thémistocle tira de sa déférence, en cédant si à propos le commandement aux Lacédémoniens. Un politique gagne souvent plus en cédant, qu'en se roidissant.

(c) *Aux Aphetes*. C'étoit une ville maritime sur la côte de la Magnésie, à l'entrée du Sinus Thermaïcus. Elle fut ainsi nommée, parce que ce fut delà que partirent les Argonautes.

(d) *Qui alloient par les derrieres de l'isle de Sciathus pour les enfermer*. Ces deux cens vaisseaux devoient aller faire le tour de l'Eubée, le long de Capharée & de Gétaëte, & entrer dans l'Euripe. De cette maniere la flotte des Grecs, qui étoit à Arte-

de l'isle de Sciathus pour les enfermer, voulut, sans perdre de tems, regagner le dedans de la Grece, & côtoyer le Péloponese, afin que l'armée de terre pût secourir celle de mer, persuadé que la flotte des ennemis étoit invincible. Les Eubéens, avertis de ce dessein, & craignant que les Grecs ne les abandonnassent, firent parler sous main à Thémistocle par un homme nommé Pélagon, qu'ils lui envoyèrent avec une grosse somme d'argent. (a) Thémistocle, ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrivit Hérodote; mais un Athénien, appelé Architelès, qui étoit (b) capitaine du vaisseau sacré, & qui n'avoit pas de quoi payer ses matelots, s'opposoit à ses desseins, & vouloit qu'on s'en retournât sans différer; c'est pourquoi Thémistocle excita contre lui ses citoyens, déjà assez irrités, de sorte que se jettant dans son vaisseau, ils lui enleverent son souper; & pendant qu'Architelès, étonné

mise, auroit été enveloppée.

(a) *Thémistocle ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrivit Hérodote*). Plutarque met la chose en beau pour l'honneur de Thémistocle; car ce n'est pas ainsi qu'Hérodote l'écrivit: au contraire, il dit formellement que de trente talens, (trente mille écus) que les Eubéens envoyèrent à Thémistocle, il n'en donna que cinq à Eurybiade, & trois au capitaine des Corinthiens,

nommé Adimante, & qu'il garda le reste pour lui.

(b) *Capitaine du vaisseau sacré*). On appelloit ainsi le vaisseau que les Athéniens envoyoient tous les ans à Délos pour faire des sacrifices à Apollon, & l'on prétend que c'étoit le même sur lequel Thesee avoit mené en Crete les quatorze jeunes enfans, que les Athéniens payoient de tribut à Minos. Platon dans le commencement du *Phédon*.

de cette insolence , & fort indigné de cet affront , se préparoit à en porter ses plaintes , Thémistocle lui envoya sur l'heure même du pain & de la viande dans un panier , au fond duquel il avoit mis un talent , & lui fit dire qu'il soupât ce soir là à son aise , & que le lendemain il eût à contenter ses matelots ; qu'autrement il le décrieroit auprès des Athéniens , & le dénonceroit comme un traître qui avoit reçu de l'argent des ennemis. Cette particularité est racontée par Phanias de Lesbos.

(a) Les divers combats , qui furent donnés alors dans ce détroit contre les vaisseaux des barbares , ne contribuerent pas beaucoup à la décision de cette guerre ; mais ce fut un essai d'une très-grande utilité pour les Grecs , en ce qu'il les convainquit par leur propre expérience , au milieu des plus grands dangers , que , ni le grand nombre des vaisseaux , ni les pompeuses & magnifiques décorations de leurs proues , ni les cris insolens , ni les chants de victoire des barbares , n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains , & qui ont le courage de combattre de pied ferme ; & qu'il leur fit voir que , méprisant toute cette vaine montre , il faut aller droit à l'ennemi , le saisir corps à corps , & ne lâcher jamais prise. Aussi Pindare , con-

(a) *Les divers combats qui furent donnés alors dans ce détroit*). Il y eut trois combats pendant trois jours consécutifs ; Clinias , pere d'Al-

cibiade , fit des merveilles au dernier. Il avoit armé à ses dépens un vaisseau monté de deux cens hommes.

noissant bien cet avantage, semble n'avoir pas mal dit, en parlant de cette bataille d'Artemise, (a) *les fils des Athéniens (b) ont jeté les glorieux fondemens de la liberté de la Grèce*. En effet, le commencement de la victoire c'est la hardiesse & l'intrépidité.

Le lieu appelé Artemise est la côte septentrionale de l'isle d'Eubée, (c) au-dessous de la ville d'Histiée, (d) vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyson, (e) qui étoit sous l'obéissance de Philoctète; elle a un petit temple consacré à Diane, sous le nom de *Diane orientale*. (f) Ce temple est environné d'un bois enfermé de colonnes de marbre blanc, qui, étant frotté avec la main, rend non-seulement l'odeur de safran, mais en prend encore

(a) Ce passage de Pindare est d'un ouvrage qui a été perdu.

(b) *Ont jeté les glorieux fondemens de la liberté de la Grèce*). Car cette bataille d'Artemise fut en effet le commencement & comme le prélude de la victoire que les Grecs remportèrent ensuite sur les Perses à la bataille de Salamine.

(c) *Au-dessus de la ville d'Histiée*). C'étoit une ville maritime de l'Eubée, sous le mont Téléthrius, près de l'embouchure du fleuve Callas. Elle étoit située sur un rocher. Elle fut ensuite nommée *Oreus*, ville de montagne.

(d) *Vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyson*). Plutarque dit

ici vis-à-vis, comme Virgile a dit *contra* en parlant de Carthage, *Carthago Italiam contra*; car entre la côte d'Artemise & la ville d'Olyson, il y a tout le sinus Pélasgicus, & toute la Magnésie, jusqu'à la côte de la mer de Macédoine.

(e) *Qui étoit sous l'obéissance de Philoctète*). Il a égard à ce passage d'Homère, qui, dans le second livre de l'Iliade, dit: *Philoctète, qui tiroit parfaitement bien de l'arc, étoit à la tête des peuples de Méthone, de Thaumacie, de Méliboée, & de l'escarpée Olyson*.

(f) *Ce temple est environné d'un bois*). Dans le lieu appelé *Drymus*, à cause de ce bois. Strabon, liv. IX.

la couleur. Sur une de ces colonnes, on lit cette inscription en vers élégiaques : *Les Athéniens, après avoir vaincu dans un combat naval sur cette mer, les innombrables nations de la terre d'Asie, ont consacré à la chaste Diane ces trophées, monument éternel de l'entière défaite des Medes.* Et l'on montre encore sur la côte un endroit qui, dans un espace d'une assez grande circonférence près du rivage, rend de son fond une poussière cendreuse & noire, comme si elle étoit brûlée. On croit que c'est-là que les débris des vaisseaux & les morts furent brûlés.

(a) Les nouvelles de ce qui s'étoit passé (b) aux Thermopyles, étant arrivées à Artemise, & les Grecs, ayant appris que Léonidas avoit été tué, & que Xerxès étoit maître des passages par terre, se retirèrent (c) au-

(a) *Les nouvelles de ce qui s'étoit passé aux Thermopyles étant arrivées à Artemise*). Le dernier combat des Thermopyles, où Xerxès força les passages des montagnes, qui étoient gardés par les Lacédémoniens, les Thespiens & les Thébains, fut donné le même jour que la bataille d'Artemise, & la nouvelle en fut portée à Thémistocle par un Athénien, nommé Abronique. Plutarque passe trop légèrement sur cette action, qui, bien qu'elle ne regarde pas directement Thémistocle, ne laisse pas d'augmenter l'éclat de sa vie, en rendant Xerxès plus for-

midable aux Grecs.

(b) *Aux Thermopyles*). On appelloit ainsi un passage fort étroit sur une montagne entre le mont Œta au couchant, & la mer au levant, vis-à-vis du sinus Maliacus. On lui avoit donné ce nom de Thermopyles, comme qui diroit *les portes des bains chauds*, parce qu'il y avoit-là des eaux chaudes, une forte muraille avec des portes, que les peuples de la Phocide avoient faites pour empêcher les Thesaliens de faire des courses dans leur pays.

(c) *Au-dedans de la Grece*). Par l'Europe, pour couvrir le Péloponèse & l'Attique.

dedans de la Grece. Dans cette retraite les Athéniens, dont le courage étoit fort élevé par les grandes actions qu'ils avoient faites dans ce combat, choisirent l'arriere-garde. Thémistocle, passant par les lieux où il falloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir, prit de grandes pierres qu'il trouva par hazard sur le rivage, & d'autres encore qu'il fit porter & placer lui-même dans les lieux où l'abri étoit le plus commode, & où il falloit que les vaisseaux allaissent faire de l'eau, & y grava en grosses lettres ces paroles qu'il adressoit aux Ioniens : *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté, (a) reprenez le parti de vos peres, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de votre liberté; ou si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses, dans la mêlée, le plus de mal que vous pourrez, & jetez le désordre dans leur armée.* Par-là il espéroit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux barbares.

Cependant Xerxès étoit entré (b) par le haut de la Doride dans la Phocide, (c) brûlant & saccageant les villes des Phociens : (d) les Grecs ne se mirent nullement en de-

(a) *Reprenez le parti de vos peres.* Car ces Ioniens étoient une colonie d'Athenes. Au reste Plutarque ne rapporte ici que le sens de ce que Thémistocle écrivit sur ces pierres. Hérodote le rapporte plus au long, liv. VIII.

(b) *Par le haut de la Doride dans la Phocide.* Les peu-

ples de la Doride avoient embrassé le parti de Xerxès.

(c) *Brûlant & saccageant les villes des Phociens.* Ils brûlerent toutes les villes qui étoient sur le fleuve Céphise.

(d) *Les Grecs.* Les peuples de l'Achaïe & de tout le Péloponèse.

voir de les secourir , quoique les Athéniens les eussent priés d'aller par terre jusques dans la Béotie , pour couvrir l'Attique contre l'invasion des barbares , comme la flotte Athénienne les avoit garantis du même danger en allant au détroit d'Artemise pour fermer l'entrée de l'Euripe à la flotte des ennemis ; mais personne ne leur prêtoit l'oreille ; (a) tous les yeux étoient tournés vers le Péloponese , & l'on ne pensoit qu'à assembler toutes les forces de la Grece au-dedans de l'Isthme , qu'on prétendoit fermer d'une grosse muraille depuis une mer jusqu'à l'autre. Les Athéniens furent fort irrités d'une si lâche désertion , & fort abattus & découragés de se voir abandonnés de cette maniere : car de combattre seuls contre tant de milliers d'hommes , c'étoit à quoi il ne falloit seulement pas penser. En cet état il n'y avoit qu'un seul parti à prendre , d'abandonner leur ville & de s'embarquer ; mais c'est à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre , comme ne se souciant plus de vaincre , & ne voyant aucun moyen de se sauver , après avoir abandonné les temples de leurs dieux & les tombeaux de leurs ancêtres.

Thémistocle , voyant donc que par toutes les raisons humaines il ne pourroit faire consentir le peuple à son dessein , (b) eut recours

(a) *Tous les yeux étoient tournés vers le Péloponese*). C'est-à-dire que tous les peuples du Péloponese ne songeoient qu'à sauver leur pays

en abandonnant tout le reste. Héródote VIII , 40.

(b) *Eut recours à une machine , comme dans les tragédies , lorsque le nœud est trop*

à une machine , comme dans les tragédies lorsque le nœud est trop embarrassé , & leur donna des prodiges & des oracles. Pour prodige , il profita habilement de l'occasion que lui fournit (a) le dragon de Minerve , qui sembloit avoir disparu ces jours-là , & avoit quitté le lieu saint ; (b) & il se servit adroitement des oblations qu'on lui faisoit chaque jour , (c) & qu'on trouva toutes entières. (d) Les prêtres , embouchés par Thémistocle , alloient disant parmi le peuple que la déesse avoit quitté la ville , & qu'elle leur montrait elle-même le chemin de la mer. D'un autre côté , il les gagnoit par le moyen de l'oracle de la Pythie , (e) qui leur com-

embarrassé). Car lorsqu'aucune puissance humaine ne peut dénouer ce nœud , il faut nécessairement avoir recours à une machine , c'est-à-dire à quelque divinité ; c'est pourquoi Horace a dit dans son Art poétique : *nec Deus interfit , nisi dignus vindice nodus inciderit*. « Gardez-vous » bien d'employer pour le dé- » nouement le secours d'un » Dieu , si le nœud ne mérite » qu'un Dieu vienne le dé- » nouer ».

(a) *Le dragon de Minerve*). Le dragon étoit le gardien de la citadelle , & étoit nourri dans le temple de Minerve.

(b) *Et se servit adroitement des oblations qu'on lui faisoit chaque jour*). Hérodote dit qu'on ne les faisoit que tous les mois. Ces oblations étoient

de la farine détrempée avec du miel.

(c) *Et qu'on trouva toutes entières*). Au lieu que les autres jours on trouvoit qu'elles étoient consumées.

(d) *Les prêtres , embouchés par Thémistocle*). Hérodote dit que c'étoit la prêtresse de Minerve , & cela est plus vraisemblable. Il n'y avoit que la prêtresse qui pût avertir de ce qui se passoit dans le temple. Mais sur le rapport de la prêtresse , Thémistocle se servit sans doute du ministère des autres prêtres pour faire consentir les Athéniens à ce qu'il vouloit.

(e) *Qui leur commandoit de se sauver dans des murailles de bois*). Cet oracle est rapporté tout du long par Hérodote , liv. VII , sect. 141. La

mandoit de se sauver dans des murailles de bois ; (a) car il leur soutenoit que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux ; (b) & que par cette même

Pythie leur dit : *Le puissant Jupiter accorde à Pallas une muraille de bois qui sera imprenable , & qui vous sauvera vous & vos enfans.*

(a) Car il leur soutenoit que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux). On disputa très-long-tems sur le véritable sens de cet oracle. Et je voudrois bien que quelqu'un eût rapporté les différentes explications qu'on lui donna : nous n'en savons qu'une , outre celle de Thémistocle , & qui n'étoit pas sans quelque apparence de raison , c'est celle des vieilles gens qui soutenoient que par cette muraille de bois , qui seule devoit être imprenable , le dieu entendoit la citadelle d'Athènes , & ils fondoient ce

sentiment sur ce qu'ils se souvenoient qu'anciennement cette citadelle étoit environnée d'une palissade qui étoit la muraille de bois dont , à leur avis , l'oracle vouloit parler.

(b) Et que , par cette raison , le dieu avoit appelé dans cet oracle Salamine divine , & non pas malheureuse). Si Hérodote ne nous avoit conservé ce point d'histoire , cet endroit de Plutarque ne pourroit être entendu ; & c'est , à mon avis , un grand défaut dans un historien , qui doit écrire de manière que tout ce qu'il dit soit dans son jour , & s'explique de soi-même , sans qu'on ait besoin d'aucun secours étranger. Voici le sens de l'énigme. La Pythie avoit fini l'oracle par ces deux vers :

Ω δειν Σαλαμῖς , ἀπολεῖς δὲ σὺ τέκνα γυναικῶν ,
Ἥ περ σκιδαμένης Δημόλερος , ἡ συνίσις.

Divine Salamine , tu perdras aussi les enfans des femmes , soit que Cérès se disperse , soit qu'elle se rassemble. Ces deux vers confondoient ceux qui soutenoient , comme Thémistocle , que par ces murailles de bois il falloit entendre des vaisseaux ; car on les prenoit pour une me-

nace qu'ils seroient battus sur mer à Salamine. Thémistocle fut le seul qui apperçut l'absurdité de cette explication , & qui fit voir que si Apollon eut voulu dire que Salamine feroit périr les Athéniens , jamais il n'auroit dit , *divine Salamine* , mais qu'il auroit dit au contraire mal-

raison le dieu avoit appelé dans cet oracle *Salamine divine*, & non pas *malheureuse*, comme une île qui donneroit son nom à une grande fortune qui leur devoit arriver. (a) Son avis ayant donc été reçu, il dressa ce decret, (b) *qu'on mettroit la ville d'Athenes sous la protection & sauve-garde de Minerve, patronne des Athéniens; que tous ceux qui étoient en état de porter les armes monteroient sur les vaisseaux, & que chacun pourvoiroit comme il le pourroit au salut & à la sûreté de sa femme, de ses enfans & de ses esclaves.*

Ce decret ayant été approuvé, la plupart firent passer leurs peres & leurs meres, qui étoient âgés, avec leurs femmes & leurs en-

heureuse Salamine; que cette menace regardoit les ennemis, & que par conséquent ces enfans des femmes étoient des Perses, que l'oracle appelloit de ce nom *enfans des femmes*, pour marquer leur lâcheté.

(a) *Son avis ayant donc été reçu*). L'avis de Thémistocle l'emporta si hautement sur l'avis contraire, que les Athéniens ne se contenterent pas de lapider Cyrillus, qui étoit l'auteur de ce dernier avis; leur animosité passa jusqu'aux femmes, qui lapiderent de même la femme de ce malheureux orateur. Car les Athéniens ne cherchoient pas un orateur ou un général qui les plongeât dans une servitude heureuse & tranquille; mais ils dédaignoient

même de vivre s'ils ne pouvoient conserver la vie avec la gloire & la liberté. C'est une circonstance que Démosthene employe très-heureusement dans son *Oraison pour la couronne*.

(b) *Qu'on mettroit la ville d'Athenes sous la protection & sauve-garde de Minerve*). C'étoit pour faire voir qu'ils ne croyoient pas abandonner la ville aux ennemis, & qu'ils étoient persuadés que Minerve étoit assez puissante pour la défendre contr'eux sans le secours des hommes. Mais si Minerve pouvoit sauver leur ville, ne pouvoit-elle pas les sauver aussi? Ils lui confient leur ville, & ne veulent pas lui confier leurs personnes. Plaisante imagination.

fans, dans la ville de (a) Trezene, où les Trezeniens les reçurent avec beaucoup de générosité & d'humanité : car ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, & leur assignerent à chacun deux oboles par jour ; ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par-tout, (b) & établirent encore un fonds pour le paiement de ceux qui leur enseignoient les lettres. L'auteur de ce decret s'appelloit Nicagoras.

(c) Les Athéniens n'ayant point alors de deniers publics, Aristote écrit que le sénat de l'aréopage fournit huit dragmes à chaque soldat, & que par ce moyen il fut la principale cause de l'armement de la flotte ; mais (d) Clidémus assure que cet argent fut trouvé par un stratagème de Thémistocle : car il dit que les Athéniens étant descendus au Pirée, (e) l'égide de Minerve fut perdue, & ne parut plus avec la statue de la déesse ; & que Thémistocle, faisant semblant de la chercher, fouilla par-tout, & trouva quantité d'argent caché parmi les hardes, & que cet argent ayant été mis en commun, l'armée eut abon-

(a) *Trézene*). Ville de l'Argolide dans le Péloponèse, à l'entrée du golfe Saronique.

(b) *Et établirent encore un fonds pour le payement de ceux qui leur enseignoient les lettres*). Jamais les Grecs n'oublioient l'éducation des enfans.

(c) *Les Athéniens n'ayant point alors de deniers pu-*

blics). Car ils avoient employé tout l'argent qu'ils tiroient des mines de Laurium, à bâtir les vaisseaux.

(d) *Clidémus assure*). Clidémus, historien Grec qui avoit fait une histoire Attique & un traité des retours inespérés.

(e) *L'égide*). C'étoit le bouclier, &, selon d'autres, la cuirasse.

damment de quoi faire toutes les provisions nécessaires.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle donna aux uns de la compassion, & aux autres de l'admiration pour la fermeté & le courage de ces hommes qui renvoyoient ailleurs leurs peres & leurs meres, & qui, sans être ébranlés par leurs gémissemens, ni par les tendres embrassemens de leurs enfans & de leurs femmes, passoient avec tant de résolution à Salamine. Et ce qui augmentoit infiniment la compassion, c'étoit (a) un grand nombre de citoyens qu'on étoit forcé de laisser là à cause de leur extrême vieillesse, mais parmi tant de sujets de tristesse & de pitié, on ne pouvoit s'empêcher d'être encore touché & attendri de voir les animaux domestiques courir avec des hurlemens & avec des regrets infinis autour de leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres, on remarqua le chien de Xantippe, pere de Périclès, lequel ne pouvant supporter de se voir abandonner de son maître, se jeta à la mer, & nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, & mourut incontinent sur le rivage; on montre encore aujourd'hui dans le même lieu un endroit qu'on appelle Cynof-

(a) *Un grand nombre de citoyens qu'on étoit forcé de laisser à cause de leur extrême vieillesse*). Outre les vieillards qu'on ne put emmener à cause de leur vieillesse, il

y en eut plusieurs autres qui voulurent demeurer par religion; & ce fut la plupart de ceux qui par les murailles de bois dont parloit l'oracle, avoient entendu la citadelle.

fema, *la sépulture du chien*, où l'on prétend qu'il fut enterré.

Voilà une des grandes actions de Thémistocle ; comme aussi ce qu'il fit au sujet d'Ariftide, lorsque s'appercevant que les Athéniens étoient fort fâchés de son absence, & foupiroient après son retour, dans la crainte que la colere & la vengeance venant à le jetter dans le parti des barbares, il ne ruinât entièrement les affaires de la république ; car par les brigues de Thémistocle, il avoit été banni du ban de l'ostracisme quelque tems avant la guerre : il fit ce decret, *qu'il étoit permis à tous ceux qui n'étoient bannis qu'à tems, de revenir, & de faire & dire avec les autres citoyens tout ce qu'ils jugeroient à propos pour le salut de la Grece.*

(a) Eurybiade, qui avoit été élu général de la flotte à cause de la dignité de sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage, vouloit partir à toute force, & se retirer vers l'Isthme où étoit assemblée l'armée de terre des Péloponésiens ; mais Thémistocle s'y opposa ; & l'on rapporte quelques réponses qu'il fit en cette occasion, & qui sont dignes de remarque. (b) Eurybiade

(a) *Eurybiade, qui avoit été élu général de la flotte à cause de la dignité de sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage*). Il fut élu général à cause de la dignité de sparte, quoiqu'il ne fût pas du sang royal. Mais qu'il fût homme de peu de courage,

c'est ce qui ne parut point ; au contraire les Spartiates, peu flatteurs, donnerent le prix de la valeur à Eurybiade, & celui de la sagesse & de la prudence, ils le donnerent à Thémistocle.

(b) *Eurybiade lui ayant dit*). Selon Hérodote, ce ne fut

lui ayant dit : *On châtie ceux qui se levent (a) sans ordre dans les combats publics : il est vrai*, répondit Thémistocle, *mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard & qui demeurent derriere.* Sur cela Eurybiade ayant levé le baton comme pour le frapper, Thémistocle lui dit : *frappe, pourvu que tu écoutes.* Alors Eurybiade, admirant sa douceur & sa patience, lui ordonna de parler. Thémistocle le ramenoit déjà à son avis, lorsqu'un des capitaines dit tout haut : *Il sied bien mal à un homme, (b) qui n'a plus de ville,*

pas Eurybiade qui dit cela à Thémistocle, mais Adimante, général des Corinthiens. D'ailleurs la brièveté de Plutarque rend cette réponse obscure ; elle paroîtra plus agréable quand on l'entendra. Thémistocle étant allé au vaisseau d'Eurybiade pour le porter à changer la résolution qu'il avoit prise de se retirer, l'obligea enfin à sortir pour faire une seconde assemblée des chefs de l'armée. Dans cette assemblée, Adimante, qui étoit fâché qu'on abandonnât le dessein d'aller vers l'Isthme, dit à Thémistocle : *On châtie ceux qui se levent sans ordre dans les combats publics*, pour lui faire entendre qu'ayant quitté son poste sans l'ordre de son général, il méritoit d'être châtié. Thémistocle lui répondit dans la même figure : *Oui, mais on ne couronne jamais ceux qui attendent*

trop tard & qui demeurent derriere, pour lui dire que s'il avoit attendu dans son poste, toute la flotte seroit partie de Salamine, & que par-là ils auroient laissé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même tems, par cette réponse, il semble taxer un peu son homme de lâcheté. C'est pourquoi Plutarque, croyant que c'étoit avec Eurybiade que Thémistocle avoit eu cette conversation, a dit plus haut, *que c'étoit un homme de peu de courage.* On voit aussi par-là ce qui oblige Eurybiade ou Adimante à lever le bâton sur Thémistocle.

(a) Car dans ces jeux il falloit que chacun se levât selon son rang & selon l'ordre des juges.

(b) *Qui n'a plus de ville*), Car Xerxès étoit alors maître d'Athenes.

de conseiller à ceux qui en ont encore une , de la quitter & de l'abandonner. Thémistocle se tournant de son côté, & lui adressant la parole, lui dit : *Misérable que tu es , nous avons abandonné nos maisons & nos murailles , ne croyant pas que , pour conserver des choses inanimées , nous dussions nous rendre esclaves ; mais il nous reste encore une ville beaucoup plus grande que toutes les villes de Grece ; ce sont ces deux cens vaisseaux qui sont ici pour vous sauver , si vous voulez profiter du secours qu'ils vous offrent. Que si vous vous retirez & que vous nous abandonniez pour la seconde fois , il y a ici quelques Grecs qui entendront bientôt dire (a) que les Athéniens sont maîtres d'une ville libre , & qu'ils possèdent des terres plus grandes & meilleures que celles qu'ils viennent de quitter. Ces paroles de Thémistocle donnerent du soupçon à Eurybiade , & lui firent craindre que les Athéniens ne voulussent abandonner leur parti. Et comme un (b) Erétrien faisoit ses efforts pour parler contre Thémistocle ; Thémistocle lui dit : *Il vous appartient bien aussi de parler de guerre à vous qui ressemblez aux frêlons ; car vous avez bien une épée , mais vous n'avez point de cœur.**

Quelques auteurs écrivent que , pendant

(a) *Que les Athéniens sont maîtres d'une ville libre*). Car , avec leurs vaisseaux , les Athéniens étoient en état d'aller conquérir des places. D'ailleurs il les menaçoit par-

là qu'il iroit en Italie habiter la ville de Siris , qui leur étoit promise par les oracles. Hérodote VIII , 62.

(b) De la ville d'Erétrie , dans l'Eubée.

que Thémistocle tenoit ces discours (a) sur le tillac du vaisseau, on vit une (b) chouette voler à la droite & se poser sur le haut du mât, & que cela acheva de déterminer les Grecs à suivre son opinion, & à se préparer à combattre par mer; mais la flotte des ennemis n'eut pas plutôt paru sur les côtes de l'Attique, vers le port de Phalere, & couvert tous les rivages des environs, & le roi en personne ne se fut pas plutôt approché de la mer avec son armée de terre, que les Grecs, effrayés de voir ensemble toutes ces forces formidables, oublièrent les beaux discours de Thémistocle, & que les Péloponésiens recommencerent à tourner les yeux vers l'Isthme, se mettant dans une colere furieuse contre ceux qui leur parloient de tout autre dessein; ils résolurent donc de partir la nuit même, & l'ordre fut donné à tous les vaisseaux. Thémistocle, bien fâché que les Grecs, en se dissipant & en se retirant chacun dans leurs villes, se privassent de l'avantage qu'ils pouvoient tirer de ces lieux étroits, s'avisa de jouer ce stratagème par le moyen de Sicinus qui avoit été pris à la guerre. (c) Ce

(a) *Sur le tillac du vaisseau*). Selon Hérodote, tout cela se passa à terre.

(b) *Une chouette*). C'étoit l'oiseau de Minerve, & par conséquent il étoit de bon augure pour les Athéniens.

(c) *Ce Sicinus étoit Perse de naissance, mais fort attaché à Thémistocle, & le pré-*

cepteur de ses enfans). Je ne fais d'ou Plutarque a tiré que ce Sicinus étoit de Perse: comment Thémistocle auroit-il confié ses enfans à un barbare? Platon n'auroit pas manqué de le lui reprocher, comme il reprocha à Périclès d'avoir fait élever Alcibiade par un esclave de Thras

Sicinus étoit Perse de naissance , mais fort attaché à Thémistocle , & le précepteur de ses enfans. Il l'envoya donc secrettement au roi de Perse , avec ordre de lui dire : *Que Thémistocle , général des Athéniens , extrêmement porté pour le bien de ses affaires , lui envoyoit le premier cet avis ; que les Grecs avoient résolu de prendre la fuite , qu'il lui conseilloit de ne pas les laisser échapper , mais de les charger pendant qu'ils étoient dans la confusion & le désordre , & de ruiner leurs forces de mer , avant qu'ils eussent joint leur armée de terre.*

Xerxès , prenant cet avis pour une marque sûre de l'affection de Thémistocle , le reçut avec beaucoup de joie , & sur l'heure même envoya ordre à tous ses capitaines qu'ils embarquassent à loisir leurs troupes dans tous les vaisseaux ; mais que , sans perdre un moment , ils en dépêchassent deux cens pour se saisir de tous les passages du détroit , & pour environner les (a) isles , afin qu'aucun ennemi ne pût échapper. Cet ordre exécuté ,

ce. Plutarque n'auroit-il point été trompé par une fausse leçon de ce passage d'Hérodote , *ἀνέπεμψε δὲ τὸ στρατόπεδον τὸ Μίσων ἄνδρα πολέμ.* *Misit ad classem Medorum virum.* N'auroit-il point lu *τὸν Μίσων* , & rapporté le *τὸν Μίσων* à *ἀνδρα* , ce qui l'auroit porté à traduire : *Il envoya à la flotte un homme des Medes* , au lieu de traduire com-

me Hérodote l'a écrit : *Il envoya à la flotte des Medes un homme.* Cela est d'autant plus vraisemblable , qu'Eschyle qui étoit à cette bataille dit , en parlant de Sicinus : *Un Grec étant venu de l'armée des Athéniens , dit à Xerxès , &c. v. 355.*

(a) *Les isles*). Comme Salamine , Pgytalée , Céos , Egine.

(a) Aristide, fils de Lyfimachus, fut le premier qui s'en apperçut ; il alla à la tente de Thémistocle, quoiqu'il ne fût pas de ses amis, & qu'il eût été banni par ses brigues. Thémistocle étant sorti au-devant de lui, Aristide lui déclara qu'ils étoient investis. Thémistocle, qui connoissoit d'ailleurs la vertu & la probité de ce personnage, fut ravi de sa franchise ; & lui découvrant le secret de Sicinus, il le pria de lui aider à retenir les Grecs, & de se servir de la confiance particulière qu'ils avoient en lui, pour les porter à combattre dans le détroit. Aristide, après avoir extrêmement loué Thémistocle, alla trouver tous les généraux & capitaines, & les exhortoit à combattre ; ils ne vouloient pas croire encore qu'ils fussent enveloppés ; (b) mais un vaisseau Ténien, commandé par un capitaine nommé Panétius, s'étant venu rendre à eux dans ce même moment, leur confirma cette nouvelle ; de sorte que le dépit se joignant à la nécessité, les fit résoudre au combat.

(a) *Aristide, fils de Lyfimachus, fut le premier qui s'en apperçut*). Car il étoit actuellement à Egine, où le peuple l'avoit exilé par la brigade de Thémistocle. Plutarque en parle comme s'il avoit été sur la flotte des Athéniens.

(b) *Mais un vaisseau Ténien, commandé par un capitaine nommé Panétius*). Il y a dans le texte, *un vaisseau Ténédien*. La plupart des îles

avoient été forcées d'embrasser le parti des Perses. Ce Panétius, fils de Sosimene, repassa du côté des Grecs avec le vaisseau qu'il commandoit, & les Grecs eurent tant de reconnaissance pour ce service, que sur le trépied qu'ils consacrent dans le temple de Delphes, ils écrivirent le nom des Téniens parmi les noms de ceux qui avoient remporté la victoire sur le barbare.

Le matin dès la pointe du jour, Xerxès, pour voir sa flotte & l'ordre de bataille qu'elle garderoit, se plaça sur une hauteur, (a) comme l'écrivit Phanodémus, au-dessus du temple d'Hercule, à l'endroit où le canal, qui sépare l'île de Salamine de l'Attique, a le moins de largeur, (b) ou, selon Acestodorus, (c) près des confins de Mégare, sur les côteaux appelés *Cerata*, les *Cornes*. (d) Il s'assit là sur un siège d'or, ayant à ses côtés plusieurs secrétaires qui avoient ordre d'écrire tout ce qui se passeroit dans le combat.

Pendant que Thémistocle faisoit aux dieux des sacrifices dans le vaisseau amiral, on lui présenta trois jeunes prisonniers d'une beauté extraordinaire, magnifiquement vêtus & chargés d'ornemens d'or. On disoit que c'étoient les enfans de Sandaucé, sœur du roi, & d'un prince appelé Autarchus.

(a) Comme l'écrivit Phanodémus. Ancien historien qui avoit écrit l'histoire Attique, & c'est peut-être la même que Denys d'Halicarnasse cite sous le titre de Ἀρχαίων ἱστορίαι, des antiquités de l'Attique.

(b) Ou, selon Acestodorus. Historien qui avoit écrit l'histoire Grecque. Il ne faut pas le confondre avec Acestoridae, qui avoit fait un traité des choses fabuleuses des villes.

(c) Près des confins de Mégare, sur les côteaux appelés *Cérata*. Sur la côte vis-à-vis de Salamine, il y a

deux montagnes qui séparent de l'Attique le territoire de Mégare, on les appelle *Cérata*, les *Cornes*. Strabon, liv. IX. Hérodore dit qu'il étoit assis au pied de la montagne *Ægalée*, vis-à-vis de Salamine.

(d) Il s'assit là sur un siège d'or. Il n'étoit pas d'or, mais d'argent; il fut consacré dans le temple de Minerve avec le sabre d'or de Mardonius, qui fut pris ensuite à la bataille de Platées. Démonsthe-ne, qui l'avoit vu mille fois, l'appelle σίερον ἀργυρόπεδον, *Sellam pedibus argenteis*, Siège à pied d'argent.

Au moment que le devin Euphrantides les apperçut , il remarqua (a) qu'une flamme pure & claire sortoit du milieu des victimes, (b) & qu'on éternua à la droite : frappé de cet augure , il prit Thémistocle par la main , & lui ordonna d'immoler ces jeunes hommes , & de les sacrifier (c) au dieu Bacchus ,

(a) *Qu'une flamme pure & claire sortoit*). Ce qui étoit toujours d'un heureux présage, comme la flamme qui parut autour de la tête de Servius Tullius, duquel Florus a dit, *quem clarum fore visa circum caput flamma promiserat.*

(b) *Et qu'on éternua à la droite.*) Les éternuemens étoient pris pour un bon augure, & cette superstition est fort ancienne ; car il y en a

un exemple bien remarquable dans le dix-septième livre de l'Odyssée d'Homère , & sans aucune distinction du côté droit ou du côté gauche. Cette distinction vint dans la suite , les éternuemens à la droite furent pris seuls pour des signes heureux ; car la superstition va toujours en croissant , & cette superstition passa toute entière des Grecs aux Romains ; c'est pourquoi Catulle dit :

*Amor , sinister ante ,
Dextram sternuit approbationem.*

(c) *Au dieu Bacchus , surnommé Omeftes*). C'est-à-dire cruel. Je ne trouve nulle part aucun vestige que Bacchus ait été adoré à Athènes sous ce nom ; encore moins que les Athéniens lui aient immolé des hommes. Bacchus étoit même un dieu trop benin & trop bienfaisant pour recevoir de ces sacrifices. Les Grecs racontent de lui, qu'un jour quelques jeunes gens, qui lui faisoient un sacrifice dans la Béotie près de l'Asopé, firent une si grande débauche , que dans la chaleur

du vin ils tuerent le sacrificeur. D'abord le pays fut abandonné à une peste très-cruelle. On eut recours à l'oracle de Delphes, qui ordonna qu'on sacrifieroit à Bacchus un beau jeune garçon ; mais Bacchus abhorrant cette victime, mit une chevre à la place du jeune homme qu'on devoit immoler , & en mémoire de cela on bâtit à ce dieu un temple dans le même endroit, sous le nom de *Bacchus Aigobolos* , c'est-à-dire de *Bacchus qui envoie une cheyre*. La plus grande

surnommé Omeſtes , l'assurant que le salut & la victoire des Grecs dépendoient de ce sacrifice.

Thémistocle fut fort étonné d'une prédiction si étrange ; mais le peuple , qui toujours dans les grands dangers & dans les affaires désespérées, (a) attend bien plus sa délivrance par des voies extraordinaires & hors de toute apparence de raison , que par celles qui sont ordinaires & raisonnables , se mit à invoquer le dieu tout d'une voix , & menant ces prisonniers au pied de l'autel , le forcerent d'achever le sacrifice comme le devin l'avoit ordonné Cette particularité est rapportée par Phanias de Lesbos , grand philosophe , & fort versé dans l'histoire ancienne.

cruauté qu'il ait soufferte dans ses fêtes , si je m'en souviens bien , est celle qui se pratiquoit dans une ville d'Arcadie ou à une fête de Bacchus , qu'on appelloit *la fête des Parasols* ; on fouettoit les femmes , comme à Sparte on fouettoit les jeunes garçons près de l'autel de Diane. Cette coutume ne venoit peut-être pas trop mal dans les sacrifices d'un dieu qui n'est pas ennemi de l'amour , & qu'on appelloit l'Ecuyer de Vénus. Mais comme les Insulaires ont toujours été plus cruels que les peuples de la terre ferme , on trouve qu'on a immolé des hommes à Bacchus dans

des isles. Evelpis Carystius rapporte qu'à Chio & à Ténédos on immoloit à Bacchus , surnommé *Omadius* , un homme qu'on mettoit en pieces. Docides écrit qu'on faisoit la même chose à Lesbos.

(a) *Attend bien plus sa délivrance par des voies extraordinaires*). Plutarque e radérise bien ici le peuple. Tout ce qui est extraordinaire & hors de toute apparence de raison , le soumet , le captive & lui redonne l'espérance qu'il a perdue : au lieu que ce qui est ordinaire & raisonnable n'attire point sa confiance , & le laisse dans son abatement.

Pour ce qui est du nombre des vaisseaux des barbares, le poëte Eschyle, dans sa tragédie des Perses, en parle en ces termes, comme d'une chose constante, & dont il étoit très-bien informé : (a) *Xerxès, je le fais fort bien, avoit une flotte de mille vaisseaux ; & outre ces mille, il en avoit encore deux cens sept d'une légèreté merveilleuse : cela est ainsi.* Les Athéniens en avoient cent quatre-vingt, & sur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient pesamment armés.

Si Thémistocle fut habile à choisir le lieu du combat, il ne le fut pas moins à prendre le moment favorable ; car pour charger les ennemis, il attendit l'heure qu'il se leve d'ordinaire de la mer un vent bien fort, qui dans ce détroit élève les vagues ; ce vent n'incommodoit en aucune manière les vaisseaux des Grecs, qui étoient bas & plats, au lieu qu'il étoit très-contraire aux vaisseaux des Perses, qui avoient la proue haute, les ponts fort élevés & qui étoient fort pesans ; car il les faisoit tourner, les obligeoit de présenter le flanc aux Athéniens qui les attaquoient vivement, & qui avoient toujours les yeux sur Thémistocle, comme sur celui qui savoit le mieux ce qu'il falloit faire ; & qui d'ailleurs étoit aux prises avec l'amiral de Xerxès, nommé Ariamene, hom-

(a) *Xerxès, je le fais fort bien*). Eschyle pouvoit parler ainsi affirmativement, car il étoit à cette bataille. Ce passage est de sa tragédie des Perses, v. 341.

me de beaucoup de courage, le plus vaillant & le plus juste de tous les frères du roi, & qui montoit un fort gros vaisseau, d'où il combattoit à coups de traits, comme de dessus de hautes murailles. (a) Aminias de Décelée & Soficlès de (b) Pédée, qui virent le danger où étoit Thémistocle, allèrent impétueusement heurter ce vaisseau, & l'ayant accroché, ils combattirent long-tems de pied ferme; & Ariamene étant sauté dans leur galere, ils soutinrent long-tems son attaque, & enfin à coups de javelines ils le renversèrent dans la mer. (c) Artemise reconnut son corps flottant parmi un grand nombre d'autres, & l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxès.

Pendant que la bataille étoit en ces termes, on dit qu'il parut une grande flamme du côté d'Eleusine, (d) & que dans la plaine

(a) *Aminias de Décelée*). Décelée, bourg de l'Attique de la tribu Hippotoontide. Selon Hérodote, cet Aminias étoit de Pallene, bourg de la tribu Antiochide.

(b) *Pédée*). Petite ville de l'Attique.

(c) *Artemise reconnut son corps*). Artemise, fille de Ligdamis, reine d'Halicarnasse; elle avoit mené à Xerxès cinq beaux vaisseaux. Hérodote fait un grand éloge de son courage & de sa prudence, & assure qu'elle donna au roi de meilleurs conseils qu'aucun de ses alliés. Il ne faut pas confondre cet-

te princesse avec Artemise, femme de Mausole, roi de Carie, qui vivoit plus de quatre-vingt-dix ans après cette bataille.

(d) *Et que dans la plaine de Thriasie jusqu'à la mer, on entendit un grand bruit*). Hérodote rapporte cette même vision; mais il dit qu'elle parut quelques jours avant la bataille, pendant que l'armée de terre de Xerxès ravageoit l'Attique, & elle fut rapportée par un banni d'Athènes qui étoit en grande considération auprès de Xerxès, & qu'on nommoit Diccée, fils de Théocidès.

de (a) Thriasie, jusqu'à la mer, on entendit un grand bruit & une voix comme d'une troupe de gens qui menoient en pompe le dieu (b) Iacchus, & qui célébroient sa fête, & que de dessous les pieds de cette multitude, il s'éleva un nuage de poussière qui alla tomber sur les vaisseaux des Grecs. D'autres crurent voir des fantômes & des figures d'hommes armés, qui de l'isle d'Egine tendoient les mains au-devant de leur flotte; (c) & l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides dont on avoit imploré le secours avant le combat.

Le premier qui prit un vaisseau ennemi, ce fut un capitaine Athénien, nommé Lycomedes, qui, s'en étant rendu maître coupa la proue, & (d) la consacra avec ses enseignes à Apollon, surnommé *Porte-laurier*. Les autres, à la faveur du détroit, faisant un front égal au front des barbares, qui ne pouvoient venir au combat qu'à la file, & qui s'entre-heurtoient & s'embarrassoient par leur grand

(a) *Thriasie*). Entre Eleusine & Athenes.

(b) *Iacchus*). C'est le même que Bacchus.

(c) *Et l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides dont on avoit imploré le secours avant le combat*). Car on avoit envoyé un vaisseau à Egine pour faire des prières à Eacus & à ses descendans. Cet Eacus étoit fils de Jupiter & roi d'Egine; il avoit été toute sa vie très-juste & très-pieux, & l'on préten-

doit que ses prières avoient été souvent d'un très-grand secours à la Grece. Après sa mort on publia que Jupiter l'avoit établi un des juges des enfers.

(d) *La consacra avec ses enseignes*). C'est-à-dire avec les ornemens & les figures qu'on mettoit ordinairement à la proue des vaisseaux, & qui en étoient comme les enseignes; c'est ce que les Grecs appelloient *Parasemes*.

nombre,

nombre, les presserent si opiniâtrément, qu'après avoir combattu jusqu'à la nuit, ils les mirent en fuite, & remportèrent, comme dit Simonide, cette belle & signalée victoire qui a été l'action la plus éclatante que les Grecs & toutes les nations barbares aient jamais faite sur mer, tant pour la valeur & le courage des soldats, que pour la prudence & la force de sens de Thémistocle.

Après le combat, Xerxès, dont le courage combattoit encore contre son malheur, (a) voulut tenter de joindre l'Isle de Salamine au continent par des jettées, afin d'y faire passer son armée de terre, & de fermer ce passage aux Grecs. Cependant Thémistocle, pour sonder le sentiment d'Aristide, fit semblant de vouloir passer dans l'Hellespont, afin, disoit-il, d'y prendre l'Asie dans l'Europe, (b) en rompant le pont de bateaux que Xerxès y avoit fait. (c) Cette proposition

(a) *Voulut tenter de joindre l'Isle de Salamine au continent par des jettées*). Selon Hérodote, il ne cherchoit qu'à couvrir par-là son véritable dessein, qui étoit de gagner l'Hellespont.

(b) *En rompant le pont de bateaux que Xerxès y avoit fait*). Xerxès avoit fait un pont de bateaux sur l'Hellespont, pour y faire passer son armée de terre. Ce pont étoit à un endroit, qui delà fut appelé *Zeugma*, la jonction, parce que ce pont joignoit les deux rivages. Il faut bien s'empêcher de confondre,

comme quelques géographes, ce Zeugma de Xerxès avec une ville de même nom qui est sur l'Euphrate, & où Alexandre fit ce que Xerxès avoit fait sur l'Hellespont.

(c) *Cette proposition déplut fort à Aristide, qui lui dit*). Ce ne fut pas Aristide, mais Eurybiade qui fit cette réponse; au moins Hérodote le raconte ainsi, & cela est plus vraisemblable. Thémistocle n'avoit que faire de parler à Aristide, mais il ne pouvoit s'empêcher de parler à Eurybiade, qui étoit le général.

déplut fort à Aristide, qui lui dit : *Jusqu'ici nous avons combattu contre un roi plongé dans les délices ; mais si nous le renfermons dans la Grece, & que par la crainte nous réduisions au dernier désespoir un prince qui a encore une si formidable armée, il ne se tiendra plus sous ses pavillons dorés pour être tranquille spectateur de nos combats ; mais rendu audacieux par le danger, il tentera tout, & se trouvant lui-même par-tout, il rétablira ce qui est déjà perdu, & suivra de meilleurs conseils pour sauver son état & sa vie. Ainsi, Thémistocle, ajouta-t-il, bien loin de rompre le pont qu'il a déjà, je serois d'avis de lui en bâtir un autre, s'il étoit possible, pour le chasser de l'Europe plus promptement. Puisque cela est, reprit Thémistocle, il est donc tems que nous travaillions tous ensemble à imaginer des ruses & des machines pour lui faire quitter la Grece le plutôt qu'il se pourra.*

Cet avis ayant été généralement reçu, (a) il choisit un eunuque du palais, qui fut trouvé parmi les prisonniers, & qui se nommoit Arnace ; il l'envoya à Xerxès pour lui dire : *Que les Grecs, après avoir gagné cette bataille navale, avoient résolu d'aller dans*

(a) *Il choisit un eunuque du palais*). Cela est plus vraisemblable que ce que dit Hérodote, qu'il envoya le même Sicinus dont on a déjà parlé. Au reste, Hérodote semble empoisonner cette ac-

tion, lorsqu'il dit que Thémistocle la fit dans la vue de se ménager un asyle & une protection chez les Perses, s'il arrivoit un jour qu'il fût maltraité par les Athéniens.

l'Hellespont , à l'endroit appelé Zeugma , couper le pont de bateaux qui lui restoit pour sa retraite , & que le soin que Thémistocle prenoit de la conservation du roi , l'obligeoit à lui donner cet avis , afin que , sans perdre un moment , il se retirât dans ses mers pour passer en Asie , pendant que de son côté il amuseroit les alliés , & retarderoit leur poursuite.

Le barbare , effrayé de cette nouvelle , abandonna tout , & se retira avec une précipitation extrême. (a) Or , que la prudence de Thémistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en cette occasion , Mardonius en fut (b) bientôt après une preuve bien convaincante : car dans la bataille que les Grecs donnerent contre lui près de la ville (c) de Platées , quoiqu'ils n'eussent sur les bras que

(a) Or , que la prudence de Thémistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en cette occasion , Mardonius en fut bientôt après une preuve bien convaincante). Le sens de ce passage , qui est assez obscur dans le texte , & encore plus dans les traductions , est fort beau & fort naturel. Car voici comment Plutarque raisonne : Puisqu'à la bataille de Platées , les Grecs , qui n'avoient à combattre que contre la moindre partie de l'armée de Xerxès , se virent pourtant sur le point de tout perdre , comment auroient-ils pu résister à toutes les forces de ce prince , s'ils lui

avoient donné le tems de les réunir , c'est-à-dire s'ils n'avoient combattu au détroit de Salamine , & si encore après cela ils n'avoient trouvé le moyen de le chasser de l'Europe , & tout cela fut exécuté par la prudence de Thémistocle & d'Aristide. Ainsi le danger où Mardonius mit les Grecs , fut une preuve bien sensible de la prudence que ces deux grands hommes avoient fait paroître à Salamine , & du grand service qu'ils avoient rendu à leur nation.

(b) L'année suivante.

(c) Platées). Ville de Béotie , sur le fleuve Asopus.

la moindre partie de l'armée de Xerxès, ils furent pourtant sur le point de tout perdre.

Hérodote écrit que de toutes les villes de Grece, celle qui se signala le plus dans cette bataille navale, fut Egine; & que Thémistocle remporta le prix; du consentement de tous les Grecs que la vérité força à lui rendre ce témoignage, malgré l'envie qu'ils lui portoient; car après qu'ils se furent retirés dans l'Isthme, & (a) tous les capitaines ayant été obligés de déclarer, par des billets pris sur l'autel, ceux qui avoient le mieux servi dans cette occasion, on vit que chacun s'adjudgea le premier honneur, & qu'ils donnerent le second à Thémistocle. Les Lacédémoniens même l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, décernerent à leur général Eurybiade le prix de la valeur, & à Thémistocle celui de la sagesse, les honorant l'un & l'autre d'une couronne d'olivier. Ils firent aussi présent à Thémistocle du plus beau char qui fut dans la ville; & à son départ, (b) ils envoyèrent trois cens jeunes hommes des plus considéra-

(a) *Tous les capitaines ayant été obligés de déclarer par des billets pris sur l'autel.* Chaque capitaine prenoit sur l'autel de Neptune un billet, où il écrivoit simplement le nom de celui qui méritoit le premier prix, & le nom de celui qui méritoit le second. Cette coutume, qui obligeoit à prendre sur l'autel des billets pour écrire les

suffrages, étoit admirable pour avertir les juges que c'étoit en présence de Dieu qu'ils jugeoient, & que par conséquent ils ne devoient rien accorder à la faveur, mais donner tout à la justice.

(b) *Ils envoyèrent trois cens jeunes hommes des plus considérables.* Ils envoyèrent les chevaliers. Hérodote nous apprend que Thémistocle

bles pour l'accompagner jusqu'aux (a) montagnes.

On raconte encore qu'aux jeux olympiques, qui furent célébrés après cette bataille (b) de Salamine, si-tôt que Thémistocle parut dans le stade, toute l'assemblée ne se soucia plus de regarder les combattans, & eut pendant tout le jour les yeux attachés sur sa personne, en le montrant aux étrangers avec des battemens de mains, & avec toutes les marques d'une admiration extraordinaire, dont il fut si ravi, qu'il avoua à ses amis que ce jour-là il recueilloit le fruit de tous les travaux qu'il avoit soutenus pour la Grece. Aussi étoit-il naturellement plein d'ambition & extrêmement avide de gloire, s'il en faut juger par ce qu'on rapporte de lui ; car on dit que, dès qu'il eut été élu amiral d'Athènes, il n'expédia plus aucune affaire, ni publique, ni particuliere, & qu'à mesure qu'elles arrivoient, il les renvoyoit toutes au jour qu'il devoit s'embarquer, afin que, lorsqu'on le verroit dépêcher un si grand nombre d'affaires, & parler à tant de sortes de gens, on eût une plus grande idée de sa grandeur & de sa puissance.

Une autre fois qu'il se promenoit sur le rivage de la mer, & qu'il s'amusoit à regarder les corps morts que le flot y avoit jettés,

étoit le seul de tous les hommes, à qui, jusqu'à son tems, les Lacédémoniens eussent fait cet honneur,

(a) Jusqu'aux montagnes de Tegée.

(b) Trois ans après.

comme il en vit plusieurs qui avoient encore leurs cilliers & leurs bracelets d'or , il continua son chemin : & se tournant vers un de ses amis qui le suivoient , *prends cela pour toi ,* lui dit-il , *car tu n'es pas Thémistocle.*

Voyant qu'un certain Antiphatès, qui avoit été fort beau garçon , & qui dans ses plus belles années l'avoit traité avec trop de fierté & de mépris , étoit devenu un de ses plus assidus courtisans, depuis qu'il fut parvenu à la première dignité de la république : *Mon ami ,* lui dit-il , *nous sommes devenus sages en même-tems , mais tous deux trop tard.*

Il disoit ordinairement , *que les Athéniens ne l'estimoient & ne l'honoroient point ; mais que , quand ils étoient menacés de quelque guerre , ils se servoient de lui , comme on se sert d'un arbre pendant un grand orage ; on se met à couvert sous son ombre , & le beau tems n'est pas plutôt revenu , que l'on coupe ses branches & ses rameaux.* Un homme, de l'isle de Sérîphe , lui reprochant un jour *que sa gloire ne venoit pas de lui , mais de sa patrie : Tu dis vrai ,* lui répondit Thémistocle , *mais comme je ne serois pas fort illustre si j'étois de Sérîphe , tu ne le serois pas non plus quand tu serois d'Athenes.*

Un autre capitaine, qui pensoit avoir rendu quelque grand service à la république , s'en glorifioit auprès de Thémistocle , jusqu'à oser comparer ses actions avec les exploits de ce grand homme ; Thémistocle lui conta cette fable ; *Un jour dame Fête & son voisin*

Lendemain eurent querelle ensemble ; Lendemain se plaignoit qu'il n'avoit pas le moindre loisir , & qu'il étoit toujours accablé de travail & de peine , au lieu que dame Fête ne faisoit jamais rien & débauchoit tout le monde qui , dès qu'elle paroissoit , ne pensoit qu'à se divertir & à jouir de ce qu'il avoit amassé. Fête lui répondit : cela est vrai ; mais tout ce que j'ai à te dire , c'est que si je n'avois été , tu ne serois pas : tout de même , ajouta-t-il , si je n'avois été , où en seriez-vous à cette heure ?

En parlant de son fils qui gouvernoit sa mere , & qui par le moyen de sa mere le gouvernoit aussi lui-même , il disoit en railant : *Qu'il étoit le plus puissant de tous les Grecs ; car les Athéniens commandent aux Grecs , je commande aux Athéniens ; sa mere me commande , & il commande à sa mere.*

Comme il vouloit être singulier en tout , un jour qu'il faisoit vendre une de ses terres , il ordonna au crieur d'ajouter qu'elle avoit bon voisin.

Sa fille étant recherchée en mariage par deux citoyens , il préféra l'honnête homme pauvre au malhonnête homme qui étoit riche ; & dit qu'il aimoit mieux pour son gendre un homme sans bien , qu'un bien sans homme. (a) Voilà

(a) Voilà quel il étoit dans ses réponses & dans ses plaisanteries). Plutarque n'a pas employé ici un bon mot que Cicéron nous a conservé dans le 11^e liv. de fin. bon. & mal. Comme Simonide se

vantoit à Thémistocle de lui enseigner l'art de la mémoire , Eh mon Dieu , lui dit ce grand homme , enseigne-moi plutôt l'art de l'oubli , car je me souviens moi-même de ce que je ne veux pas , & je ne

quel il étoit dans ses réponses & dans ses plaisanteries.

Après qu'il eut exécuté toutes ces grandes choses, il ne pensa qu'à fortifier Athenes, & qu'à l'environner de murailles, après avoir gagné les ephores par de l'argent, pour les empêcher de s'y opposer, comme l'écrivit Théopompus, (a) ou, selon d'autres, après les avoir trompés & amusés de cette manière; il alla à Sparte comme ambassadeur; (b) les Spartiates ne manquèrent pas de se plaindre que les Athéniens fortifioient leur ville, & produisirent pour accusateur le gouverneur d'Egine qui y avoit été envoyé exprès. Thémistocle nia le fait, & les somma d'envoyer sur les lieux, ne cherchant qu'à gagner du tems pour achever ses murailles, & qu'à faire en sorte que les Athéniens pussent retenir, pour ôtages de sa personne, ceux qui leur seroient envoyés. Cela réussit; & les Lacédémoniens, ayant été informés de la vérité, ne lui firent aucun mauvais traitement, mais prirent le parti de dissimuler le ressentiment qu'ils avoient du tour qu'il leur avoit joué, & le renvoyèrent.

(c) Il bâtit & fortifia ensuite le Pirée,

J'aurois oublié ce que je veux.

(a) *Ou, selon d'autres, après les avoir trompés & amusés de cette manière.* Cette particularité est contée au long par Thucydide, liv. 1.

(b) *Les Spartiates ne manquèrent pas de se plaindre que les Athéniens fortifioient leur*

ville. Ils fondoient ces plaintes sur la crainte qu'ils témoignent que ces murailles ne servissent un jour de rempart aux barbares s'ils revenoient; mais, dans le fond, ils ne craignoient que la trop grande puissance des Athéniens.

(c) *Il bâtit & fortifia ensuite*

(a) ayant remarqué la commodité de ses ports, & voulant accoutumer sa ville à la mer; en quoi il suivit une politique toute contraire à celle des anciens rois d'Athènes, qui, ne cherchant qu'à éloigner de la marine leurs citoyens, & qu'à les porter à renoncer aux vaisseaux pour cultiver la terre, publièrent cette fable, que Minerve, plaidant un jour contre Neptune, pour savoir qui d'elle ou de lui seroit déclaré patron de l'Attique, gagna sa cause en montrant l'olivier à ses juges. (b) Thémistocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le poëte comique Aristophane le lui reproche, (c) mais il attachait la ville au Pirée, & la terre à la mer;

le Pirée). Il acheva les fortifications qu'il avoit commencées pendant qu'il étoit archonte, un an avant l'arrivée des Medes, s'il en faut croire Thucydide, mais cette date cause de grandes difficultés.

(a) *Ayant remarqué la commodité de ses ports*). Car il y

avoit trois ports faits par la nature seule.

(b) *Thémistocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le poëte comique Aristophane le lui reproche*). Le passage que Plutarque a en vue est dans la comédie des Chevaliers, act. II, sc. III.

Καὶ πρὸς τέτοις ἀρρωσῇ τὸν Πειραιᾶ προσέμαζεν,

En faisant faire bonne chère à la ville, il la mêla & la confondit avec le Pirée. Plutarque a fort bien compris le sens du poëte, qui semble louer Thémistocle, lorsqu'il fait véritablement une satire contre lui, en l'opposant à Cléon.

(c) *Mais il attachait la ville*

au Pirée). C'est-à-dire qu'il ne rendit pas toute la ville un port où regne ordinairement la licence, mais il mit la ville en état d'être secourue par le Pirée, & le Pirée en état d'être secouru par la ville, en conservant d'ailleurs dans la ville le bon ordre qui devoit y regner.

(a) ce qui releva le parti du peuple contre les nobles , & le rendit plus fier & plus audacieux , en faisant passer l'autorité entre les mains des matelots , des comites & des pilotes. Aussi le tribunal , qu'on avoit bâti (b) dans le lieu appelé *Pnyx* , & qui avoit la vue sur la mer , (c) fut changé ensuite par les trente tyrans qui le tournerent vers la terre ferme , persuadés que la domination de la mer produisoit & maintenoit la démocratie ; au lieu que l'agriculture s'accommodoit plus facilement avec l'oligarchie , avec le gouvernement des nobles.

Thémistocle pensa encore quelque chose de plus grand pour augmenter ses forces de mer ; car après la fuite de Xerxès , (d) la

(a) *Ce qui releva le parti du peuple contre les nobles*). Car dans une république la mer est toujours favorable au peuple. On peut voir ce qui a été remarqué dans la vie de Solon.

(b) *Dans le lieu appelé Pnyx*). Ce lieu étoit près de la citadelle sur un lieu élevé. Il en est parlé dans la vie de Thésée.

(c) *Fut changé ensuite par les trente tyrans , qui le tournerent vers la terre ferme*). Comme si en changeant les vues d'un lieu public , on changeoit les inclinations & les mouvemens du peuple qui s'y assemble. Il est certain qu'un rien suffit souvent pour réveiller dans l'esprit du peuple des idées capables

de produire des effets très-surprenans ; & il y en a un exemple bien sensible dans la vie de Camillus. Il paroît par un endroit d'Aristophane , que ce changement de vue n'empêcha pas ce lieu d'être dangereux ; car il dit que le peuple , qui étoit fort doux & fort paisible chez lui , n'étoit pas plutôt monté sur cette roche du Pnyx , qu'il devenoit intraitable , & c'est pourquoi sans doute on cessa enfin d'y tenir les assemblées. Les trente tyrans furent établis à Athenes par Lyfandre , la première année de l'olympiade XCIV , 402 ans avant l'ère chrétienne.

(d) *La flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pégases*). Pégases ou Pagases ,

flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pégases pour y passer l'hiver, il dit un jour aux Athéniens dans une assemblée générale ; *qu'il rouloit dans sa tête un dessein qui devoit leur être avantageux & très-salutaire, mais qu'il ne falloit pas le divulguer.* Les Athéniens ordonnerent qu'il le communiquât à Aristide ; & si Aristide le trouvoit bon, qu'il l'exécutât sans différer. Thémistocle lui déclara donc, *que sa pensée étoit de brûler les vaisseaux des Grecs, qui étoient à Pégases.* Aristide rentra incontinent dans l'assemblée, & dit, *que ce que Thémistocle avoit imaginé étoit la chose la plus utile & la plus injuste.* En même tems les Athéniens lui ordonnerent de n'y plus penser.

Les Lacédémoniens ayant proposé (a) dans le conseil des amphiçtyons, que toutes les villes, qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès, fussent exclues de cette assemblée ; Thémistocle, qui craignoit que, si les Thesaliens, les Argiens & les Thébains n'y étoient plus reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, & ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer

ville maritime de la Magnésie dans le golfe Pélasgique. La flotte hyverna là pour fermer le passage, de peur que Xerxès ne vînt avec une nouvelle flotte. Cicéron dit pourtant dans ses *Offices*, qu'elle hyverna dans un port

de la Laconie, appelé *Gythium*.

(a) Dans le conseil des amphiçtyons. Ce conseil étoit comme les états généraux de toute la Grece, qui y envoyoit ses députés. Je l'ai expliqué ailleurs.

de sentiment aux députés, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente-une villes qui fussent entrées dans la ligue, dont la plupart étoient fort petites & fort peu considérables; que ce seroit donc une chose très-étrange, & même très-dangereuse, que tout le reste de la Grece venant à être banni de cette assemblée, cet auguste conseil des amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes. Cela lui attira la haine des Lacédémoniens qui, pour lui susciter un rival dangereux dans le gouvernement de la république, porterent (a) Cimon, & le poussèrent dans les charges.

Il se mit mal aussi avec les alliés, parce qu'il alloit rodant par les isles pour y faire des exactions, & pour en tirer de l'argent, comme on peut le connoître par la demande qu'il fit à ceux d'Andros, & par la réponse qu'il en reçut. Hérodote (b) nous les a conservés l'une & l'autre; Thémistocle leur ayant dit : *Je viens à vous accompagné de deux puissantes divinités, la Persuasion & la Force.* Ils répondirent : *Nous avons aussi de notre côté deux autres divinités qui ne sont pas moins puissantes que les vôtres, & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez; la Pauvreté & l'Impuissance.* Le poète (c) Timocréon de Rhodes pique aigrement Thémistocle dans une de ses chansons,

(a) Cimon, fils de Miltiade. Il étoit un peu plus jeune que Thémistocle.

(b) Liv. VIII, sect. 3.

(c) Timocréon, poète de la vieille comédie.

comme un homme qui , pour de l'argent , avoit rappelé des bannis , & qui , pour le même intérêt , l'avoit trahi & abandonné , lui , son ancien ami & son hôte. Voici ses propres paroles : *Si vous louez Pausanias , Xantippe ou Léctychidas , pour moi je loue Aristide , qui est le plus honnête homme que la sacrée ville d'Athenes ait jamais porté : car Thémistocle est (a) haï de Latone comme un menteur , un scélérat & un traître , qui , pour une vile somme d'argent , a trahi Timocréon , son hôte & son ancien ami , & l'a empêché de retourner dans sa chere patrie de Jalyse. Et après avoir reçu trois talens , il a fait voile. Que la mer ne l'a-t-elle englouti comme il le méritoit ! car pour s'enrichir il a rappelé ceux-là , chassé ceux-ci , & fait mourir les autres ; & depuis ce tems-là il tient ridiculement table ouverte (b) dans l'Isthme , & fait resservir de la viande froide ; & ceux même qui mangent avec lui , (c) font des vœux qu'il ne passe pas l'année.*

Mais il l'outrage encore davantage , & d'une maniere moins couverte , dans une autre chanson qu'il fit après qu'il eut été condamné & envoyé en exil , & qui commence ainsi : *Muse , sème par toute la Grece la gloire*

(a) C'étoit une grande injure parmi les Grecs de dire à un homme , qu'il étoit haï de Latone.

(b) Dans l'Isthme). Pendant les jeux olympiques.

(c) Font des vœux qu'il

ne voie pas la fin de l'année).

C'est un trait de satire bien amer contre Thémistocle , que ceux qui mangeoient à sa table souhaitoient qu'il ne passât pas l'année.

de cette chanson , comme cela est juste & raisonnable , &c. Car on dit que Timocréon fut banni pour avoir suivi le parti des Perses , & que ce fut Thémistocle même qui le condamna. Après donc que Thémistocle eut été accusé du même crime , il fit contre lui cette chanson : *Timocréon n'est donc pas le seul qui ait fait alliance avec les Medes , il y en a d'autres aussi méchans que lui ; on trouve plus d'un renard en Grece.*

Thémistocle voyant que ses citoyens , par envie , prêtoient déjà volontiers l'oreille à toutes les calomnies qu'on semoit contre lui , fut forcé de faire une chose qui le rendit encore plus insupportable ; dans toutes les assemblées , il ne cessoit de les faire souvenir de ses grandes actions & de ses services ; & à ceux qui s'en fâchoient & qui témoignoit être las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choses , il leur disoit : *Eh ! (a) vous lassez-vous de recevoir souvent du bien des mêmes personnes ?*

Il déplut aussi au peuple en bâtissant un temple à Diane , sous le nom de *Diane Aristobulé* , *Diane du bon conseil* , comme

(a) *Vous lassez-vous de recevoir souvent du bien des mêmes personnes ?* Ceux qui étoient fâchés de l'entendre si souvent parler de ses services , pensoient , comme Sosie de Térence , que de leur remettre si souvent ses bienfaits devant les yeux , c'étoit presque leur reprocher qu'ils

les avoient oubliés. *Nam istæ commemoratio , quasi exprobatio est* , &c. Mais Thémistocle élude cela par un ridicule , comme s'il leur disoit , *vous ne vous lassez pas de recevoir souvent du bien d'une même personne , & vous vous lassez de l'en entendre souvent parler.*

pour reprocher aux Athéniens qu'il avoit donné de bons conseils à leur ville & à toute la Grece. Ce temple étoit près de sa maison dans le quartier de Mélite, où les bourreaux jettent présentement les corps de ceux qu'ils ont exécutés, & où ils portent les habits & les cordes de ceux qui ont été étranglés. Il y avoit encore de notre tems, dans le même temple de Diane Aristobule, une petite statue de Thémistocle, si belle & si noble, qu'il étoit aisé de voir qu'il avoit la physionomie aussi héroïque que le courage.

Les Athéniens le bannirent du ban de l'ost-racisme, pour rabattre cet excès d'autorité & de crédit, comme ils avoient accoutumé de traiter tous ceux dont la puissance leur paroissoit trop grande & trop pesante, & n'avoir aucune proportion avec l'égalité démocratique. Car ce ban n'étoit pas une punition, mais un adoucissement & un soulagement de l'envie, qui se plaçoit à rabaisser ceux qui étoient trop élevés, & qui assouvissoit toute sa haine & exhaloit sa colere par cette espece de vengeance.

Après qu'il eut été chassé d'Athenes, pendant qu'il demeuroit à Argos, (a) Pausanias fut poursuivi comme un traître qui avoit conjuré contre sa patrie. Celui qui l'accusa & qui intenta action contre lui, ce fut Léobotès, fils d'Alcméon, du bourg d'Agraule, assisté des Spartiates. Pausanias avoit d'abord caché

(a) Pausanias, fils de Cléom- gagné la célèbre bataille de
brotus & roi de Sparte. Il avoit Platées contre Mardonius.

sa trame à Thémistocle , quoiqu'il fût un de ses meilleurs amis ; mais dès qu'il le vit chassé & plein de ressentiment pour cette injure , il prit la hardiesse de lui communiquer son dessein , & de le presser d'y entrer. Pour l'y engager , il lui fit voir les lettres que lui écrivoit le roi de Perse , & tâcha de l'animer contre les Athéniens , en lui exagérant leur méchanceté & leur ingratitude. Thémistocle rejetta bien loin la proposition de Pausanias , & lui déclara qu'il ne vouloit avoir sur cela avec lui aucune communication ni aucun commerce ; mais il lui garda le secret , & ne découvrit à personne les discours qu'il lui avoit tenus , ni l'entreprise qu'il avoit faite , soit qu'il espérât qu'il y renonceroit de lui-même , ou qu'il ne doutât pas qu'il fût bientôt découvert , vu que , sans aucune apparence de raison , il aspirait à des choses trop (a) hasardées , & qui ne pouvoient réussir.

(b) Pausanias ayant été mis à mort , on trouva parmi ses papiers des lettres & d'autres écrits qui donnoient beaucoup de soupçon contre Thémistocle. (c) D'un côté , les La-

(a) Il prétendoit livrer la Grèce à Xerxès , pour s'en faire déclarer roi après avoir épousé sa fille.

(b) *Pausanias ayant été mis à mort*). Comme les éphores allèrent pour le prendre , il s'enfuit dans le temple de Pallas *Chalcioicos* , où il fut assiégé. On mura toutes les portes , & sa propre mere mit la premiere pierre. La faine

payant réduit à l'extrémité ; comme il étoit à Pagonie , on le retira , & il ne fut pas plutôt hors du temple , qu'il rendit le dernier soupir.

(c) *D'un côté les Lacédémoniens crioient beaucoup contre lui*). Ils envoyerent des députés à Athenes pour l'accuser & pour le faire condamner à mort.

cédémoniens crioient beaucoup contre lui, & de l'autre, ses envieux parmi ses citoyens l'accusoient ouvertement. Il répondoit par lettres à toutes ces calomnies; car, pour réfuter les accusations de ses ennemis, il écrivoit aux Athéniens, qu'ayant toujours cherché à dominer, & n'étant nullement né pour la servitude, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu se livrer lui-même, & livrer la Grece entiere à des ennemis & à des barbares.

Cependant le peuple, persuadé par ses accusateurs, envoya des gens pour se saisir de sa personne & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le conseil de la Grece. Thémistocle, qui en fut averti assez à tems, passa dans l'isle de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque service; (a) car ayant été élu juge d'un différent qu'elle avoit avec les Corinthiens, il condamna ces derniers à lui payer vingt talens, & ordonna qu'ils jouiroient ensemble de (b) l'isle de

(a) Car ayant été juge d'un différent qu'elle avoit avec les Corinthiens). Le scholiaste de Thucydide parle d'un service encore plus considérable; car il dit qu'après la défaite de Xerxès, les Grecs vouloient aller assiéger Corcyre, aujourd'hui Corfou, pour la punir de ce qu'elle n'étoit pas entrée dans la ligue contre le barbare, & que Thémistocle l'empêcha, en représentant que si on alloit

ravager toutes les villes qui n'avoient pas pris leur parti, on feroit plus de mal à la Grece que les Barbares ne lui en avoient fait.

(b) L'isle de Leucade, colonie de ces deux peuples). Thucydide & Strabon la font seulement colonie des Corinthiens, c'est pourquoi aussi on a appelé les habitans, *ἐπειροὶ* Κερειοί, des Corinthiens presque effacés, s'il est permis de parler ainsi, c'est-à-dire, des

(a) Leucade , colonie de ces deux peuples. De là il s'enfuit en Epire ; & se voyant encore poursuivi par les Athéniens & par les Lacédémoniens , il se jetta , par un coup de désespoir , dans des espérances fort douteuses & fort dangereuses , en se réfugiant chez Admete , roi des (b) Molosses , qui , ayant autrefois demandé du secours aux Athéniens , & ayant été honteusement refusé par Thémistocle , qui avoit alors la principale autorité , en avoit conservé un vif ressentiment , & témoigné qu'il s'en vengeroit s'il en trouvoit une occasion favorable ; mais Thémistocle , qui jugea bien que dans son exil l'envie encore toute récente de ses citoyens étoit plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce roi , voulut en courir le risque. Il se rendit donc suppliant d'Admete , & d'une manière fort singulière & fort extraordinaire ; car , prenant entre ses bras le fils du roi , il s'assit au milieu de son foyer entre ses dieux domestiques. Les Molosses estiment cette sorte de supplication , la plus grande & la seule qu'on ne sauroit presque rejeter. Il y a des auteurs qui écrivent que ce fut la femme même du roi , nommée Phtie , qui lui enseigna cette manière de supplier , & qui , lui mettant son fils entre les

Corinthiens qui ne retiennent presque plus rien de leur première origine.

(a) Aujourd'hui *Sainte-Maure* , vis-à-vis de l'Acar-

nanie , à laquelle elle est jointe par un pont.

(b) Peuple d'Epire , vis-à-vis du golfe d'Ambracie.

bras , l'assit dans son foyer (a) D'autres prétendent qu'Admete lui-même , pour consacrer & sanctifier la nécessité qui le forceroit de refuser Thémistocle à ceux qui le demanderoient , imagina cette espece de supplication extraordinaire & tragique.

Pendant qu'il étoit à la cour d'Admete , Epicrates d'Acarnanie trouva moyen d'enlever d'Athenes sa femme & ses enfans , qu'il lui envoya ; & pour cet enlèvement il fut mis en justice quelques tems après par Cimon , & condamné à mort , comme l'écrit Stesimbrotus ; mais ce même Stesimbrotus , oubliant dans la suite , je ne fais comment , ce qu'il avoit écrit , ou le faisant oublier à Thémistocle , dit qu'il navigea en Sicile ; qu'il demanda au tyran Hiéron sa fille en mariage , lui promettant de lui assujettir tous les Grecs ; & qu'ayant été refusé par Hiéron , il passa de là en Asie. Il n'y a nulle apparence que cela soit arrivé comme cet auteur l'écrit : car Théophraste , dans le traité qu'il a fait de la royauté , raconte qu'Hiéron envoya à Olympie des chevaux pour y disputer le prix ; que là il fit dresser un pavillon superbe , & que Thémistocle fit un discours aux Grecs , pour leur persuader qu'il falloit enlever ce pavillon du tyran , & empêcher ses chevaux de courir

(a) *D'autres prétendent que ce fut Admete lui-même qui imagina cette sorte de supplication*). Cela ne peut être , puisque nous voyons cette supplication pratiquée dans

Homere. Ulysse aborde chez le roi Alcinoüs à Corcyre , s'assit de même sur la cendre de son foyer. *Odyss. liv. VII.* Il est vrai qu'il y a quelque chose de plus.

avec les autres. Thucydide même écrit qu'il alla par terre jusqu'à l'autre (a) mer Egée ; qu'il s'embarqua à la ville de (b) Pydne sur un vaisseau marchand qui alloit en Ionie ; qu'il n'étoit connu d'aucun des autres passagers ; que ce vaisseau ayant été porté par la tempête près de l'isle de Naxe , qui étoit alors assiégée par les Athéniens , le pressant danger où il se vit l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaisseau & au pilote ; & que par prières & menaces , en leur disant qu'il les déféreroit aux Athéniens , & les accuseroit de l'avoir reçu dans leur bord , non par ignorance , mais pour de l'argent , il les força de passer outre , & de tenir la route d'Asie.

Pour ce qui est de ses biens , ses amis en saurèrent la plus grande partie , qu'ils lui firent tenir en Asie ; mais tout ce qu'on en put découvrir fut porté au trésor public. Théopompe le fait monter jusqu'à la somme de cent talens , & Théophraste à celle de quatre-vingt , quoique Thémistocle ne possédât pas la valeur de trois talens , lorsqu'il entra dans le gouvernement de la république. Quand il fut arrivé à Cumes , il trouva que sur la côte il y avoit beaucoup de gens qui l'observoient pour le prendre , sur-tout un certain Ergotelles & un nommé Pythodorus ; car c'étoit une riche proie pour des gens capables de profiter de toutes sortes d'occasions

(a) Jusqu'à la mer Egée. cédoine , sur le golfe Ter-

(b) Pydne , ville de la Ma-maique.

pour s'enrichir , le roi de Perse ayant fait publier qu'il donneroit deux cens talens à celui qui le lui ameneroit. Il s'enfuit donc à (a) *Æges* , petite ville Eolique , où il n'étoit connu de personne que de son hôte *Nicogene* , le plus riche de tous les Eoliens , & qui avoit de grandes relations avec tous les seigneurs de la cour de Perse. Il demeura quelques jours caché chez lui ; & un soir à l'issue du souper , après un grand sacrifice , tout d'un coup le précepteur des enfans de *Nicogene* , appelé *Olbius* , étant inspiré & ravi hors de lui-même , prononça ce vers :

(b) *Donne à la nuit la voix , le conseil , la victoire.*

Et *Thémistocle* s'étant allé coucher ensuite , songea qu'il voyoit un dragon entortillé autour de lui qui se glissoit à son cou , & qui n'eut pas plutôt touché son visage qu'il se changea en un aigle qui , le couvrant de ses ailes , l'enleva avec ses serres ; & l'ayant emporté fort loin , le posa sur un caducée d'or qui parut tout d'un coup , & sur lequel il ne fut pas plutôt , qu'il se trouva délivré de sa frayeur & de son trouble. (c) Pour le con-

(a) *Æges* , une des villes des Eoliens , sur la côte Asiatique de la mer Egée.

(b) C'est-à-dire , écoute la voix & le conseil de la nuit.

(c) Pour le conduire donc en sûreté). *Plutarque* , après avoir raconté le songe de *Thémistocle* , ne s'arrête pas à instruire son lecteur de

l'explication que *Thémistocle* lui donna , & de la résolution qu'il prit en conséquence , qui fut d'aller se jeter entre les bras du grand roi : mais comme si le songe étoit assez clair & assez sensible , il passe tout d'un coup au fait , & se contente de dire : Pour le conduire donc en

duire donc en sûreté, voici la ruse qu'imagina Nicogene : la plupart des barbares , & sur-tout les Perses , sont naturellement jaloux des femmes jusqu'à la fureur , non-seulement des femmes qu'ils ont épousées , mais de leurs esclaves & de leurs concubines ; ils les gardent très-étroitement , & les tiennent enfermées avec grand soin , afin qu'elles ne puissent être vues d'aucun homme de dehors ; & dans les voyages, ils les font porter sur des charriots dans des pavillons bien fermés. Nicogene fit mettre Thémistocle dans un de ces charriots , lui donnant des hommes pour l'accompagner & pour répondre à ceux qu'ils rencontreroient dans le chemin & qui demanderoient ce qu'il y avoit dans le charriot , que c'étoit une femme Grecque que l'on menoit d'Ionie (a) à un seigneur de la porte du grand roi.

sûreté. Par ce seul mot *donc* il fait entendre que ce fut sur ce songe que Nicogene prit le parti de le conduire à la Porte. Comment l'expliqua-t-il donc ? Synésius dit en quelque endroit qu'il est honteux à un homme qui a vingt ans passés , de ne savoir pas expliquer les songes. Pour éviter cette honte, j'essayerai d'expliquer celui-ci. Le dragon entortillé autour de Thémistocle étoit Nicogene même qui avoit gardé Thémistocle chez lui , comme le dragon de Minerve gardoit la citadelle d'Athènes. Ce dragon ne l'eut pas plutôt touché

au visage , c'est-à-dire n'eut pas plutôt fait amitié avec lui , Thémistocle ne lui eut pas plutôt confié tout son secret , en se découvrant à lui , que ce dragon se changea en un aigle , c'est-à-dire que , sans perdre un moment , il le mena en Perse au pied du trône du grand roi , signifié par ce caducée d'or , où toutes ses craintes se dissipèrent , & où il trouva toute sorte de secours & de protection.

(a) *A un seigneur de la porte du grand roi*). On appelloit *la porte* la cour du roi de Perse , comme nous ap-

(a) Thucydide & Charon de Lampsaque écrivent que Xerxès étant venu à mourir dans ce tems-là, (b) Thémistocle arriva justement lorsque son fils Artaxerxe venoit de monter sur le trône. Ephorus, Dion, Clitarque, Héraclide & plusieurs autres, tiennent qu'il trouva Xerxès encore vivant ; mais l'opinion de Thucydide paroît s'accorder mieux avec les tables de chronologie, quoiqu'elles ne soient pas bien fideles ni bien sûres. Thémistocle donc, se voyant engagé dans le péril, (c) s'adressa d'abord à Artaban, capitaine de mille hommes. Il lui dit *qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au roi d'affaires de très-grande conséquence, & que le roi même avoit extrêmement à cœur.* Artaban lui répondit : *Etranger, les loix &*

pellons encore aujourd'hui celle du grand seigneur.

(a) *Thucydide & Charon de Lampsaque*). Charon étoit un historien qui avoit écrit l'histoire des Perses en deux livres. Il étoit plus vieux que Hérodote.

(b) *Thémistocle arriva justement lorsque son fils Artaxerxès venoit de monter sur le trône*). Thémistocle arriva donc à la porte la première année de l'olympiade LXXIX, 452 ans avant l'ere chrétienne ; car c'est la première année du regne d'Artaxerxès. Ceux qui prétendent qu'il y arriva pendant que Xerxès vivoit encore, avancent son voyage de sept

ans. Mais, comme dit Plutarque, la première opinion, qui est celle de Thucydide, est la plus conforme à l'exacte chronologie ; & Plutarque la suit toujours, comme on le verra dans la vie d'Alcibiade. Par le discours même que Thémistocle fait au roi à sa première audience, il fait voir qu'il parle à Artaxerxe, & non pas à Xerxès.

(c) *S'adressa d'abord à Artaban, capitaine de mille hommes*). C'étoit le fils de cet Artaban, capitaine des capitaines des gardes, qui venoit de tuer Xerxès, & de porter Artaxerxe à se défaire de son frere aîné Darius.

les coutumes des hommes sont différentes ; les uns estiment une chose belle & honnête , & les autres une autre ; mais il est beau & bon à tous de respecter & de garder inviolablement les usages de leurs pays. On dit que vous autres Grecs vous préférez la liberté & l'égalité à toutes choses ; & nous , dans le grand nombre de belles & bonnes loix que nous avons , celle qui nous paroît la plus belle , c'est la loi qui nous ordonne d'honorer le roi , & d'adorer cette image vivante de ce Dieu immortel qui entretient & conserve toutes choses. Si , te conformant donc à nos coutumes , tu veux l'adorer , il t'est permis de le voir & de lui parler ; mais si tu es dans un autre dessein , tu ne pourras parler à lui que par tierce personne ; car telle est la coutume en Perse : le roi ne donne jamais audience à qui que ce puisse être qui ne l'ait adoré. Thémistocle , ayant oui ces paroles , répondit : Artaban , je ne suis venu ici que pour augmenter la gloire & la puissance du roi votre maître ; & non-seulement j'obéirai moi-même à vos loix , puisque telle est la volonté du Dieu qui a élevé l'empire des Perses à ce haut degré de splendeur , mais je ferai en sorte que votre roi sera adoré par un plus grand nombre de peuples : que cela ne retarde donc point ce que j'ai à lui communiquer. Mais , reprit Artaban , qui lui dirons nous que tu es ; car à tes discours on voit bien que tu n'es pas un homme ordinaire ? C'est ce que personne ne saura avant le roi , répartit Thémistocle , ainsi que l'écrivit

Phanias.

Phanias. (a) Eratosthene, dans un traité qu'il a fait de la richesse, ajoute que Thémistocle fut présenté & recommandé à Artaban par une femme (b) Erétrienne, que ce capitaine entretenoit.

Quand Thémistocle fut introduit devant le roi, il l'adora & se tint dans un profond silence. Le roi commanda à un truchement de lui demander qui il étoit, & le truchement ayant exécuté l'ordre, Thémistocle dit : *Grand roi, je suis Thémistocle, Athénien, qui, ayant été banni par les Grecs, me suis retiré vers vous. Véritablement j'ai fait beaucoup de mal aux Perses, mais je leur ai fait encore plus de bien; car ce fut moi qui empêchai les Grecs de les poursuivre, lorsque la Grece mise en sûreté par mes soins, & ma patrie sauvée, sembloient me permettre de vous faire quelque plaisir. Je n'ai d'autres pensées que celles qui conviennent à l'état présent de ma fortune; & je viens dans la disposition, ou de recevoir vos bienfaits comme une grace, si vous êtes appaisé envers moi, ou de désarmer votre ressentiment par mes soumissions & par mes prières. Prenez donc mes ennemis mêmes pour témoins des services que j'ai rendus à vos sujets, & servez-vous de mon malheur, plutôt pour montrer votre vertu, que*

(a) Eratosthene, dans un traité qu'il a fait de la richesse). Eratosthene de Cyrene, qui fut appelé en Egypte par le roi Ptolémée Evergetes, & fait bibliothécaire

de la bibliothèque d'Alexandrie; il étoit historien, géographe & philosophe.

(b) Erétrienne, de la ville d'Erétrie dans l'Eubée, fut l'Euripe.

pour assouvir votre colere. Par l'une, vous sauverez votre suppliant, & par l'autre, vous perdrez le plus grand ennemi de la Grece. Ayant ainsi parlé, pour engager encore plus le roi par une espece de religion, il lui raconta le songe qu'il avoit fait chez Nicogene, & (a) l'oracle de Jupiter Dodonéen, qui lui ordonnoit de se retirer vers le prince qui portoit même nom que lui, ce qu'il ne pouvoit interpréter que du roi de Perse, qui, comme Jupiter, est appelé le grand roi.

Le roi de Perse ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens & pour sa hardiesse; mais on dit qu'avec ses amis il se félicita de cette aventure comme d'un très-grand bonheur; (b) qu'il pria son dieu Arimanius d'envoyer toujours à ses ennemis de semblables pensées, & de les porter à se défaire de leurs plus grands personnages; qu'il en remercia ses dieux par des sacrifices; qu'il donna ensuite un grand festin; & que s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi, *j'ai Thémistocle l'Athénien.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands seigneurs de sa cour, & fit appeller Thémistocle, qui ne s'attendoit à rien de favorable, sur-tout depuis qu'il eut vu que les gardes n'eurent pas plutôt

(a) *L'oracle de Jupiter Dodonéen*). Qu'il avoit consulté pendant qu'il étoit en Epire.

(b) *Qu'il pria son dieu Ari-*

manius). Strabon parle en quelque endroit de deux dieux des Perses, dont l'un étoit appelé *Amanus*, & l'autre *Anandratius*.

appris son nom , qu'ils lui donnerent des marques de leur haine , & le chargerent d'injures & de malédictions , jufques-là que Roxanès , capitaine de mille hommes , comme Thémiftocle paffoit près de lui dans la falle même du roi , qui étoit affis fur fon trône , tout le monde étant dans un fîlence refpectueux , lui dit tout bas , avec un profond foupir : *Serpent de Grece , plein de rufe & de malice , la fortune du roi t'amene ici.* Cependant dès qu'il fut devant le roi & qu'il l'eut adoré pour la feconde fois , le roi le falua & lui parla amiablement , lui difant qu'il lui devoit déjà deux cens talens : car , puifqu'il s'étoit préfenté lui-même , il étoit jufte qu'il reçût la récompense qui avoit été promise à celui qui le lui ameneroit. Il lui fit encore de plus grandes promesses , le raffura entièrement , & lui ordonna de dire avec une pleine confiance tout ce qu'il avoit à propofer fur la Grece. (a) Thémiftocle lui répondit : *Que le difcours de l'homme refsemble proprement à une tapisserie à personnages ; car l'un & l'autre en fe développant , développent & étalent les images ; au lieu qu'ils les cachent & les gâtent en demeurant referrés & pliés ; qu'ainfi il avoit befoin de tems pour*

(a) *Thémiftocle lui répondit que le difcours de l'homme refsemble proprement à une tapisserie à personnages.* Thémiftocle s'accommode bientôt aux manieres orientales , qui étoient de parler par des figu-

res & par des images. Il veut dire que ne fâchant pas la langue du pays , il ne pouvoit pas expliquer fes fentimens , qui , par-là , demeuroient roulés comme une tapisserie qui n'est pas déployée.

déployer & développer son discours. Le roi , charmé de cette comparaison , lui permit de demander tout le tems qu'il voudroit. Thémistocle demanda un an ; (a) & dans ce tems-là , ayant suffisamment appris la langue des Perses , il parla au roi sans truchement.

Ceux qui n'étoient pas de la cour , crurent qu'il n'avoit entretenu le roi que des affaires de la Grece ; mais les changemens qui arrivèrent dans ce même tems-là , le rendirent suspect aux grands seigneurs , qui crurent qu'il avoit eu l'audace de parler librement d'eux au roi. Aussi les honneurs que le roi faisoit aux autres étrangers n'approchoient pas de ceux qu'il faisoit à Thémistocle. Il le menoit à la chasse , le mettoit de tous ses plaisirs & de ses divertissemens , & s'entretenoit avec lui en particulier. Il le présenta même à la reine sa mere , qui l'honora de son affection & lui donna les entrées chez elle. Il voulut aussi qu'il apprît la magie , qui étoit alors la philosophie des Perses.

Dénaratus de Sparte , qui étoit dans ce même tems à la cour , ayant eu ordre du roi de lui demander un présent , (b) il le supplia

(a) *Et dans ce tems-là ayant suffisamment appris la langue* . Thucydide marque aussi que Thémistocle employa une année à apprendre la langue & les coutumes du pays.

(b) *Il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis , avec la tiare royale sur la*

tête). C'étoit la plus grande faveur que les rois de Perse pouvoient faire à ceux qu'ils vouloient honorer. L'histoire de Mardochée étoit encore alors toute récente. Assuérus , qui est le même que Xerxès , pere d'Artaxerxe , avoit ordonné que Mardochée , vêtu des habits royaux

de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis avec la tiare royale sur la tête. Mithropastes, cousin-germain du roi, prenant Démaratus par la main, lui dit : *Mon ami, cette tiare royale n'apporte point avec elle de cervelle qu'elle puisse couvrir ; tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne serois pourtant pas Jupiter.* Le roi fut si irrité de cette demande trop insolente, qu'il rebuta Démaratus, & parut ne vouloir jamais lui pardonner ; mais Thémistocle intercédâ pour lui & le remit dans ses bonnes grâces. Enfin le crédit de Thémistocle fut si grand, que sous les regnes suivans, où les affaires des Perses furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorsque les rois vouloient attirer quelque Grec à leur service, ils lui écrivoient, & lui promettoient en propres termes, *qu'il seroit plus grand auprès d'eux, que Thémistocle ne l'avoit été auprès du roi Artaxerxe.* On dit aussi que Thémistocle, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré & recherché de tout le monde, qui s'empressoit à lui faire la cour, dit un jour à ses enfans, voyant sa table magnifiquement servie : *Mes enfans, nous étions perdus, si nous n'eussions été perdus.*

La plupart des auteurs assurent (a) que le

& le diadème sur la tête, se promeneroit dans la ville sur un des chevaux du roi. *Esth.* chap. VI.

(a) Que le roi lui donna trois villes pour son pain,

pour son vin & pour sa viande ; Magnésie, Lampsaque & Myonte). C'étoit la coutume des anciens rois d'Orient ; au lieu de pensions, ils donnoient des villes &

roi lui donna trois villes pour son pain , pour son vin & pour sa viande ; Magnésie , Lampsaque & Myonte. Néanthes de Cyfique & Phantias en ajoutent deux autres ; Percote & Palæscépsis , pour ses meubles & pour ses habits.

Quelque tems après, Thémistocle étant allé visiter les provinces maritimes pour quelques affaires qui regardoient la Grece, un seigneur de Perse , nommé Epixyes , satrape de la Phrygie supérieure , lui dressa des embûches , & apôsta quelques soldats Pisidiens pour le tuer quand il seroit arrivé dans la ville appelée Léontocéphale , c'est-à-dire , *tête de lion* ; mais avant qu'il y arrivât , comme il dormoit un jour dans son logis sur l'heure de midi , on dit que la mere des dieux lui ap-

des provinces qui devoient tout fournir pour l'entretien de ceux qui en étoient gratifiés. Toute l'Egypte fut donnée à une reine pour ses habits. Les tributs même que les rois exigeoient des villes & des provinces , avoient chacun leur destination particulière. Une telle province payoit tant pour le vin , une autre tant pour la viande , celle-là tant pour les menus plaisirs , & celle-ci tant pour la garde-robe. Dans le premier Alcibiade de Platon , on voit que la plupart des provinces étoient destinées à fournir la garde-robe de la reine ; l'une étoit pour sa ceinture , l'autre pour son

voile , l'autre pour d'autres habits ; & chacune de ces provinces portoit le nom des parures qu'elle fournissoit. Artaxerxe donna à Thémistocle Magnésie pour son pain ; car elle étoit dans le terroir de l'Asie le plus fertile en froment , sur le fleuve Méandre. Thucydide marque que Thémistocle en tiroit cinquante talens , c'est-à-dire cinquante mille écus. Lampsaque étoit pour le vin , car c'étoit le plus beau vignoble de l'Asie ; & Myonte pour la viande , dont elle étoit très-bien fournie : elle abondoit sur-tout en poisson , à cause du voisinage de la mer.

parut en songe , & lui dit : *Thémistocle , éloigne-toi de la tête de lion , pour ne pas tomber entre les griffes du lion ; & pour prix de l'avis que je te donne , je te demande pour mon esclave ta fille Mnésiptoleme.*

Thémistocle , s'éveillant en sursaut & troublé de ce songe , fit ses prières à la déesse , quitta le grand chemin , prit un détour ; & après avoir passé le lieu qui lui avoit été marqué , la nuit étant venue , il se logea. Par hazard un des sommiers qui portoient sa tente tomba dans l'eau , les esclaves étendirent les tapisseries pour les faire sécher. Les Pisidiens , qui étoient aux aguets , ne distinguant pas bien au clair de la lune que c'étoient des tapisseries qui séchoient , & les prenant pour le pavillon de Thémistocle , accoururent l'épée à la main , espérant qu'ils le trouveroient dans sa tente tout endormi ; mais dès qu'ils se furent approchés , & qu'ils voulurent lever un coin de la tapisserie , les gens de Thémistocle les chargerent vigoureusement & les prirent. Ayant donc échappé ce danger de cette manière , & ne pouvant assez admirer l'apparition de la déesse , il lui bâtit dans la ville de Magnésie un temple qu'il appella (a) *le temple de Dindymene* , & lui consacra sa fille Mnésiptoleme , qu'il fit grande prêtresse.

Etant arrivé à Sardis , il se divertit à visiter

(a) *Le temple de Dindymene.* La mere des dieux , Cybele , qui étoit appelée *Dindymene* de la montagne Dindyme , près de Pénonte , dans la Galatie.

les temples & à voir le grand nombre des offrandes qu'on y avoit consacrées. (a) Entre autres, il vit dans le temple de la mere des dieux la petite Hydrophore; c'étoit une statue de bronze de deux coudées, qu'autrefois, lorsqu'il avoit l'intendance des eaux à Athenes, il avoit fait faire (b) des amendes auxquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques, & les détournoient par des canaux particuliers, & qu'il avoit consacrée dans un temple. Soit donc qu'il eût de la douleur de voir cette petite statue captive, ou qu'il voulût faire voir aux Athéniens le crédit & l'autorité qu'il avoit dans tout le royaume, il alla voir le satrape de Lydie, & lui demanda la statue pour la renvoyer à Athenes. Mais le barbare s'étant fort emporté sur cette proposition, & l'ayant menacé d'en écrire au roi, Thémistocle effrayé chercha un asyle dans l'appartement des femmes, où il gagna, par ses libéralités, ses concubines qui intercédèrent pour lui, & appaisèrent le satrape.

(a) *Entr'autres, il vit dans le temple de la mere des dieux la petite Hydrophore*). Ce passage de Plutarque doit peut-être servir à corriger un endroit de Pline, qui parmi les statues de bronze que Xerxès avoit emportées de Grece, & qu'Alexandre-le-Grand renvoya ensuite aux Athéniens, en met une qu'il appelle *Enophoron*. Je ne doute pas qu'il ne faille lire

Hydrophoron. Car apparemment c'est la même statue. C'est dans le chap. VIII, liv. XXXIV.

(b) *Des amendes auxquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques*). Cela est remarquable; Thémistocle avoit établi des amendes contre ceux qui détournoient les eaux publiques pour leur usage particulier.

Après cette aventure, il se conduisit avec plus de circonspection, pour éviter l'envie & la jalousie des barbares; car il n'alla point se promener par toute l'Asie, comme l'écrivit Théopompe; mais il se tint à Magnésie où il vécut long-tems sans aucune crainte, jouissant paisiblement des grands bienfaits du roi, & recevant les mêmes honneurs que les plus grands seigneurs de Perse, pendant que les affaires des hautes provinces de l'Asie occupoient le roi & l'empêchoient de tourner ses pensées du côté de la Grece. Mais les nouvelles que l'Egypte, assistée des Athéniens, s'étoit révoltée; que les vaisseaux des Grecs s'étoient avancés jusqu'à l'isle de Chypre & aux côtes de Cilicie, & que Cimon étoit maître de la mer, l'ayant rappelé pour s'opposer aux Grecs, & pour empêcher qu'ils n'augmentassent leur puissance aux dépens de la sienne; on leva par-tout des troupes, on fit partir les officiers, & l'on dépêcha à Magnésie des couriers portant ordre à Thémistocle de prendre en main la conduite de cette guerre contre les Grecs, & d'accomplir les promesses qu'il avoit faites.

Thémistocle ne put être tenté de se mettre à la tête de cette expédition, ni par le ressentiment qu'il conservoit contre sa patrie, ni par la gloire de se voir élevé à ce haut point de puissance & d'autorité. Peut-être même qu'il prévint la difficulté ou l'impossibilité d'y réussir; car la Grece avoit alors de très-grands capitaines, & entr'autres Cimon, que

la fortune sembloit prendre plaisir à favoriser ; mais ce qui lui donna encore plus d'éloignement pour cette guerre, ce fut la honte de flétrir & de déshonorer ses grandes actions & ses anciens trophées. Pour se mettre donc à couvert de ce malheur, (a) il prit la généreuse résolution de terminer sa vie par une fin digne de lui. Il fit un sacrifice solennel auquel il appella ses amis ; & après les avoir embrassés & leur avoir fait les derniers adieux, (b) il but du sang du taureau, ou, selon d'autres, il avala un poison fort prompt, (c) & mourut ainsi à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il passa la plus grande partie dans le gouvernement de la république & dans le commandement des

(a) *Il prit la généreuse résolution de terminer sa vie*). C'est ce que Thucydide, contemporain de Thémistocle, n'assure point ; il dit seulement, *Thémistocle mourut de maladie. Il y en a qui disent qu'il s'empoisonna lui-même, désespérant d'accomplir les promesses qu'il avoit faites au roi*. Plutarque a mieux aimé suivre ce bruit, fort incertain, pour jeter un plus grand tragique dans son histoire. Il y a de l'apparence qu'il mourut de maladie, & que la conjoncture donna lieu à ce bruit, qu'il avoit pris du poison pour se tirer de cet embarras ; car un dénouement venu si juste & si à propos, ne paroît jamais naturel au peuple.

(b) *Il but du sang du taureau*). Après avoir immolé ce taureau, il en reçut le sang dans une coupe, & le but tout chaud ; ce qui est mortel, parce qu'il se coagule très-promptement. Plin. liv. XI, chap. XXXVIII. *Taurorum sanguis celerrimè coit atque durescit. Ideo pestifer potu maximè*.

(c) *Et mourut ainsi à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans*). Il semble que Diodore met cette mort la cinquième année du regne d'Artaxerxe ; cela s'accorde avec ce que dit Plutarque, qu'il vécut long-tems à Magnésie, depuis qu'il eut quitté la cour : mais ce calcul produit de grandes difficultés.

armées. Le roi, ayant appris la cause & la maniere de sa mort, l'estima & l'admira encore davanrage, & continua de traiter favorablement ses amis & ses domestiques.

Thémistocle eut cinq garçons de sa premiere femme Archippe, fille de Lysandre, du bourg d'Alopece, Néoclès, Dioclès, Archeptolis, Polyeuète & Cléophante. (a) Platon parle de ce dernier comme d'un bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs n'avoit aucun mérite. Néoclès mourut fort jeune d'une morsure de cheval, & Dioclès avoit été adopté par son aïeul Lysandre. De sa seconde femme il eut cinq filles; Mnésiptoleme qui fut mariée à Archeptolis, qui étoit son frere de pere; Italie, qui fut mariée à Panthéides de Chio; Sybaris, qui épousa l'Athénien Nicomede; Nicomaché, qui, après la mort de son pere, fut mariée par ses freres à son cousin-germain Phrasiclès, fils du frere de Thémistocle, dans la ville de Magnésie. Celui-ci se chargea de la plus jeune de toutes, appelée Asie. Les Magnésiens éleverent à Thémistocle, dans la place de Magnésie, un magnifique tombeau, qu'on voit encore. De sorte qu'il ne faut nullement ajouter foi à ce

(a) *Platon parle de ce dernier comme d'un bon homme de cheval*). C'est dans le *Menon*, où Platon, pour prouver que la vertu ne peut être enseignée, & que c'est un don de Dieu, cite l'exemple de ce Cléophante,

qui étoit très-bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs étoit très-vicieux; ce que Thémistocle, qui étoit si grand homme, auroit sans doute empêché, s'il l'avoit pu, par l'éducation & par les préceptes.

qu'Andocides (a) écrit dans un livre qu'il adresse à ses amis, que les Athéniens ayant dérobé ses cendres, les jetterent au vent; car c'est un artifice dont il se sert pour irriter les nobles contre le peuple (b) Phylarque encore traite l'histoire comme une tragédie, & a presque recours à une machine, lorsque, pour émonvoir la terreur & la compassion, il introduit je ne fais quels Néoclès & Démopolis, fils prétendus de Thémistocle. Mais il n'y a personne, non pas même les plus ignorans, qui ne reconnoisse que c'est une chose inventée & une pure fiction. Le géographe Diodore, dans un traité qu'il a fait des tombeaux, écrit, & c'est plutôt une conjecture qu'une certitude, (c) que près du port du Pirée, du côté du promontoire d'Alcimus, il s'avance une pointe, en forme de coude, au-dedans de laquelle, quand on l'a doublée, on trouve, à l'endroit où la mer est calme, une base fort grande; qu'au-dessus on voit un monument élevé en forme d'autel, (d) & que c'est le tombeau de Thémistocle.

(a) *Andocides*, auteur inconnu.

(b) *Phylarque* encore). Historien qui vivoit du tems de Ptolémée Evergete. Il avoit fait un traité des choses inventées, & avoit écrit l'histoire depuis l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse, jusqu'à la mort de Cléomène de Lacédémone.

(c) *Que près du port du Pirée, du côté du promontoire*

d'Alcimus). Il n'y a point dans l'Attique de lieu appelé *Alcimus*. Meursius a fort bien corrigé, *proche d'Alimus*. Car près du port du Pirée à l'orient, il y avoit un bourg nommé *Alimus*, de la tribu Léontide. Il en est parlé dans Pausanias & dans Stephan. *de Urb.*

(d) *Et que c'est le tombeau de Thémistocle*). Thucydide écrit que les os de Thémis-

Il prétend même que (a) Platon, le poëte comique, confirme son sentiment par ces paroles : *Ton sépulcre est placé dans un très-beau lieu, car de tous côtés il peut être salué par les marchands, soit qu'ils entrent ou qu'ils sortent; & s'il arrive quelque combat naval, il en aura tout le spectacle.*

(b) Les descendans de Thémistocle conservent encore à Magnésie certains honneurs qui leur ont été accordés; & j'en ai vu jouir de mon tems Thémistocle l'Athénien, avec lequel j'avois fait connoissance & lié une amitié fort étroite chez le philosophe Ammonius.

ocle furent enlevés de Magnésie par ses parens, comme il l'avoit ordonné, & enterrés secrettement dans l'Attique; car il n'étoit pas permis d'enterrer publiquement un homme accusé d'avoir trahi sa patrie; & cette haine des Athéniens dura sans doute pendant quelque tems. Mais Pausanias favorise extrêmement le rapport de Diodore le géographe, lorsqu'il écrit que les Athéniens se repentirent de ce qu'ils avoient fait contre Thémistocle; que ses os furent transportés de Magnésie par ses parens; que ses enfans retournèrent à Athenes, & consacrerent dans le Parthenone un tableau où cette histoire étoit peinte, & où l'on voyoit Thémistocle peint

au naturel, & que son tombeau étoit encore de son tems près du grand port du Pirée.

(a) Platon, poëte comique qui avoit pu voir Thémistocle.

(b) Les descendans de Thémistocle conservent encore à Magnésie certains honneurs). C'est une chose assez remarquable, que du tems de Plutarque les descendans de Thémistocle jouissent encore, par la faveur du roi de Perse, des honneurs qui avoient été accordés à Thémistocle par Artaxerxe, il y avoit près de six cens ans. Il est glorieux aux princes de continuer ainsi, & de perpétuer dans les familles les bienfaits de leurs ancêtres, sur-tout les bienfaits mérités par des services importans.

Fin de la vie de Thémistocle.



FURIUS CAMILLUS.

ENTRE toutes les choses surprenantes qu'on dit de Furius Camillus, celle qui paroît la plus singulière & la plus incroyable, c'est qu'après avoir remporté de très-signalées victoires, après avoir été cinq fois dictateur, après avoir triomphé quatre fois, & après avoir été honoré du titre de second fondateur de Rome, il n'ait pas été une seule fois consul. Cela vint, sans doute, de l'état où se trouvoit alors la république; le peuple, brouillé avec le sénat, s'opposoit à la nomination des consuls, & demandoit qu'on mît le gouvernement entre les mains de tribuns militaires, dont le pouvoir, quoiqu'aussi grand & aussi absolu que celui des consuls, n'étoit pourtant ni si odieux, ni si pesant, à cause de leur nombre. Car de voir à la tête des affaires six hommes au lieu de deux, c'étoit quelque sorte de consolation & de soulagement pour ceux qui ne pouvoient supporter l'oligarchie. Camillus faisoit alors le plus de bruit par ses glorieux exploits; cependant il ne vouloit pas être consul contre la volonté du peuple, (a) quoiqu'on eût tenu plusieurs

(a) Quoiqu'on eût tenu plusieurs fois des comices consulaires pendant ce tems-là). Depuis qu'on eut élu à Ro-

fois des comices consulaires pendant ce tems-là ; & dans toutes les autres charges , il se conduisit de maniere , que soit qu'il gouvernât seul ou avec des collegues , l'autorité étoit commune , & la gloire n'étoit jamais que pour lui seul. L'autorité étoit commune à cause de la grande modestie avec laquelle il gouvernoit sans aucune envie , & la gloire lui en revenoit toujours à cause de sa prudence & de sa grande capacité , en quoi , d'un commun consentement , il surpassoit tous les autres.

(a) La maison des Furiens n'étant pas encore dans un grand éclat , il fut le premier de sa race qui acquit beaucoup de réputation ; il se signala dans la grande bataille contre les Æques & les Volsques , où il étoit simple cavalier, (b) sous le dictateur Posthumius Tubertus ; car , poussant son cheval

me des tribuns militaires à la place des consuls , je ne crois pas qu'on ait nommé plus de deux ou trois fois des consuls pendant toute la vie de Camillus ; mais les comices qui éliosoient les tribuns militaires , ne laissoient pas d'être des *comices consulaires* , c'est-à-dire , des assemblées qui pouvoient nommer des consuls au lieu de tribuns ; car c'étoient les *comices centuriates* , toujours destinés à élire les principaux magistrats.

(a) *La maison des Furiens n'étant pas encore dans un grand éclat*). Furius étoit le nom de la famille ; Camil-

lus étoit un surnom qu'on donnoit aux enfans de qualité , qui servoient quelque tems dans quelque temple , & Camillus fut le premier qui conserva ce surnom.

(b) *Sous le dictateur Posthumius Tubertus*). C'étoit l'and de Rome 324 , la dernière année de l'olymp. LXXXVII. Camillus devoit avoir alors au moins quatorze ou quinze ans. Cette époque est remarquable , & s'accorde fort bien avec le calcul de Plutarque , qui donne près de quatre-vingt ans à Camillus quand il fut nommé dictateur pour la cinquième fois.

entre les deux armées, il commença la charge, & quoiqu'il eût reçu d'abord un coup de javeline à la cuisse, il ne se retira point, mais après avoir arraché lui-même la javeline de sa plaie, il s'attacha aux plus vaillans des ennemis, les renversa & les mit en fuite. (a) Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de censeur, (b) qui étoit alors très-considérable, & qui donnoit une très-grande autorité.

Dans cette charge, il fit deux choses remarquables : l'une, fort belle & fort honnête, ce fut d'obliger par ses remontrances & par des amendes (c) ceux qui n'étoient pas mariés, à épouser les veuves, qui étoient

(a) *Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de censeur*). C'est-à-dire que cette action servit dans la suite à lui faire obtenir la charge de censeur. Car les Romains auroient-ils donné une charge de cette importance à un jeune homme de quinze ou seize ans? Cela ne peut être imaginé. Aussi trouve-t-on que Camillus fut censeur avec M. Posthumius, la première année de l'olympiade xcv, l'an de Rome 353, vingt-neuf ans après cette bataille contre les Étrusques & les Volscs.

(b) *Qui étoit alors très-considérable, & qui donnoit une très-grande autorité*). Plutarque dit que cette charge étoit alors très-considérable, parce qu'elle déchet extrêmement

sous les premiers empereurs, qui l'éteignirent enfin en s'en rendant eux-mêmes les maîtres. Cette charge étoit si considérable, qu'elle avoit plus de privilèges que le consular, que les censeurs étoient les maîtres des mœurs & de toute la discipline; qu'ils avoient inspection sur l'ordre des chevaliers & sur le sénat, & qu'ils dispoient à leur gré de la fortune de tout le peuple. Voyez Tite-Live, chapitre VIII, liv. IV, & Cicéron dans le troisième livre des Loix.

(c) *Ceux qui n'étoient pas mariés, à épouser les veuves*). Car les censeurs avoient droit de contraindre au mariage ceux qui n'étoient pas mariés, *Cœlibes esse prohibento*. Cicéron.

en fort grand nombre à cause des guerres précédentes : & l'autre fort nécessaire ; (a) ce fut de mettre à la taille les orphelins , qui , jusqu'alors , avoient été exempts de toutes charges ; on fut forcé d'en venir là par les guerres continuelles qu'on ne pouvoit soutenir qu'avec des dépenses excessives. On avoit besoin sur-tout d'un grand fonds pour continuer le siège de la ville des Veïens , que quelques-uns appellent Vénétaniens : c'étoit la capitale de la Toscane ; elle n'étoit inférieure à Rome , ni par la quantité d'armes dont elle étoit fournie , ni par le nombre des combattans ; & fière de ses richesses , de son luxe , de ses délices & de sa splendeur , elle avoit livré aux Romains de grands & de beaux combats pour leur disputer la gloire & l'empire ; mais alors , affoiblie par la perte de plusieurs batailles , elle avoit renoncé à cette ambition ; & ses habitans ayant élevé de hautes & de fortes murailles , & muni leur ville d'armes , de bled & de toutes les autres provisions de guerre & de bouche , ils se contentoient de soutenir courageusement le siège , qui fut très-long , mais qui fut aussi très-difficile & très-fâcheux pour les assiégeans : car auparavant ils étoient accoutumés à ne tenir la campagne que l'été , & ils se retiroient l'hiver dans leurs maisons ; & alors ils furent forcés par les officiers de construire des forts ,

(a) *Ce fut de mettre à la taille les orphelins*). Car les censeurs avoient soin des re-
venus de la république , *rectigalia tuentor*. Cic.

de se retrancher dans leur camp , & de passer l'hiver comme l'été dans le pays ennemi.

Il y avoit déjà près de sept ans qu'on étoit à ce siège , & l'on se plaignoit des officiers généraux , qu'on accusoit de ne pas le presser assez vivement : la chose alla si loin qu'enfin on les révoqua , & (a) l'on en nomma d'autres ; Camillus fut de ce nombre , (b) & on l'élut tribun militaire pour la seconde fois. Il ne servit pourtant pas alors au siège , (c) le sort lui étant échu d'aller faire la guerre aux Falisques (d) & aux Capenates , qui , pendant que les Romains étoient occupés à Veïes , avoient ravagé leurs terres , & les avoient extrêmement fatigués pendant cette guerre de Toscane. Camillus les battit en plusieurs rencontres , & les obligea à se renfermer dans leurs murailles , après en avoir tué un fort grand nombre.

Pendant que cette guerre étoit dans sa force , arriva le prodige du lac d'Albe , qui peut être comparé aux plus grands prodiges qu'on ait jamais vus , (e) & qui , manquant de rai-

(a) *Et on en nomma d'autres*). La véritable raison de cette révocation , ce fut que la plupart de ces tribuns étoient plébéiens , & que les patriciens voulurent se remettre en possession de ces charges qui leur étoient dues. La lenteur du siège de Veïes ne fut que le prétexte dont on se servit.

(b) *Et on l'élut tribun militaire pour la seconde fois*).

La première année de l'olymp. xcv1, l'an de Rome 357.

(c) *Le sort lui étant échu d'aller faire la guerre aux Falisques & aux Capenates*). Camillus alla contre les Capenates ; Valérius Potitus , un de ses collègues , contre les Falisques. Tite-Live, l.v, 15.

(d) *Peuples de la Toscane , voisins de Veïes*.

(e) *Et qui manquant de raisons physiques*). C'est-à-dire

sons physiques , imprima une grande terreur dans les esprits. On étoit au commencement de l'automne , sur la fin de l'été, où il n'y avoit eu ni grandes pluies , ni vents de midi fort violens. Les sources & les fontaines , dont l'Italie est pleine , tarirent entièrement , ou ne résisterent que foiblement à la sécheresse , & toutes les rivières , qui sont ordinairement fort basses en été , disparurent. Cependant le (a) lac d'Albe , qui a sa source en lui-même , & qui ne se décharge nulle part , étant environné de montagnes dont la terre est fort bonne , commença à s'enfler visiblement , (b) sans qu'on en pût trouver d'autre cause que la volonté des dieux ; & il s'éleva enfin jusqu'à la cime de ces montagnes , sans aucune forte de tourmente ou d'agitation. Les pasteurs & les bouviers en furent les premiers surpris : mais lorsque la barrière qui , comme une digue , empêchoit ce lac d'inonder les campagnes , vint à se rompre

qu'il n'y en avoit pas d'apparences , ni pluies , ni fontes de neiges , &c.

(a) *Lac d'Albe* , aujourd'hui le lac de Castel-Gandolfe.

(b) *Sans qu'on en pût trouver d'autre cause que la volonté des dieux*). Les Romains étoient très-méchans physiciens du tems de Camillus. Dans le siècle d'Auguste , Strabon ne trouvoit pas ce miracle si grand ; car en parlant du lac Fucin fort voisin de celui d'Albe , & qui , comme lui , croissoit quel-

quefois prodigieusement , & décroissoit si fort dans la suite , qu'on labouroit ses terres , il en marque deux raisons : *Soit que cela arrive* , dit-il , *parce que ses sources , après s'être détournées ailleurs , reprennent leur premier chemin , soit qu'elles tarissent effectivement pendant un tems , & qu'ensuite venant à se remplir , elles jaillissent & fournissent cette abondance d'eau qui remplit ce lac jusqu'à la cime des montagnes.*

par le poids & par la quantité d'eau qu'elle soutenoit, & que ses ondes, roulant avec furie au travers des terres labourées & des vergers, allèrent se jeter dans la mer, cela n'étonna pas seulement les Romains, mais tous les peuples d'Italie, qui furent persuadés que c'étoit un signe de quelque grand événement.

On ne parloit d'autre chose au camp de Veïes, de maniere que la nouvelle en passa jusqu'aux assiégés; & comme ordinairement dans les longs sièges, les assiégés & les assiégeans parlent & se mêlent souvent ensemble, il arriva qu'un Romain fit connoissance, & eut de fréquens entretiens avec un des ennemis, qui étoit fort versé dans les anciennes histoires, (a) & qui passoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner. Le Romain lui ayant conté un jour ce débordement du lac d'Albe, & voyant qu'il s'en réjouissoit (b) & qu'il en tiroit sujet de se moquer du siège : *Ce n'est pas là*, lui dit-il, *le seul prodige qui nous soit arrivé*; (c) *nous en avons*

(a) *Et qui passoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner*). C'étoit un devin de profession. La Toscane abondoit en ces sortes de gens, à cause de l'extrême superstition de ces peuples. Cicéron dit dans le premier livre de la *Divination*, que ce Veïen étoit un homme de considération, *hominem nobilem*.

(b) *Et qu'il en tiroit sujet de*

se moquer du siège). Plutarque passe peut-être trop légèrement sur ces particularités essentielles & remarquables. Ce Veïen se moquoit de la longueur du siège, en disant aux Romains qu'ils n'en viendroient à bout qu'après avoir épuisé toutes les eaux du lac d'Albe. Tite-Live conte cette histoire plus naturellement, liv. v, 15.

(c) *Nous en avons encore eu*

eu encore d'autres bien plus terribles que je serois bien aise de te communiquer , pour voir si dans ce désordre général de nos affaires publiques , je ne pourrois pas remédier aux miennes , & me mettre en sûreté.

Comme il vit que le Veïen l'écoutoit favorablement , & se livroit tout entier dans la conversation , dans l'espérance d'apprendre des choses inouïes , il l'amusa si bien par ses discours , que l'ayant attiré assez loin des portes de la ville , il le saisit au corps ; & comme il étoit plus fort que lui , il l'enleva , & avec le secours de quelques-uns de ses camarades qui accoururent du camp , (a) il le mena devant le général. Cet homme , se voyant réduit à cette nécessité , & sachant que le destin est inévitable , leur déclara les oracles secrets qui avoient été rendus à sa patrie : *Qu'elle ne seroit prise que lorsque le lac d'Albe étant débordé , & ses eaux ayant pris un nouveau chemin , ses ennemis auroient trouvé le secret de les faire rentrer dans leur lit , ou de les détourner , (b) de maniere*

d'autres bien plus terribles). Tite-Live dit qu'il l'engagea à cette conversation , en le priant de lui enseigner le moyen d'expier un prodige qui lui étoit arrivé à lui en particulier.

(a) *Il le mena devant le général*). Qui l'envoya aussi-tôt à Rome , afin qu'il fût interrogé par le sénat.

(b) *De maniere qu'elles ne se jettassent plus dans la mer*).

Car si elles avoient continué de se jeter dans la mer , cela devoit être funeste aux Romains ; & si on les détournoit , les Veïens ne pouvoient éviter leur entière ruine. *Cic.* dans le premier livre de la *Divination*. Ce Toscan pouvoit très-bien être l'auteur de cet oracle , & l'avoir forgé sur le champ pour intimider les Romains , & leur faire lever le siège. ~

qu'elles ne se jettassent plus dans la mer.

Le sénat, informé de cette prophétie, & ne sachant à quoi se déterminer, (a) jugea enfin que le meilleur expédient étoit d'envoyer à Delphes consulter le dieu. On choisit pour cet effet trois des plus illustres & des plus grands personnages de Rome ; Cossus Licinius, Valérius Potitus & Fabius Ambustus, qui, ayant eu dans leur voyage un vent très-favorable, rapportèrent bientôt, avec plusieurs autres réponses d'Apollon, un oracle formel qui les avertissoit qu'on avoit négligé certaines cérémonies solennelles (b) dans la célébration des fêtes latines, & qui leur ordonnoit d'employer toutes leurs forces à faire remonter les eaux du lac d'Albe de la mer dans leur ancien lit, ou, si cela étoit impossible, de les détourner dans les champs par des canaux & par des tranchées, & de les

(a) *Jugea que le meilleur expédient étoit d'envoyer à Delphes consulter le dieu*). Car le sénat jugea que sur une chose si grave, il ne falloit pas s'en rapporter à ce que disoit un ennemi.

(b) *Dans la célébration des fêtes latines*). Ces fêtes établies par Tarquin-le-Superbe, étoient célébrées par tous les peuples Latins qui se rendoient sur le mont d'Albe, & qui portoient chacun la portion qu'ils devoient contribuer. Les Romains présidoient au sacrifice : on immoloit un taureau à Jupiter

Latialis, & tous ces peuples mangeoient ensemble. Si quelqu'un n'avoit pas eu sa part du taureau immolé, ou que l'on eût oublié la moindre circonstance de ce rituel, le sacrifice étoit nul, & il falloit le recommencer. Ces fêtes étoient si importantes, que les consuls ne pouvoient partir pour aucune expédition, qu'après les avoir célébrées. Elles ne furent d'abord que d'un jour. On en ajouta ensuite un second, puis un troisième, & enfin elles durèrent quatre jours.

dissiper entièrement. Sur cet oracle, les sacrificateurs se mirent à réparer ce qui regardoit les sacrifices, & le peuple à détourner l'eau du lac.

La dixième année du siège de Veïes, le sénat déposa tous les autres magistrats, (a) & créa dictateur Furius Camillus, qui nomma pour général de la cavalerie Cornélius Scipion, & voua aux dieux que, s'ils donnoient une heureuse fin à cette guerre, (b) il célébreroit les grands jeux, (c) & rebâtiroit le temple de la déesse, que les Romains appellent la mere *Matuta*, & qui est la même que Leucothoé, s'il en faut juger par les cérémonies de ses sacrifices; (d) car ils font entrer

(a) *Et créa dictateur Furius Camillus*). Ce changement de magistrat changea toute la face des affaires, & l'on vit d'abord l'espérance succéder à la consternation. Voilà ce que fait souvent un seul homme. *Omnia repente mutaverat imperator mutatus*, dit Tite-Live, *alia spes, alius animus hominum, fortuna quoque, alia urbs videri*. Cela arriva la troisième année de l'olympiade xcvi, l'an de Rome 359. Camillus pouvoit avoir alors près de cinquante ans.

(b) *Il célébreroit les grands jeux*). C'est-à-dire les jeux Romains, qui étoient proprement une espèce de tournois qu'on faisoit dans le grand cirque; c'est pourquoi ils étoient aussi appelés *ma-*

gni circenses : *magnis circensibus actis*. Virg. Ils furent établis par le roi Tarquinius Priscus, en l'honneur de Jupiter, de Junon & de Minerve; on les célébroit le 4 de Septembre, & on y employa jusqu'à neuf jours. On en peut voir la description dans les remarques sur la vie de Coriolan.

(c) *Et rebâtiroit le temple de la déesse, que les Romains appellent la mere MATUTA*). Ce temple avoit été bâti par Servius Tullius. Cette mere *Matuta*, la même que *Leucothoé*, étoit *Ino*, sœur de *Semel*, mere de *Bacchus*.

(d) *Car ils font entrer dans le milieu du temple une esclave, lui donnent quelques soufflets, la chassent ensuite*). La jalousie qu'*Ino* avoit con-

dans le milieu du temple une esclave, lui donnent quelques soufflets, la chassent ensuite, (a) portent entre leurs bras les enfans

que contre une de ses esclaves, dont son mari Athamas étoit devenu éperduement amoureux, lui rendit odieuses toutes les esclaves. Et après qu'elle eut été déifiée, les Romains crurent ne pouvoir lui rendre un culte plus agréable, qu'en entrant dans ses ressentimens; c'est pourquoi dans les sacrifices qu'ils lui faisoient, ils défendoient aux esclaves l'entrée de son temple, où ils n'en laissoient entrer qu'une seule, qui représentoit la maîtresse d'Athamas; & ils la chassoient après l'avoir bien souffletée.

(a) *Portent entre leurs bras les enfans de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à la déesse*. C'est le véritable sens de ce passage qui a été défiguré par

les interpretes & par Amiot, qui a traduit comme eux, & *embrassent les enfans de leurs freres, plutôt que les leurs propres*; ἐμπαλιζομαι, signifie *embrasser*, mais il signifie aussi *porter entre ses bras*. Et c'est ce qu'il signifie ici. Ino avoit été une très-malheureuse mere; car elle avoit vu tuer son fils Léarchus par Athamas, & elle s'étoit précipitée dans la mer avec son autre fils Mélécerte. Mais elle avoit été plus heureuse tante, car elle avoit sauvé Bacchus, fils de sa sœur Semelé: voilà pourquoi les meres lui offroient les enfans de leurs sœurs ou de leurs freres, & non pas les leurs. C'est ce qu'Ovide a expliqué dans ces vers du sixième livre des Fastes.

*Non tamen hanc pro stirpe sua pia mater adoret,
Ipsa parum felix visa fuisse parens.
Alterius prolem melius mandabit illi;
Utilior Baccho, quàm fuit illa suis.*

* Que les meres ne prient pourtant pas cette déesse pour leurs propres enfans, car elle a été une mere très-malheureuse. Vous réussirez mieux en mettant sous sa protection les enfans des autres. Elle fut plus utile à Bacchus qu'aux siens. On voit qu'il n'est point question là d'embras-

ser, mais d'offrir à la déesse & de mettre sous sa protection; & c'est ce que Plutarque a voulu dire. La faute des traducteurs étoit considérable, en ce qu'elle nous déroboit la connoissance d'une coutume fort singulière, & qui méritoit d'être éclaircie. On voit par-là que la déesse étoit la dape de ses
de

de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à la déesse, & représenter dans le sacrifice tout ce qui arriva aux nourrices de Bacchus, & ce qu'Ino souffrit de la jalousie de Junon, pour avoir nourri le fils de sa rivale.

Après avoir fait ces vœux, Camillus marcha contre les Falisques & les Capenates leurs alliés, qu'il défit en bataille rangée; de là il se rendit devant Veïes pour presser le siège: & voyant qu'il y auroit beaucoup de danger & de difficulté de prendre cette ville d'assaut, il entreprit de s'ouvrir des chemins sous terre, le terrain se trouvant propre à être creusé, & pouvant l'être assez profondément pour dérober la connoissance du travail à l'ennemi. Cet ouvrage lui ayant réussi selon ses espérances, il fit donner un assaut général à la place pour attirer les assiégés sur les murailles, & cependant des troupes choisies entrèrent heureusement par ce souterrain dans le château, justement à l'endroit du temple de (a) Junon, qui étoit le plus grand de la ville, & pour lequel les peuples avoient le plus de dévotion. On rapporte que dans ce moment-là même le général des Toscans sacrifioit aux dieux; que son devin, ayant considéré les entrailles des victimes, s'écria que les dieux donnoient la victoire à celui qui feroit l'obla-

dévots, qui avoient trouvé le moyen d'é luder sa mauvaise humeur & sa colere, en faisant présenter leurs enfans, non par les meres, mais par

les tantes; car par cette ruse ils leur procuroient tout de même sa protection.

(a) Car Junon étoit la patronne de la ville.

tion du sacrifice ; que les Romains, qui étoient encore sous terre, ayant entendu ces paroles, percerent promptement la mine , & sortant avec de grands cris & un bruit effroyable d'armes, ils épouvantèrent tellement les Veïens, qu'ils les mirent en fuite , & ravirent les entrailles des victimes & les porterent à Camillus ; (a) mais peut-être que cela tient plus de la fable que de l'histoire.

La ville ainsi prise par force, Camillus, qui voyoit de la citadelle les Romains piller & saccager ces immenses richesses dont elle étoit pleine , se mit à pleurer ; & comme ceux qui étoient autour de lui voulurent exalter son bonheur, il leva les mains au ciel & fit à haute voix cette priere : *Grand Jupiter , & vous , ô dieux , témoins & juges immortels des bonnes & des méchantes actions des hommes , vous savez que ce n'est pas sans raison que nous avons porté nos armes contre cette ville , & que nous y avons été forcés pour nous défendre des entreprises de ses injustes habitans. Que si pour contrebalancer cette grande prospérité , vous avez résolu , grands dieux , de nous envoyer*

(a) Mais peut-être que cela tient plus de la fable que de l'histoire \. Plutarque suit ici la réflexion de Tite-Live, qui , après avoir rapporté cette particularité si surprenante, ajoute : *Sed in rebus tam antiquis , si quæ similia veri sunt , pro veris accipiantur , satis habeam. Hæc ad ostentationem scenæ gaudentis miraculis aptiora , quàm*

ad fidem , neque affirmare ; neque refellere operæ pretium est. « Mais dans ces choses » si anciennes, je me contente qu'on prenne pour » vrai ce qui est vraisemblable. Ces incidens, plus » propres à la scène qui aime » les événemens miraculeux, » qu'à l'histoire, je ne veux » ni les assurer, ni les ré- » futer ».

quelque malheur, je vous prie de le détourner de la ville de Rome & de son armée, & de le faire tomber sur moi seul, (a) en n'appesantissant votre bras que le moins qu'il vous sera possible. La prière finie, il voulut se tourner à droite, comme c'est la coutume des Romains, après qu'ils ont adoré & prié; & en se tournant il tomba. Ceux qui étoient près de lui furent alarmés de sa chute; mais (b) il se

(a) *En n'appesantissant sur moi votre bras que le moins qu'il vous sera possible*). Tite-Live, qui rapporte cette prière, ne met pas cette modification, très-indigne de Camillus, *καὶ ὅσον καὶ ὀλίγον*. Ce n'est pas un grand effort de vertu, que de demander aux dieux une légère disgrâce pour épargner à sa patrie de grands malheurs; la plus médiocre vertu en est capable. Aussi Camillus demande-t-il tout le contraire; car il souhaite de grands malheurs pour épargner à sa patrie la moindre disgrâce. Voici ses termes: *Ut eam invideam lenire suo privato incommodo, quam minimo publico populi Romani liceret*. « Qu'il puisse appaiser cette » envie des dieux plutôt par » ses propres malheurs, que » par les moindres disgrâces » du peuple Romain ». Et c'est cette demande qui est juste & héroïque. Or la différence qui se trouve entre Tite-Live & Plutarque, vient de ce que Plutarque avoit peu de connoissance de la langue

latine, il avoue lui-même que les choses lui servoient plus à lui faire deviner les mots, que les mots ne l'aideroient à lui faire entendre les choses: ainsi il n'est pas surprenant qu'il n'ait pas entendu le passage de Tite-Live, & qu'il ait pris le *quam* pour une particule diminutive de *minimo*, au lieu de le prendre pour *potiusquam*, comme il est souvent employé dans les auteurs Latins. Valère Maxime, homme d'un grand sens, qui rapporte la prière de Camillus de la même façon que Tite-Live, ne nous permet pas de douter de la méprise de Plutarque.

(b) *Il se releva & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids*. En effet, voilà un léger contrepoids, & Camillus en auroit été quitte à bon marché. Il est certain que les payens ne cherchoient qu'à remplir ou à éluder les oracles & les menaces de leurs dieux, par des applications favorables. Cependant il n'y a nulle apparence qu'un

releva, & leur dit que, comme il l'avoit demandé aux dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids d'une félicité fort grande.

Après avoir saccagé la ville, il résolut d'accomplir le vœu qu'il avoit fait de transporter à Rome la statue de Junon; (a) & ayant assemblé les ouvriers, il fit un sacrifice à la déesse, & la pria *de recevoir favorablement la bonne intention & la dévotion des Romains, & de vouloir venir douce & propice habiter avec les autres dieux qui avoient pris sous leur protection la ville de Rome.* Il y en a qui disent que la statue même répondit *qu'elle le vouloit & qu'elle y consentoit;* (b) mais Tite-Live écrit que Camillus fit sa

homme de la gravité & de l'âge de Camillus, eût osé parler ainsi devant tant de gens, qui, malgré leur superstition, se feroient sans doute moqués d'une chose si frivole. Cette histoire est la suite de la faute que Plutarque a faite, & que je viens d'expliquer. Et je suis surpris qu'il ait mieux aimé imputer à Camillus un sentiment si puérile, que de s'en tenir à ce que Tite-Live rapporte, & qui est de très-bon sens, que dans la suite l'événement fit conjecturer que cette chute de Camillus avoit été le présage de sa condamnation & de son exil. *Idque omen pertinuisse postea eventu rem conjectantibus visum ad damnationem ipsius Camilli.* Lib. v, 2. Ce que

Valere Maxime confirme encore : *Quod omen ad damnationem, quâ postea oppressus est, pertinuisse visum est.*

(a) *Et ayant assemblé les ouvriers.* Ce n'étoient pas des ouvriers. Camillus n'avoit garde de commettre une si grande impiété, que de faire toucher par des ouvriers cette statue si respectée, qu'il n'y avoit que certains prêtres qui eussent la permission de la toucher. Mais il choisit dans toute l'armée les jeunes gens les mieux faits, qui, après s'être bien purifiés, & vêtus de robes blanches, s'approchèrent de la statue avec toute sorte de respect & de vénération. Tite-Live, v, 22.

(b) *Mais Tite-Live écrit que Camillus fit sa prière à la*

prière à la déesse, & l'invita en touchant la statue; & quelques-uns des assistans répondirent, *qu'elle le vouloit, qu'elle y consentoit, & qu'elle le suivroit volontiers*. Ceux qui soutiennent & appuient le miracle, ont pour garant la grande fortune de Rome qui, de si petite & de si méprisable qu'elle étoit au commencement, ne seroit jamais montée à ce haut degré de puissance & de gloire, si quelque dieu ne l'eût assistée en toutes occasions, en lui donnant des signes visibles de sa présence.

On rapporte aussi plusieurs autres miracles de même nature, (a) comme que les statues avoient sué fort souvent; qu'on les avoit entendu soupirer; qu'elles s'étoient remuées & tournées; qu'on leur avoit vu faire des signes des yeux, & autres telles merveilles dont les anciennes histoires sont pleines. Je pourrois aussi rapporter, sur le témoignage de plusieurs hommes de mon tems, beaucoup de choses semblables, aussi dignes d'admiration, & qui ne doivent pas être lé-

déesse, & l'invita en touchant sa statue). Plutarque ne s'est pas servi heureusement de sa mémoire dans le récit de ce fait. Tite-Live ne dit point du tout que ce fut Camillus lui-même qui toucha à la statue de la déesse; il donne cela à ces jeunes hommes dont je viens de parler. Voici le passage : *Namque delecti ex omni exercitu juvenes, purè lotis corporibus, candida*

veste, quibus deportanda Romani regina Juno assignata erat, venerabundè templum iniere, primo religiosè admoventes manus, quod id ipsum more Etrusco nisi certæ gentis sacerdos attredare non esset solitus, &c. Tite-Live, v, 22. Il n'y a pas-là un seul mot de Camillus.

(a) Plutarque a traité plus au long cette même matière dans la vie de Coriolan.

gerement rejetées ; mais ce sont des prodiges qu'il est également dangereux de croire & de rejeter trop facilement ; car la foiblesse des hommes est si grande , que n'ayant point de bornes , & ne pouvant jamais s'arrêter , (a) elle tombe par le trop de crédulité dans la superstition & dans l'orgueil ; & par le trop de défiance , elle est portée à négliger & à mépriser les choses saintes. Le meilleur parti & le plus sûr , est de tenir le juste milieu entre ces deux extrémités , & de ne rien décider qu'avec beaucoup de circonspection & de retenue.

Camillus , soit que le grand exploit qu'il venoit de faire en se rendant maître d'une ville rivale de Rome , & dont le siège avoit duré dix ans , ou que les louanges de ses flatteurs lui eussent enflé le cœur , & lui eus-

(a) *Elle tombe par le trop de crédulité dans la superstition & dans l'orgueil*). On sait qu'en matière de religion , la crédulité enfante la superstition. Mais comment peut-elle enfanter l'orgueil ? On peut dire que c'est en nous persuadant que nous sommes seuls aimés de Dieu ; que la Divinité n'a des yeux que pour nous , & que nous sommes seuls éclairés sur les choses saintes , ce qui enfin nous porte à n'avoir que du mépris pour notre prochain. Tel est le caractère d'Eutyphron dans Platon. Et combien voit-on de caractères semblables ! C'est le sens le

plus naturel qu'on puisse donner à ce passage. Cependant je le crois corrompu , & dans un manuscrit , au lieu de τῶνς , on lit κατὰ τῶνς , *abattement , crainte accompagnée de tristesse*. Ce qui s'accorde fort bien avec ce que Plutarque même écrit dans le traité de la superstition , *que c'est une opinion passionnée , une imagination , qui engendre dans l'ame une frayeur qui abat & atterre l'homme , & que le superstitieux est un homme éperdu qui craint tout , la terre , la mer , l'air , le ciel , les ténèbres , la lumière , le bruit , le silence , les songes*.

sent inspiré des sentimens peu convenables à un magistrat soumis aux loix & aux usages de sa patrie, triompha avec un appareil trop superbe & trop insolent, en ce qu'il traversa la ville, monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs, ce qu'aucun général, avant lui, n'avoit osé faire, & qu'aucun n'osa imiter depuis ; (a) car les Romains regardent cette sorte de char comme sacré, & le croient uniquement destiné au roi & pere des dieux. Ce fut là principalement ce qui lui attira la haine de ses citoyens, peu accoutumés à se voir insulter avec tant de faste ; mais il s'y joignit encore une autre raison qui y contribua beaucoup ; ce fut l'opposition opiniâtre qu'il fit à la loi qui ordonnoit que la ville seroit partagée : car les tribuns avoient proposé qu'on partageât le sénat & le peuple en deux ; que la moitié demeurât à Rome, & que l'autre moitié allât habiter la ville conquise, selon que le sort en décideroit. Ils prétendoient que les uns & les autres en seroient plus riches, & que, par le moyen de ces deux grandes villes, ils défendroient mieux leur pays, & conserveroient plus facilement leurs richesses. Le peuple, qui s'étoit fort

(a) Car ils regardent cette sorte de char comme sacré, & le croient uniquement destiné au roi & pere des dieux. Car les anciens ont feint que Jupiter étoit porté sur un char à quatre chevaux, parce que ils n'en connoissoient point à 6x. Mais ils ne le don-

noient pas à Jupiter seul, ils le donnoient aussi au soleil. Tite-Live, v, 23. *Jovis solisque equis æquiparari dictatorem in religionem etiam habebant, triumphusque ob eam unam maxime rem clarior quam gratior fuit.*

augmenté & fort enrichi , avoit reçu avec joie cette proposition , & étoit continuellement dans la place , autour des rofres , à demander & à presser , en criant & en faisant beaucoup de bruit , qu'on recueillît les fuffrages. Le fénat & les plus confidérables d'entre les autres citoyens , perfuadés que cette loi des tribuns étoit moins un partage qu'une totale destruction de Rome , ne pouvoient y consentir , & eurent recours à Camillus , qui , craignant le fuccès de ce combat , inventoit toujours des prétextes , & fuppofoit de nouveaux embarras pour s'excuser auprès du peuple , & éloignoit ainfi la proposition de cette loi. Voilà ce qui le rendoit odieux au peuple.

Mais la caufe la plus grande & la plus manifefte de l'aversion qu'on avoit pour lui , venoit de la dîme des dépouilles ; & fi cette caufe n'étoit pas entièrement juſte , elle étoit du moins fpécieufe , & ne manquoit pas de quelque forte de raifon ; car lorsque Camillus partit pour le fiége de Veïes , il fit vœu que , s'il prenoit cette ville , il confacreroit à Apollon la dîme de tout ce butin ; mais la ville prife & pillée , foit qu'il eût de la peine à chagriner ces citoyens , ou que les grandes affaires qu'il avoit fur les bras lui euſſent fait oublier fon vœu , il fouffrit que le peuple s'enrichît de ce butin , n'en fit aucune recherche ; & long-tems (a) après , fur le point de fortir de charge , il ſe ravifa & fit fon rap-

(a) Un an après.

port au sénat. Les devins, de leur côté, annoncèrent que la colere des dieux paroïssoit manifestement dans les sacrifices, & qu'il falloit les appaiser par des présens proportionnés aux graces qu'on en avoit reçues. Le sénat, qui trouva qu'il étoit impossible de faire que le butin n'eût pas été partagé, ordonna que chacun de ceux qui y avoient eu part, seroit obligé, par serment, de rapporter la dixième partie de ce qui lui étoit échu.

Pour exécuter ce decret, il fallut en venir à des extrémités fort tristes, & l'on ne put, sans de grandes violences, obliger des soldats qui étoient pauvres, & qui avoient essuyé tant de travaux & de fatigues, à rendre une si grosse portion de ce qu'ils avoient gagné, &, ce qui est encore plus rude, de ce qu'ils avoient déjà dépensé. Camillus, accablé de leurs plaintes, & manquant de meilleures couleurs pour déguiser sa faute, eut l'imprudence d'alléguer la plus mauvaise & la plus ridicule de toutes les excuses, & d'avouer franchement qu'il avoit oublié son vœu. Cela irrita encore davantage le peuple, qui disoit hautement, *qu'alors il avoit voué la dîme des dépouilles des ennemis, & que présentement il offroit la dîme des biens de ses citoyens.*

Cependant, chacun ayant emporté la part qu'il devoit, il fut résolu qu'on en feroit une grande urne d'or, & qu'on l'enverroit à Delphes ; mais l'or étoit fort rare à Rome : & comme les magistrats cherchoient les moyens d'en avoir, les dames Romaines, après avoir

délibéré entr'elles , donnerent tout l'or de leurs joyaux pour cette offrande (a) qui fut du poids de huit talens. (b) Le sénat , voulant récompenser & honorer dignement leur magnanimité , (c) ordonna qu'après leur mort

(a) *Qui fut du poids de huit talens*). Ce passage est considérable , en ce qu'il nous apprend que du tems de Camillus , tous les joyaux d'or des dames Romaines rassemblés , ne pesoient que huit talens , c'est-à-dire la somme de quatre-vingt mille écus ;

car le talent d'or ne valoit que dix fois le talent d'argent , dix mille écus. L'urne qu'on fit de cet or , étoit ce qu'on appelloit *crater* , un vaisseau assez grand , derrière lequel un homme pouvoit se cacher , comme Virgile dit de Rhætus , *Æneid. IX.*

Sed magnum metuens se post cratera tegebat.

Il falloit que le don fût considérable , pour tenir lieu de la aîme du butin.

(b) *Le sénat voulant récompenser & honorer dignement leur magnanimité*). Plutarque met la chose en beau , & ne dit point qu'on paya cet or aux dames qui le fournirent ; c'est ce que Tite-Live n'a pas oublié de marquer : *Pondere ab singulis auri accepto , æstimatoque , ut pecunie solverentur , crateram auream fieri placuit , quæ donum Apollini Delphos portaretur.* Liv. v , 25. Et cela est plus vraisemblable. Les Romains auroient-ils voulu s'acquitter de leur vœu aux dépens des femmes ? C'étoit bien assez pour elles d'avoir sacrifié leurs joyaux , & elles étoient dignes de louange , quoique le sénat leur en eût fait payer le prix.

(c) *Ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraison funèbre*). Cet honneur ne leur fut pas accordé en cette occasion ; mais quelques années après , lorsqu'elles eurent encore contribué tout leur or pour parfaire la somme qui avoit été promise aux Gaulois. Le seul privilege qu'on leur accorda en cette rencontre , ce fut d'aller aux sacrifices & aux jeux sur des chars couverts & sur'pendus , qu'on appelloit *pilën'a* , & d'aller les jours de fêtes & les jours ouvriers dans les rues sur des chars découverts , qu'on appelloit *carpenta*. *Honoremque ob eam munificentiam ferunt matronis habitum , ut pilento ad sacra ludosque , carpentis fesso profestoque uterentur.* Tite-Live , v , 25. Le *pilentum* étoit plus honorable que le *carpentum*.

on feroit leur oraison funebre, comme on faisoit celle des grands personnages; car auparavant ce n'étoit pas la coutume de louer publiquement les dames Romaines à leurs funérailles. Et pour porter cette offrande, on choisit parmi les plus considérables de la ville, (a) trois ambassadeurs, qu'on envoya sur un vaisseau (b) long, garni de bons rameurs, & orné comme pour une des plus augustes cérémonies.

La tempête & le calme penferent leur être également funestes; car après avoir été sur le point de périr par la tourmente, ils furent jettés par le calme dans un danger qui n'étoit pas moins grand, dont ils n'échapperent qu' par miracle, & lorsqu'ils ne s'y attendoient plus. Le vent leur ayant manqué près des isles (c) *Æoliennes*, les vaisseaux des *Lipariens* fondirent sur eux comme sur des corsaires; mais les *Lipariens*, voyant qu'ils ne faisoient que tendre les mains, qu'ils ne se défendoient que par des prières, ne les chargerent pas, & se contenterent de remorquer leur vaisseau & de le conduire dans leur port, où ils exposèrent en vente leurs biens & leurs personnes, après les avoir déclarés pirates, & ils ne les relâcherent qu'avec beaucoup de peine; persuadés enfin, (d) par la vertu &

(a) *Trois ambassadeurs*). L. Valérius, L. Sergius & A. Manlius. Tite-Live, v, 28.

(b) *Vaisseau long*). C'est-à-dire sur un vaisseau de guerre, sur une galere, & non

pas sur un vaisseau de charge.

(c) Les isles de Lipari, ou de Vulcain, entre l'Italie & la Sicile.

(d) *Par la vertu & par l'autorité du premier magistrat de*

par l'autorité du premier magistrat de la ville, appelé Timasithéus, qui, après avoir rendu aux Romains ce bon office, mit encore en mer quelques vaisseaux qui étoient à lui, les escorta dans leur voyage, & leur aida à consacrer leur offrande; (a) ce qui lui procura dans Rome les honneurs que sa générosité méritoit.

Les tribuns du peuple voulurent reparler de la loi qu'ils avoient faite sur le partage des citoyens pour aller habiter Veïes; mais la guerre des Falisques, qui survint fort à propos, ayant donné aux patriciens la liberté de tenir les comices à leur gré, (b) ils nommerent Furius Camillus tribun militaire, avec cinq autres; car les affaires qu'on avoit sur les bras demandoient un capitaine, qui, par son expérience dans la guerre, eût acquis beaucoup de réputation & d'autorité. Le peuple approuva ce choix par ses suffrages, & Camillus entra incontinent dans les terres des Falisques, & alla mettre le siège devant la ville de Phaleres, qui étoit bien fortifiée & pourvue de toutes les choses nécessaires. Il n'ignoroit pas que cette place

la ville appelée Timasithéus). Tite-Live n'a cru le pouvoir mieux louer qu'en disant : Vir Romanis similior quàm suis. « Homme plus semblable aux Romains qu'à ses citoyens ».

(a) *Ce qui lui procura dans Rome les honneurs que sa générosité méritoit). On établit*

le droit d'hospitalité entre les Romains & lui, par un decret du sénat, & on lui fit des présents aux dépens du public.

(b) *Ils nommerent Furius Camillus). Camillus fut alors tribun militaire pour la troisième fois, & ce fut la première année de l'olympiade XCVII, l'an de Rome 361.*

étoit fort difficile à prendre , & que son entreprise demandoit beaucoup de tems ; mais ces raisons-là mêmes l'y engagerent : car il vouloit, à quelque prix que ce fût, occuper ses citoyens , & empêcher qu'ils n'eussent le loisir de faire des cabales à Rome , & d'y exciter des séditions ; les Romains , à l'exemple des médecins , ayant presque toujours usé de ce remede , de pousser au-dehors les humeurs capables de troubler la république.

Les Phalériens, se reposant sur la bonté de leurs fortifications & de leurs remparts , faisoient si peu de cas du siège , que tous les habitans , hors ceux qui gardoient les murailles , alloient en robe dans la ville , & que leurs enfans fréquentoient les écoles à l'ordinaire , & sortoient de la ville pour se promener & s'exercer , sous la conduite de leur maître : car les Phalériens , à l'exemple des Grecs , avoient un maître commun, voulant que leurs enfans s'accoutumassent , dès leur bas âge , à être nourris & élevés les uns avec les autres. Ce maître donc , qui n'attendoit qu'une occasion de se servir de ces enfans pour trahir les Phalériens , les menoit tous les jours hors des murs , fort peu loin d'abord , & les remenoit ensuite dans la ville après qu'ils s'étoient exercés. Ainsi , les accoutumant peu à peu à s'éloigner davantage & à ne rien craindre , comme n'y ayant aucun danger ; enfin un jour qu'il les avoit tous assemblés , il donna exprès dans les gardes avancées des Romains , leur livra

ses écoliers, & demanda qu'on le menât à Camillus; ce qui fut exécuté.

Quand il fut devant lui, il lui dit : *qu'il étoit le maître d'école des Phalériens ; qu'il préféroit le plaisir de l'obliger à tous les devoirs de son emploi , & qu'il lui livroit la ville en lui livrant ces enfans.*

Camillus ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il trouva cette action horrible, & que se tournant vers ceux qui étoient avec lui, il leur dit : *que c'est une méchante chose que la guerre , & qu'elle cause d'injustices & de mauvaises actions ! (a) Cependant il ne laisse pas d'y avoir dans la guerre de certaines regles & de certaines loix pour les gens de bien. Et il ne faut pas être si avide de la victoire , qu'on n'évite avec soin le reproche de la devoir à des moyens impies & honteux : car un bon général doit compter sur sa propre vertu , & nullement sur la méchanceté & sur la perfidie des autres.* En même-tems il ordonna qu'on déchirât les habits de ce méchant homme, qu'on lui liât les mains derrière le dos, & qu'on donnât à ces enfans des verges & des courroies, afin qu'ils remenaient ce traître dans la ville en le fouettant toujours.

Cependant les Phalériens s'étant apperçus de la trahison de leur maître d'école, toute

(a) *Cependant il ne laisse pas d'y avoir dans la guerre de certaines loix*). Sunt & belli sicut pacis jura , justè-que ea non minus quam fortiter didicimus gerere. Tite-

Live, v, 17. Il y a du plaisir à comparer le discours que Tite-Live met là dans la bouche de Camillus, avec celui que Plutarque lui donne ici.

la ville étoit pleine de tristesse & de deuil pour une si grande perte ; les principaux , tant hommes que femmes , couroient tout forcés sur les murailles & aux portes sans savoir pourquoi. Au milieu de ce désordre & de ce tumulte , tout d'un coup ils apperçoivent leurs enfans qui ramenoient leur maître nud & lié , en le fouettant , & qui appelloient Camillus *leur dieu , leur sauveur & leur pere*. Ce spectacle remplit d'admiration , non-seulement les peres de ces enfans , mais tous les citoyens en général , & fit naître dans tous les cœurs un si violent desir de se remettre à la justice de Camillus , que sur l'heure même ils assemblent le conseil , & lui envoient des députés pour se rendre à lui , eux & leur ville.

Camillus envoya à Rome les députés , qui , ayant été introduits dans le sénat , dirent : *Que les Romains , en préférant la justice à la victoire , leur avoient enseigné à préférer leur défaite à leur liberté , & qu'ils avouoient qu'ils n'étoient pas si inférieurs aux Romains en puissance , qu'ils se reconnoissoient vaincus & surmontés par leur vertu*. Le sénat les renvoya à Camillus , afin qu'il en ordonnât comme il le jugeroit à propos. Camillus n'exigea que quelques sommes d'argent des Phalériens , fit alliance avec tous les Falisques , & s'en retourna à Rome.

Les gens de guerre , qui s'étoient attendus à piller la ville de Phaleres , voyant qu'ils s'en retournoient les mains vuides , se mirent

à accuser Camillus, & à le décrier auprès des autres citoyens, comme un homme qui haïssoit le peuple, & qui, par envie, avoit empêché les pauvres de profiter de cette occasion de s'enrichir.

Cependant les tribuns proposerent de nouveau la loi du partage des habitans, & vouloient la faire passer par les suffrages du peuple. Camillus, se chargeant volontiers de toute la haine que cette affaire pourroit lui attirer, (a) parla sur ce sujet avec tant de liberté & de force, qu'il l'emporta & fit abroger la loi; mais cela le rendit si odieux, qu'ayant perdu dans ce tems-là un de ses enfans, ce malheur domestique ne put adoucir le peuple irrité; quoique le bon naturel de Camillus lui fît supporter si impatiemment cette perte, qu'ayant été assigné à comparoître en justice, son affliction ne lui permit pas de sortir, & qu'il se tint renfermé dans sa maison avec les femmes.

Son accusateur étoit Lucius Apuléius, qui l'accusoit d'avoir détourné une grande partie des richesses de la Toscane; & pour appuyer l'accusation, on disoit qu'on avoit vu chez lui certaines portes d'airain qu'on y avoit prises. Le peuple étoit si animé, qu'on voyoit manifestement qu'il le condamneroit sur le moindre prétexte. Assemblant donc ses amis, ceux qui avoient fait la guerre avec lui, &

(a) *Parla contre cette loi avec tant de liberté & de force.*
On peut voir son discours dans

Tite-Live, liv. v, 30. Ce fut la première année de l'olympiade xcviij.

ses collègues , qui étoient en fort grand nombre , il les conjura de ne pas permettre qu'il fût condamné sur des accusations si pleines de calomnie , & d'empêcher qu'il ne devînt le mépris & la risée de ses ennemis. Ses amis , après avoir parlé & consulté ensemble , lui répondirent qu'ils ne pouvoient lui être d'aucun secours auprès de ses juges , & que tout ce qu'ils pouvoient faire , s'il étoit condamné à l'amende , c'étoit de lui aider à la payer.

Camillus, ne pouvant soutenir la honte d'une condamnation , résolut , dans le fort de son ressentiment , de sortir de la ville & de s'exiler lui-même. Après avoir donc embrassé sa femme & son fils , (a) il sortit de sa maison & alla jusqu'à la porte de la ville dans un profond silence : quand il fut prêt à sortir , il se tourna ; & levant ses mains vers le capitolé , il pria les dieux : *Que si c'étoit injustement , & par la violence ou par l'envie du peuple , qu'il étoit si honteusement chassé , les Romains s'en repentissent un jour , & qu'ils fussent obligés de témoigner à la face de l'univers le besoin qu'ils auroient de lui , & le regret que leur causeroit son absence.*

(b) Après qu'il eut prononcé ses impré-

(a) *Il sortit de sa maison*). Tout ceci n'arriva que quatre ans après la prise de Phalerés , la première année de l'olympiade xcviij , l'an de Rome 365.

(b) *Après qu'il eut prononcé ses imprécations contre ses citoyens , comme Achille*). Plu-

tarque fait bien connoître le jugement qu'il fait de ces imprécations de Camillus , en les comparant à celles qu'Achille fait contre les Grecs dans le premier livre de l'Iliade , car ce sont les mêmes ; & il n'y a qu'un homme emporté , violent , injuste , implacable , qu'il

cations contre ses citoyens, comme Achille, & qu'il fut parti, abandonnant sa cause, (a) il fut condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cens drachmes ; car l'as est une petite monnoie d'argent dont les dix font le dixain ou denier qui répond à notre drachme. (b) Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces malédictions furent suivies de l'effet, & qu'elles attirèrent sur les citoyens une punition qui fut la vengeance de leur injustice ; vengeance qui véritablement ne fut ni douce ni agréable à Camillus, & qui au contraire lui causa beaucoup de douleur, mais qui fut très-éclatante & très-honorable, tant la colere du ciel se déclara incontinent contre Rome : car elle amena un tems qui la remplit de meurtres, & versa sur elle comme un déluge de dangers accompagnés d'infamie, soit que ce fût uniquement l'ouvrage de la Fortune, (c) ou qu'il

se porte contre sa patrie à de si grands excès.

(a) *Il fut condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cens drachmes*). Le dixain ou denier Romain étoit de même poids & de même valeur que la drachme Attique, & valoit dix sols de notre monnoie, & il falloit dix asses pour faire un denier ; ainsi quinze mille asses fai-

soient justement quinze cens drachmes, & valoient sept cens cinquante livres, & quoi qu'il n'y eût pas de monnoie d'argent du tems de Camillus, c'étoit toujours la même proportion.

(b) *Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces malédictions furent suivies de l'effet*). C'est pourquoi Horace a dit, *Epod. V*, 89.

*Diva detestatio
Nulla expiatur victima.*

(c) *Ou qu'il y ait véritablement un Dieu pour empêcher que l'ingratitude*). C'étoit la déesse Nemesis, à qui les an-

y ait véritablement un Dieu commis pour empêcher que l'ingratitude n'outrage impunément la vertu.

Le premier signe, avant-coureur des maux qui menaçoient Rome, arriva au mois de Juillet ; (a) & ce fut la mort du censeur : car les Romains ont une vénération particulière pour ce magistrat, ils le tiennent pour sacré : & le second arriva peu de tems avant l'exil de Camillus. Un certain personnage, appelé Marcus Céditius, (b) qui n'étoit pas d'une famille noble, ni du corps du sénat, mais d'ailleurs d'une naissance honnête, & homme de bien, avertit les tribuns de l'armée d'une chose très-digne de considération. Il leur dit que la veille, comme il marchoit seul la nuit dans la rue-neuve, il entendit quelqu'un qui l'appelloit à haute voix, & que s'étant tourné il n'avoit vu personne, mais qu'il avoit entendu une voix qui étoit plus forte que celle d'un homme, & qui lui dit : *Marcus Céditius, dépêche-toi, dès le point du jour, d'aller dire aux tribuns de l'armée qu'ils attendent bientôt les Gaulois.* Cet avertissement ne fut

ciens ont attribué le soin de punir les mauvaises actions, & particulièrement l'orgueil & l'ingratitude.

(a) *Et ce fut la mort du censeur*. Le censeur C. Julius mourut cette année-là, & on nomma à sa place M. Cornélius ; mais dans la suite on se fit un scrupule de religion de remplir la place des censeurs qui mouraient

en charge, parce que Rome fut prise bientôt après ; c'est pourquoi non-seulement on ne remplit plus leur place, mais on obligea même l'autre censeur à se démettre de sa charge, lorsque son collègue étoit mort. Quelle superstition !

(b) *Qui n'étoit pas d'une famille noble*. Il étoit plébéien. Tite-Live, liv. v, 32.

pour les tribuns qu'un sujet de risée ; & bientôt après arriva la disgrâce de Camillus.

Les Gaulois étoient une nation (a) Celtique. On dit qu'à cause de leur trop grande multitude ils quitterent leur pays, qui ne pouvoit pas les nourrir, & qu'ils chercherent des terres plus fertiles. Ils étoient des millions d'hommes capables de porter les armes, & il y avoit encore un plus grand nombre de femmes & d'enfans. Les uns allerent du côté de l'Océan septentrional, passerent (b) les monts Riphéens, & occuperent les extrémités de l'Europe ; les autres s'établirent entre les Pyrénées & les Alpes, (c) près des Sénonois & des Celtoriens, où ils demeurèrent fort long-tems : (d) mais un jour ayant goûté,

(a) Les anciens appelloient *Celtes* tous les peuples du couchant & du nord. Strab. liv. 1.

(b) *Les monts Riphéens*). Les montagnes de la Sarmatie, de la Moscovie septentrionale.

(c) *Près des Senonois & des Celtoriens*). Le Senonois comprenoit Sens, Auxerre, Troyes, jusqu'à Paris. Les Celtoriens sont inconnus. Ortelius croit qu'il y a faute au texte. Voyez Tite-Live v, 34 & 35.

(d) *Mais un jour, ayant goûté pour la première fois d'un vin qui leur avoit été apporté d'Italie*). Tite-Live donne cela, non comme une vérité certaine, mais comme un bruit qui avoit couru. *Fam gentem*, dit-il, *traditur fama*

dulcedine frugum, maximeque vini nova tum voluptate captam, Alpes transiisse. Ruauld, dans ses *Animadversions*, s'étonne fort qu'on eût pu croire qu'une nation si belliqueuse se fût jettée dans l'Italie seulement pour l'amour du vin, qu'elle avoit trouvé excellent. Mais, quoi qu'il dise, la vraisemblance n'est pas entièrement bannie de ce conte. Nous connoissons encore aujourd'hui des Gaulois qui ne sont plus barbares, & qui seroient bien capables d'en faire autant. Et véritablement quelle raison plus forte pour déterminer des gens qui manquent d'habitation, à préférer une terre à une autre, que sa fertilité & l'excellence de ses fruits ? Cette tradition n'est

pour la première fois, du vin qui leur avoit été apporté d'Italie, ils furent si charmés de cette boisson, & si transportés par ce nouveau plaisir, qu'en étant plus les maîtres d'eux-mêmes, ils prirent leurs femmes & leurs enfans, & se jetterent du côté des Alpes pour aller chercher la terre qui portoit un si excellent fruit, traitant tous les autres pays de stériles & de sauvages.

Le premier qui leur porta du vin, & qui les excita à passer en Italie, ce fut un Toscan nommé Aruns, homme de grande naissance, & qui n'étoit pas d'un méchant naturel, mais à qui il étoit arrivé un fort grand affront, dont il cherchoit à se venger. Il étoit tuteur (a) d'un jeune orphelin, appelé Lucumon, le plus riche de la ville & le plus célèbre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance, & étant devenu grand, il n'en voulut pas sortir, faisant semblant d'aimer son tuteur & de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-tems il fut assez heureux pour cacher la

donc pas si terrible ni si injurieuse à la nation Gauloise, que l'a cru Ruauld. Quand Moïse envoya des espions pour reconnoître la terre de Chanaan, & pour lui en faire leur rapport, ces espions ne jugerent-ils pas de la bonté de cette terre promise par la grappe énorme de raisin qu'ils en rapportèrent, & ne dirent-ils pas à leur retour qu'ils avoient trouvé une terre dé-

coulante de lait & de miel ;
quæ revera fluit lacte & melle.
Nomb. XIII, 28.

(a) *D'un jeune orphelin, appelé Lucumon*). Ce nom-là ne se donnoit qu'à ceux qui étoient d'une grande naissance ; car c'étoit le nom que les Toscans donnoient à leurs rois. *Lucumones, qui reges sunt lingua Tuscorum.* Servius.

passion qu'il avoit pour la femme d'Aruns , & celle que cette femme avoit pour lui ; mais enfin leur passion devint si violente , que ne pouvant ni la vaincre ni la cacher , Lucumon entreprit d'enlever sa maîtresse & de la retenir publiquement : le mari le mit en justice ; mais il succomba , vaincu par le crédit , par les amis & par les largesses de Lucumon. De désespoir il quitta son pays ; & ayant ouï parler des Gaulois , il les alla trouver , & se mit à leur tête pour les mener en Italie.

D'abord les Gaulois s'emparèrent de toutes les terres que les Toscans avoient tenues anciennement , depuis les Alpes jusqu'à l'une & l'autre mer ; & une marque certaine que toute cette contrée étoit de la Toscane , ce sont les noms qui restent ; car la mer supérieure, ou Septentrionale, est appelée *Adriatique*, du nom de la ville Adria , bâtie par les Toscans ; & la mer inférieure , ou Méridionale , est encore appelée *la mer Toscane*. Tout le pays est planté d'arbres , plein de pâturages , & arrosé de plusieurs rivières. Il y avoit de plus dix-huit grandes villes où le commerce & le luxe regnoient à l'envi. Les Gaulois en chassèrent les Toscans & s'en rendirent maîtres ; mais cela étoit arrivé (a) longtemps auparavant.

Pour lors les Gaulois assiégèrent la ville de (b) Clusium. Les Clusiens eurent recours aux Romains , & les supplièrent d'envoyer

(a) Deux cens ans auparavant.

(b) *Clusium* , aujourd'hui *Chiusi*.

à ces barbares des ambassadeurs avec des lettres. Les Romains choisirent trois hommes des plus illustres, & leur envoyèrent trois freres de la maison des Fabiens. Les Gaulois les reçurent humainement à cause du nom de Rome; & cessant de battre la ville, ils leur donnerent audience, & écoutèrent leurs propositions. Les ambassadeurs leur demanderent *quel tort leur avoient fait les Clusiens, pour la réparation duquel ils fussent venus assiéger leur ville?* Brennus, roi des Gaulois, se prenant à rire, leur dit : *Les Clusiens nous font le tort de posséder plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, & de ne pas nous en faire part, à nous qui sommes étrangers, & en fort grand nombre & pauvres. C'est le même tort que vous avoient fait anciennement les Albains, les Fidenates & ceux d'Ardées, & que vous ont fait encore tout récemment les Véiens, les Capenates, & la plupart des Falisques & des Volsques, contre lesquels vous marchez avec toutes vos forces; & s'ils ne partagent avec vous leurs fortunes, vous les faites esclaves, vous pillez leurs biens & vous ruinez leurs villes. Et en cela, Romains, vous ne faites rien d'étrange ni d'injuste; mais vous suivez la plus ancienne de toutes les loix, qui ordonne que le plus foible obéisse au plus fort; depuis Dieu-même jusqu'aux bêtes brutes, à qui la nature a inspiré ce sentiment, que le fort domine sur le plus foible. Cessez donc d'avoir tant de pitié des Clusiens assiégés, de peur que votre exemple ne nous apprenne à*

avoir aussi pitié de tant de peuples que vous avez opprimés.

Cette réponse fit connoître aux ambassadeurs qu'il ne falloit point espérer d'accord avec Brennus ; c'est pourquoi ils entrèrent dans Clusium , encouragerent les assiégés , & les exciterent à faire une sortie avec eux ; soit qu'ils voulussent eux-mêmes reconnoître la valeur des barbares , ou leur faire éprouver la leur. Les Clusiens firent donc une sortie , & il y eut près des murailles un grand combat , dans lequel un des Fabiens, Quintus Ambustus , poussa son cheval contre un Gaulois remarquable par sa taille & par sa bonne mine , & que son courage avoit porté à devancer ses escadrons. D'abord il ne fut pas reconnu , tant parce que la mêlée fut fort prompte , que parce que l'éclat des armes éblouissoit les yeux ; mais après qu'il eut tué son ennemi , comme il voulut lui ôter ses armes, Brennus le reconnut , & prenant les dieux à témoin comme Quintus Ambustus , violant le droit des gens , & tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré parmi les hommes , avoit fait un acte d'ennemi , après être venu comme un ambassadeur , il fit cesser le combat ; & laissant là les Clusiens , il mena son armée vers Rome : mais afin que les Romains ne pussent pas lui reprocher qu'il profitoit avec plaisir de l'injustice d'un particulier , & qu'il n'avoit cherché qu'un prétexte , il envoya demander le coupable pour le punir , & s'avança à petites journées.

Le

Le héraut étant arrivé à Rome , le sénat fut assemblé ; la plupart condamnerent les Fabiens ; sur-tout les prêtres appelés Féciaux , se déclarerent contr'eux : & traitant cette affaire d'attentat qui regardoit la religion & qui intéressoit les dieux , ils déclarerent que le sénat , en faisant tomber la punition du crime sur la tête de celui qui l'avoit commis , délivreroit & déchargeroit tous les autres Romains de la coulpe qui les assujettissoit à la vengeance divine , & qui ne pouvoit être effacée que par cette expiation. Numa , le plus juste & le plus pacifique de tous les rois , avoit établi les féciaux , afin qu'ils fussent les gardiens de la paix , & les arbitres & juges souverains de la justice des causes pour lesquelles on entreprenoit la guerre. (a) Mais le sénat ayant renvoyé l'affaire au peuple , & les féciaux poursuivant Fabius avec la même ardeur , le peuple se moqua si ouvertement de leur poursuite , & témoigna tant de mépris pour la religion , en la traitant de vain scrupule , (b) qu'il élut ce même Fabius tribun militaire , & lui donna ses deux freres pour collegues.

(a) *Mais le sénat ayant renvoyé l'affaire au peuple.*) Le sénat commet ici une grande injustice ; il renvoie au peuple une affaire qu'il ne pouvoit décider sans condamner des gens de la première noblesse , ou sans s'exposer au reproche d'avoir attiré sur Rome de très-grands mal-

heurs. Mais ne valoit-il pas mieux éviter ces malheurs , en condamnant une famille , pour réparation du droit des gens violé par cette famille ?

(b) *Qu'il élut ce même Fabius tribun militaire , & lui donna ses deux freres pour collegues.*) Vers la fin de la première année de l'olym-

Les Gaulois n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle injure , que , ne pouvant la digérer , & pleins de rage , ils s'avancèrent vers Rome fans différer & avec une extrême diligence. Leur nombre , leur appareil , leur force prodigieuse & leur fureur , jetterent l'épouvante & l'effroi dans tous les lieux qui étoient fur leur passage : à la campagne & dans les villes on croyoit tout perdu ; mais cette frayeur fut vaine ; car fur le chemin ils ne commirent pas la moindre hostilité , & ne firent aucune violence ; seulement quand ils passoient auprès des villes , ils crioient à haute voix : *Qu'ils alloient à Rome , qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains , & qu'ils étoient amis de tous les autres peuples.*

Sur la nouvelle de la marche impétueuse des barbares , les tribuns militaires menent contr'eux les légions qui ne leur étoient pas inférieures en nombre : car il y avoit jusqu'à quarante mille combattans ; mais la plupart étoient des soldats levés à la hâte , & nullement aguerris ; d'ailleurs on négligea les dieux dans cette occasion : car on ne se mit nullement en devoir de les appaiser par des sacrifices favorables , & on ne consulta point les devins ; ce qui ne devoit point être oublié dans un si pressant danger , & sur le point d'une si grande bataille. (a) Une chose encore

piade XCVIII , l'an de Rome
366.

(a) Une chose encore qui
contribua beaucoup à leur

perte , ce fut la multitude des
chefs.) Ce n'est pas la pre-
miere fois que la multitude
des chefs a ruiné les affaires.

qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des chefs. Avant ce tems-là, pour des guerres bien moins dangereuses, les Romains avoient souvent élu un souverain magistrat qu'on appelloit dictateur, reconnoissant qu'il n'y avoit rien de si important dans les tems difficiles, que de n'être animés que d'un même esprit, & de n'obéir qu'à un chef qui eût seul toute la puissance; & en cette occasion ils négligerent d'y avoir recours. Mais ce qui leur fit autant de tort que tout le reste, ce fut l'ingratitude dont ils avoient usé envers Camillus : car cela fit connoître aux capitaines que la chose du monde la plus à craindre pour eux, c'étoit d'user de leur autorité, & de ne pas flatter le peuple.

Les Romains, s'étant avancés jusqu'à quatre-vingt-dix stades, camperent sur le bord du fleuve d'Allia, près du lieu où il se jette dans le Tibre. Les Gaulois les attaquèrent avec beaucoup de furie, & les tournerent en fuite dès le premier choc, à cause du désordre de leur armée : leur aile gauche fut d'abord renversée dans le fleuve, où l'on en fit un grand carnage ; la droite fut un peu moins maltraitée, parce que, pour se garantir de la première impétuosité des barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plupart de ceux qui composoient cette aile droite se sauverent à Rome ; au lieu que ceux de l'aile gauche,

Et on a souvent reconnu la vérité de cette maxime d'Homere, οἷα ἀγασθῆναι πολυκίρατον, *εἷς κίρατος ἕως. La pluralité des chefs n'est point bonne ; qu'il y ait un seul chef.*

qui échapperent après que les ennemis furent las de tuer , s'enfuirent à Veïes pendant la nuit ; persuadés que Rome étoit entièrement perdue , & que les barbares avoient déjà passé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient restés.

(a) Le combat fut donné dans la pleine lune , vers le (b) solstice d'été , le même jour qu'étoit arrivée , long-tems auparavant , la défaite des trois cens Fabiens qui furent tués par les Toscons ; mais le dernier malheur l'emporta sur le premier , & fit que ce jour-là fut appelé , à cause de ce fleuve , *la journée d'Alia* , nom qu'il conserve encore aujourd'hui.

Pour ce qui est des jours , & de savoir s'il y en a qui soient naturellement funestes , (c) ou si Héraclite a eu raison de reprendre Hésiode ,

(a) *Le combat fut donné dans la pleine lune , vers le solstice d'été.*) Denys d'Halicarnasse écrit que ce combat fut donné environ la première année de l'olympiade **xcviii** , sous l'archonte Pyrgion ; & cela s'accorde avec le calcul que j'ai suivi pour l'an de Rome , parce que les olympiades enjamboient toujours sur l'année du consulat ,

(b) Le 16 de Juillet.

(c) *Ou si Héraclite a eu raison de reprendre Hésiode , qui établit des jours heureux & des jours malheureux.*) Hésiode a ajouté , à la fin de ses livres *des œuvres & des jours* , une petite pièce de soixante-quatre vers , où il traite de la différence des jours , qu'il prétend naturel-

lement heureux , ou malheureux , ou moyens. Par où il paroît que cette superstition , qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans l'esprit du peuple , est très-ancienne. Les payens fondaient cette différence , ou sur la vertu occulte des nombres , ou sur la nature des divinités qui présidoient à ces jours , ou sur l'observation de ce qui s'étoit passé. Chrysippe combattit cette erreur avec beaucoup de force , en faisant voir que tous les jours sont semblables , & que ce qui arrive de bien ou de mal ne vient nullement de la vertu de ces jours , mais d'une cause très-différente qui ne dépend point d'un tel ou d'un tel jour.

qui établit qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux, & de lui reprocher qu'il a ignoré la nature des jours, qui est toujours la même; c'est une question que nous avons traitée (a) ailleurs. Cependant il ne fera peut-être pas hors de notre sujet de rapporter ici quelques exemples qui semblent favoriser l'opinion du poëte Grec. (b) Un jour heureux pour les Béotiens, c'étoit le cinquième du mois d'Août, qu'ils appellent *Hippodromion*, & que les Athéniens nomment *Hécatombæon*. Car ce jour-là ils remportèrent deux célèbres victoires, qui, toutes deux, mirent la Grece en liberté; l'une à la bataille de Leuctres; (c) & l'autre, plus de deux cens ans aupara-

(a) Dans un traité appelé *Differtations physiques sur les jours*. Il est perdu.

(b) *Un jour heureux pour les Béotiens, c'étoit le cinquième du mois d'Août.*) Cependant Hésiode avoit dit, que tous les cinquièmes jours des mois étoient malheureux, parce qu'alors les furies étoient en campagne. Belle observation!

(c) *Et l'autre plus de deux cens ans auparavant, à celle de Géraste.*) On a fort bien vu qu'il y avoit ici deux fautes considérables. La première pour le tems; car cette défaite des Thessaliens & de leur chef Lattamyas par les Béotiens, n'arriva que peu de tems avant le combat des Thermopyles, quelque cent ou cent dix ans avant la ba-

taille de Leuctres, comme Plutarque même l'a écrit dans l'un de ses traités de Morale; & l'autre faute est pour le lieu; car ce combat fut donné dans la Béotie, & Géraste est au fond de l'Eubée. J'ai souvent remarqué que lorsqu'un lieu peu célèbre a un nom qui approche de celui d'un lieu plus connu & plus renommé; ce dernier prend ordinairement la place de l'autre, comme cela est arrivé ici, où les copistes ont mis *Géraste*, qui est le promontoire le plus méridional de l'Eubée, & un promontoire fort célèbre, pour *Céresse*, qui est un fort de la Béotie au-dessus de Thespies. C'est à *Céresse*, & non à *Géraste*, que Lattamyas & les Thessaliens furent battus par les Béotiens, comme le fa-

vant, à celle de Géraeste, lorsqu'ils défirent Lattamyas & les Thébaliens; & d'un autre côté, les Perses ont été malheureux en différens tems; dans le mois (a) d'Octobre: car le six, ils perdirent la bataille de Marathon; le trois, ils furent battus à Platées, & une autre fois à Mycale; & le vingt-six à Arbeles. Vers la pleine lune du même mois, les Athéniens, sous la conduite de Chabrias, gagnèrent contre les Lacédémoniens la bataille navale près de l'isle de Naxe; & le vingt, celle de Salamine, comme nous l'avons montré dans le traité que nous avons fait des jours. Le mois de (b) Juin a aussi causé de grands malheurs aux barbares; car dans ce mois-là Alexandre défit les lieutenans du roi de Perse près du Granique; & les Carthaginois furent battus ensuite par Timoléon le vingt-quatre du même (c) mois, jour remarquable sur-tout par la prise de Troie, comme le prétendent (d) Ephorus, (e) Callisthene, (f) Damastes

avant moi. Pausanias en parle en ces termes dans les Béoïques: ἐστὶ δὲ ἔχουρὸν Κυρίον ὁ Κρησσοῦς ἐν τῶν Θεσπείων, ἐν ᾧ καὶ πάλαι παρὶ ἀνισκευάσαντο (Βιωτοῖ) κατὰ τὴν ἐπιστρατίαν τῶν Θεσσωῶν. *Céresse est un fort sur le chemin de Thespies, où les Béoïens se retirèrent quand les Thébaliens entrèrent en armes dans leur pays.*

(a) Dans le mois Boedromion.

(b) Le mois Thargelion.

(c) Le mois Metagitnion.

(d) Ephorus.) Ephorus de

Cumes, disciple d'Isocrate. Il avoit écrit l'histoire de 750 ans, où il embrassoit tout ce qu'avoient fait les Grecs & les barbares depuis le retour des Héraclides.

(e) Callisthene.) Disciple & cousin d'Aristote. Entr'autres ouvrages, il avoit fait un traité de la guerre de Troie; il fut accusé d'avoir conspiré contre Alexandre, & mourut dans la torture, quoique innocent.

(f) Damastes.) Disciple d'Hellanicus, Il étoit de Si-

& Phylarchus. Au contraire, le mois de Septembre, que les Béotiens appellent *Panemus*, n'a pas été favorable aux Grecs : car le sept, ils perdirent la bataille contre Antipater à Cranone, où ils furent entièrement défaits ; & auparavant ils avoient été battus à Chéronée par Philippe. Et le même jour du même mois & de la même année, les troupes, qui avoient passé en Italie avec Archidamus, furent taillées en pieces par les barbares. Les Carthaginois évitent sur-tout le vingt-deux du même mois, comme un jour qui leur a toujours été funeste. Je n'ignore pourtant pas que, dans le tems de la célébration des mysteres, la ville de Thebes fut ruinée par Alexandre-le-Grand, & qu'après cela les Athéniens furent obligés de recevoir une garnison de Macédoniens, vers le vingt du mois d'Octobre, auquel jour ils font la mystérieuse procession (a) de Bacchus avec tant de pompe. Un même jour a été aussi heureux & malheureux pour les Romains ; (b) car leur armée, commandée par Cæpion, fut défaite par les Cimbres ; & quelque tems après, à pareil jour, sous Lucullus, ils vainquirent Tigrane & les Arméniens. Je n'ignore pas non plus qu'Attalus & Pompée moururent le même jour qu'ils étoient nés.

gée, promontoire de la Troade. Il avoit fait une histoire grecque, & un traité des ancêtres de ceux qui avoient été au siège de Troie.

(a) *De Bacchus.* Qu'ils portoient à Eleusine.

(b) *Car leur armée commandée par Cæpion, fut défaite par les Cimbres.* Le proconsul Q. Servilius Cæpio, qui commandoit l'armée. Cette défaite arriva l'an de Rome 648.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres exemples de gens qui , dans le même jour , en différens tems , ont éprouvé la bonne & mauvaise fortune. Quoi qu'il en soit , les Romains tiennent le jour de cette défaite d'Allia pour un de leurs jours funestes dans tous leurs mois ; & la crainte & la superstition étant beaucoup augmentées à cause de cet accident , comme cela arrive d'ordinaire , ils ajoutent à ce jour-là dans chaque mois les deux qui le suivent , & ils les croient également malheureux ; mais c'est de quoi nous avons écrit plus exactement dans notre traité des (a) questions Romaines.

Après une victoire si complète , si les Gaulois eussent vivement poursuivi les fuyards , rien ne pouvoit empêcher Rome d'être entièrement détruite , & ceux qui étoient dedans d'être tous passés au fil de l'épée , tant ceux qui se fauvoient de la bataille jettoient de terreur dans l'esprit de ceux qui les recevoient , & tant ils remplissoient la ville d'épouvante & de trouble. Mais les Gaulois , ne pouvant s'imaginer que leur victoire fût si grande , & poussés d'ailleurs par l'excès de leur joie à faire bonne chere , ne s'amuserent qu'à partager les dépouilles qu'ils avoient trouvées dans le camp des Romains ; ce qui facilita à la populace , qui s'enfuit de la ville , le moyen de se retirer ; & donna à ceux qui y restèrent le tems de reprendre courage & de pourvoir à leur sûreté : car , abandonnant le reste de la

(a) C'est la question 2.

ville , ils se fortifierent dans le capitolé qu'ils remplirent de toutes sortes d'armes ; & leur premier soin fut d'y retirer les choses saintes & tout ce qui regardoit la religion. Les vestales s'enfuirent & emporterent leur feu avec toutes les autres choses sacrées , dont la garde leur est commise. Il y a pourtant des auteurs qui écrivent qu'elles ne gardent que le feu immortel que Numa consacra , & qu'il leur confia comme le principe de toutes choses ; car le feu est , de tous les élémens , celui qui a le plus de mouvement de sa nature. (a) Or , toute génération est mouvement , ou du moins avec mouvement. (b) Les autres parties de la matiere , si la chaleur vient à manquer , demeurent oisives & inutiles , & dans une espece de mort. Elles desirerent & recherchent la force du feu comme leur ame ; & elles n'ont pas plutôt trouvé cette chaleur vivifiante , qu'elles sont disposées à agir ou à souffrir. C'est pourquoi ce prince , parfaitement instruit des secrets de la nature , & qui , à cause de sa sagesse , passoit pour avoir des conver-

(a) Or toute génération est mouvement , ou du moins un mouvement.) Après avoir dit que toute génération est mouvement , de peur qu'on ne l'accusé de tomber dans l'opinion de ceux qui soutenoient qu'il n'y avoit qu'un principe des êtres , il se reprend & dit , ou du moins avec mouvement.

(b) Les autres parties de la matiere , si la chaleur vient à

manquer , demeurent oisives.) Si la chaleur est nécessaire à la matiere pour la mettre en mouvement , la matiere est nécessaire à la chaleur pour l'entretenir. Il faut que le feu donne du mouvement à la matiere sans la consumer , & que la matiere nourrisse le feu sans l'éteindre. Hippocrate , dans le premier livre de la Diete.

fations particulieres avec les mufes , confacra ce feu , & voulut qu'on le gardât toujours vivant , fans le laiffer jamais éteindre , comme la parfaite image de la vertu immortelle qui arrange & conférve tout cet univers. Les autres difent que , felon la coutume des Grecs , le feu brûle toujours devant les lieux fains , comme une marque de la pureté qu'ils exigent ; mais ils foutiennent qu'au-dedans il y a des chofes cachées , qu'il n'eft permis de voir qu'à ces vierges facrées qu'ils appellent veftales. Le bruit même a couru que le palladium , qu'Enée porta de Troie en Italie , y étoit enfermé.

(a) On conte que Dardanus , ayant bâti la

(a) On conte que *Dardanus* , ayant bâti la ville de Troie , confacra les dieux de *Samothrace* qu'il avoit portés avec lui.) Le poëte *Arctinus* , difciple d'*Homere* , & après lui *Callistratus* , qui avoit fait l'hiftoire des chofes de *Samothrace* , ont écrit que *Chryfe* , fille de *Pallas* , fe mariant à *Dardanus* , lui porta en dot des préfens qu'elle avoit reçus de *Minerve* , qui confiftoient en deux statues de cette déefle , & en quelques statues des grands dieux ou dieux *Cabires* ; qu'après que les *Arcadiens* , pour fuir le déluge , fe furent retirés à *Samothrace* , *Dardanus* fit bâtir un temple à ces dieux , dont il ne dit le nom à perfonne , & leur établit un culte ; qu'il transporta enfuite en *Afie* ces statues ;

que fes descendans les confacrerent dans un temple de la citadelle d'*Ilion* , où elles étoient gardées avec grand foin ; & que la ville baffe ayant été prife par les Grecs , *Enée* fe rendit maître de la citadelle , enleva ces dieux & les porta en Italie. *Denys d'Halicarnaffe* femble être perfuadé que parmi ces dieux Troyens étoient les dieux *Pénates* , qu'il avoit vus dans un vieux temple à Rome. C'étoient deux jeunes hommes affis , tenant chacun une lance , d'un ouvrage fort antique , & avec cette infcription *DENAS* , pour *PENAS* , à quoi s'accorde ce vers de *Virgile* : *Cum penatibus & magnis diis*. Je crois qu'il eft très-inutile de rechercher quels étoient ces dieux , puiſque les

ville de Troie , consacra les dieux de Samothrace qu'il avoit portés avec lui , & qu'il leur établit un culte & des sacrifices ; & qu'à la prise de Troie Enée enleva ces mêmes dieux , & les porta en Italie. Ceux qui prétendent mieux savoir ces mystères, disent qu'il y a deux tonneaux qui ne sont pas fort grands , dont l'un est ouvert & vuide , & l'autre est plein & fermé , & qu'ils ne peuvent être vus que des seules vestales. Mais d'autres soutiennent que ces derniers ont été trompés, sur ce que ces vierges, dans le tems de leur fuite , mirent la plupart des choses sacrées dans deux tonneaux qu'elles enterrent sous le temple de Quirinus , d'où l'endroit même a été appelé *Déliola*, du nom de ces tonneaux ; & prenant avec elles ce qu'il y avoit de plus saint & de plus considérable , elles s'enfuirent le long de la rivière.

Parmi ceux qui prenoient la fuite, il y avoit un plébeïen , appelé *Lucius Albinus* , qui emmenoit sur un charriot sa femme , ses petits enfans , & les plus nécessaires de ses meubles. Dès que cet homme eut apperçu ces vestales qui portoient entre leurs bras les choses sacrées , marchant sans aucune aide , & ayant beaucoup de peine à se traîner , il fit descendre sa femme & ses enfans , jeta tous ses meubles , & donna son charriot à ces saintes filles , afin qu'elles s'en servissent pour se retirer dans quelque une des (a) villes grecques.

peuples mêmes qui les adoroient ont toujours ignoré leur nom. On ne peut faire

que des conjectures très-incertaines.

(a) Il les conduisit lui-même

Cette grande piété d'Albinus, & ce respect qu'il eut pour la Divinité dans un tems si dangereux & si difficile, m'ont paru dignes que j'en fisse mention dans ce récit, & que je tâchasse de les conserver dans le souvenir des hommes.

Tous les autres prêtres des dieux & les plus vénérables vieillards de la ville, (a) qui avoient été consuls, ou qui avoient obtenu l'honneur du triomphe, n'eurent pas le cœur d'abandonner la ville; mais prenant leurs plus belles robes sacrées, ils adressèrent aux dieux une prière solennelle, dont le formulaire leur fut dicté, selon la coutume, par le souverain pontife, comme se dévouant eux-mêmes pour leur patrie, & s'assirent dans la grande place sur des sièges d'ivoire, attendant la fortune qu'il plairoit aux dieux de leur envoyer.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva avec son armée. Les portes ouvertes & les murailles sans gardes & sans défense, lui donnerent d'abord quelque soupçon; car il ne pouvoit croire que les Romains abandonnassent ainsi la partie, & qu'ils fussent si abattus. Enfin, ayant connu la vérité, il entra par la porte Colline, & prit Rome, quelque trois cens soixante (b) ans après sa fondation, (c) au

à Cœres, ville grecque, bâtie par les Pélasges.

(a) Tous ceux qui avoient été magistrats curules, c'est-à-dire ceux qui avoient le droit d'être assis sur le siège d'ivoire.

(b) C'étoit 366 ans après.

(c) *Au moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr & fidèle de ce tems-là.*

Tite-Live fait assez connoître au commencement du livre VI, qu'on n'a de ce tems-là aucun compte qui soit fidèle, tant parce que les Ro-

moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr & fidele de ces tems-là, dont le désordre & la confusion ont rendu beaucoup de choses, même moins anciennes, fort douteuses & fort obscures.

(a) Cependant un bruit sourd de cette calamité & de cette prise se répandit d'abord jusqu'en Grece; (b) car Héraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là, écrit dans son traité de l'ame, qu'il vint des nouvelles d'Occident qu'une armée, venue du pays des Hyperboréens, avoit pris une ville grecque nommée *Rome*, qui étoit dans cette contrée près de la grande mer; (c) mais je ne

mais ne se mêloient presque pas encore d'écrire, que parce que les commentaires des pontifes & les autres monumens publics & particuliers, avoient été la plupart consumés par le feu. Chose étrange, pendant que la Grece avoit tant de grands historiens, tant d'excellens poètes, & tant de grands philosophes, Rome n'avoit encore aucun écrivain; elle n'en connoissoit même aucun, comme Horace l'affure dans la première épître du second livre. Les Romains commencerent fort tard à lire les écrits des Grecs.

(a) *Cependant un bruit sourd de cette calamité & de cette prise se répandit jusqu'en Grece.*) Le peu de bruit que fit en Grece cette prise de Rome par les Gaulois, est une marque certaine du peu de commerce

que les Grecs avoient alors en Italie.

(b) *Car Héraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là.*) Il en étoit si peu éloigné, qu'il vivoit dans ce tems-là même, puisqu'il étoit disciple de Platon, & qu'il le fut ensuite d'Aristote. Quand Rome fut prise, Platon n'avoit que 41 ans.

(c) *Mais je ne m'étonne pas qu'un historien aussi fabuleux & aussi menteur qu'Héraclide, ait amplifié & embelli.*) Ce jugement que Plutarque fait d'Héraclide, ne paroît pas bien fondé; il l'accuse d'avoir embelli la prise de Rome, & de lui avoir donné un air de fable, en y ajoutant ces grands termes d'*Hyperboréens* & de *grande mer*; mais ce terme d'*Hyperboréens* n'est pas plus fabuleux que

m'étonne pas qu'un écrivain aussi fabuleux & aussi menteur qu'Héraclide, ait amplifié & embelli la vérité de cette prise de Rome, en y ajoutant ses Hyperboréens & sa grande mer. Le philosophe Aristote témoigne formellement qu'il avoit oui dire que la ville de Rome avoit été prise par les Gaulois : (a) mais il dit que celui qui la sauva étoit Lucius. Or Camillus étoit appelé Marcus, & non pas Lucius ; mais ils n'en ont parlé que par ouï-dire.

Brennus, étant maître de Rome, fit assiéger le capitolé par une partie de ses troupes, & avec le reste il descendit par la grande place. Là, voyant tous ces vieillards assis avec tous leurs ornemens, & dans un profond silence, qui ne se levoient point à l'approche des en-

Nation Celtique, ni celui de *grande mer* plus recherché que celui de *mer Etrurienne* ou *Toscane*. Plutarque avoit oublié que les anciens appelloient la mer Méditerranée *la grande mer*, par opposition au pont Euxin, ne connoissant pas encore l'Océan, & qu'ils donnoient aux peuples du Nord le nom d'*Hyperboréens*, qui ne signifie autre chose que *fort septentrionaux*. On peut voir Strabon, livre XI, & ce qui a été remarqué sur Festus au mot *Hyperborei*. Cela n'empêche pas qu'Héraclide de Pont ne fût un écrivain fabuleux & menteur ; car c'étoit le vice non-seulement des anciens historiens, mais aussi des philosophes : ils mêloient la

fable à l'histoire, pour rendre leurs écrits plus merveilleux, & par-là plus agréables ; mais ils ne laissoient pas quelquefois de dire vrai, comme on le voit par Hérodote, aussi fabuleux qu'Héraclide.

(a) *Mais il dit que celui qui la sauva étoit appelé Lucius.* L'histoire Romaine n'étoit pas encore bien connue en Grèce du tems d'Aristote, & ce philosophe peut fort bien avoir confondu les noms ; mais peut-être aussi a-t-il voulu parler de Lucius Albinus, & qu'il a prétendu que ce fut lui qui, en sauvant par sa piété les vestales & les dieux qu'elles portoient, fut la première cause du salut de Rome.

nemis , qui ne changeoient point de visage , & qui , tranquillement appuyés sur leurs bâtons , se regardoient sans donner aucune marque de crainte , il fut frappé d'admiration. Les Gaulois , étonnés comme lui d'un spectacle si surprenant , furent long-tems sans oser ni les approcher ni les toucher , les regardant comme des dieux qui ne manqueroient pas de punir leur insolence ; jusqu'à ce qu'un d'eux , plus hardi que les autres , s'approcha de Manius Papirius , & avançant la main , la passa doucement le long de sa barbe , qui étoit fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête & le blessa dangereusement ; le barbare irrité tira son épée & le tua. Ils tuerent ensuite tous les autres sur leurs sièges , & passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent devant eux. Ils employèrent plusieurs jours à piller les maisons & saccager la ville , où ils mirent enfin le feu pour se venger de ceux qui occupoient encore le capitolé , & qui , bien loin de se rendre , après en avoir été sommés , repoussèrent vigoureusement leurs attaques en défendant leurs retranchemens. Voilà pourquoi ils ruinerent la ville & passèrent au fil de l'épée tous ceux qui tombèrent entre leurs mains , sans épargner ni âge ni sexe.

Le capitolé tenant plus long-tems qu'ils n'avoient cru , & les vivres (a) commençant à leur manquer , ils partagerent leur armée ;

(a) Car le feu en avoit consumé la plus grande partie , & ceux de la campagne avoient été portés à Veïes.

une partie demeura avec le roi pour continuer le siège ; & l'autre partie , se divisant par compagnies & par bandes , se dispersa & alla fourrager la campagne & piller les bourgs avec une entière sécurité & une extrême confiance en leur bonne fortune. Par hazard la plus grosse troupe & la mieux disciplinée alla du côté d'Ardées , où Camillus , depuis son exil , menoit la vie d'un simple particulier , sans se mêler d'aucune affaire ; mais alors , réveillé par tout ce qui se passoit , & ranimant ses espérances , il étoit agité de différentes pensées , & cherchoit les moyens , non pas de se dérober à la fureur des Gaulois , mais de les repousser & de les vaincre , si l'occasion s'en présentoit. Voyant donc que les habitans d'Ardées étoient assez forts en nombre , mais qu'ils manquoient de résolution & de courage , à cause du peu d'expérience & de la lâcheté de leurs chefs , il s'adressa à la jeunesse , & leur dit : *Qu'il ne falloit pas imputer la défaite des Romains à la valeur des Gaulois , ni s'imaginer que les calamités , qui leur étoient arrivées pour avoir manqué de prudence & pour avoir suivi de mauvais conseils , fussent l'ouvrage de ceux qui n'avoient rien contribué à leur victoire ; mais qu'il falloit attribuer ce revers à la Fortune , qui avoit voulu montrer son pouvoir ; que plus il y avoit de danger , plus il étoit glorieux de repousser une guerre étrangère & barbare , qui , comme le feu , ne finissoit & ne s'éteignoit qu'après avoir consumé tout ce qu'elle avoit vaincu ; que s'ils*

vouloient avoir de la fermeté & du courage, il leur promettoit, en tems & lieu, une victoire aisée & sans aucun danger. Comme il vit les jeunes gens touchés de ses discours, il alla aux chefs & au sénat d'Ardées; & les ayant persuadés, il arma tous ceux qui étoient en âge de porter les armes; & de peur que l'ennemi, qui étoit fort près, n'en fût informé, il les tint renfermés dans la ville.

Les Gaulois revenant chargés de butin, après avoir couru & fourragé tout le pays, camperent en désordre & avec beaucoup de négligence, & ne pensèrent qu'à boire; la nuit les surprit yvres, & le silence regna seul dans leur camp. Camillus averti par ses espions, fit sortir ses troupes d'Ardées; & ayant fait sans bruit tout le chemin qui étoit entre les ennemis & la ville, il arriva à leur camp sur le minuit. D'abord il fit jetter de grands cris à ses troupes, & commanda aux trompettes de sonner pour effrayer les barbares qui, à ce grand bruit, revenoient à peine de leur somme & de leur ivresse. Il y en eut quelques-uns qui se réveillèrent en sursaut, & qui, prenant les armes, soutinrent quelque tems l'effort de Camillus, & moururent en combattant; mais la plupart, accablés de vin & de sommeil, furent tués tout endormis. Le petit nombre de ceux qui se sauvèrent à la faveur de la nuit, fut rattrapé le lendemain par la cavalerie qui, les trouvant errans & dispersés, en fit un grand carnage.

La Renommée fema aussi-tôt le bruit de cette défaite dans toutes les villes voisines, & porta quantité de jeunes gens à se joindre à Camillus, sur-tout les Romains qui, après la journée d'Allia, s'étoient réfugiés à Veïes, & qui alors déploroient leurs malheurs par de telles plaintes : *Quel capitaine*, disoient-ils, *la Fortune a ravi à la ville de Rome pour le donner à celle d'Ardées, afin de la rendre illustre par ses grands exploits ! Et cependant celle qui a porté & qui a nourri un si grand homme, demeure entièrement perdue & détruite : & nous, faute de capitaine, nous nous tenons renfermés derrière les murs d'une ville étrangère, & nous demeurons les bras croisés, trahissant malheureusement l'Italie. Revenons de cette honteuse langueur, & envoyons demander notre général au peuple d'Ardées ; ou, prenant nous-mêmes les armes, allons nous ranger sous ses étendarts. Car enfin il n'est plus banni, & nous ne sommes plus citoyens, puisqu'il n'y a plus de Rome, & que notre patrie est entre les mains de nos ennemis.*

Cet avis fut approuvé, & l'on députa sur l'heure même à Camillus, pour le prier d'accepter la charge de général ; (a) mais Camillus

(a) *Mais Camillus répondit qu'il n'accepteroit cette charge.* C'étoit certainement l'esprit de Camillus, qui n'auroit pas seulement changé le lieu de son exil, sans l'ordre du sénat & du peuple, comme Tite-Live le dit formellement ; mais le même Tite-

Live écrit que ce furent les Veïens qui, avant que d'appeller Camillus, envoyèrent en demander la permission au sénat ; sur quoi il fait cette belle réflexion qui mérite de n'être pas oubliée : *Adeo regēbat omnia pudor, discriminaque rerum, prope perditis*

répondit qu'il n'accepteroit cette charge qu'après que les citoyens , qui étoient dans le capitolé , auroient confirmé leur choix par leurs suffrages , selon les loix ; & que pendant qu'ils vivroient , il les regarderoit comme le corps de la république , leur obéiroit avec une entière soumission , & n'entreprendroit rien sans leur ordre.

On admira la modération & la probité de Camillus ; mais on n'avoit personne pour porter ces nouvelles au capitolé ; il paroissoit même entièrement impossible de faire entrer quelqu'un dans cette citadelle ferrée de si près par les ennemis , qui étoient maîtres de la ville. Heureusement , parmi les jeunes gens , il y eut un certain Pontius Comminius , d'une naissance médiocre , ou moyenne , mais qui brûloit d'envie de se signaler & d'acquérir de la gloire ; il s'offrit volontairement à courir ce danger. Il ne voulut pas se charger de lettres , de peur que , venant à être pris , les ennemis ne découvriissent le dessein de Camillus ; mais prenant une méchante robe , sous laquelle il cacha quelques pieces de liége , il se mit en chemin , & marcha tout le jour sans aucune crainte. A l'entrée de la nuit il arriva près de la ville ; & voyant qu'il ne pouvoit passer la riviere sur le pont , qui étoit gardé , il entortilla sur sa tête sa robe , qui étoit peu

rebus , servabant. « Tant la » exactitude , jusqu'aux moindres formalités en toutes choses , lors même que tout étoit presque perdu »

chargée d'étoffe , & assez légère , & se mit à la nage , soutenu par ces écorces de liége , avec lesquelles il traversa le fleuve jusqu'à la ville ; & continuant son chemin , en évitant toujours les endroits où il jugeoit , par le bruit & par les feux , que l'on faisoit la meilleure garde , il gagna la porte (a) Carmentale , où le silence étoit le plus grand , & du côté de laquelle le mont du capitolé étoit le plus roide , & le rocher qui l'environne le plus escarpé ; il grimpa sur ce rocher par l'endroit le plus difficile & le plus desert , avec beaucoup de travail & de peine , sans être aperçu , & arriva jusqu'aux premières sentinelles : après qu'il les eut salués , & qu'il leur eut dit son nom , ils le reçurent avec une extrême joie , & l'envoyerent aux magistrats.

Le sénat fut assemblé sur l'heure même. Pontius leur apprit la victoire que Camillus avoit remportée , & dont ils n'avoient pas eu le moindre vent , leur dit la résolution des soldats , & les exhorta à confirmer la charge de général à Camillus , vu que c'étoit le seul à qui les Romains de dehors étoient résolus d'obéir. Ces nouvelles entendues , le sénat , après avoir délibéré quelque tems , élut Camillus dictateur , & renvoya par le même chemin Pontius , qui eut à son retour la même bonne fortune ; car il passa sans être aperçu , & rapporta aux Romains de dehors les ordres du sénat , dont ils furent fort joyeux.

(a) *Porte.*) Ainsi appellée à cause du temple de Carmenta , mered'Evandre , qui étoit tout auprès au pied du capitolé.

Camillus trouva vingt mille hommes en armes ; & ayant joint à cette armée un plus grand nombre d'alliés , il se prépara à aller attaquer les barbares. Voilà de quelle maniere Camillus fut élu dictateur pour la seconde fois. Il se rendit incontinent à la ville de Veïes ; & s'étant mis à la tête de l'armée avec tous les secours des alliés , il marcha contre les ennemis.

Dans ce tems-là quelques-uns des barbares, qui étoient au siège , passant par hazard près de l'endroit par où Pontius étoit monté la nuit au capitolé , & appercevant en plusieurs endroits les traces de ses pieds & de ses mains , comme en grimpant il s'étoit accroché à tout ce qu'il avoit pu empoigner , les herbes & les brossailles qui étoient le long des rochers , foulées , & la terre éboulée par-ci par-là , ils allerent en faire le rapport au roi , qui , s'étant rendu sur les lieux , & ayant considéré de près ce qu'on lui avoit rapporté , ne dit rien sur l'heure ; mais le soir il assembla tous ceux qui étoient les plus dispos & les plus légers parmi ses troupes , & les plus propres à gravir sur les monts les plus escarpés , & leur dit : *Les ennemis nous montrent eux-mêmes le chemin qui nous étoit caché jusqu'ici , & nous font voir que ce rocher n'est ni impraticable ni inaccessible. Ce nous seroit une grande honte , après de si heureux commencemens , de désespérer de la fin & d'abandonner ce fort comme imprenable , lorsque les ennemis mêmes nous marquent les endroits par où il peut être pris : où*

un seul homme a pu monter , plusieurs y monteront l'un après l'autre ; cela sera même d'autant plus facile , qu'ils s'entr'aideront : je destine de grandes récompenses & de grands honneurs à tous ceux qui , en cette occasion , auront donné des preuves de leur courage.

Les Gaulois , excités par ces promesses , promirent gaiement de monter. En effet , sur le minuit ils commencerent à grimper à la file avec un fort grand silence , en s'accrochant à des rochers fort escarpés & fort difficiles , mais qu'ils trouverent pourtant moins inaccessibles qu'ils n'avoient pensé ; de maniere que les premiers avoient déjà gagné la hauteur , & alloient se rendre maîtres des retranchemens , & faire main-basse sur les sentinelles qui étoient tous endormis ; car ni homme ni chien ne les avoit découverts : mais il y avoit des oies sacrées qu'on nourrissoit autour du temple de Junon. Auparavant on leur donnoit de la pâture en abondance ; mais depuis quelque tems elles étoient fort négligées , parce que les vivres avoient commencé à manquer , & qu'il y en avoit à peine pour les hommes. Or cet animal a l'ouïe fort subtile , & il est si peureux qu'il s'effraye par le moindre bruit ; & celles-là , encore plus éveillées par la faim , & par conséquent plus faciles à alarmer , sentirent promptement l'approche des Gaulois , & se mirent à courir & à crier contr'eux , de sorte qu'elles éveillèrent tous ceux de la forteresse ; joint que les Gaulois se voyant découverts , ne s'empêcherent plus de

faire du bruit ; au contraire , ils allèrent aux Romains avec des cris épouvantables.

Dans cette alarme les assiégés , saisissant impétueusement les premières armes qu'ils rencontrèrent sous la main , se défendirent comme ils se trouverent. Le premier de tous fut Manlius , homme consulaire , fort robuste de sa personne , & d'une grandeur de courage que rien ne pouvoit étonner. Il se trouva en tête deux Gaulois qui le chargerent ; comme l'un d'eux levoit sa hache pour lui abattre la tête , il le prévint , & lui abattit la main d'un coup d'épée , en même-tems il heurta l'autre si rudement au visage avec son bouclier , qu'il le renversa dans le précipice , fit ferme sur la muraille avec tous ceux qui étoient accourus autour de lui , & repoussa les autres barbares qui avoient grimpé jusqu'au haut , qui n'étoient pas en fort grand nombre , & qui ne firent rien qui répondît à l'audace de cette action.

Le lendemain dès le point du jour , les Romains , effrayés encore du danger qu'ils venoient d'échapper par une espèce de miracle , jetterent du haut en bas du rocher , dans le camp des ennemis , le capitaine qui avoit commandé la garde la nuit précédente , & décernerent à Manlius , pour le prix de sa victoire , une récompense plus honorable qu'utile ; car ils lui donnerent chacun ce qu'ils avoient de vivres pour un jour , c'est-à-dire , une demi-livre de froment du pays , (a) & de vin , le quart d'une cotyle grecque.

(a) *Et de vin , le quart d'une cotyle grecque.*) La cotyle grec-

Cette entreprise manquée , les Gaulois commencèrent à perdre courage : car ils n'avoient plus de vivres , n'osant aller au fourrage de peur de Camillus ; & la maladie étoit dans leur armée , parce qu'ils étoient campés parmi des monceaux de morts entassés les uns sur les autres , & entre des ruines de maisons brûlées , dont la cendre , qui étoit fort haute , corrompoit tellement l'air par sa sécheresse & par son âcreté , lorsqu'elle étoit élevée par le vent ou échauffée par le soleil , qu'on ne respiroit qu'un poison subtil qui consumoit les entrailles ; & ce qui contribua encore davantage à cette contagion , ce fut le changement de vie : car venant de lieux ombragés & couverts , qui fournissoient par-tout des asyles agréables contre les chaleurs de l'été , ils se trouvoient dans des lieux bas & fort mal-sains , sur-tout pour l'automne , à quoi ils ne purent résister. Tout cela , joint à la longueur du siège qui avoit déjà duré six mois entiers , excita dans leur camp une peste si furieuse , qu'on n'enterroit plus les morts à cause de leur trop grande quantité.

que contenoit un peu moins qu'une chopine de Paris , car elle contenoit six cyathes , & il en faut quinze pour la pinte : ainsi le quart d'une cotyle n'étoit pas tout-à-fait la moitié de notre demi-septier. Tite-Live appelle ce prétendu quart de cotyle *quartarios* ; ce qui peut bien avoir trompé Plutarque ,

car *quartarius* est certainement la moitié de la cotyle , & Plutarque , trompé par le mot , l'a pris pour le quart. Quoi qu'il en soit , la chose paroît très-petite en elle-même ; mais la disette où l'on étoit , rendoit cette largesse une grande marque de l'affection qu'on avoit pour Manlius.

Cette

Cette extrémité des Gaulois ne rendoit pas la condition des assiégés meilleure : la famine, qui augmentoit tous les jours, les pressoit d'un côté ; & de l'autre, l'ignorance de ce que faisoit Camillus, leur abattoit extrêmement le courage ; car personne ne pouvoit leur en porter des nouvelles, tant les barbares faisoient bonne garde dans la ville tout autour du fort. Les deux partis étant donc également découragés, il y eut quelques propositions d'accommodement, qui commencèrent d'abord par les gardes avancées, qui, se trouvant assez près, entrèrent en quelque espèce de pour-parler. Ensuite, par la permission de ceux qui commandoient dans la forteresse, Sulpitius, tribun militaire, s'aboucha avec Brennus. On convint que les assiégés donneroient mille livres pesant d'or, & que les barbares, après l'avoir reçu, retireroient leur armée de la ville & des frontieres.

Les sermens prêtés de part & d'autre, & l'or apporté pour être pesé, les Gaulois tromperent d'abord en cachette par de faux poids, & ensuite à découvert, en arrêtant & faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains se plaignirent de ce procédé ; mais Brennus, ajoutant l'insulte & la raillerie à l'injustice, détacha son épée, & la mit encore avec le ceinturon dans la balance par-dessus les poids. Sulpitius lui demanda ce que cette action vouloit dire ? *Que voudroit-elle dire*, répondit Brennus, *sinon, (a) malheur aux*

(a) VÆ VICTIS.

vaincus ? Et cette parole est demeurée en proverbe.

Sur cela les Romains étoient partagés : les uns , irrités de cette insolence & pleins de ressentiment , vouloient qu'on reprît l'or , & qu'on remontât au capitolé pour y soutenir encore le siège ; & les autres étoient d'avis de dissimuler cette médiocre injure , & de ne pas faire consister la honte à donner plus qu'on n'avoit promis , puisque l'affront ne consistoit qu'à donner , & que la nécessité du tems les avoit réduits à le boire.

Pendant qu'ils contestoient ainsi entr'eux & avec les barbares , Camillus , qui étoit aux portes de Rome , ayant appris tout ce qui s'étoit passé , commanda à son armée de suivre en bon ordre & au petit pas ; & s'avancant avec l'élite de ses troupes , il arriva sur le lieu. Les Romains , s'étant ouverts , le reçurent comme leur dictateur avec beaucoup de respect & dans un profond silence. Là , Camillus prenant l'or , le donna à ses gens , & commanda aux Gaulois de reprendre leurs poids & leurs balances , & de se retirer ; *car , leur dit-il , (a) la coutume des Romains est de conserver leur patrie , non pas avec l'or , mais avec le fer.*

Brennus se mit en colere & se plaignit que c'étoit une infraction au traité. Camillus lui

(a) *La coutume des Romains est de conserver leur patrie , non pas avec l'or , mais avec le fer.*) Plutarque a emprunté

cette pensée de Tite-Live , *ferroque non auro recuperare patriam jubet.* Liv. V , 49.

répondit : que ce traité n'avoit pas été fait légitimement , & qu'il n'étoit pas valable , parce que lui étant dictateur , & n'y ayant point d'autre général établi par la loi , ils avoient traité avec des gens qui n'avoient aucun pouvoir ; c'est à moi seul , ajouta-t-il , qu'il faut s'adresser présentement , si vous avez quelque demande à faire : car je viens avec une autorité légitime , & je suis le maître , ou de vous pardonner si vous avez recours aux prières , ou de vous punir comme des coupables si vous ne vous repentez.

Ces paroles firent sortir Brennus hors de lui ; il commande à ses gens de prendre les armes. Les Romains en font de même. Les deux partis tirent l'épée en même-tems & se chargent , mêlés les uns avec les autres , comme on le peut penser , vu qu'ils étoient dans des ruines de maisons , dans des rues étroites & dans des lieux ferrés , qui ne souffroient point d'ordre de bataille. Mais bientôt après , Brennus , devenu plus sage , retira ses troupes dans son camp avec peu de perte ; & les faisant marcher dès la nuit même , il abandonna la ville , & alla camper à huit milles , près du chemin qui mène à Gabies.

Le lendemain , dès la pointe du jour , Camillus fut en présence couvert d'armes éclatantes , & suivi de ses Romains , qui étoient alors aussi formidables , qu'ils étoient auparavant abattus. Il leur donna la bataille qui fut fort rude & qui dura fort long-tems , jusqu'à ce qu'enfin les Gaulois furent entière-

ment défaits , & leur camp pris après un très-grand carnage. Ceux qui prirent la fuite furent tués par les Romains qui les poursuivirent fort vivement ; & ceux qui , s'étant dispersés , échappèrent à leur poursuite , furent accablés par ceux qui sortirent contr'eux des villes & des villages voisins. Ainsi Rome , qui avoit été prise d'une manière si surprenante , fut sauvée d'une manière plus surprenante encore , après avoir été au pouvoir des barbares sept mois entiers ; car ils y entrèrent un peu après le quinze de Juillet , & ils en furent chassés vers le treize de Février.

(a) Camillus rentra triomphant dans la ville , comme le libérateur de sa patrie qu'il avoit retirée des mains des ennemis , & comme celui qui ramenoit Rome dans Rome même ; car les Romains , qui avoient été dehors pendant le siège avec leurs femmes & leurs enfans , suivoient son char ; & ceux qui avoient

(a) *Camillus rentra triomphant dans la ville , comme le libérateur de sa patrie.*) Tite-Live relève davantage ce triomphe de Camillus , & l'expose mieux à nos yeux , en disant : *Dictator , recuperata ex hostibus patria , triumphans in urbem redit , interque jocos militares , quos inconditos jaciunt , Romulus ac parens patriæ , conlitorque alter urbis , haud vanis laudibus appellatur.* « Le dictateur , après avoir » retiré sa patrie des mains des » ennemis , rentre triomphant » dans la ville ; & parmi les » plaisanteries & les bons

» mots que les soldats disent » en ces occasions sans pré- » paration & sans art , il est » appelé Romulus , pere de » la patrie , & le second fon- » dateur de Rome ; louanges » qui n'étoient nullement vai- » nes , & qu'il méritoit ». Cela marque la coutume qui s'observoit dans les triomphes , où l'on souffroit des jeux satyriques , & où l'on permettoit aux soldats de railler & de brocarder les triomphateurs. L'origine de cette coutume est expliquée dans Denys d'Halicarnasse , livre VII.

été assiégés dans le capitolé , & qui s'étoient vus à la veille de mourir de faim , allèrent à leur rencontre ; & s'embrassant les uns & les autres , ils versôient tous des larmes de joie pour un bonheur si inespéré , & qu'ils osoient à peine croire. Les prêtres des dieux & les sacrés ministres des temples marchôient en bon ordre , rapportant en leur entier toutes les choses saintes qu'ils avoient , ou enterrées lorsqu'ils avoient pris la fuite , ou emportées avec eux ; & les Romains , attentifs à ce spectacle si agréable & si désiré , sentoient le même plaisir & la même joie , que si les dieux eux-mêmes fussent rentrés dans la ville pour la seconde fois.

Camillus , après avoir sacrifié aux dieux , & purifié la ville , selon le formulaire dicté par des gens habiles dans ces matieres , releva tous les anciens temples , & en bâtit un nouveau au dieu *Aïus Locuteïus* , dans le même endroit où Marcus Céditius avoit entendu la voix qui lui annonçoit l'arrivée des barbares. Les emplacements & les bornes des vieux temples furent enfin trouvés , avec beaucoup de travail & de peine , par la persévérance de Camillus , & par la grande application des prêtres.

Mais quand il fallut se remettre à rebâtir la ville , qui étoit entièrement détruite , le peuple se trouva extrêmement découragé , & remettoit de jour en jour , parce qu'il manquoit de toutes les choses nécessaires , & qu'il avoit plus besoin de repos & de relâche , après tant de travaux qu'il venoit d'essuyer , que de

s'aller fatiguer & tuer de nouveau , lorsqu'il n'avoit ni assez de force , ni assez de bien pour une si grande entreprise. Ainsi , se tournant encore insensiblement vers la ville de Veïes , qui étoit sur pied , & pourvue de tout ce qu'on pouvoit desirer , ils donnerent matiere de discourir aux harangueurs , qui ne cherchent qu'à plaire au peuple. On n'entendoit par-tout que des propos séditieux contre Camillus : *Que pour son ambition & pour sa gloire particuliere , il les privoit d'une ville toute prête , où il ne falloit que le transporter ; & qu'il les forçoit d'habiter des ruines , & de rebâtir ces restes affreux des flammes , afin d'être appelé , non-seulement le général & le souverain magistrat de Rome , mais aussi le fondateur , au grand mépris de Romulus , à qui il prétendoit enlever ce titre.*

Sur cela les sénateurs , craignant une guerre intestine , ne voulurent pas que Camillus se démît de la dictature avant la fin de l'année , comme il en avoit le dessein , quoiqu'aucun autre dictateur avant lui n'eût été plus de six mois dans cette charge ; & prenant eux-mêmes la peine de consoler & d'adoucir la populace , ils tâchoient de la ramener par leurs caresses & par leurs persuasions. Tantôt ils leur montroient les monumens & les tombeaux de leurs peres ; tantôt ils les faisoient souvenir des temples & lieux saints que Romulus , Numa & les autres rois avoient consacrés , & qu'ils leur avoient laissés en dépôt ; & parmi toutes les autres choses saintes , ils ne manquoient

pas de leur mettre en avant (a) la tête humaine qui fut trouvée toute fraîche lorsqu'on creusoit les fondemens du capitolé, & par laquelle les dieux avoient témoigné que tel étoit l'ordre des destinées, que la ville, qui feroit bâtie dans ce lieu, fût la capitale & la maitresse du monde. Ils leur remettoient devant les yeux le feu sacré qui, après la guerre, venoit d'être rallumé par les vestales, & leur remontroient quelle honte ce feroit pour eux, s'ils donnoient lieu de le faire éteindre une seconde fois en abandonnant leur ville, soit qu'ils la vissent ensuite habitée par des étrangers, soit qu'elle demeurât déserte, & qu'on y menât paître les troupeaux.

Telles étoient les tendres remontrances par lesquelles les sénateurs, & en public & en particulier, tâchoient d'émouvoir le peuple; mais ces sénateurs étoient attendris à leur tour par les lamentations de ce même peuple qui déplorait ses calamités & son indigence, & qui les prioit de considérer qu'ils étoient réchappés de cette guerre comme du naufrage, nuds & sans ressource, & de ne pas les forcer

(a) *La tête humaine qui fut trouvée toute fraîche lorsqu'on creusoit les fondemens du capitolé.*) Ce prodige arriva sous Tarquin le Superbe; on trouva sous terre la tête d'un homme égorgé, qui paroissoit encore vivante & qui dégoûtoit de sang. On envoya consulter les devins dans la Toscane. On peut voir dans le livre IV

de Denys d'Halicarnasse toutes les supercheries dont usa le devin pour surprendre les Romains, & pour attribuer à la Toscane le prodige qui regardoit Rome; comme s'il eut dépendu de l'artifice & de la subtilité du devin de changer l'ordre de la providence. L'histoire est singulière, & mérite d'être lue.

de rassembler ces débris d'une ville entièrement détruite, lorsqu'il s'en offroit une autre toute prête à les recevoir.

Camillus fut d'avis de convoquer le sénat pour prendre une dernière résolution sur cette affaire. Le sénat assemblé, (a) il fit un long discours pour réveiller dans les cœurs l'amour de la patrie. On écouta ceux qui voulurent parler après lui; & enfin, lorsqu'il fallut prendre les avis, il commanda à Lucrétius d'opiner le premier, comme prince du sénat, & aux autres d'opiner ensuite. Chacun fit silence. Et comme Lucrétius alloit commencer, par hazard un centurion, qui venoit relever la garde du jour, passoit par-là avec sa troupe; & criant à haute voix, en s'adressant à l'enseigne de la première compagnie, il lui commanda de s'arrêter & de planter là son enseigne; *car, dit-il, nous demeurerons fort bien ici sans aller plus loin.* Cette parole dite si à propos pour le tems, pour la matière que l'on traitoit, & pour l'incertitude où l'on se trouvoit, n'eut pas plutôt été entendue, que Lucrétius, après avoir adoré les dieux, (b) dit

(a) *Il fit un long discours pour réveiller dans les cœurs l'amour de la patrie.* Ce discours est rapporté par Tite-Live, livre V, 15, & c'est un chef-d'œuvre d'éloquence.

(b) *Dit tout haut qu'il conformoit son avis à cet oracle sacré.* Car quoique ce fût un mot du centurion, ils le regardoient comme un oracle, comme ayant été inspiré par

Dieu même; & c'est ce qu'ils appelloient proprement *omen*. C'est pourquoi Cicéron, en parlant de ces *omina*, dit : *hæc posse contemni & rideri, præclare intelligo; sed id ipsum est Deos putare, quæ ab iis significantur contemnere.* Je « comprends fort bien qu'on » peut les mépriser & s'en » moquer. Mais c'est là justement ne point croire de

tout haut, qu'il conformoit son avis à cet oracle sacré : tous les autres sénateurs suivirent son exemple ; il se fit même tout d'un coup dans l'esprit du peuple un si merveilleux changement, qu'ils s'exhortoient & s'encourageoient les uns les autres à mettre la main à l'œuvre, de maniere qu'ils commencerent tous à bâtir avec beaucoup d'empressement, sans attendre ni département, ni ordre, & en s'emparant des lieux qui leur paroissoient ou plus commodes pour bâtir, ou plus agréables. (a) Cette grande précipitation fit qu'on ne garda aucun alignement pour les rues, ni pour les maisons, qui furent toutes mêlées & confondues ; car on dit qu'en moins d'un an toute la ville fut rebâtie depuis ses murailles jusqu'à la dernière maison du moindre particulier.

Ceux qui, dans cette horrible confusion, eurent ordre de Camillus de rechercher les emplacements & les bornes des lieux sacrés, (b) étant arrivés à la chapelle de Mars, après avoir fait le tour du palatium, la trouverent entièrement détruite & brûlée par les barbares ; & en ôtant les ruines & en nettoyant la place, ils découvrirent sous un grand mon-

» dieux, que de mépriser les
» avertissemens qu'ils nous
» donnent ». Dans le premier livre de la Divination.

(a) Cette grande précipitation fit qu'on ne garda aucun alignement.) De là vient que les anciennes cloaques, qui d'abord ne passaient que par

des lieux publics, se trouverent ensuite sous des maisons des particuliers. Tite-Live, liv. V, 55.

(b) Etant arrivés à la chapelle de Mars.) Tite-Live l'appelle *curia Saliorum*, parce que c'étoit là un des gîtes des Saliens.

ceau de cendres le bâton augural de Romulus ; il est courbé par un bout , & on l'appelle *Liuvus*. On s'en sert pour déterminer les régions du ciel , lorsque les augures s'asseyent pour consulter le vol des oiseaux ; & Romulus , qui étoit excellent devin , s'en servoit à cet usage : mais ce prince n'eut pas plutôt disparu , que les prêtres prirent ce bâton , & le garderent très-religieusement parmi les autres choses saintes : & après cet incendie , l'ayant trouvé sain & entier , lorsque tout le reste étoit consumé par le feu , ils en eurent une extrême joie , & conçurent de grandes espérances pour Rome , ne doutant point que ce signe ne lui présageât & ne lui assurât une durée sans fin.

Leur ville n'étoit pas encore achevée de rebâtir , qu'ils eurent à soutenir la guerre contre les *Æques*, les *Volsques* & les *Latins*, qui entrèrent en armes dans leurs terres ; & les *Toscans* mirent en même-tems le siège devant (a) *Sutrium*, ville alliée des Romains. Les tribuns militaires , qui commandoient l'armée , & qui s'étoient campés sur le (b) mont *Marcus* , y furent assiégés par les *Latins* , & pressés si vivement , que , réduits à l'extrémité & sur le point de tout perdre , ils envoyèrent demander du secours à Rome. (c) Alors *Camillus* fut élu dictateur pour la troisième fois.

(a) Ville de Toscane, *Satri*.

(b) A de x cens stades de Rome, près de *Lanuvium*.

(c) Alors *Camillus* fut élu

dictateur pour la troisième

fois.) La troisième année de Polympiade *xcviii*, & l'ande

Rome 367.

On conte cette guerre de deux manieres. Je commencerai par celle qui paroît fabuleuse. On dit que les Latins, soit qu'ils ne cherchassent qu'un prétexte pour faire la guerre, ou qu'ils voulussent véritablement renouveler, par de nouveaux mariages, leur alliance avec Rome, envoyèrent des ambassadeurs aux Romains pour leur demander leurs filles. Les Romains, étonnés, ne savoient à quoi se résoudre : car, d'un côté, ils craignoient la guerre, n'étant pas encore bien rétablis & bien remis de leurs pertes ; & de l'autre côté, ils soupçonnoient que cette demande des Latins n'étoit que pour avoir entre leurs mains des ôtages, & que par bienfiance ils couvroient cette injuste prétention du nom spécieux de mariage.

Comme ils étoient dans ce terrible embarras, on dit qu'une jeune esclave, nommée Tutela, ou, selon d'autres, Philotis, s'adressa aux magistrats, & leur conseilla de choisir, parmi toutes leurs esclaves, les plus jeunes, les plus belles, & celles qui avoient le meilleur air, de les habiller en filles de condition, de les envoyer avec elle au camp des Latins, & de lui laisser le soin du reste. Les magistrats, approuvant ce conseil, choisirent autant d'esclaves qu'elle crut en avoir besoin ; & après les avoir richement parées, ils les mirent entre les mains des Latins, qui étoient campés près de la ville.

La nuit venue, toutes ces esclaves se faisi-

Philotis, montant sur un figuier sauvage, derrière lequel elle étendit une couverture, éleva un flambeau tout allumé, qui pouvoit être vu de la ville sans être aperçu du camp ; car c'étoit là le signal dont elle étoit convenue avec les magistrats, sans qu'aucun autre citoyen en eût connoissance ; ce qui fut cause que les gens de guerre, qui furent commandés pour cette expédition, sortirent avec beaucoup de confusion & de désordre, en s'appellant les uns les autres, à mesure qu'ils étoient pressés par leurs officiers, & l'on eut beaucoup de peine à les ranger en bataille. Ils allerent attaquer les retranchemens des ennemis, qui ne s'y attendoient point & qui dormoient tranquillement, en tuèrent la plus grande partie, & se rendirent maîtres de leur camp. Cela arriva le 7 de Juillet, qu'ils appelloient alors *quintilis*, c'est-à-dire, le *cinquième mois*. Ce jour-là on célèbre encore une fête en mémoire de cette action : car, premièrement on sort de la ville pêle-mêle avec beaucoup de désordre, en prononçant à haute voix des noms du pays, comme *Caius*, *Marcus*, *Lucius*, & autres semblables, pour imiter ceux qui sortirent à la hâte, en s'appellant les uns les autres dans cette occasion ; & les esclaves, magnifiquement vêtues, font le tour de la ville en folâtrant & en donnant des brocards à ceux qu'elles rencontrent ; ensuite elles se frappent entr'elles, pour marquer la part qu'elles eurent à la défaite des Latins. Enfin on les fait asséoir à table, & on les

régale sous des feuillées faites de branches de figuier ; & ce jour-là est appelé *les Nones Caprotines*, comme l'on pense, à cause du figuier sauvage de dessus lequel l'esclave donna aux Romains le signal du flambeau allumé ; car les Romains appellent un figuier sauvage *caprificus*.

D'autres prétendent que tout ce qui se pratique à cette fête, se fait en mémoire de l'accident qui arriva à Romulus ; car on dit qu'étant sorti de la ville, il disparut ce jour-là pendant un grand orage qui survint tout-à-coup avec une nuée obscure, ou même pendant une éclipse de soleil, d'où ce jour-là est appelé *les Nones Caprotines*, parce que les Romains appellent une chevre *capra*, & que Romulus disparut ce jour-là subitement, en parlant au peuple, près du lieu appelé *le Marais de la Chevre*, comme nous l'avons écrit plus au long dans sa vie.

L'autre maniere dont on raconte cette guerre, & qui est attestée par le plus grand nombre d'historiens, est que Camillus, ayant été élu dictateur pour la troisième fois, sur les nouvelles que l'armée, commandée par les tribuns militaires, étoit assiégée par les Latins & par les Volsques, fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter ; & faisant un grand circuit autour du mont Marcius, sans être apperçu des ennemis, il alla camper derriere eux ; & par un grand nombre de feux qu'il fit allumer, il avertit les assiégés de son arrivée. A cette

vue ils reprirent courage, & résolurent de fortir pour combattre; mais les Latins & les Volsques se renfermerent dans leur camp, qu'ils retrancherent & fortifierent avec de bonnes palissades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers, parce qu'ils étoient entre deux armées, & résolurent d'attendre de leur pays de nouvelles troupes, & le secours des Toscans.

Camillus s'aperçut de leur dessein; & pour ne pas tomber dans le même inconvénient, en se laissant envelopper, il se hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs retranchemens étoient de bois, & que tous les matins il se levoit un vent très-fort du côté des montagnes. Ayant donc préparé beaucoup de feux, & mis, à la pointe du jour, son armée en bataille, il commanda à une partie d'aller commencer l'attaque d'un côté à coups de traits, avec de grands cris, & lui, à la tête de ceux qui devoient jeter les feux dans le camp, du côté où le vent avoit coutume de donner, il attendoit l'heure favorable. Dès que le soleil fut levé, & que le vent eut commencé à souffler avec violence, l'attaque étant déjà commencée de l'autre côté, il donna le signal à ses troupes. En même tems on jetta dans les retranchemens un nombre infini de dards enflammés qui, tombant sur les pieux, qui étoient fort ferrés, & sur les arbres entassés les uns sur les autres, les embrasèrent dans un moment. La flamme, avec une extrême rapidité, se communiqua à toute

l'enceinte , & gagna le dedans du camp. Les Latins , qui n'avoient aucun moyen pour l'éteindre , se voyant de tous côtés environnés de feu , se ferrèrent d'abord tous ensemble dans un lieu fort étroit ; mais enfin , la nécessité les obligeant de sortir , ils tomberent entre les mains de leurs ennemis , qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens. Tous ceux qui sortirent furent presque taillés en pieces ; & ceux qui resterent furent la proie des flammes , jusqu'à ce que les Romains se mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le camp.

Après cette victoire, Camillus laissa sur les lieux son fils Lucius pour garder le butin & les prisonniers ; & avec le reste de son armée , il alla fourrager les terres des ennemis. Après avoir pris la ville des *Æques* & contraint les *Volsques* à se rendre à lui , il marcha au secours des *Sutriens* , qu'il croyoit encore assiégés par les *Toscans* , ne sachant pas le malheur qui leur étoit arrivé ; car ils venoient de se rendre , & à de si dures conditions , qu'ils n'avoient eu la permission d'emporter que leurs habits. Il les rencontra sur son chemin dans ce pitoyable état , avec leurs femmes & leurs enfans , qui , tous ensemble , déploroient leur infortune.

Ce spectacle le toucha sensiblement ; & comme il vit que les Romains n'en étoient pas moins touchés que lui , & que les prieres & les tendres embrassemens des *Sutriens* leur arrachotent des larmes , & les remplissoient

d'indignation, il résolut de n'en pas différer la vengeance, & de mener le même jour ses troupes à Sutrium; car il jugea bien que des hommes, qui venoient de prendre une ville si opulente, qui n'avoient aucun ennemi en tête, & qui ne croyoient pas qu'il en pût venir, ne seroient nullement sur leurs gardes, & qu'il les surprendroit infailliblement.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture; non-seulement il traversa tout le territoire de Sutrium sans être découvert, mais il étoit aux portes de la ville, & s'étoit saisi des murailles avant que les Toscans fussent avertis de sa marche; car ils n'avoient point posé de gardes, & ils étoient dispersés dans les maisons à faire grande chère & à se divertir. De sorte que, quand ils s'aperçurent que les Romains étoient maîtres de la ville, ils se trouverent si pleins de viande & de vin, que la plupart n'eurent pas la force de prendre la fuite, & se laisserent honteusement tuer dans les maisons sans se défendre, ou se rendirent encore plus honteusement.

C'est ainsi que la ville de Sutrium fut prise deux fois dans le même jour : car ceux qui venoient de la prendre, la perdirent; & ceux qui l'avoient perdue, la reprirent par la valeur & par la sage conduite de Camillus. Cette action lui fit décerner le (a) triomphe, qui ne lui acquit pas moins de crédit & d'honneur que les deux premiers. Car ses plus grands

(a) Il venoit de terminer vaincu les Æques, les Volscs trois guerres; car il avoit vaincu les Æques & les Toscans.

envieux & tous ceux qui prétendoient que la fortune avoit plus de part que sa valeur aux grandes choses qu'il avoit exécutées, furent forcés de donner la gloire de ces derniers succès à son grand courage & à sa prudence.

Le plus apparent de ses envieux & de ses rivaux étoit Marcus Manlius, qui, le premier, avoit repoussé les Gaulois à l'escalade du capitolé, & qui delà avoit été honoré du surnom de *Capitolin*. Cet homme qui, à quelque prix que ce fût, vouloit être le premier dans Rome, & qui, par les bonnes voies, ne pouvoit parvenir à surpasser ou à égaler la réputation de Camillus, eut recours aux moyens dont on se sert ordinairement pour établir la tyrannie; ce fut de gagner le peuple, & sur-tout ceux qui étoient accablés de dettes. Il défendoit les uns en justice, plaidant leurs causes contre leurs créanciers, & délivroit les autres par force, en empêchant qu'on ne les menât esclaves, selon la loi. De sorte qu'il eut bientôt autour de lui un grand nombre de ces sortes de gens qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui se rendirent formidables aux nobles par leur insolence & par les défordres qu'ils commettoient dans les assemblées.

(a) Ce danger fit élire dictateur Cornélius Cossus, qui nomma général de la cavalerie Quintus Capitolinus; le dictateur se servant d'abord de son autorité, fit mettre en prison

(a) Ce danger fit élire dictateur Cornélius Cossus.) Ce fut la troisième année de l'olymp. XCIX, & l'an de Rome 371.

Manlius. Le peuple en fut si affligé qu'il en prit le deuil, ce qui ne s'étoit jamais vu que dans les grands malheurs & dans les calamités publiques. Le sénat, craignant une sédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Cette disgrâce ne le corrigea point, au contraire, elle l'irrita; & devenu plus fier & plus insolent, il remplit la ville de sédition & de trouble.

(a) En ce tems là Camillus fut nommé tribun militaire pour la cinquième fois, & Manlius appelé en justice. Rien ne nuisit tant à ses accusateurs que la vue du capitolé : car l'endroit où Manlius avoit combattu la nuit contre les Gaulois pour la défense de la forteresse, se voyoit de la place où on le jugeoit; & lui-même il excitoit la compassion des Romains, en tendant ses mains vers ce lieu, & en les priant avec larmes de se souvenir des grands combats qu'il avoit soutenus. De sorte que les juges, ne sachant plus à quoi se déterminer, différèrent plusieurs fois de prononcer; car ils ne vouloient pas l'absoudre contre les preuves évidentes qui le condamnoient, & ils n'avoient pas non plus le courage de le juger selon la rigueur de la loi à la vue de ce grand exploit qui avoit sauvé Rome, & que le capitolé leur remettoit incessamment devant les yeux.

(b) Camillus, s'étant apperçu de l'effet que

(a) *En ce tems-là Camillus fut nommé tribun militaire pour la cinquième fois.* L'an de Rome 372, & la dernière année de l'olympiade XCIX.

(b) *Camillus s'étant apperçu*

cette vue produisoit sur les juges , transporta le tribunal (a) dans le bois Pétilien , d'où on ne voyoit plus le capitolé. Alors l'accusateur déduisit tous les chefs d'accusation contre le coupable ; & les juges , se souvenant de tout ce qui s'étoit passé , ne combattirent plus l'indignation que leur donnoient ses injustices. (b) Manlius , étant donc condamné à mort , fut conduit au capitolé , (c) & précipité du

de l'effet que cette vue produisoit sur les juges , transporta.) Exemple bien surprenant des effets que peut produire la vue d'un objet qui réveille certaines idées. On a vu dans la vie de Thémistocle , qu'à Athenes les trente tyrans changerent les vues du lieu des assemblées , dans la pensée que la vue de la mer inspiroit & maintenoit la démocratie. Mais pour quoi Camillus poursuivoit-il avec tant d'ardeur la condamnation de Manlius , d'un homme de ce mérite , & qui avoit si bien servi ? Que ne cédoit-il ce triste honneur à ses collègues. Aussi Tite-Live , pour ne pas faire tomber toute la haine de cette action sur Camillus seul , dit *que les tribuns s'étant apperçus de l'effet que cette vue produisoit , &c.*

(a) Hors de la porte Flumentane , aujourd'hui la porte du peuple.

(b) *Manlius étant donc condamné à mort , fut conduit au capitolé.*) Etrange bizarrerie du peuple ; il ne peut se résoudre à condamner Manlius à la vue du capitolé , & un mo-

ment après il le précipite de ce même capitolé , dont la vue l'avoit empêché de le condamner.

(c) *Et précipité du haut de ce rocher , qui après avoir été le théâtre , &c.*) Exemple bien remarquable pour faire voir qu'une ambition déréglée est capable de faire oublier une infinité de grandes qualités , & non-seulement de les faire oublier , mais de les rendre même odieuses. Rome n'avoit peut-être pas alors de plus grand homme que Manlius ; il produisit trente dépouilles des ennemis qu'il avoit tués de sa main , & quarante prix d'honneur qu'il avoit reçus de ses généraux , parmi lesquels il y avoit deux couronnes murales & huit couronnes civiles , & il présenta plusieurs citoyens qu'il avoit sauvés des mains des ennemis , au nombre desquels étoit C. Servilius , général de la cavalerie : tout cela couronné par l'exploit du capitolé , auroit fait pardonner une plus grande faute dans une ville moins amoureuse de la liberté.

haut de ce rocher, qui, après avoir été le théâtre de ses plus grands exploits & de sa fortune, le fut aussi de sa honte & de son malheur. On rasa sa maison, où l'on bâtit le temple de la déesse qu'ils appellent *Monéta*, (a) & l'on ordonna qu'à l'avenir aucun patricien ne pourroit habiter sur le capitolé.

(b) Camillus, appelé pour la sixième fois à la charge de tribun militaire, refusoit de l'accepter, parce qu'il étoit déjà dans un âge (c) avancé, & peut-être aussi parce qu'il craignoit l'envie & quelque revers de fortune, après tant de gloire & tant de succès. (d) Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé, car il tomba malade dans ce même tems-là; mais le peuple, bien loin de se relâcher, se mit à crier, qu'il ne demandoit pas de lui qu'il combattît à pied ou à cheval; qu'il avoit seulement besoin de son conseil & de sa conduite, & le força de prendre le commandement, & de marcher aux ennemis avec Lucius Furius Médullinus, l'un de ses collègues.

(a) *Et l'on ordonna qu'à l'avenir aucun patricien ne pourroit habiter sur le capitolé.*) Tite-Live ajoute que toute sa famille ordonna qu'à l'avenir aucun de leurs descendants ne s'appelleroit Marcus Manlius.

(b) *Camillus appelé pour la sixième fois à la charge de tribun militaire.*) C'étoit l'an de Rome 375, & la troisième année de l'olympiade C, & ce

fut le dernier tribunat de Camillus.

(c) Il pouvoit avoir 66 ou 67 ans.

(d) *Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé.*) Il étoit prêt de jurer en pleine assemblée, selon le formulaire ordinaire, à ceux qui s'excusoient sur leur santé; mais le peuple ne voulut pas l'entendre.

Les Prénestins & les Volsques étoient entrés avec une grosse armée sur les terres (a) des alliés des Romains. Camillus, sans perdre de tems, alla camper près d'eux; (b) son dessein étoit de tirer la guerre en longueur, afin que, s'il falloit en venir à une bataille, il pût aussi payer de sa personne après avoir recouvré ses forces; mais voyant que son collègue, transporté d'un violent desir de gloire, avoit une extrême impatience d'en venir aux mains, sans pouvoir être retenu par aucune remontrance, & qu'il inspiroit la même ardeur aux capitaines & aux centurions, il craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu, par envie, dérober à ces jeunes officiers une occasion d'acquérir de l'honneur, & de rendre un grand service à la république. Il lui permit donc, quoique malgré lui, de donner le combat; (c) & à cause de sa maladie, il demeura dans le camp avec peu de troupes; mais quand il vit que Lucius avoit donné inconsidérément dans les pièges que les ennemis lui avoient tendus, & que les Romains étoient poussés & mis en fuite, il ne put se retenir, & se

(a) Ils avoient assiégé & pris Satricum, colonie des Romains.

(b) Son dessein étoit de traîner la guerre en longueur.) Qui occasionem juvandarum ratione virium trahendo bello quærebat, dit Tite-Live, VI, 23; & pour dire cela en passant, il faut remarquer cette façon de parler : *Ratione ju-*

vandarum virium, pour dire, sous prétexte de recouvrer ses forces; pour avoir le tems de recouvrer ses forces.

(c) Et lui, à cause de sa maladie, il demeura dans le camp avec peu de troupes.) Tite-Live dit formellement qu'il se mit à la tête du corps de réserve, & qu'il regardoit d'un lieu élevé le succès du combat.

levant de son lit il marcha au-devant d'eux aux portes du camp, & passant au travers de ses troupes, qui étoient en déroute, il alla donner sur ceux qui les poursuivoient. Ceux qui avoient déjà gagné leurs retranchemens retournerent sur leurs pas & le suivirent ; & ceux qui venoient pour s'y sauver, se ralliant autour de lui & se mettant en bataille, s'exhortoient les uns les autres à ne pas abandonner leur général. Ainsi les ennemis furent obligés à se retirer.

Le lendemain Camillus fortit à la tête de ses troupes, les défit en bataille rangée ; & étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fit un fort grand carnage. Delà ayant appris que la ville de Satricum, colonie des Romains, avoit été prise par les Toscans, & que ses habitans avoient été tous passés au fil de l'épée, il renvoya à Rome les troupes les plus pesamment armées ; & avec les plus légères & les plus disposées à le suivre, il alla attaquer les Toscans, qui étoient maîtres de Satricum, les battit, en tua une grande partie & chassa les autres.

Après cette heureuse expédition, il s'en retourna à Rome chargé de butin, faisant connoître, par son exemple, que les plus sages de tous les peuples étoient ceux qui, sans s'arrêter à la foiblesse & la vieillesse d'un général qui avoit de l'expérience & du courage, favoient le préférer malgré lui, & tout malade, à ceux qui, étant dans la fleur de leur âge, demandoient & briguoient le com-

mandement. (a) C'est pourquoi la nouvelle de la révolte des habitans de Tusculum étant portée à Rome, le sénat donna encore le soin de cette guerre à Camillus, avec la permission de prendre avec lui tel de ses cinq collègues qu'il lui plairoit de nommer. Il n'y en avoit pas un qui ne demandât la préférence; mais, contre l'attente de tout le monde, Camillus choisit Lucius Furius, le même qui depuis peu, contre son sentiment, avoit donné la bataille aux Prénestins & aux Volscques, & avoit été battu; mais il le préféra à ses autres collègues, apparemment pour couvrir son malheur & pour effacer sa honte.

Dès que les Tusculaniens sentirent que Camillus approchoit, ils eurent recours à l'artifice pour réparer leur faute. Ils remplirent donc la campagne de laboureurs qui travailloient aux terres, & de bergers qui gardoient les troupeaux comme en pleine paix; les portes de leur ville étoient toutes ouvertes, & leurs enfans alloient aux écoles comme auparavant. On voyoit les artisans travailler tranquillement dans leurs boutiques, (b) les bourgeois en robe dans la place, & les magistrats courir par-tout pour faire préparer les

(a) *C'est pourquoi la nouvelle de la révolte des habitans de Tusculum étant portée à Rome.*) Ce fut Camillus qui l'y porta, en menant à Rome les prisonniers de Tusculum qu'il avoit faits à la dernière bataille.

dans la place.) Car la robe étoit l'habit des Romains pendant la paix, comme le manteau, *pallium*, celui des Grecs. On le quittoit dans la guerre; de sorte qu'être en robe ou en manteau, c'étoit marquer qu'on étoit en pleine paix.

(b) *Les bourgeois en robe*

logemens à ses troupes, comme ne craignant rien & ne se sentant coupables de rien.

Cette sécurité & cet empressement ne persuaderent pas à Camillus qu'ils n'eussent pas eu le dessein de se révolter; mais ils le disposèrent à avoir pitié d'eux & à être touché de leur repentir. (a) Il leur ordonna d'aller au sénat, en état de supplians, demander pardon de leur faute; & quand ils eurent obéi, il aida beaucoup à les faire absoudre du crime de rébellion, & à leur faire accorder le droit de bourgeoisie. Voilà les actions les plus éclatantes que Camillus fit dans son sixième tribunat.

Après cela (b) Licinius Stolo excita une grande sédition; car le peuple s'élevoit contre le sénat, & prétendoit, à quelque prix que ce fût, que les consuls, qu'on alloit élire, ne fussent pas tous deux patriciens, mais qu'il y en eût un de race plébéienne. (c) Les tribuns du peuple furent nommés, mais le peuple empêcha qu'on n'achevât de tenir les comices consulaires. Ainsi, faute de magistrats, Rome alloit tomber dans des troubles & des désor-

(a) *Il leur ordonna d'aller au sénat en état de supplians, demander pardon de leur faute.*) Cela fut exécuté; & Tite-Live rapporte le discours que le général des Tusculaniens fit au sénat, & qui est très-digne d'être lu. Il est liv. VI, 26.

(b) *Licinius Stolo excita une grande sédition,*) Cette sédition dura long-tems; & Plu-

tarque passe ici en trois mots treize années entières. Ce Licinius Stolo étoit plébéien, mais homme très-considérable.

(c) *Les tribuns du peuple furent nommés, mais le peuple empêcha, &c.*) Les tribuns du peuple qu'on nomma, empêcherent qu'on ne fît aucuns magistrats curules, & ce désordre dura cinq ans. Livre VI, 35.

dres plus grands que ceux dont on étoit déjà forti. Pour prévenir ce malheur , (a) le sénat nomma Camillus dictateur pour la quatrième fois , malgré le peuple , & en quelque façon malgré lui ; car il ne vouloit pas s'opposer à des hommes à qui les grandes batailles qu'ils avoient gagnées , donnoient la liberté de lui reprocher qu'il avoit fait de plus grands exploits avec eux pendant la guerre , qu'il n'en avoit fait avec les patriciens pendant la paix ; & il voyoit bien que l'envie seule de ces derniers les avoit portés à l'élire , afin que , s'il avoit le dessus , il ruinât le peuple , ou qu'il fût perdu & ruiné lui-même s'il avoit le dessous. Cependant , pour remédier aux maux présens , ayant su le jour que les tribuns du peuple devoient proposer & faire passer leur loi , il publia une levée de gens de guerre , & appella le peuple de la place au champ de Mars , menaçant de fort grosses amendes ceux qui n'obéiroient pas à cet ordre. Les (b) tribuns du peuple , de leur côté , s'opposoient à ses menaces , & juroient qu'ils le condamneroient lui-même à une amende de cinquante mille drachmes , s'il ne cessoit d'empêcher le peuple de donner ses suffrages selon les loix. Soit donc qu'il craignît un second exil & une seconde condamnation , fort indigne d'un homme de son âge , & qui avoit fait de si grandes actions , soit qu'il ne se sentît pas

(a) *Le sénat nomma Camillus pour dictateur la quatrième fois.* La d^{re} année de l'olymp.

CIII, l'an de Rome 388.

(b) Licinius Stolo & L. Sextius.

assez fort pour résister à cette tempête & pour vaincre l'effort & l'obstination insurmontable du peuple , il se retira dans sa maison, (a) & peu de tems après , sous prétexte de quelque indisposition , il se démit de la dictature. Le sénat nomma en sa place (b) un autre dictateur qui , ayant choisi pour général de la cavalerie le même Stolon , qui étoit chef de la sédition , donna lieu de faire passer une loi très-désagréable aux patriciens ; car il ordonna qu'aucun citoyen ne posséderoit pas plus de cinq cens arpens de terre. Ce fut alors une victoire bien éclatante pour Stolon d'avoir pu faire confirmer cette loi par les suffrages du peuple , malgré les efforts des nobles qui s'y opposoient ; (c) mais bientôt après , convaincu lui-même d'avoir plus de terres qu'il ne permettoit aux autres d'en posséder , il fut condamné & puni selon la loi.

Il restoit encore la nomination des consuls , qui étoit non-seulement le point principal de la sédition , mais celui qui l'avoit

(a) *Et peu de tems après , sous prétexte de quelque indisposition.*) D'autres prétendent qu'il se démit de la dictature par scrupule de religion , parce que les auspices n'avoient pas été bien observés quand il fut nommé.

(b) *Un autre dictateur.*) Ce fut Publius Manlius.

(c) *Mais bientôt après , convaincu lui-même.*) Cela arriva onze ans après. Ce Licinius Stolo fut condamné par

Popilius Lænas à une amende de cinq cens livres , parce qu'il possédoit mille arpens de terre , conjointement avec son fils , qu'il avoit émancipé pour éluder sa loi. *Eodem anno C. Licinius Stolo à M. Popilio Lænate sua lege decem millibus æris est damnatus , quod mille jugerum agrum cum filio possideret , emancipandoque filium fraudem legis fecisset.* Tite-Live , liv. VII , 16.

fait naître , & qui donnoit le plus de peine au sénat ; mais sur ces entrefaites , on reçut des nouvelles certaines que les Gaulois , revenant encore des rivages de la mer Adriatique , marchaient à grandes journées vers Rome avec une armée très-formidable ; la menace fut même accompagnée de l'effet , le plat-pays étant déjà tout saccagé , & ceux qui ne purent se retirer dans Rome , ayant été obligés de se réfugier sur les montagnes. La crainte apaisa la sédition ; le sénat réuni avec le peuple , & les nobles avec leurs inférieurs , d'un commun consentement (a) ils élurent Camillus dictateur pour la cinquième fois. Il étoit alors fort vieux , car il avoit déjà bien près de quatre-vingt ans. Cependant , voyant la nécessité & le grand danger de la république , il n'allégua , comme auparavant , ni raison , ni prétexte ; mais il accepta cette charge sans balancer , & assembla son armée.

(b) Comme il savoit par expérience que la principale force des Gaulois , consistoit

(a) *Ils élurent Camillus dictateur pour la cinquième fois , il étoit alors fort vieux , car il avoit déjà près de quatre-vingt ans.*) C'étoit l'année de Rome 389 , & la première année de l'olympiade CIV. Ce qui prouve qu'il n'avoit que quatorze ans quand il commença à aller à la guerre , sous le dictateur Poethumius Tubercus , comme je l'ai remarqué au commencement.

périence que la principale force des Gaulois consistoit dans leurs épées , qu'ils manioient à la manière des barbares.) Car les Gaulois ne donnoient que des coups de taille , leurs épées n'avoient pas de pointe. Ce que Camillus fit en cette occasion , fut pratiqué aussi heureusement plus de six vingt ans après par le consul C. Flaminius contre les Gaulois , comme Polybe le raconte dans son second livre.

dans leurs épées, qu'ils manioient à la manière des barbares, sans aucun art, & avec lesquelles ils abattoient têtes & épaules; il fit donner à la plupart de ses troupes des casques d'acier bien poli, afin que les épées se rompissent ou qu'elles ne fissent que glisser; fit border leurs boucliers d'une lame de fer, le bois seul ne pouvant pas résister aux coups; & leur enseigna à se servir de longues javelines, avec lesquelles, se glissant sous les épées des barbares, ils pouvoient prévenir les coups qu'ils déchargeoient de haut en bas.

Déjà les Gaulois étoient sur le bord de la rivière d'Anio avec une armée si chargée de butin, qu'elle pouvoit à peine marcher. Camillus se mit en campagne à la tête de ses troupes, & alla camper sur une colline, dont la pente étoit fort douce, & qui avoit plusieurs creux; de sorte que la plus grande partie de son armée étoit cachée, & que l'autre paroissoit s'être retirée de crainte sur les hauteurs. Pour confirmer même davantage les ennemis dans cette opinion, il ne se mit pas en devoir de repousser ceux qui venoient fourrager jusqu'au pied de la colline; mais il se tint renfermé dans son camp, où il s'étoit retranché avec grand soin, jusqu'à ce que voyant que la plus grande partie de leurs troupes étoit dispersée au fourrage, & que ceux qui étoient restés dans le camp étoient toujours gorgés de viande & noyés de vin; il envoya avant le jour son infanterie légère

insulter les ennemis, & les empêcher de se mettre en bataille, en tombant sur eux à mesure qu'ils fortoient; & à la pointe du jour il fit descendre dans la plaine, & rangea en bataille ses troupes pesamment armées, qui étoient fort nombreuses & pleines d'ardeur, contre l'attente des barbares qui les croyoient en petit nombre & fort découragées.

Ce fut la première chose qui rabattit le courage & la fierté des Gaulois, qui se crurent déshonorés de ce que les Romains avoient osé les attaquer les premiers. L'infanterie légère fondant donc sur eux, avant qu'ils pussent ni prendre leur poste, ni ranger leurs bataillons, les pouffoit vivement, & les forçoit de combattre en désordre, comme ils se trouvoient. Et Camillus, avec le gros de l'armée, les chargea vigoureusement. Les barbares marcherent fièrement à sa rencontre l'épée haute, mais les Romains les arrêtoient avec leurs javelines, & opposant à leurs coups des corps tout couverts de fer, (a) leurs épées se faussaient; car comme elles étoient d'une trempe fort molle, & d'un fer peu battu, elles se plioient & se

(a) *Leurs épées se faussaient; car comme elles étoient d'une trempe fort molle & d'un fer peu battu, elles se plioient & se courboient très-facilement.* Polybe écrit que leurs épées étoient faites de manière qu'elles se courboient,

& que leur tranchant se rebroussoit dès le premier coup qu'ils en donnoient, & qu'elles n'étoient plus en état de servir, s'ils ne les redressoient avec le pied en les mettant contre terre.

courboient très-facilement. D'ailleurs, leurs boucliers, hérissés de javelines, étoient si pesans quand les Romains les retiroient, que ne pouvant plus les soutenir, ils abandonnoient leurs propres armes pour se jeter sur celles de leurs ennemis, & pour leur arracher leurs javelines; & alors les Romains, les voyant découverts se servoient avec succès de leurs épées. Ils taillèrent en pièces les premiers rangs, les autres prirent la fuite, & se dispersèrent dans la plaine. Car Camillus s'étoit saisi des montagnes & des côteaues, & ils n'avoient garde de se retirer dans leur camp qu'ils n'avoient pas retranché par un excès d'audace & de confiance, & dont Camillus pouvoit se rendre maître sans coup fé-
rir.

On dit que cette bataille fut donnée vingt-trois ans après la prise de Rome, & qu'elle commença à rassurer les Romains contre les Gaulois, qui jusques-là leur avoient toujours paru très-redoutables; car ils étoient persuadés que les premières victoires qu'ils avoient remportées sur eux, n'étoient pas l'ouvrage de leur valeur, mais l'effet de quelques accidens imprévus, & sur-tout des maladies, qui avoient affoibli l'armée de ces barbares. La crainte qu'ils en avoient étoit même si grande, qu'ils avoient fait une loi, par laquelle ils dispensoient les prêtres d'aller à la guerre, à moins que ce ne fût contre les Gaulois.

C'est-là le dernier exploit de Camillus;

car la prise de la ville des (a) Velitres ne fut que la fuite de cette expédition, & elle se rendit même sans combattre ; mais dans le gouvernement de la république , il avoit encore à soutenir l'assaut le plus terrible & le plus dangereux contre le peuple , qui , fier de sa victoire , vouloit qu'au préjudice de la loi , il nommât un des consuls de race plébéienne ; le sénat s'y opposoit de toute sa force , & ne vouloit pas que Camillus se démit de la dictature , espérant qu'avec le secours de cette suprême autorité , il combattoit avec plus de succès pour l'aristocratie. Un jour donc que Camillus , assis dans la place sur son tribunal , rendoit la justice , il vint de la part des tribuns un licteur qui lui ordonna de le suivre , & qui en même-temps mit la main sur lui , comme pour l'emmener par force. Cela excita un si grand bruit , & causa un si grand tumulte dans la place , qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil ; le parti de Camillus repoussoit le licteur , & le peuple ordonnoit toujours à ce licteur de l'arracher de son siège. Camillus , dans cette émeute , ne sachant à quoi se déterminer , ne se démit pourtant point de sa charge ; & prenant avec lui les sénateurs , il marcha vers le capitole , il pria les dieux d'amener à une heureuse fin un si grand désordre , & fit vœu de bâtir un temple à la Concorde , dès que les troubles seroient apaisés.

(a) Ville des Volscques dans le Latium.

Quand on vint à délibérer dans le sénat, la contrariété des avis excita de grandes contestations ; mais enfin le plus doux l'emporta , c'est-à-dire , celui qui cédoit au peuple , (a) & qui lui permettoit de prendre l'un des consuls dans son corps. Dès que le dictateur eut prononcé cet arrêt en pleine assemblée , le peuple en eut tant de joie , qu'il se réconcilia sur l'heure même avec le sénat , & accompagna Camillus jusques dans sa maison avec de grandes acclamations & de grands applaudissemens.

Le lendemain on s'assembla , & on ordonna que pour accomplir le vœu de Camillus , & pour conserver la mémoire de cette heureuse réunion , on bâtiroit le temple de la Concorde dans un lieu qui regardoit sur la place & sur le comice ; qu'on ajouteroit un jour aux fêtes latines , qui désormais dureront quatre jours ; que sans perdre un moment , on iroit offrir des sacrifices dans tous les temples ; & que ce jour-là tous les Romains , sans exception , seroient couronnés de chapeaux de fleurs. Camillus tint ensuite les comices consulaires , & l'on nomma consuls Marcus Æmilius du côté des patriciens , & Lucius Sextus du côté du peuple.

(b) L'année suivante, il s'éleva une si gran-

(a) *Et qui lui permettoit de prendre l'un des consuls dans son corps.*) Si les patriciens céderent au peuple l'un des consuls , le peuple donna aux patriciens un préteur pour ad-

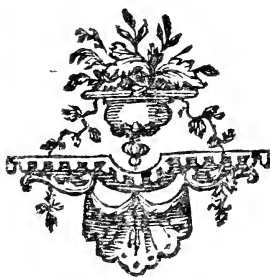
ministrer la justice dans la ville ; & ce préteur , ce fut le fils de Camillus.

(b) *L'année suivante.*) C'étoit l'an de Rome 391, la troisième année de l'olymp. CIV.

de peste dans Rome , qu'elle emporta un nombre infini de peuple , (a) & la plupart des magistrats ; mais elle se signala encore davantage par la mort de Camillus ; car quoiqu'il fût rassasié de jours , & que sa vie eût été aussi longue & aussi entiere que celle d'aucun autre homme , les Romains furent plus affligés de sa perte que de celle de tout ce grand nombre de citoyens , qui moururent dans le même tems de la même maladie.

(a) *Et la plupart des magistrats.*) Elle emporta un cent-seur , un édile , & trois tribuns du peuple.

Fin de la vie de Camillus.





(a) COMPARAISON

*DE THÉMISTOCLE**ET DE FURIUS CAMILLUS.*

SUR les particularités que nous venons de recueillir de la vie de Thémistocle & de Camillus, on voit d'abord que ces deux grands hommes ont eu beaucoup de choses semblables. Nés l'un & l'autre dans une famille obscure, ou qui n'étoit pas encore illustrée, ils ont eu le bonheur d'y porter les premiers la lumière par leur vertu, & de transmettre à leur postérité un éclat d'autant plus glorieux pour eux, qu'ils ne l'avoient pas reçu de leurs ancêtres. Ils ont eu à soutenir de grands combats contre les étrangers, & de plus grands encore contre leurs citoyens; ils ont éprouvé toute l'ingratitude de ces mêmes citoyens, qu'ils avoient si utilement servis, & ils ont l'un & l'autre arraché leur patrie des mains des barbares.

Les tems où ils ont vécu, ont été si semblables en tout, qu'en amenant les mêmes orages & les mêmes tempêtes, ils ont porté aussi des hommes de même génie & de même

(a) La comparaison que Plutarque a faite de ces deux héros est perdue. Le traducteur a suppléé celle-ci.

caractere pour leur résister , & pour sauver les peuples qu'ils avoient à conduire. C'est cette conformité de leurs tems , qui a produit la conformité de leurs exploits & de leur fortune ; car il a fallu nécessairement que dans l'un & dans l'autre la prudence ait conduit & animé leur valeur. Mais parmi ces traits principaux , qui sont si ressemblans , on ne laisse pas , quand on les examine de près , d'en trouver de particuliers , qui produisent des dissemblances assez remarquables. Nous allons tâcher de les rassembler & de les mettre dans tout leur jour , afin que comme dans un portrait en raccourci , on voye d'un coup d'œil en quoi ils different , & en quoi ils se ressemblent.

Camillus paroît d'abord l'emporter sur Thémistocle par le grand nombre de ses exploits ; car il a gagné plusieurs grandes batailles , pris plusieurs villes , repris celles dont les ennemis s'étoient emparés , délivré une armée assiégée , sauvé son collegue qui avoit engagé le combat mal-à-propos , & il a fini glorieusement plusieurs guerres très-dangereuses. A ces actions si brillantes , Thémistocle ne peut opposer que la gloire d'avoir terminé les guerres des Grecs , d'avoir vaincu les Perses dans les divers combats d'Artémise , & de les avoir entièrement défaits dans le détroit de Salamine.

Quant au premier exploit , Camillus n'a pas plus fait pour les Romains , en terminant par son courage toutes ces guerres étrange-

res, & en triomphant tant de fois de leur ennemi, que Thémistocle a fait pour les Grecs, en assoupissant par sa sagesse leurs guerres intestines, en réconciliant leurs villes, & en réunissant tous leurs citoyens. Car quoique rien ne paroisse plus aisé, ni plus ordinaire que d'appaiser des divisions domestiques à l'approche d'un ennemi commun, le danger même servant à réunir les peuples, on peut dire pourtant qu'en cette occasion ce fut une action d'une singulière prudence, d'avoir empêché les villes, rivales d'Athènes, de profiter du secours d'un grand roi pour s'assujettir Athènes & toute la Grece. Et bientôt après la mort de Thémistocle, on connut l'importance de ce service, & la grandeur de ce danger.

On ne sauroit comparer les combats de Thémistocle à Artémise, avec les combats de Camillus contres les *Æques*, les *Volsques* & les *Latins*; car dans tous ces combats Camillus remporta toujours des victoires complètes, au lieu que Thémistocle à Artémise ne fit qu'apprendre aux Grecs que les barbares pouvoient être vaincus malgré le nombre effroyable de leurs vaisseaux, & ces combats ne furent, à proprement parler, que le commencement de la victoire.

Mais, s'il faut juger des actions des hommes, plutôt par leur grandeur & par leur utilité, que par leur nombre, le gain de la bataille de Salamine est un exploit si considérable, qu'il peut seul balancer tous ceux

de Camillus, soit que l'on regarde l'état où les Athéniens se trouvoient alors, soit que l'on considère la redoutable puissance de l'ennemi qu'ils avoient en tête, & qui, pendant qu'il couvroit la mer de vaisseaux, avoit encore une formidable armée de terre, soit enfin que l'on fasse attention au grand nombre de peuples que cette victoire a sauvés. Camillus sauva Rome; mais Thémistocle, en sauvant Athenes, sauva toute la Grece, qui alloit gémir dans une dure servitude. Or une action, dont l'utilité s'étend sur plusieurs peuples, est préférable sans contredit à celle qui n'est avantageuse qu'à un seul.

On dira peut-être que Camillus n'a été redevable de ses grands succès qu'à lui-même, au lieu que Thémistocle a dû partager le gain de ce combat avec le général de Lacédémone. Il est vrai qu'Eurybiade combattit au détroit de Salamine avec beaucoup de valeur : mais sans la prudence de Thémistocle, cette valeur auroit été inutile ; elle n'auroit peut-être pas même été employée. Et bien loin que ce général diminue en rien la gloire de Thémistocle, il lui sert de relief ; car Thémistocle eut le plaisir, en sauvant la Grece, de sauver aussi ce général & toutes ses troupes. Si Thémistocle donna en cette occasion des marques d'une prudence consommée, soit en jettant les Grecs dans la nécessité de combattre dans le détroit, soit en choisissant le moment de l'attaque le plus favorable ; il donna aussi des preuves d'une

patience qui marque une véritable force , & d'une modération qui témoigne qu'il ne cherchoit que le bien public ; il céda le commandement à Eurybiade dans une conjoncture très-délicate , & où l'émulation & l'opiniâtreté , qui auroient passé pour grandeur de courage dans l'esprit du peuple , auroient certainement ruiné les affaires des Grecs ; car il est certain qu'il ne vainquit ses ennemis par son courage , que parce qu'il avoit vaincu par sa déférence ses alliés ; & je ne fais si Camillus peut rien opposer en ce genre à cet acte de vertu , non plus qu'à la magnanimité que Thémistocle témoigna en souffrant l'emportement d'Eurybiade , pour avoir le tems de lui donner ses avis. Il faut bien favoir le chemin de la gloire pour y aller si sûrement par un sentier , qui paroît aussi détourné que celui de souffrir des insultes & de boire des affronts.

Que s'il en est des actions des hommes comme des tragédies , où les momens bien ménagés produisent les plus grandes surprises , & causent le plus d'admiration par la terreur & par la compassion qu'ils inspirent ; il n'y a rien dans la vie de Thémistocle qui égale les incidens miraculeux de la vie de Camillus ; ce ne sont pas des aventures conduites par un homme , mais des embarras inexprimables , toujours démêlés comme par un Dieu. Certainement dans Thémistocle le nœud de la tragédie est admirablement bien mêlé ; Xerxès entraîne les peu-

ples & les villes de Grece comme un torrent ; un oracle ordonne aux Athéniens de se renfermer dans des murailles de bois ; sur cet oracle , les Athéniens s'embarquent après avoir envoyé leurs femmes & leurs enfans avec les vieillards dans les isles voisines : voilà le barbare maître d'Athenes ; quel libérateur viendra délivrer ce peuple déjà vaincu , & qui n'a plus pour ressource que cent quatre-vingt galeres , qui ne peuvent pas se promettre de tenir contre une flotte de douze cens vaisseaux ? Thémistocle , par sa force , par son courage & par son bon sens , redonne la lumiere à ses citoyens ; mais ce dénouement n'a rien que d'uni & de simple , point de surprise qui tienne du miracle. Au lieu que dans Camillus tout est également miraculeux , Rome est en cendres , le Gaulois victorieux en est maître sept mois entiers , & campe dans ses ruines pour achever de réduire le capitolé , qui n'est plus défendu que par une poignée de Romains ; ces assiégés , réduits à l'extrémité , sont prêts à racheter leur patrie , ce reste des feux & des flammes , & Rome est déjà dans la balance avec l'or. Sur ces entrefaites arrive Camillus , qui dégage sa patrie , non pas avec l'or , mais avec le fer. Cet air de miracle est répandu sur presque toutes ses autres actions , soit qu'il délivre une armée assiégée sur une montagne , soit qu'il vainque des ennemis un moment après leur victoire , & qu'il ramene des citoyens dans leur ville le jour même

qu'ils l'ont perdue , & qu'ils ont été obligés d'en sortir , soit qu'il retienne dans le devoir des villes révoltées. Mais comme ces momens de surprise font des effets du hazard , ou des jeux de la fortune , & qu'ils paroissent plus propres à divertir le lecteur avide d'événemens merveilleux , qu'à faire juger du mérite des actions , & qu'à faire connoître les avantages que les hommes ont les uns sur les autres ; laissons ces surprises aux peintres & aux poëtes , qui les étaleront sur les théâtres & dans leurs tableaux ; & nous renfermant dans ce que Thémistocle & Camillus ont de particulier , & qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes , tâchons de peser exactement leurs vices & leurs vertus.

Ils ont tous deux la même ardeur pour la gloire ; ils ont témoigné le même courage & la même prudence dans les occasions. Mais ce n'est ni le courage , ni la force , ni la ruse , qui distinguent l'homme ; puisqu'on peut dire que ces qualités lui sont communes avec une infinité d'animaux. Ce qui relève infiniment la nature humaine , & qui l'approche , en quelque sorte , de la divinité , c'est la prévoyance ; & en cette partie Thémistocle paroît infiniment au-dessus de Camillus. Celui-ci ne voit que ce qui l'environne , au lieu que Thémistocle prévoit de loin ce qui doit arriver. Dans le tems que les Perses , vaincus à Marathon , regagnent le fond de l'Asie , il annonce leur retour , & prépare ses citoyens à de nouveaux combats contre ces barbares.

Il est vrai que, comme dit Cicéron, cette prévoyance l'abandonna dans les occasions les plus importantes de sa vie ; car il ne prévint, ni ce qui le menaçoit de la part des Lacédémoniens, ni ce qui lui devoit arriver de la part de ses citoyens mêmes, ni les conséquences des promesses qu'il fit à Artaxerxe. Mais où est l'homme qui ne se trompe jamais ?

On pourroit dire que Camillus ne manquoit pas non plus de prévoyance, puisqu'il prévint que le partage des Romains pour aller habiter Veïes, feroit infailliblement la ruine de la république, & qu'il s'y opposa toujours avec une extrême fermeté ; mais dans ce service très-important que Camillus rendit à sa patrie, on voit beaucoup de marques de sagesse & de prudence, & rien qui tienne de cette prévoyance qu'on peut appeller une espece de divination. Et l'on trouvera, sans doute, que cette action de Camillus a plus de conformité avec celle que fit Thémistocle, lorsqu'il empêcha que les villes, qui n'avoient pas combattu contre Xerxès, ne fussent exclues du conseil des Amphiçtyons, comme le proposoient les Lacédémoniens, qui par-là auroient attiré à eux toute l'autorité, & se feroient rendus maîtres de la Grece.

Mais si Thémistocle est au-dessus de Camillus par la prévoyance, Camillus est au-dessus de Thémistocle par la justice, infiniment plus respectable que la prévoyance. Dans les exploits de Thémistocle on voit toujours le courage accompagné de la ruse ;

au lieu que dans ceux de Camillus tout est simple & grand. Thémistocle n'a rien fait qui ne soit effacé par la seule prise de Faleres , dont Camillus se rend maître par l'admiration qu'il donne de sa justice , en renvoyant aux assiégés le maître d'école qui lui avoit livré tous leurs enfans ; car d'avoir fait connoître que la guerre même a des loix inviolables aux gens de bien , & qu'on doit préférer la justice à la victoire , c'est une action plus héroïque que d'avoir conquis le monde entier.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner pendant la paix , il semble qu'il n'y a pas entr'eux une petite différence. Thémistocle étoit grand partisan du peuple , & tout ce qu'il fit dans son administration tendoit à assurer la démocratie contre l'ambition des nobles ; au lieu que Camillus , quoiqu'il ménageât le peuple , penchoit pourtant plus du côté des nobles & du sénat.

Thémistocle heurta tous ceux qui étoient les plus capables de servir la république , & fit chasser Aristide , le plus vertueux homme de son tems. Mais Camillus étoit si éloigné de cet esprit d'envie & de cabale , qu'il choisit toujours pour ses collegues les plus gens de bien , & ceux qui pouvoient être les plus utiles à leur patrie , & fit voir que l'on peut partager avec les autres son autorité , sans leur faire part de sa gloire.

Les Athéniens dépensent en spectacles & en jeux tous les revenus qu'ils tiroient des mines qui étoient dans l'Attique , ou distri-

buoient cet argent aux citoyens. Thémistocle eut le courage d'abolir ces distributions inutiles, & fit employer cet argent à la construction de plusieurs vaisseaux, qui furent bientôt après le salut de la république. On ne trouve rien dans la vie de Camillus qui puisse être opposé au grand service que Thémistocle rendit en cette occasion aux Athéniens, à moins qu'on ne veuille mettre dans la balance les sages réglemens que Camillus fit dans sa censure pour obliger les jeunes gens à épouser les veuves de ceux qui avoient été tués à la guerre, & pour étendre les tailles sur les orphelins. Mais il semble que la guerre seule dicta ces loix, au lieu que le decret de Thémistocle fut dicté par sa seule prudence.

La sévérité que Camillus fit exercer contre Manlius, qu'on précipita du capitolé, fut très-juste & très-louable, si le seul amour de la liberté & de la patrie le porta à faire condamner ce séditieux, & si la haine qu'il eut pour lui ne fut pas fomentée par une secrète jalousie de voir devant ses yeux un rival célèbre par mille actions éclatantes, qui produisoit trente dépouilles d'ennemis qu'il avoit tués, quarante prix d'honneur dont ses généraux l'avoient honoré, parmi lesquels il montrait deux couronnes murales, & huit couronnes civiques; & qui enfin, pour avoir repoussé les Gaulois à l'escalade du capitolé, avoit remporté le glorieux surnom de Capitolin. Mais Thémistocle ne témoigna pas moins d'amour pour la liberté, lorsqu'il fit

condamner à mort un Grec , pour avoir expliqué aux Athéniens les honteuses propositions que le roi de Perse leur faisoit par ses ambassadeurs , & pour avoir eu l'audace de faire servir la langue des Grecs à expliquer les ordres d'un barbare. Et on n'a pas loué avec moins de justice la rigueur qu'il exerça contre un Arthmius de Zélé , qu'il fit déclarer ennemi des Grecs & de leurs alliés , & noter d'infamie lui & toute sa postérité , pour avoir apporté , non pas dans Athenes , mais dans le Péloponese , l'or des Medes. Je ne fais même si cet exemple de sévérité contre la corruption , n'étoit pas plus utile & plus nécessaire à la Grece dans la conjoncture où elle se trouvoit , que la punition de Manlius ne l'étoit à Rome ; car les Perses n'étoient pas si redoutables par leurs armes , que par leur or. Aussi Démosthene assure-t-il (a) que cette seule action rendit les Grecs plus formidables aux barbares , que les barbares n'étoient formidables aux Grecs.

Une chose encore très-considérable que fit Thémistocle pendant son administration , c'est qu'Athenes ayant été brûlée & ruinée par les barbares , il ne se contenta pas de la rebâtir , comme Camillus rebâtit Rome , il la fortifia & la joignit au Pirée par une muraille. Mais il y a deux choses à considérer dans cette entreprise ; l'effet qu'elle produisit , & la manière dont elle fut exécutée. L'effet qu'elle produisit ne fut autre que d'exciter la jalousie

(a) Dans la troisième Philippique.

des alliés , & de rendre le peuple plus audacieux & plus mutin , en le fortifiant contre les nobles ; & la maniere dont elle fut exécutée ne lui a pas attiré de grandes louanges de la part de ceux qui lui ont succédé , car elle fut souillée de fraude , de ruse & d'injustice ; & toutes les actions où ces taches se trouvent ne sauroient jamais être approuvées , quand même elles seroient utiles. C'est pourquoi Démosthene , en comparant ces murailles de Thémistocle avec celles que Conon fit dans la suite , préfère ces dernières , & fait voir qu'autant qu'une action faite ouvertement est préférable à une action faite par ruse & en cachette , & qu'autant que la victoire est plus glorieuse que la surprise & que la fraude , autant ces murailles de Conon sont plus estimables que celles de Thémistocle. Car Conon éleva les siennes après avoir dompté ses ennemis , & tous ceux qui auroient pu traverser son entreprise , au lieu que Thémistocle bâtit les siennes en trompant ses alliés ; & jamais pareil reproche n'a terni la fleur des actions de Camillus , où l'on a toujours vu regner la franchise & la simplicité , caracteres essentiels de la grandeur véritable & solide.

On ne sauroit excuser dans Thémistocle , ni dans Camillus , le faste avec lequel ils ont insulté l'un & l'autre leurs citoyens , par une magnificence extraordinaire ; mais on sera forcé d'accorder que l'orgueil de Camillus étoit plus pardonnable que celui de Thémistocle , en ce qu'il ne parut que soutenu par

de grands exploits, au lieu que celui de Thémistocle éclata lorsqu'il n'étoit encore appuyé sur aucune action considérable. Camillus donna même des marques d'une modestie, qu'on ne sauroit trop admirer, lorsqu'après avoir défait une partie des Gaulois près d'Ardée, il refusa le généralat, qui lui étoit offert par les Romains retirés à Veïes; & que pour obéir aux loix d'une ville, qui ne subsistoit plus, & qui n'étoit qu'un monceau de cendres, il voulut attendre que leur choix fût confirmé par cette poignée de Romains, qui défendoient encore le capitole, & qu'il regardoit comme les véritables citoyens; modération presque sans exemple, & fort opposée à l'ambition dont Thémistocle fut toujours possédé.

Que si, pour bien connoître les hommes, il ne suffit pas de les examiner dans le cours de leurs prospérités, & qu'il faille les voir aux prises avec la fortune, on ne trouvera pas une médiocre différence entre Thémistocle & Camillus. L'un fut banni sans aucune cause apparente, & seulement par une pure vengeance céleste, qui voulut lui faire souffrir ce qu'il avoit fait souffrir lui-même à Aristide, qu'il avoit chassé sans sujet, & par la seule jalousie qu'il avoit de son mérite; & l'autre fut banni pour s'être opiniâtrément opposé à un dessein qui alloit à la ruine entière de son pays. Thémistocle fut banni après avoir sauvé sa patrie, & Camillus sauva la sienne après avoir été banni. L'exil de Thémistocle fut la récompense d'avoir chassé les

barbares , & l'arrivée des barbares fut la punition de l'exil de Camillus.

Si ces causes & ces conjonctures sont très-différentes, la manière dont l'un & l'autre ont supporté leur disgrâce ne l'est pas moins. Camillus s'emporte d'abord à des imprécations, qui marquent une grande animosité contre Rome , mais où on ne laisse pas de trouver encore des traces de l'amour qu'il conservoit pour elle au milieu de son ressentiment; car il ne lui souhaite des maux , que pour avoir le plaisir de l'en délivrer & de se venger ainsi glorieusement de son injustice , & c'est la seule vengeance que respirent les héros. Thémistocle ne fait rien de semblable ; il ne profère point de malédictions contre sa patrie , mais il va se prostituer à ses ennemis. Thémistocle , après son exil , ternit la gloire de ses premiers exploits ; il adore un barbare , & il lui demande pardon des maux qu'il lui avoit faits en servant son pays ; & Camillus ajoute de nouveaux exploits aux premiers , & se signale jusqu'à la fin de sa vie par de nouvelles victoires ; il est le plus grand des Romains avant son exil , & après son exil il se surpasse lui-même. Thémistocle , par les promesses imprudentes qu'il fait au roi de Perse , se voit enfin réduit à se tuer lui-même ; & il paroît quelque chose de si héroïque dans ce sentiment , de préférer la mort à la triste nécessité , ou de se venger de sa patrie , ou de manquer à son bienfaiteur , que j'ai donné à cette résolution une sorte de louange , quoique je

sache fort bien qu'à la rigueur les sages en pourront juger autrement. Il y en aura, sans doute, qui trouveront que de se tuer soi-même dans cette extrémité, outre que c'est une preuve indubitable de foiblesse, c'est aussi la marque d'un homme qui ne connoît, ni les bornes du ressentiment que l'on peut conserver contre sa patrie, ni celles de la reconnaissance que l'on doit à son bienfaiteur, & qui, pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre, manque également aux deux ; car il prive l'une d'un citoyen, & l'autre d'un ami, qui leur doit ses services. Or un honnête homme, & sur-tout un homme d'état, ne doit pas mourir seulement pour soi, mais pour ses amis ou pour sa patrie.

La conduite de Camillus est bien différente ; il n'a point à passer les mers pour trouver des ennemis de Rome, il en est environné ; il ne va point s'humilier devant eux, & les solliciter de profiter de sa disgrâce, en employant contre sa patrie & son bras & ses conseils ; mais il pratique la leçon admirable que Platon donnoit alors dans les écoles d'Athènes, que l'homme de bien, quelque maltraité qu'il soit par sa patrie, conserve toujours dans son cœur un intercesseur pour elle, & cherche les occasions de la ramener & de la servir. Aussi la piété de Camillus fut récompensée de la plus grande félicité dont aucun homme ait peut-être jamais joui ; car il ne fut pas plutôt rétabli dans sa patrie, qu'il y rétablit sa patrie avec lui, & ramena Rome dans Rome ; ce
qui

qui lui attira la gloire de partager avec Romulus le titre de son fondateur ; & après avoir ainsi sauvé & rétabli Rome , il l'empêcha encore de retomber dans les mêmes calamités , d'où il l'avoit tirée ; car à l'âge de quatre-vingt-trois ans , il défit encore les Gaulois , qui étoient revenus avec une armée plus formidable que la première ; & tous ces grands exploits auroient été perdus , s'il se fût abandonné à son ressentiment comme Thémistocle ; tant il est vrai que la colere est une maîtresse impérieuse & ingrate qui récompense mal les services qu'on lui a rendus , & qui vend cherement les pernicioeux conseils qu'elle donne.

Après avoir comparé ces deux grands hommes dans ce qu'ils ont fait de plus considérable dans la paix , dans la guerre , & dans leurs malheurs , il ne reste qu'à les comparer dans les sentimens qu'ils ont eus pour la religion ; & en cela il paroît qu'il n'y a pas entr'eux une grande différence : Thémistocle implore le secours des dieux dans toutes ses entreprises ; après la bataille d'Artemise , il consacre un trophée à Diane , sous les yeux de laquelle il avoit fait ce premier exploit ; & après celle de Salamine , reconnoissant que les bons conseils sont des inspirations que les dieux envoient , il élève encore à cette même Diane un temple pour la remercier du bon conseil qu'elle lui avoit donné.

Camillus ne cede point à Thémistocle le prix de la piété ; après la prise de Veïes il

rebâtit le temple de la déesse Matuta ; il transporte à Rome la statue de Junon avec les cérémonies les plus religieuses ; il s'emploie avec beaucoup d'empressement & de persévérance , à faire chercher les emplacements des temples qui ont été brûlés , & il en bâtit un au dieu qui avoit annoncé l'arrivée des barbares ; enfin il couronne sa vie par un dernier acte de religion , en consacrant un temple à la Concorde , pour remercier les dieux de la réunion du peuple avec le sénat. On lui reprochera , sans doute , d'avoir offensé les dieux par le char attelé de chevaux blancs , sur lequel il monta le jour de son premier triomphe , & d'avoir oublié le vœu solennel de consacrer à Apollon la dîme du butin qu'il avoit fait à la prise de Veïes. On accusoit aussi Thémistocle d'avoir abusé de la religion en faveur de sa politique , lorsqu'il supposa des prodiges & des miracles pour faire consentir ses citoyens à ce qu'il vouloit ; mais il me paroît également injuste d'accuser & de défendre deux hommes , que les dieux eux-mêmes paroissent avoir justifiés ; car ces dieux puissans ont donné à l'un & à l'autre des marques très-visibles de leur bienveillance ; ils ont soutenu leur courage , animé leur prudence dans toutes les occasions , & accordé de glorieux succès à toutes leurs entreprises ; & une marque encore plus singulière de leur protection , ils ont vengé Camillus en versant sur Rome un déluge de maux pour la punir de l'injure qu'elle lui avoit faite ; & par des

inspirations , par des oracles & par des songes , ils ont deux fois garanti Thémistocle des embûches de ses ennemis. Or quoique la nature des dieux , qui est l'essence même de la bonté , & qui , prompte à pardonner & lente à punir , n'exerce pas toujours ses jugemens dans cette vie , empêche qu'on ne puisse juger sûrement des hommes par les grâces qu'ils ont reçues du ciel , cependant on peut présumer , avec beaucoup de raison , que jamais ils n'auroient accordé des faveurs si particulieres & si marquées , à des hommes qui les auroient si ouvertement offensés par leur ingratitude & par leur impiété.

*Fin de la Comparaison de Thémistocle
& de Camillus.*





P É R I C L È S.

CÉSAR voyant un jour à Rome quelques étrangers forts riches , qui portoient entre leurs bras de petits chiens & de petits singes , & qui les caroiſſoient fort tendrement , leur demanda avec beaucoup de raiſon , *ſi les femmes de leur pays n'avoient point d'enſans* , (a) reprenant par ce mot , digne d'un prince , ceux qui employent , & qui , s'il eſt permis de parler ainſi , dépenſent auprès des bêtes l'affection & la charité que la nature a miſes

(a) Reprenant par ce mot digne d'un prince.) Il ſemble que Plutarque prend trop ſérieuſement le mot de Céſar , qui ſans doute n'a voulu blâmer que la paſſion outrée que ces étrangers témoignoiſſent pour leurs chiens & pour leurs ſinges , en les portant entre leurs bras dans le public , & en les careſſant devant tout le monde. On peut aimer ſon chien ſans l'aimer aux dépens de l'affection & de la charité qu'on doit à ſes enſans , & à tous ceux avec qui la nature nous a liés. Ce ſont deux ſortes d'affections très-différentes. En vérité , Xantippe , pere de Périclès , auroit eu grand tort de ne pas aimer ſon chien , qui le

voyant embarqué pour Salamine , le ſuivit à la nage , & expira en arrivant. Et Ulyſſe n'en auroit pas eu moins de ne pas aimer le ſien , qui le reconnut après vingt ans d'abſence , & qui mourut de joie de le revoir. Plutarque lui-même nous dit , dans la vie de Caton le Cenſeur , que quand ce ne ſeroit que pour apprendre à aimer les hommes , il faudroit en faire comme une eſpece d'apprentiſſage , en nous accoutumant à aimer les animaux , & à être doux & humains. Et dans le même endroit il loue Xantippe d'avoir magnifiquement enterré ſon chien , qui étoit comme ſon ami ſamiliier.

dans nos cœurs , & qui ne font dues qu'aux hommes. Tout de même la nature ayant imprimé dans notre ame un desir de voir & d'apprendre ; il est juste de blâmer ceux qui abusent de ce desir , & qui , négligeant les choses honnêtes & utiles , emploient leur tems à voir & à entendre ce qui n'est nullement digne de leur soin & de leur curiosité. Car pour ce qui est de la vue , par exemple , quand elle est frappée par les objets , elle ne sauroit s'empêcher de voir tout ce qui se présente devant elle , utile ou inutile , bon ou mauvais ; mais il n'en est pas de même de l'esprit , chacun peut s'en servir comme il lui plaît , & il est toujours en notre pouvoir de nous appliquer à ce qui nous est agréable. (a) L'homme doit donc s'attacher toujours à ce qui est le meilleur , non-seulement pour le contempler , mais aussi pour s'en nourrir en le contemplant. Car comme les couleurs les plus agréables à l'œil sont celles dont l'éclat & l'agrément fortifient & nourrissent la vue , on doit par la même raison appliquer toujours son ame aux contemplations , qui par le plaisir la conduisent à son véritable bien , au bien qui lui est propre ; & ces objets ne consistent que dans les effets de la vertu , dont le seul récit fait naître une émulation très-forte , & un très-

(a) *L'homme doit donc s'attacher toujours à ce qui est le meilleur.*) Voilà un grand précepte. Socrate veut qu'on lui obéisse , non-seulement

dans les occupations sérieuses , mais encore dans les plaisirs & dans les divertissemens.

violent desir de les imiter. Aussi voit-on que dans toutes les autres choses , l'admiration n'est pas toujours suivie du desir d'imiter ce que l'on admire ; le plus souvent même c'est tout le contraire , en admirant l'ouvrage nous méprisons l'ouvrier.

Par exemple , nous aimons & nous estimons fort les parfums & les belles teintures de pourpre ; mais les teinturiers & les parfumeurs nous paroissent des artisans vils & mécaniques ; (a) c'est pourquoi Antisthene répondit fort bien à quelqu'un qui disoit qu'Isménias étoit un excellent joueur de flûte : *Oui , dit-il , mais d'ailleurs , c'est un homme qui ne vaut rien ; (b) car s'il valoit*

(a) *C'est pourquoi Antisthene répondit fort bien à quelqu'un.*) Antisthene , disciple de Socrate & fondateur de la secte Cynique : c'est lui qui dit , *que la vertu est la plus forte de toutes les armes , & la seule qu'on ne peut jamais nous arracher.* Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractère blâmât Isménias d'avoir employé tout son tems & toute son application à bien jouer de la flûte.

(b) *Car s'il valoit quelque chose , il ne seroit pas si bon flûteur.*) Les Athéniens avoient fort estimé la flûte , sur-tout avant & après la guerre des Medes ; car l'état florissant de leurs affaires & les richesses dont ils jouissoient , les portant à ne chercher que la joie & le plaisir ,

ils embrassoient toutes sortes d'arts , sans en juger & sans mettre entr'eux aucune différence. Ainsi toute la noblesse apprenoit à jouer de la flûte ; mais ils ne commencerent pas plutôt à discerner ce qui pouvoit porter à la vertu , d'avec ce qui ne pouvoit exciter qu'au vice , qu'ils remarquerent par expérience que le jeu de la flûte ne servoit point aux mœurs , & qu'il portoit plutôt à la colere , en empêchant l'auditeur de se servir de sa raison. C'est pourquoi la flûte fut entièrement décriée. Mais tout ce qu'on dit contre cette flûte ancienne , ne fait rien contre notre flûte d'aujourd'hui , qui n'est pas plus blâmable que le violon & autres instrumens de cette nature.

quelque chose , il ne seroit pas si bon flûteur. Et le roi Philippe dit de même à son fils , qui avoit chanté à un festin fort agréablement , & en homme qui savoit toutes les regles de la musique , *n'as-tu pas de honte de chanter si bien ?* (a) Car c'est assez pour un roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre les musiciens ; & il fait beaucoup d'honneur aux muses quand il assiste à leurs spectacles & à leurs combats. Mais tout homme qui exerce quelque art bas & indigne , produit contre lui-même un témoin irréprochable de sa paresse & de sa lâcheté à apprendre des choses honnêtes ; & ce témoin , c'est le travail qu'il a employé à en acquérir d'inutiles , ou qui ne méritent que du mépris. (b) Et je mets en

(a) *Car c'est assez pour un roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre.*) Cette bien-séance que les rois doivent garder, selon Plutarque, semble avoir été connue des poëtes qui, par cette raison, n'ont jamais introduit Jupiter chantant ou jouant de la lyre, mais toujours prenant plaisir à entendre chanter ou jouer.

(b) *Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vu à Pise la belle statue de Jupiter, voulût être Phidias.*) Voilà un jugement bien sévère ; il n'y a point d'homme bien né qui voulût être ni un Phidias ni un Polyclète, & qui vou-

lût avoir fait le Jupiter d'Olympie, ni la Junon d'Argos, deux statues d'or & d'ivoire, qui ont passé pour des chefs-d'œuvres incomparables, & qui ont fait regarder ces sculpteurs, non pas comme des hommes, mais comme des dieux. La première a eu l'honneur d'être respectée comme un ouvrage consacré par l'approbation de Jupiter même ; car on dit que Phidias, après l'avoir achevée, pria ce dieu de déclarer, par quelque signe visible, s'il étoit content de son travail, & que sur le moment la foudre tomba à ses pieds devant la statue. Cela devoit être de quelque poids pour un payen. Polyclète étoit

fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né qui , pour avoir vu à Pise la belle statue de Jupiter , voulût être Phidias ; ni Polyclète , pour avoir vu celle de Junon à Argos ; ni Anacréon , Philemon , ou Archiloque , pour avoir pris plaisir à lire leurs vers. Car de ce qu'on trouve un ouvrage agréable , il ne s'ensuit pas delà nécessairement qu'on en estime l'auteur. C'est pourquoi toutes ces sortes de choses , qui ne font pas naître

si estimé , qu'une seule petite figure de sa façon étoit vendue cent mille écus. *Diadumenum fecit molliter juvenem , centum talentis nobilitatum* , dit Pline. Comment Plutarque méprise-t-il donc si fort des ouvriers si merveilleux & si estimés de tout le monde ? Il va encore plus loin : *Personne* , continue-t-il , *ne voudroit être ni Anacréon* , qui avoit été le favori de deux princes très-vertueux , *ni Philemon* , qui avoit été préféré à Ménandre même , *ni Archiloque* , dont le style avoit tant de vigueur & de force. Cela est bien mortifiant pour des arts si célèbres. Tout ce qu'on peut dire , c'est que Plutarque ne les méprise pas absolument ; il leur donne l'approbation qu'ils méritent , & les subordonne seulement à ce qui est plus parfait , & cette subordination est juste. Toutes les statues & toutes les poésies du monde ne valent pas le moindre effet de la vertu. Ce ne sont que des ouvrages morts , & il n'y a

point d'homme sage qui place si mal son ambition. Socrate en est une preuve ; il réussissoit admirablement en sculpture , & il avoit fait les statues des trois graces , qui étoient fort estimées des Athéniens. Cependant il abandonna son art pour s'appliquer tout entier à l'étude de la sagesse. Dans la vie de Thésée , Plutarque avoit déjà fait connoître la différence infinie qu'il mettoit entre un gouverneur qui forme un prince , & des peintres & des sculpteurs qui en font des statues ou des portraits. Plutarque a suivi ici les vues de Platon son maître , qui , dans le premier livre de la république , appelle l'art des sculpteurs , celui des peintres , celui des poètes , &c. non *τεχνάς* , *des arts* , mais par un diminutif assez méprisant , *τεχνύηρια* , *de petits arts* , en les opposant à la vertu & à l'art des sages , qui sont seuls capables de conduire les hommes & de gouverner les états.

dans l'ame des spectateurs cette forte émulation , & d'où il ne sort pas , pour ainsi dire, des esprits qui excitent la volonté , & qui enflamment le desir de s'y conformer , sont entièrement inutiles. Au lieu que la vertu a cela de propre , qu'elle frappe tout d'un coup , de maniere qu'en admirant ses actions , on brûle en même tems d'envie de les imiter ; car des biens de la fortune nous en aimons la possession & la jouissance ; mais de ceux de la vertu , nous en aimons les effets ; c'est pourquoi nous voulons bien tenir ceux-là des autres ; mais nous voulons que les autres tiennent ceux-ci de nous. Car tout ce qui est beau attire réellement à foi , & inspire d'abord un desir actuel & efficace , en formant les mœurs du spectateur , non pas par l'imitation , mais par le seul récit de l'action même , qui , sur le champ excite la volonté.

Voilà pourquoi j'ai estimé que je ferois une chose utile pour moi & pour les autres , si je continuois d'écrire des vies. Et j'ai composé ce dixième volume , qui contient la vie de Périclès & celle de Fabius Maximus , qui fit la guerre contre Annibal. Car ces deux grands hommes ont été semblables en toutes sortes de vertus , sur-tout en douceur & en justice , & par la patience & par la force qu'ils ont eues de supporter les folies & les injustices de leurs collegues & de leurs citoyens , ils ont été tous deux très-utiles à leur patrie. Ce que nous allons écrire va faire

voir que le jugement que nous en faisons est bien fondé.

Périclès étoit de la tribu Acamantide , du bourg de Cholargue , & il descendoit des premières maisons & des plus illustres familles d'Athènes des deux côtés : car son père Xantippe , qui (a) battit à Mycale les lieutenans du roi de Perse , (b) épousa Agariste , (c) nièce de Clisthène , qui chassa les descendans de Pisistrate , abolit courageusement la tyrannie , fit de bonnes loix , & établit une forme de gouvernement très-bien composé pour conserver & pour faire vivre ses citoyens en bonne paix & en parfaite intelligence. Agariste songea une nuit qu'elle accouchoit d'un lion , & quelques jours après elle accoucha de Périclès , qui étoit très-bien formé de tout le reste du corps , mais qui avoit la tête trop longue & mal proportionnée ; delà vient que presque toutes ses statues ont le casque en tête , les sculpteurs ayant voulu , à mon avis , cacher ce

(a) Après la bataille de Plarées.

(b) *Epousa Agariste , nièce de Clisthène.* Voici sa généalogie qui est rapportée par Hérodote , liv. VI. Clisthène , roi de Sicyone , avoit une fille unique , qu'il maria à Mégacles , fils d'Alcméon. De ce mariage naquirent deux fils ; le premier porta le nom de son grand-père , & fut appelé Clisthène , & le second fut nommé Hippocrate. Ce dernier

s'étant marié , eut un fils nommé Mégacles , & une fille nommée Agariste , du nom de sa grand-mère : cette Agariste fut mère de Périclès.

(c) *Nièce de Clisthène , qui chassa les descendans de Pisistrate.* Il chassa les Pisistratides , réunit le peuple qui étoit divisé , en fit dix tribus au lieu de quatre , & établit la démocratie ou gouvernement du peuple. Hérodote , liv. V & VI.

défaut. Et c'est pourquoi les poètes d'Athènes l'appelloient *Schinocephalon*, c'est-à-dire, *tête d'oignon*. Car ils nomment quelquefois *Schinon*, ce qu'on appelle vulgairement *Scyllam*. Parmi les poètes comiques, (a) Cratinus dit de lui dans sa pièce, intitulée *LES CHIRONS*, *du fatal hymenée de la Sédition avec le vieux Saturne, est né le plus grand des tyrans*, (b) *que les dieux appellent du nom magnifique de Céphalegeretès*. Et dans sa pièce appelée *Nemesis*, il dit : *viens à notre secours, Jupiter, dieu de l'hospitalité*, (c) *qui tires ton bonheur de ta grosse tête*. Et (d) Téléclidès dit de lui, *que tantôt on le voit assis au milieu de la ville, fatigué de la pesanteur de sa tête, & ne sachant quel parti prendre dans le désordre où il a mis l'état*, (e) & que

(a) Poète de la vieille comédie.

(b) *Que les dieux appellent du nom magnifique de Céphalegeretès.* C'est une plaisanterie fondée sur l'allusion à une épithète qu'Homère donne à Jupiter, qu'il appelle *Néphelegeretès*, c'est-à-dire, *qui assemble les nuées*; au lieu de dire donc *Néphelegeretès*, *assembleur de nuées*, le poète dit *Céphalegeretès*, *assembleur de têtes*, pour dire que sa tête étoit si grosse, qu'elle paroïssoit faite de l'assemblage de plusieurs.

(c) *Qui tires ton bonheur de ta grosse tête.* Il est impossible de conserver la plaisanterie qui est dans le grec,

où le poète ne s'explique que par un seul mot *μακρόπτε*, qui signifie proprement *heureux*, mais par ce mot Cratinus fait allusion au mot *κεφαλή*, qui signifie *la tête*, & à la particule *μα*, qui est épithétique, c'est-à-dire, qui sert à augmenter & à grossir les objets.

(d) Autre poète de la vieille comédie.

(e) *Et que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse.* L'épithète que Téléclidès donne à cette tête pour en marquer la grosseur, est plaisante; car il l'appelle *ἐνθάδε*, comme la comparant à une chambre où l'on pourroit manger à une table à onze lits.

tantôt on voit sortir de sa tête monstreuse des tonnerres & des éclairs avec un bruit épouvantable. Et Eupolis dans sa piece, intitulée *DEMI, les Bourgs*, en s'informant & demandant des nouvelles de chacun des orateurs, qu'il feint revenus des enfers, comme on lui nomme Périclès le dernier, répond : *Tu nous as amené (a) la premiere tête du royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.*

La plupart des écrivains assurent qu'il apprit la musique d'un certain Damon, dont ils veulent qu'on prononce la premiere syllabe breve. Mais Aristote prétend qu'il l'apprit de Pythocleidès. Et pour ce Damon, il paroît que c'étoit un très-habile homme en matiere de gouvernement, & qui, sous le voile spécieux de la musique, cachoit au peuple sa grande capacité & sa véritable profession. Il s'attacha à Périclès pour le former aux affaires, comme un maître de palestre s'attache à un bon athlete pour le bien dresser. Cependant il ne put si bien se cacher, que le peuple ne s'apperçut que sa lyre n'étoit qu'une couverture & qu'un prétexte ; il fut banni du ban de l'ostracisme, comme un homme inquiet qui se mêloit de trop d'affaires & qui favorisoit les tyrans, & par-là il devint l'objet des railleries des poëtes comi-

(a) *La premiere tête du royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.* Le poëte grec dit tout cela en un seul mot, Κεφάλαιον, qui signifie le total d'une chose. Et par ce

mot, Eupolis fait allusion au mot κεφαλή, qui signifie tête. Notre langue ne sauroit conserver la grace de ce passage par un seul mot ; il suffit de la faire entendre.

ques. (a) Platon dans une de ses pieces , introduit quelque personnage qui parle ainsi à Damon : *Premièrement , dis-moi , je te prie au nom des dieux , (b) est-il vrai que tu as été le Chiron de Périclès , comme on nous l'assure ?*

(c) Périclès fut aussi disciple de Zenon d'Elée , qui traitoit de la physique à la maniere de Parménide , & qui s'étoit fait une telle habitude de réfuter tout ce qu'on oppo-
soit à ses raisons , que (d) par ses argumens invincibles il désarmoit ceux qui dispu-
toient contre lui , & les réduisoit à ne pouvoir se

(a) Poète comique. Il avoit fait trente-deux comédies.

(b) *Est-il vrai que tu as été le Chiron de Périclès ?*) Le poète joue sur le mot *Chiron*, qui en grec est un nom propre , & un comparatif qui signifie *plus méchant*. D'ailleurs il veut faire entendre à Périclès qu'il aura le sort d'Actæon , nourrisson de ce centaure , & qu'il sera déchiré par son peuple , comme Actæon fut mis en pieces par ses chiens.

(c) *Périclès fut aussi disciple de Zenon d'Elée , qui traitoit de la physique à la maniere de Parménide.*) Ce Zenon d'Elée , ville d'Italie , & colonie des Phocéens , suivoit les sentimens de Parménide dont il avoit été disciple , & qui l'avoit même adopté. Il avoit acquis beaucoup de réputation par son savoir ; mais il se rendit en-

core plus illustre par son courage , car il conspira contre le tyran de sa patrie , qui le fit piler dans un mortier , & sa mort acheva ce qu'il avoit commencé ; car ses citoyens se jetterent sur le tyran & le lapiderent. Il ne faut pas le confondre avec Zenon de Citée , fondateur de la secte des Stoïciens , qui ne vécut que long-tems après.

(d) *Par ses argumens invincibles , il désarmoit ceux qui disputoient contre lui.*) Il disputoit d'ordinaire sur le mouvement ; car il soutenoit , comme Parménide , qu'il n'y en avoit point , & qu'il paroïssoit seulement y en avoir : mais ses raisons n'ont pas été si invincibles , qu'Aristote ne les ait solidement réfutées dans le sixième livre de sa physique ; aussi étoient-elles moins des raisons que des subtilités & des sophismes.

défendre , comme Timon le Phliasien le fait entendre dans ces vers : *Zenon est invincible , soit qu'il dispute pour ou contre , & il ne trompe jamais. Il connoît l'univers comme s'il l'avoit arrangé lui-même.*

Mais celui qui fut le plus assidu auprès de Périclès , qui lui donna cette grandeur d'ame , & cette fierté trop grande & trop roide pour un état démocratique ; en un mot , celui qui lui éleva le cœur & l'esprit , & qui lui inspira cette gravité & cette majesté , qui éclatoient dans ses mœurs & dans ses manieres ; ce fut Anaxagore le (a) Clazoménien , que l'on appelloit de son tems *l'Intelligence* , soit pour marquer l'admiration qu'excitoient la profondeur & la subtilité de son esprit dans les découvertes de la nature , & qui effectivement paroissoit prodigieux , (b) soit parce qu'il avoit établi le premier , que le principe de l'arrangement de l'univers n'étoit , ni la nécessité , ni la fortune , mais une

(a) Il étoit de Clazomene , ville de l'Asie mineure.

(b) *Soit parce qu'il avoit établi le premier , que le principe de l'arrangement de l'univers n'étoit ni la nécessité , ni la fortune , mais une intelligence.*) Avant Anaxagore , les philosophes s'étoient fort tourmentés pour connoître le véritable principe de l'arrangement du monde , & ce qui avoit démêlé le premier chaos. Les uns établissoient pour principe la *nécessité* , c'est-à-dire qu'ils conce-

voient que la nature des corps avoit seule opéré cet arrangement , les pesans étant allés en bas par nécessité , & les légers ayant pris le dessus par la même nécessité. Les autres , peu touchés de ce raisonnement dont l'erreur étoit sensible , avoient recours à la *fortune* , ce qui étoit encore plus insensé. Anaxagore fut le premier qui établit que cet arrangement ne pouvoit être que l'effet d'une intelligence supérieure & très-différente de la matiere.

intelligence pure & simple, qui avoit démêlé & séparé les parties homogenes & semblables de l'ancien chaos.

Périclès, rempli d'une extrême admiration pour ce grand philosophe, & enrichi par ce commerce de la connoissance de la nature & de toutes les choses célestes, eut non-seulement, comme l'on peut penser, l'ame élevée & une éloquence sublime, éloignée de toute affectation, & qui n'avoit rien de bas ni de populaire, (a) mais encore une constance & une fermeté de visage, dont le rire n'adoucissoit jamais la sévérité; une démarche douce & tranquille; tant de modestie dans son geste, dans son port & dans ses habits, que lorsqu'il parloit en public, la passion la plus violente ne les dérangeoit jamais; une voix ferme & exempte de toute sorte de trouble, & plusieurs autres choses qui étonnoient tous ceux qui le voyoient.

On raconte à ce propos qu'il y eut une fois un méchant garnement, qui, pendant tout un jour vomit contre lui mille injures, ce qu'il souffrit très-patiemment, sans répondre une seule parole, se tenant toujours dans la place, & continuant de dépêcher les affaires pressées. Sur le soir il se retira tout

(a) *Mais encore une constance & une fermeté de visage.*)

Plutarque reconnoît ici qu'un visage assuré, une démarche douce & tranquille, & la modestie dans son port & dans ses habits, sont les effets d'une

connoissance fort étendue & d'un esprit fort instruit, & cela est certain; le contraire est la marque sûre d'un petit esprit qui ne se connoît pas lui-même, comme Plutarque l'a remarqué ailleurs;

doucement , & fans faire aucun bruit , cet insolent le suivant toujours & l'accablant de toutes sortes d'outrages. Quand il fut sur le seuil de sa porte , la nuit étant déjà toute noire , il ordonna à un de ses esclaves de prendre un flambeau , & de reconduire & remener cet homme jusques dans sa maison. Cependant le poëte (a) Ion écrit que dans toutes les manieres de Périclès , il y avoit beaucoup d'orgueil & d'arrogance , & que sa magnanimité & cette grandeur d'ame étoient fort mêlées de vanité & de mépris pour les autres ; & il loue extrêmement la civilité , la souplesse & l'honnêteté de Cimon.

Mais laissons ce poëte , (b) qui fait tant d'efforts pour attacher à la vertu une fin satyrique , comme on faisoit anciennement aux anciennes représentations des tragédies. Zénon répondoit fort bien à ceux qui appelloient la gravité de Périclès , un faste & un

(a) *Ion* , poëte tragique.

(b) *Qui fait tant d'efforts pour attacher à la vertu une fin satyrique , comme on faisoit anciennement aux représentations des tragédies.*) On avoit entièrement perdu la grace & la beauté de ce passage en le traduisant mal. Plutarque dit que le poëte Ion , en écrivant que la magnanimité & la grandeur d'ame de Périclès étoient accompagnées d'une bonne opinion de lui-même , & de beaucoup de mépris pour les autres , imite

les anciens poëtes tragiques , qui , dans les disputes publiques , faisoient jouer des trois & quatre tragédies chacun , dont la dernière étoit toujours une tragédie appelée *Satyrique* , parce que parmi les rois & les héros ils y introduisoient des satyres pour railler & pour plaisanter , comme nous le voyons encore par le Cyclope d'Euripide , qui est la seule piece satyrique qui nous reste des anciens : cette comparaison est très-juste & très-belle.

orgueil excessif ; car il les exhortoit à être orgueilleux comme lui , prétendant que cette imitation produiroit insensiblement dans leur cœur l'amour des belles choses , & qu'elle les y accoutumeroit. Mais ce ne fut pas-là le seul fruit que Périclès tira du commerce d'Anaxagore ; on peut dire qu'il apprit de lui à fouler aux pieds la superstition , qui , par le moyen des signes qui arrivent dans le ciel , jette la frayeur dans l'esprit de ceux qui n'en connoissent pas les causes , & qui sont toujours tremblans & éperdus sur tout ce qui regarde la divinité , à cause de leur profonde ignorance , que la philosophie naturelle peut seule dissiper , en faisant naître , au lieu de cette superstition toujours alarmée & inquiète , une véritable & ferme dévotion toute remplie d'espérance & de confiance.

On dit qu'on apporta un jour à Périclès , de sa maison de campagne , un belier qui n'avoit qu'une corne ; & que le devin Lampon , voyant cette corne très-forte & très-solide au milieu du front , dit : *Que toute la puissance , qui étoit alors partagée en deux factions , l'une de (a) Thucydide , & l'autre de Périclès , se réuniroit dans la personne de celui chez qui ce prodige étoit arrivé.* Mais Anaxagore , ayant fait la dissection de la tête du belier , fit voir que le cerveau ne remplissoit pas toute la capacité du test , & qu'étant pointu comme un œuf , & également

(a) De Thucydide , fils de Mélétiás.

détaché des deux côtés des parois du crâne, il aboutissoit par la pointe justement au lieu où commençoit la racine de cette corne. Tous les assistans admirerent sur l'heure la grande capacité d'Anaxagore ; mais bientôt après on exalta merveilleusement celle de Lampon , lorsque par la chute & par la ruine de Thucydide , toutes les affaires de la république passerent entre les mains de Périclès seul.

Rien n'empêche pourtant , à mon avis , que le philosophe & le prophete n'aient également bien rencontré ; l'un ayant fort bien découvert la cause du prodige , & l'autre ayant fort bien prédit la fin. En effet , le but & la profession du philosophe , c'est d'examiner & de voir d'où proviennent les choses , & comment elles se font ; au lieu que le seul objet du devin est de prédire ce qu'elles présagent. Et ceux qui prétendent que la découverte de la cause naturelle détruit le signe , ne s'apperçoivent pas qu'en abolissant la signification des prodiges célestes , ils détruisent en même tems toute la vertu des symboles & des signes artificiels , comme (a) le son des bassins , la lumiere des fanaux

(a) *Le son des bassins.*) C'est comme nous dirions aujourd'hui le son des trompettes ou des tambours ; car les Grecs se sont servis quelquefois de bassins d'airain dans les troupes , & les Romains s'en servoient pour appeller les athletes aux exercices ,

comme cela paroît par ce passage de Cicéron , dans le second livre de l'Orateur , sect. 5. *Et hoc ipso tempore , cum omnia gymnasia philosophi teneant , tamen eorum auditores discum audire quam philosophum malunt , qui simul ut increpuit in media oratione ,*

& l'ombre des aiguilles des cadrans solaires ; car toutes ces choses ont leur cause marquée & leur préparation ; & cependant elles ne laissent pas d'être des signes. Mais peut-être est-ce une matiere qui demande un autre traité.

Périclès , étant encore fort jeune , redoutoit extrêmement le peuple ; car il ressembloit fort de visage à Pisistrate , & il voyoit bien que les plus vieux de la ville étoient encore plus frappés de cette ressemblance , en considérant la douceur de sa voix , sa grande facilité à parler , & la volubilité de sa langue. Et comme il étoit d'ailleurs fort riche & d'une naissance illustre , & qu'il avoit beaucoup d'amis très-puissans , il craignoit d'être (a) banni du ban de l'ostracisme ; c'est pourquoi il ne se mêloit point du tout des affaires publiques , seulement il témoignoit beaucoup de courage à la guerre & cherchoit les plus grands dangers. Mais voyant Aristide mort , Thémistocle chassé , & Cimon retenu la plupart du tems hors de la Grece par des guerres étrangères , alors il s'attacha entièrement au menu peuple , préférant la multitude des pauvres au petit nombre des nobles & des riches. Véritablement ce choix répugnoit à son naturel qui n'étoit nullement populaire ; mais il le fit , à mon avis , par deux raisons : car craignant qu'on ne le soup-

*de maximis rebus & gravissimis
disputantem philosophum om-
nes unctiois causa relinquunt.*

(a) Car ce ban n'étoit établi que contre ceux dont on craignoit le crédit.

çonnât d'affecter la tyrannie , & voyant d'un autre côté Cimon attaché au parti des nobles , & extrêmement bien voulu des plus gens de bien de la ville & des principaux citoyens , il chercha dans le peuple de la sûreté pour lui-même , & du crédit & de l'autorité contre Cimon.

En même tems il changea toutes ses façons de faire & sa maniere de vivre. Jamais il ne paroissoit dans les rues que pour aller à la place ou au conseil ; il renonça tout d'un coup à tous les festins , aux assemblées & aux autres plaisirs de cette nature , auxquels il étoit accoutumé ; & pendant tout le tems qu'il gouverna la république , qui fut assez long , on ne le vit jamais aller souper chez ses amis , qu'une seule fois aux noces d'Euryptoleme son propre parent ; encore n'y demeura-t-il que jusqu'aux (a) libations , après quoi il se retira. Car ces sortes de réjouissances qu'on fait ensemble démontent la gravité la plus ferme & la plus composée ; & il est bien difficile de conserver dans une familiarité si grande toute sa gloire & toute sa dignité. Il est pourtant certain que , d'une véritable vertu , ce qui paroît toujours le plus beau , c'est qui est le plus exposé en vue ; & les gens de bien ne peuvent jamais paroître si grands ni si admirables aux yeux des étrangers , qu'ils le paroissent à ceux qui sont journellement les témoins de leur vie

(a) Le repas finissoit par libations on recommençoit à les libations , & après les li- boire.

privée. Cependant Périclès , pour éviter le dégoût du peuple , suite ordinaire du trop grand commerce qu'on a avec lui , ne l'approchoit que par intervalles ; il ne cherchoit point à parler devant lui sur toutes les affaires qui se présentoient , & ne paroissoit point en public légèrement ; mais il se réservoit pour les grandes occasions , (a) comme Critolaüs dit du vaisseau de Salamine. Et pour les affaires de moindre importance , il les faisoit par l'entremise de ses amis , & par quelques orateurs qu'il avoit en sa disposition , du nombre desquels on dit qu'étoit Ephialte , celui qui ruina la puissance de l'aréopage , en versant à pleine coupe , pour me servir des termes (b) de Platon , & sans aucun ménagement , la liberté à ses citoyens ; ce qui rendit , comme disent les poëtes comiques , le peuple si fier & si effréné , que , comme un jeune cheval qui n'a plus de bride , il ne voulut plus obéir , & commença à mordre l'Eubée , & à sauter & bondir sur toutes les isles.

Périclès donc , cherchant à accommoder son langage & son style à sa maniere de vivre & à la grandeur de ses sentimens , comme un inf-

(a) Comme Critolaüs dit du vaisseau de Salamine.) Ce vaisseau de Salamine étoit un vaisseau sacré dont les Athéniens ne se servoient qu'en des occasions extraordinaires , comme celle d'envoyer chercher leurs généraux à qui ils

vouloient faire le procès. Ainsi la comparaison que Plutarque fait de ce vaisseau avec Périclès , qui ne paroissoit que dans les grandes occasions , est fort juste.

(b) Dans le huitième livre de la république.

trument digne lui, se servoit fort à propos de ce qu'il avoit appris d'Anaxagore, (a) & mettoit, pour ainsi dire, la physique à la teinture de la rhétorique. (b) Ainsi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux naturel cet esprit sublime & capable des plus hautes conceptions, qu'il avoit tiré de ces connoissances si relevées, & rapportant à l'art de bien parler tout ce qu'il savoit & qui pouvoit y convenir, il surpassa infiniment tous les autres orateurs; c'est pourquoi on écrit qu'on lui donna le surnom d'*Olympien*, quoique d'autres prétendent qu'il ne lui fut donné qu'à cause des édifices publics dont il orna la ville d'Athènes, ou même qu'à cause de la puissance & de l'autorité qu'il eut dans la république pendant la guerre & pendant la paix. Mais il n'est pas impossible & rien n'empêche que toutes les grandes qualités de ce personnage n'aient concouru à faire relever sa gloire par ce magnifique surnom.

Il est vrai que les comédies des poëtes de

(a) *Et mettoit, pour ainsi dire, la physique à la teinture de la rhétorique.*) J'ai cru devoir conserver en notre langue l'expression figurée de Plutarque, qui me paroît fort belle & fort juste. Mettre la physique à la teinture de la rhétorique, ce n'est autre chose qu'orner, embellir, colorer des couleurs de la rhétorique, les raisons qu'on tire de la connoissance de la physique.

(b) *Ainsi joignant, comme dit le divin Platon, à cet esprit sublime.*) C'est à la fin du *Phedre* de Platon, où ce philosophe établit, que pour être véritablement éloquent, il faut joindre à un heureux naturel une connoissance générale de la nature, de même que pour être excellent médecin; ce qu'il prouve par un passage d'Hippocrate, dans son traité de la nature humaine.

ce tems-là, qui ont jetté contre lui beaucoup de traits fort piquans, tantôt par pure plaisanterie, & tantôt sérieusement, marquent que son éloquence seule lui valut ce glorieux titre : car ils disent tous que, lorsqu'il parloit devant le peuple, il sortoit de sa bouche des tonnerres & des éclairs, & que sa langue lançoit la foudre ; & sur la force de son éloquence, on rapporte un mot que Thucydide, fils de Méléstias, dit en plaisantant. Ce Thucydide étoit un des principaux de la ville & des plus honnêtes gens, & il fut fort long-tems à la tête du parti opposé à Périclès dans le gouvernement de la république ; le roi Archidamus, lui ayant demandé un jour lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Périclès, il lui répondit : *Quand je l'ai jetté par terre, il soutient qu'il n'est pas sous moi, & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.*

Il est pourtant certain que Périclès étoit si circonspect & si (a) timide, quand il s'agissoit de parler, (b) qu'il n'alloit jamais à son tribunal, qu'il ne priât les dieux *de lui faire la*

(a) Cette timidité est très-compatible avec l'éloquence.

(b) *Qu'il n'alloit jamais à son tribunal, qu'il ne priât les dieux de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment.* Ce passage semble combattre ce que Suidas avance, que Périclès fut le premier qui ait écrit ses discours publics avant que de les prononcer ; au lieu que tous les

autres orateurs parloient sur le champ. Cette prière de Périclès ne convient qu'à un orateur qui parle sans préparation. Il ne faut pas oublier ici que Quintilien attribue à Périclès une prière plus politique ; car il assure que Périclès prioit les dieux qu'ils lui fissent la grace de ne rien dire qui ne fût agréable au peuple.

grace de ne rien dire imprudemment , rien qui ne fût nécessaire & qui ne convînt à son sujet. (a) Il n'a laissé de lui que quelques decrets ; & l'on rapporte seulement quelques - uns de ses bons mots en fort petit nombre , comme celui qu'il dit sur l'isle d'Egine , *qu'il falloit l'ôter comme la chassie de l'œil du Pirée.* Une autre fois il dit , *qu'il lui sembloit voir la guerre qui venoit du côté du Péléponese , & qui s'avançoit à grands pas.* Un jour , comme il s'embarquoit avec Sophocle , qui partageoit avec lui le commandement de l'armée , celui-ci se mit à louer extrêmement la beauté d'un jeune garçon ; & Périclès lui dit : *Sophocle , un général doit avoir , non-seulement les mains pures , mais les yeux aussi.* Stésimbrotus écrit que , dans l'oraison funebre qu'il fit de ceux qui avoient été tués à la guerre de (b) Samos , il dit : *Qu'ils étoient devenus immortels comme les dieux mêmes ; car , ajouta-t-il , nous ne voyons pas les dieux ; mais , par les (c) honneurs qu'on leur rend , & par les biens infinis dont ils jouissent , nous jugeons qu'ils sont immortels. Ceux qui sont morts pour leur pays ne partagent-ils pas avec eux tous ces avantages ?*

Thucydide décrit le gouvernement de

(a) *Il n'a laissé de lui que quelques decrets.* Le témoignage de Plutarque prouve que les harangues qu'on avoit en ce tems-là sous le nom de Périclès , passaient pour des ouvrages supposés ; aussi Quintilien n'y trouvoit-il rien qui

répondît à cette haute réputation d'éloquence. Liv. III , chap. 1.

(b) Lorsque Périclès prit cette ille.

(c) Ceux qui mouroient pour leur patrie étoient honorés comme des dieux.

Périclès

Périclès comme une espece d'aristocratie à qui on donnoit le nom de démocratie , ou gouvernement populaire ; mais qui étoit en effet un état monarchique gouverné par le premier de la république, qui seul avoit toute l'autorité. Et plusieurs autres écrivent qu'il fut le premier qui fit partager aux citoyens les terres conquises , qui leur fit distribuer pour leurs jeux & pour leurs spectacles les deniers publics , & qui leur attribua des salaires pour toutes les fonctions publiques ; ce qui fut une très-mauvaise coutume : car ces nouveaux établissemens rendirent le peuple somptueux & dissolu ; au lieu qu'auparavant il étoit sobre & modeste , & se contentoit de gagner sa vie à la sueur de son front ; voyons donc la cause de ce changement par les choses mêmes.

Au commencement , comme nous l'avons déjà dit , pour contrebalancer le crédit & la gloire de Cimon , Périclès tâchoit de se concilier la faveur du peuple ; mais il ne pouvoit égaler la grande dépense de Cimon , qui , par ses richesses immenses , se trouvoit en état de secourir & d'assister les pauvres , & qui en effet appelloit tous les jours à sa table les plus nécessiteux d'entre les citoyens , habilloit ceux qui étoient vieux , & ôtoit les haies & les clôtures de ses jardins & de ses héritages , afin qu'ils fussent ouverts à ceux qui voudroient y aller cueillir des fruits. Périclès , se voyant donc surpassé par son rival dans les bonnes graces du peuple , eut recours à ce partage

des terres & des finances, (a) par le conseil de Démonidès de l'isle d'Ios, comme le rapporte Aristote, & par ces distributions de deniers (b) qu'il répandoit dans les théâtres & dans les tribunaux, & par cette espece de pensions qu'il donnoit aux dépens du trésor, & autres largesses, il gagna & corrompit si bien la populace en peu de tems, qu'il s'en servit contre le tribunal de l'aréopage, dont il n'étoit pas, parce que le fort ne lui étoit jamais échu (c) d'être, ni archonte, ni thesmothete, ni roi des sacrifices, ni polémarque : car, de toute ancienneté, ces offices étoient donnés par fort ; & ceux qui y avoient bien servi montoient à l'aréopage. Voilà pourquoi la faction de Périclès se trouvant la plus forte, (d) il opprima tellement ce tribunal, qu'il lui ôta la connoissance de la plupart des plus grandes affaires par l'entremise d'Ephialte, & fit bannir du ban de l'ostracisme, comme ennemi du peuple & ami des Lacédémoniens,

(a) *Par le conseil de Démonidès de l'isle d'Ios.*) Ios, une des isles Sporades, dans la mer Egée, & célèbre surtout par le tombeau d'Homere. Mais au lieu de *Ἰος*, de l'isle d'Ios, quelques savans ont corrigé *Ὀία*, c'est-à-dire du bourg d'Oia, qui étoit un bourg de l'Attique, où ce Démonidès étoit né.

(b) *Qu'il répandoit dans les théâtres & dans les tribunaux.*) Car il faisoit donner au peuple, tant pour sa pla-

ce aux jeux, & tant pour son assistance aux tribunaux & au jugement des affaires.

(c) *D'être ni archonte, ni thesmothete, ni roi des sacrifices, ni polémarque.*) Il falloit avoir passé par quelque'une de ces charges pour monter au conseil de l'aréopage. Elles ont été expliquées dans la vie de Solon.

(d) *Il opprima tellement ce tribunal.*) Périclès s'attacha à ruiner l'aréopage, parce que ce conseil faisoit la principale force des nobles.

Cimon même qui ne le cédoit à personne, ni en naissance, ni en biens, qui avoit remporté plusieurs grandes victoires sur les barbares, & qui avoit rempli la ville de richesses & de dépouilles des ennemis, comme nous l'avons dit dans sa vie, si grande étoit l'autorité que Périclès avoit sur le peuple. Cet ostracisme étoit un bannissement pour dix ans.

Dans le tems de cet exil, les Lacédémoniens étant entrés avec une grosse armée dans le territoire de (a) Tanagre, & les Athéniens s'étant avancés contr'eux, Cimon, malgré son ban, alla se mettre en bataille avec ceux de sa tribu, voulant courir le même danger que ses citoyens, & détruire, par ses actions, le reproche qu'on lui avoit fait de favoriser le parti de Lacédémone; mais les amis de Périclès s'étant ligués, l'en (b) empêcherent & le forcerent de se retirer comme banni. (c) Ce fut ce qui obligea Périclès à combattre cette journée-là avec une ardeur extrême, en n'épargnant point sa vie & en s'exposant aux plus grands dangers. Aussi effaça-t-il, par sa valeur, tous ceux qui se trouverent à cette bataille. Les amis de Cimon, que Périclès

(a) En Béotie, entre les fleuves Isménus & Asopus.

(b) Ils envoyèrent à Athènes, & eurent un ordre du conseil pour le faire retirer.

(c) *Ce fut ce qui obligea Périclès à combattre.* Car, comme par ses amis il avoit empêché Cimon de combattre à la tête de sa tribu, il

voulut réparer cela par des actions éclatantes, en ne se ménageant point; de peur que s'il venoit à être battu, on ne lui reprochât que c'étoit par sa faute, pour avoir rejeté, par envie & par jalousie, le secours d'un capitaine aussi expérimenté que Cimon.

accusoit d'être ses complices, (a) furent tous tués.

Les Athéniens , voyant qu'ils avoient été battus sur leurs frontieres , se repentirent bientôt d'avoir chassé Cimon , & mouroient d'envie de le rappeler , sur-tout parce qu'ils s'attendoient bien que le printems suivant ils auroient sur les bras une (b) terrible guerre. Périclès , s'étant apperçu de ce changement , ne balance point à leur donner cette satisfaction ; & dressant lui-même le decret , il rappella Cimon , qui ne fut pas plutôt de retour , qu'il moyenna la paix entre ces deux villes ; car les Lacédémoniens avoient autant d'affection pour lui que d'aversion pour Périclès & pour les autres gouverneurs.

Mais il y a des auteurs qui disent que Périclès ne consentit à ce rappel qu'après avoir fait sous main un traité avec Cimon par l'entremise d'Elpinice , sœur de ce dernier. Ils convenoient par ce traité que Cimon , avec deux cens vaisseaux , iroit porter la guerre hors de la Grece , & ravager les provinces du grand roi , & que Périclès demeureroit maître dans la ville. On prétend aussi qu'Elpinice avoit déjà rendu Périclès un peu plus

(a) *Y furent tous tués.* Ils étoient cent ; & Cimon , en quittant l'armée , leur recommanda de faire si bien leur devoir , que les services qu'ils rendroient en cette occasion servissent à leur justification & à la sienne. On peut voir dans la vie de Cimon , com-

ment ils obéirent à cet ordre , & comment ils trouverent le moyen de combattre comme à la vue de Cimon , quoique absent.

(b) Ils ne doutoient pas que tout le Péloponèse ne vînt fondre sur eux au printemps.

favorable à Cimon dans le tems qu'on travailloit à lui faire son procès, (a) & qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie ; car le peuple avoit nommé Périclès parmi ses accusateurs. Et l'on raconte qu'Elpinice étant allée chez lui le prier & le solliciter pour son frere, Périclès lui dit en souriant : *Elpinice, vous êtes bien vieille pour venir à bout d'une aussi grande affaire que celle-là.* Cependant le jour du jugement, il ne se leva qu'une seule fois pour parler, ne toucha l'accusation que fort légèrement & par maniere d'acquit, & se retira après avoir fait moins de mal à Cimon que ses autres parties. (b) Comment donc peut-on ajouter foi à Idomenée, qui accuse Périclès d'avoir tué en trahison l'orateur Ephialte, qui étoit son ami particulier, qu'il avoit toujours honoré de sa confiance, & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement de la république, & de l'avoir tué par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre sa réputation ? Je ne fais d'où Idomenée avoit tiré toutes ces calomnies qu'il vomit comme une bile noire contre ce personnage, qui peut bien n'être pas irrépréhensible en tout, mais qui certainement avoit de la magnanimité & un amour sans bornes pour

(a) *Et qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie.* Il ne tint pourtant qu'à trois voix qu'il ne fût condamné à mort. On le condamna à une amende de cinquante talens, cinquante mille écus.

(b) *Comment donc peut-on ajouter foi à Idomenée.* Idomenée de Lampsaque, disciple d'Epicure. Il avoit fait l'histoire des disciples de Socrate, & une histoire de Samothrace.

la gloire ; qualités incompatibles avec une passion aussi cruelle & aussi brutale que celle-là. La vérité est, comme Aristote même l'a écrit, qu'Ephialte, s'étant rendu redoutable à la noblesse, & poursuivant sans pitié, en toute occasion, ceux qui avoient fait la moindre injustice au peuple, ses ennemis lui dressèrent des embûches & le firent assassiner par un certain Aristodicus de Tanagre.

Dans ce même tems-là mourut (a) Cimon, qui faisoit la guerre en Cypre ; & la noblesse, voyant Périclès au plus haut degré de la puissance, & fort au-dessus de tous les autres citoyens, chercha à lui opposer un homme qui pût, en quelque façon, lui tenir tête, & empêcher cette grande autorité de dégénérer en monarchie. (b) Elle lui opposa donc Thucydide, du bourg d'Alopece, beau-frère de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avoit pas véritablement les grandes qualités de Périclès pour la guerre, mais qui étoit plus grand politique que lui, & plus propre à conduire & à manier à son gré les assemblées du

(a) Au siège de Citium, ville de l'île de Cypre.

(b) Elle lui opposa donc Thucydide, du bourg d'Alopece, beau-frère de Cimon.) Je ne fais pas où Amiot avoit pris que Thucydide étoit beau-père de Cimon ; car il est constant que Cimon avoit épousé Isodicé, fille d'Euryptoleme, fils de Mégacles & cousin-germain de Périclès. Ce qui a trompé les tra-

ducteurs, c'est que le mot grec *γυιός* signifie effectivement beau-père, mais il signifie aussi beau-frère, qui a donné sa sœur en mariage. Thucydide & Cimon avoient cherché à se fortifier par cette alliance, contre le grand crédit de Périclès, auquel, après la mort de Cimon, Thucydide se trouva seul capable de tenir tête.

peuple ; & qui , ne sortant jamais de la ville , & s'attachant toujours à combattre Périclès & à le contredire dans tous les tribunaux , eut bientôt rétabli l'équilibre : car il empêcha les nobles de se mêler & de se confondre avec le peuple , comme ils faisoient auparavant ; ce qui avilissoit extrêmement leur dignité.

Les séparant donc de la populace , & rassemblant leurs forces , devenues plus grandes par cette union , il en fit comme un juste contrepoids dans la balance. La division qui étoit avant lui ressembloit proprement à ces pailles qui se trouvent quelquefois dans le fer , & marquoit seulement quelque éloignement entre ces deux factions , toujours prêtes à se séparer , mais non pas séparées ; au lieu que la contention & l'ambition de ces deux hommes , frappant un très-grand coup sur la ville , la sépara entièrement en deux , & fit qu'une partie fut appelée le peuple , & l'autre les nobles ; ce qui obligea Périclès à lâcher encore plus la bride au peuple , & à chercher à lui plaire en tout. Il ne se passoit point de jour qu'il ne leur procurât des spectacles , des banquets , des fêtes ou autres divertissemens , cherchant à entretenir la ville dans des plaisirs honnêtes , dont les muses fussent toujours.

D'un autre côté , il envoyoit tous les ans à la guerre soixante vaisseaux , sur lesquels un grand nombre de pauvres citoyens étoient soudoyés huit mois de l'année , & travailloient à se rendre bons hommes de mer. De

plus , il établit plusieurs colonies , & en envoya une de mille citoyens dans la Chersonese , une de cinq cens à Naxe , une de deux cens cinquante à Andros , & une autre de mille dans le pays des Bifaltes en Thrace. Il en envoya ensuite une nombreuse en Italie , quand on eut bâti Sibaris , qui fut appelée *Thurii* , ou la ville des Thuriens ; ce qu'il fit pour décharger la ville d'une multitude oisive qui devenoit tous les jours plus dangereuse & plus suspecte par son oisiveté , pour subvenir aux nécessités du peuple , & pour retenir les alliés dans la crainte & dans le respect , en établissant chez eux de véritables Athéniens , comme autant de garnisons qui les empêcheroient de penser à des nouveautés.

Mais ce qui fit le plus de plaisir à Athenes , & qui contribua le plus à son ornement , ce qui étonna le plus toute la terre , & qui seul peut servir de témoignage à la Grece , que tout ce qu'on a dit de sa grande puissance & de ses anciennes richesses , n'est point un conte , c'est la magnificence de ses temples & de tous ses édifices publics. Aussi de tous les ouvrages de Périclès , ce fut celui que ses ennemis reprochoient avec le plus d'envie & de chaleur , & qu'ils décrioient le plus hautement dans les assemblées , où ils ne cessoient de publier : *Que le peuple se déshonoroit en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece , (a) qu'il avoit fait*

(a) *Qu'il avoit fait venir de Délos , où il étoit en dépôt.* Car tout l'argent que les villes

de Grece devoient contribuer tous les ans pour faire la guerre contre les Medes , & tout

venir de Délos , où il étoit en dépôt ; que Périclès ne leur avoit pas même laissé le prétexte le plus spécieux dont ils pouvoient couvrir leur injustice , & fermer la bouche à leurs accusateurs , qui étoit de dire qu'ils avoient transporté cet argent à Athenes pour une plus grande sûreté , afin qu'il fût gardé dans un lieu fort & à couvert des barbares ; que la Grece ne pouvoit prendre cela que pour une violence insupportable qui lui étoit faite , & pour une tyrannie manifeste , en voyant que des deniers qu'elle avoit fournis par force pour la guerre , les Athéniens s'en servoient à dorser & à embellir leur ville , comme une femme superbe & glorieuse qui se charge de pierreries de grand prix ; & qu'ils l'employoient à faire des statues très-magnifiques , (a) & à élever des temples qui coûtoient des mille talens.

Périclès , au contraire , remontroit aux Athéniens : *Qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu ; que c'étoit assez qu'ils les défendissent & qu'ils éloignassent les barbares , pendant que de leur côté ils ne contribuoient ni soldats , ni chevaux , ni navires , & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent ,*

celui qu'on tiroit des impôts étoit déposé dans le temple d'Apollon à Délos , sous la garde des trésoriers nommés *ἑταίροι* , trésoriers des Grecs. Les Athéniens firent transporter ce trésor à Athenes , & Périclès en employa une grande partie en édifi-

ces publics.

(a) *Et à élever des temples qui coûtoient des mille talens.* Car , en effet , le temple de Minerve , appelé le Parthénone , en avoit coûté autant , c'est-à-dire trois millions de livres.

qui , dès qu'elles sont délivrées , n'appartiennent plus à ceux qui les donnent , mais sont à ceux qui les reçoivent , pourvu qu'ils exécutent les choses dont ils sont convenus , & pour lesquelles ils les ont reçues. Il ajoutoit : Que la ville étant suffisamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre , il falloit employer ses richesses à des ouvrages qui , étant achevés , produiroient une gloire immortelle , & qui , dans le tems qu'on y travailleroit , répandroient par-tout l'abondance , par la quantité de boutiques & d'ateliers qu'ils feroient ouvrir , & par la diversité infinie des choses nécessaires , qui , en réveillant les arts & en obligeant chacun à mettre la main à l'œuvre , mettroient presque toute la ville à la paye du trésor , de manière qu'elle tireroit sa vie & sa subsistance d'elle-même , en ne faisant que s'embellir. Que tout ce qu'il y avoit de gens forts & robustes , & en âge de porter les armes , étoient soudoyés à la guerre par le public : voulant donc que la populace , qui n'étoit point enrôlée , & tous les gens de métier , participassent à cette distribution de deniers publics , & qu'ils n'y participassent pas les bras croisés & sans rien faire , il les avoit engagés à de grandes entreprises d'édifices & à différens ouvrages de divers arts , tous de longue exécution ; afin de donner à ceux qui demeuroient dans leurs maisons un prétexte & un moyen de tirer du public les mêmes secours & les mêmes avantages que les matelots , les soldats & ceux qui étoient en garnison dans leurs

places : Que , puisqu'ils avoient toutes sortes de matériaux , le bois , la pierre , l'airain , l'ivoire , l'or , l'ébène & le cyprès , & toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre , des charpentiers , des maçons , des forgerons , des tailleurs de pierres , des teinturiers , des orfèvres , des ébénistes , des peintres , des brodeurs , des tourneurs , des gens propres à les amener & à les conduire par mer ; comme des marchands , des matelots & des pilotes expérimentés ; & d'autres gens pour faciliter le transport par terre , des charrons , voituriers , charretiers , cordiers , tireurs de pierre , paveurs , fouilleurs de mines ; & que chacun de ces métiers , comme un général , avoit sous lui une armée suffisante de travailleurs & de manœuvres , qui étoient comme autant de corps séparés pour servir à tous ces grands travaux ; toutes ces différentes fonctions semoient & répandoient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge & de tout sexe. Que ces ouvrages étonnans dans leur grandeur , & inimitables dans leur beauté & dans leur grace , par l'émulation des ouvriers qui s'étoient efforcés de surpasser la magnificence du dessein , par les merveilles de l'art & par l'excellence de l'exécution , s'étoient avancés avec une diligence si prodigieuse , que , contre l'attente de tout le monde , qui pensoit qu'il n'y en avoit pas un auquel il ne fallût plusieurs âges , & une longue suite d'hommes se succédant les uns aux autres pour l'achever , on avoit vu , par un miracle surprenant , qu'ils avoient été tous

portés à la dernière perfection pendant la fleur & la vigueur du gouvernement d'un seul homme.

On dit pourtant que, comme le peintre Agatharcus se glorifioit, dans ce tems-là, de la promptitude & de la vitesse avec laquelle il peignoit toutes sortes d'animaux, Zeuxis l'ayant entendu, lui dit, *& moi je me glorifie de ma lenteur* : car la facilité & la promptitude ne donnent pas aux ouvrages une grace solide & durable, & une parfaite beauté ; (a) mais le tems, associé avec le travail assidu, leur donne une force capable de les conserver & de les faire triompher des siècles : & c'est cela même qui rend encore plus admirables les ouvrages de Périclès qui ont été achevés en si peu de tems & pour une si longue vie. (b) Car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déjà son antique, & aujourd'hui encore ils ont une fraîcheur de jeunesse, com-

(a) *Mais le tems, associé avec le travail assidu.*) Notre langue ne peut exprimer, au moins entre mes mains, toute la force de l'expression grecque qui est admirable : *πρόσκειται χρόνος τῷ πόνῳ*. Plutarque fait là une association du tems & du travail, & il considère le travail comme le créancier du tems ; en effet c'est le travail qui prête au tems : ceux qui travaillent avec trop de facilité & de promptitude, ne prêtent point au tems, ils jettent & perdent.

(b) *Car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déjà son antique.*) Cet endroit est parfaitement beau. Voilà le coin auquel il faut que tous les beaux ouvrages soient frappés ; voilà leur véritable marque : quand ils sortent des mains de l'ouvrier, ils ont une beauté qui sent son antique ; & quand ils sont vieux, ils ont un air de nouveauté. Tel est le caractère de tous les ouvrages antiques & modernes que nous admirons aujourd'hui.

me si on ne venoit que d'y mettre la dernière pierre, & qu'ils ne fissent que de sortir des mains de l'ouvrier, tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que la violence du tems n'en ternisse la vue, comme s'ils avoient en eux-mêmes un esprit toujours rajeunissant, & une ame exempte de vieillesse.

Phidias fut choisi pour avoir l'intendance de tous ces édifices, quoique les Athéniens eussent alors de grands architectes & de très-habiles ouvriers. En effet, Callicratès & Ictinus firent le Parthenon à cent pieds, c'est-à-dire, le (a) temple de Pallas qui avoit cent pieds en tout sens. Corœbus commença la chapelle des mystères & des initiations à Eleusine, posa le premier rang des colonnes qui est à rez-de-chaussée, & les joignit à leurs architraves. Après sa mort, Métagenès, du bourg de Xypete, mit le cordon & plaça les colonnes qui sont au-dessus; & Xénoclès, du bourg de Cholargue, acheva le dôme, la lanterne qui est au-dessus du sanctuaire; & Callicratidès entreprit la longue muraille (b) dont Socrate dit qu'il avoit entendu proposer le dessein à Périclès. Et c'est de ce dernier ouvrage que Cratinus se moque dans une de ses comédies, où il dit : *Il y a long-tems que Périclès avance fort cette muraille en paroles, mais en effet il n'y touche point.*

(a) Ce temple étoit dans la citadelle d'Athènes.

(b) Dont Socrate dit qu'il avoit entendu proposer le des-

sein à Périclès.) Socrate en parle dans le *Gorgias* de Platon, & il l'appelle la muraille du milieu.

L'odéon, ou théâtre de la musique, (a) qui a en dedans plusieurs rangs de sièges & de colonnes, & dont le comble s'étrécissant peu à peu, & s'inclinant tout à l'entour, finit en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modele du pavillon du roi Xerxès, qui fut donné par Périclès même ; c'est pourquoi Cratinus le raille encore dans sa piece des Thraciennes, en disant : *Périclès le Jupiter à la tête d'oignon s'avance, ayant dans son crâne tout le théâtre de la musique, & fort ravi d'avoir évité l'exil.* Ce fut alors que Périclès proposa avec beaucoup d'empressement un decret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux de musique à la fête des panathénées ; & ayant été élu juge & distributeur des (b) prix, il régla la maniere dont les musiciens devoient jouer de la flûte & de la lyre, & chanter. Les jeux de musique furent toujours faits dans ce théâtre depuis ce tems-là. Le portail & le vestibule de la citadelle furent achevés en cinq ans par Mnésiclès qui en étoit l'architecte.

Pendant qu'on y travailloit, il arriva un accident merveilleux qui fit voir que la déesse, non-seulement ne s'opposoit pas à cet édifice,

(a) Qui a en dedans plusieurs rangs de sièges & de colonnes.) La commodité du lieu faisoit que les musiciens, les poëtes & autres s'y assembloient, & c'est ce qui lui donna le nom. On y tenoit aussi le marché au bled,

& c'étoit là que se discutoient toutes les affaires qui regardoient les bleds, & tous les procès pour les alimens qui étoient dus.

(b) Ces prix se donnoient aux dépens de celui qui étoit en charge.

mais qu'elle l'agréoit & qu'elle l'honoroit de sa protection & de sa présence. Car le meilleur de tous les ouvriers & le plus affectionné, s'étant laissé tomber de haut en bas , étoit à l'agonie , abandonné des médecins , ce qui affligoit & décourageoit extrêmement Périclès ; mais la déesse s'apparut à lui en songe , & lui montra un remède avec lequel il eut bientôt remis sur pied le mourant. En mémoire de ce miracle , Périclès fit faire la statue de cuivre de *Minerve salutaire* , de *Minerve de la santé* , & la plaça dans la citadelle près de l'autel , qui , à ce que l'on dit , y étoit auparavant. (a) Mais Phidias fit la statue d'or de la même déesse , & l'on assure que son nom est écrit sur le piédestal ; car , comme nous l'avons déjà dit , il avoit l'intendance de tous les ouvrages par la protection & la bienveillance de Périclès , ce qui donna à l'un

(a) *Mais Phidias fit la statue d'or de la même déesse.*) Phidias fit la statue qui étoit dans le temple ; elle étoit d'yvoire & d'or. Pausanias nous en a conservé la description. La déesse étoit debout & vêtue d'une tunique qui lui descendoit jusqu'aux talons. Sur le devant de son égide , de sa cuirasse , étoient la tête de Méduse , d'yvoire , & la Victoire ; elle tenoit une pique , & avoit à ses pieds son bouclier , & un dragon qu'on croyoit Erichonius. Sur le milieu de son casque étoit représenté le sphinx , & aux deux côtés deux griffons.

On doit juger de la grandeur de cette statue , par la grandeur de la Victoire qu'elle avoit sur son égide , qui étoit d'environ quatre coudées , & par les quarante talents pesant d'or que Périclès assura qu'on y avoit employés , & qu'on pouvoit oter & remettre. Pausanias parle aussi de la *Minerve salutaire* : *Près de la statue de Deitrephès* , dit-il , *on voit la statue de la Santé* , *qu'on dit fille d'Esculape* , & *celle de Minerve salutaire*. On voit par-là , au reste , que les *ex-voto* sont d'un usage très-ancien.

une très-mauvaise réputation, & excita contre l'autre beaucoup d'envie, comme si Phidias eût fait voir à Périclès dans sa maison les plus belles dames de la ville, qui se rendoient chez lui sous prétexte d'aller voir ses beaux ouvrages; & les poètes comiques, profitant de ce bruit, en prirent occasion de le décrier sur l'intempérance; car ils l'accusèrent d'entretenir la femme de Ménippus, son ami particulier & son lieutenant, & lui jetterent d'infinis traits de raillerie sur les oiseaux, & particulièrement sur les paons, que nourrissoit un de ses grands amis, appelé Pyrilampès, (a) qu'on accusoit d'en faire des présens aux femmes dont Périclès recevoit des faveurs; (b) mais qui s'étonnera que des hommes, dont la vie n'est qu'une profession publique de faire des pieces satyriques, & qui sont toujours prêts à sacrifier, par leurs médisances, la réputation des plus gens de bien à l'envie du peuple, comme à un mauvais démon, aient si mal parlé de Périclès, puisque même Stésimbrotus de Thafos a bien eu l'insolence de l'accuser faussement d'un crime abominable,

(a) *Qu'on accusoit d'en faire des présens aux femmes dont Périclès recevoit des faveurs.*)

Pyrilampès étoit accusé de donner des paons à ces maîtresses de Périclès, parce que le paon étoit un oiseau fort estimé & fort recherché.

(b) *Mais qui s'étonnera que des hommes, dont la vie n'est qu'une profession publique de faire des pieces satyriques.*)

Ce passage est remarquable. Plutarque y enseigne, avec beaucoup de sagesse, le peu de foi qu'on doit avoir aux railleries & aux médisances des poètes comiques & des poètes satyriques, dont le métier est de sacrifier souvent les plus honnêtes gens à l'envie qu'ils ont de faire rire & de divertir le public.

en lui reprochant d'avoir eu un commerce criminel avec la femme de son propre fils ; tant il est difficile , ou plutôt impossible à l'histoire , de parvenir à la découverte de la vérité ? Car si elle est écrite après plusieurs siècles , elle a contr'elle l'antiquité des tems qui lui dérobe la connoissance des choses passées ; & si elle est écrite du vivant de ceux dont elle parle , la haine , ou l'envie , ou la faveur , ou la flatterie , la portent elle-même à corrompre & à déguiser la vérité.

Comme les orateurs , qui étoient de la faction de Thucydide , ne cessoient de se déchaîner & de crier contre Périclès , l'accusant d'avoir dissipé les finances , & d'avoir perdu les revenus de l'état , Périclès demanda un jour au peuple , en pleine assemblée : *S'il trouvoit qu'il eût trop dépensé.* (a) Et le peuple ayant répondu tout d'une voix : *Beaucoup trop.* Eh bien , repartit Périclès , *ce sera donc à mes dépens & non pas aux vôtres ; mais je serai le seul qui mettrai mon nom à la dédicace de ces ouvrages dont vous vous plaignez.* A ces paroles , le peuple , soit qu'il admirât sa magnanimité , ou que , plein d'émulation ,

(a) *Et le peuple ayant répondu tout d'une voix , beaucoup trop.* Il paroît par un passage de Thucydide , que le trésor des Athéniens étoit de neuf mille sept cens talens , qui font vingt-neuf millions cent mille livres , & que Périclès en avoit dépensé pour ces édifices publics trois mille

sept cens , c'est-à-dire onze millions cent mille livres. Comment pouvoit-il donc proposer au peuple que ce seroit à ses dépens , sur-tout Plutarque disant dans la suite que Périclès n'avoit pas augmenté d'une seule drachme les biens que son pere lui avoit laissés ?

il ne voulût pas lui céder la gloire de ces excellens ouvrages, se prit à crier plus haut encore & à lui ordonner de prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires, sans rien épargner.

Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il falloit, ou le faire bannir du ban de l'ostracisme, ou en être lui-même banni ; mais il l'emporta sur Thucydide, il le chassa, & dissipa, par ce moyen, la faction qui lui étoit opposée. Ainsi, tout esprit de parti étant éteint, & la concorde & l'union rétablies dans Athenes, Périclès se rendit entièrement maître de la ville & de toutes les affaires des Athéniens. Il dispoſoit à son gré des finances des troupes & des vaisseaux ; les îles & la mer lui étoient soumises, & il regnoit seul dans cette vaste seigneurie, qui s'étendoit non-seulement sur les Grecs, mais sur les barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéissance & par la fidélité des nations soumises, par l'amitié des rois & par des traités faits avec plusieurs princes.

Alors il commença à n'être plus le même, à ne plus se montrer si doux & si traitable, & à ne plus céder & s'abandonner aux caprices & aux fantaisies du peuple, comme à toutes sortes de vents ; mais tirant les rênes de ce gouvernement populaire, trop mou & trop efféminé, comme on hausse les cordes d'un instrument qui sont trop lâches, il le convertit en un état aristocratique, ou plutôt en une espèce de royauté ; & allant lui-même

toujours droit à ce qui étoit le meilleur, & se rendant irrépréhensible en toutes choses, il vint si bien à bout du peuple, qu'il le manioit à son gré, tantôt, par ses seuls avis & par ses conseils, il le portoit à faire volontairement ce qui lui étoit agréable ; & tantôt, quand il falloit user de force & de contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le plus expédient, imitant en cela un sage médecin, qui, dans une maladie fort longue & fort inconstante, fait prendre son tems pour donner à son malade des choses innocentes qui lui font plaisir, & pour le tourmenter ensuite à propos par des remèdes violens & par de fortes médecines, seules capables de lui redonner la santé.

En effet, il n'étoit pas possible que, dans un peuple si puissant, & qui jouissoit d'un si grand empire, il n'y eût beaucoup de passions & d'affections enracinées. Et il fut seul capable de le traiter adroitement & de le conduire en se servant de la crainte & de l'espérance, comme de deux gouvernaux, dont l'un retenoit & calmoit les emportemens & les fougues de la multitude, & l'autre dissipoit ses découragemens, & la ranimoit dans ses langueurs. En quoi il fit voir clairement que la rhétorique, comme dit (a) Platon, est la reine des esprits, & que son principal artifice consiste à profiter des inclinations des hommes, & à émouvoir les passions, comme autant de cordes & de tons de l'ame toujours

(a) Dans le Phedre.

prêtes à répondre à tous les accords , pourvu qu'elles soient touchées par une main adroite & habile. Il est vrai que ce qui donnoit à Périclès cette grande autorité , ce n'étoit pas seulement la force de son éloquence , mais , comme dit (a) Thucydide , la gloire , & la réputation de sa vie & sa grande probité. Car il étoit si ennemi des présens , & méprisoit si fort les richesses , qu'ayant rendu sa ville , de grande qu'elle étoit , très-grande & très-riche , & ayant surpassé en puissance plusieurs rois & plusieurs tyrans même , dont quelques-uns ont laissé par testament leurs états à leurs enfans , il n'augmenta pourtant pas d'une seule drachme le bien que son pere lui avoit laissé.

Thucydide décrit au vrai la grandeur de sa puissance ; mais les poëtes comiques affectent par malice de la relever , en appelant ses amis & ses compagnons , (b) *les nouveaux Pisistratides* ; & en voulant à toute force qu'on le fît jurer publiquement qu'il renonçoit à la tyrannie , pour faire entendre par-là que son élévation n'étoit pas proportionnée à un état démocratique , & qu'il avoit trop d'autorité. (c) Téléclydès écrit que les Athéniens lui avoient abandonné *les revenus de leurs villes pour en disposer , & les villes mêmes pour les lier & délier , comme il jugeroit à propos ,*

(a) Dans le XI^e livre.

(b) *Les nouveaux Pisistratides.*) Comme nous dirions *les satellites des tyrans*. Car Pisistrate , par le moyen des gardes

que les Athéniens lui avoient donnés , s'empara de la tyrannie , comme cela a été expliqué dans la vie de Solon.

(c) Poëte comique.

qu'ils l'avoient fait le maître d'abattre ou de rebâtir leurs murailles ; & qu'ils s'étoient démis en sa faveur du pouvoir de faire la paix & la guerre , & dépouillés de leurs forces & de leur puissance ; en un mot , de toutes leurs richesses & de toute leur félicité. Et ce ne fut pas pour un moment , & pendant la faveur & la grace d'une administration , dont la fleur est ordinairement de peu de durée ; mais il conserva cette autorité pendant quarante ans entiers , & cela parmi les Ephialtes , les Léocrates , les Myronides , les Cimon , les Thomidas & les Thucydides ; & encore , après la ruine de ce dernier & sa fuite , il fut au-dessus de tous les autres pendant quinze ans : & quoiqu'il eût rendu perpétuel & sans bornes , en sa personne , un pouvoir qui auparavant étoit annuel & borné , il se conserva pourtant invincible & insurmontable aux richesses ; quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien : car , pour éviter qu'on ne l'accusât de laisser dépérir par sa négligence ce que ses peres lui avoient laissé & ce qu'il avoit légitimement acquis , ou de s'en laisser trop occuper ou embarrasser , il se réduisit à l'économie qui lui parut la plus exacte , & en même tems la plus facile. Chaque année il vendoit les fruits de ses terres tous à la fois ; & du revenu (a) il en envoyoit acheter , au

(a) *Il en envoyoit acheter , au jour le jour , ce qui étoit nécessaire.*) Périclès n'aimoit donc pas les provisions , les regardant comme la source de la dissipation & du dégât,

jour le jour , ce qui étoit nécessaire pour la dépense ordinaire de sa famille ; ce qui ne plaisoit point du tout à ses enfans lorsqu'ils furent en âge , & encore moins à ses femmes qui trouvoient que leur entretien n'étoit pas suffisant , & qui se plaignoient de cette dépense mesquine , taillée par jour avec une règle si étroite qu'on ne voyoit pas la moindre trace de l'abondance & de la superfluité qui regnent ordinairement dans les grandes maisons & dans les maisons opulentes , & que la dépense & la recette marchaient d'un pas égal par compte & par mesure avec la dernière rigueur.

Celui qui gouvernoit ses affaires avec cette exactitude , c'étoit un ancien domestique appelé Evangelus , homme très-étendu & très-habile , soit par lui-même , soit parce qu'il avoit été dressé par Périclès. Véritablement cette manière de vivre étoit entièrement opposée à la sagesse d'Anaxagore qui , par un enthousiasme divin ou par une espèce d'extase qui le portoit vers le ciel , & par une grandeur d'ame qui lui faisoit mépriser tout ce qui tenoit à la terre , avoit quitté sa maison & laissé ses terres en friche , (a) & les avoit abandonnées aux bêtes & aux troupeaux.

J'ai connu un habile économiste qui avoit gouverné longtemps la maison d'une grande princesse , & qui étoit dans le même sentiment. *On n'épargne guère* , disoit-il , *ce que l'on trouve sous sa main*

en abondance. Mais d'un autre côté les provisions ne manquent pas de bonnes raisons qui les justifient.

(a) Diogene Laërce écrit qu'il les donna à ses parens.

(a) Mais , à mon avis , il y a bien de la différence entre un philosophe contemplatif & un politique qui est toujours dans l'action & qui se mêle du gouvernement d'une république. Le premier , pour vaquer à la contemplation des choses belles & honnêtes , n'emploie que son esprit qui n'a besoin d'aucuns instrumens hors de lui , ni d'aucune matiere étrangere ; au lieu que l'autre , appliquant & faisant servir sa vertu aux nécessités des hommes & à l'utilité du public , a besoin du secours des richesses qui deviennent pour lui des instrumens non seulement nécessaires , mais honnêtes , comme elles le furent effectivement pour Périclès qui s'en servit à soulager une infinité de pauvres citoyens , & qui en secourut Anaxagore lui-même. Car on dit que ce philosophe dans sa vieillesse , se voyant négligé par Périclès qui , accablé d'affaires , n'avoit pas toujours le tems de penser à lui , (b) se coucha la tête

(a) *Mais , à mon avis , il y a bien de la différence entre un philosophe contemplatif & un politique.*) Cette différence que Plutarque met entre le philosophe & le politique , pour ce qui regarde les richesses , est très-sage & très-vraie. Peu de chose suffit au philosophe contemplatif , ainsi il peut mépriser le bien ; mais le politique a besoin du secours

des richesses pour exécuter les choses qu'il entreprend pour le service de l'état.

(b) *Se coucha la tête couverte de son manteau.*) C'étoit la coutume de se couvrir la tête lorsqu'on étoit dans le dernier désespoir , & qu'on renonçoit à la vie ; les raisons en ont été expliquées dans la remarque sur ce vers d'Homere , liv. II , far. 3.

*Nam male re gesta tum vellem mittere operto
Me capite in flumen.*

« Car il faut que vous sa- » chiez que mes affaires ayant

couverte de son manteau , dans la résolution de se laisser mourir de faim ; & que Périclès , en ayant été averti par hasard , courut à sa maison avec une extrême diligence , tout éperdu & désolé , & qu'il employa les prières les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre , lui disant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit , mais qu'il se pleuroit lui-même , s'il étoit assez malheureux pour perdre un ami si sage , si fidele & si capable de lui donner de bons conseils dans les pressans besoins de la république. Alors Anaxagore se découvrant un peu la tête , lui dit : *Périclès , ceux qui ont affaire de la lumiere d'une lampe , ont soin d'y verser de l'huile.*

Sur ce que les Lacédémoniens commençoient à être jaloux de l'accroissement des Athéniens , & à le supporter avec peine , Périclès , pour inspirer encore plus de courage & plus de grandeur d'ame à ses citoyens , & pour les accoutumer à se porter d'eux-mêmes aux choses les plus grandes & les plus hautes , fit un decret par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque partie de l'Europe & de l'Asie qu'ils habitassent , & toutes les villes grandes & petites , (a) d'envoyer incessamment à Athe-

» mal tournées , comme j'é-
 » tois sur le point de me jet-
 » ter dans la riviere la tête
 » couverte ».

(a) *D'envoyer incessamment à Athenes leurs députés.*) La

vue de Périclès en cela étoit de faire reconnoître Athenes comme la maîtresse & la souveraine de toutes les autres villes grecques. Voilà pour-
 quoi Plutarque regarde , avec

nes

mes leurs députés pour consulter sur les moyens de relever les temples qui avoient été brûlés par les barbares , & de s'acquitter des sacrifices qu'on avoit voués pour le salut de la Grece , lorsqu'on avoit combattu contr'eux ; comme aussi sur les expédiens qu'il falloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine , qu'ils pussent tous naviger sûrement & vivre en paix les uns avec les autres.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens & les Doriens d'Asie , & les Insulaires jusqu'à Lesbos & à Rhodes ; cinq vers les contrées d'Hellespont & de Thrace jusqu'à Byfance ; cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide & le Péloponese , & de remonter delà par le pays des Locriens dans le continent supérieur, & de le parcourir jusqu'à l'Acarnanie & à Ambracie ; & les cinq derniers furent chargés de traverser l'Eubée & d'aller vers les habitans du mont Œta & ceux du golfe de Malée , & chez les Phtiotés, les Achéens & les Theffaliens, pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athenes , & d'assister aux délibérations qui s'y prendroient pour la paix & pour les affaires générales de la Grece. Mais toutes ces sollicitations furent inutiles ; les villes ne s'assemblerent point , (a) parce , dit-

raison , ce decret comme une
marque de l'esprit élevé de Pé-

riclès & de sa magnanimité.

(a) Parce , dit-on , que les

on, que les Lacédémoniens s'y opposerent ; car ce fut dans le Péloponèse que l'on comença à rejeter la proposition. J'ai ajouté cela en passant pour faire connoître l'esprit élevé de Périclès, & sa magnanimité.

Quant à ses expéditions militaires, il avoit acquis beaucoup de réputation, principalement par la sagesse & par la sûreté avec lesquelles il combattoit : car jamais il ne s'engageoit dans des affaires pleines d'incertitude, & où il y avoit plus de danger que d'apparence de succès ; & il n'estimoit ni ne vouloit imiter les capitaines qui, s'étant hazardés mal-à-propos, avoient pourtant eu une fortune brillante, & qui à cause des grandes batailles qu'ils avoient gagnées contre toute sorte de raison, étoient regardés & admirés comme de grands capitaines ; & il disoit toujours à ses citoyens : *Que, s'il n'y avoit que lui qui les menât à la boucherie, ils pouvoient compter qu'ils seroient immortels.*

(a) Voyant que Tolmidas, fils de Tolmés, enflé de ses victoires, & énorgueilli de la grande réputation qu'il s'étoit acquise par ses grands exploits, prenoit fort mal son tems pour entrer en armes dans la Béotie, & qu'il

Lacédémoniens s'y opposerent.) Les Lacédémoniens, les seuls rivaux des Athéniens, connurent le but de Périclès que je viens d'expliquer, & ne voulurent pas céder à Athenes un si grand honneur.

(a) *Voyant que Tolmidas, fils de Tolmés, enflé de ses victoires.*) Il avoit ravagé le Péloponèse, brûlé les vaisseaux des Carthaginois, battu les troupes de Sicyone, & pris Chalcis sur les Corinthiens.

avoit engagé les jeunes gens de la ville les plus braves & les plus avides de gloire & d'honneur à le suivre comme volontaires, au nombre de plus de mille, (a) outre les troupes réglées, il voulut le retenir, & n'oublia rien pour l'en détourner ; lui disant en pleine assemblée ce mot si connu : *Que, s'il refusoit de croire Périclès, au moins ne feroit-il point de faute s'il vouloit attendre le tems qui est toujours le meilleur conseiller & le plus sage.* Cette parole ne fut pas fort relevée sur l'heure même, & il n'en fut pas extrêmement loué ; mais peu de jours après, la nouvelle étant venue (b) que Tolmidas avoit été défait à Coronée, & tué avec la plus grande partie des plus vaillans Athéniens, cela lui acquit une très-grande réputation, avec la bienveillance du peuple qui le regardoit comme un homme sage, qui aimoit ses citoyens.

De toutes les expéditions qu'il fit pendant qu'il fut général, celle qui a été la plus louée, (c) c'est celle de la Chersonese qui fut très-salutaire à tous les Grecs de ce pays-là ; car non-seulement il fortifia leurs villes par une colonie de mille bons Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Isthme par une bonne

(a) *Outre les troupes réglées.*) Ces troupes réglées étoient des troupes des alliés. Il n'y avoit d'Athènes que ces mille volontaires, c'est-à-dire, qui s'étoient engagés librement.

(b) *Que Tolmidas avoit été défait.*) Cette défaite arriva la seconde année de l'olym-

piade LXXXIII, 445 ans avant l'ère chrétienne, plus de 20 ans avant la mort de Périclès.

(c) *C'est celle de la Chersonese.*) De la Chersonese de Thrace, qui appartenoit aux Athéniens, comme Hérodote le raconte, liv. VI.

muraille avec des forts de distance en distance, depuis une mer jusqu'à l'autre, mettant par-là tout le pays à couvert des incursions des Thraces qui l'environnent ; & le délivrant d'une guerre très-fâcheuse que cette province avoit continuellement à soutenir, étant toujours exposée au voisinage de ces barbares, & toujours travaillée des pilleries & des brigandages qu'exerçoient ceux de la frontière & ceux du pays.

Mais ce qui lui attira le plus d'estime & l'admiration des étrangers, (a) ce fut la course qu'il fit autour du Péloponèse avec cent vaisseaux, étant parti du port de Pegès sur la côte de Mégare. Car non-seulement il ravagea les villes maritimes, comme Tolmidas avoit fait avant lui ; mais ayant mis pied à terre, & s'étant avancé dans la terre ferme avec les troupes qu'il avoit embarquées, il obligea les habitans à lui abandonner la campagne & à se retirer dans les villes, par le grand effroi qu'il leur causa. (b) Dans le territoire de Nemée il défit en bataille les Sicyoniens qui avoient eu l'audace de l'attendre & de lui livrer combat, & il en dressa un trophée sur le lieu même, & après avoir fait quelques recrues dans l'Achaïe qui étoit alliée des

(a) *Ce fut la course qu'il fit autour du Péloponèse.*) Ce fut la dernière année de l'Olympiade LXXXI. Thucydide, liv. 2.

(b) *Dans le territoire de Nemée.*) Nemée, ville au-

dessus d'Argos, sous le mont Apesas. Elle est célèbre par le lion de Nemée, & par les jeux Néméens, que ceux d'Argos célébroient tous les trois ans dans le bois qui étoit à ses portes.

Athéniens , il se rembarqua , continua de côtoyer le reste du Péloponèse , & cinglant au-delà de l'embouchure de l'Achéloïs , il aborda au continent opposé , fit une descente , pilla l'Acarnanie , (a) renferma les Oenéades dans leurs murailles ; & après avoir fourragé & détruit tout leur pays , il s'en retourna à Athenes , s'étant fait voir redoutable à ses ennemis , & aussi plein de sagesse & d'expérience que de courage à ses citoyens. Car pendant ce voyage , il n'arriva pas le moindre fâcheux accident à ses troupes , non pas même par aventure & par cas fortuit.

Etant allé au royaume de Pont avec une flotte très-nombreuse & très-magnifiquement équipée , il accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demanderent , & leur témoigna toute sorte de bienveillance & d'humanité. En même tems il étala aux yeux des nations barbares qui habitoient aux environs , à leurs rois & à leurs princes la grandeur de la puissance des Athéniens , & leur fit voir avec quelle assurance , comme maîtres de la mer , ils navigeoient par-tout sans aucune crainte. Il laissa (b) aux habitans de Sinope treize vaisseaux sous la conduite de Lamachus , avec des troupes pour les défendre contre le tyran (c) Timésiléon ; ce tyran ayant été

(a) *Renferma les Oenéades dans leurs murailles.*) Les habitans de la ville d'Oenée dans l'Acarnanie. Périclès les assiégea , mais il ne put les prendre.

(b) *Aux habitans de Sino-*

pe.) Sinope , ville de la Paphlagonie , sur le rivage du Pont-Euxin. C'étoit une colonie de Milet.

(c) *Timésiléon.*) Ce tyran est inconnu.

chassé avec tous ceux de son parti, Périclès fit publier un decret par lequel il étoit permis à six cens Athéniens qui s'offriroient d'eux-mêmes, d'aller s'établir à Sinope, & d'y partager & posséder les maisons & les terres qui avoient appartenu aux tyrans.

Dans toutes les autres choses il ne suivit point les appétits impétueux & déréglés du peuple, & ne se laissa point entraîner à ce torrent de fierté & d'orgueil qui, enflé par les forces & par la grande fortune de l'état, emportoit les Athéniens, & les poussoit (a) à reconquérir l'Egypte & à attaquer les provinces maritimes du grand roi. La plupart étoient déjà embrasés de ce fatal & malheureux desir de la Sicile, que les orateurs du parti d'Alcibiade rallumerent (b) depuis; & il y en avoit plusieurs dont les songes n'étoient que la conquête de l'Etrurie & celle de Carthage, ce qui n'étoit point contre toute apparence de succès, vu la grandeur de leur empire, & l'heureux cours de leurs affaires que la fortune conduisoit à souhait.

Mais Périclès arrêta cette ardeur trop impétueuse, coupa les ailes à cette trop vaste ambition, & se contenta d'employer la plus grande partie de ses forces à garder & à assurer ce qu'ils avoient acquis, trouvant que

(a) *A vouloir reconquérir l'Egypte.*) Car les Athéniens avoient été maîtres de l'Egypte, comme Thucydide l'écrit dans le second livre. Ils venoient d'en être chassés par

Mégabyse, lieutenant du roi Artaxerxe, la première année de l'olympiade LXXX.

(b) Quinze ou seize ans après la mort de Périclès.

c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens ; car il leur en vouloit toujours , comme il le témoigna en plusieurs rencontres , & particulièrement dans la guerre (a) sacrée. En effet , les Lacédémoniens , étant rentrés en armes dans le pays de Delphes , avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'intendance du temple , & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils eurent le dos tourné , Périclès y alla avec une armée , & rétablit les Phociens. (b) Ensuite les Lacédémoniens ayant fait graver sur le front du loup de cuivre la prérogative que ceux de Delphes leur avoient accordée de consulter l'oracle les premiers , Périclès pour leur contester ce glorieux privilege , fit aussi graver sur le côté

(a) Elle fut appelée *sacrée*, parce que c'étoit pour le temple d'Apollon à Delphes.

(b) *Ensuite les Lacédémoniens ayant fait graver sur le front du loup de cuivre la prérogative.*) C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage *du loup de cuivre* ; car Plutarque ne parle pas d'un loup consacré par les Lacédémoniens , il parle du loup qui avoit été consacré auparavant par les Delphiens , & qui avoit été mis au côté du grand autel. Voici l'histoire qui les porta à faire ce don : Un voleur ayant pillé un jour le trésor du temple de Delphes , alla se cacher dans le plus épais de la forêt du mont Parnasse. Un loup l'ayant rencontré , se jeta sur lui & le tua. Après quoi il alloit

tous les jours dans la ville de Delphes avec des hurlemens épouvantables. Les Delphiens , frappés de ces courses répétées , s'imaginèrent que cela n'arrivoit point sans qu'un Dieu s'en mêlât. Ils suivirent donc cet animal , qui les mena jusqu'au lieu où étoit le cadavre , auprès duquel ils trouverent tout l'argent qui avoit été volé ; & pour conserver la mémoire de ce miracle , ils consacrerent ce loup de cuivre. Ceux qui n'aiment pas ces traditions fabuleuses , aimeront mieux croire tout simplement que ce loup de cuivre avoit été placé là par les Delphiens , pour marquer un des attributs d'Apollon , qui étoit appelé *λυκακτόρις* , *tueur de loups*.

droit du même loup pour les Athéniens, la même prérogative que les Phociens lui avoient accordée.

Or, qu'il ait eu raison de retenir toutes les forces des Athéniens dans la Grece, c'est ce que prouvent visiblement les affaires qui arriverent bientôt après. Car premièrement l'Eubée se rébella, & il fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avoient pris les armes, (a) & que les Lacédémoniens, sous la conduite de leur roi (b) Plistonax, étoient sur les frontieres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au secours des Athéniens. Il n'osa pas en venir aux mains avec une armée si nombreuse & toute composée de braves soldats qui à toute heure lui présentoient la bataille. Mais voyant que Plistonax étoit fort jeune, & qu'il se gouvernoit en tout par les conseils de Cléandridas que les éphores lui avoient donné pour le conseiller & pour le conduire à cause de sa grande jeunesse, il s'attacha à faire solliciter sous main ce Cléandridas ; & l'ayant bientôt gagné à force d'argent, il l'obligea à ramener les Péloponésiens hors de l'Attique.

Les Lacédémoniens, ayant appris que leur armée s'étoit retirée & séparée, & que les

(a) *Et que les Lacédémoniens, sous la conduite de leur roi Plistonax, étoient sur les frontieres de l'Attique.* Thucydide met cette expédition qua-

torze ans avant la premiere guerre du Péloponese, dont il sera parlé dans la suite.

(b) *Plistonax.* Fils de Pausanias.

troupes étoient rentrées dans leurs villes, en furent si irrités, qu'ils condamnerent leur roi à une grosse amende qu'il n'eut pas le moyen de payer, (a) ce qui l'obligea à quitter Lacédémone. Et pour Cléandridas qui avoit pris la fuite, il fut condamné à mort par contumace. Il étoit pere de Gylippe qui défit les Athéniens en Sicile : & il semble que l'avarice avoit passé du pere au fils comme une maladie de famille ; car Gylippe, honteusement convaincu de beaucoup de mauvaises actions, fut ignominieusement banni de Sparte comme nous l'avons déduit plus au long dans la vie de Lyfandre.

Comme Périclès, dans les comptes qu'il rendit de son administration, avoit mis un article de dix talens, dont l'emploi ne paroïssoit point, & où il avoit seulement marqué, *pour chose nécessaire*, le peuple l'alloua sans s'en informer davantage, & sans vouloir approfondir ce secret. Il y a des auteurs qui écrivent, & de ce nombre est le philosophe Théophraste, que Périclès envoyoit toutes les années dix talens à Sparte, avec lesquels il amadouoit & adoucissoit ceux qui avoient la principale autorité ; & par ce moyen il éloignoit la guerre, rachetant, non pas la paix, mais le tems, afin que se préparant à loisir, il fût plus en état de résister & de soutenir la guerre.

(a) *Ce qui l'obligea à quitter Lacédémone.* Thucydide écrit qu'il fut banni, parce

qu'il parut avoir vendu sa retraite à beaux deniers comptans.

Il s'en retourna donc tout aussi-tôt contre les rebelles ; & étant repassé en Eubée avec cinquante vaisseaux & cinq mille hommes de troupes réglées, il remit toutes les villes sous son obéissance, (a) & dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit *Hippobates*, & qui étant les plus riches, avoient aussi le plus de réputation & d'autorité. Il chassa aussi les (b) Histieïens de leur pays, & mit des Athéniens en leur place ; & il ne traita ces habitans avec tant de rigueur, que parce que, s'étant rendus maîtres d'un vaisseau Athénien, ils avoient passé tout l'équipage au fil de l'épée, sans pardonner à un seul.

Au retour de cette expédition, (c) il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une trêve pour trente ans. (d) Quelques années après, Périclès fit ordonner qu'on armeroit contre les Samiens, prenant pour prétexte qu'ayant eu ordre de terminer à l'amiable leurs différens avec les Milésiens, ils n'avoient

(a) *Et dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit Hippobates.*) Hérodote nomme ces principaux des Chalcidiens *Hippobates*, comme Plutarque, c'est-à-dire *cavaliers* ; & Strabon les nomme *Hippobotes*, c'est-à-dire, qui peuvent nourrir un cheval. Cela revient au même. Les Chalcidiens étoient les plus riches pour leurs magistrats ; leur gouvernement étoit une oligarchie. Périclès fit ce second

voyage en Eubée, la troisième année de l'olympiade LXXXIII.

(b) Histieë, ville sur la côte orientale de l'Eubée.

(c) *Il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une trêve pour trente ans.*) Par ce traité les Athéniens rendirent aux Lacédémoniens Nisée, Achaïe, Peges & Trézene.

(d) *Quelques années après.*) Cinq ans après cette expédition d'Eubée.

pas obéi. Mais parce que l'on prétend que Périclès n'entreprit cette guerre contre les Samiens que pour faire plaisir à Aspasia, il ne fera peut-être pas hors de propos de rechercher ici quel art si merveilleux & quelle si grande force de persuasion cette femme pouvoit avoir pour gouverner ainsi à son gré les plus grands personnages de la république, & ceux qui avoient le plus d'autorité & pour obliger les plus grands (a) philosophes à parler si avantageusement d'elle.

On convient qu'elle étoit Milésienne de naissance & fille d'Axiochus; & l'on dit que, suivant l'exemple d'une courtisane nommée Thargélia (b) qui étoit des anciennes Ioniennes, elle ne s'attachoit qu'aux premiers de la ville & aux plus puissans. Car cette Thargélia, qui étoit fort belle, & qui joignoit aux charmes de sa personne beaucoup de gentillesse & de vivacité d'esprit, eut un grand commerce avec plusieurs Grecs des plus considérables; & elle gagnoit au roi de Perse tous ceux qui l'approchoient, de manière que par leur moyen elle répandit des semences de la faction Médoise dans toutes les villes Grecques.

D'autres disent que Périclès s'attacha à

(a) Socrate, Platon.

(b) Qui étoit des anciennes Ioniennes.) C'est-à-dire, qui descendoit de ces anciens Ioniens qui composèrent la colonie qu'on envoya dans cette partie de l'Asie mineure, qui delà fut appelée Io-

nie, à cause de cette migration Ionique. Cette Thargélia étoit si belle, que sa beauté la fit regner en Thessalie. Mais elle eut une fin malheureuse, car elle fut tuée par un de ses amans.

Aspasie comme à une personne très-savante & très-habile dans tout ce qui regarde la politique & le gouvernement des états. Socrate même alloit quelquefois la voir avec ses amis. Ceux qui avoient avec elle le plus de commerce y menoient aussi assez souvent leurs femmes l'entendre, quoiqu'elle fît un métier qui n'étoit ni beau ni honnête, & qui répondoit mal aux grandes lumieres dont son esprit étoit éclairé; car elle avoit dans sa maison un grand nombre de courtisanes. (a) *Æschine* écrit que (b) *Lyficlès*, qui n'étoit qu'un marchand de bétail, & dont l'esprit bas & rampant répondoit à sa fortune, devint pourtant le premier des Athéniens par le commerce qu'il eut avec Aspasie après la mort de Périclès. (c) Dans le *Menexene* de Platon, quoique le

(a) *Æschine* l'orateur, antagoniste de *Démosthène*.

(b) *Lyficlès* qui n'étoit qu'un marchand de bétail, & dont l'esprit, &c.) Je ne connois que deux *Lyficlès*, qui ont joué un rôle considérable à *Athènes*. Le premier fut envoyé avec douze vaisseaux ramasser l'argent qui étoit nécessaire pour continuer le siège de *Myrtilene*, & il fut tué dans ce voyage par les *Cariens*; mais ce ne peut être celui dont parloit *Æschine*, car il fut tué un an après la mort de *Périclès*; & depuis cette mort, il ne pouvoit pas avoir eu un assez grand commerce avec *Aspasie*, pour se rendre si considérable. Le se-

cond fut celui que les Athéniens firent mourir pour avoir mal combattu à la bataille de *Cheronée*, qui fut donnée la troisième année de l'olympiade *CX*, plus de quatre-vingt-dix ans après la mort de *Périclès*. Si c'étoit ce dernier, il faudroit qu'*Aspasie* eût vécu très-long-tems après *Périclès*. Je ne me souviens pas qu'il en soit parlé dans les trois oraisons qui nous restent d'*Æschine*.

(c) Dans le *Menexene* de *Platon*, quoique le commencement de ce dialogue soit plus plaisant que sérieux.) Le commencement de ce dialogue de *Platon* est plus plaisant que sérieux, parce que *Socrate*,

commencement de ce dialogue soit plus plaisant que sérieux, on ne laisse pas d'y trouver, comme une vérité historique, que cette femme (a) par sa grande habileté dans l'art de la rhétorique, attiroit chez elle beaucoup d'Athéniens qu'elle instruisoit.

Cependant il y a beaucoup plus d'apparence que l'attachement que Périclès avoit pour elle, étoit une véritable passion : car quoique sa femme, qui étoit sa parente & qui avoit été mariée en premières noces à Hipponicus, de qui elle avoit eu Callias le riche, lui eût donné deux garçons, Xantippe & Parhalus, elle lui étoit pourtant devenue si insupportable, & elle de son côté étoit si peu contente de lui, qu'ils se séparèrent volontairement ; & que l'ayant mariée à un autre, il épousa Aspasia qu'il aima de tout son cœur, jusques-là qu'il ne sortoit jamais de chez lui & n'y rentrait jamais qu'il ne la saluât d'un baiser ; c'est pourquoi dans les comédies elle est ordinairement appelée la *nouvelle Omphale*, ou *Déjanire* ou *Junon*. Cratinus l'appelle ouvertement *courtisane* dans ses vers, où il la peint avec des couleurs fort noires : *Elle accoucha*, dit-il, *de cette Junon, de cette Aspasia, qui*

en approuvant la coutume de louer publiquement ceux qui étoient morts pour leur patrie, se moque finement de la vaine ambition des Athéniens, dont les louanges remplissoient plus de la moitié de ces oraïsons funèbres, de

manière qu'elles n'étoient pas tant l'éloge des morts que des vivans. Ce dialogue est fort beau, & plein de traits d'une satire très-fine.

(a) Platon dit, en propres termes, qu'elle avoit fait beaucoup d'orateurs.

s'est déshonorée par tant de débauches & d'impuretés. On dit aussi qu'il avoit eu d'elle un fils naturel ; car Eupolis, dans sa pièce intitulée Demoi, l'introduit lui-même, qui en demande des nouvelles en ces termes : Et mon fils naturel vit-il encore ? Pyronidès lui répond : Il y a long-tems qu'il seroit marié s'il ne craignoit d'avoir une femme aussi débordée que sa mere.

Enfin l'on dit que cette Aspasia fut si célèbre, que Cyrus, celui qui combattit contre Artaxerxe pour l'empire des Perses, donna son nom à celle de ses concubines qu'il aimoit le plus ; & au lieu de Milto qu'elle s'appelloit auparavant, il la nomma Aspasia : elle étoit de la Phocide, fille d'Hermotimus ; & Cyrus ayant été tué à la bataille, elle fut menée au roi Artaxerxe, auprès duquel elle eut dans la suite beaucoup de crédit. Voilà des particularités qui me sont revenues dans la mémoire pendant que j'écrivois cette vie ; & il me semble qu'il y auroit eu trop de dureté & d'inhumanité à les négliger & à les passer sous silence.

Pour reprendre le fil de notre histoire, (a) on

(a) On accuse Périclès d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet.) Aspasia étoit de Milet, il étoit naturel qu'elle favorisât sa patrie ; & delà l'origine de ces bruits du peuple, qui cherche toujours les motifs de ce que font ses maîtres, & qui s'ar-

rête toujours à ceux qui sont à sa portée ; il ne voit pas plus loin. La vérité est que les Milésiens envoyèrent une ambassade à Athenes pour parler contre Samos, & quelques Samiens mal intentionnés se joignirent à ces députés. Il n'en falloit pas davantage pour obliger les Athéniens à

accuse Périclès d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet, à la prière d'Aspasie : car Milet & Samos étoient en guerre pour la ville de (a) Prienne ; & les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnerent de renoncer à la voie des armes, & de venir plaider devant eux sur tous leurs différens, ce que les Samiens refusèrent. Périclès y alla donc avec une grosse flotte, & y abolit le gouvernement oligarchique. Et ayant pris pour ôtages cinquante des principaux de la ville, & autant de jeunes enfans, il les envoya à Lemnos. Il y a quelques auteurs qui écrivent que chacun de ces ôtages lui voulut donner un talent ; que tous ceux qui avoient intérêt à empêcher que l'état ne devînt démocratique, lui en présentèrent plusieurs autres ; & qu'outre cela (b) le Perse Pisouthnès, qui par des raisons secrètes favorisoit les Samiens, lui envoya dix mille piéces d'or. Mais Périclès ne prit l'argent d'aucun, traita les Samiens comme il avoit résolu ; (c) & après avoir établi chez eux le gouver-

aller changer dans Samos un gouvernement qui leur étoit suspect, & qui favorisoit les Perses.

(a) Cette ville étoit entre Milet & Samos.

(b) *Le Perse Pisouthnès, qui, par des raisons secrètes, favorisoit les Samiens.* Pisouthnès, fils d'Hystaspe ; il commandoit dans la ville de Sardis. Les raisons secrètes qui le portoient à favori-

ser les Samiens, sont que les principaux qui gouvernoient dans Samos, tenoient le parti des Perses.

(c) *Et après avoir établi chez eux le gouvernement populaire.* Il ne se contenta pas de cela pour assurer ce gouvernement populaire qu'il avoit établi, il mit garnison dans la ville, & c'est ce que Plutarque ne devoit pas oublier.

nement populaire, il s'en retourna à Athenes.

Incontinent après son départ, les Samiens se révolterent, ayant recouvré leurs ôtages par le moyen de Pisouthnès qui les enleva, & firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre. Périclès se rembarqua donc & alla contr'eux. Il trouva qu'ils l'attendoient, non pas comme auparavant les bras croisés, dans la consternation & dans l'épouvante, mais en hommes résolus de bien combattre & de lui disputer l'empire de la mer. En effet, il y eut un grand combat naval près de l'isle appelée (a) Tragie; & Périclès le gagna, ayant défait glorieusement, avec quarante-quatre vaisseaux, les ennemis qui en avoient soixante-dix, dont il y en avoit vingt qui étoient des vaisseaux de (b) guerre; & poursuivant sa victoire, il se rendit maître du port de Samos & tint la ville assiégée. Les Samiens se défendoient avec beaucoup de valeur, & faisoient tous les jours de furieuses sorties; mais sur ces entrefaites il arriva d'Athenes (c) une nouvelle flotte à Périclès qui, ayant resserré les ennemis de tous côtés, prit soixante vaisseaux avec lesquels il se jeta dans la Méditerranée pour aller au-devant de quelques vaisseaux Phéniciens qui venoient au secours de Samos, & pour les combattre le plus loin qu'il pourroit de cette isle, ou, comme dit Stésimbrotus, pour aller du côté

(a) Isle vis-à-vis de Samos.

(b) C'est-à-dire qui portoient des troupes de terre.

(c) Il lui arriva quarante vaisseaux d'Athenes, & vingt-cinq de Chio & de Lesbos.

de Cypre , ce qui ne paroît point du tout vraisemblable ; mais quel que fût son dessein, il semble qu'il fit là une grande faute : car Mélissus, fils d'Ithagene, homme fort appliqué à la philosophie, & qui étoit général des Samiens, méprisant le petit nombre des vaisseaux qu'il avoit laissés, & le peu d'expérience de leurs capitaines, persuada à ses troupes d'aller attaquer les Athéniens, ce qu'ils firent. Il se donna là un sanglant combat où les Samiens eurent tout l'avantage ; car ils firent grand nombre de prisonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la flotte ennemie, demeurèrent maîtres de la mer, & firent entrer dans Samos toutes sortes de provisions de guerre & de bouche dont ils manquoient auparavant, & qui leur étoient nécessaires pour soutenir un long siège. Aristote écrit que Périclès en personne avoit déjà été vaincu par le même Mélissus dans un autre combat naval.

Les Samiens enflés de ce succès, pour faire aux Athéniens le même affront qu'ils avoient reçu d'eux, (a) imprimerent, avec un fer chaud sur le front de leurs prisonniers, une chouette : parce que les Athéniens avoient imprimé sur le front des Samiens une *Samine*, c'est-à-dire, un vaisseau de Samos dont la proue est fort basse & le corps fort large ; de maniere qu'il est fort propre pour la haute mer, & fort léger & fort agile ; & on l'ap-

(a) *Imprimerent avec un fer chaud.*) Thucydide ne dit pas un seul mot de ces barbaries réciproques.

pelle *Samine*, parce que le premier de cette figure fut construit à Samos par l'ordre du tyran Polycrate. On dit que le poëte Aristophane fait une secrète allusion à ces marques des Samiens dans ce vers, où il dit :

Le peuple Samien est un peuple lettré.

Périclès, ayant appris l'échec qu'avoit reçu son armée, retourna promptement à son secours ; & après avoir défait en bataille rangée Mélissus qui étoit allé au-devant de lui, & avoir chassé & resserré ses ennemis dans leurs murailles, il se contenta de les tenir bloqués, aimant mieux devoir la victoire & la prise de la ville au tems & à la dépense, que de l'acheter par le sang de ses citoyens. Mais parce qu'il étoit bien difficile de retenir les Athéniens qui, fâchés de la longueur de (a) ce siège, brûloient d'envie d'en venir aux mains, il partagea son armée en huit escadres qu'il faisoit tirer au sort. Celle à qui la fève blanche tomboit en partage, n'avoit qu'à faire bonne chere & qu'à se réjouir pendant que les autres combattoient. Et delà (b) est venu, dit-on, que ceux qui se sont bien divertis un jour, appellent ce jour de plaisir *le jour blanc*, à cause de la fève blanche.

Ephorus écrit qu'à cette dernière expédition, Périclès se servit pour la première fois de machines de guerre dont il trouva l'inven-

(a) Il duroit depuis près de neuf mois.

(b) Cette coutume est plus ancienne que Périclès.

tion merveilleuse , & qu'il eut pour cet effet avec lui l'ingénieur Artemon qui étoit boiteux & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries quand les affaires pressoient ; c'est pourquoi on l'appelloit ordinairement *Périphorete*. Mais Héraclide de Pont réfute sur ce point Ephorus (a) par les vers mêmes d'Anacréon , où ce même Artemon le périphorete est nommé plusieurs siècles (b) avant la guerre de Samos & ce blocus de Périclès. Il ajoute que c'étoit un homme voluptueux , fort lâche & fort timide , qui passoit la plus grande partie de sa vie dans sa maison , ayant toujours près de sa personne deux esclaves qui lui tenoient sur la tête un grand bouclier

(a) Par les vers même d'Anacréon , où ce même Artemon le périphorete est nommé.) Voici les vers d'Anacréon :

Ξανθή δ' Εὐρυπύλη μέλει
Ὁ περιφόρητος Ἀρτέμων.

La blonde Eurypile est amoureuse du voluptueux Artemon, qui se fait porter dans sa chaise.) Ce poète décrit ensuite , en quinze ou seize vers , la vie de ce voluptueux. Je ne mettrai ici que la traduction. Ceux qui seront curieux de lire l'original , le trouveront dans le douzième livre d'Athénée , qui nous a conservé ce fragment. *Auparavant ce coquin d'Artemon portoit un habit fort étroit , il n'avoit que des sabots , & pour manteau il étoit réduit à un vieux cuir de bœuf , qui avoit servi long-tems à couvrir un mé-*

chant bouclier. Et il ne voyoit que des gens de néant & des vici-ux avec lesquels il menoit une vie très-débordée , qui l'a souvent fait mettre au carcan , & lui a fait donner encore plus souvent les étrivieres , & arracher la barbe & les cheveux ; mais présentement ce fils d'esclave ne va que sur un char magnifique , & il est tout éclatant d'or , & comme les femmes les plus délicates , il fait porter sur sa tête un parasol d'yvoire.

(b) Cent quarante ou cent cinquante ans avant cette guerre de Samos.

d'airain , de peur que quelque chose ne tombât sur lui ; & lorsqu'il étoit forcé de sortir , il se faisoit porter par-tout dans un petit lit qui touchoit presque à terre ; c'est pourquoi il fut appelé *Périporete*.

Au bout de neuf mois les Samiens se rendirent ; Périclès rasa leurs murailles , leur ôta leurs vaisseaux , & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses dont ils payerent une partie comptant , prirent un certain tems pour le reste , & donnerent des ôtages pour la sûreté du payement. Mais (a) Duris de Samos , pour rendre la prise de sa ville plus tragique & plus pitoyable , reproche aux Athéniens , & particulièrement à Périclès , une inhumanité sans exemple , & dont on ne trouve le moindre vestige ni dans Thucydide , ni dans Aristote , ni dans Ephorus. Aussi n'y a-t-il pas la moindre apparence de vérité dans tout ce qu'il écrit. Il dit que Périclès fit mener à la place de Samos les capitaines des vaisseaux & les soldats Samiens ; que là il les fit attacher à des ais , qu'il les laissa en cet état pendant dix jours ; & qu'au bout de ces dix jours , comme ils

(a) *Duris de Samos.*) Historien qui vivoit du tems de Ptolomée Philadelphé. Il avoit fait un traité de la tragédie , l'histoire de Libye , celle d'Agathocle de Syracuse , celle des Macédoniens ou des Grecs , & un livre des limites des Samiens. Cicéron dit de lui , *Homo in*

historia diligens , ce qui ne s'accorde pas trop avec le jugement que Plutarque en porte ici , en faisant entendre qu'il faisoit souvent céder la vérité , non-seulement à sa passion , mais à des vues romanesques , ce qui est le plus grand vice d'un historien.

étoient presque fans vie, il les fit affommer à coups de bâton, & refusa à leurs corps l'honneur de la fépulture. Mais comme Duris, lors même qu'il n'est emporté par aucune passion, est très-sujet à violenter la vérité pour l'accommoder aux relations qu'il lui plaît de faire, à plus forte raison aura-t-il voulu, en cette rencontre, exagérer les calamités de son pays pour calomnier les Athéniens, & pour les rendre l'objet de la haine publique.

Après la réduction de Samos, Périclès, de retour à Athenes, fit des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, (a) & prononça lui-même leur oraison funebre sur leur tombeau, comme on le pratique encore aujourd'hui; ce qui le fit si fort admirer de tout le monde, que, lorsqu'il eut fini & qu'il fut descendu du lieu d'où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embrasser & lui mettre sur la tête des couronnes & des bandelettes, comme à un athlete qui seroit revenu victo-

(a) *Et prononça lui-même leur oraison funebre sur leur tombeau.* Il ne faut pas confondre cette oraison funebre que Périclès prononça pour louer ceux qui avoient été tués à ce siège de Samos, avec celle qu'il prononça pour faire l'éloge de ceux qui furent tués au commencement de la guerre du Péloponese, & que Thucydide nous a conservée dans le second livre. La premiere fut prononcée la dernière année de l'olympiade

LXXXIV, & la seconde ne le fut que la seconde année de l'olymp. LXXXVII. Au reste c'étoit toujours le sénat de l'aréopage qui nommoit l'orateur qui devoit faire l'oraison funebre. Et c'est une grande preuve de la réputation de Périclès d'avoir été choisi deux fois de suite dans deux occasions si importantes, & où on avoit besoin d'une éloquence très-male pour soutenir & pour encourager les Athéniens.

rieux des jeux publics. La seule Elpinice, s'approchant de lui : *Vraiment, lui dit-elle, Périclès, voilà des exploits bien glorieux, & qui méritent bien des couronnes, de nous avoir perdu tant de si braves citoyens, non pas en faisant la guerre aux Phéniciens ou aux Medes, comme mon frere Cimon, mais en ruinant & renversant de fond en comble une ville, notre alliée & descendue de nous.* On dit que Périclès souriant se contenta de lui répondre tout bas ce vers d'Archiloque :

Cesse de te farder, au moins sur tes vieux jours.

Ion (a) écrit qu'il relevoit extrêmement cette défaite des Samiens, qu'il s'en glorifioit comme d'une conquête merveilleuse ; disant hautement que le roi Agamemnon avoit été dix ans à prendre une ville barbare, au lieu que lui il n'avoit été que neuf mois à se rendre maître de la plus riche & de la plus florissante ville des Ioniens. Et il faut avouer que cette gloire n'étoit pas sans fondement ; car cette guerre fut très-sanglante, & le succès longtemps douteux ; & peu s'en fallut, comme le rapporte Thucydide, que les Samiens ne dépouillassent les Athéniens de l'empire de la mer.

(b) Quelque tems après, comme il prévoyoit bien que la guerre du Péloponese ne tarderoit pas long-tems à éclater, il conseilla aux Athé-

(a) Ion de Chio, poëte tragique.

(b) *Quelque tems après.*

Cinq ans après la prise de Samos ; car ce fut la première année de l'olymp. LXXXVI.

niens d'envoyer du secours (a) à ceux de Corcyre, attaqués par les Corinthiens, (b) & d'attirer dans leur parti cette isle très-puissante sur mer ; leur prédisant qu'ils alloient avoir sur les bras les peuples du Péloponèse. Les Athéniens ayant accordé ce secours, il envoya dix vaisseaux sous le commandement de Lacédémonius, fils de Cimon, comme pour lui faire insulte ; car toute la maison de Cimon avoit beaucoup d'attachement & d'amitié pour les Lacédémoniens. (c) Il l'envoya donc mal-

(a) *A ceux de Corcyre.*) Aujourd'hui *Corfou*. Ils avoient envoyé à Athènes une ambassade pour demander du secours, & les Corinthiens y en avoient envoyé une autre pour l'empêcher.

(b) *Et d'attirer dans leur parti cette isle très-puissante sur mer.*) Car après les Athéniens, il n'y avoit point de forces maritimes égales à celles de Corfou ; d'ailleurs cette isle étoit très-bien postée pour favoriser les desseins que les Athéniens avoient sur l'Italie & sur la Sicile. Homère donne une grande idée des richesses & de la puissance de cette isle dans son *Odyssée*.

(c) *Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna ce peu de vaisseaux, qu'afin que ne faisant rien d'utile ni d'éclatant.*) On ne manque pas d'exemples de ministres, qu'on a accusés de pratiquer ces honneux moyens pour décréditer & perdre des généraux qu'ils haïssoient ; mais c'est un mo-

tif trop indigne d'un grand homme comme Périclès, & on ne doit pas le lui imputer. Les actions des chefs sont souvent mal interprétées. Thucydide est plus croyable que les auteurs que Plutarque a suivis ; il écrit que Périclès, en envoyant ces dix vaisseaux, leur donna ordre de ne combattre contre les Corinthiens, qu'en cas qu'ils voulussent faire une descente dans Corcyre, ou sur les terres qui appartenoient aux Corcyréens ; son but étoit de les laisser battre sur mer tant qu'ils voudroient, sans se mêler de leurs querelles, afin qu'ils se ruinaissent réciproquement ; & que ces deux peuples étant affoiblis, les Athéniens en eussent meilleur marché dans les guerres qu'ils pourroient avoir contr'eux dans la suite. Aussi Lacédémonius, fils de Cimon, ne fut pas le seul chef que Périclès envoya ; il lui donna deux collègues, Diorene & Protéas.

gré lui, & ne lui donna ce peu de vaisseaux, qu'afin que ne faisant rien d'utile ni d'éclatant dans cette expédition, il fût encore plus soupçonné de favoriser sous main Lacédémone ; & toute sa vie il empêcha l'agrandissement de cette famille, prenant pour prétexte que les fils de Cimon n'étoient pas francs Athéniens, comme leur nom même le témoignoit, mais étrangers & métifs : car l'un s'appelloit Lacédémonius, l'autre Thessalus, & le troisième Eléus ; & l'on tenoit qu'ils étoient tous trois d'une mere Arcadienne. Mais Périclès, voyant qu'il étoit fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix vaisseaux, & qu'autant que ce petit secours étoit inutile à ceux qui en avoient grand besoin, autant fournissoit-il matiere à ses envieux qui ne cherchoient qu'à le calomnier & qu'à le perdre, (a) il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya, & qui n'arriverent qu'après le combat.

Les Corinthiens, offensés de cette démarche, porterent leurs plaintes à Lacédémone contre les Athéniens. Ceux de Mégare en firent autant de leur côté, alléguant que les Athéniens, contre le droit des gens, & contre les sermens faits par tous les Grecs assemblés pour la confirmation de la paix, leur interdissoient l'entrée de leurs foires & de leurs marchés, & leur fermoient tous les ports qui

(a) *Il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya.*

Il en envoya vingt, qui en arrivant firent peur aux deux

armées, toutes prêtes à recommencer le combat, & les obligèrent à se séparer.

étoient de leur dépendance. Les *Æginetes*, qui se sentoient fort maltraités, & qui gémissaient dans une espece d'esclavage, n'osant pas accuser ouvertement les Athéniens, envoyoiēt porter secrettement à Lacédémone leurs lamentations & leurs plaintes.

(a) Sur ces entrefaites, la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes, quoique colonie de Corinthe, étant venue à se révolter, les Athéniens l'assiégerent, & ce fut ce qui précipita la guerre. Cependant il y eut des ambassadeurs envoyés à Athenes; & Archidamus, roi de Lacédémone, n'oublia rien pour accorder la plupart de ces différends, & pour adoucir les alliés. Il est même certain que les Athéniens n'auroient pas eu la guerre pour tous les autres sujets de plaintes qu'ils avoient donnés contr'eux, s'ils avoient voulu révoquer le decret fait contre Mégare, & s'accommoder avec elle. Mais ce fut particulièrement à cet article que Périclès s'opposa de toutes ses forces, mettant tout en œuvre pour enflammer & pour irriter davantage le peuple; & il s'opiniâtra si fort dans cette haine & dans cet acharnement contre les Mégariens, qu'il passa justement pour le seul auteur de la guerre du Péloponese.

On dit qu'il y eut sur cela des ambassadeurs

(a) Sur ces entrefaites, la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes.) Cette ville avoit été fondée par les Corinthiens, qui y envoyoiēt toutes les années des espees d'intendans, qu'ils appelloient ἐπιστρωπάρχης; mais elle étoit tributaire des Athéniens; elle se révolta contr'eux la seconde année de l'olympiade LXXXVI.

de Lacédémone à Athenes ; & que comme Périclès alléguoit contr'eux (a) la loi qui défendoit expreffément d'ôter le tableau fur lequel le decret contre Mégare étoit écrit & publié, (b) Polyarces, qui étoit un des ambaffadeurs, lui dit : *Eh bien , ne l'ôtez donc point , tournez-le feulement , il n'y a point de loi qui le défende.*

La plaifanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Périclès : c'eft pourquoi on peut croire avec raifon qu'il avoit contr'eux en particulier quelque fujet de haine , mais que voulant la couvrir de l'intérêt public , & lui donner une caufe manifefte & connue , (c) il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres facrées , & il fit ordonner qu'on enverroit inceffamment un héraut à Mégare fe plaindre de ce facrilège , & que le même héraut iroit de-là à Lacédémone les accufer dans le confeil. Il eft certain que Périclès fut l'auteur de ce decret qui ne contenoit que des plaintes pleines d'humanité & de douceur , &

(a) *La loi qui défendoit.*) C'étoit une loi que Périclès avoit faite lui-même , & il s'étoit fervi de fon autorité pour la faire paffer.

(b) *Polyarces , qui étoit un des ambaffadeurs.*) Thucydide nomme trois ambaffadeurs , Rhamphius , Méléſippus & Ageſander , & il ne dit pas un mot de Polyarces ; c'étoit peut-être quelque Lacédémonien de la fuite des ambaffadeurs ; car il eft cer-

tain qu'il n'y eut fur cela qu'une ambaffade.

(c) *Il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres facrées.*) Toutes les terres qui étoient entre Mégare & l'Attique , étoient confacrées aux déeffes d'Eleufine , de forte que c'étoit un facrilège de les labourer. Périclès accuſoit auffi les Mégariens de donner aſyle à tous les efclaves fugitifs.

qui ne tendoient en apparence qu'à pacifier tous les différends ; mais le héraut Anthémocritus étant mort dans ce voyage , & les Mégariens étant soupçonnés d'y avoir contribué , Charinus dressa un decret par lequel les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle & irréconciliable , & ordonnoit que tous les Mégariens qui mettroient le pied dans Athenes , seroient punis de mort ; que tous les généraux Athéniens , en prêtant le serment solennel , jureroient expressément qu'ils enverroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie , & que le héraut Anthémocritus seroit enterré près des portes Thriasienes , qu'on appelle présentement le Dipyle.

(a) Mais les Mégariens se défendoient avec beaucoup de chaleur d'un si grand crime qu'ils rejettoient sur Aspasia & sur Périclès ; & ils

(a) *Mais les Mégariens se défendoient avec beaucoup de chaleur d'un si grand crime , employant pour preuve ces vers célèbres & piquans des Acharnenses.*) Dans ces vers d'Aristophane , il n'est fait aucune mention de la mort du héraut Anthémocritus. Les Mégariens les citoient seulement pour faire entendre que Périclès avoit été si fâché de l'enlèvement de ces deux courtisanes d'Aspasia , que , pour se venger , il avoit fait tuer ce héraut , afin que le soupçon de ce meurtre tombant sur les Mégariens , ils fussent l'objet de la haine publique. Thucy-

dide ne fait non plus aucune mention de ce héraut. Cependant il est vrai que les Mégariens passerent pour les auteurs de ce meurtre , qu'ils en portèrent encore la peine plusieurs siècles après , l'empereur Adrien les ayant privés seuls du soulagement qu'il procuroit à tous les autres peuples de Grece. Ce qui fait voir que les villes , comme les particuliers , ont un très-grand intérêt à conserver , par toutes leurs actions , une réputation pure & nette. Le tombeau de cet Anthémocritus étoit sur le chemin sacré qui menoit à Eleusine.

employoient pour preuve ces vers célèbres & piquans des Acharnenſes d'Ariſtophane, où ce poëte écrit : *De jeunes Athéniens pleins de vin vont enlever à Mégare la courtiſane Simathe, & les Mégariens, outrés de cet affront, vont enlever à leur tour deux courtiſanes à Aſpaſie.* (a) Il eſt donc bien difficile de connoître la véritable cauſe de cette guerre ; mais il eſt certain, & tous les hiftoſiens en ſont d'accord, que Périclès empêcha ſeul que le decret contre Mégare ne fût aboli. (b) Il eſt

(a) *Il eſt donc bien difficile de connoître la véritable cauſe de cette guerre.*) Mais il n'eſt pas juſte que les railleſies des poëtes, accoutumés à mentir, & les calomnies du peuple, preſque toujours mécontent de ceux qui le gouvernent, prévalent ſur ce qu'a écrit un hiftoſien auſſi grave que Thucydide, qui non-ſeulement étoit alors à Athenes, mais qui voyoit de plus près ce qui ſe paſſoit, que le peuple & les poëtes comiques. Thucydide n'a fait aucune mention de ces contes frivoles, & il fait voir ſeulement que la ſeule véritable cauſe de la guerre, c'eſt la jaloſie que les Lacédémoniens avoient contre Athenes, & qui les portoit à profiter de toutes les occasions pour lui diſputer l'empire de la mer & celui de toute la Grece.

(b) *Il eſt vrai que les uns diſent que ce fut par une magnanimité, accompagnée de prudence.*) C'eſt le ſentiment de

Thucydide, & c'eſt celui où l'on trouve le plus d'apparence de vérité, quand on conſidere le caractère de Périclès, qui, avec beaucoup de magnanimité, avoit une prudence conſommée qui lui faiſoit prévoir de loin ce qui devoit arriver. Il ne faut que lire le diſcours qu'il fait ſur cela aux Athéniens dans le premier livre de Thucydide : *Ne vous imaginez pas, leur dit-il, & ne vous reprochez pas que c'eſt pour peu de choſe que vous entreprenez la guerre. De ce peu de choſe dépend votre entière ſûreté & l'eſſai de votre courage. Si vous accordez aujourd'hui ce peu de choſe-là, demain on vous ordonnera de donner des choſes plus grandes & plus conſidérables, comme ſi la crainte devoit vous faire tout accorder ; au lieu que ſi vous refuſez, c'eſt leur déclarer ouvertement qu'ils doivent prendre avec vous d'autres voies, & traiter au moins d'égal à égal.*

vrai que les uns disent que ce fut par une magnanimité, accompagnée de prudence, qu'il s'obstina à ce qui lui parut le plus avantageux; car il prenoit la demande des Lacédémoniens pour un essai qu'ils faisoient dans la seule vue de voir si les Athéniens leur céderoient, & il étoit persuadé que cette complaisance ne passeroit que pour un aveu public de leur foiblesse. Les autres soutenoient au contraire, qu'il ne méprisa & ne rejetta les instances des Lacédémoniens que par opiniâtreté & par arrogance, pour faire voir son autorité. —

Mais la plus méchante de toutes les causes qu'on donne à cette guerre, & qui est pourtant confirmée par le plus grand nombre de témoins, (a) est celle-ci : Phidias le sculpteur avoit entrepris de faire la statue de Minerve, comme nous l'avons déjà dit. Il étoit fort bien avec Périclès & avoit beaucoup de crédit auprès de lui : cela lui attira beaucoup d'ennemis & d'envieux, qui, pour éprouver en sa personne quels seroient les sentimens du peuple pour Périclès, & le jugement qu'il en feroit, susciterent un certain Menon, un des élèves de Phidias, & lui persuaderent d'aller se rendre suppliant dans la place publique, & là de demander sûreté pour dénoncer & accuser (b) Phidias.

(a) *Est celle-ci : Phidias le sculpteur.*) Aristophane étoit trop acharné contre Périclès pour ne pas embrasser cette opinion. Il en a parlé dans la comédie de la paix ; mais

Thucydide n'en a pas dit un seul mot.

(b) *Accusé d'avoir volé de l'or qu'on avoit fourré pour la statue de Minerve.*

Le peuple ayant reçu sa demande, & la poursuite ayant été faite juridiquement dans l'assemblée, il n'y eut aucune preuve des prétendus larcins de Phidias. Car dès le commencement, par le conseil de Périclès, (a) il avoit employé l'or de la statue, de manière qu'on pouvoit l'ôter entièrement & le peser, ce que Périclès ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde; mais Phidias avoit à combattre l'envie insurmontable qu'excitoit contre lui la beauté & la réputation de ses ouvrages; (b) sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la déesse, il s'étoit représenté lui-même sous la figure d'un

(a) *Il avoit employé l'or de la statue, de manière qu'on pouvoit l'ôter entièrement & le peser.*) La statue étoit donc faite de manière qu'on pouvoit la démonter. En ce tems-là on n'avoit donc pas encore trouvé la méthode qu'Archimede enseigna long-tems après, par laquelle on pouvoit sans peine parvenir à connoître sûrement la quantité & le poids d'or qui auroit été employé dans un ouvrage avec d'autres métaux, sans qu'il fût nécessaire de les séparer.

(b) *Sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la déesse, il s'étoit représenté lui-même.*) Le peuple prétendoit que ces figures mo-

dernes de Périclès & de Phidias ruinoient la vérité d'une ancienne histoire qui faisoit beaucoup d'honneur à Athènes & à Thésée, son fondateur. Sur cette figure de Phidias représentée dans ce combat des Amazones, voici un passage remarquable d'Aristote dans son traité du monde, s'il est vrai que ce traité soit de lui : *On dit que Phidias, qui a fait la statue de Minerve qui est dans la citadelle, se représenta lui-même au naturel dans le milieu du bouclier de la déesse, & que, par un art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé cette figure avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impossible de l'en ôter sans ruiner & mettre en pieces la statue entière.*

vieillard chauve qui leve une grosse pierre de ses deux mains , & y avoit fait une très-belle figure de Périclès , combattant contre une amazone ; de maniere que sa main , qui est levée pour lancer un javelot , & qui lui couvre une partie du visage , paroît faite avec un merveilleux artifice pour cacher la ressemblance , qui ne laissa pas d'éclater des deux côtés. Phidias fut donc traîné en prison (a) où il mourut de maladie , ou selon d'autres , de poison que ses ennemis lui donnerent pour avoir sujet de calomnier Périclès ; & sur un decret de Glycon , le peuple accorda au dénonciateur une immunité de toutes charges , & ordonna aux capitaines de le prendre sous leur sauve-garde , & de pourvoir en toutes manieres à sa sûreté. Dans ce même tems-là , Aspasia fut accusée d'impiété par Hermippus , faiseur de comédies , qui la chargeoit aussi de recevoir chez elle des femmes libres pour les prostituer à Périclès ; & Diopitès dressa un decret par lequel il étoit ordonné qu'on dénonceroit tous ceux qui nioient les dieux , ou qui tenoient des propos touchant les choses célestes , (b) & cela pour faire tom-

(a) *Où il mourut de maladie.* D'autres assurent qu'il fut exilé , & que depuis ce tems-là il fit la célèbre statue de Jupiter , qui étoit à Olympie.

(b) *Et cela pour faire tomber le soupçon sur Périclès , à cause d'Anaxagore.*) Ce passage a besoin d'être expliqué. Anaxagore enseignoit qu'une

seule Intelligence avoit débrouillé le chaos & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons. Ce qui n'étoit autre chose que décréditer le Polythéisme. On vouloit rendre par-là son disciple Périclès suspect de tenir la même doctrine sur l'unité d'un Dieu.

ber le soupçon sur Périclès, à cause d'Anaxagore. Comme le peuple approuvoit & recevoit avec plaisir ces dénonciations, Dracontidès fit un autre decret, qui fut aussi approuvé, par lequel il étoit porté que Périclès remettroit ses comptes entre les mains (a) des prytanes, (b) & que les juges, après avoir pris les suffrages sur l'autel, le jugeroient dans la ville : mais Agnon ôta ce dernier article, & mit que l'affaire seroit jugée par (c) quinze cens juges, & que l'action seroit appelée *de rapine & de concussion*, ou simplement *d'injustice*, comme on voudroit.

Périclès sauva Aspasia par ses prieres & par la compassion qu'il fit aux juges, en pleurant à chaudes larmes pendant qu'on plaidoit, comme le rapporte *Æschine* ; mais il craignit de n'avoir pas le même succès pour Anaxagore, c'est pourquoi il le fit sortir de la ville & l'accompagna ; & pour lui, voyant qu'il avoit extrêmement offensé le peuple dans l'affaire de Phidias, & craignant l'issue de ce jugement, il alluma la guerre qui différoit toujours de s'enflammer, & qui n'étoit encore

(a) *Des prytanes.*) C'est-à-dire des sénateurs qui étoient en fonction.

(b) *Et que les juges, après avoir pris les suffrages sur l'autel.*) Cela étoit favorable à Périclès à cause de la religion, qui auroit pu retenir la plupart des juges. Dans la vie de Thémistocle, on a vu un autre exemple de cette coutu-

me de prendre sur un autel les billets ou les ballotes dont on se servoit dans les jugemens. Cela ne se pratiquoit que dans les occasions extraordinaires, & lorsqu'on vouloit avertir les juges qu'ils devoient juger sans faveur & dans la plus exacte justice.

(c) Cinquante de chaque tribu.

que fumante. Il espéroit que par ce moyen il dissiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiseroit l'envie, parce que, dans des affaires si pressantes, & dans un danger si éminent, la ville ne manqueroit jamais de se jeter entre ses bras, & de s'abandonner à sa conduite, à cause de sa puissance & de sa grande réputation.

Voilà donc les différentes causes pour lesquelles on prétend qu'il empêcha le peuple de se rendre aux instances des Lacédémoniens; mais la vérité est incertaine & cachée. Les Lacédémoniens voyant par-là qu'en ruinant la puissance de Périclès, ils auroient meilleur marché d'Athènes, ordonnerent aux Athéniens d'achever de chasser de leur ville ceux qui avoient encouru la malédiction pour le crime (a) commis contre les complices de Cylon. Car ils savoient bien que Périclès, du côté de sa mere, étoit de la race de ces maudits & excommuniés, comme Thucydide même l'a écrit. Mais cet expédient eut un succès tout contraire à celui qu'ils en avoient attendu. Au lieu de donner des soupçons de Périclès & de le rendre odieux au peuple, il augmenta sa gloire & la confiance qu'on avoit en lui, parce qu'elle fit voir que c'étoit lui sur-tout que les ennemis haïssoient & craignoient. C'est pourquoi aussi avant qu'Archidamus, général de l'armée du Péloponèse, entrât dans l'Attique, il déclara aux Athéniens que si Archi-

(a) Ce crime a été expliqué dans la vie de Solon.

damus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, soit à cause du droit d'hospitalité qui étoit entr'eux, ou pour donner occasion à ses ennemis & à ses envieux de le calomnier comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athenes ses terres & ses maisons.

(a) Les Lacédémoniens & leurs alliés entrèrent avec une grosse armée dans l'Attique, sous la conduite du roi Archidamus; & après avoir ravagé toute la contrée, (b) ils s'avancèrent jusqu'au bourg d'Acharnes, où ils camperent, dans l'espérance que les Athéniens ne pourroient les souffrir si près d'eux, & qu'ils fortiroient en bataille pour défendre leur pays & pour donner des preuves de leur courage. Mais Périclès trouva que c'étoit jouer de son reste & hazarder la ville, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une armée de soixante mille combattans; car il y en avoit tout autant dans cette première expédition, & composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie & dans le Péloponèse: ainsi il tâchoit d'arrêter & de calmer l'impatience de ceux qui vouloient combattre à quelque prix que ce fût, & qui ne pouvoient supporter ce qui se passoit à leur vue,

(a) *Les Lacédémoniens & leurs alliés entrèrent donc avec une grosse armée dans l'Attique.* C'est la deuxième année de l'olympe. LXXXVII, la première année de la guerre du Péloponèse.

(b) *Ils avancèrent jusqu'au bourg d'Acharnes.* C'étoit un des plus grands bourgs d'Athenes; il fournissoit seul trois mille combattans. Il étoit à quinze cens pas de la ville.

leur disant : *que les arbres coupés & abattus revenoient en peu de tems , au lieu que des hommes morts , la perte en étoit irréparable.*

Il se garda bien de faire aucune assemblée du peuple , de peur qu'on ne le trainât au combat malgré lui. Mais , comme un bon pilote , dans une tempête qui bouleverse la mer , après avoir donné par-tout ses ordres , & préparé toutes les armes qu'il peut employer contre sa fureur , se sert de son art sans se laisser toucher aux larmes & aux prieres des passagers , qui sont éperdus de frayeur & malades ; lui de même , après avoir bien fermé sa ville & posé par-tout des gardes pour n'être pas surpris , il suivoit les conseils que lui suggéroit sa prudence , se mettant peu en peine des cris , des plaintes & des emportemens de ses citoyens , quoique d'un côté ses amis fissent tous leurs efforts pour le fléchir par leurs prieres , & que de l'autre ses ennemis n'oubliaissent rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais discours , & qu'il y eût une infinité de gens qui tâchoient de le piquer par des chansons & par des satyres , en décrivant sa conduite , comme celle d'un lâche & d'un homme qui laissoit tout en proie à leurs ennemis. (a) Cléon même étoit un de ceux qui s'acharnoient le plus contre lui , & ce malheureux , profitant de la colere de ses citoyens , s'avançoit considérablement par ce

(a) Cléon même étoit un de ceux.) C'est le même Cléon qu'Aristophane a si mal traité. Il fut si bien gagner le peuple , qu'il fut ensuite général des Athéniens.

moyen dans la bienveillance du peuple, comme Hermippus le témoigne dans ces vers :
 (a) *Roi des satyres , pourquoi n'as-tu pas le courage de prendre la pique ? Tu te contentes de combattre de la langue , & tu parles de guerre avec beaucoup d'audace & de fierté.*
 (b) *A l'entendre , on te prendroit pour le vaillant Telès ;* (c) *mais l'éclat d'une épée nue te fait frémir ; tu n'as plus ni force ni vertu ,*
 (d) *quoique tu sois aiguillonné par l'ardent Cléon , qui ne te donne aucun relâche.*

Tout cela n'émut point Périclès , il supporta patiemment ces injures & ces reproches,

(a) *Roi des satyres.*) Hermippus appelle Périclès *roi des satyres* , à cause des débâches dont on l'accusoit.

(b) *A l'entendre , on te prendroit pour le vaillant Telès.*) C'est , à mon avis , le seul véritable sens de ces mots , ψυχὴν δὲ τέλ' τοῖς ὑπέσχετο. *Tu as promis le courage d'un Telès.* Ce Telès étoit quelque homme de grande réputation pour son courage. Ceux qui ont traduit , *tu as la timidité d'un Telès* , se sont fort trompés.

(c) *Mais l'éclat d'une épée nue te fait frémir , tu n'as plus ni force ni vertu.*) Dans ces vies de Plutarque il n'y a point de passage plus corrompu que celui-ci. Ce vers d'Hermippus , comme il est écrit , n'est pas intelligible. Car que signifie ἀχέον ἐρύχει κοπίδας ? Cela n'est point grec , & ne présente aucun

sens. Je suis persuadé qu'il faut corriger , κ' ἀρχιεργεῖς δ' ἀχέον σκληρῶς πυραυνομένης βρύχεις κοπίδας. « Et quand » tu vois devant toi une épée nue & bien affilée , » tu frémis , tu trembles , » & tu n'as plus ni force ni » vertu ». *Dentibus frendes , & deficis , fatiscis.* Car voilà les deux marques ordinaires & naturelles de la frayeur & de la lâcheté , les dents qui claquent , & les forces défaillantes.

(d) *Quoique tu sois aiguillonné par l'ardent Cléon.*) M. Salvini a fort bien connu la plaisanterie de ce mot αἰδῶν κλεῶνι. Car il a vu que c'est une parodie de ce mot qui est souvent dans Homère , αἰδῶνι σιδηρῶ. *Micanti ferro.* Au lieu du *fer* , Hermippus a mis plaisamment *Cléon* , pour le tourner en ridicule.

& se contentant d'envoyer une flotte de cent vaisseaux au Péloponèse, il demeura chez lui, tenant toujours sa ville en bride, jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirés. Cependant pour adoucir & pour amuser le peuple, qui étoit très-rebuté de la longueur de cette guerre, il leur redonnoit de nouvelles forces par quelque distribution de deniers, & par le partage de quelques terres; car il leur donna par sort les terres des Æginetes qu'il avoit chassés. Ce que souffroient leurs ennemis étoit encore pour eux une consolation dans leur misère; la flotte qui étoit allée au Péloponèse avoit ravagé une grande étendue de pays, & saccagé grand nombre de bourgs & de petites villes, (a) & Périclès, en personne, avoit fait une course dans les terres de Mégare, qu'il avoit entièrement ruinées. Ainsi l'armée des ennemis, qui faisoient certainement beaucoup de mal aux Athéniens par terre, mais qui n'en recevoient pas moins d'eux par mer, n'auroit pas résisté si long-tems à une si rude guerre, (b) & se seroit bientôt lassée, comme Périclès

(a) *Et Périclès, en personne, avoit fait une course dans les terres de Mégare.* Plutarque se trompe ici, Périclès n'étoit pas assez imprudent pour sortir de sa ville pendant que les Lacédémoniens étoient dans l'Attique; il ne fit cette course qu'après qu'ils se furent retirés au commencement de l'automne; & cela est si vrai, que Thucydide marque même que la flotte

des Athéniens revenoit du Péloponèse, & étoit déjà à Egine, & que les soldats de la flotte se joignirent à l'armée de terre.

(b) *Et se seroit bientôt lassée, comme Périclès l'avoit prédit.* Elle se lassâ aussi, & s'en retourna. Plutarque confond ici les deux courses qu'Archidamus fit dans l'Attique, & des deux il n'en fait qu'une. Archidamus re-

P'avoit prédit au commencement, si quelque démon ne se fût opposé aux conseils de la prudence humaine. Premièrement, il s'éleva dans la ville une peste si violente, qu'elle ravageoit la fleur de la jeunesse, & diminuoit extrêmement les forces des Athéniens, & cette maladie du corps passa jusqu'à l'esprit, & l'aigrit extrêmement contre Périclès, de manière que comme des phrénétiques, qui s'emportent contre leur médecin & contre leur pere, ils se révolterent contre lui & le maltraiterent, excités à cela par ses ennemis, qui alloient disant que cette maladie (a) ne venoit que de la multitude des gens des bourgs qui s'étoient retirés dans la ville, parce que dans la saison la plus chaude de l'année, tous ces gens-là étoient obligés de loger pêle-mêle dans de petits trous obscurs, & sous des

tourna l'année suivante. Thucydide l'a fort bien marqué. Cela est important pour cette histoire. La peste dont il est parlé ensuite, ne s'éleva qu'à ce second voyage d'Archidamus, la troisième année de l'olympiade LXXXVII.

(a) *Ne venoit que de la multitude des gens des bourgs.*) Amiot a traduit, *de la multitude des paysans*, mais il s'est trompé. Les paysans sont opposés aux gens de la ville, & ici c'étoient de véritables Athéniens. Les habitans des bourgs qui composoient tous une seule & même ville; par exemple les trois mille habitans du bourg d'Acharnes,

qui s'étoient retirés dans Athenes, étoient aussi francs Athéniens que ceux qui habitoient Athenes même. Il ne faut que voir la vie de Thésée, *page 164*, & le second livre de Thucydide, qui explique cela parfaitement, en faisant voir que Thésée fit un seul corps de citoyens de tous les habitans des bourgs, en détruisant les palais & les salles à tenir conseil, & en les obligeant tous à s'assembler dans l'hôtel-de-ville d'Athenes. Leur habitation étoit toujours dans les bourgs, mais la justice ne se rendoit que dans la ville.

tentes étouffées , où ils menoient une vie casaniere & oisive , respirant toujours le même air , au lieu qu'auparavant ils faisoient beaucoup d'exercice , & jouissoient d'un air libre & pur ; & qu'on ne devoit accuser de toutes ces calamités que celui qui , dans cette guerre , avoit comme versé dans leurs murailles ce déluge de gens de campagne , & qui cependant n'employoit point ce grand nombre d'hommes , mais les tenoit là renfermés & entassés les uns sur les autres comme des animaux , les laissant dévorer à la corruption qu'ils contractoient les uns des autres , sans leur donner aucun secours , ni le moindre rafraîchissement.

Pour remédier à ces malheurs , & pour incommoder ceux qui leur faisoient une si cruelle guerre , (a) Périclès fit équiper cent cinquante vaisseaux , sur lesquels il embarqua de bonnes troupes d'infanterie & de cavalerie. Ce gros armement donna autant d'espérance à ses citoyens , que de frayeur à ses ennemis. L'embarquement fait , comme Périclès montoit sur son vaisseau , (b) tout d'un coup le soleil vint à s'éclipser entièrement , & la terre fut couverte de ténèbres. Cela jetta la consternation & l'épouvante dans l'esprit

(a) *Périclès fit équiper cent cinquante vaisseaux.*) Cent vaisseaux Athéniens , sur lesquels il y avoit quatre mille hommes d'infanterie , & des barques où il y avoit quatre cens chevaux. A ces cent vais-

seaux , il s'en joignit cinquante de Chio & de Lesbos.

(b) *Tout d'un coup le soleil vint à s'éclipser.*) Cette éclipse n'arriva pas à cette dernière expédition , mais à la précédente.

de tous les Athéniens , qui regardoient cette éclipse comme un présage funeste. Périclès voyant donc son pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire , lui mit un pan de son manteau devant les yeux , & lui demanda *si cela paroissoit si épouvantable , & s'il le prenoit pour un signe si terrible*. Le pilote ayant répondu que non ; *quelle différence mets-tu donc , ajouta Périclès , entre mon manteau & ce qui cause cette éclipse , sinon que ce qui produit ces ténèbres est plus grand que mon manteau ?* Mais , quant à cette matiere , elle est traitée dans les écoles des philosophes.

Périclès ayant mis à la voile , ne fit aucun exploit qui répondît à la grandeur de cet appareil ; (a) & comme il assiégeoit la sacrée ville d'Epidaure , dont il espéroit de se rendre bientôt maître , il fut surpris d'une maladie qui l'obligea de lever le siège , & qui se répandit non-seulement sur toutes les troupes , mais aussi sur tous ceux qui s'approchoient de son camp. Voyant donc que ce mauvais succès avoit irrité les Athéniens contre lui , il voulut les consoler (b) & leur redonner de la confiance ; mais il ne put jamais les appaiser qu'après que , par leurs suf-

(a) *Et comme il assiégeoit la sacrée ville d'Epidaure , &c. il fut surpris d'une maladie.*) Comme si Esculape eut voulu se venger de ce qu'on assiégeoit sa ville : mais Thucydide ne parle point de cette maladie ; il fait voir même qu'après avoir mal réussi à Epi-

daure , il eut d'aussi mauvais succès à Trézene , à Hermione & ailleurs , & que le seul exploit qu'il fit , ce fut de prendre Prusie , ville de la Laconie , sur la côte de la mer.

(b) On peut voir dans Thucydide le discours qu'il fait sur cela aux Athéniens.

frages , ils lui eurent ôté sa charge de général & l'eurent condamné à une grosse amende. Ceux qui disent le moins , la font monter à quinze talens , & ceux qui disent le plus , la poussent jusqu'à (a) cinquante. Celui qui se porta pour accusateur dans ce jugement , ce fut Cléon , comme le rapporte Idomenée , ou Simmias , selon Théophraste , ou Lacraditas , si l'on en croit Héraclide de Pont. Mais ces malheurs publics passèrent bientôt , le peuple ayant laissé toute sa colere , pour ainsi dire , dans la plaie , comme l'abeille y laisse son aiguillon. Il n'en fut pas de même de ses maux domestiques ; car outre qu'il avoit perdu par la peste un grand nombre de ses parens & de ses amis , la division regnoit depuis long-tems dans sa famille. Xantippe , son fils aîné , qui aimoit naturellement la dépense , & qui avoit épousé une jeune femme , qui ne l'aimoit pas moins , & qui étoit fille d'Isander , & petite fille d'Epilycus , ne pouvoit supporter l'exacte économie de son pere , qui ne fournissoit que bien petitement à ses plaisirs : il envoya donc sous son nom emprunter quelque argent. Quand celui qui l'avoit prêté voulut le redemander , non-seulement Périclès refusa de le payer , mais il l'appella encore en justice ; Xantippe , outré de dépit , s'emporta extrêmement contre son pere , & le decrioit par-tout , se moquant ouvertement des assemblées qu'il faisoit dans sa maison , & des conversations qu'il avoit

(a) Diodore la fait monter à quatre-vingt talens,

avec les sophistes. Car il alloit disant qu'un jour dans les jeux publics un athlète ayant tué par mégarde, d'un coup de javelot, le cheval d'Epitimius de Pharsale, (a) Périclès avoit passé toute une journée avec Protagoras, pour examiner qui étoit, selon la droite raison, le véritable auteur de ce meurtre, ou le javelot, ou celui qui l'avoit lancé, ou les Agonothetes, c'est-à-dire, les présidens de ces jeux. Stesimbrotu ajoute, que ce fut Xantippe même qui sema le bruit qu'il avoit un commerce criminel avec sa femme, & que ce fils conserva jusqu'à sa mort cette animosité, qu'il avoit contre son pere, & qu'on ne put jamais appaiser. Il mourut de la peste; Périclès perdit en même tems sa sœur, avec plusieurs de ses parens & de ses amis les plus considérables, & qui lui étoient les plus nécessaires pour le gouvernement. Cependant il ne succomba point sous ces malheurs; la fermeté de son ame n'en fut point

(a) *Périclès avoit passé toute une journée avec Protagoras pour examiner, &c.*) Voilà une recherche bien frivole pour un général d'armée comme Périclès. Mais il n'y a nulle apparence que Périclès s'amusât à ces niaiseries de sophiste: c'est un ridicule que son fils voulut bien lui donner, pour se moquer de l'amour qu'il avoit pour la philosophie, comme Aristophane, dans la 11^e scène du premier acte des *Nuées*, reproche à Socrate,

qu'il recherchoit, avec Cairephon, combien une puce sautoit de ses propres semelles. Ce Protagoras étoit le plus grand sophiste de ce tems-là; il amusa & trompa la Grece pendant plus de quarante ans, & amassa plus de bien par ses sophismes, que Phidias par ses beaux ouvrages, & que dix autres sculpteurs comme lui. On n'a qu'à voir ce que Platon en a dit dans ses dialogues, dans le *Protagoras* & dans le *Ménon*.

ébranlée , & on ne le vit ni pleurer , ni faire des obseques , ni paroître sur le tombeau d'aucun de ses proches , jusqu'à la mort de Paralus , qui étoit le dernier de ses enfans légitimes. Alors , étonné & ébranlé par un si rude coup , il fit tous ses efforts pour se maintenir dans son assiette naturelle , & pour conserver cette grandeur d'ame qui avoit paru en tant d'occasions : mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort , il ne put soutenir cette cruelle vue , ni être le maître de sa douleur , qui éclata par des cris , par des sanglots , & par un torrent de larmes , ce qui ne lui étoit jamais arrivé.

(a) Cependant la ville ayant voulu essayer tous les autres capitaines & les autres orateurs , & n'en ayant point trouvé qui eût le poids , la force & l'autorité nécessaires pour une charge si importante & si difficile , commença à le desirer & à le rappeler à son tribunal. Il étoit alors renfermé dans sa maison , accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ses autres amis lui persuaderent de sortir & de se montrer. D'abord le peuple lui demanda pardon de son ingratitude ; & Périclès , touché de ses prieres , reprit le gouvernement.

Après qu'il eut été élu général , la première

(a) *Cependant la ville ayant voulu essayer tous les autres capitaines.* C'est-à-dire ayant voulu examiner les qualités qu'ils avoient ; car elle n'eut pas le tems de les éprouver ; puisque Périclès mourut l'année suivante. Aussi Thucydide dit-il que Périclès fut rappelé peu de tems après.

chose qu'il fit, (a) ce fut de proposer qu'on cassât la loi qu'il avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorsqu'il se voyoit des fils légitimes. Mais alors il la voulut abolir, de peur que faute de successeur descendu de lui, sa maison & sa race ne fussent entièrement éteintes, & ne périssent avec son nom. Voici ce que c'étoit que cette loi.

Plusieurs années auparavant, Périclès étant dans sa plus grande puissance, & se voyant plusieurs enfans légitimes, comme nous l'avons déjà dit, fit un decret, qui portoit qu'on ne tiendrait pour Athéniens naturels & véritables, que ceux qui seroient nés de pere & de mere Athéniens. Quelque tems après ce decret, le roi d'Egypte envoya à Athenes un présent de quarante mille (b) mesures de bled; il falloit donc que ce bled fût partagé entre les citoyens, mais sur les termes de l'ordonnance; on fit à tous les bâtards des procès, qui jusqu'alors avoient été négligés, & auxquels on n'avoit pas pensé. Il y eut même beaucoup de citoyens que l'on comprit dans ce nombre par de pures chicanes, pour les empêcher d'avoir part à la distribution. Il y en eut près de cinq mille, qui furent condamnés & vendus comme esclaves, & quatorze

(a) *Ce fut de proposer qu'on cassât la loi, &c.* Ce n'étoit pas l'amour de la patrie qui avoit porté Périclès à faire cette loi, c'étoit la haine & l'envie qu'il avoit contre Cimon, & qui l'excitoient à rayer ses enfans des rôles des citoyens.

Mais quand la fortune l'eut puni de sa dureté, alors l'amour de sa maison & de son nom fut plus fort que cette haine. Il fit casser cette loi en faveur de son bâtard.

(b) Chaque mesure étoit du poids de cent huit livres.

mille quarante qui furent confirmés dans leurs privilèges de citoyens : il paroissoit donc fort étrange & fort dur, qu'une loi qui avoit été exécutée à la lettre contre un si grand nombre de personnes, fût annullée & cassée par celui-là même qui en avoit été l'auteur & le promoteur. Mais les calamités domestiques qui étoient arrivées à Périclès, comme pour le punir de son orgueil & de son arrogance, touchèrent de compassion les Athéniens, qui, estimant que ces malheurs, qu'il ne méritoit point, étoient l'ouvrage d'une fortune envieuse & jalouse, & que sa demande étoit pleine d'humanité, lui permirent de faire écrire son bâtard dans les registres des citoyens de sa tribu, & de lui donner son nom propre, & c'est celui qui, dans la (a) fuite, après avoir défait les Péloponésiens dans une bataille navale, près des isles (b) Arginuses, (c) fut condamné à mort avec les autres capitaines, ses collègues.

Peu de tems après Périclès tomba malade de la peste, qui véritablement ne fut ni si aiguë, ni si violente que celle des autres, mais

(a) Vingt-deux ans après.

(b) Trois isles au bas de Lesbos, près de la côte d'Asie.

(c) *Fut condamné à mort avec les autres capitaines, ses collègues.* Les Athéniens avoient élu dix capitaines. Après le gain de la bataille, on leur fit le procès ; on en condamna huit à la mort, & on en exécuta six qui se trouverent présens, du nom-

bre desquels étoit ce bâtard de Périclès. Le seul crime qu'on leur imputoit, étoit de n'avoir pas enterré les morts. Xénophon a écrit cette aventure fort au long dans le premier livre de son *Histoire grecque*. Ce combat fut donné sous l'archonte Callias, la seconde année de l'olympiade XCIII, vingt-quatre ans après la mort de Périclès.

foible & languissante, & qui, avec une lenteur accompagnée de changemens infinis, consumoit peu à peu son corps & affoiblissoit son esprit. Théophraste dans l'endroit de ses morales, où il recherche si les mœurs changent avec la fortune, & si elles peuvent être si altérées par les maux du corps, qu'elles s'écartent & s'éloignent de la vertu, raconte que Périclès dans cette maladie, étant visité par un de ses amis, (a) lui montra une espece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou, (b) voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade, puisqu'il souffroit ces sottises-là.

(a) *Lui montra une espece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou.* Ces charmes qu'on donnoit comme des remèdes éprouvés contre les maladies & contre certains maux, étoient fort en usage parmi les payens, & ne sont pas inconnus parmi nous; car on voit encore des esprits foibles qui en sont infatués. C'étoient de prétendus préservatifs faits avec des enchantemens de la magie, ou sous certaines constellations, auxquelles l'astrologie judiciaire attribuoit de grandes verrus, & on les appelloit, par cette raison, *des remèdes physiques*. Tel est ce remède que Marcellus propose pour les maux d'estomac. *Ad stomachi dolorem remedium physicum fit: In lapide jaspide exculpe draconem radiatum, ut habeat*

septem radios, & claude auro, & utere in collo. « Pour le » mal d'estomac, servez-vous » de ce remède physique; gra- » vez sur une pierre de jaspe » un dragon rayonné, qui ait » sept rayons, enchâssé-le » dans de l'or, & portez-le » pendu au cou ». Comme les femmes sont plus sujettes à cette superstition, Périclès ajoute fort bien, *que des femmes lui avoient pendu au cou.*

(b) *Voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade, puisqu'il souffroit ces sottises-là.* Plutarque explique fort bien le sentiment de Périclès, qui avoit été trop bien instruit par Anaxagore pour donner dans de si grandes niaiseres, & pour attendre quelque soulagement de ces préservatifs, que la superstition & l'erreur avoient inventés.

Comme il étoit à l'extrémité & sur le point de rendre l'ame , les principaux citoyens , & les amis qui lui restoient , étoient dans sa chambre autour de son lit , & parloient de sa vertu & de la grande puissance qu'il avoit eue , parcouroient ses exploits , & comptoient le nombre de ses victoires ; car étant général des Athéniens , il avoit érigé à l'honneur de sa ville neuf trophées , pour autant de combats qu'il avoit gagnés. Ils discouroient donc ainsi entr'eux , croyant qu'il avoit déjà perdu tout sentiment , & qu'il ne pouvoit plus entendre ; mais il ne lui étoit pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avoient dit , & rompant tout d'un coup le silence : *Je m'étonne* , leur dit-il , *que vous conserviez si bien dans votre mémoire , & que vous releviez si fort des choses auxquelles la fortune a tant de part , & qui sont déjà arrivées à tant d'autres capitaines , & que vous oubliiez ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux. C'est* , ajouta-t-il , *que mon ministère n'a fait prendre le manteau noir à aucun de nos citoyens.* Quel admirable personnage , non-seulement par sa douceur & par l'humanité , qu'il a toujours conservées dans tant de grandes affaires , & au milieu de tant de haines & d'oppositions , mais encore par ce sentiment noble & généreux , qui lui faisoit regarder comme la plus grande de toutes ses actions , de n'avoir jamais rien accordé à l'envie ni à la colere dans une puissance suprême , & de ne s'être jamais porté envers personne en impla-

cable ennemi ! Il me semble , pour moi , que cela seul , je veux dire la douceur de ses mœurs & de sa vie , qu'il conserva toujours nette & pure , (a) , suffit pour justifier le surnom d'*Olympien* , qui lui avoit été donné , & pour faire voir que ce n'étoit point pour lui un surnom ridicule & fastueux , mais au contraire qu'il lui étoit très-séant & très-convenable , & qu'il ne pouvoit lui être justement envié ; (b) car c'est ainsi que nous pensons & estimons tous , que les dieux étant , par leur nature , la cause de tous les biens , & ne pouvant jamais être auteurs des maux , sont , à bon droit , les rois & les maîtres du monde , non pas de la manière que les poètes , pour nous troubler , & pour nous donner de fausses idées par leurs impertinentes imaginations , nous les représentent dans leurs ouvrages , où ils se contredisent eux-mêmes : car , en parlant du lieu que les dieux habitent , ils l'appellent une demeure ferme & inébran-

(a) *Suffit pour justifier le surnom d'Olympien.*) Puissent les princes , s'ils lisent ces vies , faire attention à ce passage ! puissent-ils être bien pénétrés de cette vérité , que la douceur , la clémence , l'humanité , sont les seuls moyens qu'ils aient de s'attirer le respectable surnom d'*Olympiens* , c'est-à-dire de *divins* ; car ce n'est que par-là qu'ils peuvent ressembler à Dieu !

(b) *Car c'est ainsi que nous pensons & estimons tous , que*

les dieux étant , par leur nature , la cause de tous les biens , & ne pouvant jamais être auteurs des maux.) C'est ce qui avoit porté quelques philosophes à établir deux principes , comme deux dieux opposés , dont l'un étoit auteur du bien , & l'autre auteur du mal. Système très-ancien , que Manès renouvella d'après les principes des mages , par lequel ces philosophes essayoient de rendre raison des contradictions inexplicables de l'homme.

lable ,

lable , qui n'est jamais agitée de vents , ni obscurcie de nuages , qui jouit toujours d'une douce sérénité , & qui en tout tems est également éclairée par une lumière pure , n'y ayant qu'un séjour comme celui-là , qui convienne à une nature immortelle , & qui jouit de la souveraine félicité ; (a) & en même tems , ils nous dépeignent les dieux eux-mêmes pleins de trouble , de haine , de colere , & de toutes les autres passions indignes d'un homme qui conserve encore quelque reste de bon sens , & quelque ombre de sagesse. Mais ces réflexions paroîtront peut-être la matiere d'un autre traité.

(b) Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Périclès , firent bien sentir aux Athéniens la grandeur de la perte qu'ils avoient faite , & leur en imprimèrent dans le cœur un très-grand regret. Car ceux qui , pendant sa vie , avoient été le plus blessés de sa grande puissance , comme d'une lumière qui les offusquoit , après sa mort n'eurent pas plutôt essayé des autres orateurs & gouverneurs du peuple , qu'ils avouerent publiquement

(a) *Et en même tems ils nous dépeignent les dieux pleins de trouble , de haine , de colere.* Il est vrai que la tranquillité de cette demeure , opposée au trouble & à la division qui regnent parmi les dieux qui l'habitent , fait un singulier contraste dans Homere , qui a fait cette description du ciel dans le sixième livre de l'Odyssée , & qui

dépeint les dieux tels que Plutarque le remarque ici.

(b) *Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Périclès.* Comme on peut le voir dans les vies d'Alcibiade , de Nicias & de Lyfandre. Périclès mourut la troisième année de cette guerre du Péloponese , c'est-à-dire , la dernière année de l'Olympiade LXXXVII.

que jamais il n'y avoit eu d'homme plus modéré dans la sévérité, ni plus grave dans la douceur, & que cette puissance si onéreuse, à laquelle on donnoit le nom odieux de monarchie ou de tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défense & le plus fort rempart de l'état, tant il s'étoit glissé depuis sa mort, dans le gouvernement, de méchanceté & de corruption, qui n'avoient osé éclater pendant sa vie, ou qu'il avoit toujours tenu foibles & basses, en les empêchant de croître & de monter à un excès sans remède, par la licence & par l'impunité.

Fin de la vie de Périclès.





FABIUS MAXIMUS.

PÉRICLÈS ayant été tel dans les choses dignes de mémoire , dont la connoissance est parvenue jusqu'à nous , il est tems de passer à Fabius Maximus , que nous avons à lui opposer. (a) On dit qu'Hercule , étant devenu amoureux en Italie d'une nymphe , ou , selon d'autres , d'une femme du pays , près des rives du Tibre , (b) eut d'elle le premier Fabius , (c) duquel est descendue la famille des Fabiens , (d) une des plus nombreuses & des plus

(a) *On dit qu'Hercule étant devenu amoureux , en Italie , d'une nymphe ou d'une femme du pays.*) Selon Denys d'Halicarnasse , Hercule n'eut en Italie que deux enfans ; l'un nommé Pallas , qu'il eut de la fille d'Evandre ; & l'autre nommé Lavinus , qu'il eut d'une fille Hyperboréenne , qu'il avoit menée avec lui.

(b) *Eut d'elle le premier Fabius.*) Ainsi la race des Fabiens étoit plus ancienne que Rome de quatre ou cinq cens ans. On ne peut pas douter qu'il n'y eût déjà des Fabiens avant Rome bâtie , puisque Rémus appella de ce nom ceux qui s'attachèrent à lui.

(c) *Duquel est descendue la famille des Fabiens.*) Notre

langue n'a point de termes différens pour exprimer ce que les Romains appelloient *gens* & *familia*. *Gens* comprenoit toutes les branches , & *familia* ne comprenoit qu'une seule branche , une seule maison. Nous sommes forcés de donner à notre mot *famille* , toute l'extension qu'ils donnoient à *gens*. Il suffit d'en avertir.

(d) *Une des plus nombreuses & des plus illustres de Rome.*) Des plus nombreuses , car elle entreprit seule la guerre contre les Veïens , & envoya contre eux trois cens six Fabiens qui y furent tous tués , la dernière année de l'olympiade LXXV , & des plus illustres , car elle avoit

illustres de Rome. Il y a des auteurs qui écrivirent que les premiers de cette maison (a) furent anciennement appelés *Fodiens*, parce qu'à la chasse ils prenoient les bêtes avec des pièges & des fosses ; car les Romains appellent encore aujourd'hui les creux *des fosses* ; & pour dire creuser la terre, ils disent *fodere* ; & que dans la suite du tems, par le changement de deux lettres, de *Fodiens*, ils furent appelés *Fabiens*. Cette maison a porté plusieurs grands personnages, & (b) sur-tout un Fabius Rullus, qui, à cause de ses grandes actions, fut surnommé *Maximus*, c'est-à-dire *très-grand*.

De ce Fabius Maximus descend en droite ligne, au quatrième degré, Fabius Maximus,

été élevée aux plus grandes charges, & il y avoit eu des Fabiens qui avoient été sept fois consuls.

(a) *Furent anciennement appelés Fodiens.* Festus écrit qu'ils furent appelés *Fovii* à *Fovea*, & il en donne deux raisons qu'on peut voir au mot *Fovii*. Mais pourquoi ne pas croire plutôt avec Plin, qu'ils furent appelés *Fabii* à *Fabis*, à cause des fèves qu'ils savoient fort bien cultiver, comme les Lentulus & les Cicérons furent ainsi nommés à cause des pois & des lentilles? *Jam Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quisque aliquod optime genus fereret.* Liv. XVIII, chap. 3. Cela convient à la simplicité de ces tems, où l'agriculture

étoit la principale occupation des héros.

(b) *Sur-tout un Fabius Rullus, qui, à cause de ses grandes actions, fut surnommé Maximus.* Ce Fabius Rullus fut cinq fois consul, & remporta plusieurs grandes victoires sur les Samnites, les Toscans & autres peuples. Mais ce ne furent pas ses grandes actions qui lui acquirent le surnom de *Maximus*, qui ne lui fut donné que parce que, pendant sa censure, il avoit fait quatre tribus de toute la populace de Rome, qui avant lui étoit dispersée dans toutes les tribus, & regnoit dans les comices. Ces tribus furent appelées *tribus urbanæ*. Tite-Live, IX, 46.

dont nous écrivons la vie, & qui eut le surnom de *Verrucosus*, à cause d'une petite verrue qu'il eut sur la levre. Il fut aussi appelé *Ovicula* dans son enfance, c'est-à-dire, *petite brebis*, à cause de la douceur de son naturel & de sa stupidité apparente; car son esprit raffiné & tranquille, son silence, le peu d'empressement qu'il avoit pour les plaisirs de son âge, la lenteur & la peine avec lesquelles il apprenoit ce qu'on lui enseignoit, la douceur & la complaisance qu'il avoit pour ses camarades, passoient dans l'esprit de ceux qui ne le voyoient pas de près, pour autant de marques de bêtise & de pesanteur d'esprit. Il n'y avoit qu'un petit nombre de gens qui reconnoissent que cette immobilité venoit de profondeur, & qui entrevissent dans ce naturel une magnanimité incomparable & un courage de lion.

Après ce premier âge, comme il fut excité par les affaires de la république, il fit bientôt voir à tout le monde que ce qu'on prenoit pour stupidité & pour paresse, étoit gravité; que ce qu'on appelloit timidité, étoit prudence, & que ce qui passoit pour une nature pesante & insensible, n'étoit que constance & que fermeté. Voyant donc la grandeur de la république, (a) & les terribles guerres qu'elle avoit à soutenir de tous côtés, il prépara son corps aux combats par l'exercice, comme les

(a) *Et les terribles guerres qu'elle avoit à soutenir.* Sur-tout contre les Carthaginois; car c'étoit dans le tems de la première guerre Punique.

premières armes que la nature a données à l'homme , afin qu'il s'en ferve dans les dangers , & il forma son discours comme un instrument propre à mener & à persuader le peuple , en l'accommodant parfaitement à ses mœurs sévères , & au genre de vie qu'il avoit choisi. Car son éloquence n'étoit ni affectée , ni chargée de graces inutiles & vaines , qui ne sont propres que pour la pompe & l'ostentation , mais pleine d'un bon sens qui lui étoit propre , & qui donnoit à toutes ses pensées & à toutes ses sentences , tant de force & de solidité , (a) qu'elles ressembloient , dit-on , extrêmement à celles de Thucydide. (b) On conserve encore aujourd'hui un de ses discours qu'il prononça dans une assemblée du peuple , à la louange de son fils , qui étoit mort après avoir été consul.

Fabius Maximus (c) fut cinq fois consul.

(a) *Qu'elles ressembloient , dit-on , extrêmement à celles de Thucydide.* Car le style de Thucydide est court, serré, & à quelque chose de guerrier. Il évitoit avec soin les graces inutiles & vaines de ceux que Platon appelle dans son Phedre, *λογοςφιλοστοιχεις*, c'est-à-dire de ceux dont l'éloquence est trop variée & trop fleurie; & ce qu'il y a de plus admirable, c'est que bien qu'il fût du tems que cette éloquence énervée regnoit le plus, il résista à la corruption, &, comme dit Cicéron, à *tabulis deliciis, vel potius ineptiis, abfuit*. « Il se tint très-éloigné de ces délices, ou

» de ces inepties ».

(b) *On conserve encore aujourd'hui un de ses discours.* C'est ce discours dont il est parlé dans le traité de la *Consolation* attribué à Cicéron, & qu'il appelle *in signem ingenii, judicii, ordinis præstantiâ*. « Admirable pour l'esprit, le jugement & l'ordre ». Fabius étoit pourtant fort âgé quand il le composa, car le fils fut consul dix ans seulement avant la mort du pere.

(c) *Fut cinq fois consul.* Fabius fut consul la première fois l'an de Rome 521, ayant pour collègue Man. Pomponius Matho, comme font foi les

(a) Dans son premier consulat, il triompha

fastes capitolins & Zonaras ; & parce qu'en même tems les Liguriens & les habitans de l'isle de Sardaigne s'étoient révoltés contre les Romains, à la suscitation des Carthaginois, Fabius alla faire la guerre aux Liguriens, & Pomponius aux Sardes, dont tous deux revinrent victorieux, & triomphèrent glorieusement. Zonaras ajoute qu'en haine de ce que les Carthaginois leur avoient suscité des guerres, ils les envoyèrent sommer de leur payer l'argent qu'ils leur devoient par l'accord fait entre eux à la fin de la première guerre Punique, & qu'ils eussent à leur quitter toutes les isles, parce qu'elles leur appartenoient ; & afin qu'ils déclarassent mieux leur intention touchant la paix ou la guerre, ils leur firent présenter une pique & un caducée, afin qu'ils choisissent lequel ils voudroient. Les Carthaginois dirent qu'ils ne choisiroient point, mais que lequel des deux qu'on leur laisât, ils l'accepteroient volontiers. Ainsi les ambassadeurs Romains s'en retournèrent sans rien conclure, les uns & les autres appréhendant de commencer la guerre. Aulugelle, liv. x, chap. 27, dit presque la même chose touchant cette ambassade, ajoutant que ce fut Fabius qui l'envoya aux Carthaginois. Le second consulat de Fabius fut l'an 526 de la fondation de Rome, quand

il eut pour collègue Spurius Carvilius Ruga, comme on voit dans les fastes, dans Zonaras, & dans Cicéron au livre de la Vieillesse ; ce fut dix ans devant qu'Annibal passât en Italie. Son troisième consulat fut la quatrième année de la seconde guerre Punique, & la 359^e de la fondation de Rome ; son compagnon fut Tiber. Sempronius Gracchus, à qui on désigna premièrement pour collègue L. Posthumius Albinus : mais cet Albinus étant décédé avant que d'entrer en possession de sa charge, on élut Claudius Marcellus en sa place ; & parce qu'en l'élection de Marcellus il se trouva quelque défaut, Fabius Maximus lui fut substitué, au rapport de Tite-Live, livre XXIII. Son quatrième consulat fut l'année suivante 540 de la fondation de Rome, quand il eut pour compagnon Marcellus, consul pour la troisième fois, comme Plutarque touche ailleurs, & Tite-Live écrit, livre XXIV. Enfin Fabius fut consul la cinquième fois l'année dixième de la seconde guerre Punique, & la 545 de la fondation de Rome, ayant pour collègue Q. Fulvius Flaccus, consul pour la quatrième fois. Ce fut alors que Fabius prit Tarente, comme rapporte Tite-Live, livre XXVIII. MEZIRIAC.

(a) Dans son premier con-

des Liguriens , qui , après avoir été défait dans une grande bataille , & avoir perdu leurs meilleures troupes , furent contraints de se renfermer dans leurs Alpes , & de cesser les incursions & les ravages qu'ils faisoient dans les provinces voisines.

(a) Quelques années après , Annibal étant entré en armes dans l'Italie , (b) & ayant gagné le combat de Trébia , s'avançoit à grandes journées par la Toscane , saccageant tout ce qui se trouvoit sur son chemin , ce qui jeta la consternation & l'épouvante dans Rome. Cette désolation fut précédée par des signes & par des prodiges épouvantables , les uns familiers & ordinaires aux Romains , comme ceux des foudres & des tonnerres , & les autres extraordinaires & inouis. On dit que des boucliers avoient paru d'eux-mêmes tout (c) couverts de sang ; qu'on avoit moissonné des épis sanglans dans les champs d'Antium ; qu'il étoit tombé une pluie de pierres embrasées , (d) & que le ciel ayant paru se fen-

sulat il triompha des Liguriens.) Ce premier consulat de Fabius tombe dans la troisième année de l'olympiade CXXXVI , 232 ans avant l'ère chrétienne , & la 520 de la fondation de Rome , sept ans après la première guerre Punique. Fabius triompha l'année suivante.

(a) *Quelques années après.*) Plutarque laisse ici un vuide de quinze années ; car Annibal entra en Italie sous le consulat de Scipion & de Sem-

pronius , la troisième année de l'olympiade CXL , l'an de Rome 535 , l'an 216 avant l'ère chrétienne.

(b) *Et ayant gagné le combat de Trébia.*) Il avoit gagné le combat du Tésin contre Scipion , avant celui de Trébia contre Sempronius. Polybe décrit ces deux combats dans son livre III.

(c) C'est ce que Tite-Live dit , *avoient sué du sang.*

(d) *Et que le ciel ayant paru se fendre & s'entr'ouvrir*

dre & s'entr'ouvrir au-dessus de la ville des Phalériens, il en étoit tombé (a) quantité

au-dessus de la ville des Phalériens, il en étoit tombé quantité d'écrêteaux, dans l'un desquels on lut mot à mot : Mars prépare ses armes.) Il me paroît que Plutarque n'a pas bien pris le sens de Tite-Live, qui rapporte ici deux prodiges très-différens. Voici ses propres termes au commencement du livre XXII : *Faleriis cœlum findi visum, velut magno hiatu, quaque poterit, ingens lumen effulsisse; sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam: Mavors telum suum concutit.* « On vit à Phaleres le » ciel se fendre & s'entr'ou- » vrir, & une grande lumière » remplir ce grand vuide. Les » sorts diminuerent & s'appes- » tifierent d'eux-mêmes, & il » en tomba un où il étoit é- » crit : *Mars prépare ses ar- » mes*. Plutarque de ces deux prodiges n'en fait qu'un. Ces sorts ne tomberent pas du ciel; Tite-Live parle des sorts qui étoient gardés avec grand soin à Préneste dans un coffre d'olivier. Ils parurent diminués, ce qui étoit déjà d'un très-mauvais augure, & il en tomba un où l'on vit écrit, &c.

(a) *Quantité d'écrêteaux.*) Quoiqu'il n'y eût rien de plus frivole & de plus vain que cette divination, c'est pourtant une curiosité raisonnable devoiloir savoir comment elle se pratiquoit, & ce que c'étoit proprement que ces sorts &

ces écrêteaux. Cicéron, dans le livre second de la Divination, sect. 41, nous en apprend toute l'histoire. Il dit que dans les archives de Préneste il étoit contenu qu'un homme des plus considérables de la ville, nommé Numérius Suffucius, fut averti par plusieurs songes réitérés & menaçans, d'aller entr'ouvrir un rocher dans un certain lieu; qu'il y alla, qu'il brisa ce rocher, & qu'il en sortit plusieurs sorts, qui étoient de petits morceaux de bois de Roure bien taillés, où étoient écrites des prédictions en caractères anciens; qu'on les mit dans un coffre de bois d'olivier, & que quand on les consultoit, on ouvroit ce coffre, on faisoit mêler & brouiller tous ces sorts par un enfant, qui ensuite en tiroit un, & c'étoit la réponse que l'on donnoit au consultant. Par le passage de Plutarque, il semble qu'on en tiroit plusieurs, & que des caractères qui étoient gravés sur tous ces petits morceaux, en les rassemblant on en composoit ces prophéties. Mais cela est démenti par ce passage de Cicéron, & plus formellement encore par celui de Tite-Live, que je viens de rapporter, par lequel il paroît clairement que chacun de ces sorts contenoit une prophétie entière, comme celle-ci : *Mars prépare ses armes.* La

d'écriteaux, dans l'un defquels on lut mot à mot, *Mars prépare fes armes*. Tout cela n'étonna point le confal Caius Flaminius, (a) qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore enorgueilli de fes prospérités précédentes; car

friponnerie des prêtres fe fervoit habilement de ces sorts felon l'occafion; car c'étoit une de leurs inventions pour tromper & pour attirer un grand profit à leur temple. *Tota res eft inventa fallacijs aut ad quæstum, aut ad fuperftitionem*, dit fort bien Cicéron. Mais que peut-on dire fur ces mêmes sorts, qui paroiffoient quelquefois diminués, appetiffes, *sortes extenuatæ*, comme parle Tite-Live en plusieurs endroits, ce qui étoit d'un malheureux préfage? Apparemment ces sorts étoient doubles; il y en avoit de grands & de petits, & les prêtres faisoient tirer les uns ou les autres, felon qu'ils vouloient effrayer ou encourager. Le même Cicéron ajoute que ces sorts étoient fort décriés de fon tems, qu'on ne s'en fervoit plus, & que ce nom des sorts de Préneste n'étoit plus connu que du vulgaire, toujours tenace dans la fuperftition. Cependant, par un paffage remarquable de Suétone, il paroît qu'ils étoient encore en quelque confidération du tems de Tibere; car il dit que cet empereur forma le defsein de ruiner tous les ora-

cles voifins de Rome, mais qu'il en fut détourné par la majesté des sorts de Préneste, fur ce que s'étant fait apporter le coffre bien fermé & bien cacheté, les sorts ne s'y trouverent pas, & que ce coffre ne fut pas plutôt rapporté dans fon temple, que les sorts s'y trouverent à l'ordinaire. Il n'est pas difficile de reconnoître là l'adresse des prêtres, qui voulurent conferver leur oracle & maintenir leur temple dans fon ancienne réputation. Préneste n'étoit pas le feul lieu où il y avoit de ces sorts; il y en avoit à Antium, à Tibur & ailleurs.

(a) Qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore enorgueilli de fes prospérités précédentes.) Polybe fait ce portrait de Flaminius, que c'étoit un grand orateur, mais un très-mauvais général, & que d'ailleurs il étoit devenu superbe, & fe confioit en fes forces. Il doutoit fi peu de la victoire, qu'il y avoit dans fes troupes moins de foldats que de goujats, qui fuivoient l'armée avec des chaînes pour enchaîner les ennemis,

tout (a) fraîchement, (b) contre toute sorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois dans une grande bataille qu'il avoit donnée (c) contre les ordres exprès du sénat, & contre l'avis de Furius Calvus son collègue.

Quoique ces prodiges eussent rempli d'effroi la plupart des esprits, Fabius n'en fut pas fort ému, persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces signes; mais voyant que les ennemis étoient en petit nombre, & bien informé qu'ils man-

(a) Six ans auparavant, dans son premier consulat.

(b) *Contre toute sorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois.* Plutarque dit que Flaminius avoit battu les Gaulois, contre toute sorte d'apparence, parce qu'il avoit fait plusieurs grandes fautes. La première, d'avoir donné la bataille à des ennemis qui étoient fort supérieurs en nombre; la seconde, d'avoir méprisé les auspices & négligé les ordres du sénat; & la troisième, qui n'étoit pas la moins considérable, d'avoir mal rangé son armée; car il la mit en bataille sur les bords du Pô, de manière qu'il n'avoit laissé aucun espace à ses troupes pour pouvoir se retirer en arrière; de sorte que si elles avoient été obligées de reculer tant soit peu, elles auroient été renversées dans la rivière. Mais cette imprudence du consul fut réparée par la prudence des tribuns, à qui on

donna la gloire du gain de cette bataille. Ceci arriva l'an de Rome 530, pendant le premier consulat de Flaminius, qui eut pour collègue P. Furius Piso. *Polyb.* liv. II.

(c) *Contre les ordres du sénat, &c.* Ceci arriva la première fois que Flaminius fut consul, avec P. Furius Philus, l'an 531 de la fondation de Rome, cinq ans devant qu'Annibal passât en Italie, comme Plutarque raconte plus au long en la vie de Marcellus, & comme on peut le voir dans Polybe, livre II. Six ans après, c'est-à-dire la seconde année de la seconde guerre Punique, & la 537 de la fondation de Rome, C. Flaminius fut consul pour la seconde fois, ayant pour collègue Cn. Servilius Geminus, & ce fut alors qu'il perdit la bataille auprès du lac de Thrasymène, comme rapporte Polybe, livre III, & Tite-Live, livre XXII. MEZ.

quoient d'argent, il exhortoit les Romains à avoir patience, & leur confeilloit de ne point combattre contre un homme qui avoit une armée exercée & aguerrie par un grand nombre de combats qu'elle avoit donnés sous lui ; que la seule chose qu'il falloit faire, c'étoit d'envoyer du secours à leurs alliés, s'assurer de leur ville, & laisser consumer peu à peu les forces d'Annibal, comme une flamme qui éclairoit de loin, mais qui ne pouvoit être que de peu de durée.

Avec toutes ces raisons, (a) il ne put pourtant pas persuader Flaminius, qui dit : *Qu'il ne souffriroit pas que la guerre s'avançât jusqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendrait point à combattre pour elle au-dedans de ses murailles, comme avoit fait autrefois Camillus.* En même tems il ordonna aux tribuns de se mettre en marche avec les troupes ; & comme il montoit lui-même à cheval, il arriva que, sans aucune cause apparente, (b) son cheval s'effaroucha & s'effraya si fort, qu'il le jetta par terre la tête la première. Cet acci-

(a) *Il ne put pourtant pas persuader Flaminius.* Flaminius ne fit cette faute que par une forte ambition. Il voulut combattre avant que l'autre consul l'eût joint, de peur qu'il ne partageât avec lui la gloire de cette victoire.

(b) *Son cheval s'effaroucha & s'effraya si fort, qu'il le jeta par terre.* Cette chute de cheval, qui parut de mauvais augure, fut suivie d'un autre

signe qui ne fut pas expliqué plus favorablement ; c'est que lorsque l'enseigne voulut arracher son étendard pour marcher, il ne put en venir à bout. Mais quelle merveille, dit Cicéron, qu'un cheval s'effraye, & qu'un enseigne, qui voudroit peut-être ne pas partir, ne se prenne que foiblement à arracher un étendard qu'il a enfoncé bien avant dans la terre ?

dent ne le fit point changer de dessein ; il alla au-devant d'Annibal , comme il avoit résolu , & rangea son armée en bataille près du lac de Thrasymene.

Quand les deux armées furent aux mains , il y eut un si grand tremblement de terre , que des villes entieres furent renversées , que les rivières changerent leurs cours , & que les montagnes furent entr'ouvertes , & leurs fondemens découverts. Cependant aucun des combattans ne sentit cette violence. Le consul Flaminius , après avoir fait des actions d'une force prodigieuse , & d'une hardiesse encore plus étonnante , (a) fut tué dans ce combat avec les plus braves de l'armée , & les autres ayant été mis en fuite , on en fit un carnage horrible ; il en demeura quinze mille sur la place , (b) & on fit autant de prisonniers. Annibal fit chercher parmi les morts avec beaucoup de soin le corps de Flaminius , pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à son courage ; mais il fut impossible de le trouver , & l'on ne fut jamais ce qu'il étoit devenu.

(c) Quant à la défaite de Trébia , ni le consul , qui en écrivit au sénat , ni celui qui en porta la première nouvelle à Rome , ne

(a) *Fut tué dans ce combat.*) Il fut tué par un Gaulois , nommé Ducarius , qui le perça d'un coup de lance , après avoir tué son écuyer.

(b) *Et autant de prisonniers.*) Tite-Live , liv. XXII , & Val. Maximus , livre premier , ch. VI , ne mettent que

six mille prisonniers. MEZ.

(c) *Quant à la défaite de Trébia.*) Elle arriva l'an de Rome 535. Le consul qui fut battu , étoit Tibérius Sempromnius Longus , collègue de Pub. Cornélius Scipio. C'étoit la première année de la seconde guerre Punique.

dirent la chose comme elle étoit : ils déguisèrent tous la vérité , (a) en faisant entendre que la victoire avoit été douteuse. Mais à celle-ci , le préteur Pomponius ne l'eut pas plutôt apprise , qu'il assembla le peuple ; & sans user d'aucun détour , il lui dit : *Romains , (b) nous avons été battus dans un grand combat , notre armée est taillée en pieces , & le consul Flaminius a été tué. Voyez donc ce que vous avez à faire pour votre salut & pour la sûreté de Rome.*

Ces paroles répandues sur cette multitude , comme un vent orageux qui tombe sur la vaste mer , remplit la ville d'agitation & de trouble ; l'alarme & la consternation étoient si grandes , que personne ne pouvoit ni donner ni prendre conseil. Enfin ils tomberent pourtant tous d'accord que les affaires étoient réduites en un tel état , qu'on avoit nécessairement besoin de la suprême puissance , qu'on appelle *dictature* , & d'un homme capable de l'exercer avec beaucoup de courage & d'autorité ; qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus , en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette charge , & qu'il étoit encore dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour exécuter les desseins qu'il a

(a) *En faisant entendre que la victoire avoit été douteuse.*) Le consul Sempronius écrivit au sénat , que le mauvais tems lui avoit arraché la victoire des mains.

(b) *Nous avons été battus dans un grand combat.*) Il ne dit que ces mots , *nous avons été battus.* Le reste fut ajouté par ceux qui entendirent cette première nouvelle.

formés, & où la hardiesse est tempérée par la prudence.

Cet avis ayant été généralement reçu, (a) Fabius fut nommé dictateur; (b) il choisit pour général de la cavalerie, Lucius Minucius; & la première chose qu'il demanda au sénat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée, car cela étoit expressement défendu au dictateur, par une loi fort ancienne; soit que l'on fît consister la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût par cette raison qu'il falloit que le général demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter; soit que cette charge étant d'ailleurs en toutes choses d'une autorité souveraine, & fort (c) voisine de la tyrannie, (d) on voulût que le dictateur parût au moins

(a) *Fabius fut nommé dictateur.*) Il n'y avoit que les consuls qui pussent nommer le dictateur; & comme Servilius étoit à l'armée, son collègue Flaminius ayant été tué, le peuple nomma Fabius prodictateur; & Tite-Live nous apprend que ce ne fut qu'en considération de la gloire de ce personnage, que ses descendants obtinrent la permission de mettre dans ses titres, *dictateur*, au lieu de *pro-dictateur*. Cela me paroît remarquable.

(b) *Il choisit pour général de la cavalerie Lucius Minucius.*) Polybe & Tite-Live appellent ce général, ou ce mestre-de-camp général de

la cavalerie, *Marcus Minucius*, & non pas *Lucius*. C'étoit M. Minucius Rufus.

(c) C'est pourquoi Denys d'Halicarnasse l'appelle une *tyrannie électorale*.

(d) *On voulut que le dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple.*) Mais Plutarque vient de dire que Fabius demanda cette permission au sénat; c'est donc du sénat qu'il avoit besoin, & non pas du peuple. Il n'y a pas d'apparence que Plutarque soit tombé dans une si grande contradiction en si peu de lignes: ce passage doit être expliqué favorablement. Fabius proposa sa demande au sénat, qui fit confirmer &

en cela avoir beſoin du peuple. Fabius donc , pour faire connoître la grandeur & la majeſté de la charge dont il étoit revêtu , & pour rendre ſes citoyens plus obéiſſans & plus ſouples , (a) ſortit précédé par vingt-quatre liſteurs , qui portoient les faiſceaux ; & voyant approcher l'autre (b) conſul , il lui envoya faire commandement par un liſteur , de renvoyer les faiſceaux qu'on portoit devant lui , de quitter toutes les marques de ſa dignité conſulaire , & de venir le trouver comme ſimple particulier.

Enſuite , après avoir commencé par offrir des vœux & des ſacrifices , ce qui eſt le plus beau & le plus juſte de tous les commence-mens , & après avoir remontré au peuple que la défaite de Thraſymene ne venoit point de la lâcheté des ſoldats , mais de la négligence de leur général , & du mépris qu'il avoit eu pour les choſes ſaintes & pour les auſpices ; il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis , à honorer les dieux , & à déſarmer leur colere. En quoi faiſant , il ne travailloit pas à remplir leur eſprit de ſuperſtition , mais à affermir par la piété leur courage , & à diſſi-

ratifier la permiſſion par le peuple ; car il eſt conſtant que cela dépendoit du peuple , comme nous le voyons par Tite-Live , livre XXIII. *Dictator M. Junius Pera rebus divinis perfectis , latoque ut ſolet , ad populum ut equum aſcendere liceret , &c.*

(a) *Sortit précédé par vingt-quatre liſteurs.*) Ceci ne ſe paſſa pas dans Rome , mais à la campagne , après que Fabius ſe fut mis en marche pour aller ſe mettre à la tête des troupes.

(b) Le conſul Servilius , ſon collègue Flaminius ayant été tué.

per leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du ciel.

(a) Alors furent consultés les livres saints, qu'ils appellent livres des Sibylles; ces livres qu'ils tiennent si secrets, & qui leur ont été si souvent utiles; (b) & l'on assure que l'on y trouva des prophéties qui s'accordoient parfaitement avec les événemens de ce tems-là; mais il n'étoit pas permis de les divulguer ni de les faire connoître. (c) Après quoi le dictateur, en pleine assemblée du peuple, (d) voua aux dieux ce qu'ils appellent *le prin-*

(a) *Alors furent consultés les livres saints, qu'ils appellent les livres des Sibylles.*) Du tems de Fabius, les trois livres que la Sibylle avoit vendus à Tarquin, & dont j'ai rapporté l'histoire ailleurs, étoient encore en nature; ils durèrent jusqu'à l'embrasement du capitolé, du tems de Sylla. Ceux qu'on mit à la place, étoient supposés pour la plupart, comme on le connoissoit par les acrostiches, chose inconnue dans ces anciens tems.

(b) *Et l'on assure que l'on y trouva des prophéties, &c.*) Les décenvirs, après avoir consulté ces livres, se gardèrent bien d'en publier les prédictions; ils rapportèrent seulement au sénat ce qu'il falloit faire, & ce que ces livres ordonnoient.

(c) *Après quoi le dictateur, en pleine assemblée du peuple, voua aux dieux.*) Ce n'étoit

pas le dictateur qui faisoit le vœu, mais le pontife.

(d) *Voua aux dieux ce qu'ils appellent le printems sacré.*) Vouer le printems sacré, c'étoit vouer de consacrer aux dieux tout ce qui naîtroit depuis le premier de Mars jusqu'au premier de Mai. Et au commencement, les enfans qui naîssent dans ce tems-là, étoient compris dans ce vœu; mais ensuite on adoucit cette coutume, & on prit le parti de spécifier dans le vœu ce qu'on promettoit: *Quod ver attulerit ex suillo, ovillo, caprino, bovillo grege.* On peut voir les remarques sur Festus, au mot *ver sacrum*.

IBID. Les Romains exceptoient de ce vœu les enfans, mais d'autres peuples d'Italie les y comprennoient; & parce qu'ils trouvoient trop cruel de sacrifier, comme les autres animaux, les enfans nés

seins sacré, c'est-à-dire, qu'il promet de leur sacrifier tout le fruit que porteroient dans le printems prochain les brebis, les chevres, les vaches & les truies, dans les plaines, les montagnes, les prairies, & sur les rivières de toute l'Italie. (a) Il voua aussi de faire jouer les grands jeux, (b) jusqu'à la somme de trois

dans le printems sacré, ils les élevoient jusqu'en âge d'adolescence; & alors, après les avoir voilés, les jetoient hors de leurs confins, afin qu'ils allassent chercher d'autres terres & d'autres lieux pour habiter. MEZ.

(a) *Il voua aussi de faire jouer les grands jeux.* C'est-à-dire les jeux Romains, qui ne furent d'abord que des tournois dans le cirque. Mais on y ajouta ensuite le spectacle du théâtre, c'est-à-dire, qu'on y joignit les jeux Sceniques. C'est pourquoi Plutarque dit mot à mot, qu'il voua les jeux de musique & de la scène.

(b) *Jusqu'à la somme de trois cents trente-trois mille sesterces, trois cents trente-trois dixains & un tiers, ce qui revient à quatre-vingt.* Ce passage avoit été si mal traduit, qu'il étoit impossible de faire quadrer la somme Romaine avec la somme Grecque. Plutarque parle ici des sesterces & des dixains (*denarii*) qui eurent cours dans cette seconde guerre Punique, après l'entrée d'Annibal en Italie. L'évaluation que Plutarque

fait de cette monnoie Romaine à la monnoie Grecque de son tems, doit servir à nous faire connoître précisément le prix qu'il donne aux dixains & aux sesterces. Nous savons certainement que la drachme vaut dix sols. Les quatre-vingt-trois mille cinq cents quatre-vingt-trois drachmes & deux oboles, font donc justement 41791 liv. 13 sols 4 den. de notre monnoie. Pour trouver cette somme dans le compte Romain, Plutarque a pris le dixain à dix sols comme la drachme, & le sesterce à deux sols six deniers. Car de cette manière les trois cents trente-trois mille sesterces, avec les trois cents trente-trois dixains & un tiers, font de même 41791 liv. 13 sols 4 den. Ainsi les deux sommes quadrent. Mais comme cette somme paroît bien forte pour ces tems-là, je suis persuadé que Plutarque a été trompé par ce passage de Tite-Live, qui, en parlant de ce vœu, dit dans le livre XXII : *Ejusdem rei causa ludi magni voti æris trecentis triginta tribus millibus trecentis triginta*

cens trente-trois mille festerces, trois cens trente-trois dixains, & un tiers, ce qui revient à quatre-vingt trois mille cinq cens quatre-vingt trois drachmes & deux oboles de notre monnoie grecque. Il seroit bien difficile de rendre raison pourquoi on spécifioit précisément cette somme, à moins qu'on ne veuille faire valoir en cette rencontre la vertu du nombre ternaire, en disant, (a) que c'est de sa nature un nombre parfait, (b) le premier

tribus, triente. « Pour le même sujet, on voua les grands jeux jusqu'à la somme de trois cens trente-trois mille trois cens trente-trois asses & un tiers ». Plutarque a cru que le mot *aris* signifioit des festerces, mais il ne signifie que des *asses*, dont les dix faisoient le dixain, & qui valaient par conséquent un sol. Ainsi, selon l'historien Latin, toute la somme de trois cens trente-trois mille trois cens trente-trois asses & un tiers, ne faisoient que 16666 liv. 13 sols 4 den. de notre monnoie; ce qui revient à trente-trois mille trois cens trente-quatre drachmes & deux oboles de la monnoie Grecque. Cela suffit pour l'élucidement de ce passage de Plutarque, qui est très-considérable & très-important; car il peut nous servir de tarif pour l'évaluation des monnoies Grecques & Romaines.

(a) *Que c'est un nombre parfait.* Il ne faut pas entendre

ceci suivant la définition d'Euclide, qui dit, que le nombre parfait est celui qui est égal à toutes les parties aliquotes jointes ensemble, comme sont 6 & 28; mais suivant l'opinion des Pythagoriciens & des Platoniciens, qui enseignoient que le nombre ternaire est le plus parfait de tous pour des raisons mystérieuses. Et quand Plutarque dit que le ternaire est le commencement de la pluralité, il parle à la manière des Grecs, qui ont trois nombres en leur déclinaison, le singulier, le duel & le pluriel, & qui, parlant de plusieurs choses, n'usent point ordinairement du pluriel, s'il n'y en a plus de deux, c'est-à-dire trois pour le moins. MEZ.

(b) *Le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité.* Car un n'est pas nombre, deux n'est que division, & par conséquent trois est le premier nombre impair, qui, ayant en lui un commencement, un milieu

des nombres impairs , & le commencement de la pluralité , & qu'il embrasse & comprend les premières différences , & les premiers élémens de tous les nombres , qu'il assemble & unit.

Fabius donc en portant le peuple à élever son esprit vers la divinité , & à mettre toute sa confiance en elle , le rendit plus tranquille sur l'avenir ; & pour lui , mettant toute l'espérance de la victoire en lui-même , comme persuadé que Dieu n'accorde des succès heureux qu'à la vertu & à la prudence, il marche contre Annibal , non pas dans le dessein de le combattre , (a) mais résolu de miner la vigueur de son armée par la longueur du tems , de le réduire à la dernière disette par son

& une fin , comprend les premières différences, & embrasse les premiers élémens de tous les nombres , c'est pourquoi on a dit que trois étoit *tout*. On l'a appelé aussi *le nombre sacré*, & on le croyoit le plus propre & le plus convenable pour toutes les choses qui regardoient la religion.

(a) *Mais résolu de miner la vigueur de son armée.*) Le seul avantage que les troupes d'Annibal avoient sur celles de Fabius , c'étoit la vigueur & la hardiesse que leur inspiroient leurs victoires. Ils étoient encore supérieurs en cavalerie ; mais les Romains avoient sur Annibal d'autres avantages , qui , étant bien ménagés , devoient né-

cessairement leur procurer la victoire ; car ils faisoient des levées très-facilement , & ils avoient toutes sortes de vivres & de munitions qui leur étoient portés en abondance par les derrières ; de sorte que , pourvus de toutes les choses nécessaires, ils n'étoient pas obligés d'aller au fourrage , & de sortir de leur camp. Fabius les tenoit là , épiant toujours les occasions de tomber sur les Carthaginois , qui alloient fourrager jusqu'à ses retranchemens , ce qui arrivoit fort souvent ; Fabius en tuoit tous les jours quelques-uns , & par ce moyen il affoiblissoit ses ennemis , & augmentoit le courage de ses troupes.

abondance , & de consumer le petit nombre de ses troupes , par ses nombreuses légions.

Dans cette vue , pour se mettre hors d'état d'être insulté par la cavalerie d'Annibal , il campoit toujours sur les hauteurs , dans les lieux les plus inaccessibles. Il ne bougeoit quand l'ennemi se tenoit en repos ; & quand l'ennemi marchoit , il le suivoit & le côtoyoit , paroissant toujours aux environs sur le haut des montagnes , dans une distance assez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui , & aussi assez commode pour faire craindre aux ennemis que , par ces délais , il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & pour les prendre à son avantage. Mais traînant ainsi les choses en longueur , il se faisoit mépriser de tout le monde , & étoit fort décrié dans son camp. Les ennemis même le regardoient comme un homme qui n'avoit ni vertu , ni courage. Annibal fut le seul qui jugea bien de sa grande habileté , & qui comprit la maniere dont il avoit résolu de le combattre ; c'est pourquoi il vit bien qu'à quelque prix que ce fût , il falloit l'attirer au combat , ou par adresse ou par force ; qu'autrement c'étoit fait des Carthaginois , qui par-là étoient réduits à ne pouvoir se servir des armes en quoi ils étoient les plus forts , & à voir périr & se consumer inutilement celles en quoi ils étoient les plus foibles , & dont ils manquoient , c'est-à-dire , l'argent & les hommes. Il eut donc recours à toutes les ruses , à tous les stratagêmes , & , pour

ainſi dire , à tous les tours de paleſtre dont il put ſ'avifer , comme un bon athlète qui n'oublie rien pour trouver quelque priſe ſur ſon ennemi. Tantôt il ſ'approchoit de ſon camp , & lui donnoit des alarmes ; tantôt il ſ'en éloignoit pour l'obliger à le ſuivre & à décamper , tâchant par toute ſorte de moyens de le tirer de la réſolution qu'il avoit priſe de ne point hazarder de combat.

Mais Fabius , convaincu que le parti qu'il avoit pris étoit le meilleur & le plus expédient , y demeura toujours ferme. Le ſeul homme qui lui faiſoit de la peine , c'étoit Minucius , général de la cavalerie , lequel brûlant d'impatience de combattre , & faiſant le brave mal-à-propos , gagnoit les bonnes grâces de l'armée , en lui inſpirant une furieufe ardeur d'en venir aux mains , & en la rempliſſant d'eſpérances vaines ; de manière que les ſoldats ſe moquoient ouvertement de Fabius , (a) l'appellant tout haut *le pédagogue d'Annibal* , & qu'ils élevoient juſqu'au ciel Minucius , l'appellant grand perſonnage , & général plein de valeur & digne de Rome.

Ces louanges augmentèrent encore la pré-

(a) *L'appellant tout haut le pédagogue d'Annibal.*) Car les fonctions d'un pédagogue , c'eſt de ſuivre les enfans , de les mener par-tout , & de les ramener ; c'eſt pourquoi , dans le *Phormion* de Térence , Phédria , qui n'avoit d'autre conſolation que de ſuivre ſa maîtrefſe ,

Sectari , in ludum ducere & reducere ,
eſt appellé pédagogue ,

Quid pedagogus ille , qui cithariſtriam , &c.

somption & la fougue de Minucius , (a) jusques-là que se moquant des campemens de Fabius sur les montagnes , il disoit par-tout , *que leur dictateur leur choisissoit au moins de beaux théâtres pour leur faire voir commodément les ravages & les incendies de l'Italie ; & il demandoit aux amis de Fabius , si se défiant de la terre , comme d'un poste peu sûr , il n'iroit pas camper dans le ciel avec son armée , ou si c'étoit pour se dérober aux ennemis , qu'il alloit se cachant dans les brouillards & dans les nues.*

Les amis de Fabius lui rapportoient tous ces discours , & lui conseilloient de mettre fin à ces médifances & à sa honte par un combat ; mais sans s'émouvoir , il leur dit : *Ce seroit alors que je me montrerois bien plus timide que je ne leur paroïs , si la crainte de leurs railleries & de leurs injures me faisoit changer de résolution. Quand on craint pour sa patrie , on craint sans honte ; au lieu que de s'étonner pour l'opinion des hommes , & de se laisser abattre à leurs calomnies & à leurs reproches , c'est à faire à un homme indigne d'un si grand commandement , & qui est l'esclave de ceux*

(a) *Jusques-là que se moquant des campemens de Fabius.*) Tite-Live fait sur cette audace de Minucius une réflexion qu'on ne sera peut-être pas fâché de lire ici. Il dit , « que Minucius s'élevoit » par l'art de rabaisser ses supérieurs , & que cet art , » quoique très-mauvais , s'est

» fortifié , & s'est accru par » les trop grands succès d'un » nombre infini , qui s'en » sont servis très-utilement ». *Premendorumque superiorum arte , quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit , sese extollebat.* Cet art n'est pas déchu de notre tems.

dont il doit être le maître , & qu'il doit retenir & corriger quand ils pensent mal.

Après cela Annibal tomba dans une fort grande méprise ; car voulant s'éloigner de Fabius , & mener son armée dans des lieux où il pût trouver du fourrage , il commanda aux guides de le conduire d'abord après souper (a) dans les campagnes de Casinum ; (b) mais les guides n'ayant pas bien entendu à cause de la prononciation étrangère , jetterent son armée dans les extrémités de la Campanie , près de la ville de Casilinum , au milieu de laquelle passe (c) le fleuve Lothronus , que les Romains appellent Vulturne. C'est un pays environné de montagnes coupées par un vallon qui s'étend jusqu'à la mer , où les eaux du fleuve qui s'y décharge font de grands marais & des bancs de sable fort profonds , suivis d'une rade fort dangereuse , où l'on ne peut trouver nul abri.

Quand Annibal fut engagé dans cette vallée , Fabius , qui connoissoit parfaitement les chemins , fit occuper l'issue de ce détroit par un corps de quatre mille hommes , plaça le

(a) *Dans les campagnes de Casinum.*) Ce n'étoit pas seulement pour le fourrage que Annibal vouloit gagner Casinum , sa principale vue étoit de se mettre en état d'empêcher Fabius de secourir ses alliés , & il l'auroit fait s'il avoit occupé ce poste.

(b) *Mais les guides n'ayant pas bien entendu à cause de la prononciation étrangère.*)

Annibal , en traînant la seconde syllabe de *Casinum* , prononça ce mot comme s'il avoit été de quatre syllabes , au lieu de trois ; & c'est ce qui fit la méprise des guides , qui entendirent *Casilinum*.

(c) *Le fleuve Lothronus.*) Polybe le nomme *Athurnus* ; mais ce nom est corrompu , ou dans Polybe , ou dans Plutarque.

reste

reste de son armée sur les hauteurs des environs ; & avec ses meilleures troupes & les plus légères , tombant sur l'arrière-garde des Carthaginois , il mit toute leur armée en désordre & leur tua huit cens hommes. Annibal voulut donc se retirer d'un lieu si défavantageux , & ayant appris la bévue de ses guides & le danger où ils l'avoient jetté , il les fit tous mettre en croix : mais parce qu'il désespéroit de pouvoir forcer & chasser les ennemis qui étoient maîtres des hauteurs , & que ses troupes étoient extrêmement abattues & découragées de se voir prises comme dans un piège, sans espérance d'en pouvoir jamais sortir, il résolut de tromper ses ennemis par ce stratagème ; il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevés , qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de fardens ou de brossailles seches ; & qu'à l'entrée de la nuit , sur un signal qui seroit donné , on allumât ces torches , & qu'on chassât ces bœufs vers les sommets des montagnes , du côté des détroits & des passages que gardoient les ennemis.

Pendant qu'on prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécution de cet ordre , de son côté il range son armée en bataille sur la brune , & la fait avancer au petit pas Les bœufs , tandis que le feu , qu'ils portoient à leurs cornes , fut petit & ne brûla que les torches , marchaient lentement vers les montagnes. Les pasteurs & les bouviers , qui gardoient leurs troupeaux sur les collines ,

étoient émerveillés de voir ces torches qui éclairaient tous les lieux d'alentour, & ils pensoient que ce fût une armée qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux; mais si-tôt que les cornes, brûlées dans la racine, porterent le feu jusqu'au vif, & que les bœufs, agités par la douleur & secouant leurs têtes, se furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne gardèrent plus de rang ni de route certaine, effarouchés & pleins de douleur & de rage, ils se mirent à courir comme furieux à travers ces montagnes, la tête & la queue enflammées, & mettant tout en feu sur leur chemin. Ce fut un terrible spectacle pour ceux qui gardoient les détroits; car ces torches leur paroissoient des flambeaux portés par des hommes. Ils s'effraient & se troublent, pensant que les ennemis viennent les assaillir & les enfermer de tous côtés. Pas un n'a le courage de garder son poste, ils s'enfuient tous vers leur camp, & abandonnent les passages. L'infanterie légère d'Annibal s'en saisit en même tems, & donne le loisir au reste de l'armée de défiler sans crainte & sans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius sentit dès la nuit même que c'étoit une ruse d'Annibal; car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartés, étoient tombés entre ses mains: mais parce qu'il craignoit quelque embuscade pendant les ténèbres, il se contenta de tenir toute la nuit ses troupes sous les armes; & à la petite pointe du jour

(a), il tomba sur les derniers bataillons de cette infanterie légère ; il se fait là plusieurs escarmouches dans ces détroits ; ces bataillons sont mis en désordre , jusqu'à ce qu'Annibal s'en étant apperçu fit passer du front à la queue quelques troupes d'Espagnols , hommes légers & dispos , & accoutumés à gravir sur les roches & sur les montagnes. Les Espagnols donnerent si à propos sur les Romains pesamment armés , qu'ils en tuerent un fort grand nombre & obligerent Fabius à se retirer ; ce qui augmenta encore beaucoup le mépris où il étoit & les mauvais bruits qui couroient de lui. Car ayant renoncé à la force ouverte pour réduire Annibal par sa bonne conduite & par sa prudence , il se trouvoit au contraire qu'en cela même il s'étoit laissé vaincre par son ennemi. De plus , Annibal , voulant enflammer davantage la colere des Romains contre lui , n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit près de là des terres qui lui appartenoient en propre , qu'il ordonna à ses troupes de brûler & de ruiner tous les environs , & leur défendit de toucher à celles de Fabius , & y mit lui-même des gardes pour empêcher qu'on n'y fît aucun tort & qu'on n'en détournât la moindre chose.

Cette nouvelle , portée à Rome , donna encore plus de prise à la cabale & plus de force à la calomnie. Les tribuns ne cessoient

(a) *Il tomba sur les derniers bataillons.*) Polybe écrit que ce fut sur l'infanterie qu'Annibal avoit envoyée pour occuper les hauteurs , après en avoir chassé les ennemis.

de déclamer contre lui dans les afſemblées du peuple , excités & pouſſés principalement par Métilius , qui n'agiſſoit point en cela par aucune haine particulière qu'il eût pour Fabius ; mais il étoit proche parent de Minucius , général de la cavalerie , & il eſpéroit que le blâme , que l'on donneroit à Fabius , tourneroit à l'avantage & à la gloire de ſon collègue. Le ſénat étoit auſſi fort irrité & n'approuvoit nullement le traité qu'il avoit fait avec Annibal pour le rachat des priſonniers ; car il étoit convenu qu'on rendroit homme pour homme ; & que celui qui en auroit encore de ſon côté , (a) les rendroit tous pour deux cens cinquante drachmes par tête. L'échange fait ſur ce cartel , il ſe trouva qu'Annibal avoit encore deux cens quarante-ſept Romains. Le ſénat refuſa d'envoyer leur rançon , & fit de grandes plaintes de Fabius , (b) lui repro-

(a) *Les rendroit tous pour deux cens cinquante drachmes.*) Tite-Live dit , *argenti pondo bina & ſelibras in militem præſtare*. « Qu'il don-
» neroit deux livres & demie
» d'argent pour chaque ſol-
» dat ». Ce qui nous apprend que les cent drachmes des Grecs , c'eſt-à-dire la mine , faiſoient le *pondo* des Romains , la livre , & que cette livre valoit cinquante livres de notre monnoie. Cela nous doit ſervir de règle pour évaluer toutes les ſommes dont il eſt parlé dans les anciens.

(b) *Lui reprochant que, con-*

tre la dignité & la majeſté de Rome.) C'eſt un ſentiment qu'il faudroit donner aux Romains dans une ode ; & c'eſt ainſi qu'Horace fait parler Régulus dans l'ode V du livre III. Mais je doute fort que le ſénat eût ces penſées en cette occaſion : auſſi Tite-Live n'en dit pas un ſeul mot , au contraire il fait entendre que cet article de la rançon ayant été propoſé pluſieurs fois au ſénat , & le ſénat diſſé- rant toujours de faire compter l'argent , parce que Fabius avoit fait cet échange ſans ſa participation , *quoniam non conſuluiſſet patres* , enfin il

chant que , contre la dignité & la majesté de Rome , & au grand préjudice de la république , il rachetoit des hommes qui , ayant les armes à la main , avoient été assez lâches pour devenir la proie de leurs ennemis.

Fabius , informé de tous ces emportemens du sénat , souffrit patiemment sa colere ; mais parce qu'il se trouvoit sans argent , & qu'il ne pouvoit se résoudre ni à manquer de parole , ni à abandonner ses citoyens , il envoya son fils Quintus Fabius à Rome , avec ordre de vendre ses terres & de lui en apporter l'argent. Cela ayant été exécuté avec toute la diligence possible , & Quintus étant de retour à l'armée avec l'argent , (a) Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu , & retira les prisonniers. La plupart voulurent le rembourser dans la suite ; mais il ne voulut rien prendre & leur donna à tous leur rançon.

Après cela Fabius , étant rappelé à Rome par les prêtres pour les sacrifices , laissa son armée à Minucius ; & ne se contenta pas de lui ordonner , comme son dictateur , de ne combattre en aucune maniere , il prit encore la voie du conseil comme son ami , & eut

prit le parti d'envoyer son fils à Rome , &c.

(a) *Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu.* Cela montoit à une somme assez considérable ; car le rachat de ces deux cens quarante-sept prison-

niers , à deux cens cinquante drachmes chacun , ou cent vingt-cinq livres , revenoit à soixante-un mille sept cens cinquante drachmes , c'est-à-dire à trente mille huit cens soixante-quinze livres de notre monnoie.

même recours aux prières. Mais il ne fut pas plutôt parti, que Minucius oublia ses ordres & ses remontrances, & s'attacha à harceler l'ennemi. Un jour entr'autres, comme il eut appris qu'Annibal avoit envoyé au fourrage la plus grande partie de son armée, il attaqua ceux qui étoient restés dans le camp, en tua un grand nombre, leur fit craindre à tous qu'il ne les forçât dans leurs retranchemens; &, après que toutes les troupes d'Annibal furent rentrées, (a) il se retira en sûreté sans avoir fait aucune perte. Ce succès lui inspira un orgueil & une arrogance sans bornes, & remplit son ame d'une audace pleine de témérité.

Aussi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exagéroit en des termes fort pompeux. Fabius, en l'apprenant, dit : *Qu'il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius.* Mais le peuple, plein de joie & d'espérance, courut à la place; & le tribun Métilius, montant sur la tribune, lui fit un long discours où il exaltoit extrêmement Minucius, & accusoit ouvertement Fabius, non pas de mollesse & de lâcheté, mais de perfidie; enveloppant dans la même

(a) *Il se retira en sûreté sans avoir fait aucune perte.* D'autres écrivent qu'il perdit cinq mille hommes, & que les Carthaginois n'en perdirent que mille de plus. C'est pourquoi Tite-Live écrit : *Tamen in tam pari pro-*

pe clade famam egregiæ victoriæ cum vanioribus litteris magistri equitum Romam perlatam; & en parlant de cet avantage, il dit : læto verius dixerim, quam prospero eventu pugnatum.

accusation les premiers & les plus puissans de Rome , & faisant entendre ; *Que , dès le commencement , ils leur avoient attiré cette guerre pour opprimer le peuple , & qu'ils avoient mis la ville sous la domination d'un monarque souverain & indépendant , qui , par ses remises , donneroit le tems à Annibal de s'affermir dans leur pays , & de faire venir d'Afrique une nouvelle armée qui acheveroit de le rendre maître de l'Italie.*

Fabius , se présentant pour parler à son tour , ne daigna pas se justifier des accusations du tribun ; mais haussant la parole , il dit : *Que , sans perdre inutilement le tems , on pensât à achever les sacrifices & les saintes cérémonies , afin qu'il s'en retournât promptement à l'armée pour châtier la témérité de Minucius , qui , contre ses ordres , avoit attaqué l'ennemi.*

A ces paroles , il s'éleva un grand bruit & un grand tumulte parmi le peuple , qui craignoit , avec raison , pour la vie de Minucius. Car le dictateur a pouvoir de mettre en prison & de faire mourir qui bon lui semble sans autre formalité ; & ils pensoient tous que , puisque Fabius avoit renoncé à sa douceur naturelle , il falloit que sa colere fût si grande , qu'il n'y auroit aucun moyen de l'appaiser. C'est pourquoi , pleins de respect & de crainte , ils se calmerent & se tinrent tous en repos. Le seul Métilius , que sa charge de tribun mettoit en sûreté & rendoit inviolable , car c'est la seule qui subsiste & qui re-

tienne son autorité, quand il y a un dictateur, toutes les autres étant supprimées, pressoit extrêmement le peuple, le conjurant de ne pas abandonner Minucius; & de ne pas souffrir qu'il eût le sort de T. Manlius, à qui son propre pere Manlius Torquatus avoit fait trancher la tête, parce qu'il avoit remporté une victoire signalée, & avoit été couronné; il l'exhorta à dépouiller Fabius de cette puissance tyrannique de la dictature, & de se mettre entre les mains de Minucius, qui seul vouloit & pouvoit les sauver.

Le peuple ému par ses discours, n'osa pourtant pas contraindre Fabius à déposer la dictature, quoiqu'il fût tombé dans un grand mépris; il ordonna seulement que Minucius partageroit avec lui le commandement de l'armée, & auroit dans la guerre une puissance égale à celle du dictateur, nouveauté jusqu'alors inconnue, & qu'on revit bientôt, pour la seconde fois, après la défaite de Cannes; car (a) le dictateur M. Junius étant au camp, on élut à Rome Fabius Butéo second dictateur, pour remplir le sénat, extrêmement diminué par la mort d'un fort grand nombre de sénateurs qui avoient été tués à cette bataille. Mais il y eut cette différence,

(a) *Le dictateur M. Junius étant au camp.* Cette histoire est dans Tite-Live, liv. XXIII, qui, au livre précédent, rap-
porte comme Junius fut créé

dictateur la même année, seconde de la guerre, en laquelle le consul Flaminius avoit été défait auprès de Thrasymene. MEZ.

que Fabius Butéo , après qu'il eut paru en public & qu'il eut nommé les sénateurs , renvoya sur l'heure même ses licteurs ; & se déroba à la foule , qui le suivoit pour lui faire honneur , il se mêla parmi le peuple , & demeura sur la place , vaquant à ses affaires domestiques comme simple particulier.

Les Romains , après avoir égalé Minucius à leur dictateur , croyoient bien que celui-ci trouveroit sa puissance considérablement affoiblie par ce partage , & qu'il en feroit extrêmement humilié ; mais ils ne connoissoient pas ce personnage : Fabius ne crut point que leur ignorance pût être un malheur pour lui. Mais comme le sage Diogene répondit à quelqu'un qui lui disoit : *Ces gens-là se moquent de toi : Et moi , lui dit-il , je ne me tiens point pour moqué ,* jugeant fort bien que ceux-là sont seuls moqués qui donnent lieu à la moquerie , & en sont émus & troublés : tout de même Fabius , pour ce qui le regardoit , (a) fut insensible à cette injure , donnant par-là une preuve bien manifeste de la vérité de cet axiome de quelques philosophes : *Qu'un homme de bien & un honnête homme ne peut être déshonoré ni injurié.* Mais , par rapport au bien public , il étoit très-fâché de cette imprudence du peuple , qui venoit de donner à

(a) *Fut insensible à cette injure.* Car il avoit cette confiance , dit Tite-Live , que le peuple , en lui égalant Minucius en puissance , n'avoit

pu le lui égaler dans l'art de s'en servir & de commander. *Satisfidens huiusquam cum imperii jure artem imperandi æquatam.*

un téméraire le moyen de satisfaire à la guerre sa folle ambition. Craignant donc que, troublé par la vaine gloire & aveuglé par son orgueil, il ne se hâtât de faire quelque faute irréparable, il partit de Rome sans qu'on le sût.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius, non plus un homme traitable, mais plein de fierté & d'arrogance, & qui prétendoit commander l'armée à son tour. (a) C'est à quoi Fabius ne voulut jamais consentir; & pour l'éviter il aima mieux partager avec lui les troupes, trouvant qu'il y avoit moins de danger à lui en laisser commander toujours la moitié, que de le souffrir un seul jour à la tête de toute l'armée. Il retint donc pour lui (b) la première & la quatrième légion, & donna à Minucius la seconde & la troisième. Ils par-

(a) *C'est à quoi Fabius ne voulut jamais consentir.* Plutarque suit ici Tite-Live, qui écrit que Minucius vouloit que tour à tour ils commandassent chacun l'armée, un ou plusieurs jours, & que Fabius s'y opposa, voyant bien que c'étoit le moyen de tout perdre. Polybe dit pourtant tout le contraire, car il dit en propres termes, liv. III, pag. 253, que Fabius donna le choix à Minucius, ou de commander chacun tour à tour l'armée, ou de partager les légions, & que Minucius aima mieux que les légions fussent partagées. Le meilleur avis

étoit sans doute ce partage des troupes, comme la suite le prouva manifestement. Quelle apparence donc que ce fût l'avis de Minucius, plutôt que celui de Fabius? Un homme aussi vain & aussi téméraire que Minucius auroit-il pris le parti le plus sage & le moins capable de flatter son ambition & sa vanité!

(b) *La première & la quatrième légion, &c.* Tite-Live, livre XXII, dit au contraire que Fabius remit à Minucius la première & la quatrième légion, & retint pour soi la seconde & la troisième. MEZ.

tagerent de même la cavalerie & les troupes des alliés.

Minucius ne pouvoit se tenir qu'il ne se vantât & ne se glorifiât hautement que pour l'amour de lui on avoit rabaisé & ravalé la majesté de la souveraine puissance. Et Fabius ne cessoit de lui remontrer que : *S'il étoit sage , il verroit bien que ce n'étoit pas contre Fabius qu'il avoit à combattre , mais contre Annibal. Que si pourtant il en vouloit à toute force à son collègue , il avoit à lui proposer un combat fort honnête & fort glorieux , c'étoit de faire en sorte qu'il parût par toutes ses actions que lui , qui avoit été si honoré par le peuple , & qui avoit remporté la victoire par ses suffrages , il ne veilloit pas avec moins de soin au salut & à la sûreté de ses citoyens , que celui qui en avoit été si maltraité.* Minucius prit cette remontrance pour une raillerie de vieillard ; & se mettant à la tête des troupes qui étoient à ses ordres , il alla camper dans un lieu (a) séparé. Annibal étoit très-bien informé de tout ce qui se passoit entre eux , & il étoit sans cesse à épier l'occasion d'en tirer avantage.

Entre l'armée de Minucius & celle d'Annibal , il y avoit une petite colline , dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître , & qui étant occupée , pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour , à la voir de loin , paroissoit

(a) A quinze cens pas de Fabius. Polyb.

toute unie , parce qu'elle étoit nue & entièrement découverte ; mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins , des cavernes & autres creux assez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas se saisir de cette hauteur à la dérobée , comme il le pouvoit facilement ; mais il la laissa là comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Si-tôt donc qu'il eut vu que Minucius s'étoit séparé de Fabius , il jetta la nuit de (a) l'infanterie & quelque cavalerie dans ces creux & dans ces ravins ; & le lendemain , dès que le jour fut assez grand , il envoya , à la vue de l'armée ennemie , un petit détachement s'emparer de ce poste , afin d'engager l'ennemi à le disputer.

Cela réussit comme il l'avoit prévu : Minucius détacha d'abord son infanterie légère , il la fit soutenir ensuite par sa cavalerie ; & enfin , voyant qu'Annibal même marchoit au secours de ceux qui étoient sur le coteau , il s'avança contre lui avec toutes ses forces , & attaqua vigoureusement ceux qui combattoient sur la hauteur. Le combat fut fort opiniâtre & la fortune long-tems douteuse , jusqu'à ce qu'Annibal , voyant que Minucius avoit donné dans le piège , & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit mises en embuscade , qui pouvoient le prendre en queue , il leur donna le signal. En même tems elles se levent brusquement ; & jettant de grands cris ,

(a) Cinq cens hommes de cheval , & cinq mille hommes de pied. *Polyb.*

elles fondent de tous côtés sur les Romains avec tant de furie, qu'elles renversent & taillent en pièces les derniers rangs, & jettent dans les autres un désordre & un effroi qu'on ne sauroit décrire; l'audace même de Minucius en fut presque entièrement abattue. Il regardoit les capitaines au visage l'un après l'autre, il n'y en avoit pas un qui osât faire ferme ni soutenir seulement la vue de l'ennemi, ils prenoient tous la fuite sans pouvoir pourtant se sauver; car les Nomades, déjà victorieux, s'étoient répandus dans la plaine, & faisoient main-basse sur tous ceux qui s'écartoient.

Les Romains étant réduits à cette extrémité, le danger qu'ils couroient ne fut point caché à Fabius, qui, ayant prévu ce qui devoit arriver, tenoit toujours ses légions sous les armes, & attendoit le succès du combat, dont il n'apprenoit pas des nouvelles par ses coureurs, mais qu'il regardoit lui-même de dessus une hauteur qui étoit près de son camp. Quand il vit donc l'armée en déroute & enveloppée de tous côtés, & qu'il entendit le cri des soldats comme de gens qui n'avoient plus le courage de se défendre, mais qui étoient saisis de frayeur, & qui tournoient le dos, il frappa sur sa cuisse; & poussant un grand soupir, il dit à ceux qui étoient près de lui : *O dieux, que Minucius s'est bien perdu plutôt que je ne pensois, & plus tard qu'il ne vouloit !* Et après avoir commandé aux enseignes d'avancer & à toute l'armée de les

suivre, il cria à haute voix : *Soldats, allons au secours de Marcus Minucius, qui est si brave homme & qui a tant d'amour pour son pays. Si l'ardeur, avec laquelle il a voulu chasser trop promptement l'ennemi, lui a fait commettre quelque faute, nous l'en reprendrons une autre fois.*

En achevant ces mots, il charge les Numides qui étoient dans la plaine & les dissipe ; delà il fond sur ceux qui poursuivoient les Romains, & taille en pieces ceux qui lui font tête, les autres plient & prennent la fuite de peur d'être enveloppés à leur tour. Annibal, voyant la fortune changée, & Fabius qui, l'épée à la main, avec une vigueur fort au-dessus de son âge, se faisoit jour au travers des combattans, & perçoit jusqu'au haut de la colline où étoit Minucius, fit cesser le combat ; & ayant commandé aux trompettes de sonner la retraite, il ramena ses troupes dans son camp ; les Romains furent aussi fort aises de se retirer. Comme Annibal s'en retournoit, il dit à ses amis qui étoient autour de lui : *Ne vous l'avois-je pas bien dit très-souvent, que le gros nuage qui étoit sur ces montagnes creveroit enfin & verseroit sur nous quelque grand orage.*

Après le combat, Fabius ayant ramassé les dépouilles des ennemis qui étoient restées sur le champ de bataille, rentra dans son camp sans laisser échapper une seule parole outrageuse ou fâcheuse contre son collègue. Mais Minucius fit d'abord assembler son armée, &

lui dit : *Mes compagnons , ne point commettre de fautes dans les grands emplois , cela est au-dessus de la nature humaine ; mais tirer de ses fautes passées des instructions pour l'avenir , c'est ce qui est au pouvoir de tout homme qui a de la vertu & de la sagesse. J'avoue donc que j'ai beaucoup moins de sujet de me plaindre de la fortune , que je n'en ai de m'en louer ; car ce que je n'avois point appris dans toute ma vie , je viens de l'apprendre dans une petite partie d'un jour. Je viens de me convaincre que , bien loin d'être capable de commander aux autres , j'ai besoin de quelqu'un qui me commande , & que je ne dois pas avoir la folle ambition de l'emporter sur ceux à qui il m'est beaucoup plus glorieux de céder. Vous n'avez désormais , mes compagnons , qu'un seul dictateur qui marchera à votre tête. La seule occasion où je veux encore vous commander , c'est pour aller lui témoigner la reconnoissance que nous lui devons , & dont je veux vous donner l'exemple en me soumettant à ses ordres & en lui obéissant le premier.*

En même tems , après avoir commandé qu'on portât les aigles & qu'on le suivît , il marcha vers le camp de Fabius. Dès qu'il fut entré dans ses retranchemens , il alla droit à sa tente. Toute l'armée , étonnée & surprise , attendoit avec impatience ce qui devoit arriver. Fabius étant sorti de sa tente , Minucius fit planter devant lui les enseignes , & l'appella à haute voix *son pere*. Ses soldats appellerent ceux de Fabius leurs patrons , nom

que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Le premier bruit appaisé, & les deux armées se tenant dans le silence, Minucius s'adressa à Fabius, & lui dit : (a) *Mon dictateur, vous avez remporté dans ce jour deux victoires bien signalées ; par votre valeur vous avez vaincu les ennemis ; & par votre prudence & par votre générosité vous avez vaincu votre collègue. Par l'une de ces victoires vous nous avez sauvés, & par l'autre vous nous avez instruits ; & autant que ma défaite par Annibal a été honteuse & funeste, autant l'avantage que vous avez eu sur moi m'a été salutaire & glorieux. Je vous appelle donc mon pere, n'ayant point de nom plus vénérable que je puisse vous donner, quoique l'obligation que je vous ai soit plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a mis au monde ; car je ne lui dois que la vie moi seul, au lieu qu'avec la vie je vous dois aussi le salut de tous ces vaillans hommes.* En finissant ces paroles, il embrassa Fabius. Ses soldats embrassèrent de même leurs camarades, qui étoient devenus leurs libérateurs. Ils se jettoient au cou les uns des autres & se baïsoient avec tous les témoignages d'une affection réciproque, (b) de maniere que le

(a) Ce discours & le précédent méritent d'être comparés avec ceux de Tite-Live, livre XXII.

(b) *De maniere que le camp étoit rempli d'algresse.* Polybe fait ici une réflexion qui mérite d'être rapportée ; il

dit que l'on connut alors à Rome très-évidemment quel grand avantage la prudence d'un général & un jugement ferme & plein de sens, ont sur la témérité & la folle présomption d'un homme qui n'est que soldat.

camp étoit rempli d'alégresse. On ne voyoit par-tout que des larmes que la joie & la tendresse faisoient verser.

(a) Après cela Fabius se démit de la dictature, & l'on recommença à créer des consuls. Les premiers qui furent choisis, continuerent de faire la guerre à la manière & selon les projets de Fabius, en évitant de combattre avec Annibal, en secourant leurs alliés & en entretenant les villes dans la fidélité & dans le devoir. (b) Mais Varron, homme d'une naissance fort obscure, & qui étoit fort connu par sa témérité & par le crédit que ses lâches flatteries lui avoient acquis auprès du peuple,

(a) *Après cela Fabius se démit de la dictature, & l'on recommença à créer des consuls.*) Quand Fabius se démit de la dictature, on ne nomma pas de nouveaux consuls. Selon Tite-Live, il remit l'armée entre les mains des consuls de cette année-là, Cnéus Servilius & C. Attilius Régulus, qui avoit été mis à la place de Flaminius qui avoit été tué, on n'a qu'à le voir livre XXII, 31, & selon Polybe, il ne la remit qu'entre les mains des consuls de l'année suivante : *Comme le tems des comices consulaires approchoit*, dit-il, livre III, *les Romains nommerent consuls L. Æmilius Paulus & Térentius Varron* ; après quoi les dictateurs se dédirent de leur charge ; & les consuls de l'année pré-

cedente, Cn. Servilius & M. Attilius Régulus, ayant été nommés proconsuls par le consul Æmilius Paulus, & ayant pris le commandement des armées, en disposerent selon qu'ils le jugerent à propos.

(b) *Mais Varron, homme d'une naissance fort obscure.*) Il étoit fils d'un boucher, & il avoit lui-même servi son pere à son commerce. Se voyant assez riche, il voulut pousser sa fortune, & s'attacha au barreau. Il s'insinua si bien dans les bonnes grâces du peuple par ses flatteries, & en protégeant les derniers de la populace contre les plus gens de bien, qu'il parvint aux plus grands honneurs ; il fut questeur, édile, préteur, & enfin consul.

n'eut pas plutôt été élevé au consulat, qu'il fit paroître que, par son peu d'expérience & par son audace, il alloit risquer le tout pour le tout ; car il ne cessoit de crier dans toutes les assemblées, que la guerre dureroit toujours pendant qu'on auroit des Fabius pour capitaines. Il ne demandoit qu'un seul & même jour pour voir les ennemis & pour les vaincre.

Avec ces discours hautains, il assembla de si grandes forces, que jamais les Romains n'en avoient eu de pareilles dans toutes les guerres qu'ils avoient eues sur les bras ; (a) car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans ; ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon sens dans une fort grande crainte ; parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome si elle perdoit une si nombreuse jeunesse, qui étoit la fleur & l'élite des Romains. Voilà pourquoi Fabius, prenant en particulier (b) Paul Emile, l'autre consul, qui avoit

(a) *Car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans.*) On ne sauroit mieux apprendre que de Polybe la coutume des Romains sur la levée des troupes. Car cet auteur, qui accompagna Scipion en Afrique, ne parle que de ce qu'il a vu pratiquer. Voici donc ce qu'il assure qu'il se pratiquoit en ce tems-là. Les Romains mettoient tous les ans sur pied quatre légions, chacune de quatre mille hommes d'infanterie, & de deux cens chevaux ; dans les tems difficiles, ils les faisoient

de cinq mille hommes, & de trois cens chevaux ; on ajoutoit autant d'infanterie Latine, & de la cavalerie trois fois autant, de sorte que chaque légion étoit de dix mille hommes de pied, & de huit cens chevaux. En cette occasion, ce qui ne s'étoit jamais vu, au lieu de quatre légions on en leva huit, & par conséquent l'armée Romaine fut de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, & de six mille quatre cens chevaux.

(b) *Paul Emile, l'autre consul.*) L. Æmilius Paulus fut

beaucoup de capacité pour la guerre, mais qui n'étoit pas agréable au peuple, & qui même à ce nom de peuple, étoit toujours tremblant depuis qu'il l'avoit condamné à quelque amende, il l'exhortoit & l'encourageoit à s'opposer à la folie de ce consul, l'assurant qu'il n'auroit pas tant à défendre sa patrie contre Annibal, que contre son collègue : car ils demanderont tous deux le combat avec empressement. Mais Varron le demandera, parce qu'il ne connoît pas assez ses forces ; & Annibal, parce qu'il connoît trop sa foiblesse. Croyez-moi donc, Paul Emile, continua-t-il, sur les affaires d'Annibal ; je suis plus digne d'être cru que Varron. Je vous assure que, si personne ne combat contre lui cette année, il est impossible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine, s'il s'opiniâtre à y demeurer. Car jusqu'ici, quoiqu'il semble

consul la première fois avec M. Livius Salinator, un an avant qu'Annibal passât en Italie, qui étoit la 535^e de la fondation de Rome. Durant ce premier consulat, il fit la guerre en Esclavonie, & la subjuga entièrement, après qu'il en eut chassé Démétrius Pharius, comme raconte Polybe, livre III. Mais l'auteur des *Vies des hommes illustres* & Zonaras disent que les deux consuls furent à cette guerre, & qu'ils triomphèrent tous deux des Illyriens. A leur retour, Livius Salinator fut accusé de-

vant le peuple & condamné à une grosse amende, pour avoir partagé le butin aux soldats trop inégalement, à ce que dit Frontin, liv. IV, ou, comme dit l'auteur des *Vies des hommes illustres*, il fut condamné comme atteint & convaincu de péculat. Paul Emile fut aussi accusé & condamné, comme dit Plutarque ; mais il ne fut pas traité si rudement que son compagnon, puisque Tite-Live, livre XXII, dit qu'il échappa comme à demi-brûlé de la condamnation de son collègue, & de la sienne propre. MEZ.

viclorieux & maître de la campagne , on n'a pas vu un feul de fes ennemis quitter le parti de Rome pour prendre le ſien ; & il ne lui reſte pas la troiſième partie des troupes qu'il a amenées d'Afrique. A cela on dit que Paul Emile répondit : Pour moi , Fabius , quand je confidere l'état de mes affaires , je trouve qu'il m'eſt plus avantageux de tomber mort entre les mains de mes ennemis , que de retomber vivant entre celles de mes citoyens ; mais puiſque Rome eſt réduite à cette extrémité , je n'oublierai rien pour vous paroître ſage capitaine , plutôt à vous ſeul en ſuivant vos conſeils , que de le paroître à tous les autres qui voudront me forcer à prendre un autre parti. Avec cette ferme réſolution , il partit pour l'armée. (a) Mais Varron , ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour , (b) alla camper devant Annibal ſur la rivière d'Aufide , près du bourg de Cannes ; & le lendemain , dès la pointe du jour , il fit expoſer le ſignal de la bataille ,

(a) *Mais Varron ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour.*) Plutarque ſe trompe ici ſur la coutume des Romains. Varron n'obtint point cela par ſes prières & par ſes cabales , c'étoit le droit de ſa charge ; car , comme Polybe l'a remarqué en termes expreſs , tel étoit la coutume des Romains , les conſuls commandoient l'armée tour à tour.

(b) *Alla ſe camper devant*

Annibal , ſur la rivière d'Aufide , près du bourg de Cannes.) Avant cela , il s'étoit paſſé une action que Plutarque oublie , & dans laquelle les Romains , commandés par Paul Emile , eurent l'avantage , parce que le corps de bataille des Carthaginois n'avoit pas été ſoutenu. Les Carthaginois perdirent plus de dix-ſept cens hommes , & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

qui est un manteau de pourpre que l'on arbore sur la tente du général.

D'abord les Carthaginois furent épouvantés de voir la hardiesse de ce nouveau capitaine, & le grand nombre de ses troupes qui surpassoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur ayant commandé de prendre leurs armes, & étant allé à cheval avec une petite suite sur une éminence d'où il voyoit les ennemis déjà en bataille; comme un de ceux qui le suivoient, nommé Giscon, homme d'aussi grande considération que lui & de pareille dignité, lui eut dit, *que le nombre des ennemis lui paroissoit fort étonnant*, Annibal, fronçant le sourcil, lui répondit : *Mais il y a une chose plus étonnante encore, Giscon, & à laquelle tu ne prends pas garde*; Giscon lui demanda ce que c'étoit : *C'est*, dit Annibal, *que, dans tout ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscon comme toi*. A ce bon mot, qu'on n'attendoit point, tout le monde s'étant pris à rire, ils descendirent de la colline; &, en marchant, ils faisoient part de cette plaisanterie à tous ceux qu'ils rencontroient, de manière qu'en un moment ce ne fut qu'une risée universelle. Annibal même & ceux qui l'accompagnoient, ne pouvoient mettre fin à leurs ris. Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois, qui se persuaderent que leur général n'avoit pas ri de si bon cœur, jusqu'à plaisanter à la vue d'un si grand péril, qu'il ne vît bien qu'il pouvoit sûrement mépriser ses ennemis.

Annibal, dans cette journée, (a) usa de deux ruses qui lui furent d'une très-grande utilité. La première fut pour gagner l'avantage du poste ; car il trouva moyen de faire que son armée tournât le dos (b) à un vent impétueux & brûlant qui souffloit alors, & qui, élevant de cette campagne rase & sablonneuse une poussière embrasée, la portoit par-dessus les bataillons des Carthaginois, dans les yeux des Romains, de manière que, ne pouvant la soutenir, ils étoient obligés de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

(c) La seconde ruse fut dans l'ordonnance de ses troupes ; car ayant mis ce qu'il avoit de meilleur dans les ailes, il se plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu ; & le disposa de manière que le corps

(a) *Il usa de deux stratagèmes.*) Tite-Live, livre XXII, en ajoute un troisième. Cinq cens Numides feignirent de se venir rendre aux Romains ; & au fort de la bataille, ils les attaquèrent par derrière, & les mirent en grand désordre. MEZ.

(b) *A un vent impétueux & brûlant qui souffloit alors.*) Tite-Live appelle ce vent *Vulturne*, qui souffle entre le levant & le midi, le sud-est : ce qui s'accorde parfaitement avec la situation des Romains dans cette bataille ; car ils étoient tournés vers le midi, en biaisant pour tant un peu du côté de l'est.

(c) *La seconde ruse fut dans*

l'ordonnance de ses troupes.)

Polybe dans son troisième livre, & Tite-Live dans le livre vingt-deux, ont décrit au long l'ordre de bataille de l'armée d'Annibal ; mais ils se sont expliqués fort obscurément l'un & l'autre, & ceux qui les ont traduits ou commentés, ont encore augmenté cette obscurité, parce qu'ils ne les ont pas bien entendus. En conférant ce texte de Plutarque avec ces deux originaux, j'ai tâché d'éclaircir dans ma traduction l'ordonnance des deux armées, de manière que le lecteur en puisse avoir une intelligence nette, & s'en faire une sorte de plan.

de bataille s'avançoit en pointe , & débordoit extrêmement les deux ailes ; en même tems il ordonna aux ailes que , lorsque les Romains auroient enfoncé ce front , & que le poussant vivement ils l'auroient renversé au-delà de leur ligne jusqu'au centre , ils avançassent brusquement leur pointe des deux côtés , & enveloppassent ainsi l'ennemi en le prenant par ses flancs & par derrière ; & ce fut ce qui contribua le plus au grand carnage qu'on fit des Romains. Car le front n'eut pas plutôt plié , & les Romains , poursuivant leur pointe , n'eurent pas plutôt enfoncé ce corps de bataille , de maniere qu'au lieu d'une pointe , il présentoit un croissant , que les officiers des troupes choisies firent fermer l'ouverture du croissant par les deux ailes ; ce qui exposa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppés.

On dit encore qu'il arriva à la cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeste. Paul Emile fut jetté à terre par son cheval , qui vraisemblablement avoit été blessé. Les cavaliers , qui étoient autour de lui , mirent d'abord pied à terre pour aller à son secours : toute la cavalerie , s'étant aperçue de ce mouvement , crut que c'étoit un ordre ; c'est pourquoi ils quitterent leurs chevaux & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal , il dit tout haut : *Je les aime mieux de cette maniere que si on me les livroit pieds & poings liés.* Mais toutes ces

particularités font au long dans ceux qui ont écrit le détail de cette bataille.

Pour ce qui est des consuls, Varron se sauva à cheval dans la ville de Venuse avec peu de gens ; & Paul Emile, entraîné par l'impétueux torrent de cette déroute, le corps tout couvert de traits qui étoient restés dans ses plaies, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'assit sur une pierre, attendant que quelqu'un des ennemis vînt l'achever. Mais la quantité de sang, qui lui ensanglantoit tout le visage, l'avoit si fort défiguré, qu'il n'étoit pas reconnoissable, & que ses amis & ses domestiques passaient près de lui sans s'arrêter. Il n'y eut que Cornélius Lentulus, jeune homme de maison patricienne, qui, l'ayant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, & lui présenta son cheval, le conjurant de s'en servir & de se conserver pour ses citoyens, qui avoient alors plus besoin que jamais d'un bon consul. Paul Emile rejetta ses prières, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il versoit en abondance ; & quand il le vit remonté, il lui mit sa main dans la sienne, lui dit, en se soulevant un peu : *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui seras témoin que Paul Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée ; mais qu'il a été vaincu premièrement par son collègue, & ensuite par Annibal.* Ces paroles finies, il le congédia, se jeta parmi la foule qu'on massacroit, & fut

fut tué avec les autres. (a) On dit que, dans cette journée, il y eut cinquante mille Romains tués, & quatre mille faits prisonniers, sans compter les dix mille qui, le lendemain du combat, furent pris dans les deux camps.

Après cette grande victoire, les amis d'Annibal lui conseilloyent de poursuivre sa pointe, lui représentant qu'il entreroit dans Rome avec les fuyards, & qu'à cinq jours de-là il souperoit dans le capitole : & il n'est pas aisé de dire la raison qui l'empêcha de prendre ce parti. Il y a de l'apparence que ce temporisement & cette timidité d'Annibal furent l'ouvrage de quelque bon génie ou de quelque dieu favorable aux Romains, qui se mit au-devant de lui pour empêcher la dernière ruine de Rome. Et l'on assure que sur cela (b) un Carthaginois, nommé Barca, lui dit en colere : (c) *Annibal, tu fais vaincre, mais tu ne sais pas user de la victoire.*

Pendant cet heureux succès apporta un

(a) On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tués. Polybe met soixante-dix mille morts, & plus de dix mille prisonniers. Annibal ne perdit que quatre mille Gaulois, quinze cens Africains ou Espagnols, & environ deux cens hommes de cheval. Et sur cette victoire d'Annibal il fait cette réflexion, qu'il vaut mieux avoir la moitié moins d'infanterie que son ennemi, & être plus fort en cavalerie, que d'avoir le même nombre de

gens de pied & de gens de cheval.

(b) Qu'un Carthaginois nommé Barca. Tite-Live attribue ce mot à Maharbal, général de la cavalerie. Il y a de l'apparence que c'est le même, & que Maharbal étoit appelé Barca, comme Amilcar Barca.

(c) *Annibal, tu fais vaincre, &c.* Zonaras écrit que, dans la suite, Annibal reconnut la faute qu'il avoit faite, de ne pas poursuivre les Romains après cette journée.

fi grand changement dans ses affaires , qu'au lieu , qu'avant le combat , il n'avoit en son pouvoir ni ville , ni magasin , ni port en Italie , & qu'il ne fournissoit qu'avec de grandes difficultés à la subsistance de ses troupes qu'il nourrissoit au jour la journée de ce qu'il pouvoit ravir & enlever , n'ayant aucuns convois sûrs ni aucunes provisions pour cette guerre , mais courant çà & là avec son armée , comme avec une grosse troupe de brigands & de bandits , il se voyoit alors maître de presque toute l'Italie. Car la plupart des (a) peuples & les plus considérables se rendirent à lui volontairement ; & Capoue même , qui , après Rome , étoit la plus grosse ville du pays , lui ouvrit ses portes.

Cet exemple montre bien (b) que dans les grands malheurs on ne connoît pas seulement , comme dit Euripide , la fidélité des amis , mais aussi la sagesse des capitaines. Car ce qu'avant le combat on appelloit dans Fabius défaut de courage & froideur , parut d'abord après la bataille , je ne dis pas l'effort d'une

& qu'il s'écrioit souvent : O Cannes , Cannes ! MEZ.

(a) Les Apuliens , les Samnites , les Tarentins , les Arpinates , &c.

(b) Que dans les grands

malheurs on ne connoît pas seulement la fidélité des amis.

) Plutarque a ici en vue deux vers qu'Euripide fait dire par Hécube à Polymeïstor :

Ἐν τοῖς κακοῖς γὰρ οἱ ἀγαθοὶ σαφέστατοι φίλοι ,
Φίλοι. τὰ χρηστὰ δ' αὖθ' ἑκαστ' ἔχει φίλος.

C'est dans l'adversité que l'on connoît la fidélité des bons amis ; car l'on a toujours assez d'amis dans la bonne fortune.

raison humaine , mais l'effet surprenant d'un génie divin qui avoit prévu de si loin les choses qui devoient arriver , & qui paroïssent à peine croyables à ceux qui en faisoient une si triste expérience. C'est pourquoi Rome , remettant d'abord en lui ses dernières espérances , & recourant à son bon conseil , comme à un asyle aussi sûr que celui d'un autel ou d'un temple , eut la principale obligation à sa prudence de ce que le peuple ne se dissipa & ne s'écarta point , comme il avoit fait lorsqu'elle fut prise par les Gaulois. Car au lieu que , dans le tems où il sembloit qu'il n'y avoit rien à craindre , il avoit paru timide & presque sans espérance , à cette heure-là que tout le monde étoit plongé dans une extrême consternation & dans un trouble horrible qui empêchoient qu'on ne remédiât à rien , il marchoit seul dans la ville d'un pas modéré & avec un visage assuré & tranquille , parlant humainement à tout le monde , calmant les regrets & les lamentations des femmes , & empêchant les assemblées de ceux qui s'attroupoient dans les places publiques pour pleurer ensemble leurs malheurs communs.

Il fit aussi assembler le sénat , & rassura les magistrats dont il étoit seul la force & l'espérance ; car il n'y en avoit pas un seul qui n'eût les yeux attachés sur lui pour obéir à ses ordres. Il établit donc des corps de garde à toutes les portes pour empêcher le peuple d'abandonner la ville & de s'enfuir. Il régla

& limita le tems & le lieu du deuil des familles , ordonnant qu'on ne pleureroit que dans sa maison & pendant trente jours , après quoi il falloit que tout deuil cessât & que la ville fût pure & nette de tout appareil lugubre. (a) La fête de Cérès étant échue dans ces jours-là , il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la pas célébrer , & omettre les sacrifices & la procession , que de faire paroître , par le petit nombre & par l'accablement de ceux qui y assisteroient , la grandeur de la perte qu'ils avoient faite ; outre que la divinité se plaît à être honorée par des personnes gaies & contentes. Il fit aussi tout ce que les devins ordonnerent pour appaiser les dieux & pour détourner les prodiges. Fabius Pictor , parent de Fabius , fut envoyé à l'oracle de Delphes ; & deux vestales s'étant laissé (b) corrompre , l'une fut enterrée toute vive , selon la coutume , & l'autre se tua elle-même.

Mais , en quoi on ne peut trop admirer la

(a) La fête de Cérès étant échue dans ces jours-là , il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la point célébrer.) Plutarque se trompe ici , les Romains ne remirent pas la fête de Cérès par les raisons de politique , qu'il explique ici , mais par des motifs de religion , car il n'étoit pas permis à des personnes en deuil de célébrer cette fête. *Sacrum anniversarium Cerevis intermissum , quia nec lugentibus id facere est fas , nec*

ulla , in illa tempestate , matrona expers luctus erat. « On » différera la fête de Cérès , » parce qu'il n'est pas permis » à des personnes qui sont » en deuil de la célébrer , & » que dans toute la ville il » n'y avoit pas une femme » qui en fût exempte ». Tite-Live , XXII , 56.

(b) Le corrupteur d'une de ces vestales , nommé Antilius , fut battu de verges jusqu'à la mort.

grandeur de courage & la douceur des Romains , c'est que le consul Varron , après cette défaite la plus malheureuse & la plus honteuse qui eût jamais été , revenant à Rome plein de confusion , & n'osant lever la tête , (a) le sénat & le peuple allèrent au-devant de lui pour lui faire honneur ; & dès qu'on eut fait silence , les magistrats , avec les principaux sénateurs , du nombre desquels étoit Fabius , le louerent hautement de ce que , dans un si grand malheur , il n'avoit pas abandonné la république , mais étoit venu en reprendre le timon , & se mettre à la tête des loix & de ses citoyens , comme ne le jugeant pas encore sans ressource & ne désespérant pas de leur salut.

Mais quand ils eurent les nouvelles qu'Annibal , après la bataille , au lieu de prendre le chemin de Rome , avoit mené ses troupes d'un autre côté , ils reprirent courage & mirent en campagne des armées avec leurs généraux , dont les principaux étoient Fabius Maximus & Claudius Marcellus , qui , par des qualités presque contraires , avoient

(a) *Le sénat néanmoins & le peuple lui allèrent au-devant.* Val. Maximus , liv. III , chap. 4 & liv. IV , ajoute à tout ce que Plutarque dit ici , que le sénat & le peuple offrirent à Varron la dictature , & qu'il la refusa , effaçant , par sa modestie , la honte de la faute qu'il avoit faite. Frontin , livre IV , chap. 5 ,

écrit que Varron , tout le reste de sa vie , laissa croître sa barbe & ses cheveux , & ne se coucha jamais sur un lit pour manger , comme c'étoit la coutume ; & le peuple lui voulant encore conférer de nouvelles dignités , il les refusa , disant que la république avoit besoin de plus heureux magistrats. MEZ.

acquis une égale réputation. Car Marcellus , qui , comme nous l'avons écrit dans sa vie , avoit une valeur vive & brillante , & qui étoit naturellement hardi & homme de main , & tel que ceux qu'Homere appelle *martiaux* & *fiers* , & qui ne demandoit que les plus grands dangers pour signaler son courage , fut ravi de trouver un ennemi comme Annibal , d'une audace sans bornes , & ne perdit aucune occasion de lui livrer combat ; au lieu que Fabius , persistant dans sa première résolution , espéroit que , si l'on se contentoit de suivre Annibal sans le combattre & sans le harceler , il se ruineroit lui-même ; qu'il se consumeroit à une guerre qui n'auroit point de fin , & que son armée , accablée de fatigues , perdrait enfin toute sa vigueur , comme un athlète qui ne sort point de l'arène , & qui ne se donne aucun repos. C'est pourquoi Posidonius écrit que les Romains appelloient Fabius *leur bouclier* , & Marcellus leur *épée* ; & que la fermeté & la constance de l'un à ne vouloir rien hasarder , mêlée avec l'audace & la vivacité de l'autre , qui hazardoit tout , fut le salut de Rome. Car Annibal , rencontrant à tous momens sur ses pas Marcellus , comme un torrent impétueux , usoit contre lui & diminuoit ses forces ; & il ne s'aperçut pas que l'autre , le minant insensiblement & peu à peu , comme une rivière qui coule sans bruit & qui gagne toujours , l'eut enfin réduit à une telle extrémité , qu'il se voyoit également perdu , soit qu'il combattît contre

Marcellus, ou qu'il ne combattit pas contre Fabius. Car, pendant que dura cette guerre, il eut presque toujours en tête ces deux capitaines qui furent préteurs, proconsuls ou consuls; car l'un & l'autre furent consuls cinq fois. Il est vrai qu'enfin il battit & tua Marcellus dans une embuscade qu'il lui dressa à son cinquième consulat. Il essaya de se défaire de même de Fabius, & y employa toutes sortes de ruses & d'artifices, mais toujours en vain. Une fois seulement il l'avoit déjà surpris & l'avoit presque attiré dans le piège; car ayant contrefait des lettres des principaux de Métapont, il les envoya à Fabius. Ces lettres portoient : *Que la ville étoit prête à se rendre à lui, & que ceux qui étoient du complot n'attendoient qu'à le voir à leurs portes.*

Fabius, ajoutant foi à ces lettres, avoit déjà fait un grand détachement qu'il devoit commander lui-même, & avoit donné ordre qu'on se tint prêt pour la nuit : (a) cependant les auspices ne lui ayant pas été favorables, il changea de dessein; &, bientôt après, il apprit que ces lettres avoient été supposées par Annibal, qui lui avoit dressé

(a) *Cependant les auspices ne lui ayant pas été favorables.* Avant que de partir de Tarente, il consulta par deux fois les oiseaux & fit un sacrifice. Mais les oiseaux & la victime furent contraires; & le sacrificateur, vraisemblablement mieux instruit que Fabius, lui annonça qu'il

avoit à se donner de garde des pièges que son ennemi lui dressoit. *Fabio auspici prius quàm egrederetur ab Tarento aves semel atque iterum non addixerunt. Hostia quoque cæsa; consulenti deos aruspex cavendum à fraude hostili & ab insidiis.* Tite-Live, XXVII, 16.

une embuscade près de la ville où il l'attendoit. Mais peut-être ce bonheur doit-il être imputé à la bienveillance & la protection des dieux.

Fabius étoit persuadé qu'il valoit beaucoup mieux prévenir & arrêter par sa douceur & par son affabilité l'infidélité des alliés & les révoltes des villes, que d'approfondir les moindres soupçons & d'exercer d'abord des rigueurs contre les personnes suspectes. (a) Et l'on dit à ce propos qu'ayant été informé qu'un (b) soldat du pays des Marses, qui, par sa valeur & par sa naissance, tenoit un des premiers rangs dans les troupes des alliés, avoit sollicité d'autres soldats d'aller se rendre à Annibal, il ne l'irrita point par un châtement exemplaire ; mais s'adressant à lui-même, sans lui rien témoigner de ce qu'il savoit, il lui avoua qu'on avoit grand tort de l'avoir négligé, & de n'avoir pas avancé un si brave homme : *Je me plains*, lui dit-il, *de tes officiers qui donnent les honneurs plutôt à la faveur qu'au mérite ; mais désormais je m'en prendrai à toi, si, lorsque tu auras besoin de quelque chose, tu ne t'adresses à moi-même & ne viens me parler.* En même tems il lui fit donner un beau cheval de bataille,

(a) Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un soldat du pays des Marses, &c.) Tite-Live, XXII, 15, 12, raconte de Marcellus cette histoire, que Plutarque donne à Fabius. Il dit que ce sol-

dat étoit un cavalier de Nole, appelé L. Bantius, qui, à la bataille de Cannes, avoit été trouvé parmi les morts tout couvert de blessures.

(b) Ce soldat s'appelloit Manlius Statilius.

(a) l'honora de toutes les autres marques de distinction , & le rendit par-là très-fidèle & très-affectionné au service de la république. Aussi trouvoit-il que c'est une chose bien étrange , que les écuyers & les chasseurs domptent & emportent par le foin , par l'accoutumance & par la nourriture , bien plus que par le fouet & par le collier, la férocité & l'indocilité des animaux les plus rebelles ; & qu'un homme , qui a à gouverner des hommes , ne sache pas les corriger par sa patience & par sa douceur ; & qu'il exerce contr'eux plus de violence que les jardiniers n'en emploient contre les arbres les plus sauvages , qu'ils adoucissent ; & s'il est permis de parler ainsi , qu'ils apprivoisent si bien par la culture , qu'ils leur font porter les plus excellens fruits.

Une autre fois quelques officiers lui rapportèrent qu'un soldat Lucanien quittoit fort souvent son poste & s'écartoit du camp. Il leur demanda quel homme c'étoit d'ailleurs : & sur ce que ces officiers lui en rendirent tous de fort bons témoignages , l'assurant que dans toute l'armée il n'y avoit pas un meilleur soldat , & lui en disant même quelques actions remarquables où il avoit fort bien payé de sa personne , & avoit acquis beaucoup d'honneur ; il voulut s'informer de la cause de ses absences ; il trouva qu'il étoit

(a) *L'honora de toutes les autres marques de distinction.*

Il lui donna aussi les entrées

chez lui , en ordonnant à ses listeurs de le laisser entrer toutes les fois qu'il voudroit.

amoureux d'une jeune femme , & que pour la voir , il étoit obligé d'aller fort loin & avec beaucoup de danger. Il envoya à son infu des foldats pour chercher fa maîtrefle : quand on la lui eut amenée il l'enferma dans fa tente ; & ayant fait appeller le Lucanien , il le prit en particulier , & lui dit : *Je fais que , contre la difcipline & contre nos loix , tu paffes très-fouvent la nuit hors du camp ; mais je fais auffi que tu es un fort brave homme : je te pardonne donc toutes tes fautes en faveur de tes fervices ; mais pour l'avenir je m'en vais te donner en garde à une perfonne qui me répondra de toi.* En même tems , pendant que le foldat furpris & étonné ne favoit que répondre , il fit fortir fa maîtrefle , & la lui mit entre les mains , lui difant : *Celle - ci m'eft caution que tu demeureras à l'armée avec nous : c'eft à toi à faire voir que tu ne nous quittois pas pour faire quelque méchante action , dont l'amour n'étoit que le prétexte.* Voilà ce qu'on trouve d'écrit fur cette matiere.

Annibal s'étoit emparé de Tarente par trahifon , Fabius la reprit de cette maniere : il y avoit dans fon armée un jeune homme Tarentin , qui avoit à Tarente une fœur dont il étoit tendrement aimé. Un capitaine Brutien , l'un des officiers de la garnifon qu'Annibal avoit mife dans la place , étoit éperduement amoureux de cette fille. Cela fit naître au Tarentin le deffein d'une entreprife dont il fe promit un heureux fuccès. Il la

communiqua à Fabius ; & ayant obtenu permission de s'absenter de l'armée , il se retira dans sa ville , prétextant qu'il quittoit le service de Rome pour vivre avec sa sœur. Les premiers jours le Bruttien n'alla point chez sa maîtresse , qui croyoit que son frere ne savoit rien du commerce qu'elle avoit avec lui. Mais au bout de quelque tems , le Tarentin dit à sa sœur : *Pendant que j'étois au camp , il couroit un grand bruit que tu avois quelque habitude avec un des principaux officiers qui sont ici en garnison , je te prie de me dire qui il est ; car si c'est un homme de reputation & un brave homme , la guerre , qui confond toutes choses , regarde peu à la naissance ; il n'y a rien de honteux dans ce qu'exige la nécessité : au contraire , c'est un fort grand bonheur que , dans un tems où la justice est foible , on puisse tirer parti de la force , de maniere qu'on y trouve de la douceur.* La jeune fille , enhardie par ces paroles , envoie chercher le Bruttien , & lui fit faire connoissance avec son frere. Celui-ci , procurant au barbare toutes les commodités qu'il pouvoit souhaiter , & rendant sa sœur encore plus facile & plus complaisante , gagna tellement sa confiance & se l'attacha si fort , qu'il ne lui fut pas bien difficile de se prévaloir de la passion de cette ame mercenaire pour le faire changer de parti , sur l'espérance des grandes récompenses qu'il lui promit de la part de Fabius. C'est ainsi que l'écrivent la plupart des historiens.

Mais d'autres assurent que cette femme, qui gagna le capitaine Bruttien, n'étoit pas de Tarente, qu'elle étoit Bruttienne; que Fabius l'aimoit, & qu'elle n'eut pas plutôt appris que celui qui commandoit les Brutiens qu'Annibal avoit mis en garnison à Tarente, étoit de son pays & de sa connoissance, qu'elle le dit à Fabius, & qu'ensuite elle trouva moyen de parler à cet homme en s'approchant des murailles de la ville, & qu'elle ne le quitta point qu'elle ne l'eût gagné.

Pendant que cela se tramoit, Fabius, voulant éloigner Annibal de la place, envoya ordre à la garnison de Rhege, de ravager le pays des Brutiens, & de se rendre maîtres de la forteresse de Caulon. Cette garnison de Rhege étoit de huit mille hommes, & presque toute composée de déserteurs, ou de quelques méchantes milices (a) que le consul Marcellus avoit transportés de Sicile, après les avoir notés d'infamie pour leurs brigandages, & qui par conséquent pouvoient être exposés à la boucherie, sans que la république perdît beaucoup & qu'elle eût grand regret à cette perte. Il pensa donc qu'en les jettant au-devant d'Annibal comme un appât, il l'éloigneroit de Tarente, & cela arriva comme il l'avoit pensé : Annibal, attiré par cette proie, décampa avec toute l'armée; & d'a-

(a) *Que le consul Marcellus avoit transportés de Sicile.*) Plutarque se trompe; ce ne fut pas Marcellus qui transporta en Italie ces milices

ce fut son collègue Lævinus. Car Marcellus avoit quitté la Sicile après la prise de Syracuse. Voyez Tite-Live, xxvi, 40.

bord après son départ , Fabius investit la place. Le sixième jour du siège , le jeune homme qui , par le moyen de sa sœur , avoit traité avec le Bruttien , vint le trouver la nuit dans sa tente , après avoir bien observé le lieu où cet officier étoit de garde , & où il devoit recevoir ceux qui attaqueroient de ce côté-là. Fabius ne voulut pourtant pas se reposer entièrement du succès de cette entreprise sur la trahison de ce Bruttien ; mais s'avancant lui-même de ce côté-là avec des troupes choisies , il les tint dans un grand silence , pendant que le reste de l'armée attaquoit par mer & par terre avec un bruit effroyable & des cris horribles. La plupart des Tarentins , également trompés & par le silence & par le bruit , accoururent où leur paroissoit tout l'effort des attaques ; & dans ce tems-là le capitaine Bruttien donna le signal à Fabius qui , montant avec des échelles sur la muraille , se rendit maître de la ville. (a) Il semble qu'en cette rencontre il se

(a) *Il semble qu'en cette rencontre il se laissa entièrement vaincre à la vaine gloire ; car il ordonna qu'on passât au fil de l'épée les Brutiens.*) Tite-Live ne dit point que ce fut Fabius qui donna cet ordre ; il dit seulement : *Bruttii quoque multi passim interfec̃i, seu per errorem, seu vetere in eos insito odio, seu ad prodicionis famam, ut vi potius atque armis captum Tarentum videretur, extin-*

guendam. « Il y eut beaucoup de Brutiens tués par toute la ville, soit par ignorance, ou à cause de l'ancienne haine que les Romains avoient pour eux, soit pour éteindre par-là entièrement la connoissance de cette trahison, & pour persuader que Tarente avoit été prise par force ». XXVII, 16. Ces divers sentimens ont obligé Plutarque à écrire, *il semble.*

laissa entièrement vaincre à la vaine gloire ; car il ordonna qu'on passât au fil de l'épée les Bruttiens les premiers , afin qu'on crût qu'il avoit emporté la ville de vive force , & qu'on ne pût pas le convaincre d'avoir employé la trahison. Mais il se trompa dans ses espérances ; car à la réputation qu'il craignoit , il ajouta celle d'une extrême cruauté & d'une horrible perfidie. On tua aussi un grand nombre de Tarentins , & on en vendit jusqu'à trente mille ; la ville fut entièrement pillée. (a) On porta au trésor public trois mille talens ; & comme on ne pouvoit suffire à recevoir toutes les richesses & les dé-

(a) *On porta au trésor trois mille talens.*) C'étoient des talens d'argent. Les trois mille faisoient neuf millions de notre monnoie , à mille écus le talent , qui étoit sa juste valeur , puisqu'il contenoit six mille drachmes , & que la drachme valoit dix sols , comme je l'ai justifié par le poids. Tite-Live met une somme bien plus forte , il n'évalue pas l'argent , il dit seulement en gros , *ingens argenti vis facti signati-que.....* « Une somme immense d'argent monnoyé , » ou mis en œuvre ». Mais il marque précisément la somme d'or , *auri LXXXIII millia pondo* : « Et quatre-vingt-trois mille livres pesant d'or ». Pour parvenir à évaluer cette somme d'or , on n'a qu'à se souvenir que la livre d'argent , le *pondo* des

Romains , valoit cent drachmes , c'est-à-dire cinquante livres , & qu'en ces tems-là l'or ne valoit que dix fois l'argent , comme cela paroît par le témoignage des anciens , confirmé par ce passage de Tite-Live, liv. XXXVIII. *Pro argento si aurum dare vellent , convenit , dum pro argenteis decem , aureus unus valeret.* « Que s'ils vouloient » donner de l'or pour de l'argent , on en étoit d'accord , » pourvu que pour dix pieces d'argent ils donnassent une » piece d'or ». A ce compte , la livre d'or valoit donc cinq cents livres , & par conséquent ces quatre-vingt-trois mille livres pesant d'or , faisoient quarante-un millions cinq cents mille livres. Voilà un énorme différence entre la somme de Tite-Live & celle de Plutarque.

pouilles qu'on apportoit de tous côtés , on dit que le trésorier demanda à Fabius *ce qu'il vouloit qu'on fît des dieux* , voulant parler des tableaux & des statues ; & que Fabius répondit : (a) *Laiſſons à Tarente ſes dieux irrités*. Il ne laiſſa pourtant pas de prendre le (b) colofſe d'Hercule , qu'il plaça dans le capitolé , & mit tout auprès ſa propre ſtatue équeſtre faite de bronze ; (c) & en cela il ſe

(a) *Laiſſons à Tarente ſes dieux irrités*.) La beauté de ce mot de Fabius paroît encore plus , quand on ſait que ces dieux de Tarente étoient représentés chacun avec leurs armes & dans la poſture de combattans. *Suo quiſque habitu in modum pugnantium formati* , dit Tite - Live. Apollon , par exemple , lançoit des flèches , Jupiter la foudre , & c'eſt ce qui fonde l'épithète *irrités* , comme ſi ces dieux avoient effectivement combattu pour les Romains contre les Tarentins. Mais en même-tems ce mot de Fabius renferme un grand précepte qu'il donnoit aux Romains , de ne pas porter à Rome ces inutiles ornemens des villes qu'ils prenoient. Car outre qu'ils accoutumoient le peuple à la magnificence & au luxe , ils réveilloient dans l'eſprit des ſpectateurs le ſouvenir de leurs propres miſeres , & y allumoient l'envie , la haine , & la fureur contre les victorieux. Polybe a traité ce chapitre dans ſon IX^e livre.

IBID. *Laiſſons aux Tarentins leurs dieux* , &c.) La coutume que les Tarentins avoient de faire peindre & mouler leurs dieux en forme guerrière , leur venoit des Lacédémoniens , dont Tarente étoit une colonie , comme les doctes ſavent. Car à Sparte tous les dieux étoient armés , juſqu'à la déeſſe Vénus. MEZ.

(b) *Le colofſe d'Hercule , qu'il plaça dans le capitolé*.) Strabon fait mention de cette particularité dans ſon ſixième livre , où il dit que ce colofſe d'Hercule étoit de bronze , & de la main de Lyſippe.

(c) *Et en cela il ſe montra beaucoup moins ſin connoiſſeur , en ces ſortes d'ouvrages , que Marcellus*.) Plutarque attribue ici au mauvais goût de Fabius , de n'avoir emporté de Tarente qu'une ſeule ſtatue , & au bon goût de Marcellus d'avoir emporté de Syracuſe tous les plus beaux tableaux & toutes les plus belles ſtatues , en un mot tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus beau.

montra beaucoup moins fin connoiffeur en ces fortes d'ouvrages que Marcellus ; (a) ou , pour mieux dire , il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus encore plus admirables , comme nous l'avons écrit dans fa vie.

Sur les nouvelles du fiége de Tarente , Annibal s'avança avec une extrême diligence pour la fecourir ; & comme il n'en étoit qu'à cinq milles , il fut qu'elle étoit prife , & dit tout haut : *Les Romains ont auffi leur Annibal ; nous avons perdu Tarente comme nous l'avions gagnée ;* & il lui arriva , pour la premiere fois , d'avouer à fes amis en particulier : *Qu'il voyoit depuis long-tems qu'il lui feroit très-difficile de fe rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il avoit , mais qu'alors il le trouvoit absolument impossible.*

(b) Fabius triompha pour la feconde fois ; & ce triomphe fut beaucoup plus éclatant que le premier ; car il lui fut décerné , comme à un vaillant athlete , qui faisoit tête à Annibal , qui renverfoit tous fes deffeins , & qui

(a) *Ou , pour mieux dire , il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus plus admirables.* Ceci doit être expliqué par ce qu'il a dit dans la vie de Marcellus , qu'il emporta routes ces curiofités de Syracuse , afin qu'après avoir embelli le fpectacle de fon triomphe , elles ferviffent à embellir la ville , & qu'elles fifsent le plaifir & l'amufement des Romains , ce que Plutarque attribue à douceur d'es-

prit & à humanité , quoiqu'il avoue dans le même endroit que les plus fensés louoient beaucoup plus l'action de Fabius , que celle de Marcellus : auffi Tite-Live dit , *fed majore animo generis ejus præda abftinuit Fabius , quàm Marcellus.*

(b) *Fabius triompha pour la feconde fois.* Car dans fon premier confulat , il avoit triomphé des Liguriens.

éluoit aussi facilement toutes ses attaques, qu'un lutteur se démêle des bras d'un ennemi qui n'a plus la même vigueur & la même force. Car l'armée d'Annibal étoit en partie énérvée par le luxe & par les richesses, & en partie abattue & affoiblie par les combats continuels.

Il y avoit un Romain appelé Marcus Livius, qui commandoit dans Tarente lorsqu'Annibal s'en faisoit, & qui, s'étant retiré dans la citadelle, la défendit courageusement, & la garda jusqu'à ce que les Romains eurent repris la place sur Annibal. Il étoit extrêmement jaloux de la gloire de Fabius; (a) & un jour s'étant laissé emporter à son ambition & à son envie, il dit en plein sénat : *Que c'étoit lui seul qui avoit été cause qu'on avoit repris Tarente, & non pas Fabius. Tu dis vrai*, lui répondit Fabius en riant; *car si tu ne l'avois pas laissé prendre, je ne l'aurois jamais reprise.*

(a) *Et un jour, s'étant laissé emporter à son ambition & à son envie, il dit en plein sénat.* Il n'y a pas d'apparence qu'un homme à qui on vouloit faire le procès, pour avoir laissé prendre Tarente à Annibal, se fût laissé emporter ainsi à son ambition, jusqu'à proférer des paroles si hautaines. Tite-Live conte la chose plus vraisemblablement; car il dit que, comme on délibéroit dans le sénat de ce qu'on devoit ordonner contre Livius, & les avis étant

partagés, ses amis, qui le défendoient, glissèrent dans leur défense ce mot, *que c'étoit Livius seul qui avoit été cause qu'on avoit repris Tarente.* Et Fabius, disant son avis, ajouta : « J'avoue, Messieurs, qu'il est cause que nous avons repris Tarente; car nous n'aurions pas eu à la reprendre, s'il ne l'eût pas perdue ». *Fateri se operâ Livii Tarentum receptum, neque enim recipiendum fuisset, ni amissum foret.* Livre XXVII, 25.

Les Romains firent à Fabius tous les honneurs imaginables, & (a) décernerent le consulat à son (b) fils. Celui-ci étant en charge, & dépêchant quelques ordres qui concernoient la guerre, son pere, soit à cause de son grand âge & de sa foiblesse, soit qu'il voulût éprouver son fils, monta à cheval pour l'aller trouver, & passoit à travers la foule de gens qui étoient autour de lui & qui attendoient ses ordres. Le jeune homme, l'ayant apperçu de loin, ne put le souffrir, & (c) lui envoya un licteur qui lui commanda

(a) *Et décernerent le consulat à son fils.*) Il s'appelloit Q. Fabius Maximus, comme son pere, & fut consul avec Tib. Semp'ronius Gracchus, l'an 541 de la fondation de Rome, qui fut le 6 de cette guerre, immédiatement après le quatrième consulat de son pere. A ce propos, Val. Maximus, liv. IV, chap. 1, fait une remarque, qu'il me semble que Plutarque ne devoit pas omettre, puisque c'est un témoignage signalé de la modestie de notre Fabius, & de l'amour qu'il portoit à sa patrie. Voici ce qu'il dit : *Fabius Maximus considérant qu'il avoit été cinq fois consul, & que son pere, son ayeul, son bisayeul & ses autres ancêtres avoient souvent obtenu l'honneur du consulat en l'assemblée du peuple, où l'on alloit déclarer son fils consul, d'un consentement universel, pria le peuple avec fort grande instance, que la*

famille des Fabiens fût désormais dispensée d'exercer cette charge, non qu'il se défiât de la vertu de son fils (car c'étoit un personnage fort illustre), mais afin que l'autorité souveraine ne demeurât pas continuellement dans une même famille.

(b) Ce fils de Fabius fut consul, quatre ans avant que son pere reprît Tarente.

(c) *Lui envoya un officier, qui lui commanda de descendre.*) Tite-Live, livre XXIV, raconte ainsi cette histoire. Fabius le fils étant avec une armée auprès de la ville de Sueffula, son pere le vint trouver de la part du sénat. Le jeune Fabius allant à sa rencontre, les premiers sergens, pour le respect qu'ils portoient à un personnage si plein de majesté, le laisserent passer sans dire mot, & sans le faire descendre de cheval, jusqu'à ce qu'il parvint au douzième sergent; mais

de descendre & de s'approcher à pied, s'il avoit affaire au consul. Ce commandement parut très-dur à toute l'assemblée, qui, jetant les yeux sur Fabius, lui témoignoît par son profond silence qu'il étoit maltraité, & qu'on faisoit tort à sa gloire. Mais lui descendant en même tems, il courut à son fils à grands pas; & l'embrassant avec tendresse : *Tu penjes hautement, mon fils, lui dit-il, & tu fais fort bien; car tu sens à quels hommes tu commandes, & quelle est la grandeur de la puissance que tu as en main. C'est ainsi que nous & nos ayeux avons augmenté la majesté de Rome; en mettant toujours au second rang, après la patrie, nos peres & nos enfans.*

(a) Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius, qui étoit, sans contredit, le plus grand personnage qui fût de son tems à Rome, & le premier en dignité, qui avoit été cinq fois consul, & honoré de cinq triomphes très-glorieux, après des victoires signalées qu'il avoit remportées dans plusieurs guerres, (b) voulut

le consul commanda au sergent de faire son devoir, & le sergent s'écria qu'il eût à descendre. Alors Fabius mettant pied à terre : Mon fils, dit-il, j'ai voulu éprouver si tu savois bien que tu es consul. MÉZ.

(a) Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius.) C'étoit Q. Fabius Rullus, celui qui institua la revue des chevaliers qui se faisoit tous les ans au mois de Juillet. Plutarque

dit qu'il fut cinq fois consul, ce qui se justifie par les fastes & par les trois derniers livres de la première décade de Tite-Live. Ses cinq consulats tombent en ces années de la fondation de Rome, 432, 444, 445, 457, 459. MÉZ.

(b) Voulut accompagner son fils à son expédition contre les Samnites, en qualité de lieutenant.) Ce fils, appelé Q. Fabius Gurgès, avoit été défait par les Samnites, &

accompagner son fils à son expédition contre les Samnites , en qualité de lieutenant , pendant qu'il fut consul ; & lorsque ce fils entra en triomphe dans Rome sur un char à quatre chevaux , il le suivit à cheval parmi les autres ; faisant gloire de ce qu'ayant son fils sous sa puissance , & qu'étant le premier & le plus grand des Romains , il donnoit l'exemple de la soumission qu'on devoit aux loix & au premier magistrat de Rome. Mais ce n'étoient pas-là les seules qualités qui le rendoient admirable. Fabius ayant perdu son fils , supporta cette perte avec modération , en homme sage & en bon pere. Car comme c'étoit la coutume , qu'aux funérailles des personnes illustres , les plus proches parens fissent une oraison funébre à l'honneur du mort , (a) il fit celle de son fils , la prononça lui-même , & la donna au public.

auroit été déposé , si son pere n'eût promis de l'accompagner à cette seconde expédition comme son lieutenant.

(a) *Il fit lui-même l'oraison à l'honneur de son fils.*) Cicéron fait mention de cette oraison de Fabius . en son livre de la vieillesse , où il fait dire à Caton le Censeur , parlant de Fabius : *Multa in eo viro præclara cognovi , sed nihil est admirabilius , quàm quomodo ille mortem Marci filii tui clari viri & consularis. Est in manibus viri laudatio , quam cum legimus , quem philosophum non contemnimus?* « J'ai reconnu plu-

» sieurs belles choses en cet
» homme-là ; mais il n'y a rien
» de plus admirable que la mo-
» dération avec laquelle il
» supporta la mort de son fils
» Marcus , personnage illustre
» & consulaire. Nous avons
» entre les mains l'oraison
» qu'il fit à sa louange ; &
» quand nous la lisons , y a-
» t-il philosophe que nous ne
» trouvions inférieur à son au-
» teur » ? Où l'on remarquera
que Cicéron donne le prénom
de Marcus à ce fils de Fabius ,
à qui Tite-Live , en plusieurs
endroits , donne toujours ce-
lui de Quinctus. MEZ.

Dans ce tems-là Scipion , qui avoit été envoyé en Espagne , qui en avoit chassé les Carthaginois , après les avoir défaits en plusieurs batailles , & qui avoit soumis plusieurs nations , pris plusieurs grandes villes & fait un très-grand butin , revint à Rome , & fut aussi honoré & favorisé qu'aucun autre capitaine l'eût jamais été ; car d'abord il fut nommé consul. Voyant donc que le peuple n'attendoit & ne demandoit de lui que de grandes choses , il pensa que de s'attacher à suivre pas à pas Annibal en Italie , c'étoit un exploit qui n'avoit rien de brillant , & qui sentoît son vieillard accablé d'années ; & conçut d'abord le dessein d'aller remplir l'Afrique & Carthage de légions Romaines , de ravager cette terre ennemie , & de transporter dans son sein la guerre , qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome. Dans cette vue , il faisoit tous ses efforts pour obliger les Romains à approuver sa résolution ; mais Fabius remplissoit la ville de frayeurs & de craintes , criant hautement que , par la folie & par la témérité d'un jeune homme sans expérience , elle alloit être précipitée dans un danger évident , où elle trouveroit son entière ruine , (a) & il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les citoyens. Mais il ne persuada que le sénat ; le peuple s'opi-

(a) *Et il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les citoyens.* Cela fut agité dans le sénat. Tite-Live rapporte les discours que Fabius & Scipion firent l'un contre l'autre , & ils méritent d'être lus ; c'est dans le livre XXVIII.

niâtra à croire qu'il en vouloit personnellement à Scipion par l'envie qu'il portoit à ses prospérités , & de crainte que s'il venoit à faire quelque grand exploit , & à terminer entièrement la guerre , ou seulement à l'éloigner de l'Italie , cette opposition ne le fît paroître trop lâche & trop mou , lui qu'il avoit traînée pendant tant d'années.

Il y a de l'apparence que Fabius se porta d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence , & pour ne vouloir rien mettre au hazard , épouvanté du danger auquel on exposoit la république ; mais qu'enfin il se roidit trop , & alla plus loin qu'il ne falloit , poussé par son ambition & par une émulation démesurée pour arrêter la gloire & la grandeur de son rival ; car il persuada à Crassus , collègue de Scipion dans le consulat , de ne lui pas abandonner la conduite de l'armée , de ne lui pas céder ; & , s'il le jugeoit à propos , (a) de passer lui-même à Carthage , & il empêcha qu'on ne lui assignât les fonds pour la guerre ; c'est pourquoi Scipion , obligé de se fournir ailleurs de tout ce qui étoit nécessaire pour cet armement , (b) le ramassa

(a) *De passer lui-même à Carthage.*) Mais c'est ce que Crassus ne pouvoit faire , à cause de sa qualité de pontife , qui l'empêchoit de quitter l'Italie , comme on va le voir dans la remarque a.

(b) *Le ramassa de toutes les villes de Toscane.*) Le traducteur latin & Annoté , en

traduisant que *Scipion amassa dans les villes de Toscane l'argent qui lui étoit nécessaire* , ont corrompu cet endroit , & donnent une fausse idée ; car il n'est pas vrai que les villes fournirent de l'argent comptant , elles n'étoient pas en pouvoir de le faire ; mais elles fournirent les choses en

de toutes les villes de Toscane , qui s'offrirent les premières à contribuer de leur bon gré , à cause de la bienveillance qu'elles lui portoient.

Pour Crassus , il demeura dans sa maison , tant à cause de son naturel doux & paisible , qui l'éloignoit de toute sorte d'ambition & de contention , (a) qu'à cause de la loi sacrée

espece. Ceux de Cœres fournirent du bled & toutes sortes de provisions de bouche. Les Populoniens fournirent le fer , les Tarquiniens les toiles pour les voiles ; ceux de Volaterra , le goudron & du bled ; ceux d'Arrecium , trente mille boucliers , autant de casques & autres armes. Les villes de Toscane ne furent pas les seules qui contribuèrent ; leur exemple fut suivi par d'autres peuples. Tite-Live , livre XXXVIII , 45. Dans ce passage *χρηματα* ne signifie donc pas l'argent , mais les denrées , ce qu'on appelle *merces*. Et c'est ainsi que l'ont employé souvent les meilleurs auteurs.

(a) *Qu'à cause de la loi sacrée de son sacerdoce ; car il étoit souverain pontife.*) Amiot , en voulant expliquer cette loi , s'y est manifestement trompé , en ajoutant à sa traduction , *qui par la loi de leur religion , est contraint de demeurer en la ville.* Car il n'est pas vrai que le souverain pontife fût obligé de demeurer dans Rome ; il en pouvoit sortir ; il lui étoit

seulement défendu de sortir de l'Italie. Aussi dans le discours que Scipion fit dans le sénat , pour se faire décerner l'Afrique contre l'avis de Fabius , il dit en s'adressant à ce grand homme : *Quod tu , Q. Fabi , quum victor tota Italia volitaret Annibal , potuisti præstare , hoc videne contumeliosum sit , concussio jam & penè fracto Annibale , negare posse P. Licinium (Crassum) consulem virum fortissimum præstare , qui ne à sacris absit pontifex maximus , ideo in sortem tam longinquæ provinciæ non venit.* « Prenez bien » garde , Fabius , que vous ne » fassiez un très-grand affront » à Licinius Crassus , en » niant que ce que vous avez » bien pu faire contre Anni- » bal , qui parcouroit en vain- » queur toute l'Italie , ce » grand homme le puisse faire » contre ce même Annibal , » déjà affoibli & à demi-dé- » fait. Car sa qualité de grand » pontife ne lui permet pas de » se mettre en état d'aller » faire la guerre dans un pays » aussi reculé que l'Afrique , » qui l'éloigneroit trop des

de son facerdoce ; car il étoit ſouverain pontife. Mais Fabius ne ſe contentant pas de cette premiere tentative , revint contre Scipion par un autre chemin ; (a) car il empêcha les jeunes gens , qui s'offroient volontairement pour le ſuivre à ce voyage , & alloit criant dans les conſeils & dans les aſſemblées du peuple : (b) *Qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal , s'il n'emmenoit auffi toutes les forces qui leur reſtoient en Italie , repaiſſant la jeunefſe de vaines eſpérances , & leur perſuadant d'abandonner leurs peres , leurs femmes , leurs enfans & leur ville , aux portes*

» ſaintes cérémonies dont il a
» l'inſpection , XXVIII , 44 ».
Voilà une preuve invincible
que Craſſus pouvoit faire la
guerre en Italie contre Annibal , & que par conſéquent il
pouvoit ſortir de Rome.

(a) *Car il empêcha les jeunes gens , qui s'offroient volontairement pour le ſuivre.* Plutarque avance ici un fait qui eſt démenti par l'hiſtoire ; car il eſt certain que Scipion emmena avec lui en Afrique ſept mille volontaires , *voluntariorum ſeptem ferme millibus in naves impoſitis* , dit Tite-Live. Plutarque auroit-il trouvé dans quelque hiſtoire une tradition différente ? Il n'y a nulle apparence ; je ſuis perſuadé qu'il a été trompé par ce paſſage de Tite-Live , qu'il a mal entendu , livre XXVIII , ſect. 45 , *ut voluntarios ſibi ducere liceret te-*

nuir. Il a rapporté ce tenuit à Fabius , & l'a pris dans le ſens que les Grecs donnent quelquefois au verbe ἐξου pour *prohibuit* , *empêcha* , au lieu qu'il ſignifie *obtint*. Car Tite-Live dit , *qu'il n'ayant pu avoir la permiſſion de lever des gens de guerre en Italie , & ne s'y étant pas même opiniâtre , il obtint du moins qu'il lui ſeroit permis d'emmener les volontaires.* Et Plutarque l'a expliqué , comme s'il y avoit , *Fabius l'empêcha auffi d'emmener les volontaires.* Ce que Tite-Live n'a pu dire , & qu'il n'a pas dit.

(b) *Qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal.* C'eſt un trait des plus malins & des plus ſatyriques. Fabius accuſe par-là Scipion de ne vouloir quitter l'Italie que pour fuir Annibal , comme un ennemi trop redoutable.

de laquelle il voyoit un puissant ennemi , jusques-là toujours invincible.

Ces paroles jetterent une si grande terreur dans l'esprit des Romains , qu'ils ordonnerent que Scipion n'employeroit à cette guerre d'Afrique que l'armée qui étoit en Sicile , & qu'il lui feroit seulement permis de choisir trois cens hommes parmi ceux qui l'avoient fidèlement servi en Espagne , & de les mener avec lui. Et en cela il semble que Fabius ne fit que suivre son naturel , qui le portoit à prendre ses sûretés en toutes choses.

Scipion ne fut pas plutôt passé en Afrique , que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires , aussi merveilleuses pour leur grandeur que pour leur beauté. Ce bruit fut bientôt suivi d'une quantité innombrable de dépouilles , qui en firent la confirmation. On fut qu'il avoit fait prisonnier un (a) roi des Nomades ; qu'il avoit brûlé en un même jour deux (b) camps des ennemis , où il avoit péri par le fer & par le feu un nombre infini d'hommes , d'armes & de chevaux , & que les Carthaginois avoient envoyé à Annibal des ambassadeurs pour le rappeler & pour le prier de renoncer à ses vaines espérances , qui n'avoient point de fin , & de venir incessamment secourir sa patrie. On ne parloit donc à Rome que de Scipion & de ses grands succès. Cela n'empêcha

(a) Syphax.

(b) Le camp de Syphax & celui d'Asdrubal. Il y eut

quarante mille hommes tués ou brûlés.

pas Fabius de demander qu'on lui envoyât un successeur , & il ne donna d'autre fondement & d'autre prétexte à sa requiſition , que cette maxime ſi connue : *Qu'il étoit très-dangereux de confier de ſi grandes choſes à la fortune d'un ſeul homme ; car il eſt bien difficile qu'un même homme ſoit toujours heureux.*

Mais par-là il offenſa extrêmement le peuple , qui crut qu'il étoit homme difficile & envieux , ou que la vieilleſſe avoit entièrement refroidi ſon courage & éteint ſes eſpérances , en lui faiſant paroître Annibal beaucoup plus terrible qu'il n'étoit. Car lors même qu'Annibal , forcé de quitter l'Italie & de ſ'en retourner en Afrique , ſ'embarqua avec toutes ſes troupes , Fabius ne permit pas que la joie & la confiance que ſon départ donnoit au peuple , fuſſent exemptes d'inquiétude & de trouble. Il publioit par-tout , *que jamais les affaires n'avoient été ſi déplorées , & que Rome alloit être réduite à l'extrémité , parce qu'Annibal ſeroit encore plus redoutable en Afrique ſous les murs de Carthage , & que Scipion alloit avoir ſur les bras une armée encore teinte du ſang de tant de préteurs , de dictateurs & de conſuls ;* de ſorte que , par ces paroles , il rempliſſoit la ville d'effroi ; & quoique la guerre fût toute paſſée en Afrique , le danger paroiſſoit plus près de Rome qu'il n'avoit jamais été.

Mais peu de tems après, Scipion ayant défait Annibal en bataille rangée , (a) & hu-

(a) Et humilié l'orgueil de Carthage , qu'il vit abattue

milié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abattue à ses pieds, donna à ses citoyens une joie beaucoup plus grande qu'ils n'avoient jamais osé l'espérer; & raffermir & rassura l'empire, qui avoit été véritablement ébranlé par plusieurs tempêtes. Il est vrai que Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de cette guerre, qu'il ne fut point les nouvelles de la défaite d'Annibal, & qu'il ne fut pas témoin de la grande & assurée prospérité de sa patrie; (a) car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonnoit l'Italie, & mourut en peu de jours. On dit que les Thébains enterrent Epaminondas aux dépens du public, parce qu'il étoit mort dans une si grande pauvreté, qu'après son décès on ne trouva dans sa maison qu'une broche de fer. Les Romains n'enterrent pas Fabius aux dépens de la république; chacun fournit pour ses obseques (b) une

à ses pieds.) Plutarque a égard ici aux dix ambassadeurs que les Carthaginois envoyèrent à Scipion pour lui demander la paix. Ils étoient dans un vaisseau orné de bandelettes & de rameaux d'olive; ils en portoient aussi, c'est-à-dire, qu'ils étoient en état de supplians. Quand ils furent près de la poupe du vaisseau de Scipion, ils implorèrent sa miséricorde, en lui tendant ces bandelettes & ces rameaux.

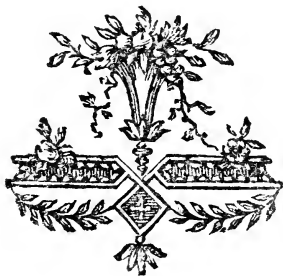
(a) Car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonna l'Italie.) Sous le consulat de Claude Néron & de Servilius Géminus, la troi-

sième année de l'olympiade 144, l'an de Rome 551, 200 ans avant la naissance de Jesus-Christ, il avoit été augure soixante-deux ans, & il étoit homme fait quand il fut créé augure.

(b) Une des plus petites pieces de monnoie.) Le Grec dit, la plus petite des monnoies. Il est inutile de s'amuser à rechercher quelle piece c'étoit. Il suffit de savoir que c'étoit une très-petite piece de monnoie de cuivre, peut-être un *quadrans*, qui valoit le quart d'un sol, ou un *sextans*, qui n'en valoit que la sixième partie.

des plus petites pieces de monnoie , non pas pour suppléer à sa pauvreté , mais pour avoir la consolation de contribuer chacun à ses funérailles , comme à celles de leur pere commun ; de maniere que sa mort fut couronnée d'une gloire & d'un honneur qui convenoient parfaitement à sa vie.

Fin de la vie de Fabius Maximus.





COMPARAISON

*DE PÉRICLÈS**ET DE FABIUS MAXIMUS.*

VOILÀ le récit de la vie & des actions de ces deux grands personnages : mais comme l'un & l'autre ont laissé plusieurs beaux exemples de vertu militaire & politique , commençons par leurs exploits de guerre à en faire la comparaison. Premièrement quand Périclès fut appelé au gouvernement, il se vit tout d'un coup à la tête d'un peuple, qui se trouvoit au comble de la prospérité , qui étoit grand par lui-même , & qui avoit une puissance formidable à ses voisins ; de sorte que s'il le maintint dans cet état florissant sans aucun revers & sans la moindre disgrâce, il semble qu'il en eut obligation à la fortune & aux forces des Athéniens, bien plus qu'à sa valeur & à sa conduite ; au lieu que les grandes actions de Fabius , qui prit en main le timon de Rome dans des tems très-malheureux & très-déplorables , ne purent lui assurer le cours de ses prospérités ; mais la tirant d'un abîme très-profond , elles lui donnerent le tems de respirer , & la mirent dans une situation moins malheureuse & plus

tranquille. On peut dire même que les grands succès de Cimon, les trophées de Myronidès & de Leocratès, & les grands & nombreux exploits de Tolmidas, donnerent bien plus à Périclès le moyen d'entretenir sa ville dans les fêtes, dans les jeux & dans les plaisirs pendant que dura son administration, qu'ils ne lui imposèrent la nécessité de la reconquérir ou de la conserver par les armes. Au lieu que Fabius, qui voyoit devant ses yeux tant de déroutes, tant de défaites des Romains, tant de meurtres de leurs préteurs & de leurs consuls, les lacs, les campagnes & les bois remplis de leurs armées taillées en pièces, & les fleuves rougis du sang des légions, rouler jusques dans la mer des monceaux de morts, sentit les débris de la république tomber sur lui, & par ses propres forces il la soutint seul, & l'étaya si bien, qu'il empêcha qu'elle ne fondît entièrement, & ne fût ensevelie sous les ruines de tant de brèches que les autres y avoient faites.

(a) Il est vrai qu'il ne paroît pas si difficile

(a) *Il est vrai qu'il ne paroît pas si difficile de manier une ville humiliée.*) C'est une question qui a été traitée par des politiques, & dont Plutarque même a parlé en quelque autre endroit, de savoir lequel est le plus avantageux pour un homme d'état, qui entre dans le gouvernement, de trouver sa république humiliée & abattue par des calamités, ou de la prendre en-

orgueillie & enflée des faveurs d'une fortune assurée & constante. Plutarque se déclare ici pour le premier, & je suis persuadé qu'il a raison; c'est un terrible animal à gouverner qu'un peuple heureux. Car, comme Plutarque le dit dans la vie de Périclès, il n'est pas possible que dans un peuple puissant, & qui jouit d'un grand empire, il n'y ait beaucoup d'affections & de pas-

de manier une ville humiliée & domptée par de si grandes calamités, & que la nécessité a rendue souple & obéissante à la raison, que de refréner la férocité & l'insolence d'un peuple enflé de ses prospérités, & qui ne peut se contenir.

(a) Et c'est ainsi que Périclès paroît s'être rendu maître des Athéniens. Mais cependant le grand nombre & l'excès des maux qui affligèrent alors Rome, marquent admirablement la fermeté, la constance & la magnanimité de Fabius, dont la raison ne fut jamais troublée ni ébranlée, & qui persista dans ses premiers conseils. (b) Si Périclès prit Samos, Fabius reprit Tarente; si Périclès se rendit maître de l'Eubée, Fabius remit sous la domination des Romains les villes de la Campanie; car pour Capoue, elle fut reprise par les consuls Fulvius & Appius.

Véritablement Fabius ne gagna jamais qu'une seule bataille, qui fut le sujet de son

sions enracinées, & qu'il est bien difficile de réprimer.

(a) *Et c'est ainsi que Périclès paroît s'être rendu maître des Athéniens.*) C'est-à-dire, qu'il prit en main le gouvernement des Athéniens, lorsqu'ils étoient fiers de leurs prospérités & de leur puissance, & qu'il s'en rendit maître, en réprimant leur férocité; & par-là il semble qu'il ait eu quelque avantage sur Fabius; mais d'un autre côté la

grandeur des maux dont Rome fut affligée, relève si fort la fermeté, la constance & la magnanimité de Fabius, que ce Romain regagne par-là l'avantage que le Grec avoit sur lui par l'état heureux des peuples qu'il eut à gouverner.

(b) *Si Périclès prit Samos, Fabius reprit Tarente.*) Mais l'action de Périclès fut grande & pleine d'éclat, au lieu que celle de Fabius ne fut qu'heureuse.

premier triomphe ; au lieu que Périclès érigea neuf trophées des victoires qu'il avoit remportées sur terre & sur mer ; mais aussi on ne lit point que Périclès ait jamais fait une action pareille à celle de Fabius , qui arracha son collègue Minucius des mains d'Annibal , & sauva toute une armée ; action véritablement grande , & dans laquelle éclatent la valeur , la prudence & la bonté. D'un autre côté , on ne trouve pas non plus que Périclès ait jamais commis une si grande faute que celle de Fabius , qui se laissa surprendre au stratagème des bœufs d'Annibal , & qui , tenant son ennemi dans les détroits des montagnes , où il s'étoit enfermé lui-même par hasard , le laissa échapper la nuit sans y prendre garde , & le lendemain il se vit prévenu & battu par celui qu'il croyoit son prisonnier.

Que s'il faut qu'un capitaine sache non-seulement user du présent , mais encore juger sagement de l'avenir , on peut dire que la guerre des Athéniens eut le succès que Périclès avoit prédit ; car pour vouloir trop embrasser , ils perdirent toute leur puissance ; au lieu que les Romains , ayant envoyé Scipion en Afrique contre l'avis de Fabius , releverent leur empire , & se virent maîtres de tout , non par des coups imprévus de la fortune , mais par la valeur & par la sagesse de leur général. De sorte que la sage prévoyance de l'un fut confirmée par les malheurs de son pays , & la fausse prédiction de l'autre fut avérée par les heureux succès de sa patrie.

(a) Or c'est une même faute à un général de tomber dans des maux qu'il n'a pas prévus, & de manquer par défiance l'occasion de faire un coup de partie. (b) Car, à mon avis, ce seul défaut d'expérience donne & ôte l'audace & la fermeté. Voilà pour ce qui est de leurs exploits militaires.

(a) Or c'est une même faute à un général de tomber dans des maux qu'il n'a pas prévus.) C'est un jugement remarquable de Plutarque, qui prétend qu'un général d'armée commet la même faute quand il tombe dans des malheurs qu'il n'a pas prévus, que lorsque par défiance il manque l'occasion de faire un coup de partie, car ces deux fautes viennent de la même source, c'est-à-dire du défaut d'expérience, ou d'un esprit borné, qui a des lumières fort courtes. On pourroit répondre à Plutarque, que la confiance qui fait qu'un général profite de l'occasion de faire un grand coup, est souvent voisine de l'imprudence, au lieu que la défiance, qui fait perdre cette même occasion, peut être quelquefois l'effet de la prudence, qui veut qu'on ne s'engage point dans une affaire pleine d'incertitude, & où il y a plus de danger que d'apparence de succès. Il a dit lui-même que Périclès n'estimoit ni ne vouloit imiter les généraux, qui s'étoient hazardés mal à propos; avoient pourtant eu une fortune brillante, & à cause des

grandes batailles, qu'ils avoient hazardées contre toute sorte de raison, étoient regardés & admirés comme de grands capitaines. Il ne s'agit plus que de savoir s'il y avoit plus de sûreté que de danger pour les Romains, à porter la guerre en Afrique pendant qu'ils avoient à leurs portes l'armée d'Annibal.

(b) Car, à mon avis, ce seul défaut d'expérience donne & ôte l'audace & la fermeté.) Ce défaut d'expérience donne l'audace & la fermeté à celui qui s'engage mal à propos dans des occasions qui lui doivent être funestes, & il les ôte à celui qui ne profite pas des occasions de faire un grand coup. Ce jugement de Plutarque est fort beau, & il semble qu'il ait profité d'un passage remarquable d'Hippocrate, qui a écrit dans son traité appelé la loi : *Le défaut d'expérience est un très-méchant fond pour ceux qui le possèdent, & un pernicieux trésor, & en songe, & en effet. C'est l'ennemi de la tranquillité que donne une conduite sage, & de la bonne confiance, & la source de l'audace & de la timidité.*

Quant à la politique & au gouvernement de l'état , Périclès ne peut éviter le reproche d'avoir été seul la cause de la guerre ; car on dit qu'il l'attira pour n'avoir voulu céder en rien aux Lacédémoniens ; mais aussi doit-on croire que Fabius n'auroit jamais rien cédé aux Carthaginois , & qu'il se seroit exposé aux plus grands dangers pour soutenir la majesté & la prééminence de l'empire. Il est vrai que la douceur & la bonté , dont Fabius usa envers Minucius , jettent un horrible jour sur la dureté & sur l'inhumanité de Périclès , qui persécuta toujours Thucydide & Cimon , deux hommes de bien , qui tenoient pour l'aristocratie , & fit tant par ses brigues & par ses cabales , qu'il les fit chasser. (a) Aussi la puissance & l'autorité de Périclès étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius ; & il s'en servit heureusement pour empêcher qu'aucun capitaine ne fût en état de ruiner sa ville par ses pernicioeux conseils. Il n'y eut que Tolmidas seul qui lui échappa , & qui , lui ayant résisté , alla heurter les Béotiens , & périt avec les meilleures troupes. Tous les autres plierent sous lui , & se rangerent à ses ordres à cause de sa grande autorité ; au lieu

(a) *Aussi la puissance & l'autorité de Périclès étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius.*) Pour bien juger des actions des hommes , il ne faut pas tant considérer ce qu'ils ont fait , qu'examiner ce qu'ils ont pu faire , & les moyens qu'ils ont eus

en main pour exécuter ce qu'ils ont voulu. L'autorité est l'instrument le plus nécessaire à un gouverneur d'état ; & on ne peut , sans injustice , demander à celui qui ne l'a point , les mêmes choses qu'on attend avec justice de celui qui l'a.

que Fabius , qui étoit très-prudent & très-sage , & incapable de faillir dans tout ce qui dépendoit de lui , paroît inférieur à Périclès , par l'impuissance seule où il se trouva d'empêcher les autres de commettre des fautes. Car les Romains ne seroient pas tombés dans de si grands malheurs , si Fabius eut eu autant de pouvoir à Rome que Périclès en avoit eu à Athenes.

Quant à la grandeur d'ame , qui se trouve dans le mépris des richesses , l'un la fit paroître , en refusant tout l'argent qu'on lui offroit , & l'autre , en abandonnant son bien à ceux qui en avoient besoin , & en rachetant de ses deniers ses citoyens qui avoient été pris à la guerre. Il est vrai que les sommes qu'il employa en cette occasion , ne furent pas bien considérables ; (a) car elles ne monterent qu'à six talens. Mais on ne sauroit dire tout l'or & l'argent que la grande autorité de Périclès lui donnoit lieu de recevoir des alliés , des Athéniens & des rois mêmes , qui ne cherchoient qu'à lui faire leur cour , & qu'à gagner ses bonnes grâces. Cependant il conserva toujours ses mains très-pures & très-nettes , & refusa jusqu'au moindre présent.

(a) *Car elles ne monterent qu'à six talens.*) Il faut nécessairement qu'il y ait faute au texte ; car ceci ne sauroit s'ajuster avec ce qu'il a dit dans la vie de Fabius , que le cartel étoit de deux cens cinquante drachmes pour chaque prisonnier , & que Fa-

biv en retira deux cens quarante-sept , dont il paya la rançon , qui par conséquent revenoit à soixante-un mille sept cens cinquante drachmes , qui font dix talens , & près d'un tiers. Les copistes ont pu facilement omettre un *six* pour un *dix*.

Pour ce qui est de la grandeur & de la somptuosité des temples, des édifices & des autres ouvrages publics, les ornemens que Rome avoit avant les Césars, ne sauroient tous ensemble être comparés à ceux dont Périclès embellit la ville d'Athenes : ces derniers l'emportent infiniment, tant pour la beauté & pour la grandeur, que pour la magnificence.

*Fin de la comparaison de Périclès & de
Fabius Maximus,*

& du Tome II.



